

**LE TRÉSOR
DE LA JEUNESSE.**

LE
TRÉSOR DE LA JEUNESSE,

CONSEILLER DES ENFANTS,

JOURNAL COMPLET DES PLAISIRS DE L'ENFANCE.



PREMIÈRE ANNÉE.



Bruxelles,
CHEZ F. DESTERBECQ, ÉDITEUR,
RUE DES CROISADES, 4, PRÈS LA STATION DU NORD.

—
1850.



F. Desterbecq, Editeur à Bruxelles,

Porte de Cologne, R. des Croisades, 4.

—Oh! Malpropret!... ce cadeau qu'on lui fait pour ces étrennes!
—C'est ses parents qui lui Peignent leur mécontentement.
Parce qu'il ne se peigne pas assez!..... Oh! Oh!

INTRODUCTION.

POURQUOI UN JOURNAL D'ENFANTS?

— Pourquoi un journal d'enfants? s'écriait un quidam, en lisant notre prospectus.

— Pourquoi pas un journal d'enfants? riposta un second quidam, qui se trouvait près du premier.

Sur cela, discussion engagée.

— Oh! vous direz ce que vous voudrez, monsieur, reprit le premier, mais cela me paraît singulièrement inutile; cela me semble quelque chose de supérieurement niais, de parfaitement nul et de ridiculement absurde.

— Peste! comme vous y allez, monsieur! répliqua le second.

Maïs, avant qu'il eût pu trouver le temps d'articuler une phrase en faveur du journal d'enfants, son interlocuteur avait déjà repris sa violente diatribe.

— Un journal d'enfants! vous nous la baillez belle!.. Et pourquoi pas, s'il vous plaît aussi, un journal des vieillards? pourquoi pas un journal des adolescents, ou un journal des hommes mûrs?

— Pourquoi pas, monsieur? répondit le second, je vais vous le dire: c'est que le vieillard, l'adolescent et l'homme mûr font partie, ou plutôt composent presque à eux trois la grande société pour laquelle s'impriment les gigantesques feuilles pareilles à celle que vous tenez entre vos mains. Or, ces feuilles s'adressent à tous; à la lecture des faits actuels, le vieillard évoque les souvenirs d'un passé qu'il regrette, l'adolescent aperçoit dans la brume un avenir prochain qu'il peint des riantes couleurs de l'espérance, et l'homme mûr contemple avec orgueil ces scènes du présent dont il est un des acteurs. Mais l'enfant que trouve-t-il dans ces vastes colonnes toutes bardées de politique et cuirassées de faits-Paris? Rien; sinon le dégoût et l'ennui.

— Ce qui prouve la vérité de cet axiome: L'enfant n'est point... il sera!

— L'enfant n'est point, dites-vous? mais, le matin, quand vous ouvrez votre fenêtre pour rafraîchir vos paupières alourdies par le sommeil, si vous apercevez le soleil levant, si vous voyez briller ses rayons pâles et sans chaleur

encore , osez-vous dire : Le soleil n'est pas... il sera ! Pourtant , si pâles qu'ils soient , ses rayons dorent la fleur qui s'épanouit à votre croisée ; si pâles qu'ils soient , ses rayons réjouissent votre vue et dégourdisent vos membres fatigués du repos. Ainsi de l'enfance , monsieur ; c'est le soleil levant de la vie , et si ses feux sont encore doux et décolorés , est-ce une raison pour n'en point prendre souci et détourner la tête ? Oh ! non pas , s'il vous plaît ! Le laboureur foule-t-il aux pieds le blé vert parce qu'un épi mûr ne courbe point encore le sommet de sa tige ? Le vigneron méprise-t-il le bourgeon de sa vigne parce qu'une lourde grappe ne pend point encore le long des échelas ? Non vraiment , n'est-ce pas ? Le laboureur , au contraire , arrache la plante mauvaise et nuisible qui croît auprès de son jeune blé , le vigneron éloigne avec soin du bourgeon la chenille ou la limace parasite , et c'est ainsi que l'un et l'autre , laboureur et vigneron , font un jour , le premier une riche moisson , le second une vendange généreuse. Voilà , monsieur , voilà pourquoi un journal d'enfants !

— Soit ! je le veux bien ; me voilà convaincu. Alors je changerai ma question et je dirai : Comment , sur quoi , à propos de quoi un journal d'enfants !

— A propos de quoi ? sur quoi ? Eh ! mon Dieu , monsieur , il est trop facile de vous répondre , et vous me faites la partie trop belle. L'enfance est un monde à côté du monde ; à côté de la grande société qui s'agite , bruit , tourbillonne au-dessus d'elle , c'est une société microscopique qui , comme son aînée , a ses petites passions , ses petites intrigues , ses petits défauts , ses petits travers et ses petits ridicules. Le collège a ses drames aussi ; petits drames avec de petits dénouements , mais qu'importe ? Eh bien ! monsieur , comprenez-vous qu'un journal d'enfants peut , à l'aide de petites nouvelles , de petites histoires , de petits contes , de petits apologues , de petites moralités , combattre les petites passions , déjouer les petites intrigues , corriger les petits défauts , redresser les petits travers et plaisanter les petits ridicules ? Ce sera un petit journal qui aura de petits lecteurs , qui traitera de petites choses , mais qui pourra avoir , Dieu et les littérateurs aidant , de grands résultats , car l'enfance est la jeune garde de la civilisation , et travailler pour l'enfance c'est travailler pour l'avenir.

— Allons ! je vous accorde encore ceci : vous avez raison ; la chose est prouvée , il y a moyen de faire un journal d'enfants. Mais il faut le bien faire , et croyez-vous que cela soit chose facile ?

— Oh ! pour cela , non ! nous sommes tout à fait d'accord sur ce point. Mais parce qu'une tâche est difficile , est-ce donc une raison pour ne la point entreprendre ? Et puis sans doute on saura la rendre plus facile en appelant à son

aide quelques-unes de ces intelligences d'élite qui brillent au premier plan de la science et des lettres. Il en est encore, et beaucoup, parmi ces hommes à noms célèbres, qui, Dieu merci ! n'ont pas les mêmes idées que vous à l'endroit de l'enfance. Ils ne rougiront pas de se délasser de leurs travaux plus élevés en s'occupant des enfants ; ils ne dédaigneront pas de se refaire enfants eux-mêmes pour quelques instants, et descendant, celui-ci des hauteurs de la science, celui-là des sommités du feuilleton, cet autre des régions supérieures du roman philosophique, ils consentiront à parler aux enfants leur belle langue pure et correcte, brillante et poétique, qu'ils sauront rendre infantine afin qu'elle soit comprise de leur jeune public.

— Et de quoi leur parleront-ils, monsieur ? car c'est là le point difficile. Mais je m'aperçois que je tourne sans cesse autour de la même question, qui, victorieusement résolue par vous, se reproduit néanmoins toujours, quoique sous une autre forme.

— Qu'importe, monsieur ! je suis prêt à répondre à toutes vos questions, sous quelque forme qu'elles se présentent.

— Oh ! vous m'effrayez, savez-vous ?

— Ah ! tant pis pour vous ! De quoi parleront-ils, m'avez-vous demandé ?

— Ils parleront de tout : de l'oiseau qui chante, de la fleur qui pousse, du ruisseau qui murmure, du brin d'herbe de la prairie, de l'insecte des bois ; ils parleront du génie, de la gloire, de ce qui est grand, de ce qui est beau, de toutes les noblesses, de toutes les vertus, de tous...

— Assez ! assez, monsieur, je m'avoue vaincu !

— Et dans tout cela s'infiltrera une morale douce, insinuante, spirituelle, gaie, persuasive, qui passera inaperçue, et qui pourtant laissera des germes profonds dans ces jeunes natures, car ses auteurs, pareils à ce médecin qui voulait faire avaler à un enfant une boisson amère, enduiront du miel de leur poésie les bords du vase qui contient le breuvage salutaire.

— Allons, monsieur, c'est fini, je me rends, et je conviens avec vous qu'un journal d'enfants est une entreprise non-seulement possible, mais utile, pleine de bons résultats et féconde pour l'avenir. Êtes-vous satisfait ?

— Oui, certes, et je n'exige plus de vous qu'une chose.

— Parlez ; en votre qualité de vainqueur, vous avez le droit de dicter vos lois.

— C'est que vous ne direz plus : Pourquoi un journal d'enfants ?

— Ah !... je m'en garderai bien, je n'aurais qu'à rencontrer un interlocuteur aussi convaincu que vous : je ne me relèverais pas d'une seconde défaite.

Il ne me reste plus qu'à faire un vœu, — en ma qualité de vaincu j'ai le droit de faire des vœux : — c'est que le *Trésor de la Jeunesse*, cause de notre polémique, tienne tout ce que vous avez promis en son nom.

— Il le fera, monsieur, n'en doutez pas !

— Qu'en savez-vous?... Eh ! mais, vous vous troublez... vous paraissez embarrassé; est-ce que vous seriez par hasard un des rédacteurs du journal pris en flagrant délit de *Prospectus* ?

— Peut-être !

— Ah ! bah !... J'aurais dû m'en douter, tant vous traitiez le sujet à fond. Allons, je n'en suis pas moins vaincu, et je reconnais mes torts. Adieu, monsieur.

— Adieu !

— Ah ! à propos...

— Quoi donc ?

— Je vous souhaite beaucoup d'abonnés.

— Merci !



PREFACE DE L'ÉDITEUR.

Horace l'a dit avant nous : Comment se fait-il que jamais personne ne soit content de son sort? La raison en est simple : c'est parce que personne ne veut trouver bon et suffisant ce qu'il a.

Et cependant chacun a quelque chose, et, à part les terribles et tristes exceptions, tout être a le privilège d'avoir une famille.

Une famille! sainte et touchante poésie, qui descend par la bonté et la sagesse des cheveux blancs de l'aïeul à ses petits-fils, et qui remonte par les rires et les caresses balbutiantes des têtes roses des petits enfants aux baisers des grands-parents!...

Une famille! lien de douceur, de dévouement, d'affection et d'indulgence, dont la trame, filée de main céleste, a traversé les siècles sans s'user.

Une famille! un père, une mère, des sœurs, des frères, une femme, des enfants, c'est-à-dire, une oasis pour le cœur, le repos, le bonheur, la joie, la paix!...

Malheureux ceux qui n'ont pas été dotés de cette richesse intellectuelle! plus malheureux encore ceux qui s'en sont violemment séparés ou que le hasard en a éloignés!...

Après les heures arides d'un labeur souvent ingrat, franchir le seuil du foyer domestique, voir autour de soi les visages s'épanouir, les mains sincères et aimantes presser votre main, les regards amis interroger votre regard; entendre ces voix chères se réjouir de vos succès, vous consoler en cas de revers; voir votre femme essuyer votre front humide, votre fils aîné vous apporter la coupe reconfortante, votre vieux père, que l'âge a rendu oisif, vous aider encore de ses conseils, la lampe s'allumer, le repas sain et fort fumer devant vous; puis, quand l'heure de la prière du soir a sonné, s'endormir entouré de tous ceux qui vous sont chers au même degré; — n'est-ce pas le bonheur de la famille dicté par l'Évangile? n'est-ce pas le bonheur que les

patriarches nous ont transmis comme une noble et indestructible tradition?

Si parfois vous, étranger, vous êtes admis à franchir le seuil de ce sanctuaire, si vous trouvez une place à ce banquet de paix, vous vous demanderez assurément lequel vous voudriez être, du jeune enfant qui va croître dans ce paradis humain, ou du vieillard dont les cheveux ont blanchi à le construire et à le fortifier, ou encore de l'homme puissant, vert, robuste, qui en est le centre et le pivot. Et longtemps vous vous ferez cette question, et vous ne la résoudrez pas, parce que vous verrez accumulées sur chacun tant de félicités et de jouissances, que vous n'oserez choisir, regrettant de ne pouvoir être tous les trois.

La famille tient son origine de Dieu. Cependant il y a eu des hommes fous et criminels, mauvais fils, mauvais maris, mauvais pères, qui ont inventé des doctrines creuses et subversives, et ont tenté de détruire l'œuvre céleste au profit d'une fausse et cruelle philosophie.

Ils ont rêvé la grande famille humanitaire, le patriarcat universel; ils ont voulu que tous les hommes vécussent dans une égalité bestiale, oubliant que le père de famille est roi dans son foyer. Or, pour que son règne soit paisible, il faut qu'il soit restreint, et que sa suprême intelligence puisse suffire à veiller sur tous et à guider les pas de chacun.

Si le berger a trop de moutons à surveiller, son activité s'épuisera en vains efforts, et ses soins ne pourront empêcher que quelques-uns ne s'égarant et ne tombent sous la dent du loup.

Cette couronne vénérable que les années placent au front des vieillards, est une charge heureuse et douce, mais qui veut un travail opiniâtre et infatigable; il ne faut pas qu'après avoir semé, le laboureur s'endorme près de son champ et attende dans l'oisiveté l'heure

de la moisson; il doit arroser en temps opportun, arracher l'ivraie, écraser le ver rongeur, et chasser les oiseaux affamés; il doit veiller à ce que le voisin ne jette pas des pierres dans sa bonne terre, et se préparer ainsi une moisson pure et abondante. *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

L'enfant est une jeune plante; pour le conduire dans la bonne voie, jusqu'au jour où il revêtira la toge virile, il faut pétrir au bien sa jeune intelligence, il faut surveiller ses premiers pas, reclassifier le mauvais penchant de ses premiers instincts. Il faut l'instruire en écartant pour lui la sévère aridité de la science, l'intéresser à ses premiers travaux, lui apprendre l'art d'arriver honorablement au bonheur, et le façonner en même temps à supporter courageusement les fatigues et l'infortune.

Peu d'hommes ont le talent de comprendre que trop aimer, trop choyer, trop gâter des enfants, c'est se préparer pour l'avenir de cruels regrets.

Il en est d'autres qui ne sentent pas davantage que les tenir sous le poids d'une trop grande sévérité, c'est faire naître en eux la mauvaise herbe du vice de la rébellion, et qu'à ces natures vives et ardentes, il faut laisser un champ fermé un peu vaste, afin qu'ils ne soient jamais tentés d'en franchir l'enceinte.

Le principe fondamental de l'éducation est d'inculquer non-seulement les préceptes du bien comme exemple à suivre, mais encore de présenter le tableau du mal comme l'écueil à éviter. Et c'est là un tort trop général : on étourdit la jeunesse des beaux faits de l'his-

toire et de la morale, puis on la lance dans la société, pure et innocente.

Que résulte-t-il? L'enfant sait bien où commence et où finit le bien, il ne voit pas où commence le mal; il franchit la limite, fait un premier pas timide, puis un second, puis un troisième, enfin se trouve entraîné sur une pente rapide où il tombe sans quelquefois pouvoir se relever.

Le premier degré n'était qu'une ignorance, le second une erreur, le troisième est le commencement de la faute, et déjà souvent il est trop tard. De la faute au crime il n'y a qu'un pas!

Les gens bien intentionnés qui ont inventé la *Morale en action* n'ont fait que le premier volume d'une œuvre d'instruction; le second volume est à faire, et doit se composer des exemples terribles des chutes qu'ont entraînées les premières erreurs.

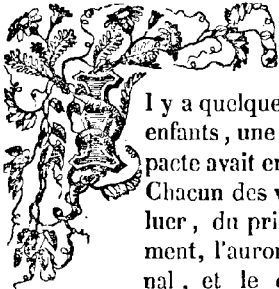
L'ignorance du mal est plus dangereuse que le mal lui-même; il faut donc, et ce sera notre but, montrer le vice avec ses apparences tentatrices, et indiquer en même temps les moyens de l'éviter — et les remèdes.

C'est une haute mission qui ne trouvera de résistance que parmi les méchants.

Nous marcherons avec les progrès du siècle; on nous trouvera toujours sur le seuil du foyer, prêts à le défendre. Nos efforts persévérants tendront constamment à prêcher les saintes vertus de la famille, à inspirer l'horreur du vice. Les intelligences et les cœurs nous viendront en aide lorsque nous saperons les utopies pour fortifier les fondements de l'édifice de la société, que le demi-siècle qui vient de s'écouler a fortement ébranlés.



LES TABLETTES D'UN INCONNU.



Il y a quelques jours, mes chers enfants, une foule assez compacte avait envahi nos bureaux. Chacun des visiteurs venait saluer, du prix de son abonnement, l'aurore de votre Journal, et le caissier ne savait véritablement auquel entendre. Cependant tout a un terme : la nuit vint et les visites cessèrent. Ce fut alors seulement que le caissier aperçut sur sa table, tout près de son livre d'abonnements, des tablettes qu'un des visiteurs avait oubliées sans doute. Ces tablettes étaient de forme oblongue, nullement fermées, et ne paraissaient renfermer rien de mystérieux ni de personnel à son propriétaire; elles ressemblaient plutôt à un livre de notes.

Nous étions tous réunis dans le cabinet de rédaction; le caissier vint nous faire part de sa trouvaille.

— Voici des tablettes, nous dit-il : c'est

quelqu'un qui les aura oubliées sur mon bureau, sans doute.

Nous primes le livre et nous hésitâmes un instant.

— Était-il bien convenable d'ouvrir ces tablettes qui allaient peut-être nous mettre dans la confiance des secrets d'un étranger?

Ce scrupule pourtant ne fut pas de longue durée : en tournant involontairement le premier feuillet, nous nous aperçûmes que le contenu du petit livret était imprimé. Cette découverte nous rassura pleinement sur nos craintes d'indiscrétion et nous ouvrimus.

Quelle ne fut pas notre surprise, quelle ne fut pas notre joie, lorsqu'en tête de ces tablettes nous lûmes ce titre :

CONSEILS AUX ENFANTS !

C'était un coup du ciel : car, il faut vous le dire, à ce moment même nous étions en grande conférence à votre endroit. Nous nous occupions de vous et de votre journal.

— Tout cela est fort bon, disait l'un de nous avec fort peu de modestie, les articles du *Trésor de la Jeunesse* sont très-bien écrits, fort intéressants et assez variés, mais cela est-il suffisant pour justifier pleinement notre titre?

— Que voulez-vous donc de plus? reprenait un autre, que nous soupçonnâmes de paresse, à voir l'air effrayé qu'il prit à la crainte d'un travail nouveau.

— Ce que je veux de plus? répondait le premier, je ne le sais pas encore; mais songez que nous intitulos notre nouveau journal le *Trésor de la Jeunesse*, et que titre oblige tout autant que noblesse. Or, qu'est-ce qu'un *Trésor*? c'est une chose précieuse.

— Eh bien?

— Eh bien! sans doute, nos articles contiennent des choses précieuses déguisées sous l'intérêt de la nouvelle, mais n'en faudrait-il pas de plus directs, et un journal qui s'appelle le *Trésor de la Jeunesse* ne devrait-il pas contenir, dans chaque numéro, un article avec ce titre : *Conseils aux enfants*? Voilà ce que je soumets à votre sagacité.

Nous avions tous reconnu la justesse de l'observation, et il s'agissait déjà, au grand effroi de notre collaborateur, ennemi du travail, de désigner celui d'entre nous qui serait chargé de cette tâche, lorsque le caissier vint nous remettre les tablettes en question. Il n'était pas possible d'être mieux servi par le hasard ou plutôt par la Providence.

Ce fut le collaborateur dont nous venons de parler qui poussa le premier un cri de triomphe. Il trouvait la besogne faite, il se hâta de reconnaître la nécessité de l'article en question. Nous parcourûmes avidement les tablettes de l'inconnu : elles étaient pleines d'excellents conseils à l'enfance, conseils dictés par la sagesse et appuyés sur l'observation.

Nous célébrâmes en chœur notre bonne fortune.

— Il n'est pas possible, fit l'un, ce n'est pas par hasard que ces tablettes ont été oubliées.

— Non sans doute, reprit un autre, elles sont arrivées trop à point nommé, et l'auteur de ces *Conseils* n'a apporté ces tablettes ici

que pour nous offrir généreusement et d'une façon délicate sa collaboration anonyme.

— Nous l'acceptons! nous écriâmes-nous tous.

Et nous décidâmes, séance tenante, que chaque mois on déchirerait un feuillet des tablettes pour l'envoyer à l'imprimerie.

Or, voilà pourquoi, cher jeunelecteur, vous allez lire aujourd'hui le

PREMIER FEUILLET

DES

TABLETTES DE L'INCONNU.

—

CONSEILS AUX ENFANTS.

I

Quand vous faites votre toilette le matin, enfant, quand vous vous débarbouillez, ne faites pas semblant de tremper votre serviette dans l'eau. Mouillez-la bien, quelque froid qu'il fasse, et ne craignez pas de frotter. J'ai vu beaucoup d'enfants comme vous qui, craignant l'impression que leur causerait l'eau froide, se contentaient, dans l'hiver, de se passer sur le visage une serviette presque sèche, et qui, n'osant pas se frotter ferme de peur de se faire mal, ne faisaient que changer de place la poussière de la veille. Ainsi mal débarbouillés, ces enfants se mettaient au travail peu disposés, lourds, la tête pesante (car la toilette du matin est aussi nécessaire à la santé qu'au travail), et leurs devoirs s'en ressentaient tellement qu'ils étaient punis, qu'ils gagnaient des pensums, et souvent des privations de sortie. Tout cela pour ne pas s'être convenablement débarbouillés!

II

Si votre précepteur vous gronde, enfant qui faites votre éducation chez vos parents, jeune fille ou jeune garçon, n'en prenez point de mauvaise humeur. S'il le fait, c'est que vous l'avez mérité. Ne vous dites pas : « Oh ! ce précepteur-là m'ennuie, il me déplaît ; je dirai à papa que je ne peux pas le souffrir, qu'il me montre mal, que je ne comprends pas ses leçons, et papa me donnera un autre précepteur. » Ne vous dites pas cela :regar-

dez plutôt en vous-même; voyez avec les yeux de la conscience si le précepteur n'a pas eu raison de vous réprimander. Songez que ce serait une grande injustice de votre part de faire perdre à ce digne homme une fonction qui le fait vivre; rappelez-vous les grenouilles de la Fontaine, et répétez avec elles :

De celui-ci contentons-nous,
De peur d'en rencontrer un pire.

III

Quand vous vous livrez au jeu, pendant les récréations, modérez votre ardeur, surtout pendant les derniers moments de l'heure consacrée au jeu. Évitez de vous mettre en nage, car la cloche va sonner, vous allez rentrer en classe, et alors la transpiration s'arrêtant tout à coup peut vous occasionner un rhume. Il est bien ennuyeux d'être enrhumé, de tousser à chaque instant et d'avoir une

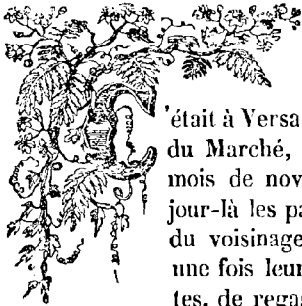
grosse voix enrouée. Craignez cela et gardez-vous-en !

IV

Enfant, si ton maître d'études te donne un pensum, que tu l'aies mérité ou non, ne raisonne pas. Ne dis pas en murmurant : — « C'est une injustice ! » ou bien : — « Je ne le ferai pas ! » Car alors tu verrais ton pensum doublé. Coupable ou non, tais-toi. Si tu es coupable, tu as mérité la punition et tu n'as rien à dire ; si tu ne l'es pas, attends la fin de l'étude, et alors réclame auprès de ton maître. Si tu le fais honnêtement, si tu lui prouves qu'il y a eu erreur de sa part, il est trop juste pour ne pas le reconnaître et t'enlever ta punition. Mais pendant l'étude, au moment de la punition, tais-toi ! Pour Dieu, tais-toi, ne raisonne pas ! Tu as tout à gagner au silence et à la soumission.

FIN DU PREMIER FEUILLET.

LE DOIGT DE DIEU.



était à Versailles, sur la place du Marché, un vendredi du mois de novembre 1850. Ce jour-là les paisibles habitants du voisinage s'étaient hâtés, une fois leurs provisions faites, de regagner silencieusement leur demeure. Il ne restait plus sur le marché que ceux des paysans des environs qui, après avoir vendu leurs denrées, se trouvaient rassemblés autour d'un échafaud de six pieds de hauteur, surmonté d'un poteau planté perpendiculairement au milieu, pour deviser entre eux, sur l'événement dont ils allaient probablement être les témoins; mais, à l'angle situé au nord de cette place, une foule compacte s'était rassemblée devant l'entrée principale d'un vieux bâtiment appelé la

I

Geôle, et semblait attendre avec impatience que la porte s'ouvrit, pour en voir sortir le malheureux qu'on allait *exposer* sur l'échafaud dressé à deux cents pas derrière elle.

Midi sonnait à la paroisse de Notre-Dame, lorsque le père Piquard, doyen des porteclefs de la Geôle, se présenta à l'entrée d'une petite salle obscure et dit d'un ton bref, mais qui ne manquait pas d'une sorte de bienveillance, en s'adressant à un homme couché sur une botte de paille jetée dans une des encoignures de cette chambre :

— Allons ! l'ancien, levons-nous ; l'heure est venue.

— Déjà ! exclama le prisonnier.

Et, allongeant ses bras encore musculeux :

— C'est dommage, fit-il après un long bâillement, je dormais bien.

Puis, se levant, il rajusta les lambeaux de sa courte blouse, secoua sa chevelure grisonnante, et, abaissant sur son front les restes d'un chapeau de feutre, jadis gris, il reprit avec calme :

— Eh bien ! M. Piquard, je suis prêt... Le plus tôt sera le meilleur.

En effet, l'exécuteur et son valet étaient là qui l'attendaient dans le petit guichet qui sert de vestibule à la prison ; et le premier se mit à crier d'un ton d'impatience :

— Allons donc, M. Piquard, le temps presse, nous sommes en retard, le marché est fini depuis longtemps.

— Oh ! répliqua le porte-clefs avec indifférence, il n'y a pas loin d'ici. Puis, s'adressant au patient : Mon garçon, poursuivit-il, c'est un mauvais quart-d'heure à passer, allons... prenez courage.

Et il lui présenta un verre d'eau-de-vie, que celui-ci vida d'un seul trait.

— Merci ! M. Piquard, lui dit-il en lui rendant le verre, je n'oublierai pas ce service. Vous êtes un brave homme, M. Piquard.

— C'est bon, c'est bon, je n'ai pas l'habitude de compter avec mes pensionnaires ; seulement, mon garçon, conduisez-vous bien là-bas, car vous ne manquerez pas de spectateurs.

Bientôt les cris : « Le voilà !... silence !... A bas les parapluies !... chapeaux bas !... » annoncèrent à la populace l'arrivée du condamné, qui marchait tranquillement, protégé qu'il était par un piquet de soldats, vers le lieu où il allait être exposé, pendant une heure, aux injures de cette populace devenue presque féroce d'impassible qu'elle était auparavant.

Arrivé sur l'échafaud, le patient fut attaché debout au fatal poteau. Pendant quelques instants il promena des regards assurés sur cette foule qui grossissait sans cesse autour de lui.

Mais presque aussitôt il baissa la tête et le rouge de la honte couvrit son visage. Cependant peu à peu il releva les yeux, et s'adressant à la foule d'une voix tremblante :

— Pourquoi tournez-vous ainsi autour de moi ? dit-il enfin, suis-je donc une bête curieuse ? Vous devriez me connaître cependant : je suis le pauvre mendiant que vous avez vu jadis.

Les huées de la multitude couvrirent sa voix.

— Oh ! reprit-il après que le silence se fut un peu rétabli, je n'ai pas mérité ce qui m'arrive ; mais soyez tranquilles, vous ne me reverrez plus, car je ne reviendrai pas du lieu où on doit me conduire. Ce ne sont pas les fatigues et les travaux du bagne qui m'effrayent, il y a longtemps que je suis habitué à n'avoir pour lit que des dalles humides et froides. Non, vous dis-je, vous ne me reverrez plus... car la honte me tuera ! Oh ! j'aurais mieux fait de ne jamais revenir dans ce pays !... Mais que voulez-vous, j'aimais Versailles, moi ! j'y suis né, quoique je ne l'aie encore dit à personne. A quoi bon, d'ailleurs ? je n'y ai jamais eu ni amis, ni parents ; ceux-là m'ont abandonné il y a cinquante ans, sur les marches de l'église Saint-Louis. Est-ce ma faute à moi s'ils ne se sont pas fait connaître, et si je n'ai pu les retrouver ?...

Après avoir prononcé ces paroles, le vieux mendiant se tut ; son visage basané prit tout à coup une expression singulière ?

— Qui sait ? poursuivit-il en souriant avec amertume, peut-être ai-je là, parmi vous, des oncles, des cousins, des neveux !

La foule, cependant, semblait écouter attentivement ce discours : c'était pour elle comme un spectacle nouveau.

— Moi ! je n'ai jamais eu de fils, continua le malheureux ; mais, si j'avais eu ce bonheur, je ne l'aurais pas abandonné comme on a fait de moi ; mon enfant n'aurait jamais eu à me reprocher une semblable inhumanité !... C'est parce qu'un jour que j'avais faim, je demandai un morceau de pain qu'on ne voulut pas me donner, que je me vois à cette place aujourd'hui.

En prononçant ces mots, le pauvre mendiant baissa de nouveau la tête et se mit à pleurer. La foule le regarda d'un œil de compassion : personne ne songea plus à l'insulter.

Quelques minutes après, le pauvre men-

diant voyait la fin de son supplice! On l'aida à descendre de l'échafaud, car il avait peine à se soutenir, et on le ramena dans la prison à travers la foule, cette fois silencieuse, qui se précipitait sur son passage pour contempler à son aise les traits d'un homme qui venait d'être exposé devant elle.

II

Depuis longtemps le vieux Baptiste, c'était le nom du mendiant, était connu dans le département de Seine-et-Oise; mais quand y était-il venu?... Quels étaient ses parents? Tout le monde l'ignorait! Il n'y avait guère qu'une quinzaine d'années qu'on l'avait vu pour la première fois : c'était à l'époque de la Restauration. Alors il prenait discrètement des informations, semblait préoccupé de recherches dont il ne disait ni le motif ni le but. Puis, il avait disparu; et, depuis, personne ne l'avait rencontré. Cependant il avait reparu à Versailles, mais bien changé et surtout bien vieilli. Il était présumable que la fortune ne lui avait point été favorable pendant le laps de temps qui s'était écoulé, car il était parti pauvre et il revenait mendiant et estropié.

Qu'avait-il fait pendant cette longue absence?... Où était-il allé?... Il ne le disait pas.

Cependant il fallait qu'il eût beaucoup voyagé, et même qu'il eût été soldat dans sa jeunesse, car sur les derniers temps, lorsqu'il obtenait, dans les soirées froides et pluvieuses, la faveur d'abriter sa tête sous le toit d'une grange ou d'une écurie, il payait cette hospitalité du récit de quelque combat sanglant ou de la description de quelque contrée lointaine.

Enfin voici ce qu'on apprit sur le compte du vieux Baptiste le lendemain du jour où il avait été exposé sur la place du marché.

Un soir qu'il avait parcouru vainement cette partie des environs de Versailles qui s'étend depuis Poissy jusqu'à Bièvres, aucune aumône ne lui ayant été faite et sa besace étant demeurée vide plus de quarante-huit heures, le troisième jour, harassé de fatigue et mourant de faim, il s'était présenté à la porte de la ferme d'une de ces belles ha-

bitations qui dominent les coteaux de Roquencourt, et avait demandé un peu de pain et un abri pour la nuit. Non-seulement on lui avait refusé l'un et l'autre, mais encore on l'avait chassé avec dureté. Le pauvre Baptiste, appuyé sur son bâton, s'était éloigné en se traînant tristement jusque vers cette partie du petit bois de Bailly plantée en jardins anglais qui avoisinait l'habitation inhospitale, puis, ayant disparu dans le taillis, il s'était couché sur le gazon pour y dormir le plus doucement possible. L'automne était commencée, l'herbe était humide, le vent sifflait à travers les arbres déjà dépouillés, les ténèbres étaient épaisses, tout, dans la nature, présageait une vilaine nuit... si seulement le pauvre Baptiste avait pu dormir... peut-être la journée du lendemain eût-elle été moins malencontreuse que les deux précédentes... Mais le sommeil n'était pas venu, et le malheureux s'était trouvé en proie à des souffrances insupportables. Ne pouvant résister plus longtemps, il se leva, et retourna à la ferme du château avec la résolution de renouveler sa demande, malgré l'heure avancée. On avait mal compris les instances du matin, sans doute... Il n'était point possible que dans une ferme d'aussi belle apparence on refusât un morceau de pain à un malheureux!

Cette pensée encourageante le conduisit jusqu'à la grande porte de la ferme; elle est fermée : mais une petite porte est à côté... la main de Baptiste a touché un loquet... le voilà dans la cour! La nuit est sombre : aucune lumière ne le guide; pourtant il entend des voix résonner dans l'intérieur. Il va à droite, puis à gauche : enfin il a rencontré une porte, les voix sont plus distinctes... Cette porte, sans aucun doute, va le mettre en présence du maître de la ferme, de l'homme généreux qui apaisera ses souffrances... Mais, hélas! à peine le pauvre Baptiste a-t-il passé la main le long de la porte pour y trouver la serrure, qu'il se sent saisi par des bras vigoureux...

Le maître du château, vieillard octogénaire, sans famille, riche et avare, vivait seul comme beaucoup de ceux qui viennent éteindre leur vie dans les environs de Versailles.

Peureux et méfiant, il avait aperçu le mendiant rôder, et son œil soupçonneux l'avait suivi jusque dans le taillis. Par ses ordres, ses domestiques avaient veillé, et le malheureux, pris pour un voleur, s'était vu, malgré ses protestations d'innocence, garrotté et conduit le lendemain matin à Versailles où on l'avait jeté en prison. Là, du moins, il avait trouvé un abri, du pain et un être compatisant : le père Piquard.

Après six mois de détention préventive, le vieux mendiant avait comparu devant la cour d'assises du département, qui l'avait condamné à huit années de travaux forcés et à l'exposition, comme convaincu : « d'avoir pénétré de nuit, et porteur d'armes (le bâton inoffensif qui lui servait d'appui) dans une maison habitée, pour y commettre un vol dont l'effet n'avait manqué que par suite de circonstances indépendantes de sa volonté. » Tel était aussi le texte de la plainte qui avait été rédigée par le propriétaire du château lui-même. Malheureusement, à cette époque, le bienfait des circonstances atténuantes n'avait point encore été introduit dans notre législation criminelle, et le malheureux Baptiste avait été aussi sévèrement condamné pour crime imaginaire que s'il eût été réellement coupable.

III

Le pauvre mendiant était résigné. Déjà un mois s'était écoulé et il semblait attendre patiemment qu'on le transférât au bagne, quoique malade et répétant sans cesse qu'il n'irait pas jusque-là, qu'il serait mort avant; le père Piquard le laissait dire.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir le maître du château attendant au bois de Bailly planté en jardins anglais, était enfoncé dans les coussins d'une vaste bergère et s'entretenait avec un vénérable ecclésiastique, son confesseur, qui était aussi l'aumônier de la prison.

— Monsieur l'abbé, lui disait-il, je ne me sens pas bien aujourd'hui; j'éprouve un ennui que je ne saurais définir.

— A votre âge, mon cher monsieur, il faudrait vous distraire. La solitude vous est

contraire, je vous l'ai dit depuis longtemps... vous manquez de soins, d'attentions... vous devriez appeler près de vous quelques parents... des amis...

— Des parents! des amis! oh! monsieur l'abbé, je n'en ai pas!

— N'avez-vous donc plus de famille?

— Hélas! non, répondit le vieillard tout troublé.

— Vous n'avez jamais eu d'enfants?

— Non... Je suis un vieux célibataire, monsieur l'abbé.

— Comment?... vous n'avez pas même un neveu?... vous n'en avez jamais eu?

— Je... je ne le pense pas, fit le vieux podagre, dont le visage s'altéra sensiblement.

Mais, dominant aussitôt cette émotion, il se hâta de changer la conversation.

— A propos! reprit-il vous m'avez dit que ce vagabond, ce mendiant, en un mot ce bandit qui a voulu m'assassiner et que j'ai fait arrêter, — car il voulait m'assassiner pour me voler ensuite, soyez-en bien persuadé, monsieur l'abbé.

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur, je crois à son innocence.

— Libre à vous, monsieur l'abbé, ajouta le vieillard en souriant... vous m'avez dit qu'il était à l'infirmerie de la Geôle.

— Fort malade... Le malheureux en mourra, monsieur...

— Voyez-vous, le scélérat! c'est que son crime lui fait horreur. Au moins a-t-il fini par l'avouer? A-t-on appris quelque chose touchant sa personne? Il doit avoir des antécédents affreux?

— Soldat sous la République et l'Empire, licencié sous la Restauration, estropié et n'ayant point d'état, il s'est vu réduit à avoir recours à la charité publique.

— Le malheureux ne tenait donc à rien?... Il n'avait donc pas de famille?

— Non! ce n'est qu'un enfant trouvé qui a été abandonné, dès sa naissance, sous le péristyle de l'église Saint-Louis.

— Le péristyle de Saint-Louis! fit le vieillard en s'agitant dans son fauteuil.

— Oui; et de là déposé aux enfants trouvés de la rue du Plessis. Il m'a tout raconté avant-hier, lors de la dernière visite que je

lui fis. Il conserve soigneusement une vieille carte sur laquelle est tracée une espèce d'hieroglyphe avec une petite cornaline gravée, provenant sans doute d'une bague ou d'une épingle, qu'il m'a confiées ; je crois même les avoir dans mon portefeuille. Le pauvre diable aura vendu la monture de cette pierre. Tenez, la voici avec la carte.

Pendant ce récit, l'octogénaire, dont le curé n'avait point remarqué l'agitation croissante au fur et à mesure qu'il parlait, jeta un regard rapide sur les deux objets... Une révolution subite s'opéra en lui ; un tremblement nerveux s'empara de ses membres ; il devint pourpre.

— Ah ! dit-il en bégayant, c'est le doigt de Dieu !

— Que voulez-vous dire ? s'écria le curé en appelant à son aide.

— N'appellez pas, s'écria le vieillard, n'appellez pas, M. l'abbé !

— Qu'avez-vous ? pourquoi ce trouble ?

— Mon père ! mon père !... je suis un grand coupable !... écoutez ma confession, je vous en conjure...

— Grand Dieu ! qu'allez-vous donc me révéler ? fit le prêtre, tout troublé à son tour.

Cependant il se leva, et d'un ton solennel.

— A genoux ! mon fils, dit-il, à genoux ! Songez que, quelque tardif que soit le repentir, quelque grande que soit la faute, Dieu est tellement miséricordieux qu'il peut tout pardonner à la sincérité des remords.

Le vieillard tomba à genoux.

— Mon père... ce mendiant... cet infortuné que j'ai accusé moi-même, que j'ai fait condamner, qui a été exposé hier en place publique... c'est... c'est...

— Achevez, mon fils !

— C'est... mon neveu !

— Qu'entends-je ?

— Le fils de mon frère... auquel, à son lit de mort, j'avais juré de prendre soin d'un enfant qui n'était pas né encore.

— Malheureux ! et cet enfant ?...

— Je l'ai déposé sous le péristyle de l'église Saint-Louis.

— Le pauvre Baptiste !

— Je l'ai abandonné à la charité publique... dans un but de cupidité... pour recueillir entière la fortune de mon frère... Oh ! mon père !... il y a cinquante ans de cela... et cette abominable action a toujours pesé sur ma vie...

Le vieillard se tut, et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

— Infâme ! s'écria le digne prêtre, revenu enfin de la surprise mêlée d'indignation qu'il avait éprouvée... infâme ! implore la miséricorde de Dieu !

Mais, changeant de ton aussitôt, comme frappé d'une idée subite :

— Oh ! oui, reprit-il, oui, vous aviez raison... le doigt de Dieu est visible en tout ceci... c'est lui qui, avant de vous enlever de ce monde, a voulu vous laisser le temps de réparer votre crime. Venez... venez...

Quelques heures après, le digne prêtre et le coupable vieillard étaient auprès du malheureux Baptiste. Que vous dire encore ? sinon que l'oncle avoua son crime à son neveu, et que celui-ci le lui pardonna. Par l'entremise du vénérable ecclésiastique, par les hautes relations du vieillard, on obtint facilement la grâce de Baptiste, qui désormais vécut auprès de son oncle. Ce dernier, heureux de pouvoir réparer avant de mourir le mal qu'il avait causé, comblait Baptiste de marques d'affection, que celui-ci lui rendit en soins empressés jusqu'à sa mort. Cette mort fut calme et sainte, et tout put faire croire que, malgré l'énormité de son crime, le vieillard était pleinement réconcilié avec Dieu.

Quant à Baptiste, il hérita de toute la fortune de son oncle ; il continua à habiter le château et la ferme touchant au bois de Bailly, mais il n'oublia jamais que jadis un homme avait eu faim à la porte de cette ferme ; aussi ordonna-t-il à ses gens d'accueillir tous les mendiants, et, prévoyant, même pour ceux qui se trouveraient attardés, il fit poser une sonnette à la porte de la ferme, avec ces mots tracés au-dessous : *Sonnette des pauvres !*

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

UNE PERLE DE MOINS.



Le 22 novembre 1848, il y a bientôt un an, il faisait un froid noir, le ciel était gris, le verglas recouvrait les pavés, et ce n'était qu'avec grand'peine que les passants pouvaient circuler dans les rues.

Vers les quatre heures du soir, l'obscurité commençant à rendre les chemins encore plus difficiles, une jeune fille d'une quinzaine d'années, bien enveloppée d'un mantelet de velours ouaté, le voile abaissé sur le visage et suivie d'une femme d'un âge mûr, tournait le coin de la rue Racine et entraînait dans celle de la Harpe pour gagner le quai des Augustins, lorsque sa course fut arrêtée par une énorme voiture dont un des chevaux venait de s'abattre à la montée.

Le charretier, suivant l'usage de ses pareils, jurait et maugréait, frappait à tour de bras le pauvre cheval, au lieu de défaire le harnais et de seconder les efforts qu'il faisait pour se relever.

Un groupe de curieux s'était formé autour de la voiture. La circulation était impossible : la jeune fille attira sa bonne près d'elle, et toutes deux se réfugièrent dans une allée, attendant que la voie fût devenue libre.

L'allée dans laquelle elles avaient trouvé asile était sombre et humide. Elle servait d'entrée à une de ces vieilles maisons du vieux Paris, qu'une police éclairée et amie de la santé publique devrait faire abattre et qui cependant sont remplies d'habitants depuis le rez-de-chaussée jusqu'au grenier ; une de ces maisons, sur la triste façade desquelles on lit en lettres multicolores : HOTEL DE BOURGOGNE, DE CHAMPAGNE OU DE NORMANDIE ; une de ces maisons qui, divisées en compartiments de 56 pieds cubes, reçoivent, sous prétexte de logements garnis, les jeunes étu-

dians envoyés dans la capitale de la France par les départements et les contrées étrangères qui relèvent de Paris pour les sciences, les lettres et les arts.

La jeune fille et sa bonne se tenaient donc à l'entrée de l'allée de la vieille maison, lorsque le cheval, criblé de coups par son bourreau, fit un bond désespéré ; la foule reflua et contraignit les deux personnes réfugiées dans l'allée à pénétrer plus avant sous la sombre voûte.

En s'arrêtant, la jeune fille crut entendre un gémissement ; son premier mouvement fut l'effroi, elle se rapprocha de sa bonne. Le second mouvement fut la pitié, elle s'avança dans la direction où elle avait entendu ou cru entendre une plainte.

Au pied d'un escalier tortueux qu'éclairait à peine une lampe fumeuse, elle aperçut quelque chose d'informe qui gisait sur une des marches ; il fallut un nouveau sanglot, une nouvelle plainte, pour que la jeune fille comprit qu'il y avait là un être humain, un être souffrant.

— Où êtes-vous donc, mademoiselle Laure ? dit la vieille bonne qui, au milieu de l'obscurité, ne distinguait plus sa jeune maîtresse.

— Ici, Marguerite, approchez. Il y a quelqu'un qui pleure !

A cette voix douce et remplie de sympathie qui venait de retentir, l'être malheureux, dont la tête était courbée, essaya de se soulever ; Laure vit une jeune fille de son âge, à peine vêtue d'un lambeau de robe noire. Deux yeux bleus, d'une beauté peu commune et mouillés de larmes, se tournèrent vers elle. La bouche de l'enfant qui pleurait s'entr'ouvrit, puis, comme si la douleur eût été trop forte, les genoux s'affaissèrent, la tête se courba de nouveau, et l'infortunée éclata en sanglots.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? s'écria Laure en essayant de relever la jeune fille : qu'avez-vous, au nom du ciel, et pourquoi pleurez-vous ainsi?

— Hélas! ma pauvre mère!

— Votre mère! Eh bien?

— Elle est malade, nous sommes pauvres, les petits meurent de faim!

— Mourir de faim! grand Dieu!

— Hélas! oui, madame; ils ne peuvent déjà plus pleurer. Je suis descendue pour demander pour eux; mes forces m'ont trahie.

Laure fit un mouvement en arrière, et la jeune fille, dont elle n'avait pas abandonné le bras, fut forcée de se relever.

— Quelqu'un est là qui meurt de faim! répéta-t-elle avec un accent douloureux; Marguerite! Marguerite! quelqu'un meurt de faim! Comprenez-vous cela, vous?

— Oh! oui, mademoiselle; il y a des gens si pauvres!

— Mourir de faim! mais c'est impossible.

Fille unique de M. le baron de Kerouall, contre-amiral commandant une de nos divisions maritimes, Laure avait été élevée dans le luxe, et jamais la misère n'était venue affliger ses regards. Quelquefois en passant dans les rues de Rochefort ou de Paris, elle avait vu des mendiants à travers la portière de sa voiture, elle avait vidé sa bourse entre les mains de ceux qui sollicitaient d'elle une aumône; mais jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'on pût refuser à quiconque demandait, et elle pensait que chaque jour le pauvre récoltait assez pour subvenir à ses besoins. Le hasard, ou plutôt la Providence, l'avait amenée dans cette allée sombre, dans cette vieille maison, pour lui apprendre que dans cette grande ville de Paris, dans cette cité de luxe, de plaisirs et de fêtes, il y avait d'horribles douleurs, il y avait des plaies terribles à panser.

— Où demeure votre mère, mon amie?

— Dans cette maison.

— Guidez-moi près d'elle.

— Oh! mademoiselle, je n'oserai jamais.

— Mon Dieu! mademoiselle Laure, s'écria la vieille Marguerite que cette résolution de sa jeune maîtresse effrayait, monter chez ces

pauvres gens, y songez-vous? et qu'y voulez-vous faire?

Laure avait senti grandir sa volonté; en voyant qu'il y avait une bonne action à faire, l'enfant était devenue femme.

— Marguerite, suivez-moi; et vous, mon amie, montrez-nous le chemin, dit-elle avec le double accent de l'ordre et de la bienveillance.

Toutes deux obéirent.

C'était un rude et triste escalier; la rampe de bois était grasse et humide; elle tremblait sous la main qui y cherchait un appui. On entendait des cris étranges, des éclats de voix joyeux. Marguerite eut peur; elle voulut retenir Laure.

— Suivez-moi donc et quittez ma robe, Marguerite; n'avez-vous pas entendu qu'il y a là-haut des gens qui souffrent?

On était au quatrième étage. Là, plus de lumière, le quinquet fumeux n'éclairait pas cette partie des degrés.

— N'allez pas plus loin, mademoiselle, je vais appeler ma mère.

— Mais elle ne pourra pas venir. Guidez-moi par la main.

L'enfant tendit sa main froide, et, par un de ces instincts du cœur que les femmes seules possèdent, Laure arracha son gant pour prendre la main qu'on lui offrait. Les anges durent sourire à cette action de Laure.

Aidée par une corde, se courbant en deux, mademoiselle de Kerouall, précédée de la jeune fille et suivie de Marguerite qui murmurait, arriva à une espèce de palier.

— Est-ce toi, Pauline? dit une voix affaiblie.

— Oui, ma mère, et quelqu'un est avec moi.

— Qui donc, ma fille, qui donc veut me voir?

— Une bien belle demoiselle et une autre dame.

Mademoiselle de Kerouall et Marguerite suivirent Pauline dans la chambre.

La chambre était complètement démeublée. Sur une mauvaise couverture était allongée une femme encore jeune, mais sur la figure de laquelle la maladie et la famine avaient écrit tous les symptômes de la mort. Deux

petits enfants de trois à quatre ans pleuraient au pied de la couverture, et sur une chaise de paille dénudée reposaient un vase et un verre ébréchés, à côté desquels s'éteignait un bout de chandelle.

— Grand Dieu ! Marguerite, votre bourse de suite, et allez !

Marguerite fouilla dans ses poches.

— Je n'ai rien, mademoiselle, rien sur moi. Mademoiselle n'a donc plus d'argent ?

— Vous le savez bien, j'ai tout...

Laure s'arrêta. Sa bourse avait été vidée chez sa nourrice à laquelle elle avait souhaité la fête le même jour et qui lui avait donné à goûter, comme elle le faisait tous les ans le jour de la Sainte-Cécile.

— Mon Dieu, que c'est affreux ! Comment faire ? Ah ! madame, attendez, nous revenons : « Seigneur, je vous en conjure, ajouta-t-elle en joignant les mains, donnez-moi le temps d'arriver jusque chez ma mère et de revenir. »

Puis, sans faire attention si Marguerite la suivait, elle s'élança dans l'escalier en disant : Je reviens.

Laure était arrivée au second étage. Marguerite descendait plus doucement. Tout à coup une porte s'ouvrit, et trois jeunes gens, portant chacun un flambeau et escortant un ami, parurent sur le palier.

— Est-ce l'un de nous que vous demandez, ma belle enfant ? fit le premier qui aperçut Laure.

— Si l'on demande Ernest de Breuil, avocat, défenseur de la veuve et de l'orphelin, me voici ! exclama un second.

— Ernest ! vous ici ? s'écria mademoiselle de Kerouall ; vous ici ? quel bonheur !

— Laure, Laure de Kerouall chez moi, mon Dieu ! Et comment ?

Puis, changeant de ton et de manières :

— Messieurs, mademoiselle Laure de Kerouall, ma cousine, et sa bonne Marguerite, ajouta-t-il en voyant la vieille fille.

— Ernest ! là-haut, au-dessus de vous, une femme et deux enfants meurent de misère et de faim, je viens de les voir.

Ils sont bons et généreux, ces jeunes gens qui habitent les environs des Écoles de droit et de médecine. A cette révélation, à cet ap-

pel du cœur, quatre voix répondirent en même temps :

— Montons !

Laure les guida ; Marguerite suivit, sentant son étonnement croître avec sa mauvaise humeur, à chaque degré qu'elle franchissait.

— Que faut-il faire ? s'écria Ernest en entrant avec ses amis dans la chambre de la mère de Pauline.

— Mieux coucher cette femme, et donner à manger à ces enfants.

Cinq minutes après, les matelas d'Ernest, ses draps, son oreiller étaient dressés dans la chambre de la pauvre femme, et les enfants mangeaient sous la direction d'un étudiant en médecine, armé d'un bol de vin chaud dans lequel il avait émietté des biscuits.

— Mais cela ne suffit pas, reprit Laure, Ernest, donnez-moi de l'argent.

— Ma belle et bonne cousine, ma bourse est vide, celles de mes amis le sont aussi, et nous n'avons plus de bijoux à convertir en argent.

— Un bijou ? on fait de l'argent avec un bijou ? dit Laure.

— Mais certainement.

— Oh ! alors, prenez.

Et Laure, détachant le collier de perles qu'elle portait, le remit à Ernest.

— Allez, mon bon cousin, ma mère m'attend, je pars ; faites tout ce qu'il faudra, et venez me rendre compte de la mission que je vous confie.

Puis, saluant d'un sourire d'ange ces quatre jeunes gens qui l'admiraient, touchant la main de la mère de Pauline qui implorait Dieu pour elle, embrassant les deux enfants et Pauline qui pleurait, Laure s'élança dans l'escalier.

Marguerite et sa jeune maîtresse se jetèrent dans une voiture qui passait. On arriva à l'hôtel : Laure recommanda le silence le plus absolu à sa bonne sur cet épisode de leur journée.

— Laure, dit madame de Kerouall à sa fille, quand celle-ci eut raconté la visite à sa nourrice Cécile ; Laure, tu vas demain au bal. C'est l'anniversaire de la naissance de Cécile de

Montlezun, elle donne une fête à ses amies; j'ai accepté l'invitation qu'elle est venue elle-même te faire.

Laure fut bien joyeuse.

Une chose l'attrista cependant, Ernest ne vint pas dans la soirée.

Le lendemain, après le déjeuner, madame de Kerouall s'occupa de la toilette de bal de sa fille.

— Laure, où est ton collier de perles?

Laure sentit son cœur battre de manière à rompre sa poitrine. Elle rougit, elle pâlit.

— Maman, mon collier? mais je...

— Eh bien? mais que signifie ce trouble, Ton collier; oui, où est-il? dans ton bureau?

— Mon Dieu, ma bonne mère! en vérité...

Puis l'émotion, la crainte de mentir, l'envie de garder son secret, tout cela détermina une crise nerveuse, et mademoiselle de Kerouall, fondant en larmes, alla se jeter au cou de sa mère.

— Laure, parle, je t'en conjure; tu m'effrayes?

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit, et un domestique annonça :

— M. Ernest de Breuil.

— Ajoutez avocat, mon cher Dominique; je le suis depuis hier. — Ma tante, continua le jeune homme, voulez-vous m'embrasser? ça me portera bonheur pour ma première cause. — Ma jolie et bonne cousine, ne me tendrez-vous pas vos deux mains? Et Ernest glissa à Laure une petite boîte, en ajoutant : C'est le collier.

Mademoiselle de Kerouall se rapprocha de son bureau, ouvrit un tiroir :

— Maman! voici mon collier, dit-elle en remettant la boîte que son cousin venait de lui donner.

— Il y manque la plus grosse perle, fit la mère de Laure en ouvrant l'écrin. Où est-elle?

Laure hésitait.

— Ma tante! voulez-vous retrouver la perle qui manque au collier de Laure?

— Mais, oui; certainement.

— J'avais deviné votre désir, et — je venais vous chercher toutes les deux.

— Que veux-tu dire?

— Venez, Laure, venez, ma tante, et s'il est possible vous aimerez encore plus votre fille après avoir vu. — Allons, vos châles, vos chapeaux; — j'ai une voiture qui vous attend.

Madame de Kerouall interrogeait du regard sa fille et son neveu; l'ange s'habillait, l'autre restait impassible.

On descendit : — Rue de Vaugirard, dit Ernest en se plaçant sur le siège de devant.

La voiture s'arrêta devant une maison de jolie apparence. Ernest montait le premier; arrivé au second étage il sonna. Pauline vint ouvrir. Elle était vêtue de noir, et son costume était d'une propreté ravissante. Elle saisit la main de mademoiselle de Kerouall, voulut la porter à ses lèvres : Laure embrassa la jeune fille.

— Madame Germain, dit Ernest en entrant, voici mademoiselle de Kerouall et sa mère.

— Soyez bénie, madame, qui avez une fille si bonne, dit madame Germain en se soulevant d'un petit lit blanc au pied duquel les deux enfants jouaient avec un livre d'images.

La femme de l'amiral marchait de surprise en surprise.

Alors Ernest lui raconta la rencontre de Laure dans son escalier, et le don du collier.

— Je détachai une perle, continua-t-il; du produit de la vente j'ai loué et meublé ce petit appartement pour la protégée de Laure. Madame Germain est digne du bonheur qui lui est survenu. Ma cousine, voilà ma mission remplie; je suis heureux d'avoir pu vous aider dans cette bonne œuvre.

Madame de Kerouall tendit sa main à son neveu qui la baisa avec respect, et serra sa fille contre son cœur.

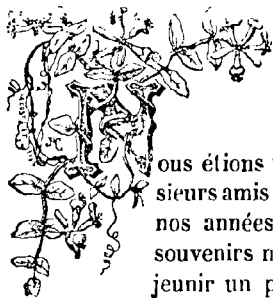
Laure, le soir de cette bonne journée, était au bal et dansait joyeuse et animée.

Et sa mère lui dit tout bas, en la voyant si contente :

— N'est-ce pas, ma bonne Laure, que l'on danse plus légère avec une perle de moins?

LUDOVIC D'HORBOURG.

PÉCHÉS D'ENFANCE.



ous étions réunis un soir, plusieurs amis d'enfance, évoquant nos années lointaines, et ces souvenirs nous semblaient rajeunir un passé qu'ils n'accusaient que trop pourtant !

— Il est, dit le colonel pour répondre à je ne sais quelle observation de l'un de nous, il est en effet de ces souvenirs des premières années que l'on retrouve à toute heure de la vie : — poignante expiation de ce qui ne fut peut-être qu'une faute légère ou une distraction.

— Il n'y a pas de faute insignifiante, dit sentencieusement l'abbé, qu'à le remarquer depuis quelques instants isolé et méditatif, je croyais bien loin de notre conversation.

— J'avais neuf ans, reprit le colonel. D'ici je vois encore, dans cette soirée d'hiver, ma famille autour de notre vieux foyer picard. Au coin, à droite, la physionomie sévère de mon père se découpe sur le damas brun de son grand fauteuil ; à côté de lui, ma mère, immobile, a oublié sur ses genoux, pour l'écouter, son métier à tapisserie ; mon siège, haut et étroit, est près d'elle, mais vide en ce moment, car je suis debout au fond de la vaste salle, muet, bien que très-affairé ; puis ma tante, sœur de ma mère, morte depuis en religion, assise et les mains croisées au milieu du cercle devant la pendule, et deux vieillards du voisinage, d'allure solennelle, qui rendent ce soir-là leur visite hebdomadaire.

J'étais donc, comme je vous le disais, au fond de la salle, jouant silencieusement avec un petit compagnon que l'on m'avait tout récemment donné, beaucoup plus jeune que moi, car il venait de passer à peine sa sixième année, et à cet âge les années de différence valent triple. Cet enfant, fils de notre

jardinier, et auquel on accordait pour la seconde fois la faveur de pénétrer au salon et de partager mes jeux, était doux et extrêmement timide. A peine osa-t-il toucher au superbe ménage en porcelaine, récent souvenir de ma fête, que je disposais devant son œil émerveillé sur un petit guéridon réservé à mon usage.

Mon père, de sa voix lente et creuse, racontait quelque épisode de ses campagnes. — Tout à coup, malheur ! un mouvement trop brusque de ma part fait chavirer le guéridon chargé ; je veux le retenir, d'un contre-coup je précipite sa chute, — et les porcelaines tombent sur le parquet et se brisent avec un épouvantable fracas...

Je ne respirais plus et mon cœur bondissait d'angoisse. Tous les regards s'étaient tournés sur nous, — moins celui de ma mère, fixé sur le visage de mon père dont les colères froides étaient inexorables.

La peur me donne le vertige, et, par je ne sais quelle instinctive et machiavélique inspiration, je détournai moi aussi mes yeux... sur l'innocent, que mon attitude écrasa.

Le pauvre enfant comprit ma lâcheté et se vit perdu. Il suffoquait. — Mon père, sans prononcer une parole, sonna : un domestique enleva le prétendu coupable...

Je ne le revis plus dans la maison, et, telle était ma honte vis-à-vis de moi-même, que le cœur me manqua chaque fois que je voulus m'informer de lui. Mais dans mon lit, le soir, je me demandais, suant de confusion et de repentir, je me demandais ce qu'il était devenu, quel châtement terrible sans doute lui avait infligé le jardinier, son père, pour cette faute que moi j'avais commise. Je me réveillais en entendant ses cris, et je sanglotais de ses pleurs.

Partout ce souvenir m'a suivi : homme, je

l'ai toujours retrouvé, dans mes veilles et dans mon sommeil, âpre et brûlant comme au premier jour... Je vous jure et je sais que vous ne regardez point ceci comme une puérilité, — je vous jure que j'aurais donné parfois ces deux doigts que le sabre du hulan de Leipzig a laissés à ma main droite pour oublier cette mauvaise action, ou plutôt pour ne l'avoir point commise.

La sincérité du repentir qui assombrissait le noble visage et le front dépouillé du vieux soldat, mêlait à cet enseignement une émotion qui nous gagna tous.

— Heureusement, reprit-il, le hasard ou plutôt la Providence m'offrit enfin l'occasion de réparer ce péché d'enfance.

Je revenais d'Amiens à Paris, et je m'étais arrêté, très-fatigué, dans une auberge du village d'Aillyes pour y passer la nuit. En attendant le souper, je me réchauffais au feu de la cuisine, laquelle servait encore à la fois d'office et de salle des voyageurs.

Mon hôtesse, la servante et un paysan ami de la maison causaient entre eux d'un pauvre homme qui venait d'être gravement blessé dans des travaux de charpente, il y avait une heure à peine. On était allé chercher le médecin à la ville, mais il y avait loin. Je pensai que peut-être ma lancette et ma petite pharmacie de voyage pourraient trouver là en passant à s'utiliser et que je n'en dormirais que mieux si je donnais ce petit supplément à ma fatigue de la journée. — Faites-moi conduire près du malade, dis-je à ces gens :

— Bien volontiers, monsieur.

Et à l'appel de la servante le valet d'écurie arrive pour me servir de guide. Nous partons. Chemin faisant, nous causons du malade, du village, des habitants, de tout, et enfin de mon guide lui-même.

D'abord il me raconte sa vie de chaque jour : lever à trois heures du matin, l'été s'entend, car pendant l'hiver le sybarite dormait jusqu'à quatre heures. A vrai dire, il comptait bien une nuit sur deux où son sommeil ne fût pas interrompu par des arrivées indues de voyageurs. Pansement des chevaux, l'écurie, la cour, aller au bois, puis la cave, enfin le gros de la maison, et la besogne aux champs dans ses moments per-

dus ! En fin de compte, au bout de l'année, logé, nourri, le pauvre diable recevait comme gages quinze francs. Quinze francs !

— Je ne me plaindrais pas, me disait-il, parce qu'après tout je vis et je ne dois rien à personne : mais l'âge vient, les forces s'en vont, et puis que devenir ?... Quand je pense que moi qui vous parle, je serais aujourd'hui au moins domestique chez des riches ?

— Ah ! ah ! fis-je avec déférence.

—... Oui, si mon père n'était pas mort trop tôt, il m'aurait fait revenir dans la maison, on m'aurait repris, et...

— Que faisait votre père ?

— Il était jardinier, monsieur, dit mon interlocuteur avec importance, — jardinier !

— Et pourquoi l'aviez-vous quitté ?

— Ce n'est pas moi qui l'avais quitté, bien sûr. Mais mon père craignait tellement M. de Larsays...

— De Larsays !... Vous étiez au château de Larsays ?...

— Oui, monsieur... Est-ce que monsieur est du pays ?... C'est à cause du fils que mon père m'a renvoyé chez mère-grand à Péronne. Oh ! c'était un homme si sévère que feu M. de Larsays ! Ma foi, mon père s'est dit : Le petit ne plaît pas, renvoyons-le à sa mère-grand. Dans un an nous le ferons revenir.

Dans un an, va-y voir ! Le pauvre cher homme de père est mort six mois après et ma mère-grand bientôt aussi. Alors ils m'ont pris ici par charité, — et bien content d'y être encore !

Je venais de retrouver ma victime !...

Nous arrivions à la maison du blessé, mais le médecin entra en même temps que nous. J'emmenai donc mon pauvre Georges, c'est lui qui nous servait hier à dîner, messieurs, c'est un brave et digne garçon dont je suis fort content, et je crois que de son côté, depuis douze ans que nous sommes ensemble, il ne m'en veut plus trop de notre soirée des porcelaines.

— Vous avez eu le bonheur que vous méritez, colonel, dit l'abbé. Il vous a été donné de réparer votre faute. Mais permettez-moi de vous dire qu'un sentiment respectable avait peut-être exagéré outre mesure dans votre imagination la culpabilité d'un mouve-

ment machinal. Qu'eussiez-vous donc fait, si vous aviez, de propos délibéré, causé la mort de deux êtres et perdu l'âme d'un enfant?

L'accent avec lequel l'abbé venait de prononcer ces derniers mots nous avait pénétrés. La détermination brusque et jusqu'alors inexplicable qui lui avait fait quitter le monde et le barreau de Paris où il commençait la plus brillante carrière, pour embrasser l'état ecclésiastique, l'austérité de son caractère et l'autorité de sa parole, en contraste si étrange avec l'aveu qu'il semblait préparer, tout nous annonçait une confiance d'un intérêt profond. Il se fit un religieux silence, et l'abbé, qui s'était un instant recueilli, commença ainsi.

— Je n'ai pas grandi avec vous, messieurs, et peut-être vous surprendrai-je un peu en vous disant que mon enfance a été des plus agitées, des plus tumultueuses. L'âge et la raison ont calmé cette fougue fiévreuse qui a eu pourtant sur ma vie, en maintes circonstances, une influence funeste, et qui m'a laissé comme châtement le souvenir de ce que je vais vous raconter.

J'ai fait mes études au collège de J...; études brillantes, et il fallait qu'elles fussent telles, car si je n'eusse racheté par des succès hors ligne les désordres de ma conduite, la discipline paternelle mais sévère de la maison n'eût pas toléré si longtemps le scandale que je causais.

Il est à observer que les enfants emportés par une fatale maladie d'esprit vers la turbulence et la dissipation ont en général fort peu soin de leur personne, pour laquelle ils ne conservent même pas cette marque extérieure de respect. J'étais le type de l'écolier malpropre; les cheveux toujours ébouriffés, les doigts et la figure noircis de toute l'encre que je ne consacrais pas aux croquis des marges de mes cahiers, les vêtements déchirés à faire renoncer les deux raccommodeuses du vestiaire, et mes bas retombant sur mes talons jusqu'à doubler parfois la semelle de mes souliers. Cette tenue s'accordait au mieux avec le désordre de l'intérieur : inappliqué, criard, impudent, toujours battant ou battu, j'étais en somme un compagnon désagréable à mes camarades et la terreur des

maîtres qui voulaient bien me supporter dans leurs classes.

Je suis honteux quand je me rappelle les tours sanglants que je m'évertuais, avec une déplorable fécondité d'imagination, à jouer à ces pauvres maîtres, et mon acharnement à lasser leur patience. Je ne voyais en eux que des tyrans incommodes et injustes, sans deviner jamais l'homme sous le maître d'études, sans soupçonner chez ces êtres, pour la plupart bien au-dessus de leur position, le mystère de silencieuses douleurs et d'une noble résignation.

Un jour, le recteur nous présenta un nouveau maître d'études qu'il vint, selon l'usage, installer dans sa chaire. Je n'avais pas encore trouvé de patient dont la physionomie présageât mieux la destinée que je lui réservais.

C'était un jeune homme de grande taille, d'une maigreur fantastique, pâle sous les taches de rousseur dont son visage était semé; le nez démesurément grand, les yeux petits et faibles. Ses longues jambes, terminées par de longs pieds, étaient enserrées dans un pantalon noir de six pouces trop court; son habit, dont la trame à jour interdisait le mouvement, était boutonné et joignait trop strictement la cravate d'un noir roux pour ne pas inquiéter un observateur; mais pensais-je alors qu'on peut ne pas avoir plusieurs chemises? Ce qui, plus que son costume et sa figure, donnait à ce malheureux une allure singulière, c'était la timidité et l'incroyable gaucherie de sa pose et de son geste. A peine osa-t-il promener un regard circulaire sur la salle d'études.

Voyant cela, je me levai brusquement de ma place, — inutile de dire que le recteur était parti, — je vins me camper devant la chaire, et les bras croisés je me mis à contempler l'ennemi. Toute la salle nous regardait, et j'étais fier!...

Le maître d'études fut étourdi par cet excès d'insolence, et le rouge lui monta au front. Je partis alors d'un immense éclat de rire et mes camarades ne se firent pas faute d'y prendre part.

Dès ce moment, j'avais jugé celui auquel j'avais affaire ou qui, plutôt, avait affaire à

moi. C'était un homme faible et assurément inhabitué aux difficiles fonctions dont il était chargé; ma triste pénétration ne s'y était point trompée. Dès ce moment donc la persécution commença.

Je n'attristerai pas ma mémoire à lui demander toutes les insultes, toutes les souffrances que je fis éprouver au nouveau venu. Les autres élèves m'aidaient dans cette œuvre odieuse, — Dieu n'a donné la pitié qu'aux hommes, — et je dirigeais l'attaque. Plus la victime était facile à immoler, plus elle tendait la gorge au couteau, et plus je devais être impitoyable et féroce, car la férocité est lâche.

L'infortuné souffrit mille morts. Dès la première lutte, et y avait-il eu lutte? il s'était vu vaincu et il avait bien compris que jamais il ne pourrait reconquérir le prestige dû à son âge et à son ministère. Les quelques punitions qu'il voulut infliger furent dérisoirement dédaignées, et ne servirent qu'à exciter notre rage. La persécution ne lui laissa ni repos ni trêve : jours et nuits, il fut assailli, torturé ; cette inexplicable et terrible haine des enfants ne connaît pas le sommeil.

Parfois, sur des blessures qui portaient trop au vif, il tressaillit et voulut se redresser, mais il était trop bien abattu pour se relever, et les soubresauts de cette dignité à l'agonie ne servirent qu'à mettre à nu l'endroit où de nouveaux coups devaient être dirigés.

Et il restait là, toujours ! Cette résistance d'inertie, contre laquelle toute mon infernale cruauté semblait ne pouvoir rien, m'exaspéra. Je voyais là un défi, et je cherchai... Je cherchai et je trouvai. Le règlement de la maison était inflexible. Un maître d'études qui frappait un élève passait le seuil de la porte pour ne le plus franchir jamais.

Je me ferai frapper par lui...

J'y réussis ! A bout d'invectives, d'injures, j'eus l'ignominie de faire appel à la plus grossière, à la plus ignoble des provocations : ce ne fut plus cette fois une parole que mes lèvres crachèrent...

Je n'attendis pas le châtiment : tout ce que le martyr avait concentré au plus profond de lui d'indignation, de colère et de force, il re-

trouva tout pour m'écraser d'un coup qui me renversa.

Puis il sortit de la salle, me laissant à terre — et pas assez bas encore — les élèves muets de stupeur... Le recteur me fit demander. Il était seul dans son cabinet.

— L'homme honorable qui vous a frappé a quitté la maison. Ce n'est pas moi, ce n'est pas le règlement, c'est vous qui l'en avez fait sortir.

Maintenant, je vais vous dire quel est cet homme.

Cet homme a été éprouvé dès sa naissance par des malheurs tels qu'ils épouvantent la pensée humaine. Privé de son père à l'âge de douze ans, il a fait vivre, dès ce moment, vivre de son travail d'enfant, entendez-vous? une mère entièrement paralysée, qui n'avait même plus la parole ni la vue : un cadavre vivant que sa piété a empêché de mourir. A côté de cette mère il y avait une autre créature, la jeune sœur, qui a vécu et grandi par lui. Et pouvez-vous deviner ce qu'est le travail d'un enfant de cet âge et ce qu'il rapporte?

Ce travail, ç'a été les commissions de la rue, les labeurs des nuits, des efforts inouïs et impossibles que votre imagination ne saurait même pas rêver et devant lesquels la miennne recule. Cet homme, au bout de tant de fatigues, de tant de luttes, était arrivé enfin à trouver ici la réalisation de son vœu le plus inespéré : il gagnait la vie de sa mère et de l'enfant sa sœur. Vous tuez ces trois êtres !

Je vais maintenant vous dire la fin, — la fin de cette histoire que j'ai sue quelques années plus tard en retrouvant dans une prison, accusée d'un vol, d'un vol qu'elle avait commis, la sœur de mon maître d'études. L'enfant était tombée aux derniers degrés de l'avilissement et du crime dès qu'elle n'avait plus été éclairée par la sainte lumière fraternelle, dès qu'elle n'avait plus été entourée de cette auréole de vertu.

Le recteur ne m'avait pas trompé. La mère était morte, puis ce fils chétif, qui semblait n'attendre que ce départ pour ne pas s'en aller sans sa mère. Je les avais bien tués tous les trois : — car celle qui survit de la vie du corps n'est-elle pas la plus morte!!!...

Nous étions courbés sous cette grande
faute... Je pris la main glacée de l'abbé :

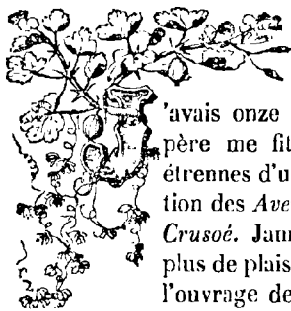
— Ce n'est qu'un péché d'enfance, ami, lui
dis-je, et il vous reste le repentir.

— Il ne les fait pas revivre, répondit-il la
voix obscurcie, — et il me tue, moi !

FÉLIX TOURNACHON.

L'ÉBULE DE ROBINSON.

Relation d'un voyage de quatre-vingt-seize heures.



J'avais onze ans, lorsque mon père me fit don pour mes étrennes d'une charmante édition des *Aventures de Robinson Crusô*. Jamais livre ne causa plus de plaisir à un enfant que l'ouvrage de *Daniel Foé* n'en fit à votre serviteur. Je le dévorai d'un bout à l'autre en une semaine, et je m'intéressai tellement aux aventures merveilleuses de ce voyageur imaginaire, que je ne cessais d'en parler le jour et que j'allais même jusqu'à en rêver la nuit. Robinson était mon héros; je croyais à son existence tout aussi fermement que je croyais à la mienne; et quelqu'un qui se fût avisé de me dire que mon cher *Crusô* n'avait jamais existé que dans l'imagination féconde de l'écrivain anglais, se fût, certes, fait un fort mauvais parti avec moi. Je tenais à mon Robinson, il me le fallait, et il m'eût été trop pénible alors de renoncer bénévolement à cette chimère.

J'étais donc enthousiaste de mon héros. J'allais plus loin : j'allais jusqu'à envier sa vie nomade et solitaire.

— Oh ! m'écriais-je quelquefois, que c'est beau de voyager ainsi, d'habiter des îles désertes et d'avoir des aventures pareilles ! Comme il dut être heureux quand il trouva *Vendredi* ! C'est fini ; je veux être aussi un grand voyageur, je n'aurai pas d'autre état ! C'est ma vocation, je suis né pour cela, bien sûr, et je le dirai à papa quelqu'un de ces jours.

Cette idée grandissait chaque jour dans mon esprit, qui s'enflammait rien qu'à la pensée des voyages, et qui entrevoyait déjà pour l'avenir de merveilleuses aventures.

Cependant six mois se passèrent ainsi, et je dois dire que mes études à peine commencées s'en ressentirent ; je fis fort peu de progrès pendant ces six mois. Mon professeur me donnait-il une leçon, j'écoutais mal, et bientôt ma pensée distraite se transportait dans une île déserte, au milieu de laquelle je m'établissais peu à peu, si bien que, lorsque mon maître, enchanté sans doute de l'attention que j'avais l'air de lui donner, et voulant s'assurer que je l'avais bien compris, me faisait une question quelconque, je lui répondais : *Vendredi*, ou bien *Perroquet* ; car sa demande était venue me chercher à la barbe de mon nègre, dans ma cahute de feuillage, au milieu de mes oiseaux et de mes chiens favoris.

Enfin les vacances vinrent : c'était le moment, impatientement attendu par moi, où je comptais mettre à exécution un projet que je roulais dans mon cerveau depuis longtemps déjà. On était au milieu d'août, les chaleurs étaient grandes, le ciel pur, tout semblait donc sourire à mes vastes desseins.

Un matin, je vins trouver mon père, et, après l'avoir embrassé comme de coutume, je lui dis avec une gravité qui dut être fort comique :

— Mon père, j'ai depuis quelque temps sérieusement réfléchi à l'état que j'embras-

serai plus tard ; car il faut un état, lors même que l'on pourrait vivre sans rien faire.

— Ah ! tu as réfléchi sérieusement ? fit mon père en souriant. Eh bien ! voyons, mon garçon, fais-nous part de tes réflexions sérieuses. Puis il ajouta gaiement, en faisant allusion à un jeu de l'enfance : *Voyons, maître, quel métier veux-tu être ?*

— Oh ! tu te moques de moi, repris-je, mais je t'assure, papa, que c'est très-grave...

— Allons, allons, je ne ris plus, peste !

— Je veux être voyageur !

— Pour le commerce ? demanda mon père.

— Non, non... voyageur pour moi... voyageur célèbre ; je veux un jour avoir la réputation de Robinson Cruséé.

Mon père partit d'un immense éclat de rire ; je devins rouge de dépit.

— Oh ! tu ris toujours ! m'écriai-je.

— Voyons, ne te fâche pas... c'est fini.

— C'est que c'est très-sérieux, vois-tu, papa... Je le sens là, je ne serai jamais autre chose.

— Voyez-vous ça !

— C'est ma vocation...

— D'égaliser Robinson Cruséé ?

— Oui ! mais je n'ai pas voulu prendre une détermination comme celle-là sans te consulter.

— Cela va sans dire.

— Et maintenant j'ai ton approbation, n'est-ce pas ? C'est si beau, cet état-là ! Je serai un grand voyageur...

— C'est convenu... Et quand comptes-tu partir ?

— Oh ! je sais bien que je suis trop jeune encore pour entreprendre mes grands voyages...

— Tu crois ?

— Mais je pense que je pourrais déjà en faire un petit en attendant...

— Oui, une manière d'essai...

— Puisque je dois être un jour un célèbre voyageur, il est bon que je m'habitue de bonne heure...

— Parfaitement raisonné !

— Justement le temps est superbe ; il fait très-chaud.

— Comme cela se trouve !

— J'ai six semaines devant moi... je veux faire au moins cent lieues...

— Pour te mettre en goût ?

— Ainsi, tu veux bien ? tu consens ?

— Comment donc ! mais il le faut bien ; ce n'est pas un voyage d'agrément, cela devient une nécessité... Quand on doit être un jour un grand voyageur, il faut bien se préparer... c'est un voyage d'études.

— C'est ce que je me suis dit.

— Parbleu !... Moi je t'engage à partir dès demain.

— Oh ! pourquoi pas ce soir ?

— Au fait... Ah ! ça, mais, je fais une réflexion, qui t'accompagnera ?

— M'accompagner !... par exemple !... mais si on m'accompagne c'est un voyage inutile... Pour que j'apprenne quelque chose, il faut que je voyage tout seul.

— C'est juste ! je n'avais pas pensé... Pourtant, en y réfléchissant bien, je crois que tu pourrais emmener un domestique.

— Oh ! non, papa ; il voudrait se mêler de me diriger, m'empêcher de faire mes volontés.

— Par exemple ! je voudrais bien voir cela ! Ecoute-donc, tu serais le maître, ce serait à toi à te faire obéir ; mais cela serait plus convenable d'avoir un domestique.

— Dame, si tu le crois...

— C'est mon opinion...

— Alors... Mais où en trouver un ? Tous ne veulent pas voyager.

— C'est vrai... s'expatrier !... enfin je tâcherai de te procurer l'homme qu'il te faut. Tiens, je crois que j'ai ton affaire. Le vieux François...

— Celui qui m'a élevé ?

— Justement... Te plaît-il ?

— Oh ! oui, papa, il est si bon !

— Allons, tout est bien convenu... Ah ! à propos... et de l'argent ?

— Oh ! j'en ai, j'ai compté ma bourse, elle contient quarante-cinq francs ! répondis-je fièrement.

— Oh ! oh ! fit mon père, qui, continuant sa fine raillerie, eut l'air de trouver cette somme considérable.

— Avec cela, repris-je, je crois qu'on peut aller loin.

— Au bout du monde! riposta mon père.

Le jour même, muni d'un petit paquet qui contenait deux chemises et une paire de bas, et accompagné du vieux François, qui venait de passer une heure enfermé avec mon père, je franchis le seuil de la maison paternelle, et je fis mon premier pas dans la carrière aventureuse des voyages. Comme le cœur me battait! comme j'étais joyeux et fier!

— O Robinson! m'écriais-je en précipitant mes petits pas, et en contemplant le livre de *Daniel Foé* que j'avais emporté avec moi pour me servir de conseil en cas de besoin, — ô grand Crusoé! je vais donc vivre de ta vie! moi aussi j'aurai des aventures! à partir d'aujourd'hui je suis un homme; à douze ans moins neuf mois! c'est beau!...

Je poursuivis ma route à travers les rues de Paris pendant quelque temps sans mot dire.

— François! m'écriai-je tout à coup.

— Monsieur?

— As-tu ta montre?

— Est-ce qu'on peut voyager sans cela?

— C'est vrai... et moi qui n'en ai pas! Enfin la tienne servira pour nous deux. Quelle heure est-il?

— Quatre heures vingt minutes.

— C'est que rien n'est indifférent quand on commence un voyage comme le mien... Tu penses bien, François, que je ne pourrai pas faire moins que d'en écrire la relation.

— Je m'en doute bien.

— Tiens, elle commencera comme ceci : « Le dix-sept août mil huit cent trente-deux, à quatre heures vingt minutes de l'après-midi, je partis de la rue Thévenot où est située la demeure de mon père, suivi de mon domestique François... » Tu seras dans la relation aussi, toi.

— Ce m'est trop d'honneur, monsieur.

— « Nous longeâmes les boulevards, nous côtoyâmes... » Comment appelles-tu cette rue, François?

— Le faubourg Saint-Martin.

— « Nous côtoyâmes le faubourg Saint-Martin, et nous nous dirigeâmes vers... » Comment nommes-tu cette barrière que j'aperçois là-bas, François?

— La barrière de Pantin, monsieur!

— « Et nous nous dirigeâmes vers la barrière de Pantin... et cætera, et cætera... »

Un instant après, j'avais franchi le mur d'enceinte.

— Enfin! m'écriai-je transporté, enfin! j'ai donc quitté Paris! mon voyage est commencé!

— Et la relation aussi, hasarda François.

Une grande heure se passa encore sans que j'ouvrisse la bouche, j'étais trop ému, trop de sensations diverses assaillaient à la fois mon cœur pour que je pusse parler. Cependant je remarquai que depuis que j'avais quitté Paris je marchais toujours, et que je n'avais pas encore aperçu la campagne. Je commençais à être fatigué.

— Qu'est-ce que cela signifie, François? nous marchons déjà depuis longtemps et je vois toujours des maisons. Qu'est-ce que c'est donc que ce pays-ci?

— C'est la petite Villette, monsieur.

— La petite? m'écriai-je naïvement, qu'est-ce que doit donc être la grande, mon Dieu!

— Si nous prenions une voiture, monsieur? avança François.

Je me récriai aussitôt.

— Une voiture! par exemple! pour qui me prends-tu? Est-ce qu'un véritable voyageur ne va pas à pied? Est-ce que Robinson Crusoé allait en voiture, lui? Non, non, c'est à pied que je veux faire mon voyage; c'est le meilleur moyen de tout voir.

— Mais vous paraissez fatigué.

— Moi, fatigué?... Ah! bien oui... tu vas voir si je suis fatigué; marchons!

Et je repris ma route, faisant tous mes efforts pour dissimuler un léger boitement occasionné par le quartier de mon soulier qui me coupait le talon. Nous marchâmes encore environ une demi-heure qui me parut un siècle. J'étais horriblement las, mais mon petit amour-propre se révoltait à l'idée d'avouer ma fatigue. J'aurais voulu pour beaucoup que François demandât de lui-même à se reposer, mais il n'y songeait seulement pas, il me suivait de son pas régulier, et paraissait de force à tenir encore longtemps. Si j'avais vu la verdure encore! j'aurais prétexté du plaisir d'admirer la campagne pour me ruer sur

l'herbe. Mais non, toujours les maisons, les sempiternelles maisons ! Je fis un dernier effort, mais tout à coup :

— Où sommes-nous, François ? demandai-je de nouveau.

— A Pantin, monsieur.

— Quand donc verrons-nous enfin la verdure ?

— De l'autre côté du village, monsieur.

— Et... est-il long, le village ? fis-je, halestant d'inquiétude.

— Nous ne sommes encore qu'au commencement.

— Ah ! soupirai-je avec découragement.

Et je me remis à marcher cahin-caha. Mais c'était un suprême effort, désormais au-dessus de mes forces, et j'allais avouer piteusement ma défaite, lorsque j'aperçus l'enseigne d'un pâtissier.

— Je veux aller manger des gâteaux, m'écriai-je avec frénésie.

— Des gâteaux ! mais monsieur ne peut avoir faim, observa François... après le repas que nous avons fait avant de partir.

Hélas ! il n'avait que trop raison, je n'avais pas faim, mais je pensais que, outre les gâteaux, il y avait des chaises chez le pâtissier, et je voulais me reposer au risque d'une indigestion.

— J'en veux, ripostai-je avec véhémence, que j'aie faim ou non, j'en mangerai beaucoup !

J'aimais mieux me laisser soupçonner de gourmandise que de fatigue. Où diable l'amour-propre va-t-il se nicher ? Je n'avais pas eu le temps de faire cette réflexion que déjà j'étais tombé sur une chaise dans la boutique du pâtissier.

— Des gâteaux, criai-je, beaucoup de gâteaux !

On m'en servit plein une corbeille, et je me mis en devoir de les consommer ; les deux premiers passèrent assez facilement ; mais, quand vint le troisième, mon gosier se refusa à avaler. Pourtant j'en étais pas encore reposé et je ne pouvais rester là sans manger des gâteaux ; la fatigue doubla mon courage, je fis un effort, et le troisième disparut. Ainsi d'un quatrième ; bref, en vingt-cinq minutes j'allai jusqu'à six, mais j'étais à bout de mes

forces. Mon cœur se barbouillait d'une façon inquiétante, j'étais gonflé, et il fallait renoncer au repos sous peine de me rendre malade. Je fis un choix d'autres gâteaux dans la corbeille, et j'ordonnai qu'on les enveloppât dans du papier ; c'était toujours autant de temps de gagné. Enfin je n'avais plus de raison pour rester chez le pâtissier, je payai et je me levai. Mon talon était bien plus douloureux qu'auparavant, et pourtant ma halte chez le pâtissier me coûtait trois francs douze sous. C'était bien cher pour être aussi peu reposé. François, qui, pendant mon repos... feuilleté, m'avait attendu à la porte, me regardait avec inquiétude ; j'avais moi-même peine à dissimuler mes craintes, augmentées encore par un hoquet formidable qui s'était emparé de moi.

Ces vagues idées d'indigestion eurent néanmoins un heureux résultat. Elles me firent momentanément oublier ma fatigue, et me mirent dans la nécessité de marcher pour faire passer mon inquiétude... et mes gâteaux.

Enfin je suis hors de Pantin ! J'aperçois la verdure, les champs, les blés jaunis ! Je saute de joie ; mais hélas ! je suis retombé sur le talon, et ce mouvement m'a rappelé tout à coup au sentiment de ma lassitude. Qu'importe, maintenant ? Une herbe réparatrice est là qui m'offre un lit touffu.

— Tant pis ! dis-je résolument, je vais me reposer là, respirer un peu l'air frais du soir.

Et je me dirige vers un champ de blé.

— Pas là, monsieur, pas là, s'écria François ; la moisson n'est pas faite encore, vous n'avez pas le droit de vous coucher là.

— Qu'est-ce que tu me chantes, toi ?... Je suis un voyageur, et les voyageurs ont le droit de se reposer partout.

A ces mots, et malgré l'opposition de François, je m'étendis voluptueusement au milieu des épis. Insensiblement le charme du repos appelle le sommeil, et je vais m'endormir, quand je suis tout à coup arraché à ma torpeur par une voix rauque qui me crie aux oreilles :

— Eh ! mon petit monsieur !... *qué* que vous faites là ? Allons ! allons !... je vous

dresse procès-verbal, faut me suivre chez M. le maire.

C'était le garde champêtre; j'eus beau protester, réclamer, arguer du droit que tout voyageur a de se reposer, il fallut s'exécuter. François m'engagea, pour éviter de retourner sur nos pas et d'être traduits devant l'autorité villageoise, à payer une amende entre les mains du garde champêtre. Et la halte dans les blés me coûta encore plus cher que celle au milieu des gâteaux, car elle enleva quinze francs à mon petit trésor.

Cependant une voiture passait; nous montâmes dedans, et elle nous mena jusqu'à Bondy où nous couchâmes.

Tout compte fait, ma première journée de voyage m'avait éloigné de Paris de deux lieues seulement, et me coûtait, en y joignant notre souper et notre coucher à l'auberge, vingt-deux francs cinquante centimes, juste la moitié de ce que je possédais! Telle fut ma première pensée, le lendemain matin, après avoir remis à François de quoi payer notre hôte.

— Diable! disais-je à mon vieux domestique, tout en me préparant au départ, si nous allons de ce train-là, ma bourse sera bientôt vide.

— Eh! qu'importe, monsieur? me répondit aussitôt François, est-ce qu'un voyageur comme vous a besoin d'argent?... Fi! c'est bon pour les voyageurs ordinaires, cela; mais vous! Est-ce que Robinson Cruséo avait de l'argent, lui?

— C'est juste, tu as raison, François... J'ai bien envie de jeter ce qui me reste.

— Oh! c'est inutile, monsieur, du train dont nous y allons, ce soir nous n'aurons plus le sou... et alors commenceront nos aventures.

— En route, donc! m'écriai-je résolument.

Nous fûmes bientôt sortis du village; j'étais tout à fait reposé et disposé à faire beaucoup de chemin. Tout à coup je me trouvais en présence de deux routes. Je m'arrêtai indécis.

— François, dis-je en me grattant l'oreille, François, voici deux routes.

— Je les vois bien, monsieur.

— Laquelle faut-il prendre?

— Oh! cela regarde monsieur.

— Mais je te demande un conseil: indique-moi...

— Non, monsieur, non... C'est à vous de décider. Par exemple! il ferait beau voir que je cherchasse à vous diriger!... Pour me faire renvoyer! Oh! monsieur votre père m'a prévenu... Je suis ici pour vous obéir, monsieur, et pas autre chose: décidez, je vous suivrai.

— Mais enfin, m'écriai-je avec impatience, tu peux au moins me dire où conduit chacune de ces deux routes.

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Allons, fis-je tout à coup; eh bien! puisque tu ne veux ou ne peux rien me dire, je prends celle-ci, elle doit nous éloigner davantage de Paris.

Et je m'engageai dans le chemin qui coupait transversalement la grande route que je suivais d'abord. Je marchais en silence: j'étais d'assez mauvaise humeur; je trouvais fort mal que François n'eût pas voulu me donner son avis. Pourtant je ne pouvais pas me fâcher, car j'avais dit moi-même à mon père que je ne voulais pas d'un domestique qui m'empêcherait de faire mes volontés.

— C'est égal, pensai-je, c'est ennuyeux de se conduire soi-même quand on ne connaît pas les routes. Heureusement que je suis sûr de m'être bien orienté et que celle-ci nous mènera loin de Paris!

Le soir, après avoir traversé deux ou trois hameaux, nous arrivâmes à un village, où je décidai que nous passerions la nuit. Hélas! la prédiction que François avait faite le matin à l'endroit de ma bourse ne s'était que trop réalisée: grâce à quelques grappes de raisin, cueillies dans les vignes malgré la présence des propriétaires, et qu'il avait fallu payer fort cher, il ne me restait plus que l'argent nécessaire pour solder notre gîte et notre repas du soir. Ce fut donc le cœur dispos et la bourse parfaitement vide que nous nous remîmes en route le lendemain matin.

— Eh bien! monsieur, disait François, c'est pour le coup que nous sommes dans la position de Robinson Cruséo... Il va falloir nous suffire à nous-mêmes.

— Enfin ! m'écriai-je avec enthousiasme. Dis donc, François, veux-tu me permettre de t'appeler *Vendredi* !

— Oh ! monsieur, me répondit-il avec le plus grand sérieux, je n'osais pas vous en prier ; seulement je vous ferai remarquer que Robinson n'avait nommé son nègre *Vendredi* que parce qu'il l'avait trouvé ce jour-là. Or, moi, monsieur, je suis entré à votre service le jeudi.

— C'est juste, tu as raison... je t'appellerai *Jeudi*...

La matinée se passa fort bien : j'étais fort heureux, je m'amusais beaucoup et j'affectais de parler à François rien que pour avoir l'occasion de lui donner son nouveau nom. Cependant peu à peu ma gaieté tomba et je cessai de parler ; je venais de ressentir dans mon estomac des tiraillements qui n'annonçaient rien de bon.

— *Jeudi*, m'écriai-je tout à coup, j'ai faim !

— Moi aussi, monsieur.

— Comment faire ?

— Ah ! dame... je n'en sais rien, cela regarde monsieur. C'est monsieur qui est le maître, c'est à lui à trouver les moyens...

Je m'assis sur l'herbe et je réfléchis profondément. Tandis que la faim creusait mon estomac et que je me creusais la tête à chercher comment je l'apaiserais, je vis François tirer de sa poche un énorme chiffon de pain qu'il se mit à dévorer en silence.

— Ah ! ça ! mais, tu manges, toi ! fis-je avec éclat.

— Oh ! presque rien, monsieur, me répondit-il négligemment ; c'est une petite précaution que j'ai prise en sortant de l'auberge ce matin... ça me fera attendre que vous ayez inventé notre dîner.

— Eh bien ! et moi ? dis-je aussitôt, en dévorant son pain des yeux.

— Si monsieur veut partager ?

— C'est toujours cela, pensai-je ; pour le dîner nous verrons.

Nous nous remîmes en route à moitié restaurés. Mais je dois avouer que je ressentis alors de fortes inquiétudes pour mon estomac, lequel n'était pas habitué à de pareils déjeuners. Plus l'heure avançait, plus mes inquiétudes allaient redoublant. Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, je me sentis saisi d'une tristesse sourde.

— Comment dînerons-nous ? Telle était mon unique pensée. François, lui, ne paraissait se tourmenter de rien ; il allait toujours. L'infortuné comptait sur moi sans doute.

Nous avions beaucoup marché, j'étais harassé, épuisé ; je tombai plutôt que je ne m'assis sur le bord de la route. Tout à coup je poussai un cri de joie, je venais d'apercevoir, à quelque distance de moi, un chat mort étendu dans la plaine.

— *Jeudi*, m'écriai-je aussitôt, nous dînerons.

— Bonne nouvelle, monsieur, mais comment ?

— Tiens, vois ce chat mort, là-bas... si nous le faisons rôti ?

François eut bientôt arrêté les élans de ma joie ; il me fit remarquer que l'animal, mort depuis longtemps, ne serait peut-être pas de la première fraîcheur, et il me prouva péremptoirement qu'il n'était plus bon qu'à servir à l'agrément de messieurs les pêcheurs à la ligne. J'étais consterné.

— Tenez, monsieur, me dit-il ; attendez-moi là !... Je serai peut-être plus heureux que vous, je vais aller à la picorée.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIE.



chers enfants, je suis vieux, bien vieux ; ma main tremble, et depuis longtemps elle avait renoncé à tenir une plume ; ce fardeau, si léger qu'il soit, est encore lourd pour elle. Mais qu'importe ? Une occasion se présente à moi de causer avec vous, chaque mois, et je la saisis avidement. J'affectionne l'enfance, moi ! — Le proverbe dit que les extrêmes se touchent ; dans ce cas, j'ajoute qu'ils s'aiment. Or, nous sommes les deux extrêmes, vous et moi : vous-êtes le commencement et je suis la fin ; vous entamez la vie, je l'achève ; vous ignorez encore les passions du monde, moi je les ai oubliées déjà. Quelles meilleures conditions pour nous entendre ? Aussi je n'hésite plus, je secoue ma vieille paresse, et je reprends ma plume dont le bec, inactif depuis si longtemps, s'est fendu de sécheresse. Oh ! c'est un sacrifice, mais que ne ferais-je pas pour vous ? Demandez aux fils de mon fils, qui m'appellent leur grand-papa *gâteau*, demandez-leur si j'aime les enfants ? Et, quand ils vous auront répondu, jespère que, à cause de mon amour pour vous, vous serez indulgents pour ma vieillesse, que vous écouterez avec plaisir ma voix chevrotante, et que, si par hasard je viens à radoter, vous n'aurez pas l'air de vous en apercevoir, et vous ne rirez pas en cachette. Vous vous rappellerez que Dieu veut que les jeunes respectent les vieux, afin qu'ils vivent longuement eux-mêmes et qu'il leur soit un jour payé avec usure, en considération pour leurs cheveux blancs, ce qu'ils auront donné, dans leurs jeunes années, de respect à la vieillesse. Et moi, en retour, je penserai à vous à chaque instant du jour ; pendant les longues promenades que le docteur m'a prescrites, afin

d'éviter la goutte ou de tenir en respect le rhumatisme, je m'occuperai de vous. Je regarderai, j'écouterai, je questionnerai pour vous, afin de pouvoir vous parler, au jour de notre causerie, de ce qui vous concerne, afin de vous conter de jolies anecdotes et de vous apprendre d'intéressantes nouvelles. Ainsi, grâce à vous, désormais j'aurai un but, une raison d'être pendant les jours qu'il me reste encore à passer sur la terre, et ne pouvant plus vivre pour moi, heureux, je vivrai pour vous, aussi longtemps que Dieu le voudra.

Maintenant, chers enfants, pardonnez-moi ce petit préambule qui était nécessaire pour que vous fissiez connaissance avec moi. Est-ce fait ? m'avez-vous pardonné ? — Oui ? Eh bien, approchez-vous, entourez-moi tous.

— Oh ! ne vous pressez pas ainsi, ne montez pas les uns sur les autres, il y aura place pour chacun, agrandissez le cercle. Là ! vous y êtes ? Causons donc enfin !

Eh bien ! le voilà donc écoulé ce beau mois de septembre si ardemment désiré par vous tous, petits paresseux que vous êtes ! — Oh ! ne riez pas, mesdemoiselles, vous avez aussi votre part du compliment, car vous aussi vous avez appelé de vos vœux ce charmant mois des vacances ! — Bon ! voilà que tous, petites filles et jeunes garçons, vous vous récriez ! Vraiment, je débute bien ; j'ai à peine dit deux phrases, que j'ai déjà trouvé moyen d'indisposer contre moi tous mes auditeurs. Ah ! décidément je suis un vieux maladroit ! Voyons pourtant, tâchons de nous entendre et de nous raccommodez. Tenez, convenons d'une chose : si vous ne pouvez donner un démenti à ce que je vais dire, vous ne m'en voudrez plus, voulez-vous ?

Lorsque j'étais au collège d'Harcourt, — oh ! je vous parle de bien longtemps, — nous n'étions ni pires, ni meilleurs que vous, mes

camarades et moi; eh bien, nous désirions tellement voir arriver les vacances que, pour calmer notre impatience sans doute, nous avions dans notre pupitre chacun un calendrier sur lequel nous effaçions un à un les jours écoulés; et chaque soir nous voyions avec plaisir s'augmenter d'une barre le pont de lignes noires qui nous conduisait insensiblement de la rentrée aux vacances. Eh bien, voulez-vous parier que ce qui se faisait au collège d'Harcourt s'est perpétué jusque dans vos collèges, et qu'en cherchant bien parmi vos livres, dans votre pupitre de l'année dernière, je trouverais le calendrier rayé de noir, monument qui constate la joie que vous avez éprouvée à voir arriver pas à pas le terme de l'année scolaire?

Inconséquente enfance, qui ne demande qu'à vieillir, comme si le temps de lui-même ne s'écoulait pas assez vite, comme si les jours du collège n'étaient pas les plus beaux de la vie! Ah! ah! que pensez-vous de cela? n'est-ce pas que, tout vieux que je suis, je me souviens encore? N'est-ce pas que j'ai deviné juste?

Pourquoi pas, au fait? pourquoi ne le désireriez-vous point ce beau mois des vacances tout rempli de plaisirs, ce mois pendant lequel les promenades sur l'herbe de la prairie, sur l'étang du parc ou sur la mousse des bois, remplacent avantageusement à vos yeux les études et les classes; ce mois enfin où les friandises maternelles succèdent, non moins avantageusement, aux haricots classiques et au bouilli universitaire? Ah! tout cela est si bon! On se promet tant de joie! Il semble à l'avance que les quarante jours de vacances ne finiront jamais tant on forme de projets, tant on entrevoit de fêtes! Mais, hélas! est-il rien de durable sur la terre? Les jours, bons ou mauvais, marchent de leur même pas régulier, ils s'écoulent un à un; le temps impitoyable ne respecte rien... pas même les vacances! Si bien qu'un beau jour le mois d'octobre arrive, que nous y voilà, et que la rentrée est faite!

La rentrée! ah! c'est un peu dur, n'est-ce pas? on s'était vite réhabitué à la maison paternelle, et voilà que, de nouveau, il faut quitter et son père et sa mère, et son grand

frère et sa sœur bien aimée pour les maîtres d'études et les professeurs. Voilà qu'il faut désertier la jolie petite chambre, *une chambre à soi*, qu'on occupait au logis, pour regagner son lit de fer du dortoir. Ah! c'est un peu dur! Et pourtant, si mes souvenirs du collège d'Harcourt me servent bien, il me semble qu'au milieu de ce petit regret que vous laissez le foyer paternel, il y a au fond de votre cœur un certain contentement de reprendre vos études, car vous êtes de studieux et laborieux enfants; et puis on se lasse de tout, même du bonheur! Les premiers jours qui suivent la rentrée, d'ailleurs, sont si pleins, que les regrets disparaissent bientôt devant les petites surprises de l'installation. Quel professeur aura-t-on? à côté de quel camarade sera-t-on placé? Et les livres nouveaux, les cahiers neufs; que de distractions!

C'était lundi, le 8, que se disait dans les collèges la messe du Saint-Esprit; saint usage qui met les études sous la protection de Dieu. Vous pensez bien, mes chers petits, que pour rien au monde je n'aurais manqué d'assister à cette cérémonie. Cela vous concerne trop et rentre trop bien dans mes attributions de chroniqueur. Je m'y suis donc rendu, espérant que je trouverais là pâture à causerie. En effet, je ne m'étais pas trompé et j'ai été témoin de l'aventure la plus touchante.

— Ah! mais, prenez donc garde, ne vous pressez pas ainsi, vous allez m'étouffer. Rassurez-vous, je parlerai haut, vous entendrez tous.

Les diverses pensions qui avaient assisté à la messe du Saint-Esprit sortaient de l'église avec un peu de bruit; j'avais pris les devants, mais comme je ne vais pas très-vite, malgré ma canne à bec de corbin, je fus bientôt rejoint par les collégiens, et, de peur d'être renversé, je me rangeai le long des marches, pour livrer passage au jeune flot. Il était déjà descendu plusieurs pensions, lorsque je remarquai à mes côtés un petit enfant de la rue, tout déguenillé, qui regardait passer les jeunes pensionnaires avec des yeux où deux grosses larmes perlaient. Tout à coup, et sans se soucier d'être entendu

ou de ne l'être pas, le pauvre petit s'écria :

— Sont-ils heureux ! Ils peuvent s'instruire ; ils sont à même de devenir savants... Et dire qu'il y en a qui sont paresseux et qui n'en profitent point !... Ah ! si c'était moi !

— Eh bien ! si c'était toi, que ferais-tu ? dit un écolier qui l'avait entendu et était sorti des rangs aussitôt.

— Oh ! je travaillerais beaucoup afin de devenir bien instruit, et je serais bien heureux !

— Eh bien ! pourquoi ton papa ne te met-il pas en pension ?

— Papa est mort, répondit l'enfant simplement.

— Et ta mère ?

— Elle est morte aussi, il y a bien longtemps : je ne les ai jamais connus. J'ai été élevé par un cousin qui s'est dépêché de me placer pour se débarrasser de moi ; je suis chez un portier pour faire les commissions des locataires.

— C'est bien, reprit le pensionnaire ; suivons jusqu'à la pension, et quand nous serons rentrés, attends à la porte.

J'avais tout entendu, je suivis aussi. Eh bien ! savez-vous ce qui est arrivé, mes chers enfants ? Aujourd'hui, à l'heure qu'il est, le pauvre petit commissionnaire est au comble de ses vœux, il est admis parmi les élèves de M^{***}. — Permettez-moi de ne point vous le nommer, ceci aurait l'air d'une réclame.

— Voici ce qui s'était passé : Le jeune pensionnaire avait raconté à ses camarades la conversation qu'il venait d'avoir avec le petit malheureux, et il leur avait proposé de se cotiser, d'abandonner chacun leur semaine pour payer la pension de celui qui désirait autant s'instruire. La proposition a été admise à l'unanimité par les élèves, et ils se sont hâtés d'en faire part au maître de la pension. Celui-ci, ému jusqu'aux larmes, a refusé le noble sacrifice de ses élèves et s'est hâté d'ouvrir les portes de sa pension au petit orphelin. J'ai été témoin de ce fait qui fait autant d'honneur aux élèves de M^{***} qu'à M^{***} lui-même, et je suis revenu chez moi fort heureux d'avoir, dès notre première causerie, une telle nouvelle à vous donner.

Après cela, que vous dire encore ? J'aime mieux vous laisser sur la bonne bouche, et pour aujourd'hui vous dire adieu. Quant à ceux de mes jeunes amis qui ne vont pas encore au collège, ils ont dû trouver que je m'occupais bien peu d'eux, mais la rentrée des classes était le grand événement du mois, et j'eusse été un vieux chroniqueur bien coupable si je ne m'en étais pas occupé exclusivement. Au reste, qu'ils se rassurent, ils seront plus contents de moi dans notre seconde causerie, et ils feront alors plus ample connaissance avec leur vieil ami.

LE PÈRE ANDRÉ.

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

Un jeune homme instruit, mais fort modeste, avait gardé le silence dans une société de gens de lettres. Son père lui demanda pourquoi il ne s'était pas fait honneur de ce qu'il savait. *Je craignais*, lui répondit-il, *qu'on ne vint aussi à m'interroger sur ce que je ne savais pas.*

Laurent, prince Palatin, s'étonnait de ce que l'empereur Sigismond pardonnait à ses plus cruels ennemis lorsqu'il les tenait en sa puissance. — *Il faut les tuer, sire*, disait-il. — *Vous avez raison*, répondit l'empereur, *et c'est ce que je fais ; en comblant un ennemi de bienfaits, je tue en lui l'ennemi et je fais naître l'ami.*

EXPLICATION DU CASSE-TÊTE CHINOIS ET DES SILHOUETTES.

Notre grande surprise de ce numéro est divisée en deux parties ou planches :

— La première contient le JEU DE CASSE-TÊTE CHINOIS ;

— La deuxième contient le JEU DES SILHOUETTES.

PREMIÈRE PLANCHE, OU CASSE-TÊTE :

La première planche est divisée elle-même en 5 cases.

Dans la première case se trouvent 7 figures géométriques : 2 grands triangles, 2 petits triangles, 1 triangle moyen, 1 losange, et 1 carré. —

A l'aide de ces 7 figures, découpées et réunies de différentes manières, on arrive à représenter tous les dessins qui remplissent les 4 autres cases.

Pour obtenir les 7 figures de la première case, il faut les décalquer à la vitre ou au papier végétal avec une exactitude scrupuleuse, coller le décalque sur un carton bien uni, et le découper ensuite en suivant toute la pureté des lignes. — (Ce que nous disons là de ce décalque devra s'appliquer toutes les fois que nos feuilles donneront quelques découpures à faire, afin que l'enfant, conservant sa feuille originale, puisse y recourir aussi souvent qu'il le désirera ; tandis que s'il découpait sa feuille même, il n'aurait plus après, le moyen de reconstruire les éléments de son jeu.

DEUXIÈME PLANCHE, OU SILHOUETTES :

La deuxième planche est composée de six figures ou silhouettes, et d'un petit dessin, montrant l'effet obtenu par une de ces silhouettes.

Les 6 sujets représentés sont : 1° Jésus-Christ ; 2° saint Pierre ; 3° la sainte Vierge ; 4° un vieux monsieur ; 5° Pierrot ; 6° Napoléon.

Pour en voir l'effet il faut (toujours après avoir obtenu le décalque afin de conserver la feuille originale), découper avec la pointe d'un bon canif et enlever avec précision toutes les parties noires. — On doit faire cette opération sur une feuille de carton très-fort, afin de ne rayer ou couper aucun meuble.

Pour le n° 4 et le n° 5, il n'y a d'autre découpure extérieure à faire qu'à suivre le carré tracé ; pour les autres, on doit suivre la ligne extérieure du dessin. — La découpure une fois faite, on interpose la silhouette (ou découpure) entre la lumière et une surface blanche et polie qu'on aura eu soin de ménager, telle que carton, papier, linge, etc., posés ou tendus contre le mur.

Il est impossible de se figurer, à l'avance, l'effet merveilleux produit par ces découpures ; et c'est seulement pour donner une idée de cet effet que nous avons tracé le tableau n° 7.

Nous donnerons successivement des suites à l'un et à l'autre de ces jeux.



Vous avez aujourd'hui une feuille contenant divers principes de dessin.

Chaque fois que nous continuerons ce cours de dessin, comme vous serez de plus en plus savants, nous augmenterons *peu à peu* les difficultés.

ÉNIGME MATHÉMATIQUE.

Un original avait le bout de sa canne dans l'eau d'un bassin. « — Monsieur, votre canne est-elle bien longue ? » lui demande un passant.

— Jugez, répondit-il, j'ai dans l'eau le quart et le cinquième de ma canne, et il en reste cinquante-cinq centimètres hors de l'eau. »

ÉNIGME HISTORIQUE.

Esclave, ma pensée eut un essor immense ;
Laid de corps, j'eus pour moi la beauté de l'esprit.
Ceux que j'importunais m'accusaient de démenée...
Le laideron toujours dans ses filets les prit.
— On détournait les yeux quand j'étais mis en vente ;
Les hommes m'appelaient un objet d'épouvante...
Mais, avais-je parlé, tous revenaient à moi !
Mon sens clair et profond fit souvent des miracles ;
Ma parole valait celle des vieux oracles.
— Je fus au laboureur, au philosophe, au roi.
— Dans un livre immortel je groupai ma morale ;
La sagesse y rayonne en toute sa splendeur :
Je suis la source vive à l'onde magistrale,
La fontaine féconde où maint et maint conteur
A puisé, puisera sa verve doctorale...
Nous en avons chez nous le plus vrai, le meilleur.
— Pour me récompenser d'un mordant apologue
Par lequel je m'étais vengé de leurs dédains,
De sots, d'indifférents, de cruels citadins
Me firent faire un saut... à vous donner l'air rogne...
Halte ! En vos mains, enfants, je suis encore en vogue.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

LA PREMIÈRE.

— Il est né dans mon sein ! Rien n'égale ma gloire :
Mon enfant me quitta... pour entrer dans l'histoire !

LA DEUXIÈME.

— J'ai quelque chose à mettre au rang de mes bonheurs ;
Je lui servis d'étape entre ses deux grandeurs.

LA TROISIÈME.

— Moi j'ai pour m'illustrer la honte et la tristesse :
Dans son adversité, loin de le secourir,
Je fis tomber sur lui mon souffle de tigresse ;
Je fus son homicide et sacrilège hôtesse ;
Je ne l'ai point vu naître... et je l'ai fait mourir !

F. DE V...

LE TRÉSOR DE LA JEUNESSE

Février.

1850



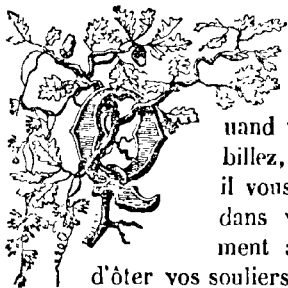
M^{ELLE} COQUETTE. AU BAL D'ENFANTS DU JARDIN D'HIVER.

— Mon cousin Paul... je m'ennuie!.. personne ne m'invite.

— Cela ne m'étonne pas, tu es trop simplement mise!

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — DEUXIÈME FEUILLET.



Quand vous vous déshabillez, le soir, enfants, il vous arrive souvent, dans votre empressement à vous coucher, d'ôter vos souliers sans en détacher les cordons. La même paresse vous tient quand vous les remettez le matin. Gardez-vous de cette habitude, qui a deux inconvénients : le premier, c'est de vous faire marcher de travers, car vos souliers ne tardent pas à s'écarter; le second, c'est d'occasionner à vos parents une dépense que vous pourriez leur épargner par un peu de soin, car, grâce à cette mauvaise façon d'ôter et de remettre vos chaussures, elles sont bientôt usées, et vos parents se voient obligés de les remplacer plus tôt qu'ils ne le devraient.

VI

J'ai connu beaucoup d'enfants qui avaient la déplorable habitude de se ronger les ongles. Quel plaisir peuvent donc trouver les enfants à cette manie, qui, sans parler de la malpropreté, peut avoir de funestes résultats? Voyez ces enfants qui ont les ongles rongés jusqu'à la chair; leurs petits doigts sont rougis, le sang est prêt à partir; aussi n'osent-ils point se laver convenablement les mains, car cette opération de toilette est pour eux fort douloureuse, et les voit-on presque toujours avec les mains sales, ce qui est fort laid. Premier résultat de leur mauvaise habitude. Il en est un second bien plus pénible encore que celui-ci : c'est qu'insensiblement, par suite de leur déplorable coutume, leur santé s'altère, et souvent on les

V

voit tomber sérieusement malades. Comme je crois qu'un conseil prend plus de force lorsqu'à côté de lui on place un exemple, je vais vous dire en deux mots un fait dont j'ai été témoin : Le fils d'un de mes vieux amis avait l'habitude mauvaise que je vous signale; il se rongait les ongles à chaque instant du jour. Ses parents avaient tout fait pour l'en corriger; ils l'avaient réprimandé sévèrement, lui avaient mis du jus de coloquinte, substance fort amère, au bout des doigts, rien n'avait fait. Le malheureux enfant faisait la grimace, et vaincu par la force de l'habitude, il n'en rongait pas moins ses ongles. Mais un beau jour il advint qu'il fut pris d'une petite toux sèche, que ses yeux se creusèrent, et que, malgré les soins et les attentions de ses parents, il tomba malade. Le médecin, qu'on appela aussitôt, reconnut avec chagrin que la poitrine du pauvre enfant commençait à s'attaquer gravement, et déclara, quand on lui eut dit que le petit malade avait coutume de se ronger les ongles, que c'était à cela seulement qu'on devait attribuer sa maladie. Cette déclaration, qu'il entendit, produisit sur lui un tel effet que, de ce jour, il se corrigea, et que, grâce à des soins et à des précautions de chaque jour, on lui rendit enfin la santé, ce bien si précieux, non-seulement pour vous, mais pour vos bons parents. Évitez donc le sort de cet enfant, et si vous avez la déplorable manie de vous ronger les ongles, corrigez-vous-en promptement.

VII

Quand vos parents vous mènent en visite avec eux, et que votre impatiente légèreté

trouve la visite trop longue, ne vous permettez jamais de dire à votre père ou à votre mère : — Est-ce que nous ne nous en allons pas bientôt ? — Ce qui est fort inconvenant et signifie tout simplement : — Papa (ou maman), je m'ennuie ici ! — En faisant cela, vous êtes, soyez-en sûrs, on ne peut plus désagréables à vos parents, que vous mettez dans l'embarras et qui rougissent en pensant qu'on peut vous prendre pour des enfants mal élevés.

VIII

Quand vous êtes à table, enfants qui aimez tant la croûte, cette bonne croûte dorée du pain, ne jetez pas votre mie sous vos pieds. Songez qu'il est très-laid de perdre le pain ; que le gagner est fort difficile pour beaucoup de gens, et que ce que vous jetez ferait peut-être bien plaisir aux pauvres qui ont faim !

IX

Monsieur ou mademoiselle, vous avez coutume de mettre dans votre bouche tout ce qui vous tombe sous la main. C'est une habitude que vous avez conservée de votre plus tendre enfance : défiez-vous-en. Rien n'est plus dangereux, plus malsain et plus malpropre à la fois. On pourrait vous donner ici vingt exemples d'accidents arrivés par suite de cette habitude. Une petite fille s'est empoisonnée en suçant des allumettes ; un jeune garçon a avalé un bouton de cuivre qui l'a rendu fort malade et qu'il a gardé fort longtemps dans le corps. Un autre a failli étouffer en avalant une belle bille d'agate qu'il avait coutume de mettre dans sa bouche. Que vous dirai-je enfin ? Rien autre, si ce n'est que je vous engage à vous défaire de cette habitude, si vous l'avez ; ce sera plus propre et plus prudent.

X

Combien d'enfants, quand leurs parents les conduisent en visite, ne sachant quelle contenance tenir, ne font qu'ôtter et remettre leurs gants, se dandiner sur leur siège, mettre les

pieds sur les barreaux des chaises ou regarder à chaque instant la pendule ? Tout cela ne doit pas se faire et peut paraître très-inconvenant aux personnes chez lesquelles on vous a menés. Vous devez vous tenir d'une façon modeste, ne rien faire qui puisse attirer l'attention, et, quand même la visite serait longue, attendre patiemment que vos parents désirent y mettre fin.

XI

Ecoliers, pensionnaires ou autres, gardez-vous de la manie que vous avez presque tous de dessiner des bonshommes sur vos livres. Cela les gâte et les salit sans profit pour l'art, et cela a encore le grand tort de vous distraire de vos devoirs, car le temps que vous employez à dessiner ces bonshommes est presque toujours dérobé à l'étude. Quand on vous donne un livre neuf, dictionnaire ou autre, dussiez-vous pâlir dessus plus tard, vous ne seriez point écoliers si vous n'éprouviez pas un certain plaisir à la tourner et le retourner en tous sens, comme pour faire connaissance avec ce livre qui va devenir le compagnon forcé de vos travaux de l'année scolaire. Dussiez-vous, — si, pour votre malheur, vous êtes paresseux, — dussiez-vous ne le plus feuilleter de l'année, il faut que dès l'abord vous en décolliez toutes les pages, de la première à la dernière. A cela point de mal ! Que vous y inscriviez votre nom, afin de le distinguer de celui de vos camarades, passe encore, et cela me paraît à la rigueur nécessaire ; mais, pour Dieu, pourquoi cette potence avec un petit bonhomme pendu ? Pourquoi l'inscription suivante, inscription mi-partie de latin et de français ?

*Aspice Pierrot pendu,
Quod librum n'a pas rendu :
Si hunc librum redidisset,
Pierrot pendu non fuisset !*

Ou bien celle-ci, toute en français cette fois ?

*Si tenté du démon
Tu dérobes ce livre,
Apprends que tout fripon
Est indigne de vivre.*

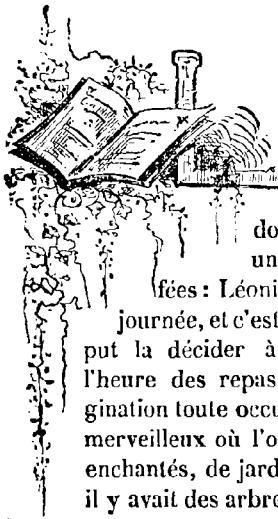
Ou bien encore? — *Celui qui prendra ce livre est un... , voir à la page 37.* Le lecteur va à la page 37, on le renvoie à une autre page, et ainsi de suite jusqu'à la fin du livre, qui de la sorte se trouve chargé d'inscriptions d'un bout à l'autre, heureux encore quand ces

inscriptions ne sont point accompagnées d'illustrations !

Gardez-vous donc de cela, car, par cette manie du bonhomme, vos livres sont gâtés et salis, et il faut les remplacer avant le temps.

FIN DU DEUXIÈME FEUILLET.

UN RÊVE DE PETITE FILLE.



sa tante de la petite Léonie lui avait donné pour sa fête un livre de contes de fées : Léonie l'avait lu toute la journée, et c'est à grand peine si on put la décider à venir manger à l'heure des repas. Elle avait l'imagination toute occupée de ces récits merveilleux où l'on parlait de palais enchantés, de jardins magnifiques où il y avait des arbres qui portaient des feuilles d'émeraude et des fruits de rubis, et où se promenaient des fées vêtues de robes d'or et des jeunes filles belles comme le jour ! Aussitôt que le diner fut fini, Léonie reprit son livre, et, si sa bonne et si indulgente mère la pria de lui apporter sa boîte à ouvrage, ou de ramasser sa pelote de soie qui était tombée à terre, ou de fermer la porte, ou autre de ces petits services qu'une jeune fille doit rendre à sa mère avec amour et empressement, Léonie se plaignait, prenait un air de mauvaise humeur, se dérangeait avec bouderie et chagrinait sa bonne mère.

A neuf heures du soir, la bonne de Léonie entra dans le salon pour la mener coucher, comme elle le faisait tous les soirs à la même heure. Léonie résista, et quand sa mère lui ordonna, d'une voix grave et triste, d'aller se mettre au lit, la petite méchante se mit à pleurer avec violence, à se tordre, à se la-

menter comme s'il lui était arrivé le plus grand malheur. Madame Dubois, c'était le nom de la mère de Léonie, fut bien affligée de la voir si peu raisonnable, et son beau visage exprimait tout son chagrin. Mais Léonie n'y fit pas attention et sortit sans aller embrasser sa mère. C'est à peine si cette petite entêtée voulut dire sa prière, qu'elle marmotta d'un air maussade... offensant Dieu, que nous devons prier avec humilité, avec amour, avec ferveur.

Léonie s'endormit enfin ; mais sa jeune tête était trop pleine de ses lectures et de ce qui venait de lui arriver ; elle eut un sommeil pesant et agité, et elle fit un rêve singulier, que je vais vous raconter.

Elle rêva qu'elle était toute petite et couchée dans un berceau ; auprès d'elle étaient deux femmes : l'une belle et souriante comme un ange de lumière ; l'autre noire, vieille, laide, et dont le regard était si méchant que la pauvre petite frissonnait dans son petit lit. La belle dame lui dit d'une voix douce :

— Je suis une bonne fée, et je veux te donner des meilleures qualités et des plus beaux talents... Tu seras bonne, vive, intelligente : tu aimeras tes parents ; tu seras musicienne ; tu auras une voix admirable ; tu aimeras la lecture, et tu chercheras tous les moyens de t'instruire.

— A mon tour ! dit la vilaine vieille d'un ton brusque, à mon tour ! Je ne puis pas

faire ce que vient de faire cette péronnelle, mais je ferai en sorte que ce qu'elle t'a souhaité tourne pour ton mal. Tu seras bonne, mais tu auras un caractère emporté et volontaire, qui te fera faire des méchancetés !... Tu seras vive... mais cette vivacité dégènera en colère, qui est un affreux défaut... Tu seras intelligente... mais cette intelligence te perdra, et tu seras si sûre de ton mérite, que tu ne voudras écouter aucun bon conseil... Tu aimeras tes parents, mais tu ne sauras que leur faire du chagrin ! Tu chanteras bien... mais tu seras si vaine de ce talent, que tu te rendras insupportable à tout le monde. Enfin tu aimeras la lecture, mais tes livres te tourneront la tête, et tu seras si peu raisonnable que tout le monde te détestera !

Léonie frémit et s'évanouit !

Quand elle reprit ses sens, elle se retrouva grande ; elle avait cinq ans. Une femme, belle et bonne, qui lui parut être tantôt sa mère, tantôt la bonne fée qui avait été près de son berceau, la conduisit dans un palais magnifique, tout en cristal et orné de fleurs admirables. Il y avait près d'elle un petit garçon doux et bon, qui avait des yeux étincelants et qui l'appelait sa sœur. La bonne fée lui expliquait toutes les merveilles qu'elle voyait, lui disait que Dieu était le père de l'univers, qu'il avait fait produire à la terre des fruits exquis et de belles fleurs, qu'il avait créé des animaux utiles, aimants et beaux, pour servir et plaire à l'homme, sa créature chérie... qu'il avait doué l'homme de la raison pour qu'il soit sage et bon ! En écoutant cette voix harmonieuse, Léonie se souvint de la voix de sa mère, qui l'instruisait si doucement.

Son rêve continuait. Elle rêva qu'elle se promenait près des bords d'un ruisseau pur et frais, que le chant des oiseaux et le doux murmure des eaux charmaient son oreille ; sa bonne fée était près d'elle et lui disait tout bas :

— Rends grâce à Dieu, ma fille, car c'est Dieu qui a paré la terre et fait croître les fleurs ; c'est Dieu qui te donna une bonne mère, qui t'aime plus que sa vie, et qui pleure quand tu souffres.

La fée disparut. Elle se trouva seule dans

le jardin immense et splendide qui s'étendait loin devant ses yeux. Effrayée d'être seule, elle appelle... la voix de son frère lui répond ; elle court vers l'endroit d'où partait cette voix, et aperçoit son frère richement vêtu, penché sur un bassin de marbre blanc où flottait un joli petit navire aux voiles d'argent et aux mâts d'ivoire... Léonie voulut prendre le navire à son frère... sa main s'avança dans le vide et tout disparut...

Enfants, il ne faut pas désirer le bien d'autrui, cela porte malheur !

Puis, il lui sembla qu'elle était plongée dans les ténèbres, et qu'elle marchait toujours... Elle avait été méchante, la mauvaise fée avait pouvoir sur elle et la faisait souffrir. Elle entendait la voix de la bonne fée qui pleurait.

— Où suis-je ? disait la pauvre enfant. Est-ce que ma bonne fée m'abandonne ? Où est ma mère, qui m'aime tant ?

— Ta mère prie pour toi et ta bonne fée est proche, dit une voix argentine, que Léonie reconnut... Aie confiance, ma fille !

Léonie vit une lumière dans le lointain, elle reprit courage, et elle distingua une croix lumineuse qui la guidait sur sa route... Bientôt elle sortit de l'obscurité et se trouva dans une belle campagne ombragée de grands arbres. Un homme richement vêtu parut à ses yeux et la salua profondément :

— Où allez-vous, charmante demoiselle ? dit-il d'un air mielleux. Pourquoi avez-vous l'air triste ? La vie est joyeuse quand on sait s'y conduire. Mais chassez loin de vous tout souci, tout chagrin ; n'écoutez pas ces gens ennuyeux qui vous parlent de devoirs, qui vous font des sermons ! Amusez-vous, enfant ! ne pensez qu'au plaisir... jetez vos livres d'étude, vos cahiers, vos leçons, tout cela ennue.

— Ne l'écoute pas, ma fille bien-aimée, disait la voix de sa mère, il te trompe... il veut te perdre.

Léonie hésita... puis, détournant la tête, elle regarda la croix et continua son chemin. Il lui sembla alors que les fleurs exhalaient un parfum plus doux ; le chant des oiseaux était plus suave. Toute la nature sembla lui sourire.

Un palais parut devant elle ; elle y entra. Dans une salle de marbre rose était assise une jeune femme inconnue, vêtue de velours noir et couronnée de perles ; une suivante la regardait en silence et semblait obéir à ses moindres gestes. Léonie s'approcha et la jeune femme lui dit :

— Venez, ma fille ; je vous attendais ; je vais vous conduire dans la salle des études... il faut travailler.

— Je suis prête, dit doucement Léonie, qui retrouvait toujours dans toutes les bonnes fées les traits de sa mère.

La fée à la robe de velours la conduisit par de longues galeries dans un cabinet rempli de singuliers et rares ornements : des centaines de livres étaient rangées sur des étagères en bois odorants ; des oiseaux, des animaux de toutes les espèces, jusqu'aux plus petits insectes, aux poissons les plus curieux, séchés, empaillés, pétrifiés, étaient placés ou suspendus autour de cette pièce. Ici, un crocodile montrait ses mâchoires ; là, une araignée immobile tendait ses pattes noires et velues. Plus loin, les ossements monstrueux de quelque animal aux proportions gigantesques, tiré des entrailles de la terre, et dont les races ont disparu de sur la surface du globe, s'étaient sur les murs... Léonie eut peur ! La fée la prit par la main, et lui dit, en lui montrant un homme au front élevé et aux yeux de feu :

— Voici mon frère, le génie de l'étude, écoutez-le...

Léonie s'avança en tremblant, le génie fixa sur elle un regard perçant, et, prenant un énorme livre et l'ouvrant, il commença sa leçon. Il lui expliqua la forme de notre monde, lui dit que la terre tournait autour du soleil, que toutes les étoiles qui brillent sur nos têtes sont des soleils qui éclairent des planètes comme la nôtre ; puis, voyant que l'enfant regardait toujours avec effroi les animaux bizarres qui l'entouraient, il lui dit doucement :

— Je ne veux pas fatiguer davantage ta jeune tête aujourd'hui ; demain nous reprendrons cette lecture.

Léonie respira, et quittant précipitamment le cabinet, elle s'élança dans une ga-

lerie d'une longueur démesurée et dont elle ne voyait pas la fin... Elle entendit la bonne fée l'appeler d'une voix inquiète :

— Ma fille, reviens, je t'en prie... tu t'égaras, tu te perds, tu suis la mauvaise route ; reviens, c'est ta mère qui t'appelle.

Mais Léonie crut qu'elle la faisait revenir pour retourner dans le cabinet au crocodile, et elle se mit à courir en avant de toute sa vitesse ; elle entendit encore l'accent doux et plaintif qui la poursuivait lui répéter :

— Oh ! reviens, mon enfant bien-aimée !

Léonie s'arrêta en hésitant, mais une musique enivrante frappa son oreille et l'invita à s'avancer ; elle reprit sa marche. Un profond soupir arriva jusqu'à elle... comme celui qu'avait poussé sa mère lorsqu'elle était sortie la veille du salon sans l'embrasser.

Au bout de la galerie, il y avait un escalier qui donnait dans un jardin dont rien ne peut peindre la magnificence. Un palais d'albâtre, aux colonnes d'argent, apparaissait tout près. Des vases d'or, des statues de marbre, des arbres merveilleux, ornaient cette demeure admirable. Des fleurs d'un éclat extraordinaire formaient des guirlandes et des touffes ravissantes ; des girandoles, chargées de bougies odorantes, jetaient une lumière douce et voluptueuse, que réfléchissaient des milliers de pierres étincelantes, des rubis, des diamants, des étoffes d'or et d'argent. Une foule de beaux jeunes gens et de femmes d'une beauté exquise, tous richement, somptueusement vêtus, circulaient dans le palais et dans le jardin avec une joie folle, une gaieté bruyante. Une musique entraînée et vive retentissait partout sans que l'on vit les musiciens. Léonie resta immobile et saisie d'admiration... Une femme, vêtue de gaze d'argent, couronnée de roses parfumées, s'approcha d'elle et lui dit :

— Venez, ma chère enfant ; vous êtes dans le palais de la reine du Plaisir. Ici point d'études ennuyeuses, de tâches difficiles ; point de père sévère ni de mère qui pleure et qui attriste ! Ici on s'amuse, on danse, on se divertit nuit et jour... Vous êtes belle et jeune : vos longs cheveux seront parfumés ; vous aurez une robe étincelante, un collier de perles, des souliers de satin... Rien

n'arrêtera le rire sur vos lèvres vermeilles.

— Et ma mère, où est-elle? dit timidement Léonie.

— Votre mère! Pourquoi y pensez-vous? Ne vous donnait-elle pas des leçons fatigantes?... ne grondait-elle point quand vous vouliez jouer? Oubliez votre mère et soyez joyeuse!

— Ma mère est bonne et tendre, dit Léonie en essayant de se soustraire au regard fascinant de la belle tentatrice.

— Et vous ne l'avez pas embrassée hier? Ah! vous nous appartenez... vous ne nous échapperez point!

En disant ces mots, le visage de la femme à la robe de gaze d'argent parut si effrayant à Léonie, que, tremblante... épouvantée, elle cria d'une voix mourante :

— Ma mère!... ma mère bien-aimée! à mon secours!

L'émotion qu'éprouvait la pauvre enfant fut si terrible, qu'elle se réveilla en sursaut et se trouva assise dans son petit lit... Au près d'elle était sa mère en pleurs. Léonie se jeta dans ses bras en criant :

— Mère! sauve-moi!

— Qu'as-tu, mon pauvre ange? dit madame

Dubois tout alarmée. Il y a une heure que je suis près de toi et que je veille sur ton sommeil agité; je t'ai parlée doucement, mais tu ne te réveillais pas. Qu'as-tu, mon amour? Vois, le soleil luit il fait beau; ton frère joue déjà dans le jardin. Habille-toi, et viens respirer l'air pur et frais du matin, cela te remettra.

— Je ne t'ai pas demandé hier ton baiser du soir, dit Léonie timidement; Dieu m'a punie et m'a envoyé un mauvais rêve.

— Je te pardonne, ma fille; Dieu te pardonnera aussi, si tu le lui demandes avec ferveur.

Léonie pria agenouillée près de sa mère; elle demanda pardon à tous deux, et Dieu et sa mère lui pardonnèrent.

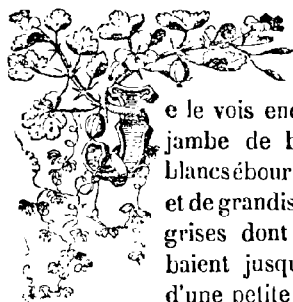
De ce jour Léonie fut douce, obéissante, charitable et bonne, et devint la jeune fille la plus charmante que l'on pût voir. Sa mère, heureuse et reconnaissante à Dieu de ce changement, lui disait quelquefois en souriant :

Léonie, te souviens-tu encore de ton rêve d'enfant?

— Oh! oui, ma mère, toujours!

...

UNE HISTOIRE DE L'AMI JACQUES.



e le vois encore : il avait une jambe de bois, des cheveux blancs ébouriffés, les yeux doux et de grandissimes moustaches grises dont les pointes tombaient jusque sur les revers d'une petite veste bleue qu'il portait toujours boutonnée. Dans le pays, il remplissait l'office de jardinier, et le propriétaire de la maison que nous habitons lui avait donné la jouissance d'une petite chaumière. Il vivait là, pas très-heureux.

Ma sœur et moi, nous étions les meilleurs amis de l'ami Jacques. Il nous contait des contes, nous donnait des fruits, nous taillait avec sa serpette de jolis sabres et nous promenait sur ses deux bras par tout le pays. Aussi tenions-nous à ce brave homme comme de vrais graterons. Quand, par hasard, il était parti trop matin pour que nous pussions le surprendre dans sa maisonnette, pourvu que la terre fût humide, il nous suffisait de suivre les petits trous que sa jambe de bois imprimait sur le chemin, et, à force de patience,

nous finissions toujours par dénicher notre ami. Alors ses longues moustaches étaient tirées pour lui apprendre à ne pas nous avoir attendus. — Quel beau ménage nous eussions fait tous trois, sans une petite rancune que nous gardions contre l'ami Jacques !

Quelquefois, la pluie nous empêchant d'aller aux champs ou au bois, nous demeurions dans la cabane du jardin. Là, comme ailleurs, nous abusions du droit de tout mettre sens dessus dessous, et, après notre visite, on pouvait constater un nouvel accroc à chacun des meubles qui garnissaient le modeste logis. Hormis une seule chose, le vieux jardinier nous tolérait tout. Mais sans cette chose, qu'il nous refusait, tout ne signifiait plus rien, et le bonhomme passait alors dans notre esprit pour un méchant. Il fait de la peine à ses petits camarades ! et pourquoi, je vous le demande ? Pour une bagatelle, un joujou ! — A son âge, avait-il donc besoin d'un joujou, et pour lui seul encore ! Fi !

Il s'agissait d'un mauvais petit oiseau empaillé, ayant le ventre jaune et portant à peine trois plumes à la queue, qui figurait sous un globe relégué sur le dernier rayon d'un vieux dressoir en chêne. Ce que, ma sœur et moi, nous dépensions de cajoleries pour obtenir la petite laide bête empaillée était inimaginable ; mais, dans ce dernier cas seulement, notre diplomatie enfantine perdait toute son autorité, et elle ne déterminait jamais qu'un refus laconique et brusque.

En entrant, nous sautions pourtant bien au cou de notre ami. J'avais alors un système de dénomination tout particulier que je pratiquais à l'endroit des oiseaux, et qui consistait simplement à désigner, selon sa taille, chacun des membres de la famille des volatiles, par : PETIT PERROQUET OU GROS PERROQUET. — Nous grimpons donc sur le genou de l'ami Jacques, et je lui disais de ma voix la plus câline :

— Oh ! je t'en prie ! donne-nous-le, ton petit perroquet ?

— Non ! répondait-il.

— Nous ne le voulons pas pour tout à fait, ajoutait ma sœur, laisse-nous y toucher seulement un peu !

— Non ! répondait-il encore, et ses yeux exprimaient presque la colère.

— Va donc ! disions-nous alors, avec ton méchant petit perroquet qui ne sait rien dire... Nous en aurons des plus beaux, nous... Le tien n'a seulement pas de queue... nous n'en voulons pas. C'est un vilain petit perroquet, et puis toi aussi !

Et nous partions en vociférant de bien autres diatribes ; mais, malgré ces dédains apparents, toujours nos désirs se rallumaient à la vue de l'oiseau immobile sous son globe, se pavanant sur le rayon du dressoir. Une fois nous attrapâmes une malheureuse poule que nous traînâmes jusque chez l'ami Jacques.

— Tiens, lui dis-je, j'espère que tu vas changer ton petit perroquet contre ce gros-là ?

Cette proposition le fit sourire, mais selon son habitude il refusa net.

Désespérant de le voir jamais consentir de bonne volonté à nos exigences, ma sœur décida que nous devions nous emparer du petit perroquet un jour où l'ami Jacques serait hors de chez lui. Un matin, nous guettons son départ... Il sort, mais, comme d'ordinaire, il ferme sa porte. Le lendemain, même attente, même désappointement..., il ferme encore sa porte. Le troisième jour, même jeu. Enfin le quatrième, un dimanche, le bonhomme a fort affaire et il sort en oubliant de donner le fameux tour de clef ! Le bruit que produit le choc de sa jambe de bois sur les cailloux du chemin n'a pas plutôt cessé de retentir, que ma sœur et moi nous sommes dans la cabane. Nous traînons un vieux banc, dessus nous huchons une chaise ; je grimpe, j'escalade... mais, crac ! voilà l'échafaudage qui dégringole, et moi avec lui, sur le plancher où je me donne un coup terrible à la tête. Juste punition de mon action coupable ! C'est égal, malgré la douleur je me relève, et nous nous sauvons en criant :

— Nous le tenons ! nous le tenons !

En effet, j'avais entre ma chemise et ma veste l'objet pour lequel l'ami Jacques professait une si grande vénération. Rentrés à la maison et réfugiés dans un coin, lorsque nous eûmes retourné le petit oiseau par tous les bouts et qu'il ne lui resta plus une seule

des trois plumes qui simulaient sa queue, ma sœur me dit :

— POUAH ! il n'est pas beau ce perroquet-là, jouons à autre chose.

Au même instant le bruit de la sonnette retentit et ma mère entra, suivie de l'ami Jacques dont les cheveux blancs étaient plus ébouriffés que d'habitude. Sa mine était triste et ses petits yeux brillants fouillaient partout. Il disait pourtant :

— Ne les grondez pas, voyez-vous bien, ils sont si gentils ! vous, madame, vous êtes bien heureuse, vous avez de la famille. Moi, j'ai eu aussi mes affections... dans le temps ! aujourd'hui, c'est une niaiserie... mais c'est pardonnable, c'est un souvenir qui remonte si haut !

Moi, je savais bien ce que cherchait l'ami Jacques.

— Tiens, lui dis-je en lui présentant son oiseau, reprends-le ; il ne nous a pas beaucoup amusés.

Malgré les trois plumes qui manquaient à l'appel, le doux regard que m'adressa l'ami Jacques, je ne l'oublierai jamais ; et comme ma mère souriait à la joie du bonhomme :

— C'était un verdier, fit-il, ça n'est pas beau ; ça niche dans les buissons et c'est loin d'avoir la conversation des rossignols ; mais voyez-vous celui-là... oh ! oh !.... Tenez, je vais vous dire.

Et voici ce qu'il conta :

— Autrefois j'ai eu dix-huit ans ; c'était sous la République, en 92 — une mauvaise année. J'étais alors un jeune paysan qui voulait, comme on dit, faire son chemin, et pour cela j'avais fait le voyage des environs de Verdun à Paris à pied — dix lieues par jour. Ce fut là le commencement du chemin qui m'était réservé.

Depuis deux mois je travaillais au jardinage chez un maraîcher du faubourg Saint-Antoine, et je jardinais si bien que le patron me laissait espérer qu'un jour je serais un grand homme dans l'art de planter les légumes, et sa fille Françoise était aussi de cet avis-là.

Mais tout à coup les choses changèrent. Un matin nous fûmes dérangés de nos choux par le bruit des tambours. Dans tout Paris régnait

une grande agitation ; on promenait par les rues des drapeaux sur lesquels était écrit : « Citoyens, la patrie est en danger. » Des hommes, des enfants, des vieillards suivaient les porte-drapeaux en criant : « A l'Hôtel-de-Ville ! » et des chants guerriers éclataient de tous côtés.

Mon patron me regarda. C'était un bon patriote que mon patron ! je l'étais bien aussi, moi, mais je tenais à mon état et à la position douce et tranquille que j'avais au faubourg, ce ne fut donc qu'à regret que j'allai m'enrôler volontairement sur les marches de l'hôtel dressé à la place de la Bastille.

Lorsque je revins à la maison faire mon paquet, car nous devions partir le lendemain pour la frontière, Françoise pleurait. Sans la présence de son père qui lançait feu et flamme contre la coalition des armées étrangères, j'aurais bien pleuré aussi, mais j'avais un peu peur du maraîcher. Il sortit enfin, et par la porte entr'ouverte entra ce petit oiseau qui vint se percher sur mon épaule : c'était le verdier tout jeune que j'avais sauvé des griffes du chat la première semaine de mon arrivée dans la maison ; je l'avais si bien apprivoisé qu'il nous connaissait déjà tous.

— Jacques, me dit-elle en sanglotant, vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Je ferai tout mon possible, Françoise.

— Vous partez si vite ! J'aurais voulu, continua-t-elle, vous donner un talisman, quelque chose qui vous attirât la chance. On dit bien qu'un liard percé de quatre trous et cousu dans ses habits préserve de la mort, mais je ne crois pas à ça. Tenez, reprit-elle en me montrant le petit verdier, prenez-le, vous lui avez sauvé la vie, il vous aime ; je ne sais pas pourquoi, mais il me semble qu'il vous portera bonheur, lui.

— Y pensez-vous ! lui dis-je en riant ; car je ressemblais à ces jours où il pleut et où il fait soleil du même coup et dont on dit : « C'est le diable qui bat sa femme et qui marie sa fille. » Je riais et je pleurais à la fois. Y pensez-vous ! emmener un oiseau à la guerre !

— Bah ! répliqua-t-elle, les légions républicaines ne sont pas disciplinées comme l'étaient le royal dragon et le royal cravate. Et puis, voyez-vous, Jacques, ça vous por-

tera bonheur et vous fera revenir plus vite.

Je ne voulais pas faire plus de peine à Françoise qui sanglotait gros, et je lui promis que je garderais son talisman. Le lendemain, au point du jour, les adieux furent bien durs. Mon patron n'avait de paroles que pour me recommander de soigner les Prussiens ; il me donna un vieux fusil très-lourd et un chapeau à cornes de garde national. J'em brassai Françoise une dernière fois, et je partis avec mon fusil sur une épaule et mon verdier sur l'autre.

Je pensais qu'en voyant la campagne et surtout les buissons qu'ils aiment tant, le verdier de Françoise prendrait la clef des champs... Il n'en fut rien. Pendant les premières étapes il resta muet et immobile sur mon épaule ; puis, peu à peu, il se familiarisa, battit des ailes et commença à faire entendre son chant... un chant bien simple, qui consistait en deux cris successifs : *quit-quit*. — Il n'a jamais dit que ça. Les camarades, qui s'étaient d'abord beaucoup moqués de moi, s'étonnèrent à la longue de la constance de mon étrange compagnon de route, et tous finirent par s'intéresser à un oiseau qui donnait un exemple de fidélité aussi rare. — Ah ! c'est que c'était bien curieux, allez ! de voir une petite bête comme ça, s'attacher à de pauvres volontaires au point de ne jamais les quitter ! Partout où nous étions, il était. Lorsqu'on faisait un repos, il voltigeait à droite et à gauche, s'arrêtait à l'un et à l'autre, becquetait le pain de celui-ci, tirait les cheveux de celui-là. Puis, quand on se remettait en marche, il venait reprendre son poste sur mon épaule ; le soir il se réfugiait dans la corne de mon chapeau et demeurait là jusqu'au lendemain matin.

Aux glorieuses journées de la Croix-aux-Bois, de Valmy et de Jemmapes, où la fusillade, la canonnade et tout le tremblement chauffèrent si fort, mon obstiné volontaire ne bougea pas de la corne de mon chapeau, et je crois, en vérité, que la petite bête me porta bonheur, car nous revînmes tous deux à Paris sans rapporter la trace d'une égratignure.

Je courus au faubourg Saint-Antoine ; mais pendant mon absence il y avait eu bien des changements. Mon ancien patron était mort

et Françoise s'était mariée. J'appris aussi, de la bouche d'un volontaire qui arrivait de Verdun, que les Prussiens avaient brûlé mon village, et que pas un pauvre paysan n'avait échappé à la colère des étrangers. Je n'avais donc plus de parents, plus de village, plus de patron, plus d'amie ; je n'avais plus rien, que mon fusil sur les bras et mon oiseau qui, perché au sommet de mon pompon rouge, bavardait gaiement sa petite chanson. Il ne me restait plus d'outils, mes souliers étaient usés, le vent n'était guère au jardinage ; la Convention m'offrit des sabots neufs, et mon verdier et moi nous restâmes soldats.

Ce furent, je vous assure, d'étranges campagnes que les premières campagnes d'Italie, sous le maigre général Bonaparte, et l'armée républicaine passa par de rudes épreuves. Marcher le jour, marcher la nuit ; manger et se battre en marchant, pour aller manger et se battre plus loin, et remarquer encore ! Montenotte, Castiglione, Rivoli, Lodi, Arcole, et jusqu'à Mantoue, toujours marcher et se battre !... Ah ! nous les gagnions de reste les souliers que nous prenions aux Autrichiens, aux Milanais et aux Sardes.

Moi, je n'étais pas né soldat. J'eusse mieux aimé une famille, un champ et ma femme ; mais j'avais perdu l'espérance de jamais retrouver rien de tout ça. Je n'avais, pour me consoler du passé et pour me distraire des agitations et des fatigues de la guerre, que l'oiseau de Françoise. Il ne me restait plus que lui à chérir, lui qui fut mon ami jusqu'à son dernier souffle. Car, je dois le dire, il ne m'abandonna jamais.

En très-peu de temps il s'était mis au courant de la vie militaire, et il entendait, aussi bien que le premier venu du bataillon, ce que signifiaient certains commandements. Mais ce qu'il comprenait surtout à fond, c'étaient les principales batteries des tambours. Ainsi, le matin, le roulement *du réveil* le mettait toujours le premier sur pattes. Il avançait curieusement sa tête à l'extrémité de la corne de mon chapeau, laquelle corne lui servait invariablement de retraite ; et si par hasard je demeurais quelques minutes insensible au bruit de la caisse, il me rappelait à la consigne en volant autour de moi et en me bec-

quetant la figure. Après le quart d'heure de repos dans les marches forcées, avec le premier coup du rappel qui battait le départ, le petit *Quit-quit*, — on l'avait baptisé ainsi à cause de son chant, — descendait des arbres du chemin, s'élevait en l'air et semblait compter tous les hommes du bataillon; puis, quand la masse se mettait en mouvement, il revenait se percher gravement sur mon épaule. La batterie qui nous appelait à la gamelle, — quand il y avait une gamelle, — était une des mieux connues de notre compagnon. Dans ce cas, il accompagnait chacun des coups de baguette des deux notes de son éternelle et simple chanson, et, du plus loin qu'il apercevait la marmite, il s'allait percher au bord et défendait sa petite part de soupe comme un diable. La seule musique qui ne lui fût pas très-sympathique était celle de la charge; il la pressentait au reste en se faisant tout petit et en se tenant très-serré contre mon cou longtemps avant le signal. — En avant! ran! plan! crac! c'était fini; l'oiseau disparaissait dans la corne de mon chapeau, et, tant que durait la chanson de la poudre et l'averse de plomb, on n'entendait plus parler de *Quit-quit*. Quand le brouhaha était fini, c'est que nous étions les maîtres, et alors *Quit-quit* sortait de sa retraite, secouait ses plumes, faisait le crâne, et, se penchant au sommet de mon pompon, chantait victoire!

Bref, le grand tremblement des batailles dura pas mal, vous le savez. Après l'expédition d'Italie, on se reposa cinq minutes, le temps de chanter *la Marseillaise*, puis on se remit en route pour l'Égypte: Malte, Alexandrie, Giseh, le Caire, tout ça fut pris et balayé par l'armée républicaine française. C'était superbe! mais fatigant, surtout à partir du retour de Saint-Jean-d'Acree. Eh bien! vous croirez, je pense, la parole d'honneur d'un ancien volontaire de 92, je vous jure que le petit verdier du régiment ne manqua pas une seule de ces campagnes, et qu'il fut, de nous tous, le moins accessible au découragement et à la fatigue. Il eut pourtant bien chaud près des Pyramides, et à Jaffa on ne songeait pas toujours à lui; malgré cela il fut encore le premier de nous qui remit la patte sur la terre de France. Ceux du bataillon

qui revenaient éclopés dirent sincèrement que notre oiseau flairait la patrie, car, en entrant dans le port de Toulon, il quitta mon épaule, fut se percher sur une borne, d'où il présida au débarquement de ses amis.

Hélas! nous arrivons à la fin de l'histoire, et toutes les histoires qui commencent bien, finissent mal. Un jour on allait se battre, nous n'étions pas retournés en Italie pour autre chose. Depuis longtemps l'oiseau se tenait, contre son habitude, entre ma cravate et le col de mon habit. Les tambours placés au centre du bataillon de la garde consulaire dont je faisais partie préludèrent par un roulement terrible. La charge retentit, et cent bouches à feu qui nous regardaient en face saluèrent le bruit de la charge. Nous étions à Marengo. Le petit attendit notre réponse aux Autrichiens et après il se retira dans sa corne. Tout le monde se battit bien. Au moment où l'on nous apprenait la mort de Desaix, un éclat de mitraille me brisa la jambe et une balle renversa mon chapeau: je tombai, on me marcha sur le corps, puis... je ne me souviens plus.

Je ne repris connaissance que le lendemain matin en me sentant déposer sur la paille d'une ambulance. J'avais quelque chose de froid dans le cou, j'y portai la main et je ramenai mon oiseau. Il était mort! Pauvre petite bête (et ici le bonhomme essuya du revers de sa main ses yeux humides)! il m'avait dû bien chercher parmi tous les cadavres, et pourtant il était arrivé jusqu'à moi; ce fidèle ami n'avait pas voulu mourir loin de son père Jacques!

Le jour même, je fus transporté à l'hôpital; j'avais avec moi les restes de mon petit verdier. Je ne savais trop comment faire pour le conserver, lorsqu'un aide-chirurgien, qui avait connu *Quit-quit* en Égypte, voulut bien se charger de l'empailler.

L'empire arriva et je n'eus pas la chance de pouvoir faire valoir quelques droits; je vins traîner ma jambe de bois dans ce pays où je vis depuis 1804 sans trop faire parler de moi. Je suis demeuré presque toujours seul et j'ai religieusement conservé, depuis Marengo, les restes de mon unique et véritable ami de jeunesse.

Vous comprendrez plus tard, termina l'ami Jacques en nous adressant un regard plein de tristesse, ce que c'est que la religion du souvenir. Sachez donc aujourd'hui qu'il est rare de trouver un véritable ami à qui nous ayons fait un peu de bien et qui nous en manifeste sa reconnaissance en nous aimant jusqu'au dernier jour. Si nous le trouvons, cet

ami-là, et qu'il s'en aille avant nous, n'oublions jamais le sentiment doux et pur qu'il avait pour nous, et respectons ce qui peut nous rappeler sur terre le souvenir d'une bonne amitié; voyez-vous, cela soutient et réjouit le cœur plus que tous les joujoux du monde.

ANTOINE FAUCHERY.

LE FLEUVE DE ROBINSON.

Relation d'un voyage de quatre-vingt-seize heures.

(SUITE.)

Il disparut et revint bientôt, rapportant des œufs qu'il avait, disait-il, trouvés dans un champ, du beurre qu'un indigène lui avait donné, et une poêle que le même bienfaiteur lui avait prêtée. Avec du bois sec qu'il portait sous le bras, nous eûmes bientôt allumé du feu dans la plaine, et confectionné une omelette délicieuse. Je fis un repas succulent, comparativement au déjeuner. Je ne revenais pas de ma surprise.

— Oh ! monsieur, me dit François, les habitants de ce pays sont bien hospitaliers.

— Est-ce que nous approcherions de l'Écosse ? demandai-je, en me rappelant tout à coup un refrain que j'avais entendu à l'Opéra-Comique :

Chez les montagnards écossais,
L'hospitalité se donne
Et ne se vend jamais.

— Je ne crois pas, me répondit François, quoique je ne sache pas où nous sommes.

— Ah çà ! et pour la nuit, comment allons-nous faire ?

— J'ai pensé à cela, monsieur... voici notre lit.

Il me mena vers une meule de foin qui se trouvait non loin de nous, il tira de son paquet une couverture dans laquelle je me roulai, et je ne tardai pas à m'endormir. Lorsque je me réveillai, il faisait grand jour, et je m'a-

perçus que nous étions au pied d'une montagne. Je voulus la gravir, et François me suivit.

— Nous devons être bien loin de Paris, disais-je tout en grim pant, car je n'ai jamais entendu dire qu'aux environs de Paris il y eût des montagnes pareilles.

Quand nous fûmes arrivés sur la hauteur, j'aperçus à quelque distance une grande quantité de maisons entassées, du milieu desquelles s'élevaient des monuments.

— Une grande ville, m'écriai-je enfin ! Quelle ville cela peut-il être ?

— Je n'en sais rien, riposta François persévérant dans son ignorance.

— Allons-y, fis-je aussitôt, nous le saurons. Je suis sûr que nous sommes déjà bien loin, et que nous verrons là des choses curieuses.

Nous marchâmes toute la matinée, et nous traversâmes une rivière.

— Regarde donc, dis-je à François, comme ce fleuve est grand. Quelle différence avec la Seine !

— Ne m'en parlez pas ! répondit François en souriant.

Enfin, vers trois heures, nous fûmes aux portes de la ville. Elle avait des barrières et un mur d'enceinte comme Paris. La barrière par laquelle nous entrâmes s'appelait *barrière d'Enfer*.

— Est-ce qu'il n'y en a pas une de ce nom

à Paris? demandai-je à mon vieux domestique.

— Je le crois.

Le cœur me battait de plaisir, et j'oubliais ma fatigue en pensant que j'allais voir des choses nouvelles pour moi.

— Je suis sûr que les habitants de ce pays ne ressemblent pas du tout à ceux de Paris.

En effet, je fus bientôt confirmé dans cette croyance. Je vis passer plusieurs jeunes gens qui portaient un costume bizarre : de petites souquenilles couvraient leur corps, et de grands bérêts, rouges, bleus, de toutes couleurs, abritaient leurs têtes. Ils avaient tous une grande barbe.

— Oh! le drôle de costume! m'écriai-je en m'adressant à François; est-ce que nous serions déjà chez les sauvages?

— Je ne le crois pas.

— Pourtant, ils ont tous de la barbe comme Robinson. C'est égal, nous devons être bien loin, bien loin.

A ce moment d'autres jeunes gens, aussi barbus et pareillement costumés, passaient près de nous, et j'entendis un d'eux qui disait aux autres :

— C'est *chicandard*.

— Ils ne parlent pas français! fis-je avec surprise. Mais quelle langue est-ce là? Comment pourrions-nous nous faire comprendre, nous qui ne savons pas la langue du pays!... Eh bien, nous voilà gentils!

— A la grâce de Dieu... marchons toujours.

Nous avançâmes. La physionomie des habitants de la ville où nous étions changea peu à peu. Je ne voyais presque plus de barbes, et il me semblait que les nouveaux indigènes que j'apercevais étaient habillés comme les Parisiens. L'aspect de la ville lui-même me rappelait Paris.

— Est-ce drôle, disais-je; regarde donc, François, des ponts, des boutiques comme à Paris.

Tout à coup je jetai un cri.

— O mon Dieu!... on dirait... mais oui... voilà une rue qui ressemble à la rue Thévenot.

— Croyez-vous, monsieur? dit François malicieusement.

J'entrai dans la rue. Nouveau cri.

— Grand Dieu!... La maison de mon père!... mon père lui-même!

— Monsieur, me dit François avec beaucoup de sang-froid, en me présentant sa montre, s'il est utile de savoir l'heure à laquelle on part, il faut aussi savoir celle à laquelle on revient. Il est quatre heures vingt minutes. Voilà juste quatre-vingt-seize heures que vous êtes parti.

Je ne savais que penser. Mon père m'avait entraîné au salon : il y avait beaucoup de monde. Mon entrée fit éclater le rire de toutes parts.

— Mais qu'est-ce que cela signifie? m'écriai-je en me tournant vers François, qui m'avait suivi.

— Cela signifie, monsieur, me répondit-il, qu'à Bondy, deux routes étaient devant nous, l'une qui menait droit en Alsace, l'autre qui ramenait sur les environs de Paris.

— Ainsi je n'ai jamais été loin?

— Jamais plus loin que deux lieues; seulement nous avons fait le tour de la banlieue ou à peu près.

— Mais ce grand clocher?

— C'était celui de Saint-Denis.

— Et cette montagne d'où nous avons vu la grande ville?

— Le Mont-Valérien.

— Et cette barrière d'Enfer?

— Nous a mis en plein Quartier-Latin.

— Et ces jeunes gens barbus?

— Des étudiants, monsieur.

— Enfin cette langue étrangère?

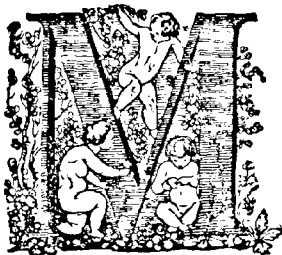
— Un jargon de mauvais goût qu'ils se sont habitués à parler.

J'étais confondu. Les éclats de rire recommencèrent.

— Allons, monsieur le rival de Robinson, fit mon père à son tour, riez comme nous sur votre voyage de quatre-vingt-seize heures, et rappelez-vous qu'un enfant ne doit pas vouloir agir en homme et se conduire à sa guise. En voyage, ainsi que dans la vie, il a besoin d'un guide pour lui montrer le bon chemin.

EUGÈNE NYON.

LE LIARD MARQUÉ.



ou Dieu, suis-je malheureux ! disait Martineau, maraîcher à Passy ; n'avoir qu'un seul arbre, qui, cette année, ait donné de beaux fruits... des pommes comme dans toutes les halles de Paris on n'en trouverait pas de pareilles, et les voir tous les jours disparaître, une à une, sans pouvoir deviner comment ni pourquoi. Encore si je connaissais le voleur, ça serait une satisfaction... Qu'est-ce qui peut me voler mes pommes... voyons... réfléchissons... Ce n'est pas Henry... le fils de l'épicier, c'est un gamin, un rieux, un boute-en-train... un malicieux, toujours prêt à vous faire des niches... mais sans rancune... là... pas plus de fiel qu'une mouche... là... le dos tourné, il n'y pense plus... Quant à Alfred et à Arthur, les deux cousins d'Henri... ce n'est pas eux non plus... ce n'est pas non plus Jean, le fils du meunier ; ça ne peut pas être non plus Gustave, le fils de monsieur le maire : le fils d'un maire, ça ne peut pas être un voleur !... non... Qui ça peut-il donc être... Oh ! j'ai une idée... et une bonne... le voleur vole toujours les plus grosses... je vais ficher dans celle-ci ce liard, sur lequel j'ai fait, avec la pointe de mon eustache, une croix du bon Dieu... puis, ma pomme volée, j'irai ce soir à l'entrée du bois où tous les enfants du pays vont jouer au bouchon, et j'examinerai tous les liards... Quelle bonne idée !

Puis, tout fier de cette idée, Martineau la mit de suite à exécution ; il s'assit sous le pommier, ayant à côté de lui son panier rempli de légumes, sa bêche et sa veste, et, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il attendit le voleur. Malheureusement, le sommeil le prit ; quand il se réveilla, il entendit un

bruit de pas foulant l'herbe sèche... Il leva les yeux, regarda à droite, à gauche, ne vit rien ; puis, avisant aussi plus haut, il ne vit pas davantage la pomme qu'il avait piquée d'un liard, et qui, pendant son sommeil, avait disparu en compagnie de plusieurs autres ; aussitôt, malgré ses soixante ans bien sonnés, comme s'il eût retrouvé l'agilité de ses jambes de vingt ans, il s'élança vers l'endroit où le bruit s'était fait entendre... C'était vers une porte donnant sur le bois.

Au grand étonnement de Martineau, cette porte était ouverte, le vicillard franchit l'ouverture. Un enfant était près de là, une pomme à la main ; un coup d'œil suffit au maraîcher pour reconnaître et l'enfant, et la pomme : l'enfant était Henry, le fils de l'épicier ; la pomme était sienne !

Sans faire ni une ni deux, après avoir seulement, par instinct de propriétaire, tiré la porte de son jardin à lui, Martineau prit l'enfant par le collet, et, sans l'écouter, sans lui dire autre chose que : Marche... petit voleur, marche... il le conduisit chez le maire de Passy, M. de Grandlieu, à qui il exposa ce que vous avez lu plus haut, mes chers petits lecteurs. Le petit accusé, sans s'émouvoir beaucoup ni de la colère du maraîcher, ni de l'air de sévérité empreint sur le visage du magistrat, pas plus que de son écharpe tricolore, qui semblait n'entourer son ventre que pour en faire ressortir les énormes proportions, répondit simplement :

— J'étais contre la porte du jardin de Martineau, deux enfants sortaient de son jardin, m'ayant aperçu, ils m'ont dit : — Tiens, Henry, ne dis pas que tu nous as vus, et ils m'ont jeté cette pomme ; puis, ils ont si vite disparu que je n'ai pas eu seulement le temps de leur dire un mot, ni même de leur rendre ce fruit, dont je ne me souciais pas du tout, surtout à la condition faite.

— Quels étaient ces enfants? demanda M. de Grandlieu.

— Tout à l'heure je les aurais nommés, monsieur le maire, répondit Henry, avant que j'aie su que les pommes avaient été volées... maintenant, vous comprenez que je ne peux pas dénoncer deux camarades... qui peut-être n'ont voulu faire qu'une niche à Martineau; non... ce serait mal.

— Mais, si tu ne les nommes pas, tu iras coucher en prison, lui répliqua le maire.

— Bien dit... affirma Martineau.

— D'abord, à quoi Martineau reconnaît-il cette pomme? fit observer Henry... Ellen'est pas le moins du monde marquée.

— A quoi je reconnais mes pommes, s'écria le maraîcher; à quoi ton père te reconnaît-il, toi, petit vaurien?

— A ma figure, donc?... répondit Henry.

— Et tu crois que mes pommes n'ont pas, comme toi, une figure, une tournure... qui fait dire à chacun : — Dieu ! la belle pomme; ça doit être une pomme à Martineau; et la preuve, c'est que, si tu es l'enfant de ton père, mes pommes sont mes enfants, à moi.

— Fi ! quelle comparaison ! dit Henry d'un ton goguenard ; si c'était vos enfants, est-ce que vous les vendriez?...

Le maraîcher resta un moment étourdi sous cette réplique à laquelle il ne s'attendait pas ; mais, changeant subitement la question, il répliqua :

— Il ne s'agit pas de cela, il s'agit que tu m'as volé mes pommes, que tu vas me les payer, et de là aller en prison.

— Laissez donc, père Martineau, dit Henry d'un air dont il s'efforçait de dissimuler l'inquiétude, est-ce qu'on emprisonne un enfant pour une pomme qu'il n'a pas prise encore... Reprenez votre pomme, puisque vous la reconnaissez à la figure; voilà deux sous pour les autres, et laissez-moi retourner au logis, où ma mère doit être inquiète.

— J'en suis fâché pour ta mère, mon petit, dit le maire, qui depuis le commencement de cette scène examinait la physionomie franche et ouverte d'Henry, en essayant de deviner la vérité; mais, ou tu as volé cette pomme, ou tu connais les voleurs : dans le premier

cas, tu seras puni ; dans le second, il faut que tu nommes les voleurs, alors tu seras libre... Voyons... nomme.

La figure d'Henry se couvrit d'une noble rougeur.

— Vous ferez ce que vous voudrez, monsieur le maire, dit froidement Henry; tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis innocent!

— Tu ne veux pas nommer les voleurs? reprit sérieusement le maire.

— Non, monsieur, dit Henry avec fermeté.

— Et tu attestes que ce n'est pas toi qui as pris les pommes? demanda encore le maire.

— Si c'était moi, je le dirais, dit Henry dignement.

— Ah ! la crainte d'être puni, dit Martineau.

— Cette crainte ne m'arrêterait pas, dit encore Henry.

— Ta, ta, ta, dit le maraîcher, a-t-il du front, ce morveux... Tenez... monsieur le maire, croyez-moi, faites-le garder par quelques gendarmes, je vous conseillerai même, pour plus de sûreté, de le faire garrotter... Un voleur... à cet âge... du reste, il en a la figure... Je me le disais encore ce matin, en me faisant la conversation pour me distraire, cet enfant a entre les deux yeux quelque chose qui dit qu'il finira mal; je ne me suis jamais trompé... Je vas chercher le père du petit, monsieur le maire, si vous voulez bien me le permettre... en attendant, suivez mon conseil... ne perdez pas l'assassin de vue... quand je dis l'assassin, je veux dire le voleur...

— Allez chercher mon père, allez, père Martineau, dit Henry s'asseyant sur une chaise; je ne bougerai pas jusqu'à votre retour; allez, je ne crains pas plus mon père que vous, que monsieur le maire, car je n'ai rien fait de mal.

— Quel front ! dit Martineau en sortant du cabinet du maire de Passy.

Pour se rendre chez le père d'Henry, il fallait traverser une allée du bois de Boulogne; bien que marchant très-vite, et la tête occupée par l'idée de ses pommes, du voleur, de

la justice, toutes choses qui s'embrouillaient et se confondaient dans la petite cervelle de ce pauvre homme, il fut distrait de ses réflexions par ces mots prononcés par plusieurs voix d'enfant :

— Rends-moi mon liard, Alfred.

— Il n'est pas plus à toi qu'à moi, et je le veux... entends-tu? Arthur.

— Ah! tu ne veux pas le rendre?...

Un coup suivit de près cette menace; un coup lui répondit, un autre s'en suivit, puis un autre : chacun des deux enfants tapait fort et dru. Dans la bagarre le liard tomba à terre; le plus grand de la troupe le saisit, et, le renfermant dans sa main, s'écria :

— Un moment; Arthur, Alfred, cessez de vous battre et écoutez-moi... vous vous rossiez pour un liard qui n'appartient peut-être à aucun de vous... c'est ce que ma sagesse va me faire distinguer. Alfred, toi, comme le plus grand... réponds... comment est fait le liard que je tiens dans ma main.

— Est-il bête, dit le premier qui avait parlé... ce liard est fait comme un liard.

— Eh bien! non, s'écria le second d'un accent victorieux; ce liard n'est pas fait comme les autres liards, il a une croix au milieu.

L'enfant au bras tendu ouvrit la main et examina ce qu'elle renfermait : — Le liard est à Alfred, dit-il.

— J'ai mon liard, dit Alfred saisissant sa monnaie de cuivre.

— Et moi, mon voleur de pommes, dit Martineau saisissant Alfred par l'oreille.

Pendant que cette scène se passait, le maire, qui s'était assis à son bureau pour écrire, ne pouvait s'empêcher de lever les yeux de temps à autre sur Henry; celui-ci, après en avoir demandé la permission, avait pris un livre et lisait avec une grande tranquillité de corps et d'esprit.

— Vas-tu au collège? demanda enfin le maire à l'enfant.

— Hélas! non, monsieur le maire, répondit-il avec un accent de regret si fortement exprimé que le magistrat ajouta :

— Pourquoi?

— Mon père n'est pas assez riche pour ça.

— Mais s'il l'était?

— Oh! monsieur, dit Henry, dont le beau

visage s'éclaira subitement, je voudrais alors étudier assez pour entrer à l'école polytechnique.

— A cause de l'uniforme? fit le maire.

— A cause bien plutôt de tout ce qu'il faut savoir pour y être admis, dit Henry.

— Connais-tu mon fils? demanda le maire après un moment de réflexion.

— Le petit Gustave? Oui, monsieur.

— Te sens-tu disposé à l'aimer.

— Dame! je ne sais pas, monsieur.

— Mais si je te faisais suivre les mêmes études que lui, l'aimerais-tu?

Henry quitta vivement sa place en s'écriant :

— Ce serait vous que j'aimerais.

Et il allait s'élancer vers le maire comme pour l'embrasser, lorsqu'une réflexion le retint à sa place.

— Qui t'arrête? dit le maire lui tendant amicalement la main.

— Dame!... monsieur... je pense... Martineau qui m'accuse d'avoir volé ses pommes...

— Si tu es innocent, viens dans mes bras, car alors tu es un noble et généreux enfant, dit le maire.

Henry ne fit qu'un bond de sa place aux genoux du maire, sur lesquels il s'assit.

La porte s'ouvrait au même instant pour livrer passage à Martineau, traînant après lui par l'oreille le petit Alfred, qui ne le suivait qu'en poussant des hurlements de rage.

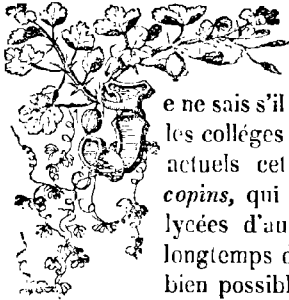
— Tiens, dit Martineau à la vue d'Henry assis sur les genoux du maire... vous saviez donc qu'Henry était innocent, et qu'Alfred était le vrai coupable?...

— Je ne connaissais pas le coupable, mais je savais qu'Henry ne pouvait l'être, dit M. de Grandlieu, et la preuve, c'est qu'avant ton arrivée je l'avais choisi, avec la permission de son père toutefois, pour être le camarade de classe de mon fils au collège Charlemagne, où je vais l'envoyer.

— Ce que c'est que d'être maire! dit Martineau avec une admiration soutenue... moi, partout où je voyais des pommes, je voyais des voleurs; et, sans ce liard marqué que j'ai eu l'heureuse idée d'introduire dans ma marchandise, j'aurais peut-être fait arrêter, qui sait? tout le village! ERGENIE FOA.

SOUVENIRS DE COLLÈGE.

LE MAUVAIS COPIN.



Je ne sais s'il existe encore dans les collèges et les pensionnats actuels cette association de *copins*, qui florissait dans les lycées d'autrefois ; il y a si longtemps de cela qu'il serait bien possible que l'institution des *copins* et des *faisans* eût fait place à quelque société en commandite : on change si souvent les formes sans changer les choses !

Je crois donc devoir vous expliquer ce qu'à l'époque dont je vais vous parler, c'est-à-dire sous l'empire, on appelait un *copin*.

Le *copin* était en général le condisciple avec lequel on était le plus intimement lié ; c'était le camarade de classe, celui de la salle d'étude, celui qui couchait dans le même dortoir, qui mangeait à la même table au réfectoire ; avec lui on mettait tout en commun. D'abord il y avait entre les *copins* une alliance offensive et défensive ; le *copin* était obligé d'embrasser la querelle de son ami, de faire sa part de ses pensums et de garder son dessert dans le cas où son autre soi-même était au pain et à l'eau. Tout, du reste, était en commun ; le papier, les plumes, le canif, la balle, le cerceau, les billes, les toupies, les osselets, la corde, en un mot tout le bagage de l'écolier. Perte ou gain, tout était de moitié : l'argent des semaines se mêlait fraternellement quel qu'en fût le montant ; et lorsque les jours de sortie l'un des deux rapportait quelques pièces de monnaie, récompense de son travail, cet argent était mis en caisse pour les plaisirs et les petites dépenses imprévues de la communauté.

Il y avait, vers l'année 1812, au lycée Napoléon, deux élèves du même âge, pas plus

avancés l'un que l'autre, suivant la classe de cinquième sous M. Auvray. Ils s'étaient connus avant d'arriver au lycée, ils avaient été déjà en pension ensemble ; ils se proposèrent donc d'être *copins*, malgré la différence des positions financières.

Auguste avait quinze sous par semaine pour ses menus plaisirs ; Théodore n'en avait que huit. Auguste, bon écolier, rapportait presque toujours, les jours de sortie, deux ou trois francs, récompense de son assiduité ; Théodore, un peu paresseux, ne rapportait rien, ou si, par hasard, il faisait un apport, il était des plus maigres. Malgré cela Auguste n'en conservait pas moins Théodore pour son *copin* et il ne se plaignait pas. Théodore, au contraire, n'était jamais content ; comme il était turbulent et peu soigneux, il cassait souvent des carreaux, perdait ses mouchoirs de poche, gâchait beaucoup de papier, aussi ses semaines étaient-elles presque toujours dépensées d'avance.

Auguste avait été plusieurs fois le premier dans sa classe, Théodore se trouvait toujours dans les derniers ; aussi Auguste fut-il, seul des deux *copins*, invité à la fête des empereurs, *la Saint-Charlemagne*. C'est une belle fête que cette réunion de tous les vainqueurs dans les compositions hebdomadaires, dans ces luttes dont la palme est si enviée.

Théodore s'était facilement consolé de n'avoir jamais été plus avant sur la liste que le vingtième sur trente ou quarante, en pensant que son *copin* ne manquerait pas de mettre dans sa poche quelques friandises à son intention. Il se réjouissait surtout à la pensée qu'Auguste, après le festin, irait passer deux ou trois jours chez ses parents, et que, pour

le récompenser de ses triomphes, on lui garnirait la bourse plus grassement encore qu'à l'ordinaire.

Le 28 janvier arriva : Théodore guettait Auguste à la porte du réfectoire, et, après avoir reçu sa part du dessert, il recommanda vivement à son copin de ne rester que le temps nécessaire pour recueillir les témoignages de satisfaction de sa famille.

— Surtout, lui répétait-il, ne va pas faire le modeste, fais-toi bien valoir, afin qu'on soit plus généreux ; songe bien que nous n'avons plus rien en caisse, et que si tu n'es pas en fonds à ton retour, nous serons condamnés à manger du pain sec à déjeuner et à goûter.

— Sois tranquille, répondit Auguste, qui partit fier et heureux d'aller embrasser sa famille.

Le temps parut long à Théodore ; et cependant, comme la laitière de La Fontaine, il faisait de beaux projets. Toute la boutique du père Mayeux, le portier du lycée, devait y passer ; il s'achèterait des halles élastiques, des billes en agate, un cerceau à quatre rangs : enfin il rêvait tous les trésors du Pérou.

Le soir du jour de la rentrée, jour tant désiré, Théodore s'impatientait de ne pas voir revenir son fortuné copin ; dans son inquiétude il oublia de souper, et son regard ne quittait pas la porte du réfectoire, car il espérait qu'Auguste, suivant son usage, rentrerait avant l'heure du coucher. Malgré son impatience, il fut bien obligé d'attendre au lendemain.

A peine la diane avait-elle donné le signal du réveil, que Théodore s'assura d'un coup d'œil qu'Auguste était rentré. Il ne put pas parvenir à le rejoindre avant la récréation du déjeuner.

— Eh bien, mon cher Auguste, lui dit-il en accourant l'embrasser, j'espère que tu l'es bien amusé, que tu l'es bien régalaé et que nous allons en faire autant ? Allons, viens, dépêchons-nous, tu sais que la récréation n'est pas longue.

— Hélas, mon pauvre Théodore, répondit Auguste, si tu as compté sur moi pour te régaler, tu as compté sans ton hôte : je n'ai pas

un sou ; je ne pourrais pas te payer un verre de coco.

— La plaisanterie est déplacée, dit Théodore, je meurs de faim ; allons exécute-toi de bonne volonté, ou plutôt comme tu le dois, car enfin nous sommes copins !...

— Je le sais bien ; mais enfin, à l'impossible nul n'est tenu ; et, comme disait il y a quelque temps le vieux portier, *les toiles se touchent*. Il faut faire contre fortune bon cœur, et manger gaiement notre pain sec.

— Manger notre pain sec ! s'écria Théodore, cela ne se peut pas. Il est impossible qu'après tes succès, ta famille se soit montrée si peu généreuse. Un empereur n'avoir pas le sou ! ça serait beau ; mais je ne te crois pas, tu veux me faire attendre pour que je sois plus surpris.

— Non, je te le répète, je n'ai pas d'argent, je n'ai rien, ce n'est pas une plaisanterie et il faut en prendre son parti.

— Ah ! ce n'est pas une plaisanterie, dit Théodore pâle de colère, et vous croyez que cela se passera comme ça ! vous, mon copin, vous osez me dire que vous n'avez pas d'argent ; c'est infâme ! Vous voulez garder pour vous tout seul ce qu'on vous a donné ; mais je vais vous dénoncer à tout le lycée, je vais dire que vous êtes un avare, un gourmand, un menteur et un tricheur, car c'est tricher que de mentir à son copin !

La fin de la récréation mit un terme à cette discussion ; mais Théodore furieux ne rêva que vengeance, et négligea ses devoirs pour chercher les moyens de punir celui qu'il appelait son infidèle copin.

Pour arriver à ce but, il se dépêcha d'aller raconter à tous les élèves ce qui lui était arrivé. Il broda sur le thème qu'il avait pris, il dit qu'Auguste l'avait trompé, que c'était un ladre, un égoïste, qui avait partagé avec lui quand il avait de l'argent, lui Théodore, et qui maintenant ne voulait plus partager.

Auguste, étant plus instruit que ses camarades, ne manquait pas d'envious. On était jaloux de lui ; et puis, au collège comme partout, on croit plus facilement au mal qu'au bien. Bref, avant la fin de la journée, l'avis général fut qu'Auguste était un détestable camarade et un *mauvais copin*. Il fut décidé à

l'unanimité que personne ne s'associerait plus avec lui, qu'on le laisserait tout seul et que, quoi qu'il pût lui arriver, personne ne lui prêterait assistance. A dater de ce jour, on se mit à fuir le pauvre Auguste comme un mal-faiteur. Personne ne voulait jouer avec lui, et pendant les récréations il restait seul. On le montrait au doigt, et on prévenait tous les nouveaux de ne pas parler au mauvais copin.

Dans les promenades on s'éloignait de lui ; et, comme il ne dépensait rien, qu'il se contentait de son pain sec, on le tournait en ridicule. Il n'y avait pas jusqu'au père Mayeux qui n'eût aussi son opinion sur le compte du pauvre Auguste, et qui, ayant perdu sa pratique, qui était bonne, ne l'appelât avarice quand il le voyait passer. Auguste avait-il une querelle, tout le monde était contre lui ; se perdait-il quelque chose, c'était toujours lui qu'on accusait, et on l'accusait souvent, car on prétendait qu'il poussait l'avarice jusqu'à détourner tout ce qui était égaré. Le pauvre Auguste supportait avec un courage stoïque tous ces désagréments ; il ne se plaignait jamais, et se consolait en se disant :

— Ça m'est bien égal, je suis sûr que je n'ai pas tort.

Ces mauvaises dispositions des élèves du lycée envers Auguste furent nécessairement bientôt connues du proviseur, qui se demandait d'où pouvait venir cette haine contre un élève studieux, qui remplissait exactement tous ses devoirs, et sur lequel ses professeurs et ses maîtres n'avaient rien que de louable à dire.

Cet état de choses durait déjà depuis bien longtemps, et la haine générale, loin de diminuer, semblait s'accroître encore : le proviseur s'en inquiéta enfin, et il en était à se consulter pour savoir s'il ne devrait pas prévenir la famille d'Auguste, lorsqu'il reçut une visite qui changea toutes ses intentions, et qui le rassura pleinement sur le compte d'un élève auquel il était sincèrement attaché.

Le lendemain du jour où il avait reçu la visite en question, le proviseur vint au réfectoire pendant le dîner. C'était une chose rare et qui annonçait un événement sérieux. Il y

eut bien quelques mauvais sujets qui, en descendant dans leur conscience, craignirent un peu que quelque faux frère n'eût caponné, et que quelques-unes de leurs espiègleries ne fussent le motif de cette apparition soudaine et insolite. Mais, au grand étonnement de tout le monde, le proviseur se borna à annoncer qu'au sortir du réfectoire tous les élèves se rendraient dans la cour principale et garderaient leurs rangs jusqu'à son arrivée. Les commentaires ne manquèrent pas et chacun se regardait d'un air étonné qui voulait dire : — Qu'y a-t-il donc de nouveau ? que va-t-il se passer ?

Enfin parut le proviseur ; il était suivi d'un soldat qui avait une jambe de bois et qui portait sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur. Derrière ce soldat venait une femme qui donnait la main à deux jeunes garçons, dont le plus âgé avait environ quatorze ans. Le silence le plus profond régna bientôt, excité par la curiosité, et le proviseur s'avancant devant la ligne des élèves attentifs :

— Jeunes élèves, dit-il d'une voix forte, depuis longtemps vous êtes injustes, depuis longtemps vous êtes ingrats ! Mais le jour de la justice est enfin arrivé, et vous allez, je l'espère, bientôt reconnaître et regretter votre erreur. Depuis longtemps vous poursuivez de vos sarcasmes, de vos injures, de vos mauvais traitements, un de vos camarades qui a tout souffert sans se plaindre pour accomplir la noble tâche qu'il s'était imposée. Ce n'est pas moi qui raconterai des faits qu'il est bon que vous connaissiez, je vais laisser parler ce brave homme ; sa reconnaissance lui servira d'éloquence.

Le silence redoubla : on eût entendu voler une mouche ; et le soldat à la jambe de bois vint prendre place près du proviseur.

— Pardon, excuse, monsieur le maître, dit-il à son tour ; mais lorsque, au régiment, on avait quelque chose à lire à l'ordre, on faisait former le cercle, et tout le monde entendait mieux.

— Eh bien ! faites former le cercle, mon brave, répondit le proviseur.

— Attention ! reprit le soldat du ton du commandement ; à droite et à gauche, formez

le cercle, marche!... Pas mal exécuté pour des conscrits, ajouta le soldat quand le cercle fut formé.

—Maintenant, je vas vous conter la chose en un temps et trois mouvements. Pour lors, faut vous dire que j'étais déjà depuis longtemps dans la garde de Sa Majesté l'empereur et roi,—et le vieux soldat porta la main à son chapeau, — quand il me vint à l'idée que j'avais fait ma part de besogne, que je commençais à devenir vieux, et qu'il était temps de prendre ma retraite. J'avais adressé une demande à ce sujet, quand, un jour, à la parade, l'empereur s'arrêta devant moi et me dit :

«—Qu'est-ce qu'on m'a donc conté, Jean Hiroux? — (c'est mon nom) — on dit que tu veux prendre ta retraite et te mettre sous la remise.

«— Dame! Majesté, que je lui dis, c'est que je commence à trouver que mon sac est lourd, que les étapes sont longues, et que j'ai de la peine à me réveiller avec la diane.

«— Comment! fit Sa Majesté en me prenant la moustache, toi qui es déjà entré avec moi deux fois à Vienne, deux fois à Berlin; toi qui as reçu cette croix à Wagram, tu demandes à t'en aller quand je veux mener promener tous mes braves du côté du nord! cela ne se peut pas; je compte sur toi!

Vous comprenez, mes enfants, qu'il n'y avait pas à répondre à une aussi aimable invitation; je fis un signe de tête et je me dis :

— Allons, mon vieux, encore une campagne, et puis du repos!

Je ne vous raconterai pas la campagne de Russie, vous la connaissez tous; mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'avais laissé à Paris Thérèse, ma femme, et mes deux enfants qui étaient tout petits alors. Tant que nous marchâmes vers Moscou, comme nous vivions au compte du paysan, je pouvais envoyer à Thérèse mes petites économies et ce que je trouvais dans les bivouacs abandonnés par ces ennemis que nous cherchions toujours et que nous ne rencontrions jamais. Enfin nous voilà dans Moscou! Quelle joie!

quel bonheur! que de belles et bonnes choses nous avions à profusion!

Hélas! tout cela ne dura pas longtemps. La neige, la grêle, le froid s'en mêlèrent, et nous fûmes bientôt à la débandade dans des immenses déserts où l'on n'apercevait pas seulement un clocher. Là, plus moyen de penser à Thérèse et à mes enfants; pas de pain, pas de vêtements, pas d'argent; la mort sous toutes ses faces, la mort de tous les côtés!

Pour comble de malheur, un jour où les Russes voulurent nous prouver qu'ils nous poursuivaient, je reçus une balle dans cette jambe. On me la coupa le lendemain, et, bonsoir la compagnie! On m'emmena dans le fond de la Russie, après m'avoir ramassé mourant dans la neige.

Oh! c'est alors que je compris l'horreur de ma position; éloigné de ceux que j'aimais, dans l'impossibilité de leur donner de mes nouvelles, de recevoir des leurs, inquiet sur leur sort, je souffrais de leurs maux et des miens. Je ne sais combien de temps se passa ainsi, le temps paraît si long quand on souffre! Enfin, un jour, on me renvoya en France, incapable de rien, privé d'une jambe, et désormais un embarras pour les miens. Après bien des fatigues, bien des tourments, j'arrivai à Paris; je n'osais pas aller dans le quartier où j'avais laissé ma famille, je craignais de ne plus la retrouver... Quelle fut ma surprise quand je revis la mère et les enfants, sinon en bien bon état, du moins mieux portants que je n'osais l'espérer! Mon premier soin fut de demander comment ils avaient résisté à tant de privations, et c'est alors que Pierre, mon aîné, me conta... ce qu'il va vous dire lui-même. J'aime mieux ça, car, moi, l'émotion me couperait la parole, et quand je pleure, je ne peux plus parler. Avance ici, Pierre, et raconte le restant de l'affaire.

— Mon Dieu, dit Pierre, ça ne sera pas long. Un jour que je voyais ma mère et mon petit frère mourants de faim, je sortis dans l'espoir de trouver quelque âme charitable qui vint à notre secours. J'avais la tête perdue, mais pourtant j'éprouvais de la honte à tendre la main, et je m'assis sur une borne

en fondant en larmes. En ce moment passa un jeune lycéen, il retournait gaiement à son collège; il s'arrêta devant moi et me demanda pourquoi je pleurais si fort. Je le lui appris au milieu des sanglots; il me regarda quelques instants, puis il me dit :

— Je veux savoir si tu ne me trompes pas, Tiens, voilà pour quelques jours; jeudi, à deux heures, trouve-toi près de la porte du lycée, au moment où nous partirons pour la promenade, je te remettrai encore quelque chose; dimanche je m'assurerai que tu ne m'as pas trompé, et alors tu pourras venir tous les jeudis et les dimanches. Depuis ce temps, tous les jeudis et les dimanches, ce bon jeune homme me donna un peu d'argent qui nous aida à avoir du pain et à attendre le retour de mon père.

— Oui, s'écria le soldat, me voilà de retour à présent, avec ma retraite, ma croix et mes bras qui valent bien encore quelque chose; maintenant nous n'aurons plus besoin de secours; mais j'ai voulu venir remercier et presser sur mon cœur celui qui, pendant que je défendais la patrie, a soutenu ma famille. Où est-il, que je l'embrasse ?

— Le voilà, père, fit Pierre en allant chercher Auguste qui se cachait au milieu de ses camarades.

Le vieux soldat, la mère, les enfants, entourèrent le jeune élève en lui témoignant leur reconnaissance, et formèrent un tableau qui émut vivement tout le monde.

— Enfants, s'écria le proviseur, voyez que de bien on peut faire avec ces petites sommes que vous dépensez en gourmandises, en futilités; ne l'oubliez pas, et rappelez-vous toujours l'exemple touchant que vient de nous donner celui que vous appelez le *mauvais copin*.

Le cri de : Vive Auguste ! éclata dans tous les rangs, et chacun voulut embrasser celui que quelques jours auparavant on accablait d'injures.

Entouré de l'estime de ses maîtres, de l'amitié de ses camarades, de la reconnaissance de sa famille et de celle du soldat, Auguste poursuivit glorieusement sa carrière scolaire; il est aujourd'hui un des hommes les plus haut placés dans la société, par son rang et par l'estime de ses concitoyens.

A. JADIN.

LES GENTILLESSES DE MADEMOISELLE LOUISE.

Mademoiselle Louise est une jolie petite fille aux beaux cheveux tombant en boucles folles; autour de son joyeux visage; elle a des yeux bruns fort spirituels, ma foi! une petite bouche mutine et un nez retroussé qui annonce l'espièglerie. Mademoiselle Louise a sept ans bientôt; cet âge qu'on est convenu d'appeler l'*âge de raison*, je ne sais pas pourquoi. Serait-ce par antiphrase?... Eh! mon Dieu, puisque l'occasion s'en présente, puisque le hasard a jeté sous ma plume ce mot renouvelé des Grecs : *antiphrase*, je ne suis pas fâché de l'occasion, et je vais en profiter pour faire un peu valoir ma science, et vous donner, en passant, une petite leçon de rhétorique. Ce

que c'est que le hasard, et comme il vous sert quelquefois!... L'*antiphrase* est donc une de ces figures de rhétorique qu'on appelle *tropes*, et elle consiste à exprimer précisément le contraire de ce qu'on veut dire, pour donner plus de force à son argumentation. Ainsi un avocat plaide contre un fripon, et s'écrie : Quel honnête homme que ce M^{...}! Puis il détaille tous ses forfaits. Cet avocat n'a pas fait autre chose qu'une antiphrase. Voilà ma petite leçon faite : m'en voulez-vous beaucoup? Non! Continuons donc et revenons à nos moutons, c'est-à-dire à mademoiselle Louise.

Mademoiselle Louise a donc ce qu'on appelle l'*âge de raison*, sans doute pour

mieux prouver qu'à cet âge on fait toutes sortes de folies. Elle est vive, espiègle, étourdie, et ses parents, qui l'aiment beaucoup, la gâtent tant et plus, se récriant à tous les instants du jour sur la vivacité de son esprit. A chaque nouvelle espièglerie de mademoiselle Louise, ce sont des admirations, des exclamations, des embrassements à n'en plus finir. Est-ce bien là la conduite que vous devriez tenir, parents de mademoiselle Louise? Avez-vous raison? Avez-vous tort? C'est ce que nous prouvera la suite de cette histoire.

Toujours est-il que mademoiselle Louise va sans cesse cherchant de nouvelles espiègleries, quelque nouvelle niche à faire, tantôt aux petits enfants qui viennent jouer avec elle, tantôt aux personnes qui viennent visiter son père, et enfin continuellement aux bonnes et aux domestiques de la maison. Puis, quand la niche est faite, elle vient fièrement la raconter à son père ou à sa mère, qui rient du meilleur de leur cœur, et ne manquent pas de s'écrier :

— Mon Dieu! que notre Louise est gentille! quelle espièglerie de caractère! Comme elle sera vive et enjouée!

Parfois il se rencontre bien quelques-unes des victimes de mademoiselle Louise qui ne trouvent point plaisantes les facéties de l'enfant, et qui viennent se plaindre; mais, dans ce cas, les parents font tant d'excuses, offrent, à ceux qui veulent bien consentir à les accepter, des réparations si avantageuses, ils disent alors tant de bonnes paroles :

— Certainement Louise a eu tort, elle ne devait pas s'adresser à une personne aussi respectable, aussi distinguée, aussi aimable! Mais l'enfance sait-elle raisonner? Ce n'est, du reste, que de l'espièglerie: Louise a si bon cœur! elle serait incapable de faire sciemment mal à une mouche.

Et tant d'autres phrases si convaincantes que l'on sort dans de tout autres dispositions que celles qu'on avait en entrant, et qu'on ne s'éloigne jamais sans avoir fait sa paix avec mademoiselle Louise, et l'avoir embrassée. Celle-ci, voyant que, malgré tout ce qu'elle fait, elle n'a jamais que des éloges et des caresses, ne se fait pas faute de recommencer sans cesse, comme vous le pensez bien, et elle

avance chaque jour d'un pas dans cette route des espiègleries qui côtoie de si près celle de la méchanceté.

— Voyons! à qui pourrai-je bien faire de bonnes niches aujourd'hui? se dit Louise en se levant chaque matin. Car c'est là son unique pensée, sa principale occupation.

— Un jour, — et c'est ici que nous allons voir où peut mener la funeste habitude qu'avait mademoiselle Louise, — un jour, à cette question qu'elle s'adressait chaque matin, la petite espiègle se fit joyeusement cette réponse :

— Ah! nous avons une nouvelle bonne qui arrive aujourd'hui : qu'elle se tienne bien, car je me sens disposée à la faire enrager, et à trouver toutes sortes de niches pour l'éprouver.

Ce matin-là, Louise fut plus gaie encore que de coutume, elle fut charmante avec ses parents, câline avec les domestiques, bref, elle fut si aimable que ces derniers se disaient entre eux :

— Quel dommage que mademoiselle Louise ait cette malheureuse habitude de faire des niches à tout le monde! Comme on l'aimerait sans cela, car elle a de bons moments!

Or, vous avez déjà deviné, j'en suis sûr, vous, chers petits lecteurs, qui êtes fort intelligents, que la cause de la gaieté, de l'amabilité de mademoiselle Louise ce matin-là, n'était autre que l'arrivée de la nouvelle bonne. Elle se promettait tant de plaisir à la faire enrager!

Louise s'était informée; elle savait que la nouvelle bonne devait arriver à midi. Aussi, pendant la matinée, la vit-on plusieurs fois rêveuse et pensive. C'est qu'elle cherchait dans sa tête à inventer les bons tours par lesquels elle devait inaugurer l'entrée de la bonne chez ses parents. Plusieurs fois, au milieu de ses profondes méditations, un sourire était venu effleurer ses lèvres : sourire de satisfaction qui prouvait que mademoiselle Louise n'avait pas trouvé son esprit stérile et qu'il lui avait fourni plus d'une bonne espièglerie.

Enfin midi sonna; à partir de cet instant Louise fut d'une impatience extrême.

— Voyez, elle n'arrive pas! fit-elle à plusieurs reprises; est-ce ennuyeux, moi qui

tiens en réserve de si bons tours à lui jouer ! si elle allait ne pas venir, comme cela serait contrariant !

Un coup de sonnette timide vint la rassurer à juste raison ; car, la porte ayant été ouverte, elle vit apparaître la nouvelle bonne, la victime si impatiemment attendue par elle. Mais quelle ne fut pas sa surprise, au lieu de la physionomie de bonne qu'elle s'était figurée, de voir le domestique introduire une femme déjà d'un certain âge, au maintien digne et réservé, et portant le costume des paysannes normandes. Cette femme entra suivie d'un commissionnaire qui portait une malle et un gros paquet.

L'air presque distingué, la physionomie calme et digne de la brave femme intimidait tout à coup Louise qui un instant sembla vouloir renoncer à ses projets. Mais bientôt la première surprise qui lui avait inspiré cette bonne résolution disparut et le mauvais naturel de mademoiselle Louise reprit le dessus. Pourtant ce retour aux pensées d'espièglerie ne s'était pas fait en un instant, et la bonne avait déjà eu le temps de se présenter à la mère de Louise et d'entrer dans sa chambre où elle était en train de déballer ses effets.

Profitons donc, si vous le voulez bien, du peu de temps de repos que nous laisse mademoiselle Louise avant d'en revenir à ses premières idées, pour faire connaissance avec la nouvelle venue.

Ursule était son nom : elle arrivait du fond de la Normandie pour occuper dans la maison des parents de Louise les fonctions importantes et toutes de confiance de femme de charge. Madame Ursule, comme elle s'appelait elle-même, était une des victimes du sort qui ne protège pas toujours les honnêtes gens : elle avait été fermière ; quelques années malheureuses et la mort de son mari, un digne homme, l'avaient ruinée tout à fait et mise dans la nécessité d'entrer en place pour gagner sa vie, elle qui naguère encore avait des gens à son service ! Comment elle venait chercher cette condition d'existence chez les parents de Louise, c'est toute une histoire :

Une des anciennes amies de pension de la

mère de Louise s'était mariée à un notaire de province et avait quitté Paris. Ce départ avait jadis fait la plus grande peine à la mère de Louise, qui alors était demoiselle. Quand elle fut mariée à son tour, sa première pensée fut pour son amie avec laquelle elle avait toujours conservé des relations épistolaires, et son premier désir fut d'aller faire un petit voyage en Normandie, afin d'embrasser son amie et de lui faire part de son bonheur. Les premiers désirs d'une jeune femme sont presque toujours satisfaits par un mari : le voyage eut donc lieu, et les deux amies s'embrassèrent comme on s'embrasse après deux ans de séparation. Il fut décidé, ce jour-là, que tous les ans les deux amies se verraient pendant un mois ; seulement, tantôt ce serait la provinciale qui viendrait passer ce mois chez son amie, tantôt la Parisienne qui irait en Normandie. Il fut fait comme il avait été décidé : et déjà, depuis son mariage, madame Resseuil, la mère de Louise, avait été quatre fois visiter madame Freissac, son ancienne compagne. Sur ces quatre voyages, Louise en avait fait deux avec sa mère, mais, comme au dernier elle avait cinq ans à peine, elle ne se rappelait que médiocrement ce qu'elle avait vu et ce qui lui était arrivé en Normandie.

Pourtant elle avait failli y mourir, la pauvre enfant ! Annonçant déjà le caractère qu'elle devait avoir un jour, en voulant pousser une petite fille plus âgée qu'elle, qui jouait au bord d'une rivière, elle y était tombée elle-même et déjà le courant l'entraînait, quand une pauvre femme, qui surveillait des laveuses un peu plus loin, l'aperçut. Il n'y avait pas d'hommes sur le lieu de l'accident ; comment faire ? La digne femme, qui n'a aucun secours à attendre pour sauver cette enfant qui se noie, ne calcule pas : elle se jette à l'eau, la saisit au passage et revient au bord avec des efforts inouïs. Cette femme ne savait pas nager... Cette belle action est bientôt connue : les parents de Louise ont tout vu en frémissant des fenêtres de l'habitation de leur amie ; ils accourent éperdus, et trouvent leur enfant sauvée dans les bras de la digne femme. Je ne me charge pas de vous peindre ici leur joie, ni les élans de leur reconnais-

sance ; tout ce que je veux vous apprendre, si vous ne l'avez déjà deviné, c'est que la courageuse femme à laquelle Louise doit la vie n'est autre qu'Ursule, la fermière.

Un tel service ne devait pas être perdu. En apprenant la ruine de celle à laquelle ils devaient d'avoir encore leur fille, ils se hâtent d'écrire à leur amie et de lui recommander d'offrir de prêter à madame Ursule une somme suffisante pour lui permettre de relever ses affaires... Mais ils ont le regret de recevoir une lettre qui leur annonce que madame Ursule, tout en les remerciant du fond du cœur, refuse leur offre, car, dit-elle, sa ruine n'est que trop certaine et rien ne peut la réparer. Après ce refus que pouvaient-ils faire, sinon proposer à madame Ursule de venir occuper dans leur maison, plutôt comme amie que comme domestique, une position de majordome ?

Et voilà pourquoi madame Ursule est arrivée tout à l'heure avec sa malle et un gros paquet, pourquoi enfin elle est en ce moment dans sa chambre, en train de déballer ses effets. Madame Resseuil n'a rien voulu dire à sa fille ; Louise n'ignore pas qu'elle a été sauvée par une paysanne, et comme elle a au fond un excellent cœur, elle ne parle jamais sans émotion de celle à laquelle elle doit la vie ; mais elle ne se rappelle pas ses traits, et sa mère n'a pas voulu la prévenir que la personne attendue était celle à qui elle était si redevable, afin de lui laisser tout le bonheur de la surprise.

Cependant, comme je vous l'ai dit, Louise a bien vite oublié les bons sentiments que l'aspect imposant de la digne femme avait, au premier abord, fait naître en elle, et la voilà qui, marchant avec précaution, s'appro-

che peu à peu de la chambre où madame Ursule est occupée à défaire sa malle. Une chose qui a bien un peu étonné Louise, c'est qu'en entrant, la nouvelle bonne, comme elle l'appelle, l'a embrassée avec effusion et presque en pleurant de joie. Qu'est-ce que cela veut dire ? cette femme l'aime donc ?... Mais bah ! il s'agit bien de cela vraiment, quand on se promet tant de plaisir à lui faire des niches ! Louise a souri tout à coup à une pensée soudaine ; l'espiègle a repris le dessus. Gare à vous, pauvre madame Ursule !

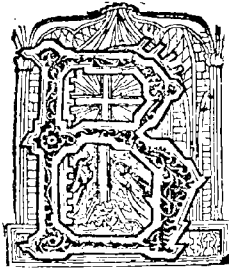
La porte de la chambre de l'ancienne fermière est entr'ouverte ; Louise la voit sans en être vue, car elle a le dos tourné. Un grand papier plié en forme de lettre est sur la table, auprès de la porte.

— Oh ! quelle idée, se dit Louise tout à coup, oui, cela serait charmant... Si j'y mettais le feu ? En allongeant le bras seulement, cela me sera facile et lui fera une peur affreuse ; elle croira que le feu est à la maison. Oh ! ça sera bien gentil !

Et la voilà courant à la cuisine et y dérochant des allumettes. Mais la rusée a bien soin d'en allumer une avant d'être portée d'être entendue par madame Ursule ; puis après celle qui brûle, elle en allume une autre et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle soit de retour près de la porte. Madame Ursule a toujours le dos tourné, — quelle chance ! — Louise se penche dans l'intérieur de la chambre, elle allonge le bras, et sa main qui tient l'allumette touche presque au papier. Oh ! bonheur ! la niche réussira ! En effet, le papier commence à prendre, il est pris tout à fait, il flambe !... Cachons-nous !

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIE.



onjour, bonjour, mes petits amis; eh bien! nous voilà donc en 1850! Voilà donc une nouvelle année qui commence! Permettez-moi, avant toutes choses, de souhaiter qu'elle soit bonne pour vous. — Comment, comment? vous chuchotez entre vous? Que vois-je? Qu'est-ce que c'est que cela? Vous me faites une surprise! Une canne nouvelle! avec un magnifique bec de corbin!... Oh! oh! mes enfants, vous avez pensé à moi? vous avez pensé à mes pauvres jambes assaillies souvent par la goutte, et vous avez voulu leur donner un soutien? Oh! je ne sais ce que j'éprouve; je suis bien ému, et je n'avais pas besoin de cela pour vous aimer.

Allons! approchez tous que je vous embrasse. Là!... voilà ce que c'est. Causons maintenant!

Une nouvelle année! La voilà! Elle est venue se glisser sous le grand manteau de neige que lui léguait 1849 mourant, et elle a fait son entrée dans le monde au milieu des boutiques en plein vent, des bruits, de l'agitation, de la boue des rues, des cochers de fiacre récalcitrants, des compliments, des embrassades, des pralines, des joujoux, des visites de cérémonie, des repas de famille, des cartes de visite et des serremments de main. Oh! le premier jour de l'an! jour unique dans l'année! Tout le monde à l'air affairé, préoccupé, joyeux d'être; on s'embrasse, on se prend les mains, on s'aime, les vieilles rancunes disparaissent, les portiers sont plus aimables, les domestiques plus empressés, les employés plus complaisants, et les enfants plus câlins! On va voir son oncle Pierre, sa tante Paul, son cousin Jacques, qu'on ne visite qu'une fois par an, qu'on n'a point vus

depuis l'année précédente; on leur exprime combien on les aime, et en voilà jusqu'au 1^{er} janvier de l'année suivante, qui verra la même agitation, les mêmes boutiques, les mêmes embrassades et les mêmes visites!

Et pourtant le premier jour de l'an, ce jour si beau pour vous que vous y pensez deux mois à l'avance; ce jour qui vous permet d'offrir à vos parents, sur un beau vélin roulé et tenu par des faveurs roses, les prémices de votre science, ce jour qui vous réserve, à vous charmants enfants, tant de surprises et tant de joie, ce jour où chacun paraît heureux et riant, n'en est pas moins accueilli à son arrivée avec des sentiments bien divers. Dame! écoutez donc, c'est qu'après tout le premier jour de l'an nous amène, à chaque visite qu'il nous fait, une année de plus. Pour vous, enfants, ce n'est rien; au contraire, c'est une joie, car cette année vous rapproche de la jeunesse tant désirée, du moment où vous aurez des moustaches comme votre frère aîné, où vous fumerez votre cigare en vous carrant sur le boulevard, au lieu de piocher votre rudiment et de feuilleter votre dictionnaire. N'est-ce pas que ce sont là vos idées et qu'une année ajoutée à celles que vous comptez déjà n'est pour vous qu'une joie de plus? Mais il n'en est pas ainsi de tous; car ce pas qui vous rapproche de la jeunesse en éloigne bien d'autres chaque année et les fait arriver insensiblement à la trentaine, puis à la quarantaine, puis, puis... Ce qui veut dire que moi, qui ai mes soixante-douze ans passés, je ne puis voir chaque année qui arrive du même œil que vous, chers enfants, qui ne comptez que l'appoint de mon âge. Comprenez-vous, et croyez-vous que j'aie raison de dire que ce jour qui nous apporte une année ne peut pas être accueilli également bien par tous?

Eh bien! pourtant, on vous aime tant, enfants, chacun de vous a tant de cordes en

son cœur qui l'attachent à nous, que, comme je vous le disais tout à l'heure, chacun a l'air riant et heureux. C'est qu'on est heureux de votre bonheur et riant de votre joie.

Ah ! il faut le dire, le jour de l'an est un bien beau jour pour vous ! Dès six heures du matin vous êtes éveillés, vous courez embrasser votre père et votre mère, et, tout en vous acquittant de ce devoir, vous portez les yeux çà et là autour de vous, dans l'espérance de découvrir le cadeau qui vous est destiné. Après avoir joui quelque temps de votre impatience, votre père sourit et vos vœux sont comblés. Vous recevez enfin les étrennes tant désirées, elles sont le prélude des jouissances de la journée.

Quelle journée ! comme elle est pleine d'émotions et de douceurs... Je veux parler des sucreries ! Les visites commencent, et à chaque nouvel arrivant, une nouvelle espérance s'éveille en vous. Et puis ce sont à chaque instant des cris de surprise, d'admiration :

— Mon Dieu ! que c'est joli ! — Oh ! les beaux bonbons ; regarde donc, maman !

Les meubles se couvrent de vos étrennes, les corbeilles s'emplissent de sucreries ; et vous ne cessez de regarder, de toucher et de goûter... de goûter surtout, petits friands que vous êtes ! Au fait, le moyen de passer devant une corbeille de fruits glacés, ou de pralines, ou de ces bonbons aux mille formes, si jolis et si succulents, sans se sentir attiré vers eux ? Et l'on y revient, l'on y revient sans cesse, si bien que, le soir arrivé, on s'assied sans appétit au dîner de famille, à ce dîner dont on se faisait une si grande fête.

Mais l'appétit vient en mangeant, et, au dessert, les friandises reparaissent. — Le jour de l'an est le règne des friandises. — Et on y fait honneur, et on va se coucher heureux, content, saturé de plaisirs, d'émotions et de sucreries ; et on s'endort, et on rêve pralines ou marrons glacés, ou beaux livres, ou cheval de bois, jusqu'à ce qu'on se réveille en sursaut, en proie... à l'indigestion !

Ah ! ceci, c'est le revers de la médaille, c'est le côté sérieux de la question ! Je sais bien que vous allez me dire qu'il est bien cruel

que de si beaux bonbons, si agréables au goût, si suaves à la bouche, puissent vous rendre malades. Que voulez-vous ? c'est comme cela, et Dieu l'a peut-être voulu afin de punir les petits gourmands et de leur prouver que s'il est bon d'user, il est toujours mauvais d'abuser. Il a voulu sans doute, en sa justice, que le châtement vint de la faute même, et que vous apprissiez par là que la chose la plus appétissante, la plus saine et la plus salutaire quand elle est prise avec mesure, peut devenir, dans le cas contraire, mauvaise, malsaine et dangereuse.

Et maintenant... mais je m'aperçois que je vous ai déjà parlé beaucoup, pour ne pas vous dire grand'chose. Ah ! je vous avais prévenus dans notre première causerie, je vous avais dit qu'il m'arriverait peut-être de radoter quelquefois, vous ne pouvez donc pas m'en vouloir, je ne vous ai pas pris en traître. Tenez, je crois que je ferai mieux de vous dire tout de suite les souhaits que je fais pour vous, au commencement de cette année.

Mes chers enfants, vous savez si je vous aime, écoutez donc les souhaits d'un pauvre vieillard dont le seul bonheur serait de pouvoir vous voir devenus des hommes remarquables et estimés. Ne vous étonnez donc point si mes souhaits ne répondent pas tout à fait dès l'abord à vos désirs ; je suis convaincu qu'en y réfléchissant sérieusement, vous reconnaîtrez que ces vœux sont ceux d'un vieux bonhomme que l'âge a rendu sensé, et que son affection pour vous rend peut-être un peu sévère.

Je vous souhaite à vous, mes jolies petites demoiselles, d'écouter sans humeur et avec soumission les observations de votre mère ou de votre père ou de votre institutrice, car elles auront toujours pour but de vous corriger d'un petit défaut ou de vous guérir d'un petit travers. Je vous souhaite d'être bonnes avec vos inférieurs, miséricordieuses aux pauvres, indulgentes aux défauts ou aux travers des autres, point impatientes, point colères, point bavardes, et surtout point menteuses, afin que vous soyez adorées par vos parents, chéries de vos compagnes et aimées de tout le monde. Je souhaite que vous travailliez afin d'être un jour des femmes accomplies, que

vous ne négligiez pas vos études d'agrément, votre piano, votre dessin, afin que plus tard vous puissiez demander à l'art des consolations dans les petits chagrins de la vie, et que vous suiviez avec ardeur vos ouvrages d'aiguille, car la fortune est inconstante et le travail seul reste fidèle. Je vous souhaite enfin d'apprendre, à l'exemple de vos mères, l'ordre, l'économie, la religion, afin qu'un jour vous soyez de bonnes femmes de ménage estimées de tous, et que plus tard, dignes mères, vous puissiez élever vos enfants aussi sagement qu'on vous élève vous-mêmes.

Quant à vous, jeunes garçons, charmants lutins qui vous impatientez déjà, je vous souhaite, si vous n'êtes pas au collège et si vous faites votre éducation chez vos parents, de ne point abuser de ce que vos études sont pour ainsi dire confiées à votre bon vouloir, pour ne pas travailler, je vous souhaite enfin une partie de ce que je viens de souhaiter à vos sœurs. Si vous êtes en pension ou au collège, je vous souhaite très-peu de retenues, encore moins de pensums, beaucoup d'exemp-

tions et une grande quantité de prix à la fin de l'année. Je vous souhaite de ne point perdre le temps que le bon Dieu vous donne pour étudier et de ne point rendre stériles, par votre paresse, les sacrifices que font vos parents pour votre éducation. Je vous souhaite de n'être point répondeurs, de ne point vous quereller avec vos camarades, et de ne point vous battre, ce qui amène presque toujours des punitions et souvent des horions qui laissent des traces. Je vous souhaite enfin une application constante et une ardeur invincible au travail, afin qu'un jour, comme vos pères, vous soyez des hommes instruits et remarquables dans la politique, dans les arts, dans les sciences ou dans l'industrie, et que, par vos nobles efforts, couronnés de succès, notre Belgique reste, grâce à vous, éloignée des secousses que l'Europe a éprouvées, et garde toujours le premier rang parmi les nations sages et modérées.

Voilà, mes chers enfants, quels sont les vœux que fait pour vous votre vieux causeur.
LE PÈRE ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPHEMÉRIDE.

Toujours désireux de vous amuser et de vous instruire à la fois, nous venons vous donner ici ce calendrier mensuel, qui sera une espèce de calendrier historique, car il vous dira les faits importants qui appartiennent à l'histoire et qui se sont passés, à des époques plus ou moins reculées, chacun des jours de l'année. C'est ce qu'on nomme Éphémérides, d'après l'étymologie grecque. Pour ne pas amener de monotonie dans ce travail, nous ne développerons que les faits qui nous paraîtront les plus importants à vous faire connaître. Nous croyons compléter par là, d'une façon à la fois agréable et instructive, ce que nous pouvons appeler la partie *magazine* du *Trésor de la Jeunesse*.

JANVIER.

1^{er}. Mardi. CIRCONCISION. — Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, ayant besoin de se rendre dans les Flandres qui dépendaient de l'empire, demande à François I^{er}, roi de France, la permission de traverser ses Etats. Celui-ci la lui accorde et le

reçoit pompeusement à Paris, le 1^{er} janvier 1540. Quelques courtisans conseillaient à François I^{er} de profiter de l'occasion pour s'emparer de son ennemi, mais le roi de France repoussa énergiquement de semblables conseils.

2. Mercredi. S. Basile. — Grenade était le siège de la domination mauresque en Espagne. Les Maures en sont chassés le 2 janvier 1472.

3. Jeudi. Sainte Geneviève. — Henri IV, après avoir abjuré la religion protestante, est reconnu roi de France et sacré à Chartres, le 3 janvier 1594.

4. Vendredi. S. Rigobert. — Jacques II, autrement Jacques Stuart, roi d'Angleterre, déchu du trône et remplacé par la maison de Hanovre, vient chercher un asile sur la terre de France et est reçu à Saint-Germain par le roi Louis XIV, le 4 janvier 1689.

5. Samedi. S. Siméon. — Le 5 janvier 1477, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, ennemi constant de Louis XI, roi de France, est tué au siège de Nancy, et trouvé mort dans les fossés de la ville.

6. Dimanche. EPIPHANIE. — Damiens, fanatique exalté, tente d'assassiner Louis XV à Versailles. Il est arrêté au moment où il va perpétrer son crime, et il est mené à la salle des gardes où on lui fait subir d'affreuses tortures. Ce criminel avait choisi pour son odieux forfait le jour des Rois, 6 janvier 1757.

7. Lundi. Noces. — Assaut d'Ostende donné le 7 janvier 1602.

8. Mardi. S. Lucien. — Le traité de Constantinople est conclu le 8 janvier 1784.

9. Mercredi. S. Pierre, évêque. — Pendant la quatrième croisade, les chrétiens, abusés par Alexis Comnène, empereur de Constantinople, se vengent de lui en prenant Constantinople le 9 janvier 1204.

10. Jeudi. S. Paul, ermite. Les Anglais s'étaient emparés de Calais, le duc de Guise leur reprend cette ville le 10 janvier 1558.

11. Vendredi. S. Théodore. — Le 11 janvier 1724, l'empereur de la Chine rend un édit très-sévère contre les catholiques.

12. Samedi. S. Arcade. — Bonaparte commande l'armée d'Italie qui s'empare de Mantoue le 12 janvier 1797.

13. Dimanche. Baptême de J.-C. — L'ambassadeur français Basseville est massacré à Rome, le 13 janvier 1795.

14. Lundi. S. Hilaire. — Les Français avaient pris Mantoue le 12; le 14 janvier

1797, ils livrent et gagnent la bataille de Rivoli.

15. Mardi. S. Maur. — La bataille de la Favorite, 15 janvier de la même année 1797. Comme vous le voyez, les succès se suivaient de près pendant cette magnifique campagne d'Italie, et cependant les héros qui remportaient de telles victoires étaient alors aussi mal nourris que mal chaussés!

16. Mercredi. S. Guillaume. — Charles-Quint abdique la couronne d'Espagne le 16 janvier 1556 et s'en défait en faveur de Philippe II, son fils. Cependant il garde l'empire qu'il doit aussi abdiquer plus tard.

17. Jeudi. S. Antoine. — La révolution, commencée en 1789, a marché grand train depuis quatre ans, et la Convention ose prononcer la condamnation de Louis XVI, le 17 janvier 1793!

18. Vendredi. Chaire de S. Pierre à Rome. Ce jour nous apprend que les liens de famille sont peu respectés chez les Turcs, car Mahomet fait d'un seul coup étrangler vingt et un de ses frères, le 18 janvier 1595.

19. Samedi. S. Sulpice. — Mais il faut bien aller aussi chercher quelques éphémérides dans l'histoire ancienne et l'histoire romaine. Cette dernière nous apprend que, le 19 janvier 379, l'empereur Gratien associe Théodose à l'empire.

20. Dimanche. S. Sébastien. — Nous allons encore vous parler de Charles-Quint; c'est que c'est l'homme qui a joué le rôle le plus important pendant une partie du seizième siècle. Sa rivalité avec François I^{er}, notre roi, occupa le monde pendant nombre d'années. Charles-Quint, qui était venu mettre le siège devant Metz, désespérant de s'en emparer sans une grande perte de temps et appelé ailleurs, en lève le siège tout à coup, le 20 janvier 1553.

21. Lundi. Sainte Agnès. — Ce jour, 21 janvier 1795, est à jamais mémorable dans notre histoire: c'est ce jour-là que l'arrêt de la Convention fut exécuté, et que la tête de Louis XVI roula sur l'échafaud!

22. Mardi. S. Vincent. — Pendant la campagne de Hollande de 1794, les Français s'emparent de Rotterdam, le 22 janvier.

23. Mercredi. S. Ildefonse. — C'est le 25

janvier 1631 que fut signé le traité de Brenwald, par lequel Gustave-Adolphe, roi de Suède, s'allia avec la France contre l'Empire.

24. Jeudi. S. Babylas. — Les états généraux, composés des élus du clergé, de la noblesse et du tiers état, sont convoqués le 24 janvier 1789.

25. Vendredi. Commémoration de S. Paul. — Le 25 janvier 1802, Bonaparte est proclamé président de la République Cisalpine.

26. Samedi. Sainte Paule. — Les Ligueurs, espérant encore pouvoir tenir tête au roi de Navarre qui, l'année suivante, sera sacré à Chartres sous le nom de Henri IV, les Ligueurs, dis-je, assemblent les Etats de Paris, 26 janvier 1593.

27. Dimanche. SEPTUAGÉSIME. — Les ar-

mées alliées, envahissant la France par l'Est, livrent le combat de Saint-Dizier, dans la Haute-Marne, le 27 janvier 1814.

28. Lundi. S. Charlemagne. — Les lettres de *cachet*, par lesquelles on pouvait, sans autre information, priver de sa liberté tout individu, fût-il noble ou roturier, furent abolies le 28 janvier 1788.

29. Mardi. S. François de Paule. — Le 29 janvier 1579, est signée l'union d'Utrecht.

30. Mercredi. Sante Bathilde. — Tipou-Saib, le héros de l'Asie, envoie en France des ambassadeurs, qui sont reçus à la cour de Louis XVI, le 30 janvier 1788.

31. Jeudi. S. Marcel. — Une année juste après, le 31 janvier 1789, avait lieu le pillage de la maison Réveillon, au faubourg Saint-Antoine. Ce fut le premier acte de violence de la révolution française.

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

LA TROISIÈME PERSONNE.

Le mari et la femme, bourgeois retirés du commerce et visant aux belles manières, avaient fait une longue leçon sur les usages à leur bonne, fille nouvellement arrivée de son village. — « Rappelez-vous, dit le maître à la maritorne, quand vous viendrez annoncer que le dîner est servi, de vous adresser toujours à la troisième personne. Ne l'oubliez pas. — Oh ! monsieur, je n'aurai garde. » Le soir même, la fille entrouvre la porte du salon : « — Monsieur et madame, vous êtes servis, dit-elle. — Sotte ! reprend le maître, c'est comme cela que vous profitez des leçons qu'on vous donne ! ne vous avais-je pas dit de vous adresser à la troisième personne ? — Ma fine ! monsieur, puis-que vous n'êtes que deux, je ne vois pas la troisième personne. »

LE SINGULIER ET LE PLURIEL.

Un jeune prince, ayant froid à la chasse,

dit au gouverneur qui l'accompagnait : — « Donnez-moi mon manteau. — Mon prince, répondit le gouverneur, les hommes de votre rang ne doivent pas s'exprimer au *singulier* comme ceux d'un rang inférieur : lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes, ils se servent toujours du *pluriel*. En conséquence, il fallait dire : Donnez-nous notre manteau. » A quelque temps de là, dans un violent accès de mal de dents, le jeune prince se plaignait ; mais, se souvenant de la leçon qu'il avait reçue précédemment, il s'écriait : — « Ah ! notre dent, notre dent ! — La mienne certainement ne me fait pas souffrir, dit le gouverneur. — C'est *singulier* ! reprit le prince d'assez mauvaise humeur ; je vois par là que le manteau est à nous deux, et le mal pour moi tout seul. »

DISTINGUONS !

On parlait à un évêque d'un abbé qui disait à tout propos, *distinguons*. « Monsieur l'abbé, lui demanda l'évêque, qui s'était fait fort de

» l'embarrasser, peut-on faire maigre avec
» du bouillon? — Distinguons, monseigneur,
» fit aussitôt l'abbé : si c'est avec le vôtre,
» non ; si c'est avec celui du séminaire, oui.»

BEAU TRAIT D'UN ANGLAIS.

M. Richardson, capitaine d'un vaisseau marchand anglais, ayant été assailli, le 23 mars 1776, près de Dantzig, par une furieuse tempête, parvint enfin, après une nuit de suprêmes efforts, quoique ses voiles fussent déchirées et ses cordages rompus, à entrer dans le port de cette ville, au point du jour. A peine arrivé, il alla prier le capitaine d'un vaisseau qui était à l'ancre de porter secours à seize personnes qu'il avait vues dans le plus grand danger sur le tillac d'un navire échoué appartenant à des Dantzikois. Celui-ci ayant répondu qu'il ne voulait pas s'exposer à périr lui-même, l'Anglais lui dit : — « Eh bien, puisque le danger vous effraye,

» quelque fatigué que je sois, je vais le braver ;
» je vous demande seulement vos gens, parce
» que les miens sont excédés de travaux et de
» veilles. » Refusé sur cet article, il se borna à demander une chaloupe qui était plus grande que la sienne, mais on ne la lui accorda pas davantage. Alors, sortant du vaisseau et regagnant le sien, il exhorte ses matelots, qui brûlent de prendre part à sa belle action et se hâtent de mettre la chaloupe à la mer. Affrontant toute la fureur des vagues, les Anglais furent assez heureux pour sauver la vie aux seize naufragés, ce qu'ils ne purent faire qu'en trois voyages, parce que leur chaloupe était trop petite. Le roi de Pologne, informé de cette belle action, envoya à M. Richardson, le sauveur de seize de ses sujets, une médaille d'or portant d'un côté son effigie, et de l'autre, dans une couronne de laurier, ce mot : *Merentibus*, récompense qu'il n'accordait qu'à ceux qui avaient rendu d'éclatants services à la patrie ou à l'humanité.

EXPLICATION DU JEU DE LA GLOIRE FRANÇAISE.

RÈGLES GÉNÉRALES.

Ce jeu, où se retrouvent les plus grandes illustrations et les gloires les plus brillantes de la France, est composé de 63 cases.

Des numéros d'ordre les désignent, en partant de la 1^{re} d'en bas (*la bataille de Tolbiac*) jusqu'à la 63^e au bout de la spirale (*le Panthéon*).

Pour jouer à ce jeu il faut avoir 2 dés, que chaque joueur jettera à son tour.

Le nombre de points amené par les dés sera, pour la première fois, marqué par chaque joueur en posant une marque sur la case dont le numéro correspond à ce même nombre de points ; — puis on ajoutera le second coup de dés au premier, et ainsi de suite, toujours en allant vers le nombre 63 ou Panthéon.

Chaque joueur doit avoir une marque particulière et distinctive.

Il n'est pas facile d'arriver à ce Panthéon :

On ne peut s'arrêter sur les *drapeaux*, qui se succèdent d'abord régulièrement de neuf en neuf, et ensuite se retrouvent encore à des intervalles irréguliers.

Si donc on arrive à un drapeau, il faut redoubler le nombre amené jusqu'à ce qu'on n'en rencontre plus.

Si, vers la fin de la partie, le nombre des points amenés fait dépasser le nombre 63, on redoublera et continuera de marquer ce double de ses points en rétrogradant.

Celui qui arrivera juste au nombre 63 aura gagné la partie.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

Le premier coup de dés peut amener 9.

9 peut se faire de deux manières, savoir : 5 et 4, ou 6 et 3.

Comme 9 est un diviseur de 63, et que ce premier nombre obtenu ferait trop tôt gagner en menant de suite au terme du jeu, on a mis à ce gain trop facile deux légères entraves :

Celui qui fera 5 et 4 ira au nombre 53, où se trouvent deux tas de boulets de cinq et de quatre;

Celui qui fera 6 et 3 ira au nombre 26, où se trouvent deux autres tas de boulets de six et de trois.

Qui fera 6, où il y a l'Entrevue du Pont de Montereau, payera le prix de la partie, et ira au nombre 12 pour se noyer sous les glaces de la Bérésina.

Qui ira au nombre 19, où il y a le Mont Saint-Bernard, s'y reposera jusqu'à ce que les autres joueurs aient tiré chacun deux fois.

Qui ira au nombre 31, où Charles le Téméraire se noie, payera le prix de la partie, et y restera jusqu'à ce qu'un autre joueur, arrivant au même nombre, vienne l'en délivrer; alors celui qui sortira du lac fatal ira prendre le numéro quitté par celui qui est venu le remplacer.

Qui ira au nombre 42, où se trouvent les Pyramides d'Egypte, payera le prix de la partie, et retournera au nombre 50.

Qui ira au nombre 52, où François I^{er} est en prison, payera le prix de la partie, y restera jusqu'à ce qu'un autre l'en retire, et ira prendre sa place.

Qui ira au nombre 58, où Kléber est assassiné, payera le prix de la partie, et recommencera tout le jeu.

Enfin, qui sera rencontré par un des joueurs, payera encore le prix de la partie, et ira prendre le numéro de celui qui l'aura déplacé.

Nous donnons, avec ce numéro, les premiers principes de

L'ÉCRITURE ANGLAISE,

Démontrée dans toute ses précisions, sans l'usage de mécaniques de ligaments, de règles, de crayons, de transparents; à la portée de tous les âges où l'on peut se rendre compte des choses.

Cette méthode, qui a eu de grands succès, est simplifiée par une position beaucoup plus facile, beaucoup plus naturelle et toutefois aussi sûre que celles qui l'ont précédée.

Dans tous les exercices préparatoires et les exemples qui s'y rattachent on donne à cette écriture la pente qu'il est nécessaire que les élèves observent, car dès qu'ils abandonnent nos modèles pour écrire librement et de fantaisie, ils auront naturellement assez de tendance à redresser leur écriture pour suivre les vrais principes de l'inclinaison fixée aux deux tiers du carré.

Au besoin on peut ne pas espacer les lettres autant qu'elles le sont dans nos modèles.

Nous laissons aux professeurs le soin de guider les élèves pour la position du corps, la taille de la plume, etc.

Après que nous aurons démontré l'écriture anglaise, il sera donné successivement des modèles de fantaisie.

AVIS.

Les grandes feuilles récréatives que nous joignons à notre **CONSEILLER DES ENFANTS**, ne pouvant s'expédier sous un autre format que celui du journal même, arrivent conséquemment à nos jeunes abonnés avec des pliures assez nombreuses.

Pour leur montrer combien nous savons prévoir tout ce qui peut leur être agréable, nous venons leur indiquer le moyen de faire disparaître tous les plis et cassures que le transport aura pu occasionner à leur feuille de prédilection.

Voici ce moyen, réduit à l'état de formule :

Prenez une planche très-plane et de la grandeur au moins de la feuille. Appliquez-y la

feuille du côté du dessin. Collez-en ensuite tous les bords avec de la colle à bouche, en mordant aussi peu que possible sur la feuille (une ligne à peu près). Mouillez ensuite légèrement la feuille par le côté du dos, que vous avez devant vous, et laissez-la sécher. Quand elle sera sèche, elle sera tendue comme une glace. Vous la détacherez alors de la planche en la coupant avec la pointe d'un canif en dedans de la ligne de colle que vous aurez mise. La planche est d'un usage indéfini.

Si l'on n'avait pas de colle à bouche sous la main, on pourrait y suppléer en posant sur les bords de la feuille mouillée des corps lourds et polis, tels que dictionnaires, marbres, etc... mais le premier moyen vaut mieux.

Ces moyens ne sont indiqués qu'à ceux qui ne voudraient pas coller leur feuille sur un carton.

PASSE-TEMPS DE L'ENFANCE.

QUESTIONS DU SPHINX.

(Note.)

Vous êtes trop savants, chers jeunes lecteurs, pour que j'aie besoin de vous dire que le Sphinx était un animal d'invention mythologique, qu'on représente avec une tête humaine et un corps de bête, ainsi que vous avez pu le voir en contemplant le Sphinx de granit qu'on garde au musée du Louvre. Point n'est besoin d'ajouter que la fable nous montre, dans un but tout philosophique, le Sphinx posant des questions aux héros, puis dévorant ceux qui n'en devinaient pas le vrai sens ; et que cette fable fut inventée sans doute pour prouver qu'au-dessus de la sagesse humaine il y a la sagesse divine, et qu'il est des mystères que l'homme ne doit pas approfondir. Vous êtes trop instruits enfin pour qu'il soit nécessaire de vous apprendre qu'Œdipe, avec le concours des dieux probablement, eut le bonheur de deviner le sens des questions du Sphinx et d'échapper ainsi à sa cruauté ! Ce que je suis chargé de vous faire savoir seulement, c'est que nous nous sommes procuré un petit Sphinx, de l'espèce la plus douce, un bonhomme de Sphinx qui vous posera chaque mois des questions, mais qui, soyez-en persuadés, ne dévorera pas ceux qui n'en auront pas deviné le vrai sens. Sur ce, nous allons vous donner ici les questions que, pour cette fois, il nous charge de vous transmettre, et nous sommes persuadés que parmi vous il se rencontrera plus d'un Œdipe.

QUESTION GRAMMATICALE.

Homonyme. — Je suis substantif, et alors je sers de nourriture aux bestiaux, ou bien quand je suis produit j'arrive à l'oreille de ceux qui ne sont pas sourds. Je suis encore pronom possessif, et, enfin, troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif d'un verbe qui se rencontre souvent sous votre plume quand vous écrivez. — Cherchez !

QUESTION MATHÉMATIQUE.

Un aveugle, entendant passer une bande d'écoliers, s'écria : « Bonjour, les vingt-quatre jeunes gens ! » Un des écoliers répondit : « Nous ne sommes pas vingt-quatre ; mais si nous étions cinq fois plus que nous ne sommes, nous serions autant au-dessus de vingt-quatre que nous sommes au-dessous. » — Combien y avait-il d'écoliers ?

QUESTION DE SIMPLE AMUSEMENT.

Je suis échelle le jour et serpent la nuit. — Que suis-je donc ?

QUESTION GÉOGRAPHIQUE.

Je fus célèbre au temps où je vis naître Ulysse,
Mais, grâce au changement qu'il faut que tout subisse,

Mon nom d'île, altéré par la place de l'i,
Se reconnaît à peine au nom de *Théaki*.
Je suis, comme autrefois, dans la mer Ionienne,
Mais si tu veux, lecteur, rendre sa gloire ancienne,
A mon nom qui se perd dans la nuit du passé,
Mets ma queue à ma tête, à la fin porte l'é.

QUESTION MATHÉMATIQUE.

I.

Combien font *mille sous, mille demi-sous, mille liards, mille demi-liards, mille deniers et mille demi-deniers* ?

Cherche, lecteur, et devine si tu peux !

II.

Un père de quarante-cinq ans demandait à son fils âgé de treize ans :
— Dans combien de temps aurai-je juste le triple de ton âge ?
Qu'a dû répondre le fils ?

III.

Quel est le tiers de trois, multiplié par trois, divisé par trois ?

SIMPLE QUESTION.

Trois jeunes gens voyagent ensemble, chacun avec sa sœur. Ils arrivent à une rivière qu'on ne peut traverser qu'avec un bateau, lequel ne peut contenir que deux personnes à la fois. Comment les six personnes, frères et sœurs, parviendront-elles à passer de l'autre côté de la rivière sans blesser la susceptibilité des frères, dont aucun ne veut consentir à ce que l'un ou l'autre des jeunes gens se trouve sans lui du côté où est sa sœur ?

Il est bien entendu qu'il n'y a point de batelier et qu'un des six voyageurs doit conduire le bateau.

(NOTE.) — Pour nous aider à résoudre cette question, qui n'est pas aussi simple que son titre veut bien le dire, notre sphinx, qui est un bon sphinx au fond, nous engage à nous servir des cartes et à représenter les trois couples, frère et sœur, par le roi et la dame de cœur, le roi et la dame de carreau et le roi et la dame de pique. Après cela, nous dit-il, placez-vous sur une table, supposez une rivière et... cherchez!!!

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Me mirant dans la mer et bravant la tempête,
Sous le beau ciel romain je porte haut ma tête.
Le soleil, qui toujours ruisselle sur mes flancs,
Me chauffe beaucoup moins que mes poumons brûlants.
— Parfois un sourd murmure, une lutte intestine
Jusqu'à mon épiderme apportent le frisson ;
Je m'émeus, je tressaille, et mon front s'illumine,
Et c'est d'une terrible et sublime façon !
— Alors je suis sans frein, je cours et me déchaîne ;
J'inonde en même temps et calcine la plaine,
Et puis je me rendors pour briller de nouveau...
— Ne changez point en moi votre jeune cerveau ?

F. DE V...

Mot de l'Enigme mathématique du numéro de janvier : LA CANNE AVAIT UN MÈTRE.

Celui de l'Enigme historique est : ESOPÉ.

Ceux de l'Enigme géographique sont : CORSE, ELBE, SAINTE-HÉLÈNE.



LE PETIT INCONVENANT.

La maman = Eh bien, Jules, tu n'embrasses pas ton Parrain qui m'offre de beaux bonbons.

Jules = Je n'embrasse pas ceux qui ne me donnent rien, na !

Le parrain = Et moi, je ne donne rien à ceux qui ne m'embrassent pas !

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — TROISIÈME FEUILLET.

(Ce feuillet est tout entier consacré à signaler les défauts des enfants de ma famille. Si d'autres enfants lisent les conseils que je donne aux miens dans ce feuillet, qu'ils en profitent, s'ils se reconnaissent dans ce que je vais dire pour mes petits-fils, neveux et nièces.)

XII



on cher neveu Oscar, vous fourrez constamment vos doigts dans votre nez. Tâchez de vous défaire de ce petit défaut : car, outre que ce n'est pas propre, cela a le désagrément de vous enlaidir le visage en vous grossissant le nez. Vous rappelez-vous, mon cher Oscar, ce grand monsieur qui vient quelquefois chez moi et dont le nez vous paraît si monstrueux que vous avez toutes les peines imaginables à vous empêcher de rire en le regardant ? Ce monsieur dont nous disons, en riant, qu'il possède pour nez un *pied de marmite* ? Eh bien ! n'en doutez pas, ce monsieur, étant enfant, faisait ce que vous faites aujourd'hui ; il fourrait ses doigts dans son nez : prenez garde, un jour, d'arriver à lui ressembler.

XIII

Vous êtes une charmante petite fille, croyez-en votre grand-papa, ma chère Olympe. Vous ressentez une grande joie mêlée d'une petite dose d'orgueil en faisant voir à tout venant votre cahier d'écriture où les *a* et les *b* empruntent à votre jeune inexpérience des formes si fantastiques. Vous êtes si fière de ne plus en être *aux bâtons* et de faire déjà assez de lettres pour écrire, tant bien que

mal, *papa, maman, je t'aime*, ces premiers mots qu'on écrive comme ils sont les premiers qu'on bégaye. Certes, ma chère petite fille, vous avez raison de vous glorifier de vos premiers succès calligraphiques ; mais dites-moi, je vous prie, ne pourriez-vous écrire sans vous couvrir d'encre depuis les ongles jusqu'au poignet ? Encore si ce n'était que la main ! mais, bon Dieu ! vous en avez partout ; sur votre collerette, sur votre robe, sur le visage, et vos lèvres en sont teintes et votre langue aussi ! Je sais bien que ces taches d'encre sont à vos yeux des preuves de votre savoir-faire, et que vous pensez qu'en vous voyant chacun doit se dire : « Eh ! vraiment, voilà une petite » fille qui écrit déjà ! » Pourtant, ma chère petite, on peut écrire avec plus de soin et de propreté. — « Mais mon frère aîné qui est au » collège, et qui par conséquent est bien plus » grand que moi, n'écrit pas plus propre- » ment, car il a de l'encre partout ; tous ses » mouchoirs en sont tachés, et il n'est pas jus- » qu'à ses bas bleus qui ne portent les traces » de son écriture. » Voilà ce que vous me dites pour votre excuse. Mais je vous répondrai que ce n'est pas une raison parce que votre frère est un petit sans soin qui fourre ses doigts dans l'écrivoire en compagnie de sa plume, pour que vous l'imitiez ; qu'il faut user de l'encre et n'en point abuser, et qu'enfin on doit mettre du soin à tout ce qu'on fait et toujours éviter de se tacher. Je vous engagerai enfin à dire cela à votre frère, quand

vous le verrez, et à le prier d'en faire part à ses petits camarades de la pension; car il y a bien des écoliers qui se barbouillent d'encre ainsi que vous et lui, mais qui, comme vous et lui, comprendront que ce n'est point propre et s'en corrigeront.

XIV

Ah! Paul, mon cher petit cousin, que vous êtes insupportable : vous reniflez sans cesse. Que diable! ce n'est pas pour rien que vos parents vous ont donné un mouchoir.

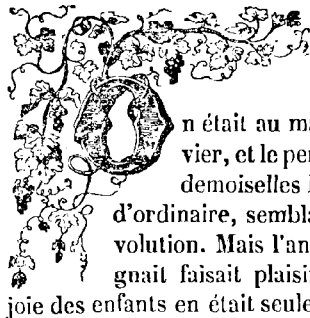
XV

Fi! mademoiselle Lisc, que c'est laid! vous

faites toujours la grimace derrière les gens qui entrent dans le salon de votre mère, et vous vous ingéniez à imiter leur démarche et à contrefaire leurs mouvements. Fi! vous ne pensez donc pas qu'il y a des glaces dans le salon, que ces personnes peuvent vous voir, que vous pouvez vous faire gronder d'abord et de plus causer de la peine à ces personnes qui ne vous ont jamais fait que des amitiés? Non, certes, vous ne pensez pas à tout cela, car vous ne tomberiez plus dans la même faute. Mais vous avez bon cœur et vous vous corrigerez.

FIN DU TROISIÈME FEUILLET.

LES DEUX PAPILLOTES.



n était au matin du 1^{er} janvier, et le pensionnat de mesdemoiselles Herbin, si calme d'ordinaire, semblait en pleine révolution. Mais l'anarchie qui y régnait faisait plaisir à voir, car la joie des enfants en était seule cause.

— Jour de l'an, ne t'en va pas
Sans m'apporter des bonbons!

chantait sur un mode peu littéraire une voix enfantine.

— Ah! quel plaisir d'être en vacances! disait une autre.

— Dis donc, Adèle, à quelle heure doit-on venir te chercher?

— Maman avait dit à neuf heures! il y a plus de dix minutes que j'attends!

— Moi, je ne sortirai qu'à dix heures, parce que papa va chercher mes frères d'abord : dame! c'est juste!... c'est moi qui suis sortie la première la dernière fois!

— Charlotte, auras-tu beaucoup d'étrennes?

— Je crois que oui; mon oncle a cligné des yeux en regardant maman quand j'en ai parlé.

— Vous êtes bien heureuses, mesdemoiselles; moi, j'aurai tout bonnement de l'argent, mon tuteur ne sait pas me donner autre chose!

— Tiens!... c'est plus commode; on achète ce qu'on veut; le mien ne m'offre que des choses utiles, comme il dit, et c'est très-en-nuyeux! L'année dernière il m'a donné un dictionnaire!

— Quelles drôles d'étrennes! s'écrièrent les voix joyeuses.

— Oui! je vous demande un peu si c'est la peine!

— Mon correspondant, dit d'un air capable, une petite bonne femme de neuf ans, m'achète ce que je veux.

— Et que choisiras-tu?

— D'abord je prendrai...

Un coup de la grande cloche d'entrée vint interrompre la narratrice, car c'était elle que son correspondant venait chercher.

De temps en temps, à intervalles fort rapprochés, de nouveaux appels se firent entendre. Quelques parents, pour hâter la joie des enfants, arrivaient les mains pleines de jouets, de cadeaux ; c'étaient alors des éclats de rire, des félicitations, des bonheurs... à n'en plus finir !... Puis la lourde porte tournait sur ses gonds, une voiture roulait sur le pavé de la cour et descendait la rue Pigale, en emportant un cœur joyeux. Peu à peu le calme se rétablit ; la maison redevint silencieuse, et comme l'on dit, le combat finit faute de combattants.

Toutes les élèves étaient parties !... toutes ! oh ! mon Dieu, non ! il en était resté une, petit ange aux blonds cheveux, au regard doux et triste, et qui n'avait pas pris part à la joie générale. Elle était restée assise dans un coin de la salle d'études, sans mêler sa voix à celles de ses compagnes. Dès le matin elle avait, comme les autres, revêtu sa belle robe des dimanches, mais elle l'avait recouverte de son tablier noir, afin de ne pas l'abîmer, lui avait dit la lingère ; la pauvre enfant avait obéi en soupirant : mais, en entendant tous les joyeux projets de ses jeunes amies, son petit cœur s'était gonflé et ses yeux s'étaient remplis de larmes. Quelques-unes, s'étant aperçues de son chagrin, avaient baissé la voix pour parler de leurs espérances. L'enfant vit bien qu'elle les gênait ; elle se leva doucement et alla s'asseoir contre la fenêtre, où elle parut fort occupée à regarder ce qui se passait dans la cour, bien que ni son oreille ni son cœur ne perdissent un seul mot de tout ce qui se disait autour d'elle. Mais bientôt il ne resta plus dans la chambre qu'une seule de ses compagnes qui, elle aussi, s'approcha en soupirant de la fenêtre.

— Regarde donc, Naldi, commé c'est ennuyeux ; on ne vient pas me chercher !...

Naldi se retourna au son de cette voix affligée ; elle sentit son propre chagrin à elle diminuer : c'était une amie qui lui arrivait, pour bien peu d'instant sans doute, mais enfin une amie dont la peine passagère compatirait à sa propre souffrance. Elle s'empressa donc de la consoler, en lui assurant que certainement on allait venir *bientôt* la chercher... mais combien elle eût voulu retarder ce mo-

ment ! Elle se montra douce, affectueuse, caressante avec sa petite amie, comme pour la retenir plus longtemps ! Mais enfin la fatale cloche s'étant fait entendre :

— Allons, vite, mademoiselle Clotilde, c'est à votre tour, avait dit la bonne...

Clotilde embrassa étourdiment sa petite compagne en lui disant : — Adieu ! Naldi, je t'apporterai des bonbons, — puis elle s'élança joyeuse dans les bras de sa mère.

Naldi resta donc seule, le cœur bien gros, mais elle contenait son chagrin, car mademoiselle Herbin lui avait dit le matin : — Naldi, si tu es bien sage, tu sortiras un peu avec moi ; — et l'enfant avait bien compris que *si tu es bien sage* voulait dire *si tu ne pleures pas !* Quelle autre faute aurait-elle pu commettre, la pauvre petite ?...

Malheureusement la bonne rentra dans la chambre pour prendre quelque chose que Clotilde avait oublié. Voyant Naldi la tête appuyée contre les vitres, elle lui dit : — Il ne faut pas pleurer, mademoiselle Naldi ! un jour votre papa reviendra, et vous sortirez aussi. — Ces paroles maladroites firent l'effet de la goutte d'eau ; le cœur de la pauvre enfant déborda, elle fondit en larmes... La bonne descendit tout doucement à la cuisine et en apporta deux sucres d'orge, une orange, une pomme, et elle posa tout cela près de Naldi. L'enfant la remercia avec affection, mais elle ne toucha à rien, et continua de pleurer. A quoi lui servaient ces petites friandises, puisqu'il n'y avait là personne pour les partager ?...

Naldi s'abandonna donc à toute sa douleur, oubliant mademoiselle Herbin, sa recommandation et sa bonne promesse. Il est vrai que la maîtresse était tellement occupée, qu'elle ne pouvait guère songer à faire sortir Naldi ; après le départ des élèves, des visites étaient arrivées, et tout présageait qu'elle n'aurait pas le temps de tenir cette promesse. Et cependant elle aimait bien sa petite élève, si docile et si appliquée, car, hâtons-nous de le dire, ce n'était point par punition que Naldi se trouvait retenue à la maison, mais bien parce qu'elle ne pouvait sortir, la pauvre enfant ! n'ayant plus de parents à Paris !

Naldi avait perdu sa mère ; et son père, officier de marine, était parti depuis neuf ou dix mois pour un grand voyage dans la mer des Indes. Il ne savait pas trop quand il reviendrait, car c'était un voyage d'exploration qu'il avait entrepris : c'est-à-dire que le gouvernement lui avait confié la mission d'aller visiter plusieurs terres encore inconnues ; on ne pouvait donc prévoir l'époque de son retour. M. G. était parti bien désolé de laisser à Paris sa chère petite fille ; il l'avait confiée à mademoiselle Herbin, la lui recommandant de toutes les forces de son amour paternel ; et la bonne institutrice remplissait avec exactitude la tâche qui lui avait été imposée. Naldi ne manquait de rien, elle était bien soignée, ses études étaient dirigées avec zèle, sa santé bien surveillée, mais c'était tout. Mademoiselle Herbin se devait à toutes ses élèves, un peu plus, un peu moins, et elle ne pouvait rendre à Naldi ni les caresses d'une mère, ni la tendresse et les attentions d'un père. Pourvu que l'enfant se portât bien et qu'elle fit des progrès dans ses études, mademoiselle Herbin pensait avoir tout fait, et elle ne songeait pas même à s'apercevoir que l'enfant était souvent triste, et qu'il y avait des circonstances, comme celle du premier de l'an, par exemple, où elle aurait eu besoin de caresses et d'un redoublement de sollicitude, pour lui faire supporter plus aisément l'isolement dans lequel elle se trouvait.

En partant, M. G... avait donné à mademoiselle Herbin une grosse somme d'argent pour payer la pension de Naldi, et lui procurer tout ce qui pourrait lui être utile ; il avait même ajouté : *et lui faire plaisir* ; mais la maîtresse de pension, craignant qu'il ne fût bien longtemps, bien longtemps sans revenir, jugea plus sage d'économiser beaucoup l'argent, et elle ne donna pas même à Naldi la moindre petite poupée. On ne peut pas la blâmer de cela, mais la petite fille en était bien triste, et vous la plaignez beaucoup, n'est-ce pas, mes enfants?...

Pendant que nous causions ensemble, la petite Naldi pleurait toujours, sans avoir regardé ni l'orange, ni la pomme, ni les deux sucres d'orge que la bonne lui avait apportés. Un autre jour cela lui eût fait plaisir sans

doute, mais elle était là toute seule, et puis c'étaient les friandises qu'elle obtenait les autres jours de fête, et il lui semblait que pour un jour de l'an on devait avoir autre chose. Pendant qu'elle était là à se désoler, elle entendit dans la cour une petite voix d'enfant qui chantait ?

Je suis un enfant gâté,
De jolie figure,
J'aime bien les petits pâtés
Et les confitures.

Puis la voix reprit plus joyeusement encore :

Mais maman m'en a donné,
Avec une belle poupée...

Naldi leva la tête, et vit dans la cour une petite fille de dix ans environ, et qu'elle connaissait bien pour l'avoir vue plusieurs fois apporter à la maîtresse des lettres et des paquets pour ses compagnes ; c'était la fille de la portière, elle se nommait Augustine et était, comme on le voit, un peu plus âgée que Naldi qui n'avait guère que huit ans. Augustine se promenait fièrement dans la cour, où il lui était à peine permis d'entrer les autres jours, parce que mademoiselle Herbin ne voulait pas de liaison entre ses élèves et la petite portière qui était cependant bien gentille, bien polie et très-bien élevée, je vous assure.

Mais ce jour-là Augustine était reine de la cour, et, tout en chantant, elle passa et repassa plusieurs fois sous la fenêtre derrière laquelle Naldi montrait sa petite figure attristée. Augustine tenait dans ses bras une poupée bien ordinaire, sans doute, mais qu'elle avait habillée elle-même. La robe de la poupée était très-bien faite, elle allait fort bien, et un petit bonnet très-joli, avec des rubans roses, complétait la toilette. Mais ce que Naldi regardait surtout, c'étaient les bonbons qu'Augustine tenait délicatement sur sa main étendue et que sa maman lui avait donnés. Ces bonbons étaient des papillotes très-gentiment enveloppées dans leur papier frisé. Naldi se rappelait que son papa lui en avait donné de semblables, et ce souvenir en ramenait bien d'autres et ravivait tout son chagrin ; elle eût bien voulu tenir dans sa main,

une petite minute seulement, ces belles papillotes, pour voir si elles ressemblaient à celles que son papa lui avait données, mais comment ferait-elle pour qu'Augustine lui en prêtât une, car elle n'avait certainement pas l'intention de la manger? En réfléchissant à cela, je ne sais comment il se fit que sa main toucha la vitre de la croisée, et au bruit Augustine leva la tête et fut très-étonnée de voir la petite pensionnaire, car elle les croyait toutes sorties.

Au bout de quelques minutes de contemplation, Augustine montra sa poupée à Naldi, puis ses papillotes, — il y en avait quatre, de couleurs différentes. — C'était en vérité bien joli! Puis la petite portière fit signe à la petite demoiselle de lui montrer ses étrennes à son tour. Naldi fit de la tête un *non* bien triste, qui voulait dire : je n'ai rien reçu. Augustine s'arrêta stupéfaite, puis elle réfléchit un petit instant, choisit ses deux plus belles papillotes, et les montra à Naldi en lui faisant un signe de la main qui signifiait : *Les voulez-vous?*... La petite fille tapa les mains l'une contre l'autre, en disant joyeusement : — Merci, je les regarderai et je vous les rendrai... Mais Augustine ne l'entendit pas, car elle aurait répondu : — Non, c'est pour vous tout à fait, prenez-les, vous me ferez plaisir... Le difficile était de les faire parvenir à Naldi... Il y avait bien un moyen, c'était d'entrer bravement dans la maison et de les apporter, car certainement tout le monde était si occupé, qu'Augustine n'eut rencontré personne; mais elle était très-obéissante et sa maman lui avait défendu d'aller au pensionnat sans sa permission. Tout à coup elle se frappa le front, elle venait de découvrir un bon moyen : elle fit signe à Naldi d'ouvrir la fenêtre et de descendre un cordon au bout duquel elle attacherait les bonbons, mais il était aussi défendu à Naldi d'ouvrir la fenêtre qu'à Augustine d'entrer dans la maison. Comment faire?...

Les deux petites filles se firent un signe d'intelligence et s'éloignèrent, l'une pour aller trouver mademoiselle Herbin et lui demander la permission de parler à Augustine par la fenêtre, l'autre pour demander à sa maman l'autorisation de donner à la petite demoiselle deux papillotes. La maman embrassa sa fille,

en lui disant : — Tu es une bonne enfant et je te le permets. Mademoiselle Herbin, de son côté, dit à Naldi : — Si vous me promettez d'être bien sages toutes les deux, j'enverrai demander à madame Renaud si elle veut laisser Augustine venir jouer ici. Naldi sauta de joie, et deux minutes après Augustine entra conduite par la bonne. Comme madame Renaud avait recommandé à sa fille d'être bien polie, Augustine s'approcha et fit un salut à Naldi, mais celle-ci se mit à rire et lui sauta au cou en l'embrassant de tout son cœur. Alors les deux petites filles commencèrent à jouer comme deux anciennes amies, et au bout de cinq minutes on se tutoyait comme de vieilles connaissances.

On déshabilla la poupée d'Augustine, puis on la coucha, etc., etc. Que de bons rires, que de joie! Naldi ne pensait guère aux belles papillotes, mais Augustine y songeait bien, elle, et elle lui fit tant d'instances, elle les lui offrit de si bon cœur, que Naldi consentit à les prendre *pour de bon*, et encore Augustine choisit-elle les deux plus grosses, les deux plus belles! Alors chacune des petites filles mangea une papillote et l'on se promit de garder les autres.

La journée s'écoula bien rapidement, si rapidement même que la petite pensionnaire oublia que mademoiselle Herbin lui avait promis de la faire sortir; elle ne se le rappela qu'un peu le soir, en se couchant, et encore ne le regretta-t-elle pas du tout, je puis vous l'assurer.

Le lendemain et les jours suivants, Augustine revint au pensionnat; elle était fort bien élevée, et mademoiselle Herbin ne vit nul inconvénient à la faire venir, puisque cela faisait plaisir à Naldi. Chaque jour vit aussi s'accroître l'amitié des deux petites filles, et elles songeaient avec chagrin au moment où il faudrait se séparer. Hélas! ce moment arriva bientôt, avec la fin des vacances du jour de l'an, et les élèves rentrèrent à la pension.

Que de choses elles avaient toutes à se dire; que de plaisirs à se raconter, de grandes nouvelles à s'apprendre! Toutes arrivaient les mains et les poches pleines de bonbons et de cadeaux de toutes sortes. Mais il faut bien le dire, mon Dieu! pas une n'avait pensé à sa petite campagne, et n'avait mis de

côté pour elle la moindre praline. Il y en eut deux ou trois cependant qui, en comptant leurs bonbons et en trouvant plusieurs de cassés, voulurent lui en donner les miettes, mais Naldi les repoussa sans rien dire, en songeant tout bas, dans son cœur, à sa bonne amie Augustine qui avait choisi, elle, ses plus belles papillotes pour les lui donner !

Une des élèves s'écria alors :

— Oh ! cette *pauvre Naldi* ! on peut bien lui en donner un tout entier.

Et elle lui en offrit un très-beau parmi les siens. La petite fille le prit, car elle n'avait nulle raison de le refuser ; mais elle rougit en le prenant, car cette sorte de pitié l'humiliait beaucoup. Elle ne mangea pas son bonbon, et le garda pour Augustine, bien qu'elle n'eût pas cependant grand plaisir à le lui offrir, car elle n'en avait pas eu à le recevoir, et ce n'était pas un grand sacrifice qu'elle lui faisait. Mais combien elle eût été contente de pouvoir lui donner quelque chose qui eût été à elle, bien à elle !

Depuis ce moment, Naldi, bien loin de redouter comme autrefois les jours de congé, les attendait avec impatience, car ils la rapprochaient de sa bonne amie Augustine, qui venait toujours alors jouer avec elle. Elle s'éloigna de plus en plus de ses égoïstes compagnes. Celles-ci, la voyant sans famille, sans joie, sans bonheur, ne lui témoignaient qu'une pitié insultante. Une d'elles osa même prononcer un jour le mot d'enfant *abandonnée*. Naldi entendit cette parole cruelle ; son cœur en souffrit, mais elle releva la tête fièrement, car elle savait bien, elle, qu'elle n'était pas une enfant abandonnée, et que son papa reviendrait un jour !... Il revint, en effet, mais au bout de bien longtemps, presque trois années, de sorte que le jour de l'an était revenu encore une fois, et que Naldi l'eût encore passé sans étrennes, si la bonne madame Renaud n'eût rempli les poches d'Augustine de beaux bonbons que les petites filles se hâtèrent de partager et de croquer.

Lorsque M. G. arriva, sa joie fut extrême de revoir sa chère enfant, — qui était très-grande, et qui avait fait de rapides progrès dans ses études. Il ne s'aperçut même pas de sa tristesse, car le bonheur que Naldi

éprouvait à revoir son père lui fit bien vite oublier tout l'ennemi de l'absence. M. G. remercia beaucoup mademoiselle Herbin des bons soins qu'elle avait donnés à sa fille ; mais il avait été séparé d'elle si longtemps qu'il ne voulut plus la quitter, et il résolut de lui faire terminer son éducation auprès de lui. Avant de la retirer de la pension, il pria mademoiselle Herbin de permettre à Naldi de donner une petite fête à ses compagnes. La maîtresse y consentit de grand cœur.

Naldi n'avait point encore parlé à son père d'Augustine, parce qu'il aurait fallu lui dire alors combien elle avait été triste et isolée aux jours de congé, et elle pensait bien que cela lui ferait beaucoup de peine, et pourrait peut-être l'empêcher de remercier d'aussi bon cœur mademoiselle Herbin ; mais elle se promettait bien de présenter plus tard sa petite amie à son père. Cependant, lorsqu'il fut question de la fête, elle témoigna le désir qu'Augustine y assistât ; mais mademoiselle Herbin s'y opposa vivement, en lui disant qu'elle devait oublier tous ces enfantillages ; qu'il ne convenait pas à mademoiselle G., la fille d'un homme aussi distingué, de continuer à avoir pour amie une petite portière.

Dans son bon sens d'enfant, Naldi pensait que puisqu'elle avait bien trouvé sa petite amie convenable lorsqu'elle était triste, elle ne devait point l'oublier dans son bonheur ! Mais elle avait l'habitude de l'obéissance, et elle se soumit, pour le moment du moins, car elle espérait bien obtenir de la tendresse de son père de revoir Augustine.

La fête eut lieu, mais M. G. vit avec chagrin que sa fille s'y montrait fort triste, et qu'elle paraissait contrainte et mal à l'aise avec ses compagnes, malgré toutes les avances que celles-ci lui faisaient, car elle n'était plus *la pauvre Naldi*, mais bien *ma chère amie, ma bonne, ma petite chérie, etc...* Le papa remarqua aussi que Naldi ne semblait préférer aucune de ses compagnes, et cela l'affligea beaucoup ; car il se disait : — L'être qui, pendant une intimité de trois années, n'a pas pu se former un ami, ne doit pas avoir un bien bon cœur. Il dissimula sa peine, et, la fête terminée, il emmena sa fille ; mais, au moment où la voiture passait sous la voûte de

la porte cochère, Naldi passa précipitamment sa tête à la portière. Vous devinez bien qu'elle cherchait à apercevoir Augustine et à lui envoyer un petit sourire amical ; mais elle ne la vit pas. Depuis un an la petite portière allait en apprentissage : donc ce jour-là comme les autres elle s'était rendue chez sa maîtresse, et Naldi retomba toute triste au fond de la voiture.

Le lendemain, M. G. entra dans la chambre de Naldi ; il l'embrassa tendrement, et, comme le jour de l'an approchait, il lui dit de choisir ce qu'elle voudrait pour ses étrennes, et qu'il le lui donnerait. A ce mot *étrennes*, qui rappelait à Naldi toutes ses douleurs, mais aussi toutes ses joies, elle se jeta au cou de son père, et lui dit, entre deux baisers, qu'elle voulait d'abord deux sacs de papillotes tous deux bien gros, bien pareils, parce que, dit-elle en riant, j'en donnerai un à quelqu'un, si tu veux me le permettre, cher petit papa. — M. G., surpris de ce vœu bizarre, lui en demanda l'explication, et Naldi lui raconta tous ses petits chagrins d'enfant, et lui parla bien longtemps d'Augustine. Pendant ce récit, M. G. fronça plusieurs fois le sourcil en songeant aux petites compagnes égoïstes de sa fille ; il regrettait presque la fête qu'il leur avait donnée pendant que la pauvre Augustine était à son travail.

Ensuite il embrassa Naldi, et lui promit qu'elle aurait ce qu'elle désirait ; puis il sortit. Il fut bien longtemps absent, le lendemain encore et plusieurs jours de suite. Des ouvriers furent appelés ; on apportait des meubles pour arranger une chambre dans laquelle Naldi ne pouvait entrer, et elle souriait en elle-même en pensant aux bonnes surprises que ses compagnes racontaient quelquefois avoir reçues de leurs parents.

Enfin le jour du premier de l'an arriva, et

la chambre mystérieuse fut ouverte. Mais quel fut l'étonnement de Naldi ! dans cette chambre il y avait deux petits lits, garnis de leurs jolis rideaux, deux petites commodes, deux toilettes, deux petites tables à ouvrage, tout par deux enfin, et tout cela bien gentil, bien coquet, bien pareil surtout. Naldi ouvrait de grands yeux, regardant son père pour savoir ce que signifiait ce qu'elle voyait. M. G. lui dit :—Quant aux sacs de papillotes, ma chère enfant, j'ai voulu donner à celle qui te les donnait autrefois le plaisir de te les offrir aujourd'hui.

A peine achevait-il ces mots, qu'Augustine entra et courut se jeter dans les bras de Naldi. Toutes deux se trouvaient absolument mises de même. — Ma bonne Augustine, continua M. G., vous avez traité ma fille en sœur lorsqu'elle était seule et triste ; maintenant qu'elle est heureuse, elle vous traitera de même, je l'espère... Dis, Naldi, veux-tu ?— Pour toute réponse, les deux petites filles s'embrassèrent avec tendresse.

Madame Renaud parut alors, et Naldi apprit qu'elle venait s'établir dans la maison de son père en qualité de femme de charge : c'était une juste récompense de la bonne éducation qu'elle avait donnée à Augustine.

A partir de ce moment, les deux enfants partagèrent les mêmes leçons, les mêmes plaisirs ; tout fut en commun entre elles, et M. G. a commencé par assurer l'avenir d'Augustine en plaçant sur sa tête une somme assez considérable. Lorsque par hasard, dans leurs promenades, les deux amies rencontrent quelques-unes des anciennes compagnes de Naldi, qui, la voyant heureuse, veulent s'approcher d'elle, elle se contente de les saluer et se hâte de s'éloigner en serrant la main de sa seule véritable amie.

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

PHYSIQUE ET CHIMIE.

LE CABINET DE GRAND-PAPA.



Il arriva qu'un matin Edouard et Georges s'éveillèrent de très-bonne heure, et, se retournant dans leurs petits lits de fer placés l'un près de l'autre, ils se regardèrent en souriant, comme deux bons frères qui s'aiment bien.

— Dis donc, Georges, je ne puis plus me rendormir, toute la nuit j'ai rêvé des cygnes qui vont tout seuls.

— Et moi de ces petites boules qui brûlent sur l'eau...

— Et de ce bouquet que l'on voyait sur le vase et qui cependant n'y était pas.

— Et de toutes ces liqueurs qu'on changeait en rouge, en bleu, en vert, tu sais...

— Et de ce ballon qui est parti tout seul.

— Il faudra demander à bon papa qu'il nous explique tout cela, lui qui sait tant de choses !

— Oh ! moi je ne puis plus y tenir, il faut que j'y aille tout de suite.

— Et moi aussi.

Et nos deux gamins, qu'on avait tant de peine à faire lever le matin d'ordinaire, furent à bas du lit en un clin d'œil. — C'est que la veille ils avaient été chez madame d'Orsy, qui avait fêté la naissance de son fils Félix par une soirée de physique amusante, récréation agréable et plus utile encore, car elle donne aux enfants cette noble curiosité qui leur fait souvent entreprendre de sérieuses études.

Edouard et Georges eurent rapidement fini leur toilette du matin, s'agenouillèrent l'un près de l'autre et firent leur prière accoutumée avec un ferveur plus vive encore que les

autres jours, car il se mêlait dans leur cœur cette sainte pensée, que Dieu éclaire ceux qui prient et qu'ils avaient besoin de sa bénédiction pour comprendre les explications de leur grand-père. Et puis comment monsieur de Vagney allait-il les recevoir ? Cette idée les troublait singulièrement. En effet, monsieur de Vagney, grand-père des deux enfants, était un de ces vieux gentilshommes, ancien débris de l'armée de Condé, qui, pendant l'émigration, avait su tirer parti de ses connaissances en chimie et en physique pour se faire nommer professeur dans une université d'Allemagne. — Son âge, ses malheurs, l'habitude du professorat avaient donné à ce vieillard cette apparence imposante et sévère qui glace les enfants au milieu de leurs joies les plus folles. — Quoique très-bon et très-affectueux pour ses petits-fils aux heures de la soirée où la famille se réunissait, le matin il était d'une rigueur inflexible ; il avait fait arranger au fond du parc un pavillon isolé, où il leur avait expressément défendu de jamais se présenter. Là, retiré au milieu des instruments de la science qu'il aimait, il poursuivait la recherche de ces problèmes immenses qui sont maintenant la clef de la société moderne. — De temps en temps une épaisse fumée sortait par torrents de la cheminée du laboratoire ; une vapeur âcre et caustique se répandait au dehors, et les arbres qui l'entouraient témoignaient par leurs feuilles jaunes et desséchées que ce n'était pas sans danger que l'on approchait du redoutable pavillon. — Souvent les deux enfants avaient suivi de loin le grand vieillard à la taille légèrement courbée, au front chauve, aux longs cheveux gris, au costume si ancien

qu'il paraissait un portrait d'ancêtre descendu de son cadre, lorsqu'il se dirigeait vers le fond du jardin ; mais dès qu'ils s'approchaient par trop près, une odeur piquante venait leur chatouiller la gorge et les narines, et ils se mettaient à tousser et à éternuer, si bien qu'ils se sauvaient à toutes jambes, de peur d'être grondés. Mais cette fois-ci leur curiosité était si fortement excitée, qu'ils étaient prêts à braver tout pour la satisfaire. — Ils descendirent donc rapidement au jardin et allèrent se cacher dans l'allée qui conduisait au pavillon, — et ils attendirent en silence le passage de leur grand-papa.

— Chut ! chut ! le voilà.

— Pourvu qu'il ne nous tire pas les oreilles et ne nous renvoie pas !

— Attends, il a un moyen : j'ai lu dans la Bible que quand on veut toucher quelqu'un on croise les bras contre sa poitrine et on se frappe le front contre terre.

— Merci, dit Georges, cela doit faire mal ; moi j'ai lu dans Virgile que l'on embrasse les genoux, j'aime mieux cela.

— Comme tu voudras, je m'en tiens à mon idée.

— Et moi à la mienne.

— Tais-toi donc, il n'est plus qu'à quelque pas de nous. Allons, y es-tu ?

— Oni.

— Une, deux, trois !

Et les deux enfants vinrent se jeter sous les pas de monsieur de Vagney, qui, le front pensif et la tête penchée, s'en allait au pavillon, s'en remettant à ses jambes du soin de le conduire, tant sa pensée était loin. Aussi son étonnement fut-il grand de sentir embrasser la boucle de sa culotte courte par Georges, qui s'écriait :

— Au nom des Dieux immortels, grand-papa, ne me repoussez pas.

Il fut encore plus surpris, lorsqu'à trois pas devant lui il vit Edouard la face contre terre, qui criait de toutes ses forces :

— Au nom du Dieu des armées, grand-papa, écoutez ce que je veux vous demander.

Monsieur de Vagney était de bonne humeur ce matin-là ; il avait trouvé le moyen de combiner deux corps qui jusqu'alors

n'avaient pu être réunis d'aucune manière ; aussi écouta-t-il avec bienveillance ses petits-fils.

— Que diable faites-vous donc là, gamins ? dit-il en s'arrêtant et en tirant d'une large boîte d'or une énorme pincée de tabac ; est-ce que vous me prenez pour Agamemnon, ou pour Melchisedech ? Il faut que vous soyez bien pressés pour être levés de si bonne heure. Voyons, Edouard, relève-toi ; tu as le front tout égratigné ; et toi, Georges, laisse ma jambe, et dis-moi ce que vous voulez.

— Grand-papa, nous voulons l'explication des tours que nous avons vu faire hier chez madame d'Orsy, nous voulons savoir pourquoi la boule brûle dans l'eau ?

— Pourquoi les cygnes en verre marchent tout seuls dans la cuvette sans remuer les pattes ?

— Assez, assez ! Ah ! vous voulez savoir tout cela, mes drôles, et c'est pourquoi vous voilà ici ? Eh bien ! venez avec moi, mais vous serez bien sages, vous ne toucherez à rien, vous ne casserez rien.

— Non, bon papa, dirent à la fois les deux frères.

— Alors, venez.

Quand on fut arrivé à la porte du pavillon, M. de Vagney leur renouvela ses recommandations et les fit entrer dans un petit cabinet attenant à son laboratoire. Après les avoir mis devant lui chacun sur une chaise, il s'enfonça dans son grand fauteuil. Les deux enfants ouvrirent leurs yeux et leurs oreilles, et le vieux savant commença.

— Vous savez que la nature entière se compose de ce qu'on appelle des corps, c'est-à-dire tout ce qui peut tomber sous nos sens. Ces corps peuvent agir l'un sur l'autre de différentes manières, soit au contact comme l'eau qui fond le sucre, soit à distance comme le bois enflammé qui rayonne au loin de la chaleur.

Toutes les actions des corps au contact, toutes les modifications qu'ils éprouvent l'un par l'autre en se touchant, sont du domaine de la *chimie*. Toutes les actions qu'ils exercent de loin les uns sur les autres sont au contraire du ressort de la *physique*.

Ainsi, toi, Georges, tu me demandes de la

chimie, car ta boule n'enflamme l'eau que lorsqu'elle la touche; va prendre ce flacon qui est sur le second rayon à gauche. Bien. Prends garde de le renverser. Apporte-le-moi. — Tu vois dedans de petits globes gris comme ceux que tu as vus hier, cela s'appelle du *potassium*; je les conserve dans une huile minérale qu'on nomme huile de naphthe, parce que dans tout autre corps ils se détruiraient.

Apporte maintenant la cuvette de verre avec l'eau qu'elle contient, prends cette boule et jette-la toi-même dans le vase.

L'enfant ne se le fit pas dire deux fois, et, tout fier de sa mission, quoique au fond un peu effrayé du résultat, il jeta le globule, qui, tournoyant d'abord en sifflant à la surface du liquide, s'enflamma, ainsi que toute la partie qui l'entourait en jetant une lueur vive d'un beau pourpre un peu violet.

Quand il eut bien tourné, bien sifflé, bien brûlé, il éclata en faisant entendre une légère détonation et en remplissant l'air d'une forte odeur de lessive.

— Eh bien, monsieur Georges, vous avez bien vu, n'est-ce pas? reprit M. de Vagney. Je vais vous dire maintenant ce qui s'est passé. L'eau se compose de deux corps, l'hydrogène et l'oxygène: ce dernier a une extrême tendance à s'unir avec notre potassium, aussi toutes les fois qu'ils se touchent ils se réunissent ensemble. Comme chaque fois que l'oxygène se combine avec un corps, il y a dégagement de chaleur, et que cette chaleur est d'autant plus vive qu'il a plus d'affinité pour lui, comme aussi le potassium est le corps qu'il préfère entre tous, c'est avec lui que la flamme, la lumière et la chaleur sont le plus intenses.

— Mais, bon papa, pourquoi cette odeur de lessive?

— C'est qu'en s'unissant à l'oxygène, le potassium forme un nouveau corps nommé potasse, c'est-à-dire oxyde de potassium. Cette potasse que l'on forme ainsi se trouve toute faite dans les cendres de bois que l'on emploie pour laver le linge: il n'est donc pas étonnant que la potasse sente la lessive.

— Mais pourquoi emploie-t-on ces cendres pour blanchir le linge?

— Parce que la potasse qu'elles contiennent a la propriété de dissoudre les corps gras, tels que les taches de sauce que vous mettez toujours à votre jaquette quand vous mangez, monsieur Georges.

Voyons, à ton tour, Edouard: tu m'as demandé pourquoi les cygnes de verre courent sur l'eau?

— Oui, grand-père.

— Va me chercher cette petite planche de liège, pique dedans ce petit clou. Bien. Va prendre maintenant ce grand morceau de fer qui est là-haut sous ce globe de verre; mets ta planchette dans l'eau, approche maintenant ton barreau de fer par un des bouts.

— La planche marche vers la barre!

— Approche davantage.

— Ah! mon Dieu, voilà la planchette qui saute hors de l'eau et qui s'attache au barreau par l'endroit où est le clou.

— Maintenant, ôte le clou, et mets une aiguille à la place; frotte-la un peu avant sur la barre.

— C'est fait.

— Remets le liège dans l'eau. A présent, approche un des bouts de ton barreau: la planchette vient; retourne la barre; présente l'autre bout.

— Tiens, voilà le liège qui se sauve à l'autre extrémité de la cuvette...

— Retourne.

— Il revient.

— Retourne encore.

— Il se resauve.

— Présente le milieu de la barre.

— Il ne bouge pas.

— Allons, voici l'expérience faite; je vais maintenant t'en donner l'explication, monsieur le physicien, car tu viens de faire de la physique, puisque tu as agi sur ce liège sans le toucher.

Ce barreau se nomme un aimant; sa propriété est d'attirer à lui le fer, quelle que soit sa forme. Aussi, quand tu avais mis un clou, ton barreau attirait ta planchette. Quand tu as mis une aiguille, ce fut différent, car elle est en acier; or, un morceau d'acier, mis en contact avec un aimant, devient aimant lui-même. Alors l'action change, car la force se concentre comme dans le premier barreau,

vers les deux bouts qu'on nomme pôles ; et alors vois ce qui se passe. Supposons qu'une des deux extrémités se nomme *a* et l'autre *b* ; quand tu approchais l'extrémité *a* du barreau de l'extrémité *b* de l'aiguille, le liège venait vers toi. Quand, au contraire, c'était l'extrémité *a*, la planchette se sauvait. En voici le motif : les pôles semblables se repoussent, les pôles contraires s'attirent : le milieu de la barre reste libre, ce qui fait qu'il n'a aucune force ; aussi tu as vu, rien ne bougeait quand tu l'approchais...

A cet instant une forte détonation se fit entendre, suivie d'un cri aigu. M. de Vagney se leva brusquement et regarda ; Georges n'était plus dans le cabinet : voyant son grand-père attentif et concentré dans sa leçon à son frère, il s'était glissé dans le laboratoire ; là, voyant une grande roue de verre, il s'était mis à la faire tourner avec cet amour du mouvement qui possède les enfants à un aussi haut degré. C'était la roue d'une machine électrique dont le conducteur était en rapport avec un vase dans lequel se trouvait un mélange d'oxygène et d'hydrogène dans les proportions nécessaires pour faire de l'eau. Au moment où l'étincelle électrique vint à traverser le ballon de verre, la détonation fut

si forte que Georges tomba à la renverse de frayeur en poussant le cri qui avait tant effrayé son frère et son grand-père. Une belle et limpide goutte d'eau se balançait au sommet du vase et scintillait à travers les parois.

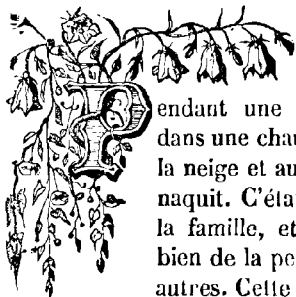
— Bon ! voilà mon jeune chimiste qui fait des siennes ; tu viens de recomposer l'eau que tu avais décomposée tout à l'heure...

Mais Georges était trop effrayé pour comprendre.

— Allons, petit désobéissant, dit le grand-papa à moitié fâché, vous voyez le résultat de votre curiosité. Vous en savez trop pour en rester là, et déjà vous en savez assez pour vous faire beaucoup de mal. Travaillez donc afin de vous rendre bientôt capables d'apprendre toutes ces choses ; jusque-là vous n'entrerez plus dans mon laboratoire ; jusque-là, contentez-vous de vous amuser aux tours des physiciens sans en chercher une explication qui est au-dessus de votre portée. Je suis sûr néanmoins que la visite au cabinet de grand-papa vous laissera le désir de vous instruire, et, à cause de cela, je ne la regrette pas.

JULES DE LA TESTE.

LE HUITIÈME ENFANT.



endant une soirée d'hiver, dans une chaumière ouverte à la neige et au vent, un enfant naquit. C'était le huitième de la famille, et déjà l'on avait bien de la peine à nourrir les autres. Cette famille avait été ruinée par une longue suite d'accidents et d'infortunes. Point de feu dans la cheminée, point de pain dans la huche ; le père était malade, la mère presque mourante ; les sept

enfants grelottaient dans une autre chambre, rassemblés en tas sur la paille pour tâcher de se réchauffer un peu.

Une bonne voisine qui se trouvait là se hâta d'envelopper dans un chiffon le nouveau-né, qui semblait n'avoir pas le souffle, et elle courut chercher le curé pour qu'il le baptisât tout de suite, car elle craignait qu'il ne pût vivre jusqu'au jour. Le curé ne tarda pas à paraître.

— Tenez, monsieur le curé, lui dit triste-

ment le père, voilà un pauvre petit qui vient bien mal à propos. Comment le nommerons-nous ?

— Nous le nommerons Dieudonné, répondit le curé, car c'est Dieu qui vous le donne très à propos pour vous consoler et vous secourir. Jamais un enfant ne vient dans une famille sans apporter avec lui de quoi vivre, et au delà. En voici la preuve.

Tandis que le curé parlait, sa servante entra dans la chaumière, ayant au bras un grand panier, d'où elle tira du linge et toutes sortes de provisions. Retournant ensuite à la porte, elle revint avec un beau fagot.

— Oh ! monsieur le curé, s'écria le bonhomme, que nous vous remercions !

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit le curé. On m'a donné tout cela dans les maisons où j'ai quêté pour vous. Remerciez Dieu, qui ne permet point qu'on rencontre un cœur assez dur pour refuser d'assister un pauvre ménage où il y a huit enfants.

Voilà un beau feu qui pétille et qui réjouit tout le monde. On enveloppe le petit dans des langes bien chauds, on le baptise, on le met auprès de sa mère, qui pleure de joie ; le curé jette sur eux son manteau et les bénit. En même temps la voisine s'en va dans l'autre chambre les mains chargées de pain, de viande et de fruits, et elle dit aux sept enfants qui comptaient bien se coucher sans souper : Mangez ce que vous envoie votre petit frère Dieudonné. Ils s'écrièrent tous en frappant des mains et en sautant : Vive Dieudonné notre petit frère !

On fut quelque temps sans trop savoir si Dieudonné voudrait vivre. Il était gentil, mais petit, mais faible à faire pitié. Mais tout faible et petit qu'il était, il tenait bien sa place dans la famille et dans le village. Tout le monde s'intéressait à lui et à ses parents, qui justifiaient d'ailleurs cet intérêt par leur honnêteté. Son père et sa mère, indépendamment des petits cadeaux qu'on leur faisait, avaient toujours du travail ; ils l'emportaient sur tous leurs concurrents, même sur ceux qui auraient travaillé un peu plus habilement qu'eux. « Ils ont huit enfants, » disait-on. Cette raison tranchait tout en leur faveur. Et eux, pour ne point démeriter, pour ne point se mettre dans

l'embarras plus qu'ils n'y étaient, pour ne point exposer leurs huit enfants à mourir de faim, veillaient sur eux-mêmes, travaillaient sans cesse, étaient doux, obligeants, rangés, se faisaient aimer et estimer de chacun, et priaient fidèlement le bon Dieu plusieurs fois par jour de leur donner le pain quotidien. Ils ne devenaient point riches, mais en somme ne manquaient de rien, et de temps en temps quelque bonne aubaine les mettait à l'aise.

— C'est Dieudonné, disaient-ils, qui nous vaut cela. Véritablement M. le curé l'a bien nommé.

Je n'en finirais pas si je voulais conter toutes les grandes choses que Dieudonné fit pour ses parents, même avant de savoir marcher. Il commença par placer son frère aîné. Une dame riche voulant attirer la protection de Dieu sur son propre fils, résolut de faire élever à ses frais quelque petit garçon choisi dans une famille nombreuse et indigente. Les familles nombreuses et indigentes ne manquaient pas : il y avait là cinq enfants, là six, là sept ; mais chez Dieudonné ils étaient huit, et les plus pauvres de tous. Le frère de Dieudonné fut choisi. Il ne coûta plus rien à ses parents, il fut bien traité, il apprit un bon état, et on entrevit le moment où il viendrait lui-même au secours de la maison. En attendant, Dieudonné n'y perdit rien. Le frère absent comptait toujours : Dieudonné était toujours le huitième. La dame le vint voir, et peu contente de ce qu'elle avait fait, elle donna encore quelque chose pour réparer la chaumière ; la neige et le vent n'entrèrent plus dans la pauvre demeure où le bon Dieu avait mis huit enfants.

Cependant ce fameux Dieudonné ne se hâtait point de devenir grand et fort. Son père craignait de le perdre.

— S'il meurt, ce sera un petit ange, disait le curé ; il vous protégera toujours. Mais soyez tranquille, j'ai idée qu'il vivra.

— Il ne pèse pas vingt livres, disait le père.

— S'il était plus lourd, disait le curé, comment sa sœur pourrait-elle le porter ?

— Jamais il ne pourra manier la pioche et conduire la charrue, reprenait le père.

— Eh mais, reprenait le curé, n'y a-t-il sur la terre de pain que pour le laboureur? Nous lui apprendrons à tenir un autre outil, et peut-être le verrons-nous conduire autre chose que des bœufs. Laissons faire la bonne Providence; je vois qu'elle ne mène pas si mal les affaires de Dieudonné.

— C'est vrai, disait la mère; cet enfant-là est notre bénédiction.

Et Dieudonné, toujours gentil dans sa petitesse, commençait à causer d'une façon charmante. Il était gai, caressant, aimable; il apprenait bien tout ce que l'on voulait, et à six ans c'était lui qui faisait lire ses sœurs, plus âgées que lui.

Tous les enfants de cette pauvre famille, étant bien élevés, aimaient bien leurs parents, mais Dieudonné semblait les aimer encore plus que les autres; il leur rendait plus d'amour parce que sa faiblesse exigeait plus de soins. La pauvreté les avait rendus tous laborieux; ils s'employaient à diverses choses utiles, ils faisaient honnêtement quelques petits gains; ils gagnaient enfin leur vie, Dieudonné comme les autres: il était enfant de chœur.

Le dimanche soir, quand toute la famille était réunie, c'était lui qui lisait à haute voix la vie des saints, et les *Annales de la propagation de la Foi*, où l'on trouve tant de belles et curieuses histoires. Bientôt il fut assez savant pour suivre sur la carte les pas des missionnaires. Enfin, conduit par le curé, qui l'aimait de plus en plus, il faisait tant de progrès, il apprenait si vite, si vite, que quelquefois, en riant, on l'appelait chemin de fer, et son père et sa mère, et ses frères et ses sœurs, chacun disait:—Ma foi! nous serions

bien malheureux si nous n'avions pas cet enfant-là.

Mais ce fut surtout quand il fut grand que son père et sa mère connurent le don que Dieu leur avait fait.

A mesure qu'ils devenaient vieux, leurs enfants s'éloignaient: ceux-ci étaient placés, ceux-là mariés; l'un était soldat, l'autre marin. Dieudonné resta seul pour les consoler et les servir. A force d'intelligence, il était parvenu à créer un petit commerce dont les bénéfices suffisaient à leurs modestes besoins. Chacun tenait à se fournir chez Dieudonné. On disait: Il ne trompe personne; et puis il nourrit son père et sa mère, qui ont élevé huit enfants.

— Dieudonné, lui dirent un jour ses parents, tu as été la joie et le soutien de notre vie; sans toi nous serions morts de tristesse et de misère. Quand tu es venu au monde si faible et nous si pauvres, qui nous aurait dit que nous nous appuierions sur toi!

— Ah! dit le curé, qui se plaisait chez ces braves gens et qui venait souvent les voir, c'est que Dieu, qui règle toutes choses par amour pour nous, voit plus loin que nous. Il connaît l'avenir et s'arrange en conséquence. J'ai entendu dire qu'un jeune homme, partant pour un voyage, murmurait contre son père qui le chargeait d'un sac très-lourd. — Mon fils, lui dit le père, vous saurez ce soir pourquoi je vous charge ainsi. Le jeune homme partit; il arriva la nuit dans un lieu désert. Accablé de fatigue et mourant de faim, il ouvrit le sac que son père lui avait donné. Il y trouva du pain, et il bénit la prévoyante tendresse de son père.

LOUIS VEUILLOT.

LES GENTILLESSES DE MADEMOISELLE LOUISE.

(SUITE.)

Louise s'est retirée bien vite; mais tout à coup elle entend des cris affreux.

— Grand Dieu! grand Dieu! quel malheur, mais qui a qui pu mettre le feu à ce papier?

Ce n'est pas moi, bien sûr! Mon Dieu! mon Dieu! j'en mourrai de chagrin!

Et elle voit madame Ursule tout effarée qui passe devant elle sans l'apercevoir tenant dans

ses mains, au risque de se brûler, les restes fumants encore du grand papier.

— A-t-elle peur ! a-t-elle peur ! dit Louise en riant. Bon ! la voilà qui entre au salon, qui veut parler à papa et à maman pour se plaindre. Ça m'est bien égal, on ne l'écouterà pas ! Et puis on ne me grondera pas, bien sûr, ça amuse papa et maman, tout cela. Ah ! la nouvelle bonne est une rapporteuse... Eh bien ! nous allons voir ; elle n'est pas au bout. Vite ! vite ! une brosse et des ciseaux pour l'amuser cette nuit.

Elle court à l'antichambre, y prend la brosse à habits serrée dans un coffre où se trouvent aussi de grands ciseaux qui servent à préparer les lampes. C'est ce qu'il lui faut : armée de ces instruments de supplice, elle retourne à la chambre de madame Ursule dont le lit est presque entièrement fait, il n'y a plus qu'à le border. Elle soulève avec précaution la couverture, et la voilà coupant les poils de la brosse et les semant çà et là dans le lit. Pauvre Ursule, quelle nuit vous allez passer !

— Et allez donc ! en veux-tu ? en voilà ! dit mademoiselle Louise qui coupe, coupe toujours et sourit d'aise en pensant aux tortures qu'éprouvera sa nouvelle bonne pendant la nuit.

Tout à coup elle entend la voix de sa mère qui l'appelle, il lui semble que cette voix est plus stridente que de coutume.

— Louise ! Louise ! venez ici, malheureuse enfant ! crie madame Resseuil.

Louise, effrayée, abandonne aussitôt son œuvre de méchanceté, et cependant elle a la présence d'esprit de remettre la couverture comme elle se trouvait avant sa malicieuse opération.

— Louise ! Louise ! où es-tu, mauvaise petite fille, s'écrie à son tour le père dont la voix respire à la fois la colère et l'émotion.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? Comme ils ont l'air fâchés aujourd'hui ! Pour un méchant morceau de papier ! cela en vaut-il la peine ?

Elle achève à peine cette réflexion qu'elle se sent saisir par le bras et entraîner dans le salon. Là, quel spectacle s'offre à ses yeux ! Sa mère, dont les traits sont bouleversés, prodigue ses soins à la pauvre Ursule évanouie.

— Voyez, voyez, mademoiselle, s'écrie le père qui pousse Louise jusqu'au milieu du salon, voyez votre ouvrage ! regardez ce papier... Voilà une de vos plaisanteries qui nous coûte dix mille francs.

Louise, terrifiée, pleure à chaudes larmes et ne comprend rien aux discours de son père. Celui-ci court aux lambeaux de la lettre aux trois quarts consumée et tombe sur un fauteuil avec désespoir.

Que s'était-il donc passé, et quel était donc le papier que mademoiselle Louise avait brûlé ? C'était une lettre du notaire qui renvoyait à son ami, en un bon du trésor, dix mille francs que celui-ci lui avait confiés pour acheter une terre ; mais dans l'intervalle de ses démarches la terre avait été acquise par un autre. Madame Ursule, qui, dans la crainte de perdre cette lettre dont elle savait toute la valeur, l'avait placée au fond de sa malle, n'avait donc pu la remettre dès l'abord. Qu'on juge de son effroi, de son désespoir quand elle vit brûler, sans savoir comment, une lettre qui contenait une somme pareille. Ramassant à la hâte les morceaux et comprimant le feu dans ses mains, elle était accourue auprès de M. et madame Resseuil auxquels elle avait à peine eu le temps d'expliquer le malheur qui les frappait : puis elle s'était évanouie.

— C'est Louise ! c'est Louise ! s'étaient-ils écriés, pensant aussitôt à ce qu'ils avaient coutume d'appeler les *gentillesse*s de leur fille.

Hélas ! du bon du trésor il restait à peine de quoi prouver qu'il avait bien véritablement été contenu dans la lettre. Louise pleura beaucoup, mais ses larmes pouvaient-elles rendre à ses parents les dix mille francs que son espièglerie leur coûtait ? Non, malheureusement non ! Je n'ai pas besoin de m'étendre ici sur le chagrin de monsieur et de madame Resseuil : on ne perd pas ainsi dix mille francs de gaieté de cœur. La pauvre Ursule surtout était au comble du désespoir. Elle avait repris ses sens ; mais c'était pour verser d'abondantes larmes.

— Quel malheur ! mon Dieu ! quel malheur ! Faut-il que cela soit arrivé lorsque cette lettre était encore entre mes mains !

C'est en vain que, malgré le regret de la

perte qu'elle venait d'éprouver, madame Resseuil cherchait à la consoler, elle n'y pouvait parvenir. Ursule était tellement affectée, que la mère de Louise commença à craindre qu'elle ne se rendit malade, et insista pour qu'elle allât se mettre au lit. Ursule s'y laissa conduire plutôt qu'elle y alla d'elle-même.

Cependant Louise, cause de tous ces malheurs, Louise est profondément affectée, et elle trouve moins amusantes ses espiègeries, dont elle se promettait tant de joie. Tout à coup un cri aigu retentit dans la chambre d'Ursule : la malheureuse, en entrant dans son lit, a rencontré les ciseaux que Louise, troublée par les cris de ses parents, y a oubliés, et s'est blessée grièvement.

C'est encore Louise qui est coupable ! oh ! pour le coup, la colère de M. Resseuil ne connaît plus de bornes.

— Malheureuse enfant ! s'écrie-t-il tout hors de lui, grâce à vos funestes espiègeries, voilà une femme blessée, estropiée peut-être pour jamais ! et cette femme, savez-vous

qui elle est ? Savez-vous ce que vous lui devez ?

— Comment, papa, que veux-tu dire ?

— C'est celle à laquelle vous devez la vie, la digne fermière qui vous a sauvée des eaux.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! crie Louise en donnant les signes du plus violent désespoir.

Elle court auprès du lit d'Ursule, tombe à genoux, et, au milieu des sanglots et des pleurs les plus sincères, elle implore un pardon que la bonne Ursule lui accorda en faveur de son repentir, et peut-être aussi parce qu'on aime les gens bien souvent plus encore en raison des services qu'on leur a rendus que du bien qu'ils vous ont fait.

Quant à Louise, de ce jour elle fut corrigée, et ne se permit plus jamais, envers personne, de ces espiègeries que ces parents appelaient des *gentilleses*, et qui, après leur avoir coûté dix mille francs, avaient failli estropier celle à laquelle elle devait la vie.

EMILE TAUXIER.

LE PETIT INDISCRET,

NOUVELLE HISTORIQUE.

Voulez-vous, mes petits amis, rétrograder de plus d'un siècle, et remonter jusqu'en 1718 ?

Louis XIV était mort depuis trois ans, le sceptre royal avait passé aux mains mignonnes de Louis XV ; le petit roi de huit ans laissait le régent gouverner jusqu'à sa majorité, et s'amusa à jouer au polichinelle et au pantin, en attendant qu'il dirigeât des hommes.

Trois personnages à mine suspecte allaient et venaient devant une maison de modeste apparence. Ces hommes aux regards inquiéteurs, qui semblaient appartenir à l'honnête corporation des espions ou à celle des

conspirateurs, examinaient avec une persistance inquiétante les fenêtres de Jacques Morin. Jacques était un habile compositeur d'imprimerie, qui, par son travail, faisait vivre sa famille et les œuvres des grands hommes. Ses journées, chèrement payées, lui permettaient de répandre autour de lui une douce et modeste aisance, et de causer plus d'une surprise à Mariette sa femme, et à André son fils, joli petit lutin de dix ans. Une comédie de Marivaux, imprimée par Jacques, valait à Mariette une robe de toile de Perse à ramages, toute semée de fleurs, comme le style de Marivaux ; et un recueil de madrigaux, friandises poétiques, assez de

mode alors, valait à André un sac de dragées ou de pralines.

Depuis quelque temps les trois figures suspectes dont nous venons de parler se montraient devant la maison de Jacques. Sans savoir pourquoi, Mariette s'en était effrayée; elle avait bien recommandé à son fils de ne pas parler à ces inconnus, et de ne répondre à aucune des questions qu'ils pourraient s'adresser de lui adresser. En vérité, la recommandation était nécessaire, car le petit André était bien l'indiscret le plus incorrigible, le bavard le plus infatigable qui se pût voir : ni les Lisettes, ni les Frontins, ni les avocats n'auraient pu lutter avec lui. Sa langue était rapide comme du vif-argent ; c'était une aile de moulin que la moindre nouvelle faisait tourner, et, certes, Jacques employait moins de caractères d'imprimerie dans un mois que le petit André ne dépensait de mots dans un jour.

Or, André jouait devant la porte de la maison et fredonnait une chanson pour faire agir sa langue, lorsqu'un des trois inconnus s'approcha de lui.

André eut un moment de frayeur. L'inconnu mit rapidement la main dans sa poche et en tira... rassurez-vous, mes charmants poltrons, il n'en tira pas un poignard, mais une boîte de bonbons à la rose. André engage volontiers la conversation qui commençait d'une manière si douce et si sucrée.

— Vous habitez la maison de Jacques Morin, mon enfant ? dit l'inconnu d'une voix qu'il cherchait à rendre mielleuse et caressante.

— Oui, monsieur, je suis son fils, le petit André Morin.

— Ah ! vous êtes son fils. Il a vraiment là un adorable enfant. Dites-moi, mon petit ange, votre père est-il chez lui dans ce moment ou occupé à son imprimerie ?

— Oh ! pour cela, monsieur, je ne vous le dirai pas : ma mère m'a recommandé d'être muet comme le buste de Louis XIV sur la porte Saint-Antoine. Elle est comme les huisseries, ma mère, elle crie toujours : Silence. Après cela, je ne comprends pas pourquoi elle vous trouve une figure suspecte. « Voistu, André, m'a-t-elle dit, si tu parles à ces

gens de mauvaise mine, il pourra t'arriver la même chose que dans la fable de La Fontaine : ces hommes-là sont des renards en habits et en chapeaux à trois cornes, et tu seras un petit corbeau, mon enfant. »

— Votre mère voulait plaisanter, dit l'inconnu en ouvrant de nouveau la boîte séductrice.

— Ma mère se trompe, reprit André. Moi, je trouve que vous avez l'air d'un fort honnête homme, continua-t-il en avalant une douzaine de bonbons à la rose.

— A la bonne heure, mon enfant, vous êtes physionomiste... Vous me disiez donc que votre père était sorti et devait rentrer... je ne sais plus à quelle heure ?

— A dix heures, monsieur, pas avant. Mon père est allé voir un de ses amis, un écrivain public qui demeure près du charnier des Innocents ; un homme bien aimable, qui parle comme un livre, mais comme un livre très-long : il raconte de si énormes histoires, qu'il ne me laisse pas le temps de parler. Voulez-vous que je vous en dise une, monsieur ? Un jour....

— C'est inutile, reprit l'inconnu. Vous disiez donc que votre père...

— Va souper avec un ami, reprit l'enfant ; puis il jouera le cavagnole ou le biribi, et reviendra ce soir vers dix heures.

— André ! André ! dit la voix de Mariette.

— Je me sauve, s'écria l'enfant. Adieu, monsieur.... Voulez-vous me donner encore un bonbon à la rose ?... Merci... Adieu, mon bon ami.

Et le petit bavard disparut pour aller gazouiller dans la maison comme un chardonneret dans sa cage. Hélas ! il devait sortir plus de chagrins de cette bonbonnière que de la boîte mythologique de Pandore !

Vers dix heures, Jacques quitta son ami et revint chez lui, le pied léger, le cœur joyeux, en songeant à sa femme et à son petit André.

Paris est aujourd'hui la ville des lumières et du gaz ; mais on n'avait pas alors ce soleil du soir qui nous éclaire maintenant ; les réverbères eux-mêmes, ces pâles et vieux astres de nos rues, qui ont disparu comme des étoiles qui filent, ne commencèrent à protéger les passants qu'en 1766 ; jusqu'à cette

époque, et seulement encore depuis 1667, on se contenta de deux lanternes ornées de chandelles et placées à l'extrémité de chaque rue.

Jacques Morin marchait donc à peu près dans l'obscurité, en faisant une invocation au clair de lune, qui ne l'écoutait pas. Il arriva cependant jusqu'à sa maison ; il allait entrer, lorsque trois hommes, cachés dans l'ombre, se jetèrent tout à coup sur lui, le saisirent, le firent monter de force dans une voiture et s'y placèrent à ses côtés. Dans la crainte qu'à la pâle lueur des lanternes il ne se doutât du chemin qu'il allait parcourir, on lui mit un bandeau sur les yeux, et les chevaux partirent au grand trot.

Cependant Mariette attendait le retour de son mari : son inquiétude marchait avec l'aiguille de l'horloge, et fit place au désespoir quand la nuit s'avança. André, qui ne gardait pas même ses secrets, lui avait raconté sa conversation avec l'inconnu. — Plus de doute, se dit-elle en sanglotant, ils l'ont attendu au passage, volé, assassiné!... et tout cela par ta faute, dit-elle à André qui mêlait ses larmes à celles de sa mère.

Dès le point du jour, elle courut au grand Châtelet pour mettre la prévôté sur les traces des meurtriers. Plusieurs journées se passèrent dans de terribles angoisses ; elle ne doutait plus de son malheur, lorsqu'un soir, en revenant chez elle, elle entendit quelqu'un qui courait sur ses pas. On s'élança près d'elle, on lui saisit le bras ; elle se retourna : un homme était en face d'elle... O bonheur ! c'était Jacques.

Quand le premier moment de joie fut passé, Mariette le questionna sur cette longue absence. — Je te croyais perdu, lui dit-elle, assassiné...

— Ils m'ont tout simplement, dit Jacques, conduit en carrosse comme un gentilhomme ou un fermier général ; seulement ils m'ont bandé les yeux. Quand mon bandeau fut enlevé, je me trouvai dans une cave. — Mettez-vous à l'ouvrage, me dit-on. Je regardai autour de moi s'il s'agissait d'avalier du bourgogne ou du bordeaux, je ne vis que des caractères d'imprimerie : ce n'était pas le champagne mousseux que je devais faire

pétiller, mais une satire contre le régent. Pendant plusieurs jours j'imprimai contre lui les mémoires les plus envenimés, les pamphlets les plus aiguisés. Quand ma tâche fut finie, on me banda les yeux de nouveau, on me fit monter en carrosse, et, lorsqu'on me permit d'en sortir, je me trouvai à quelques pas de chez moi.

Peu de temps après le retour de Jacques, le secret enfoui dans cette cave s'expliqua : il s'agissait de cette étrange conspiration conduite par Cellamare, ambassadeur d'Espagne, par la duchesse du Maine, qui tenait dans sa main blanche le fil de la conjuration, et par le comte de Laval, qui faisait imprimer dans des caves des pamphlets contre le régent. Les trois inconnus qui s'étaient emparés de Jacques étaient les agents du comte. Cellamare voulait réunir la couronne de France à celle d'Espagne, et conspirait au profit de son pays ; la duchesse du Maine au profit de son mari, qui aurait remplacé le régent ; personne au profit de la France. Une conspiration, voyez-vous, charmants ignorants, c'est tout simplement ce jeu que vous connaissez, sans doute, ce jeu d'ambitieux, de princes et d'enfants : ôte-toi de là que je m'y mette.

Cellamare fut arrêté le 9 décembre 1718, puis vint le tour de la duchesse du Maine et du comte de Laval. La police avait tendu ses pièges avec la patience d'un pêcheur : elle prit en même temps les gros poissons dorés et chatoyants, et le fretin qui chargeait ses filets. Après avoir arrêté les plus grands personnages, cette active police prit son microscope pour découvrir les plus petits, et Jacques fut dénoncé.

Un jour, une belle chaise à porteurs s'arrêta devant l'humble maison de Jacques ; un grave personnage en descendit, et demanda Jacques Morin.

— C'est ici, monsieur, s'empressa de répondre André.

Et tandis qu'André l'indiscret, l'étourdi, le bavard, introduisait le visiteur inconnu près de Mariette, le porteur de chaise s'élançait près de Jacques Morin, qu'il apercevait dans la cour.

— Comment, c'est toi, Guillaume ? s'écria Jacques.

— Plus bas ! Sais-tu quel est l'oiseau que je t'ai amené dans cette cage ? dit Guillaume en désignant la chaise à porteurs.

— Non, parle.

— C'est un commissaire au Châtelet : il s'est fait transporter chez toi pour flairer la conspiration et te faire arrêter.

— Grand Dieu !... Je vais fuir à l'instant.

— Garde-t-en bien : il y a des exempts autour de cette maison ; dès que les fins limiers verront lever le gibier, ils le poursuivront. Echangeons nos habits, et sauve-toi. L'autre porteur de chaise ne te verra pas ; il est au cabaret, il s'abreuve de nectar à quatre sous ; car il est toujours alléré comme s'il venait de traverser le désert de Sahara.

— Mais toi ?... reprit Jacques.

— Je trouverai bien le moyen de me cacher dans la maison, et de partir dès que les exempts auront disparu.

Guillaume entraîna Jacques dans un couloir obscur, et leurs vêtements furent échangés. Mais ils ne virent pas une petite figure espiègle et deux yeux pétillants qui les examinaient : c'étaient les yeux de lynx, c'étaient les regards d'écureuil du petit André.

Guillaume resta caché, et Jacques, habillé en porteur de chaise, allait franchir la porte, lorsque le commissaire au Châtelet apparut tout à coup.

— Allons, dit-il à Jacques, viens me conduire au Châtelet.

Tout occupé de ses graves préoccupations, le commissaire au Châtelet ne s'aperçut pas de la substitution : il avait envoyé chercher Guillaume le matin, et l'avait à peine regardé. Quant à l'autre porteur de chaise, il n'avait garde de deviner le changement : il sortait du cabaret ; il avait le pied vacillant, la mémoire indécise, de l'écarlate sur la joue et du vin blanc dans la tête.

Jacques n'osa pas répondre un mot, et il aida la justice à monter dans sa chaise à porteurs.

— Au grand Châtelet ! dit le commissaire.

Et Jacques, qui malgré sa frayeur ne put s'empêcher de sourire, s'apprêta à mener au grand Châtelet celui qui devait l'y faire conduire.

Déjà la chaise à porteurs s'éloignait ; quel-

ques exempts la suivaient de loin, honteux comme des renards qui n'ont rien pris au piège, lorsque l'un d'eux retourna la tête au bruit de l'éclat de rire le plus franc et le plus retentissant qui se pût entendre.

C'était le petit André qui ne se doutait pas du danger que courait son père, et qui riait de ce bon rire d'enfant, plein de notes perlées, plein de gammes sonores, d'un rire qui tintait aux oreilles comme de joyeux grelots, et eût déridé un président à mortier ou un huissier de la chambre pendant le cérémonial du petit lever.

— Qui ose rire de l'autorité quand elle effectue sa retraite ? dit l'exempt de mauvaise humeur.

— Ne vous fâchez pas, mon militaire ! dit André. Allons, enfant de Mars, ne fronchez pas le sourcil comme Jupiter. Vous voyez qu'on a lu sa mythologie.

— Allons, réponds ; pourquoi ris-tu ? est-ce pour te moquer de nous, Mirmidon, Pygmée, Lilliputien ?

— Dame, écoutez, tout le monde n'est pas bel homme comme vous ; car, ce n'est pas pour vous flatter, mais vous êtes bien bel homme.

— Parleras-tu ?...

— Parler, mon militaire !... Mais je ne demande pas mieux ; c'est si bon de parler !

— Oui, il me semble que ta langue fait son service et est en pleine activité.

— Vous saurez donc... Mon Dieu, que vous avez un bel uniforme ! quelque jour, moi, je me ferai enfant de la gloire et moissonneur de lauriers. Donnez-moi donc votre beau bâton d'ébène garni d'ivoire.

— Oui, je te le donnerai... sur les doigts. Ce bâton-là c'est le signe de l'autorité. Puisque tu ne veux pas me dire ce qui te met en gaieté, je vais rejoindre les camarades. Est-ce que tu crois me faire rester ici au piquet pendant deux heures.

— Ce qui me fait tant rire, mon superbe militaire, c'est que papa vient de se déguiser : un des porteurs de chaises de ce monsieur qui s'en va là-bas a voulu sans doute s'amuser comme en carnaval ; il a pris les habits de papa, et lui a donné son chapeau à trois cornes, sa grande veste, son habit et ses sou-

liers à boucles. Papa s'est présenté comme porteur de chaises, et s'amuse, dans ce moment, à conduire ce monsieur. Farceur de papa !

— Mille tonnerres ! s'écria l'exempt.

— Ne faites donc pas rouler le tonnerre comme cela, vous me faites peur.

— Et comment s'intitule ton père ? dit vivement l'exempt.

— Il se nomme Jacques Morin.

— Jacques Morin !... Ah ! l'on mystifie la police, on se moque de la police sous prétexte qu'elle n'y voit pas plus que Bélisaire. Adieu, dit-il en prenant son élan, je vais arrêter monsieur ton père, mon petit innocent ; et voilà !

— Grand Dieu !... que dit-il ? s'écria André.

— Tu as perdu ton père, dit Guillaume qui s'enfuit en toute hâte dès que l'exempt eût disparu.

Malgré l'impatience de Jacques, qui n'attendait qu'un moment favorable pour se sauver, la chaise à porteurs n'avancait que fort lentement ; le porteur ivrogne la balançait de manière à donner le mal de mer au pauvre commissaire au Châtelet, et la faisait onduler comme un navire. L'exempt l'eut bientôt rattrapée, et Jacques Morin fut arrêté.

La justice traita les grands seigneurs en enfants gâtés, qu'on peut bien châtier un instant, mais à qui l'on pardonne aisément : les nobles conspirateurs, enfermés à la Bastille, sortirent bientôt de prison. Ils rajustèrent leurs manchettes de dentelles, secouèrent leurs habits de velours ; les femmes mirent du fard qui cacha leur rougeur, les hommes se haussèrent de nouveau sur leurs talons rouges de gentilshommes, et ils reparurent à la cour plus fiers et plus brillants que jamais. On ne fit pas tant de façon pour juger le pauvre Jacques Morin et le condamner à quinze ans d'emprisonnement. On le conduisit dans les prisons du Châtelet, aimables prisons, en vérité, décorées de noms gracieux : l'une s'appelait les *Chaînes*, l'autre la *Boucherie*, d'autres *Barbarie*, les *Oubliettes* ; une autre, la *Fosse*, où l'on vous descendait comme dans un puits, où l'eau vous caressait les pieds ; une autre, pleine d'insectes venimeux, où

tout espoir et toute joie cessaient, s'appelait avec raison *Fin d'aise*.

Je ne vous peindrai pas le désespoir de Mariette, et surtout d'André, qui se sentait si coupable. Ses remords furent si grands, que, pendant huit jours, il ne parla que par monosyllabes. Enfin, s'armant de courage, il voulut sauver son père. Il s'adressa à Guillaume, le porteur de chaises, qui connaissait un garçon de la chambre du roi : le garçon parla à un porte-manteau, le porte-manteau à un huissier, l'huissier à un gentilhomme, le gentilhomme à M. de Villeroi, gouverneur de Louis XV, et enfin le petit André fut admis au palais pour demander la grâce de son père.

André n'avait pas sollicité la faveur d'être reçu par le régent, mais par Louis XV, enfant comme lui, qui lui semblait moins imposant et devait mieux comprendre sa douleur.

Quand le petit André fut introduit, le majestueux roi de huit ans, vêtu d'un habit de velours brodé, tout étincelant de diamants qui brillaient à ses boucles de jarrettières et de souliers, était occupé à dompter un magnifique cheval de bois.

— A la bonne heure, dit le roi en voyant André, j'aime mieux avoir affaire à un petit solliciteur : je n'ai pas besoin de me hausser sur la pointe des pieds pour faire le grand roi. Que voulez-vous, mon petit ami ?

— Votre Majesté m'excusera si je ne sais pas parler comme ses beaux courtisans, dit André ; je ne sais que pleurer et vous demander une grâce. On a forcé mon père à imprimer des mémoires contre monseigneur le régent ; mon pauvre père est condamné à quinze ans de prison ; je viens implorer sa grâce. Je suis un enfant comme vous, sire, et j'ai pensé que vous auriez pitié de moi.

Et le petit André sanglotait, Louis XV avait aussi des larmes dans ses grands yeux bleus : il faisait tous ses efforts pour être imposant comme un roi, il était bon comme un enfant.

— Pauvre petit ! dit Louis XV, qui cependant avait deux ans de moins qu'André. — Pourquoi faire condamner son père, M. de Villeroi ? continua-t-il en s'adressant à son

gouverneur. M. le régent peut bien lui faire grâce, puisqu'il a pardonné à madame la duchesse du Maine.

— C'est bien différent, sire, reprit M. de Villeroi : madame la duchesse du Maine est la petite-fille du grand Condé, tandis que Jacques Morin...

— Il sera libre demain, c'est notre volonté royale, dit Louis XV en ouvrant majestueusement une bonbonnière d'or, où il prit une pastille de chocolat.

— Se pourrait-il ! s'écria André. O sire, quoique vous ne soyez pas encore d'une bien haute taille, cela ne vous empêche pas d'être le plus grand roi du monde.

— Je vous ferai remarquer, sire, dit M. de Villeroi, que Votre Majesté est loin d'avoir atteint sa majorité, et ne peut faire grâce sans la volonté de monseigneur le régent.

— Ah ! c'est comme cela ! dit le petit roi. Apprenez, monsieur mon gouverneur, que nous saurons nous faire obéir. Après tout, nous sommes roi de France et de Navarre, ajouta-t-il en se promenant avec agitation, et en traînant après lui son superbe cheval de bois. — Allez, fit-il à André; voici l'heure où M. de Villeroi me donne sa leçon d'his-

toire et de clémence royale. Vous aurez demain la grâce de votre père. En attendant, venez m'embrasser, dit-il en ouvrant ses petits bras.

— Sire ! s'écria M. de Villeroi, et l'étiquette de la cour !

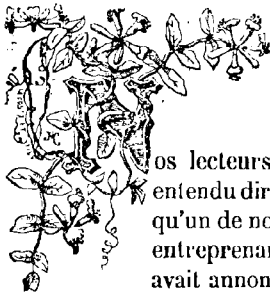
— L'étiquette veut qu'on me respecte, et moi je veux qu'on m'aime, reprit Louis XV.

Et les deux enfants rapprochèrent leurs frais visages : l'un était le fils d'un ouvrier, l'autre était roi et petit-fils de Louis XIV, mais tous deux portaient sur leurs fronts l'empreinte céleste de l'enfance ; c'étaient deux petits anges du ciel. Les lèvres roses d'André touchèrent la joue veloutée du jeune roi. Assurément le grand maître des cérémonies eût blâmé ce baiser-là, mais je suis bien sûre que le bon Dieu en fut content.

Le régent tint la parole du petit roi, la grâce de Jacques Morin fut accordée. André avait réparé sa faute ; mais il se souvint toute sa vie que ses indiscrétions avaient entraîné son père dans une conspiration et l'avaient fait condamner. Car, voyez-vous, mes petits amis, les indiscrets font souvent plus de mal que les méchants.

ANAÏS SÉGALAS.

COMMENT ON PEUT SE LAVER LES MAINS AVEC DU PLOMB FONDU.



Nos lecteurs ont certainement entendu dire ou lu quelque part qu'un de nos chimistes les plus entreprenants, M. Boutigny, avait annoncé à l'Académie des sciences qu'il se faisait fort de prouver que l'on pouvait manier du plomb fondu, du bronze ardent, de la fonte de fer sans se brûler. L'affirmation parut bizarre, hardie et même un peu folle. M. Boutigny avait beau dire qu'autrefois, il y a deux mille ans, sinon davantage, un prophète persan, le grand Mabrashand, s'était fait verser du plomb

fondu sur le dos sans éprouver aucune souffrance, on se permettait de douter. Il fallait faire des expériences ; elles ont été faites, et elles ont réussi. Ce résultat est connu. Mais le détail nous semble n'en avoir été donné nulle part d'une manière claire, précise, vraiment satisfaisante. Un de nos amis, savant distingué, qui sait rendre la science aimable et compréhensible, a risqué lui-même des expériences, en commun avec M. Boutigny, et en a rendu compte. Voici quelques passages de son travail.

• D'abord, rien n'est plus simple que de

plonger les doigts dans du plomb fondu dont la température est comprise entre 330 à 400 degrés ; c'est trois à quatre fois celle de l'eau bouillante. C'est un petit exercice dont M. Boutigny donne fréquemment la représentation dans son laboratoire à une foule d'amateurs ; des dames, des enfants même s'en passent la fantaisie. Pour le faire impunément, on se mouille les doigts, au préalable, dans l'alcool ou l'éther, ou un mélange de ces deux liquides ; l'eau-de-vie vaudrait tout autant ; mais ce qu'il y a de plus simple consiste à se mouiller les doigts en les passant dans la bouche. La température du liquide mouillant restant toujours au-dessous du point de son ébullition, l'impression qu'on éprouve est à peine celle que l'on ressentirait en plongeant les doigts dans l'eau tiède ; si l'on s'est servi d'éther, on éprouve quelquefois dans ce bain de plomb fondu une sensation de fraîcheur. Pour ma part, je n'ai jamais senti ni froid ni chaud. N'oublions pas, d'ailleurs, que ces plongées des doigts dans le plomb ne durent qu'un instant. Ce serait un jeu assez monotone si l'on s'y livrait une demi-journée ; mais, réduit à deux ou trois petits actes, cette absence de sensation cause une sorte de stupeur qui ne laisse pas d'être assez récréative. Il importe de remarquer, pour la sûreté des opérateurs, que le plomb doit être notablement plus chaud que son point de fusion ; s'il était assez refroidi pour être sur le point de figer, ce qui a lieu vers 350°, on risquerait de se faire prendre les doigts ; au reste, on peut dire en thèse générale que l'expérience est d'autant plus sûre que le métal liquide est plus chaud.

» Passe pour le plomb fondu, diront bien des gens ; l'expérience est assez jolie ; mais on conçoit que sur des doigts mouillés, cette chaleur, obscure après tout, puisse rester inoffensive pendant une demi-seconde. Mais du bronze ardent, mais de la fonte de fer liquide et incandescente ? M. Boutigny ne prétend-il pas jouer le même jeu avec ces températures suprêmes qu'avec celle du plomb fondu ? Le fait est qu'il le prétend ; en conséquence de quoi et de son extrême obligeance pour ma curiosité, nous avons fait ensemble, il y a quelque huit

jours, la petite partie de plaisir que voici :

» Nous nous sommes rendus tous deux à la Villette, à la fonderie de fer de M. Davidson, où devait se rendre également M. Despretz, l'un des commissaires de l'Académie. Le très-excellent directeur de l'usine mit à notre disposition le produit d'une de ses fournaies, qui se trouvait à ce moment en activité. Nous étions là, attendant le moment solennel de l'ouverture du foyer ardent, au milieu d'un cercle d'une douzaine de cyclopes (pourvus de deux yeux et d'honnêtes figures), lesquels devisaient avec nous sur l'innocuité de l'épreuve, sans qu'aucun d'eux pourtant se soit offert à la tenter de compagnie avec nous. Le maître fondeur, M. Conerat, l'aurait bien fait, lui, mais Vulcain avait ce jour-là les mains crevassées, ce qui était un motif d'abstention que je trouvai très-légitime. Bref, le fourneau s'ouvrit, et une effroyable cascade de feu se précipita dans la vaste poche où chacun des ouvriers devait puiser le métal coulant. Le jet avait environ 5 à 6 centimètres de diamètre, c'est-à-dire celui d'un de vos bracelets, mesdames. Je ne sais jusqu'à quel point vous faites une idée nette de l'aspect terrible et horripilant qu'offre cette purée infernale, et des ardents reflets qu'elle projette au loin. Le bassin qui s'emplissait sous le jet de la fonte me rappelait cette phrase du bonhomme :

C'était un vrai chaudron digne de Lucifer,

et je pense toutefois que ce personnage ne s'y trouverait pas beaucoup plus à son aise que dans un bénitier.

» C'est ici qu'il faut frissonner.

» A tout seigneur, tout honneur ; M. Boutigny s'avança le premier, et après avoir passé un doigt dans sa bouche, il coupa le jet... Point de mal, point de sensation ; seulement une épaisse vapeur s'élevait de la surface du doigt. Alors il mouilla sa main avec une solution d'acide sulfureux dans l'eau gommée et la plongea dans le bain de fonte. L'effet fut exactement le même que dans le bain de plomb ; épreuve inoffensive, sensation tout à fait nulle. Ma foi avait dès lors une raison d'être très-suffisante. A mon tour, je passai un doigt dans ma bouche, et je coupai le jet,

une, deux, trois fois, sans éprouver plus de chaleur que si mon doigt eût traversé un rayon de soleil. Puis je mouillai ma main droite avec la solution sulfureuse et je la plongai dans le bain de fonte ; je puis même dire que j'ai barboté, tripoté, éclapoté dans la marmite, car mes opérations consistaient à faire de ma main une cuiller avec laquelle j'enlevais et jetais par-dessus bords une certaine quantité de métal qui s'éparpillait sur le sol en globules ardents, à l'instar des planètes de M. de Buffon. Nous avons fait figer et nous avons recueilli plusieurs de ces globules.

» Dans la marmite du pot-au-feu vulgaire, à 90°, avec une pareille manœuvre, je me serais brûlé la main à vif pour trois mois ; dans ce bouillon métallique, à une température au moins vingt fois aussi forte, je n'ai rien senti, si ce n'est... un plaisir extrême de ne rien sentir du tout.

» En résumé donc, voici les faits : De simples mortels plongent leurs mains humides dans la fonte ardente sans se rissoler la peau, et tandis que la partie des mains qui ne plonge pas éprouve une très-vive chaleur par le rayonnement du métal, la partie enfoncée dans le bain s'y trouve à l'abri de toute sensation du même genre.

» Je ne considère d'ailleurs les expériences de M. Boutigny que comme le point de départ d'un système plus complet, d'une étude plus étendue. Elles n'ont pas été variées jusqu'à présent, comme il semble qu'elles pourraient l'être ; et j'attacherais quelque importance, entre autres, à la mesure de la durée des immersions. Outre son intérêt propre,

cette mesure est un élément de quelque valeur pour la théorie.

» Celle-ci offre un terrain de discussion sur lequel il est possible que les physiiciens ne s'accordent pas de sitôt. Pour ce qui est de la cause immédiate de l'incombustibilité passagère dont se trouve douée la peau dans les circonstances que je vous ai signalées, nul doute qu'elle ne réside, en tout ou en partie, dans le principe « sphéroïdal. »

Mais, va objecter quelque jeune lecteur, qu'entend votre ami par *principe sphéroïdal* ? Cela veut dire, en termes moins savants, qu'une goutte d'eau jetée dans un vase métallique, ou *capsule*, chauffé à la plus haute température que vous pouvez imaginer, restera à l'état sphérique ou sphéroïde aplati, en un mot restera *ronde*. Elle ne s'étalera pas, elle ne mouillera pas le vase, elle ne le touchera même pas. Il a été constaté en effet qu'entre les parois du vase et la goutte d'eau il reste, quand on a obtenu un degré convenable de chaleur, un intervalle sensible. Le globule aqueux s'évapore à la longue, mais seulement à la longue. Au contraire, si votre vase de métal est chauffé à moins de 142°, la goutte d'eau s'étale et s'évapore brusquement, en deux secondes. Ce fait prouve qu'il y a répulsion et défaut de contact réciproques du solide mouillé et du métal ardent.

» Cette répulsion étant démontrée, ajoutez notre expérimentateur, et ayant pour conséquence naturelle et nécessaire les faits dont il s'agit, quoique dans une mesure, à la vérité, indéterminée, rien n'est plus conforme à la saine logique que l'explication donnée par M. Boutigny. »

CAUSERIE.



Ouf!... mon fauteuil! vite, mon fauteuil! Laissez-moi m'asseoir, mes bons petits amis; je n'en puis plus! Je suis assourdi: quel vacarme! *A la chienlit! lit! lit!* Ce cri retentit encore à mes oreilles, ce cri dont me poursuivait tout à l'heure une grande quantité de gamins armés de lattes, coiffés de bonnets de papier avec des plumets de même étoffe, et qui possédaient pour la plupart d'affreux cornets à bouquin capables de rendre sourd. Ouf! Enfin! je suis en sûreté près de vous. Je ne crains plus rien... me voilà tranquille. Vous êtes de trop charmants enfants, vous êtes trop bien élevés pour profiter du carnaval afin de tourmenter les passants, comme ces gamins des rues l'ont fait à mon égard. Fi! les vilains enfants! Mais que pouvaient-ils donc avoir à crier ainsi après moi? Je ne suis pas déguisé pourtant! J'ai bien, comme d'habitude, ma grande houppe de drap brun, ma culotte courte de même couleur, ma canne à corbin, — celle que vous m'avez donnée, mes petits trésors, — et mon chapeau à larges bords. M'ont-ils donc pris pour un masque, et pourquoi me poursuivaient-ils ainsi?

Hein? qu'est-ce que c'est? Vous pincez vos lèvres pour ne pas rire, vous chuchotez, et il me semble que j'en vois quelques-uns d'entre vous qui me montrent du doigt. Comment? qu'est-ce que vous dites? Ma houppe? Eh bien! qu'a-t-elle ma houppe? Dans le dos, dites-vous? Ah! voici une glace. Grand Dieu! qu'est-ce que je vois là?... une quantité de rats sur mon dos. Ah! ah! je comprends tout, et j'en ris de bon cœur. Imitiez-moi, riez aussi, ne faut-il pas que l'enfance s'amuse?

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que j'aperçois? A ce mot de *rat*, voilà une petite fille, là-bas, qui s'est sauvée bien vite dans un coin

de la chambre. Rassurez-vous, chère petite, et surtout rapprochez-vous : vous avez peur des rats, mais ceux-ci ne sont pas dangereux, ils sont sur mon dos et y resteront jusqu'à ce que je les brosse. C'est avec une de ces lattes dont je vous parlais à l'instant, que la niche a été commise. Au bout de chaque latte est un petit morceau de drap auquel on a donné la forme d'un rat; le gamin frotte ce morceau de drap avec de la craie, et c'est ainsi qu'il imprime sur le dos des passants des petits rats comme ceux que vous voyez sur ma houppe. Il n'y a pas grand mal à cela. Pourtant, ce qui serait fort innocent entre eux devient presque coupable quand c'est adressé à un vieillard de mon âge. Ces gamins devraient comprendre que c'est manquer de respect à la vieillesse que de l'exposer à devenir la risée des promeneurs. Mais que vais-je dire là? Il n'y a pas, Dieu merci, un seul de ces gamins parmi nous, et la leçon que je donne ici est une leçon perdue.

Eh bien! ma petite demoiselle, êtes-vous rassurée? vous voyez que les rats que j'ai sur le dos ne vous mordront pas. C'est tout simplement une farce de carnaval, et je n'ai pas trop le droit de m'en fâcher. Comme le carnaval est plus vieux, beaucoup plus vieux que moi, il faut que je le respecte, malgré ses écarts et ses folies qui ne sont plus guère de mon âge.

Ah! voilà tous les petits yeux écarquillés et toutes les petites oreilles qui s'allongent. Oui, il est plus vieux que moi. — Oh! vous avez beau paraître surpris et vous dire entre vous : « Comment! encore plus vieux que le père André? » Cela n'y changera rien. Songez donc que chaque peuple de l'antiquité a eu son carnaval. Sans doute il ne portait pas ce nom qui est plus moderne, mais il n'en existait pas moins. A Rome, l'ancienne Rome, celle de Romulus et celle des Césars, il s'ap-

pelait les *Saturnales*. C'était quelque chose de bien étrange, allez, mes enfants, que les *Saturnales*. Tout était bouleversé pendant un jour : l'esclave devenait le maître et le maître l'esclave. Le maître servait son esclave, qui avait pris sa place à table, qui commandait et qui était obéi, au milieu d'une joie folle. Puis le malheureux, après ce pouvoir d'un jour, reprenait sa chaîne, qui, peut-être, lui semblait un peu plus lourde le lendemain. Mais qu'importe ? c'était un usage, et l'usage est un tyran que vous apprendrez à connaître plus tard.

Et tenez, puisque nous sommes en veine d'érudition, et qu'aussi bien, je n'ai pas beaucoup d'autres nouvelles à vous apprendre, sinon que nous sommes en carnaval aujourd'hui et que nous serons en carême demain ; je ne vois pas pourquoi nous ne continuerions pas dans cette voie. Il est bon de savoir la raison, le pourquoi des choses. Continuons donc, si votre père André ne vous ennuie pas trop.

Le christianisme, c'est-à-dire votre religion, vint, et le carnaval ne fut pas anéanti par lui. Au contraire même, je crois qu'il lui donna plus de gaieté et plus de raison d'être. Vous savez tous, mes enfants, qu'après le carnaval vient le carême, cette époque de jeûne et de mortifications ; eh bien ! on comprit qu'il fallait dire un adieu à la chair dont on allait être privé, et l'on institua les *trois jours gras* qui devaient précéder les quarante jours *maigres* du carême. Pendant ces trois jours, on se livra à toutes sortes de liesse, on se régala, on fit chère lie ; c'était un *adieu à la chair*, et désormais cette époque fut appelée le *carnaval*.

Eh ! parbleu ! puisque je suis en train, dussé-je passer à vos yeux pour un vieux pédant, je ne m'arrêterai pas en si beau chemin, au risque de vous dire ici deux mots latins. Ma foi, mes jolies petites filles, je vous en demande bien pardon, et puis, au fait, cela ne m'arrive pas si souvent.

Donc, j'ajouterai que ce mot de carnaval veut justement dire *adieu la chair*, du latin *caro, carnis*, chair, et *vale*, qui signifie adieu.

Là, c'est fait. Ne m'en veuillez pas trop,

mesdemoiselles : je vais me réconcilier avec vous en vous parlant des bals. C'est gentil de ma part, n'est-ce pas ? Les premiers travestissements, les premières mascarades de notre carnaval avaient un caractère religieux, je devrais dire antireligieux, car elles consistaient à parodier les mystères et les cérémonies les plus sacrées. Il est étrange, n'est-ce pas, mes enfants, qu'à une époque toute de religion, les premières mascarades empruntassent à la religion même leurs déguisements et leurs plaisanteries, témoin la *fête de l'âne*, celle de *la bouteille* et tant d'autres dont vous lirez plus tard les détails. Moi, qui ne suis qu'un vieux bonhomme qui ne se donne pas comme très-fort en appréciations, je crois retrouver là un reflet des *Saturnales*, pendant lesquelles la puissance du maître, si respectée, d'ordinaire, était méconnue. Ce qu'il y a de sûr, croyez-m'en, c'est que ces mascarades n'étaient pas faites par impiété, puisque les clercs des abbayes y prenaient part les premiers, et que, ces jours de folies passés, clercs et laïques s'adonnaient aux saintes pratiques du carême avec une ferveur sincère et une foi ardente. Vous voyez qu'il y a loin de là aux costumes de pierrots et de polichinelles qui vous amusent si fort, et que nos ancêtres du moyen âge ont compris eux-mêmes qu'il était odieux de rire avec les choses sacrées.

Mais revenons aux bals. Sans être aussi vieux que le carnaval, les bals masqués ont déjà une ancienneté fort respectable. Il y en a parmi vous, mes petits auditeurs, qui sont assez savants pour se rappeler que Charles VI donna un bal à la cour où il parut déguisé en sauvage, c'est-à-dire que, s'étant enduit de poix, il s'était roulé ensuite dans de la plume, en compagnie du duc d'Orléans, son frère. Vous savez aussi que ce dernier ayant pris une cire pour faire admirer le travestissement du roi, le feu se communiqua aux plumes et faillit coûter la vie au monarque. Ceci vous prouve donc, mes chers petits, que les bals masqués étaient déjà connus alors. Quant aux bals de l'Opéra, ces bals que vous voyez annoncés si pompeusement chaque samedi, ils n'ont commencé que sous le régent, pendant la minorité de Louis XV.

A ce moment les joies du carnaval étaient poussées très-loin ; et c'est pour amuser le roi enfant qu'on imagina les bals masqués d'enfants. Ah ! nous voici revenus sur notre terrain, enfin ! Seulement, alors il n'y avait pas un beau Jardin-d'Hiver, aux Champs-Elysées, où les enfants de tous rangs sont appelés, pourvu qu'ils puissent payer leur entrée, à jouir des plaisirs que vous connaissez tous et que vous venez de goûter pour la plupart ; ce n'était qu'à la cour ou chez les principaux seigneurs que se donnaient ces fêtes enfantines. Quant à la promenade des masques par les rues et sur les boulevards, c'est encore à la régence du duc d'Orléans, cet apôtre du plaisir, qu'elle dut ses accroissements.

Hélas ! depuis quelques années, nous sommes si souvent occupés de choses sérieuses et graves, tant de craintes nous assaillent à la fois, que le carnaval s'en ressent beaucoup. Plus de ces grandes mascarades sur les boulevards, plus de ces costumes bizarres et si nombreux que l'on entendait les cris de joie des enfants, les bravos de la foule bruir à chaque pas, à chaque instant. Vous ne pouvez donc vous faire une idée de ce qu'était le carnaval jadis que par ce que vous entendez raconter par vos pères ; mais moi, qui suis bien vieux, je me rappelle entre autres les jours gras sous l'Empire et sous la Restauration. Je vois encore ces longues files de voitures qui, descendant la rue Saint-Honoré, remontaient par les boulevards. De tout cela que reste-t-il ? à peine quelques masques rares et isolés. Hélas ! c'est que les graves préoccupations de la politique ont bien changé les choses !

Et tenez, mes chers amis, en voulez-vous une preuve ? Le *Bœuf gras*, cette joie des enfants, ne fera pas cette année sa promenade triomphale accoutumée. Quel malheur ! C'est si amusant de voir défiler ce cortège de masques de toutes sortes, et ce beau char tout chargé de mythologiques figures. Quel malheur de ne pas voir Jupiter, le roi des dieux, avec sa foudre de papier doré ; Apollon en tricot couleur de chair et couronné de lauriers... sauce ; le dieu Bacchus sur son tonneau, escorté de Silène sur son âne, ayant

l'air du Sancho Pança d'un autre don Quichotte ; et Vénus dans toute sa gloire ; et ce pauvre petit enfant qui représente son fils, l'Amour, et qui grelotte sous les vêtements du dieu malin, si minces pour la saison ! Quel malheur ! vous ne verrez pas toutes ces belles choses cette année, ni le bœuf, le héros du jour, que dis-je ? des trois jours, avec sa housse si riche et ses belles cornes dorées, conduit par deux sauvages un peu crottés, mais armés de magnifiques massues de carton.

Oh ! oui, c'est bien dommage, n'est-ce pas, mes chers petits ? vous ne verrez pas tout cela cette année ; mais rassurez-vous, votre *Conseiller* ne veut pas que vous soyez privés tout à fait de ce plaisir ; et, s'il ne peut vous montrer le Bœuf gras et son grotesque cortège en chair et en os, il veut au moins vous l'offrir en dessin ; il veut que, par votre adresse, vous puisiez, après l'avoir découpé, le faire défiler devant vous. C'est toujours cela.

Ah ! mon Dieu, voilà que je vais retomber encore malgré moi dans mon péché de tout à l'heure, et que je me sens tourmenté de l'envie de vous parler de l'origine de la promenade du *Bœuf gras*. Voyez ce que c'est : dès qu'on met le pied dans une fausse route, on a toutes les peines du monde à en sortir. Ma foi, tant pis ! je cède à mon envie, dussiez-vous m'en vouloir un peu. Mais non, vous ne m'en voudrez pas ; vous êtes de bons et charmants enfants, bien indulgents pour votre père André qui vous aime tant.

Donc je me risque et je vous dis que la promenade du Bœuf gras est une allégorie dont il est bien difficile de trouver le véritable sens. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette coutume sent un peu le paganisme, témoin l'Olympe qui y préside ; mais préciser l'origine exacte de la cérémonie du Bœuf gras, cela serait bien difficile, mes chers amis, car les savants ne s'accordent point sur ce chapitre. Est-ce un souvenir du culte astronomique, et pour rappeler le signe du Taureau, époque révéree dans les religions anciennes ? Est-ce en mémoire du bœuf *Apis*, adoré par les Egyptiens comme symbole de la fécondité de la terre ? Est-ce un hommage rendu au bœuf,

si utile, sous la première race de nos rois, pour l'attelage et le labourage? Ou bien, n'est-ce point par hasard un usage introduit chez nous, au moyen âge, par les garçons bouchers, pour célébrer la fête de leur confrérie, comme les clercs de la basoche célébraient la leur? Ma foi! que ce soit ce que ça voudra, ce n'en est pas moins un spectacle

assez divertissant pour vous autres, enfants, et dont je regrette que vous soyez privés cette année.

Et maintenant, pardonnez-moi si je vous ai ennuyés; mais ne m'en voulez pas trop, car je tiens à votre amitié, et je veux que vous puissiez toujours m'appeler, du plus profond du cœur, votre...
PÈRE ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPÉÉMÉRIDE.

FÉVRIER.

1^{er}. Vendredi. S. Ignace. — Le traité de Lunéville, conclu entre la France et la Prusse, est signé le 1^{er} février 1801.

2. Samedi. PURIFICATION. — Marie Stuart fut d'abord reine de France par son mariage avec François II, puis reine d'Ecosse. Elisabeth, reine d'Angleterre, jalouse des droits de Marie Stuart à la couronne d'Angleterre, lui offre un asile après sa déchéance du trône d'Ecosse, et la fait condamner à mort, le 2 février 1587.

3. *Dimanche*. SEXAGÉSIME. — C'est le 5 février 1689 qu'eut lieu la première représentation d'*Esther*, tragédie de Racine, commandée par madame de Maintenon pour être représentée à la maison royale de Saint-Cyr, où se faisait l'éducation des jeunes filles nobles. Ce furent les élèves de la maison qui jouèrent cette tragédie : le rôle de Mardochée fut même rempli par une jeune fille.

4. Lundi. Sainte Jenny. — L'esclavage est aboli dans les colonies le 4 février 1794.

5. Mardi. Sainte Agathe. — Bernadotte, un des maréchaux de Napoléon, est reconnu comme héritier au trône de Suède le 5 février 1808. Son ingratitude envers l'empereur, qui l'avait fait roi, fut une des causes du résultat déplorable de la campagne de Russie.

6. Mercredi. S. Amand. — Les Français s'emparent de Capoue le 6 février 1806.

7. Jeudi. S. Romuald. — Autrefois, en

France, les tribunaux prononçaient des condamnations contre des animaux prévenus de certains délits. Plusieurs manuscrits, conservés à la Bibliothèque, contiennent les dispositifs de ces jugements et jusqu'à la note des frais qu'a coûté l'exécution. Un de ces manuscrits nous apprend que, le 7 février 1514, un taureau, convaincu d'avoir, en sa fureur, tué un jeune garçon, fut pendu par arrêt du parlement de Paris.

8. Vendredi. S. Jean de M. — Exécution, sur la place de Grève, d'un jeune homme nommé la Ramée, qui fut pendu, le 8 février 1596, pour s'être dit fils de Charles IX, et s'être rendu à Reims afin de s'y faire sacrer roi. Il prétendait que la reine mère, Catherine de Médicis, l'avait enlevé après sa naissance, l'avait exposé pour s'en défaire, et qu'il avait été recueilli par un gentilhomme nommé Gilles la Ramée. Il mourut convaincu d'imposture.

9. Samedi. Sainte Apolline. — Charles I^{er}, roi d'Angleterre, condamné à mort, est exécuté par un bourreau masqué devant le palais de Whitehall, le 9 février 1649. Il était âgé de quarante-neuf ans. Après lui, Cromwell se mit à la tête du gouvernement sous le nom de protecteur.

10. *Dimanche*. QUINQUAGÉSIME. — C'est à cette date, 10 février 1814, que fut livré le combat de Champ-Aubert contre les armées alliées.

11. Lundi. S. Adolphe. — Le 11 février 1800, la banque de France se constitue et entre en exercice.

12. Mardi. Sainte Eulalie. — Le 12 février 1652, le parlement rend un arrêt portant que l'*Imitation de Jésus-Christ* ne sera plus imprimée sous le nom de *Jean Gersen*, mais sous celui de *Thomas-à-Kempis*, on ne sait pas encore au juste quel en est le véritable auteur.

13. Mercredi. LES CENDRES. — Le duc de Berry est assassiné par Louvel en sortant de l'Opéra, le 13 février 1820.

14. Jeudi. S. Valentin. — Ce jour, en l'année 643, le roi Dagobert I^{er} meurt d'une dysenterie. Il avait fait bâtir l'église de Saint-Denis, dont le dôme fut couvert de lames d'argent. Le fils et successeur de Dagobert, Clovis II, fit enlever ces lames pour en distribuer la valeur aux pauvres.

15. Vendredi. Les Cinq Plaies. — Henri III fait publier à son de trompe, le 15 février 1583, le calendrier réformé par Grégoire XIII, avec ordre de s'en servir à l'avenir. Avant ce jour, l'année, au lieu de commencer au 1^{er} janvier, commençait le jour de Pâques fleuries, c'est-à-dire le dimanche des Rameaux.

16. Samedi. Sainte Lucile. — Le 16 février 1470 les postes furent établies en France par le roi Louis XI.

17. Dimanche. QUADRAGÈSIME. — Le comte de Saint-Vallier, père de Diane de Poitiers, condamné à être décapité, reçoit sa grâce sur l'échafaud, le 17 février 1524 : grâce inutile ! car le vieillard, frappé de mort par la frayeur, est pris d'une violente fièvre et meurt quelques moments après.

18. Lundi. S. Siméon. C'est le 18 février 1429 qu'a lieu la journée *des Harengs*. On appelle de ce nom un combat livré près d'Orléans par les Anglais qui assiégeaient cette ville, contre les Français qui voulaient y faire

entrer un convoi de harengs et d'autres provisions de carême. Dunois, qui prit part à cette bataille, y fut blessé.

19. Mardi. S. Gabin. — Bonaparte établit sa résidence au château des Tuileries, le 19 février 1800.

20. Mercredi. *Quatre-temps*. — Le Pont-Royal, nommé alors le *Pont-Rouge*, est emporté par les eaux le 20 février 1684.

21. Jeudi. S. Mérault. — Jacques I^{er}, roi d'Ecosse, est assassiné le 21 février 1477.

22. Vendredi. Sainte Isabelle. — Un nombre extraordinaire de morts subites jetaient depuis longtemps déjà l'épouvante dans Paris. On découvrit qu'une femme nommée la Voisin vendait des poisons composés par l'Italien *Exili*. Ces poisons sont devenus célèbres sous le nom de *Poudre de succession*. La Voisin et ses complices sont brûlés en Grève le 22 février 1680.

23. Samedi. S. Pierre D. — Bonaparte est nommé général en chef de l'armée d'Italie le 23 février 1796.

24. Dimanche. REMINISCERE. — Bataille de Pavie où François I^{er} est fait prisonnier. C'est à la suite de cette funeste affaire qu'il écrivait à la duchesse d'Angoulême, sa mère : « *Madame, tout est perdu, fors l'honneur !* »

25. Lundi. Sainte Thérèse. — Gazaah, ancienne capitale des Philistins, est prise par l'armée d'Orient commandée par les généraux Kléber et Lannes, 25 février 1799.

26. Mardi. S. Nestor. — Le ministère de la police est institué le 26 février 1796.

27. Mercredi. Sainte Honorine. — Le 27 février 1814 est livré le combat de Bar-sur-Aube.

28. Jeudi. S. Romain. — Le supplice de la reine Brunehaut, femme de Sigebert I^{er}, roi d'Austrasie, eut lieu le 28 février 613. Elle fut attachée à la queue d'un cheval et traînée sur les cailloux.

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

GASTON ET LOUIS XIII.

Gaston de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, était fort jaloux des droits attachés à son rang. Un jour qu'il était monté en carrosse avec le roi, des princes se présentèrent à eux pour parler au duc : ils étaient tête nue, et, quoiqu'ils fussent exposés à un soleil ardent, Gaston les retint longtemps sans leur dire de se couvrir ; ce fut le roi qui, s'apercevant de l'incommodité que ces princes souffraient, leur dit avec bonté : — « Couvrez-vous, messieurs, mon frère le veut bien. »

LISEZ CUJAS.

Un bon fermier fort riche avait envoyé son fils à Paris pour y étudier le droit. La veille du départ de ce fils chéri, le père lui avait donné une caisse pleine de livres, en lui recommandant surtout la lecture d'un vieux bouquin : c'était un exemplaire de Cujas, fort vieux et fort usé. A peine arrivé à Paris, le jeune homme avait pensé à tout autre chose qu'à travailler, et il était bien plus assidu aux bals et aux spectacles qu'aux cours de la faculté. Il eut bientôt vu la fin du petit magot que le bon fermier lui avait remis au départ ; alors il pensa à écrire à son père. Il composa une longue lettre dans le but d'obtenir de l'argent, mais il n'obtint pour toute réponse que ces mots : « Lisez Cujas ! » — A quoi songe donc mon père ? se dit le jeune homme, pense-t-il que la lecture de ce vieux bouquin me donnera à dîner ? A quelque temps de là, nouvelle lettre du fils, même réponse du père : « Lisez Cujas ! » — « Oh ! pour le coup c'est trop fort ! s'écria le jeune homme. Eh bien ! mon père a raison, ce sera ce vieux

livre qui me nourrira aujourd'hui, car je vais le vendre. » Un bouquiniste est appelé, et l'on discute le prix, tous les livres y passeront. — Vingt-cinq volumes, dit le jeune homme, je vous les donne pour trente francs. — « Trente francs ! Y pensez-vous ? s'écrie le bouquiniste. Eh ! que voulez-vous que je fasse de ce vieux Cujas tout déchiré ? » — Et, pour montrer le délabrement du livre, le bouquiniste l'ouvre devant le jeune homme qui n'est pas moins surpris que joyeux en voyant tomber à ses pieds un billet de cinq cents francs. Le bouquiniste est renvoyé et le jeune homme se hâte d'écrire à son père : « Mon cher père, lui disait-il dans sa lettre, j'ai ouvert Cujas... merci ! mille fois merci ! J'ai compris la leçon que vous avez voulu me donner, et elle me profitera. Je n'oublierai jamais, comme vous me l'avez fait comprendre par votre ruse ingénieuse, que le travail seul est la source de la fortune et du bien-être. »

MOT REMARQUABLE.

On disait au duc de Longueville que les gentilshommes voisins de ses terres y chassaient continuellement et qu'il ne devrait pas le souffrir. — « J'aime mieux, répondit-il, avoir des amis que des lièvres. »

DISCRÉTION.

Un babillard vint raconter à quelqu'un qu'il connaissait à peine un secret de la plus haute importance. — « Ah çà ! dit le babillard, de la discrétion surtout ! n'en parlez à personne ! » — « Soyez tranquille, répondit le confident, je serai au moins aussi discret que vous. »

Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos jeunes Abonnées la lettre que nous avons reçue de M. SAJOU, notre habile dessinateur, après la publication du premier numéro

du *Trésor de la Jeunesse*. Elles verront dans la lettre du dessinateur du *Trésor des Demoiselles* tout ce qu'elles ont à attendre de son talent et de ses dispositions pour elles.

COPIE DE LA LETTRE DE M. SAJOU.

Monsieur le Directeur,

Je viens de recevoir le premier numéro de votre nouveau journal le *Trésor de la Jeunesse*, et je m'empresse de vous complimenter sur votre heureuse idée et sur la manière dont vous avez compris l'œuvre que vous entreprenez. Instruire la jeunesse en l'amusant n'est pas une idée nouvelle, mais jamais, je crois, rien n'a été aussi bien conçu que votre publication.

Je n'ai rien à vous offrir pour vos jeunes garçons, mais permettez-moi de mettre à votre disposition un cours élémentaire des ouvrages qui charment les loisirs des abonnées du *Trésor des Demoiselles*, et qui contribuent si puissamment à donner le goût du travail dans toutes les classes de la société. Je crois que vous feriez grand plaisir à votre jeune clientèle en lui annonçant que chaque abonnée pourra demander ce qu'elle voudra en dessins et patrons pour sa poupée ; et vous pouvez compter que je remplirai toutes les demandes qui vous seront adressées.

Dans l'espoir, monsieur, de contribuer utilement à votre œuvre, je vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite considération.

SAJOU.

En attendant l'ouvrage élémentaire que M. Sajou nous a offert, et que nous avons accepté avec empressement, nous avons réclamé de lui une planche de patrons et dessins pour poupées. Celles de nos abonnées qui savent broder la recevront avec grand plaisir, et celles qui ne le savent pas seront impatientes de pouvoir la mettre à profit.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

- | | |
|---|--|
| N ^{os} 1. Côté gauche d'un canezou à pointes devant.
2. Côté droit, id.
3. Dos de canezou, formant pèlerine.
4. Col du canezou n ^{os} 1, 2 et 3.
5. Col de grande poupée, broderie anglaise.
6. Manchette, broderie anglaise.
7. Id. à pois et feston.
8. Passe d'un bonnet, plumetis, bord à feston.
9. Porte ou fond du bonnet n ^o 8.
10. Côté droit d'un bonnet à trois pièces, broderie anglaise.
11. Côté gauche dudit. | N ^{os} 12. Pièce du milieu du bonnet n ^{os} 10 et 11.
13. Passe du bonnet, feston et œillets.
14. Rond ou fond du bonnet n ^o 13.
15. Mouchoir à coins ronds pour très-grande poupée, broderie anglaise.
16. Ecusson pour le mouchoir n ^o 15.
17, 18 et 19. Bandes anglaises pour garniture de bonnets, de pantalons, de jupons, etc.
20. Ecusson double pour le mouchoir n ^o 15.
21. P, pour coin de mouchoir.
22. L C, id. id. |
|---|--|

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Notre grande surprise de ce numéro est divisée en trois parties ou planches :

— La première contient les broderies et dessins de M. Sajou ;

- La deuxième contient une seconde série de SILHOUETTES ;
- La troisième contient divers PIÈGES à prendre les oiseaux en temps d'hiver.

PREMIÈRE PLANCHE, OU DESSINS DE BRODERIE.

(Voir l'explication qui se trouve ci-dessus.)

DEUXIÈME PLANCHE, OU SILHOUETTES.

Les 5 figures composant cette dernière planche n'ont pas besoin de nouvelles explications ; elles font suite au jeu des silhouettes commencé dans notre numéro de janvier dernier, et dans ce même numéro nous avons donné tous les détails concernant ces découpures.

TROISIÈME PLANCHE, OU PIÈGES.

La troisième planche est remplie par 14 dessins représentant tous des pièges ou des parties de pièges employés pour prendre des oiseaux pendant l'hiver.

Nous allons vous les expliquer par numéros d'ordre :

1. — **GLUAU.** Le gluaud est une petite brochette de bois, enduite de glu, et passée par un bout dans un morceau de mie de pain. On le pose, en temps de neige, à une place qu'on aura balayée, et les oiseaux, venant becqueter le pain, se prennent infailliblement, soit les pattes en se posant sur le gluaud, soit les ailes en le faisant basculer sur eux.

2. — **BUISSON ENGLUÉ.** Le buisson englué se compose de plusieurs branches d'arbres ou arbustes, complètement dépouillées de leurs feuilles et garnies de gluauds posés dans tous les sens, auxquels les oiseaux se prennent également bien.

3, 4. — **LACETS.** Détails montrant deux différentes manières de faire les nœuds pour les collets dont il va être parlé.

5. — **COLLETS TRAINANTS.** Prenez une ficelle de la longueur que vous voudrez ; attachez chaque bout à deux pieux fichés en terre, et nouez-y tout le long des lacets faits comme ceux des numéros 3 et 4. Semez du grain sur la longueur de la ficelle, et les oiseaux s'y prendront par les pattes ou par le cou en venant becqueter.

PASSE-TEMPS DE L'ENFANCE.

QUESTIONS DU SPHINX.

QUESTION GRAMMATICALE OU GÉOGRAPHIQUE, A VOLONTÉ.

Ma sœur et moi, lecteur, avons même destin ;
Je parle pour nous deux étant le masculin,
Car la géographie, en décrivant la terre,
Nous met l'un près de l'autre ainsi que la grammaire.
Ma sœur a quatre pieds et je n'en ai que trois ;

Je suis cap, elle est ville et port tout à la fois.
Nous sommes tous les deux sur la rive africaine.
Le marin m'a doublé ; chez ma sœur plus humaine,
Il vient contre les vents abriter son esquif.
Aimes-tu mieux en nous trouver un adjectif ?
Nous le sommes tous deux et de *qualité*, même !
Si quelqu'un nous mérite, on le chérit, on l'aime ;
Mais tu dois nous trouver en consultant ton cœur.
Je suis avec ton père, et ta mère a ma sœur.
Bref, pour ne nous laisser ignorer à personne,
Adjectif, ville ou cap, je suis bon, elle est bonne.

QUESTIONS MATHÉMATIQUES.

I

Notre sphinx demande le moyen de faire la charité à vingt pauvres en leur donnant à chacun une pièce de monnaie, et cela sans dépenser plus d'un sou.
Il offre une récompense honnête à celui qui l'aura trouvé.

II

Une mère, interrogée sur son âge par son enfant de neuf ans, répondit : « Si j'avais quatre fois ton âge, j'aurais dix ans de plus que je n'ai réellement. » Cherchez l'âge de la mère.

QUESTION DE SIMPLE AMUSEMENT.

Comment faut-il faire pour renverser complètement un verre plein d'eau, et le tenir l'ouverture en bas, sans répandre une goutte de l'eau qu'il contient ?

ÉNIGME HISTORIQUE.

A l'âge où les enfants se font tirer l'oreille,
Pour suivre les leçons de leurs chers professeurs,
D'un savoir étonnant moi j'étais la merveille,
Je trouvais à l'étude et charmes et douceurs.
— On m'eût à dix-huit ans lancé dans vingt royaumes,
Qu'en ces lieux rien ne m'eût surpris ;
J'eusse à l'instant même compris
Leurs plus rebelles idiomes.
— Sur ma tête j'ai mis le bonnet du docteur ;
J'ai fait vibrer le luth de Dante et de Virgile ;
J'ai tenu le compas du grand calculateur ;
Tout texte était saisi par ma mémoire agile ;...

— Mais du monde je fus un bien prompt déserteur :
Je mourus jeune, amis. — Que votre esprit docile
De ma précoce fin ne prenne aucun émoi ;...
Étudiez autant et vivez plus que moi !

F. DE V....

EXPLICATION DES QUESTIONS DU SPHINX DU DERNIER NUMÉRO.

Question géographique. — Le nom de l'île est Ithaque (Itake), qui se retrouve dans le nom moderne de Theaki.

Questions mathématiques. — La première se résout ainsi, en se servant des anciennes monnaies : 1,000 sous font 50 livres, 1,000 demi-sous font 25 livres, 1,000 liards font 12 livres 10 sous, 1,000 demi-liards font 6 livres 5 sous, 1,000 deniers font 4 livres 3 sous 4 deniers, et 1,000 demi-deniers font 2 livres 1 sou 8 deniers. Additionnez, et vous trouverez un total de 100 livres ou cent francs.

La deuxième : Dans 5 ans le père aura 48 ans et le fils 16 ; alors le père aura juste le triple de l'âge de son fils.

La troisième est trop simple pour que vous n'en ayez pas trouvé le résultat. Elle ne vous a été posée que pour faire comprendre le rapport qu'ont entre elles les règles d'arithmétique. La division, comme vous le voyez, défait ce qu'a fait la multiplication. Ainsi, lisez seulement *quel est le tiers de trois ?* et vous trouverez fort aisément le résultat qui est 1.

Simple question. — Nous vous avons dit de représenter les trois couples par le roi et la dame de cœur, le roi et la dame de carreau, et le roi et la dame de pique. Voici comment vous obtiendrez le résultat demandé : Faites d'abord passer la dame de cœur avec la dame de carreau ; renvoyez la dame de carreau chercher la dame de pique. Quand les trois dames sont de l'autre côté de la rivière, renvoyez la dame de cœur à l'autre bord où elle reste avec le roi de cœur, tandis que le roi de carreau et le roi de pique vont retrouver les deux dames de leur couleur. Alors le roi de pique revient avec la dame de pique ; les deux rois de pique et de cœur repassent du côté opposé, et la dame de carreau, en deux voyages, ramène les deux autres dames. De cette façon, le résultat est obtenu. Assurez-vous-en.

RÉPONSES AUX ÉNIGMES DU DERNIER NUMÉRO.

Enigme géographique. — Le mot de l'énigme géographique est VÉSUVÉ.

Homonyme. — SON, nourriture des bestiaux ; SON, bruit produit ; SON, pronom possessif ; SONT, 3^e personne du pluriel de l'indicatif du verbe être.

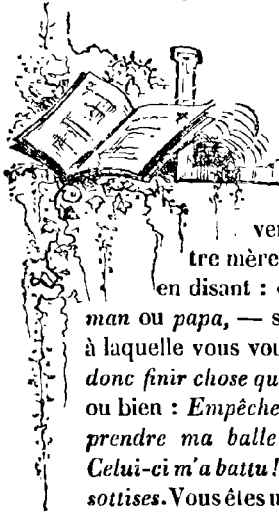
Mathématique. — Les écoliers étaient au nombre de HUIT.

Simple amusement. — Ce qui est échelle le jour et serpent la nuit, c'est UN LACET DE BOTTINE.

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — QUATRIÈME FEUILLET.

(Comme le précédent, ce feuillet est consacré tout entier aux petits défauts des enfants de ma famille et à ceux de leurs petits camarades. Je crois inutile de recommander aux enfants étrangers qui me liront de prendre pour eux ces conseils, car je suis trop honnête pour croire qu'ils en aient besoin. Pourtant, si par hasard cela était, qu'ils en tirent profit.)



XVI

Léon, vous êtes fort ennuyeux, sachez-le ! à chaque instant vous venez à moi, ou à votre mère, ou à votre père, en disant : « Grand-papa, maman ou papa, — suivant la personne à laquelle vous vous adressez, — *fais donc finir chose qui me tire la langue !* ou bien : *Empêche donc un tel de me prendre ma balle ;* ou bien encore : *Celui-ci m'a battu ! celui-là m'a dit des sottises.* Vous êtes un petit rapporteur, monsieur Léon, et c'est un bien vilain défaut. Vous vous préparez beaucoup de tourments pour tout le temps de vos études quand vous serez au collège. Vous vous ferez détester de vos camarades et vous deviendrez insupportable à vous-même. Apprenez, mon cher enfant, que lorsque l'on vit en société, il faut savoir supporter les petits travers des autres afin qu'ils supportent les nôtres. Quand vous venez rapporter ces petits méfaits de vos camarades, méfaits qui ne sont jamais aussi gros que vous les faites dans votre rapport, — vous avez une méchante pensée, celle de les faire gronder. Cela est mal. Vous savez que je vous l'ai déjà dit, lorsque, plus jeune, vous veniez sans cesse rapporter contre vos bonnes. Rappelez-vous que vous avez failli en faire chasser plus d'une pour des futilités sans

importance. Je vois avec chagrin que vous ne vous êtes point encore corrigé de ce défaut qui peut attirer des réprimandes à vos amis, s'il vous en reste, et faire perdre une position à de pauvres gens qui n'ont que leur travail pour vivre. Que ce soit la dernière fois que je vous le dise, Léon !

XVII

Eugène, je vous y prends encore. Toujours des épingles dans vos dents. Vous voulez donc avoir un jour des clous de girofle dans la bouche ? Songez que vous les gâchez toutes, et que vous deviendrez fort laid si vous continuez.

XVIII

Ma chère Virginie, vous êtes la petite camarade de ma nièce, et à ce titre je m'intéresse beaucoup à vous. Comment ? Qu'est-ce que m'a dit votre père, vous avez la déplorable manie de toucher à tout ? Oh ! ne me dites pas non, tenez, voilà qui démentirait vos paroles, vous venez d'ouvrir ce livre qui est sur ma table. Dès que vous êtes dans un endroit, vous allez de tous côtés furetant, et fourrant vos petites mains partout. Ne vous corrigerez-vous donc pas ? Ne vous souvenez-vous donc plus de tous les malheurs qu'a causés votre mauvaise habitude ? Vous rappelez-vous

ce beau vase de porcelaine de Chine que vous avez cassé dans la chambre de votre mère, en l'attirant à vous pour le voir de plus près? Avez-vous encore présent à la mémoire ce jour où, vous étant faufilee dans le cabinet de votre père, vous avez mis tout sens dessus dessous, et où vous aviez pris sur le bureau un papier des plus importants, dont vous aviez déjà fait un petit bateau que vous alliez lancer au milieu des flots dans un baquet à la cuisine? Si on ne vous l'avait pas retiré à temps, votre père perdait beaucoup d'argent! Oh! ma chère petite fille, ne touchez plus à tout comme cela; songez qu'avec votre ignorance des choses, vous pouvez,

grâce à ce vilain défaut, causer de grands dommages.

XIX

Qu'est-ce que je vois là, ma chère nièce! Fi! la vilaine curieuse! Quoi! vous écoutez aux portes pour entendre ce qui se dit! Et hier je vous ai surprise écartant avec vos doigts une lettre adressée à votre bonne, pour tâcher d'en lire le contenu. Oh! mon enfant, cela est bien laid, c'est une bien vilaine action que de chercher à surprendre les secrets des autres. Oh! rougissez, rougissez bien, et surtout corrigez-vous!

FIN DU QUATRIÈME FEUILLET.

LE COLLIER DE PERLES.

CONTE DE FÉES.



La princesse Nadja, fille unique du roi et de la reine de Golconde, allait atteindre sa quinzième année. C'était surtout à l'anniversaire de sa naissance qu'elle recevait de ses parents les dons les plus précieux. Déjà son active imagination devançait l'époque et elle se disait à chaque instant du jour : Qu'aurai-je? que demanderai-je? Si la jeune Nadja n'avait pas été gâtée à l'excès; si elle n'avait pas gaspillé sans profit pour son cœur et pour son esprit les quinze belles années qui venaient de s'écouler, elle n'eût pas été embarrassée dans le vœu qu'elle pouvait former. Les bonnes actions offrent un vaste champ aux âmes généreuses. Mais Nadja ne pensait qu'à elle, rapportait tout à elle; adulée par tous ceux qui l'entouraient, habituée à voir tout fléchir devant ses moindres caprices, elle exerçait

sur tous une sorte de tyrannie. Odiuse à ses jeunes compagnes qu'elle humiliait sans cesse, détestée de ceux qui la servaient, tant elle était dédaigneuse et fantasque, elle n'avait pas même l'affection des malheureux que son or secourait; car elle ne secourait que par vanité : *royauté oblige*. Il lui suffisait qu'on pût dire au bout de l'année : La princesse Nadja a beaucoup donné... Mais jamais une larme compatissante n'accompagnait son aumône; elle détournait sa vue de l'infortuné. Donnez-lui de l'argent, disait-elle, et tout était dit. Le roi et la reine, seuls aveuglés sur son compte, contemplaient avec amour sa beauté parfaite, et traitaient de gracieuses espiègleries tous les travers de son caractère. Plaignons donc Nadja, puisque rien ne l'avertissait de changer, et, certes, c'était grand dommage avec un extérieur aussi séduisant! Restée la dernière de cinq enfants morts suc-

cessivement du même mal, on avait craint pour elle le même sort, et de là était née cette indulgence sans bornes qui portait, hélas ! les plus tristes fruits.

La princesse Nadja était donc très-préoccupée de ce qu'elle pourrait demander pour fêter ses quinze ans. Les idées les plus extravagantes se pressaient dans sa folle cervelle. Enfin, l'heure de sa quinzième année sonna : elle alla se jeter dans les bras de sa mère qui, heureuse de voir cette enfant si chère échapper au cruel fléau qui lui avait enlevé les autres, la couvrait de baisers et de larmes de joie. — Eh bien ! ma Nadja chérie, que désires-tu ? tu le sais, rien ne peut nous coûter pour consacrer la mémoire de cet heureux jour. — Chère mère, rien ne sera plus facile, répondit Nadja... Hier encore je n'étais pas fixée... mais ce matin je me bornerai à vous demander un collier de perles comme celui que j'ai rêvé cette nuit. — Des perles, enfant, rien que des perles... eh ! tu en as de toutes les sortes... mais enfin, commande et choisis. Et les joailliers d'être mis en réquisition pour apporter à la fille du roi les plus belles perles de leur magasin ; mais en vain étalèrent-ils les plus admirables collections, la princesse Nadja les rejetait avec dédain en s'écriant : Non... ce ne sont pas là les perles que j'ai rêvées ! Et la journée de ses quinze ans s'écoula, pour la première fois, sans avoir vu ses vœux satisfaits. Tout s'en ressentit autour d'elle ; ce fut bien pis encore, quand, d'après les ordres donnés, on eut envoyé à la cour tout ce que le royaume de Golconde pouvait produire de beau et de précieux, et que la princesse eut répété en sanglotant : Non... ce ne sont pas encore là les perles que j'aie rêvées... Trois mois s'écoulèrent ainsi, et plus Nadja voyait l'impossibilité de satisfaire son désir, plus une folle opiniâtreté s'emparait d'elle. La reine Fatma, sa mère, en voyant chaque jour sa pâleur, commençait déjà à craindre pour sa vie et cherchait en vain à lui faire entendre raison. Un jour, cependant, la princesse semblait écouter plus attentivement les conseils de la reine, qui s'en réjouissait, quand tout à coup l'interrompant : — Mère, lui dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas donné une fée pour marraine !

une fée bien puissante, au lieu de ma respectable grand'tante qui tousse, n'y voit goutte et ne manque jamais de me faire un sermon qui ne finit pas toutes les fois qu'elle peut m'attraper par le pan de ma robe?... — Eh ! pourquoi désirer une fée pour marraine ? elle n'aurait pu t'aimer davantage que ne le fait la tienne. — C'est que rien n'est impossible à une fée ; elle aurait accompli tous mes désirs, et m'aurait donné le beau collier que j'ai rêvé. — Enfant, tu seras donc toujours déraisonnable?... Quoi ! tu y penses encore ? — Toujours, toujours ! et je le sens, je mourrai de chagrin si je ne le possède pas !... Ah ! que n'ai-je une fée pour marraine !!! — Eh ! bien, chère enfant, je vais me résoudre pour toi à faire une démarche qui me coûtera beaucoup. Ma grand'mère avait pour marraine la fée Sévère ; elle doit exister encore, puisque les fées sont immortelles ; malgré la terreur que son caractère m'inspire, car je sens que je suis une mère bien faible et que je mérite des reproches, nous irons la trouver, et peut-être obtiendrons-nous d'elle un remède à ton mal... — Ah ! partons, partons de suite... Quelle bonne idée !... je me sens renaître... Oh ! mon beau collier, le beau collier que j'ai rêvé, je vais donc enfin vous posséder !

Quelques jours après, la reine et sa fille, après avoir traversé bien des fleuves, bien des torrents, bien des villes, bien des campagnes, touchèrent enfin au terme de leur voyage en arrivant dans une belle vallée à l'aspect imposant et uniforme. Tout y était régulier et tranquille ; la paix, le repos semblaient y régner. Seulement, celui qui y pénétrait pour la première fois se sentait saisi d'une crainte secrète ; on s'examinait et l'on se demandait si l'on était assez parfait pour être admis dans un séjour où régnait une divinité si peu indulgente. La reine et la princesse s'avancèrent vers la grotte habitée par la fée Sévère et déposèrent à l'entrée un gâteau de miel, de lait et d'amandes. La fée Sévère aimait, par contraste, les douceurs. Quand elle vous accordait audience, l'offrande était aussitôt enlevée par une main invisible ; dans le cas contraire, vos dons restaient là dédaignés. Ce fut donc avec une grande joie que nos deux visiteuses virent disparaître

leur modeste présent. Le fond de la grotte ne tarda pas à s'ouvrir et la fée Sévère parut. C'était une grande femme au regard froid et imposant. Elle était vêtue d'une robe noire parsemée d'étoiles d'or. Un cercle d'or très-mince ceignait son front. D'une main elle tenait une balance, de l'autre, des boules d'or ou de fer qu'elle jetait alternativement dans les deux plateaux. C'était ainsi qu'elle pesait le bien et le mal. En apercevant la reine, la fée Sévère fronça ses noirs sourcils. — Ah ! c'est vous, ma mie ? lui dit-elle... il me semble que vous venez un peu tard. Que me voulez-vous ? La reine, qui se sentait frémir de crainte, restait sans voix, sans mouvement ; mais Nadja, qui ne doutait de rien, qui ne voyait au monde que son collier, s'avança étourdiment en disant : — Ah ! madame la fée, vous devez bien le savoir, puisque vous savez tout. Je viens vous demander le beau collier de perles que j'ai rêvé... et... — Ta, ta, ta, petite téméraire, savez-vous ce que vous demandez là?... *Le collier des fées*, ni plus ni moins ! Chacune de nous n'en possède qu'une seule perle... Pensez-vous valoir la peine qu'on se dérange pour les réunir, et que nous consentions toutes à nous priver en votre faveur d'un si précieux trésor?... Et la fée Sévère allait leur tourner les talons, lorsqu'en jetant un dernier regard sur la pauvre reine qui était tombée à genoux en lui tendant les bras, elle se sentit touchée par l'éloquence de ce regard de mère, qui semblait lui dire : Sauvez ma fille. Puis, renfonçant une larme prête à couler : — Suivez-moi, dit-elle à la reine d'une grosse voix bourrue, j'ai à vous parler. Et elles disparurent. — Bon, j'aurai mon collier, le beau collier que j'ai rêvé, pensa Nadja ; elle est allée le fabriquer d'un coup de sa baguette ! Lorsqu'elles revinrent, la reine paraissait avoir beaucoup pleuré ; mais Nadja n'en vit rien, elle ne pensait qu'à son collier... — Approchez, petite Nadja, lui dit la fée... En mémoire de votre bisaïeule, je veux bien faire quelque chose pour vous ; voici mes conditions : il me faut un mois pour aller visiter mes amies les fées, afin d'en obtenir les perles qui doivent former ce collier tant désiré... Vous resterez pendant ce temps dans la vallée voisine, et au

bout du mois vous vous joindrez aux habitants du pays qui viennent à cette époque en pieux pèlerinage demander au Puits-Enchanté qui est là près de ma grotte, les différents objets de leur désir. Vous verrez qu'on ne les obtient jamais qu'en récompense d'une bonne conduite. Vous vous mêlerez à la foule des pèlerins, vêtue aussi simplement qu'eux, car pour demander il faut commencer par être humble. Alors vous saurez si j'ai réussi dans ma tournée... En attendant, et par pitié pour votre pauvre mère, je mets tout de suite ma perle à votre service ; c'est celle du repentir : car elles ont toutes une signification, et celle-là peut vous conduire à mériter les autres. La fée Sévère passa sa main autour du cou de Nadja et disparut derrière un épais nuage blanc qui s'étendit entre elle et les princesses. Nadja sentit alors quelque chose qui tournait autour de son cou dans tous les sens. C'était une seule grosse perle qui, passée dans un fil d'or très-fin, allait et venait sans cesse, semblant vouloir ainsi avertir de sa présence. C'était bien là une des perles que Nadja avait rêvées ; mais si elle n'allait jamais posséder que celle-là ? Si les fées n'allaient pas vouloir lui donner les autres ? — Repens-toi, ma fille, lui disait la reine, souviens-toi des dernières paroles de la fée Sévère. Mais un mois est bien court pour se repentir, surtout quand on a aussi bonne opinion de soi, et Nadja ne comprenait pas qu'elle eût à se repentir de rien.

Un mois plus tard, vêtue comme les habitants du pays, Nadja marchait, confondue avec eux, vers le puits magique. En sa qualité d'étrangère, elle devait consulter l'oracle la dernière. Elle put donc entendre les demandes de chacun. A sa grande surprise, elles étaient toutes simples, modérées, souvent touchantes. Une jeune fille implora la santé pour sa mère. — Un vieux bûcheron demanda tout bonnement que son fagot fût plus léger à porter. — Un petit garçon s'avança en pleurant : — Tu as été plus sage, lui dit la voix mystérieuse du puits, tu auras le gâteau que tu réclamais l'an dernier. — Ah ! fit le pauvre enfant, si ça vous est égal, changez-le moi contre du sirop qui guérisse mon petit frère qui tousse tant. — Un autre

approcha : — Je suis content de toi, tu auras ta belle chèvre. — Non, monsieur le génie, je n'en veux plus, je puis m'en passer encore, mais rendez à Canize l'agneau qu'il a perdu ce matin ; il serait battu par son maître, car l'agneau ne lui appartient pas. — Qu'il soit fait selon ton désir ! Et le jeune gars, en revenant chez lui, aperçut sa mère occupée à traire une belle chèvre dont les longues soies traînaient jusqu'à terre... Nadja, en écoutant cela, croyait rêver. Comment, avec la facilité de tant demander, se bornait-on à des souhaits aussi simples?... Cependant son assurance l'abandonnait peu à peu, et lorsque son tour arriva, elle se demanda pour la première fois si elle était bien digne du trésor qu'elle sollicitait. Elle restait troublée et confuse, penchée sur le bord du puits. — Approche, lui dit la voix, et souviens-toi... Grâce au bon mouvement qui vient d'arrêter la parole sur tes lèvres, reçois ce collier que tu as rêvé. N'oublie pas que, pour le posséder toujours, il te faudra pratiquer les vertus que chacune de ces perles représente. A chaque mauvaise action ou mauvaise pensée, tu en perdras une. Tu as un an devant toi pour retrouver celles que tu auras égarées, mais, au bout de l'année, si tu n'as pas réparé le temps perdu, ton collier disparaîtra pour toujours. Reçois donc ce joyau qui t'engage pour l'avenir. Il y manque une seule perle, celle de la charité : la fée à qui elle appartient ne t'en a pas jugée digne ; tâche de l'acquérir ! Adieu. Et Nadja, sentant tressaillir à son cou quelque chose de rond et de frais, y porta vivement la main, et poussant un cri de joie : — Ah ! s'écria-t-elle, c'est bien là le beau collier que j'avais rêvé. Et quelques instants après elle était dans les bras de sa mère, et reprenait avec elle la route de Golconde.

Pendant le voyage, Nadja ne fut occupée qu'à contempler son beau collier, qu'à admirer ses merveilleux reflets. En approchant du palais, au lieu de songer à son père, à la joie de le revoir, elle pensa à ses compagnes, qui avaient ri de son désespoir, et elle se dit avec une secrète satisfaction : — Comme elles vont enrager en voyant à mon cou cette magnifique parure, la seule qui existe !... Je vais les éclipser toutes... exciter leur jalouse en-

vie... quel bonheur !... — Nadja, ma fille, dit à ce moment la reine, tu m'avais dit qu'une seule perle manquait à ton beau collier ; tu te seras trompée, car je crois voir qu'il en manque deux. — Non, mère, non, une seule, j'en suis sûre. — Compte, Nadja, compte... Et Nadja, confondue, put se convaincre que la mauvaise pensée qu'elle venait d'avoir avait déjà fait fuir un des petits grains nacrés qui brillaient à son cou, — la perle de la *bienveillance*. — Elle n'en dormit pas de la nuit, et forma pour l'avenir les plus beaux plans de conduite. Mais hélas ! si quelquefois elle écoutait les sages avis de sa mère, qui enfin, sentinelle active, l'aiderait, la soutenait pour marcher d'un pied ferme dans la bonne voie, plus souvent encore elle trouvait un déficit dans ses perles bien-aimées : elles ne formaient plus un cordon serré et régulier. Le fil d'or qui les réunissait se laissait voir à d'assez larges intervalles, et souvent Nadja pouvait entendre en passant les courtisans se dire à voix basse et en souriant : — La princesse a encore aujourd'hui une perle de moins à son cou.

Nadja pleurait alors amèrement, car l'année avançait, et elle trouvait au-dessus de ses forces de courir après les perles qui lui manquaient, quand elle avait tant à faire pour conserver celles qui restaient encore. Un jour qu'assise sur un banc de gazon, elle réfléchissait plus sérieusement que de coutume, elle vit un pauvre petit bengali, qui chantait gaïement sur une branche, se taire tout à coup, et rester pétrifié, immobile, sous le regard d'un oiseau de proie prêt à fondre sur lui. Ce spectacle, qui eût été pour la cruelle Nadja d'autrefois curieux et amusant, la remplit au contraire de crainte et de pitié. Elle vole au secours du pauvre petit oiseau, le délivre, et, le voyant tout palpitant au pouvoir de sa libératrice : — Comme il tremble ! dit-elle ; comme son cœur bat ! N'aie donc pas peur, cher petit... puisque ton ennemi n'est plus là ; et, étendant la main qui retenait le bengali captif : — Vole, vole, ajoute-t-elle, va de nouveau te bercer mollement dans l'azur du ciel et recueille le doux miel de tes fleurs bien-aimées... Et elle lui rendit la liberté. Le bengali s'envola ; elle l'avait déjà oublié, lors-

qu'un gazonnement délicieux ramena sa pensée vers Poiseau ; elle leva les yeux. C'était lui, en effet, c'était lui qui revenait à elle et laissait tomber de son bec, sur ses genoux, une des perles qu'elle avait perdues, celle de la compassion.

A quelque temps de là, deux demoiselles d'honneur de la princesse, tout en chiffonnant dans les petits appartements du château, causaient à voix basse. Et de quoi peuvent causer à voix basse deux demoiselles d'honneur, si ce n'est des imperfections de leur maîtresse ? — Si cela continue, disait l'une d'elles, la princesse ne possédera bientôt plus de ce fameux collier, dont elle est si fière, que le fil d'or qui en retient les perles. — Pourquoi cela ? répondait l'autre. — C'est que sa vanité, sa coquetterie et son humeur envieuse semblent augmenter chaque jour. — Vous êtes injuste, Almée, votre haine pour Nadja vous ferme les yeux. Je suis persuadée, moi, qu'elle s'amende, qu'elle se corrige, et la preuve, c'est qu'au contraire, depuis quelque temps, beaucoup moins de perles s'échappent de son collier. — Oui, mais celles qu'elle a perdues, reprenait Almée, elle ne les rattrapera jamais toutes. — Et vous vous en réjouissez ? — Certainement ; cette méchante princesse m'a tant humiliée, tant tyrannisée, en ma qualité de sa meilleure amie, que je ne lui souhaite aucun bonheur ; et cependant, si elle l'avait voulu, il lui eût été si facile de se faire aimer ! — Je tâcherai, Almée, dit la princesse qui parut tout à coup. Je vous pardonne tout le mal que vous venez de dire de moi, afin que vous me pardonniez aussi tout celui que je vous ai fait, et que vous me rendiez cette amitié dont je n'abuserai plus que pour votre bonheur.

Nadja, en parlant ainsi, tendit la main à Almée qui fondit en larmes. Et le soir de ce jour-là Nadja, toute glorieuse, montrait à sa mère son collier augmenté de deux perles revenues au bercail. Elle avait pardonné et s'était humiliée.

Depuis cette époque, on remarqua un grand changement chez la princesse Nadja : elle devint douce, modeste ; elle oublia d'avantage qu'elle était princesse. Elle laissa à sa mère les ajustements somptueux et ne con-

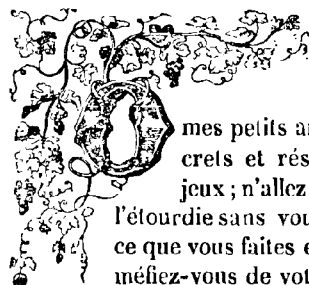
serva que le bon goût et l'élégante simplicité de la jeune fille. Elle perdit moins son temps en occupations frivoles, et se livra sérieusement à l'étude. Un jour que, plongée dans la lecture d'un ouvrage intéressant, elle avait parcouru sans s'en apercevoir une grande étendue du parc, elle s'aperçut qu'elle était seule et loin du palais. Le lieu où elle se trouvait lui était tout à fait inconnu. Une vieilleasure s'élevait à distance, cachée à demi par les broussailles. Des plaintes se firent entendre de ce côté. Nadja eut peur d'abord, mais ces plaintes étaient si touchantes, qu'elle n'écoula plus que le désir d'être utile, elle s'approcha davantage, et vit un jeune garçon d'une douzaine d'années, qui pleurait amèrement, appuyé contre un des angles de la misérable cabane. — Qu'as-tu, mon pauvre enfant, lui demanda la princesse, pour pleurer ainsi ?... L'enfant leva la tête et parut surpris. Mais la charmante figure de Nadja le rassurant : — Ah ! madame, c'est mon pauvre père qui va mourir... Il n'y a plus d'espoir à ce que dit la vieille Massoude, et je demande au bon Dieu des forces pour pouvoir le remplacer, afin de gagner le pain pour mes petits frères et mes petites sœurs, et pour notre mère qui est infirme depuis des années... mais je suis si jeune encore ! Et le pauvre enfant de recommencer de plus belle à gémir et à prier. — N'est-il donc aucun espoir de sauver ton père ?... Il faut appeler un médecin ? — Oh ! ils ne sont pas faits pour nous, ceux qui sont savants... Ils sont toujours autour des riches qui les payent, et hier le médecin du palais n'a pas voulu venir parce qu'il a craint que la fille du roi n'eût la migraine ce jour-là... Oh ! mon père ! et dire qu'il n'y a pas de pain à la maison. — Viens, mon ami, conduis-moi, s'écria la princesse. Et ils entrèrent dans la cabane. Là le plus douloureux spectacle s'offrit aux yeux de Nadja. Un homme, jeune encore, se débattait sur un grabat contre un mal violent. Non loin de lui, une femme, vieillie par les infirmités plus que par l'âge, était étendue, percluse de tous ses membres, sur un misérable lit. Elle jetait des regards inquiets et désolés sur des jeunes enfants qui se pressaient autour d'elle. La vieille Massoude,

leur voisine, tâchait de faire avaler au malade quelques gorgées de tisane qu'elle venait de préparer chez elle. Partout l'image du dénûment le plus absolu. Pour la première fois de sa vie, en présence de tant de misère, le cœur de la pauvre Nadja se gonfla. La glace de son âme se fondait. Une douleur inexprimable la pénétra. Elle s'avança vers la vieille voisine, et, d'une voix tremblante de larmes comprimées : N'y a-t-il donc aucun moyen de conserver la vie à ce pauvre homme? — Ah! dame, répondit Massoude avec une grosse voix qui fit tressaillir Nadja, je ne dis pas qu'avec de prompts secours... Songez donc que depuis deux jours ils n'ont rien pris. — Depuis deux jours?... Ah! mon Dieu! s'écria la princesse en cherchant sur elle, tenez, prenez prenez, voici de l'or... courez!.. Mais elle cherchait en vain... Sortie sans but, elle n'avait pas même un bijou sur elle... Sa désolation augmentait en voyant le pauvre homme fermer les yeux comme s'il allait trépasser. Tout à coup la princesse porte la main à son cou, elle en détache son collier, et, se jetant à genoux : — Oh! mes perles, mes perles si chères, je vous donnerai de bon cœur pour conserver un père à ses enfants. Et, tandis qu'elle offrait ainsi ce qu'elle aimait le plus, elle cachait dans son

mouchoir son visage baigné de larmes... Mais ô surprise!... quand elle relève la tête heureuse du sacrifice qu'elle vient de faire, la cabane, la scène de mort et de misère, tout a disparu; un temple élégant s'élève à la même place... Sa mère, la reine Fatma, lui tend les bras... A ses côtés est la vieille Massoude qui, souriante, lui offre la seule perle qui manquait encore à son collier, la perle de la charité, car toutes les autres y sont revenues; Nadja se jette au cou de sa mère qui pleure de bonheur... — Allons, dit la grosse voix de Massoude, qui changeant de costume, offre tout à coup à Nadja les traits de la fée Sévère... nous avons eu du mal, mais enfin elle est sortie victorieuse des épreuves que nous lui avons fait subir... Ah! petite Nadja, félicitez-vous d'avoir été l'arrière-petite-fille de ma filleule : sans elle je n'eusse jamais entrepris une cure pareille. Mais adieu, mes enfants, mes moments sont comptés. Nadja, vous avez conquis à jamais la possession de ce précieux collier; mais veillez toujours avec soin sur vous-même, et n'oubliez pas qu'il en est des vertus comme de tous les biens, qu'ils sont plus difficiles encore à conserver qu'à acquérir.

ÉLÉONORE DE JESPA.

LES COURONNES.



mes petits amis, soyez discrets et réservés dans vos jeux; n'allez pas toujours à l'étourdie sans vous demander si ce que vous faites est bien ou mal : méfiez-vous de votre peu d'expérience, et songez que votre ignorance et votre légèreté peuvent parfois amener des malheurs...

Écoutez plutôt ce qui est arrivé à Jérôme le jardinier.

Jérôme était un homme sage et laborieux, comptant sur ses bras pour nourrir et élever sa petite famille, et le bon Dieu, qui aime voir travailler, récompensait le brave horticulteur par maints bénéfices, accompagnés de temps à autre de certaines satisfactions d'amour-propre auxquelles Jérôme était très-sensible.

Jérôme habitait un pavillon à l'extrémité du parc d'un beau château de la Bourgogne. Il était le jardinier du baron de V*** qui pas-

sait plus de la moitié de l'année dans cette vaste propriété. La besogne de Jérôme consistait à surveiller les aides jardiniers et à diriger leurs travaux dans le parc et le jardin anglais. En récompense de ces services, il avait, à titre de gages, la jouissance d'un vaste terrain dont il avait fait un potager qu'il cultivait à son profit. Comme il était fort habile, son jardin lui rapportait beaucoup, grâce à la rareté de ses fleurs et à la beauté de ses fruits.

Il était aux anges lorsqu'il rentrait dans le pavillon le soir et qu'il pouvait dire à sa femme :

— Allons, Charlotte, le métier ne va pas mal ; nous ne mourrons pas encore de faim cette année et nous pourrions envoyer nos enfants à l'école.

Et Charlotte était bien heureuse, parce que son mari était bien heureux. Elle aimait surtout quand le brave homme la conduisait dans son jardin et lui montrait ses fruits et ses fleurs.

— Ah ! ah ! Jérôme, s'écriait-elle toute joyeuse, voilà qui est beau... et qui sera bon !

— Oh ! que oui, Charlotte ; rien que de voir ça, ça vous fait venir l'eau à la bouche.

Et le bon jardinier se frottait les mains avec une joie indicible.

Un jour de mars il se promenait avec sa femme dans ses belles allées. Tiges, arbustes et espaliers, tout était magnifique et riche d'espérances.

— Tu ne sais pas, femme ? dit-il tout à coup, j'ai travaillé à quelque chose qui sera fameux, va ! Je parie que tu n'y songes pas, toi ; mais, grâce à cela, c'est cette année que je compte rembourser à M. le baron le reste de la somme qu'il nous a avancée pour la maladie de ta pauvre mère. Je veux étonner tout le monde par la beauté de mes pêches. Tu verras ça, femme, tu verras ça. J'aurai des *admirables* et tu me diras si elles sont bien nommées..... Oh ! je veux, mordienne, qu'elles l'emportent sur toutes les pêches des environs ! Je compte sur elles pour gagner beaucoup d'argent... aussi n'ai-je fait que des pêches cette année.

— Pour ça, Jérôme, je suis bien sûre de toi. Mais, à propos de M. le baron, tu ne me

dis pas s'il t'a écrit et s'il va bientôt arriver ? Voici le commencement du printemps et il ne doit pas tarder à venir s'installer... avec ça qu'il fait très-beau et qu'il sera peut-être encore plus exact que de coutume.

— Tu as raison, Charlotte ! je l'ai vu la semaine dernière à Paris, et il m'a annoncé qu'aux premiers beaux jours il viendrait prendre possession de sa maison de campagne avec ses deux petites demoiselles.

— Ah ! Jérôme, Jérôme ! lui répond en riant sa femme, tu ne fais pas bien les commissions ! Tu sais pourtant bien que j'ai besoin d'être prévenue de l'arrivée de notre maître.

— Oh ! sois tranquille, tu as encore le temps de te préparer à le recevoir. Il va pleuvoir demain et cela durera quelques jours.

A ces derniers mots le brave homme et sa femme rentrèrent, heureux et contents des doux espoirs dont ils avaient si bien le droit de se bercer.

La prédiction de Jérôme se réalisa : il plut pendant quelques jours, mais enfin le beau temps revint et M. de V... fut fidèle à sa parole. Il vint s'installer dans le beau château à côté duquel Jérôme avait son jardin, et il amena avec lui ses deux jolies petites filles, Juliette et Albertine.

Je ne vous ferai point le portrait des deux jeunes demoiselles ; il y en a assez de gentilles parmi vous, mes petites lectrices, pour qu'un simple coup d'œil supplée éloquemment à ma description. Je vous dirai seulement que Juliette était brune et Albertine blonde, — ce que leur grand-père, homme très-instruit, mais vieux versificateur de l'empire, appelait

Porter sur son coup d'albâtre
Des ruisseaux d'or et de jais.

Je ne vous dirai pas non plus quelle fête leur fit la bonne Charlotte, qui, tous les ans, à leur arrivée, obtenait la permission de leur offrir un modeste et champêtre régal. Elle s'empressa de mettre à leur disposition laitage, pruneaux, raisins, cerises sèches, noix, auxquels elle joignit quelques-unes de ces

pâtisseries de ménage qu'elle faisait si bien. Tout cela réuni, offert de bon cœur et sur une nappe bien blanche, composa un délicieux goûter, une dinette comme les deux petites filles n'en faisaient jamais à leur pension.

La gaieté la plus vive, l'entrain le plus charmant présidèrent à ce léger repas, après lequel les deux enfants n'eurent rien de plus pressé que de courir à toutes jambes folâtrer, papillonner à travers les attrayantes allées.

— Monsieur Jérôme, avaient-elles demandé, voulez-vous, s'il vous plaît, nous laisser promener dans le jardin ?

— Certainement, mes bonnes demoiselles, avait répondu le jardinier, certainement ; et, comme vous avez été bien gentilles à goûter, je vous permets même de cueillir quelques fleurs.

— Oh ! merci, monsieur Jérôme ! seulement de quoi nous faire à chacune une couronne.

Et elles disparurent aussitôt, s'envolant à travers les arbustes et les sentiers qui séparaient les plates-bandes.

On les laissa, sans le moindre souci, prendre leur élan dans l'espace fleuri.

Pendant leur dinette, Jérôme avait causé et s'était promené avec leur père. Le jardinier avait montré à son maître les objets les plus curieux provenant de sa culture, et lui avait fait part de toutes les espérances qu'il nourrissait au sujet de sa future récolte. M. de V... l'avait vivement encouragé dans ses travaux, et, rentré avec lui dans la chambre, il continuait encore ses exhortations amicales :

— Ainsi, Jérôme, vous espérez donc un beau bénéfice ?

— Oh ! not'maitre !... répondait Jérôme, j'en suis sûr, avec mes pêches, rien qu'avec mes pêches !

— Elles seront donc bien belles ?

— Des admirables, monsieur, c'est le nom qu'on donne à une de leurs espèces ; et je veux, mordienne, qu'elles soient bien baptisées, comme je disais un jour à Charlotte. Je les ai soignées pour ça.

En ce moment des cris de joie et des pié-

tinements se font entendre ; ils partent d'un des coins du jardin : et l'instant d'après on voit accourir Albertine et Juliette, qui ne s'étaient pas déchirées et qui, quoique essouffées et joyeuses, ne portaient sur leur visage aucune trace de méfait.

— Allons, c'est bien, cela ! leur dit leur père ; vous avez été sages... c'est le moyen de vous promener ici une autre fois.

— Oh ! bon père, nous n'avons touché qu'à quelques fleurs... de très-jolies dont nous avons fait de charmantes couronnes. Tiens ! regarde !

Elles avaient à peine montré leurs couronnes que Jérôme pâlit et laissa échapper un petit cri.

— Qu'avez-vous, Jérôme ? lui demande vivement M. de V...

— Oh ! rien, rien, monsieur le baron... une douleur qui me prend quelquefois... c'est là, comme ça, voyez-vous... à force de me baisser... ça ne sera rien.

M. de V... le crut sur parole, et se disposa à rentrer avec ses deux filles.

— Oui, not'maitre, rentrez... et que vos deux beaux petits anges n'abiment pas leurs couronnes ; qu'elles en aient bien soin... car elles sont bien... précieuses !...

Jérôme n'en dit pas davantage. Il rentra, et se mit à pleurer...

Le soir il y avait réunion de quelques amis au salon du château de M. de V...

Les deux petites demoiselles obtinrent de leur père la permission d'y paraître avant de se coucher.

Ne trouvant pas de plus jolie parure pour leur âge, elles y vinrent avec leurs couronnes de fleurs sur la tête, avec ces couronnes cueillies dans les belles allées du brave jardinier.

Elles étaient d'un effet ravissant, et faisaient deux merveilles de ces deux jolies petites figures qu'elles encadraient si bien.

Chacun louait Juliette et Albertine sur le goût avec lequel elles avaient tressé leurs couronnes ; mais personne ne se baissait assez pour distinguer de quelles fleurs elles étaient formées.

Le grand-père, qui n'y voyait plus beaucoup, se pencha un peu plus que les autres,

et regarda de près les fleurs qui ornaient la tête des enfants.

— Qui vous a fait ces couronnes ? demanda-t-il tout à coup avec les signes de la plus grande surprise.

— C'est nous, c'est nous, bon papa ! répondirent aussitôt les deux enfants.

— Où cela ? continua le grand-père.

— Dans le jardin de Jérôme, qui les trouve fort belles, et nous a recommandé de ne pas les abîmer, car il les croit bien précieuses.

Le grand-père regarda ses petites-filles avec stupéfaction.

— Oui, reprit-il, oui, elles sont bien précieuses, ces couronnes...

— N'est-ce pas, père, que Jérôme nous l'a dit ? firent les petites filles en s'adressant à M. de V...

— Oui, vraiment ! repartit le baron, Jérôme le leur a dit. Qu'y a-t-il donc ?

Tous les invités, intrigués, s'étaient rapprochés du vieillard.

— Vous ne les avez donc pas regardées ? ajoute celui-ci en s'adressant à son fils.

— Non, je l'avoue ; je les ai vues jolies de loin, et cela m'a suffi.

— Regardez-les de près.

— Eh bien ? fait le baron après les avoir regardées.

— Vous n'êtes pas botaniste, mon fils ! reprend le grand-père.

— Non, ma foi !... Mais qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que Jérôme est un excellent homme, qui n'a rien dit, sans doute pour qu'on ne gronde pas nos deux petites filles, bien innocentes d'intention ; mais allez lui demander vous-même ce que ces couronnes peuvent coûter, et vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Elles sont donc faites de fleurs bien rares ?

— De fleurs... qui seraient devenues des fruits !

— Comment ?

— Jérôme avait dû songer à une belle récolte de pêches pour cette année...

— Oui, il me l'a dit lui-même.

— Eh bien !... toute cette récolte est sur la tête de vos filles... Elles ont fait leurs couronnes avec des fleurs de pêchers ! Voyez ces fleurs, qui ressemblent à celles de l'amandier, c'est tout ce qui devait garnir les beaux espaliers de Jérôme !... Le malheureux doit être ruiné !...

On reconnut la vérité du fait. On fit venir Jérôme, toujours affligé, mais qui demanda grâce pour les deux enfants...

— Ces demoiselles ne savaient pas, dit-il. Elles auront passé devant mes espaliers et auront pris pour de simples fleurs ce qui devait devenir de si beaux fruits !... Oh ! ne les grondez pas, monsieur le baron !... elles sont si bonnes !...

On ne gronda pas très-fort les deux petites filles, car elles n'avaient pas commis la faute volontairement ; mais on leur fit remarquer ce que je vous ai dit en commençant ce récit, que si elles n'avaient pas mis dans tout ceci tant de légèreté, cela ne serait point arrivé.

Si vous aviez eu la moindre connaissance des fleurs, ajouta le grand-père, vous eussiez évité ce dommage au pauvre Jérôme.

Il est inutile de dire que le malheur fut réparé par le père, qui paya chacune des fleurs qui composaient les deux couronnes, comme il l'eût fait des plus belles pêches.

Les deux jeunes filles devinrent très-fortes en botanique, grâce aux leçons de leur grand-père qui ne cessait de leur répéter :

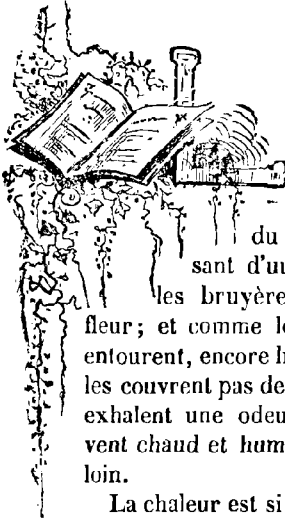
— Enfants, rappelez-vous sans cesse vos couronnes, rappelez-vous les pêches de Jérôme, et voyez par là combien on doit se méfier de son ignorance.

F. FERTIAULT.

HISTOIRE NATURELLE.

LES BRIGANDS DE L'AIR.

UN GUÉPIER.



Le soleil frappe de tous ses rayons une ravissante clairière au milieu du bois, sur le versant d'une petite colline ; les bruyères sont en pleine fleur ; et comme les arbres qui les entourent, encore humbles taillis, ne les couvrent pas de leur ombre, elles exhalent une odeur exquise qu'un vent chaud et humide va porter au loin.

La chaleur est si forte que tout repose aux champs. Le laboureur, vaincu par le sommeil, a ramené vers l'étable ses bœufs dont les flancs trempés de sueur, haletants de fatigue, saignent sous la piqure des taons acharnés. Bergers, troupeaux, loups, dorment sans s'inquiéter les uns des autres, ne pensant qu'à rester à l'ombre ; les chiens eux-mêmes, ces diligents gardiens, après avoir longtemps veillé, la langue pendante, se couchent aux pieds de leur maître, la tête allongée et l'oreille ouverte.

Tout se fait, et cependant un bruit sourd, composé de mille bruits sans cesse renaissants, se fait entendre dans la clairière et va se fondre dans cette grande voix de la terre, espèce de murmure continu, tantôt grave et sonore, tantôt aigu et rapide, bruissement que l'on entend aux heures où l'homme fait silence.

C'est qu'un peuple nombreux se meut et travaille autour de la bruyère ; c'est l'heure des moissons. Mouches de toute sorte, coléoptères aux riches *élytres*, abeilles surtout, c'est à qui choisira le miel le plus délicat, les

uns pour leurs petits, les autres pour leurs concitoyens, quelques-uns pour eux-mêmes, et il faut le dire à la louange des insectes, ces derniers sont les moins nombreux. — Cette vie si agitée, si laborieuse, si bruyante, au milieu du calme de la forêt, donne à la petite clairière un air de fête et de bonheur, l'harmonieux concert de ses hôtes ailés, appelant de toute part les retardataires, et la chaude lumière du soleil qui semble concentrer sur elles tous ses rayons, la désignent au milieu de l'ombre épaisse des grands bois à l'appétit des affamés dont la nature vient de dresser la table avec tant de splendeur. — Puis, ce sont des conversations, des jeux, quelquefois des querelles, rarement des combats sérieux, on est trop occupé de son travail : deux abeilles surtout se donnent un mouvement extrême ; l'une que l'on peut reconnaître pour une nouvelle habitante de l'air à son corps brunâtre et à ses soies blanches, l'autre dont la couleur moins foncée, les poils roux et les quatre ailes un peu déchiquetées, indiquent bien qu'une année déjà a passé sur sa tête. Elle guide sa jeune compagne à sa première sortie, et lui indique ce qu'elle doit faire des instruments dont la nature l'a pourvue.

— Tenez, mon enfant, roulez-vous dans cette fleur ; vous voilà toute couverte d'une poussière jaune, bien. Maintenant, avec les brosses que vous avez à vos quatre pattes de derrière, tâchez de ramasser cette poussière. Entassez-la dans les palettes qui grossissent vos deux dernières pattes ; vous la pétrirez ensuite avec vos deux mâchoires quand vous serez rentrée dans la ruche.

— Mais quand me ferez-vous donc récol-

ter du miel? dit la jeune abeille, avide de travail et qui voulait montrer à sa tribu qu'elle savait faire quelque chose, afin de passer pour une grande personne.

— Tenez, voilà justement une fleur dont les nectaires vont vous offrir une abondante moisson. Allons, déployez votre trompe que vous avez jusqu'à présent tenue courbée en deux, et si vous voulez du miel, vous n'avez qu'à en sucer ici, il y a de quoi vous satisfaire...

Tout allait pour le mieux, lorsque tout à coup le tumulte et l'agitation redoublèrent au-dessus de la bruyère; mais ce n'était plus la joie ou le travail qui remuait tout ce monde, c'était l'effroi.

— Qu'y a-t-il donc, ma bonne amie? dit la débutante à son ancienne.

— Sauve qui peut! fut la seule réponse qu'elle obtint. Et tous se heurtant, se culbutant, se mirent à fuir à tire d'ailes, ou à se cacher prudemment sous leurs élytres.

— Qu'ont-ils donc? je ne vois rien... Plus personne!... dit la jeune abeille étonnée de la fuite de ses compagnes. Ah! si, voilà deux abeilles qui volent de ce côté et qui n'ont pas l'air d'avoir peur... Comme elles sont propres et jolies, comme leur ventre est rayé de jaune et de noir. Elles viennent de mon côté... leur vol est léger, leur taille est fine...

En effet, c'était l'arrivée subite de deux guêpes qui avait répandu au loin la terreur. Si l'imprudente avait pu les regarder de plus près, elle aurait vu leur corps lisse et sans poils, leur tête sans trompe, leurs terribles mandibules terminées par trois dentelures à pointes aiguës, et elle aurait compris que des gens qui s'en vont armés de la sorte ne sont pas de braves et honnêtes personnes d'abeilles qui volent tranquillement au marché. Si elle avait eu la moindre connaissance du monde, elle aurait remarqué qu'au-dessus de l'aile supérieure, au niveau de l'articulation, un petit ressort très-énergique empêchait des mouvements trop étendus, et en les restreignant leur donnait une telle rapidité que jamais vol d'abeille n'aurait pu lutter de vitesse avec celui des nouvelles venues. Cependant la terreur générale finit par la gagner aussi, et, à

force d'admirer la grâce et la souplesse des nouveaux hôtes de la clairière, elle découvrit quelques-unes de leurs armes, commença à en avoir très-peur et se mit à fuir à tire d'ailes. Cette précipitation la perdit.

— Quel est ce bruit? dit un des bandits.

— Il me semble qu'on a volé par ici, dit l'autre.

— Bah! quelque mouche... pauvre prise! Je n'y vais pas.

— Attends, il me semble que c'est une abeille; cours lui couper le passage, moi je me mets en chasse.

— Elle ne vole guère vite et s'avance lourdement...

— Tant mieux, elle doit être chargée de miel.

— Et nous aurons moins de mal à l'atteindre.

En une seconde l'un des pirates était presque sur l'abeille. Celle-ci se sentant poursuivie, et voyant l'air farouche de son ennemi, fit un effort désespéré pour lui échapper; mais, hélas! elle n'était pas de force à lutter contre un pareil scélérat.

Tel on voit dans les mers de l'Inde un gros et lourd vaisseau hollandais, dont le large ventre est rempli des épices des Moluques, poursuivi par un léger brick de hardis pirates : d'un côté tout est sacrifié à l'intérêt, il n'y a pas un pouce de terrain de perdu, le pont est encombré de caisses et de tonnes de poivre à convertir en tonnes d'or, la manœuvre est lente et pénible; de l'autre tout est léger, mince, nerveux, et le seul poids qui charge le navire est celui d'une formidable rangée de canons.

Avant que l'avare hollandais ait eu le temps de dégager les trois ou quatre mauvais canons de fonte ensevelis sous des sacs de clous de girofle, une volée de boulets, habilement pointés, abat sa mâture, coupe ses cordages, déchiré ses voiles et le met, lui et sa fortune, dans les mains des forbans.

Ainsi notre pauvre abeille au large ventre, au vol pesant, essaye en vain de défendre sa vie. La cire englué ses ailes et paralyse ses pattes; en deux coups d'ailes son ennemi la joint, fond sur elle et l'étourdit du coup.

— Oh ! dit-il, ventre plein, la poche au miel doit être bien remplie. Mais elle serait trop longue à vider, emportons le tout.

Et en deux coups de ses mandibules tranchantes, elle sépara l'abdomen de l'abeille de son corselet. Puis, la saisissant avec ses griffes elle se dirigea vers la demeure de sa bande, suivie de sa compagne qui emportait une petite chenille pour ne pas rentrer les mains vides.

Pendant ce temps, sur le bord d'un chemin, à la lisière du bois, on voyait d'autres guêpes arriver de tous les points de l'horizon ; elles volaient jusqu'à une petite motte de terre sous laquelle elles disparaissaient brusquement dans un trou d'un à deux centimètres de diamètre ; d'un autre trou, situé à quelque distance, on en voyait sortir un grand nombre d'autres qui allaient à la maraude. Car jamais elles ne se trompent, ne sortent par la porte d'entrée ou n'entrent par l'ouverture de sortie. Après un trajet d'environ trois décimètres de longueur, elles arrivaient dans une grande maison à douze ou quinze étages construits avec une espèce de carton et dont le toit, disposé en voûtes superposées, garantissait ses habitants de l'humidité. Entre chaque étage sont des places publiques ornées de colonnes qui soutiennent le gâteau inférieur. Les cellules ne sont pas doubles comme celles des abeilles, car elles ne font pas de provisions. Elles sont à six faces et l'ouverture est en bas, de manière à ce que la face supérieure serve de dalle à la place publique qui est au-dessus. C'est là qu'on apporte le butin partagé par tous ; c'est là qu'on raconte ses expéditions :

— Voici un morceau de prune de ce beau jardin qui est à l'entrée du village de ce côté.

— Moi, j'apporte de la viande. Vous ne savez pas ce que le boucher a imaginé ? Comme il nous voyait prendre partout, gâter ses morceaux et le gêner par la crainte de notre dard, il a fait notre part qu'il a mise sur le devant de sa boutique ; qui en veut, peut en prendre. Aussi, puisqu'il se soumet au tribut, nous lui tuerons ces grosses mouches bleues qui vont déposer des vers dans sa viande.

— Ah ! dit une autre qui apportait un gros

morceau de pêche, je l'ai échappé belle... Figurez-vous qu'en volant de tous côtés, pour voir s'il y aurait quelque chose à faire, je vois sur un buffet une magnifique assiettée de pêches ; je choisis la plus mûre et je me mets d'abord à me rassasier, puis à faire mes provisions pour vous. Je pensais que j'aurais bien le temps, puisque le dîner n'était pas encore commencé, mais un vilain petit enfant gourmand étendit sa main pour prendre le fruit avant l'arrivée de ses parents : son doigt vint appuyer près de la niche que je m'étais creusée ; j'eus un instant la peur d'être écrasée, je le piquai violemment. L'enfant poussa des cris affreux, le père, la mère, les gens arrivèrent. Je fus pourchassée à coups de serviette et je n'eus que le temps de me sauver pendant que le père disait : « Courez chez le pharmacien chercher de l'al... de l'amm... un drôle de mot.

— De l'alcali ou ammoniac, dit une vieille guêpe, qui avait été enfermée deux jours chez un pharmacien, où l'odeur du sucre l'avait attirée. Elle ajouta d'un air pédaud que c'était avec cette liqueur qu'on pouvait calmer la douleur de tous les venins et empêcher leur effet...

C'était à chaque minute histoire nouvelle et nouveau partage.

Cependant nos deux aventurières arrivaient en vue du guépier et en distinguaient déjà l'entrée, lorsqu'une jolie mésange, qui voltigeait aux environs, aperçut ce riche butin, ouvrit largement son bec, et s'empara des deux brigands et de leur prise, pour les emporter dans son nid.

Au même instant un épervier, qui planait en cherchant une proie, vit la mésange, fondit sur elle avec la rapidité d'une flèche, l'étourdit par le choc et la saisit dans ses serres cruelles. Il s'appretait à la déchirer, lorsqu'une terrible détonation troubla le silence des campagnes. C'était l'homme, ce grand justicier de la nature, qui d'un plomb meurtrier venait de punir tous ces crimes ; l'épervier tomba, et s'en alla, les deux ailes clouées sur la porte de son juge, exécuteur des lois de la Providence, servir d'exemple de la justice divine.

Dieu l'a voulu ainsi : dans toute la nature,

il a fait des animaux paisibles, laborieux et rangés, puis d'autres fainéants, désordonnés, sauvages et cruels : il a créé l'épervier pour le passereau, la guêpe pour l'abeille, le lion pour la gazelle, le mouton pour le loup, le brochet pour la carpe. Mais comme les animaux carnassiers auraient eu bientôt tout détruit, il a créé l'homme et lui a donné droit de vie et de mort sur les êtres, avec la raison pour lui servir de balance entre tous.

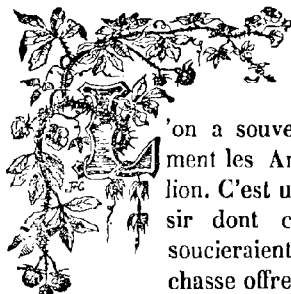
Dans les classes inférieures des animaux, quand il voit que l'homme ne détruit pas assez vite, il se charge lui-même de l'œuvre. — Ainsi ce guêpier, que nous avons vu tout à l'heure l'image de la concorde et de la paix, va devenir bientôt un théâtre d'horreurs :

quand arrivera le mois d'octobre, quand près de trente mille guêpes rassemblées menaceraient, l'année suivante, de couvrir la terre de leurs innombrables essaims, Dieu les frappe de folie : — elles jettent hors de leurs cellules les œufs, les nymphes ; elles se massacrent entre elles, détruisent leurs maisons, et le froid et la faim ont bientôt fait disparaître le reste...

Allez, enfants, habituez-vous de bonne heure à regarder attentivement ces mystères de la nature, vous y trouverez des leçons que les plus beaux livres de morale ne pourraient jamais vous donner.

JULES DE LA TESTE.

LE TUEUR DE LIONS.



On a souvent montré comment les Arabes chassent le lion. C'est une partie de plaisir dont certaines gens se soucieraient peu ; car si cette chasse offre beaucoup d'éclat, elle offre aussi de grands dangers. Il arrive assez fréquemment que les chasseurs sont moins nombreux à la rentrée qu'à la sortie : le lion n'aime pas à mourir seul. Cependant cette lutte à ciel ouvert, en plein soleil, où le lion et ses ennemis se voient face à face, n'est peut-être pas, en somme, celle qui demande le plus de sang-froid et de véritable audace. Chasser le lion à l'affût, c'est-à-dire l'attendre seul dans un coin pour lui lâcher un coup de fusil, et avoir la certitude que si ce gibier d'humeur farouche ne tombe pas il se précipitera sur vous, c'est faire preuve, il me semble, d'une rare intrépidité. Il est certain que l'on voit très-peu de chasseurs de cette espèce. Aussi M. Gérard, maréchal des logis aux spahis d'Afrique, s'est-il acquis une très-grande renommée même parmi les Arabes.

bons juges en pareille matière, pour ses combats singuliers contre les lions algériens, combats qui l'ont fait surnommer *le tueur de lions*. Disons comment procède notre compatriote, qui vient, ainsi que nous l'apprend un journal d'Alger, d'ajouter un nouvel exploit à tous ceux qu'il comptait déjà. Voici les explications que M. Gérard a lui-même souvent données :

« Si vous voulez vous *amuser au lion*, je vous dirai comment il faut s'y prendre. D'abord c'est une chasse qui se fait sans beaucoup d'appareil. Il faut y aller seul, ou tout au plus avec un second dont on soit bien sûr ; mais il vaut mieux être seul. Quand les lions entendent trop de monde, ils ne viennent pas. Si vous posez un factionnaire, vous devez, avant tout, vous assurer que son fusil peut faire feu. De même, pour aller vous amuser au lion, il faut vous assurer si votre arme est bien solide.

» A la tombée de la nuit, vous vous embusquez à l'endroit où le lion a l'habitude de passer. Cela n'est pas très-difficile à recon-



Administration, Porte de Cologne, R. des Croisades, 4

Gérard, chasseur de Lions.

naître, et d'ailleurs les Arabes vous donnent à cet égard d'excellents renseignements : si le lion ne paraît pas ce soir-là, retournez-y le lendemain ou la nuit suivante, et certainement vous le verrez venir. Il ne faut pas tirer de trop loin, on n'est pas assez sûr de son coup : à vingt-cinq pas tout au plus. Quand le lion vous aperçoit, il vous regarde en face. Alors il n'y a pas de danger ; mais quand il roule les prunelles et qu'il tourne les yeux de côté, il va s'élaner, tenez-vous sur vos gardes, il faut le viser, bien le viser à la tête. Si vous le manquez, jetez-vous de côté dans le buisson. Il est probable qu'il vous dépassera, car il a pris son élan, et il ne pourra pas s'arrêter au premier bond, mais il reviendra aussitôt. Alors il faut l'ajuster, et ne pas le manquer, car si vous le manquez, il ne vous manquera pas. »

Voilà la théorie. Voyons la pratique. Chaque chasse de Gérard a eu des historiens. Nous choisissons le récit d'une expédition — notre héros dirait d'un *amusement* — où il faillit être vaincu, c'est-à-dire mangé.

« Un lion noir ravageait depuis plusieurs années les troupeaux du douar des Mairia, situé près du jardin des Lions. Appelé par les habitants du douar pour les en délivrer, le courageux Gérard se rendit à cet appel. Pendant plusieurs nuits, il se posta et attendit l'animal sur son passage de la veille ; mais ce fut en vain : le lion ne venait jamais deux fois par le même chemin. Lassé d'attendre, l'intrépide chasseur alla se placer, le 19 au soir, au milieu même du jardin des Lions et près du seul gué qui se trouve dans cette immense gorge.

« Assis à quelques pas d'un étroit sentier et en partie caché par une énorme pierre, Gérard attendit quelques heures son terrible adversaire. Il était onze heures environ, lors-

que le bruit de ses pas l'avertit de son arrivée. Notre maréchal des logis s'apprête à le bien recevoir ; le lion, qui est doué du sens de l'odorat, quoi qu'en disent les savants, flaire de son côté la trace des pas du chasseur et pousse alors d'affreux rugissements. La lune était magnifique, ce qui permit à Gérard de le laisser approcher de quatre ou cinq pas pour l'ajuster sûrement.

« C'est lorsque le lion l'aperçut et qu'il rugissait de colère que Gérard lui décoche au milieu du front une balle qui malheureusement ricoche et vient frapper à la tête ce courageux jeune homme. Au même instant, le lion s'élanche sur lui ; et frappant de son poitrail la pierre qui le couvre, il la renverse sur ses pieds : ce qui le fait dévier et le force de passer à sa gauche. Prompt comme l'éclair et ne pouvant faire feu attendu sa proximité, Gérard saisit son poignard, qu'il a l'habitude de placer à côté de lui et hors du fourreau, en frappe à la tempe gauche l'animal ; mais la lame casse, et le lion poursuit sa route en poussant d'affreux rugissements.

« Ce fut avec la plus grande peine que Gérard put retirer ses pieds, fortement contusionnés, de dessous la pierre où ils étaient pris. Il sortit enfin sain et sauf d'une lutte pendant laquelle il se croyait mort, mais son courage et son sang-froid s'étaient transformés en rage. Il racontait que, voyant le lion s'éloigner et ne pouvant se retirer du piège où il était pris, il avait un moment regretté de n'avoir pas lutté corps à corps avec lui, au lieu de le frapper avec son poignard. — Cependant j'aurais eu tort, a-t-il ajouté, car je puis encore le rencontrer et régler avec lui notre petite affaire. »

Gérard a tenu parole.

Nos lecteurs connaissent maintenant la manière de chasser le lion.

SEMAINE SAINTE. — PAQUES.

LA semaine sainte, qu'on appelle aussi la grande semaine à cause des événements qui s'y accomplirent, commence le dimanche des Rameaux, nommé encore dimanche des *Palmes* et *Pâques fleuries*. Ces noms lui viennent des rameaux portés à la procession. En Orient, ces rameaux étaient souvent des branches de palmiers, auxquelles on joignait des fleurs selon la saison. Il ne sera pas sans intérêt de dire ici que c'est à ce nom de *Pâques fleuries* qu'un vaste pays d'Amérique doit le sien. Les Espagnols appelèrent *Florides* cette contrée voisine du Mexique, parce qu'ils la découvrirent le jour de *Pâques fleuries* ou des Rameaux.

La procession qui se fait avant la messe est de la plus haute antiquité. On croit qu'elle a pris naissance en Palestine. Elle ne passa dans les usages de l'Eglise latine que vers le sixième siècle.

En France, avant la Révolution, cette procession se faisait en dehors des villes murées; c'était à une des portes de la ville qu'avait lieu la cérémonie reportée aujourd'hui à la porte de l'église. On sait que ce n'est qu'à la troisième sommation que l'église, qu'on a fermée après la sortie du clergé, est ouverte; cette cérémonie a pour but de nous rappeler qu'avant la venue du Sauveur la porte de la Jérusalem céleste était fermée au genre humain.

Le cantique *Gloria laus*, qu'on chante au dehors de l'église avant qu'elle soit ouverte, a été composé par Théodulphe, évêque d'Orléans, pendant la captivité que Louis le Débonnaire lui fit subir à Angers pour fait de conspiration. Le roi, se trouvant en cette ville, passa devant la prison de l'évêque, qui se mit à la fenêtre et chanta son beau cantique. Louis le Débonnaire en fut si touché qu'il rendit la liberté à l'auteur et le rétablit sur son siège.

Deux sentiments très-opposés doivent rem-

plir un cœur chrétien pendant la procession des Rameaux : la joie en voyant le triomphe du Sauveur et en songeant à notre entrée dans le ciel ; la tristesse en pensant que ces mêmes Juifs qui escortent en ce jour si magnifiquement le Sauveur, cinq jours plus tard l'accompagneront au Calvaire en faisant retentir de blasphèmes et d'injures les rues de Jérusalem, aujourd'hui jonchées de palmes et de fleurs.

La Passion est chantée à la messe par trois voix. Voix du diacre, qui, remplissant le rôle d'historien, raconte les faits ; voix des Juifs et du pécheur, c'est le sous-diacre ; voix de l'auguste victime, qui conserve un calme plein de dignité au milieu de ses bourreaux, c'est celle du prêtre.

Le mercredi saint on chante l'office des *Ténèbres*, ainsi nommé parce que vers la fin toutes les lumières sont éteintes, pour exprimer le deuil de l'Eglise et les ténèbres dont la terre fut couverte à la mort du Sauveur. Cette partie de la cérémonie rappelle encore qu'autrefois cet office se faisait pendant la nuit et durait jusqu'au matin. A mesure que le jour approchait on éteignait les flambeaux qui cessaient d'être nécessaires.

Les cierges placés sur le chandelier triangulaire sont au nombre de quinze et en cire jaune, l'Eglise n'en employant pas d'autre dans les funérailles. Celui du milieu seul est blanc, parce qu'il représente Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les quatorze autres figurent les onze apôtres et les trois Maries.

Le jeudi saint est consacré à honorer l'institution de l'eucharistie. L'office du matin se compose de la messe, de la bénédiction des saintes huiles, du dépouillement des autels et enfin du lavement des pieds.

Aux jours de la pénitence publique, les pénitents étaient chassés de l'église le mercredi des Cendres et n'y reentraient que le jeudi saint. L'évêque allait à la porte, où il les

trouvait prosternés, convertis de cilices et la cendre sur la tête. Il faisait sur eux une courte prière, leur adressait une petite exhortation et leur permettait l'entrée de l'église, où ils recevaient avec les fidèles la très-sainte eucharistie.

La cérémonie du lavement des pieds a pour but de rappeler à tous que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a daigné laver ceux de ses apôtres avant la Cène. Longtemps, en mémoire de cette action du Sauveur, les chrétiens lavèrent les pieds des hôtes qu'ils recevaient. Depuis que ce touchant usage a disparu, l'Eglise, qui ne voulait point laisser perdre le souvenir de l'acte si instructif auquel le Seigneur avait daigné s'abaisser, en fit une pratique réglée. C'est pour cela que chaque année le pape, les évêques et dans les paroisses le curé lavent les pieds de douze pauvres ou de douze enfants le jeudi saint.

Le vendredi saint, à l'office du matin, on dit la messe des *présanctifiés*, c'est-à-dire messe où l'on consomme l'hostie consacrée la veille. Un seul prêtre dans chaque paroisse récite la dernière partie des prières de la messe sans consécration, et cela parce que l'Eglise veut que toute l'attention de ses enfants soit sur le sacrifice du Calvaire. Il est bien difficile de parler du vendredi saint. Il faut en ce jour suivre l'office avec la plus religieuse attention, le cœur plein d'amour, de reconnaissance et de regret, en songeant à la tendresse infinie du Sauveur et à nos ingrattitudes.

La première partie de l'office du grand jour commence par deux *leçons* qui sont de Moïse et du prophète Isaïe, après lesquelles on chante la *Passion* de Notre-Seigneur selon saint Jean.

La deuxième partie se compose des oraisons sacerdotales, qu'on ne récite publiquement que le vendredi saint. Ces oraisons, au nombre de dix, sont fort anciennes; saint Léon les croyait d'institution apostolique. L'Eglise, afin de marquer son horreur pour les apostats volontaires, défend à ses ministres de faire mention d'eux dans les prières publiques; mais elle en excepte le vendredi saint, parce que ce jour-là Jésus-Christ mourut pour tous les hommes.

Entre chacune des oraisons le prêtre dit : *Flectamus genua* (fléchissons le genou), le diacre répond : *Levate* (levez-vous). A la prière pour les Juifs, on ne fléchit pas le genou pour marquer toute l'horreur qu'inspire le peuple déicide.

La troisième partie de l'office du matin est l'adoration de la croix. En allant l'adorer, on suit la voie douloureuse que le Sauveur marqua de son sang et l'on doit se rappeler que ces reproches : *Mon peuple, que t'ai-je donc fait? En quoi t'ai-je contristé? Réponds-moi!* s'adressent maintenant plus aux chrétiens qu'aux Juifs.

A l'office du soir, comme les deux jours précédents, la voix lugubre de Jérémie, les gémissements des saintes femmes tiennent les fidèles au pied de la croix.

Le samedi saint est consacré à honorer la sépulture du Sauveur. Quoique l'Eglise soit toujours dans le deuil, la joie perce déjà dans les offices à cause du consolant mystère qui s'accomplit le lendemain. Aux premiers siècles du christianisme, le samedi saint était une fête chômée dans plusieurs églises; elle fut ensuite réduite au rang des demi-fêtes, c'est-à-dire qu'à midi on pouvait se livrer au travail accoutumé. Elle est maintenant à la dévotion de chaque fidèle.

L'office du samedi saint se divise en six parties : 1^o la bénédiction du feu nouveau; 2^o la bénédiction du cierge pascal; 3^o les leçons; 4^o la bénédiction des fonts; 5^o la messe; 6^o les vêpres.

La messe est sans *introït*, parce que tout le peuple est censé entré dans l'église; dans les premiers siècles, il y était depuis la veille. La messe et les vêpres sont très-courtes en ce jour à cause de la longueur des précédents offices.

Les chrétiens doivent le samedi saint s'en-sevelir avec Jésus-Christ, c'est-à-dire mourir à leurs défauts, à leurs mauvaises habitudes, afin de pouvoir dire le jour de Pâques qu'ils sont vraiment ressuscités. Il est des grâces que le bon Dieu se plaît à donner pour peu qu'on les lui demande, et à coup sûr il faut mettre en première ligne celle qui consiste à obtenir une mort et une résurrection selon son cœur.

Pâques ! ce mot remplit de joie le chrétien qui a saintement passé son carême, qui a suivi le Sauveur pendant toute sa douloureuse passion. Ce jour-là l'auteur de la vie triomphe de la mort en ressuscitant. Ce jour-là encore, chaque fidèle doit se dire : Moi aussi je ressusciterai glorieux pour ne plus mourir, et aucune pensée n'est plus capable de faire le bonheur de l'homme qui sent très-bien que la mort est pour lui une expiation, et qu'il ne devait point dans le principe y être soumis.

Les Eglises primitives, unanimes sur la célébration de la solennité de Pâques, ne le furent point sur le jour auquel il convenait de la fixer pour le monde entier. Les chrétiens d'Occident la voulaient plus tôt que les chrétiens d'Orient, et cela pour ne point se rencontrer avec les Juifs dans la célébration de cette solennité. Ce fut le premier concile de Nicée qui fixa l'unité irrévocable de la fête de Pâques pour l'univers entier.

Tous les signes de deuil ont disparu du temple, les autels sont parés, les prêtres ont revêtu leurs ornements les plus magnifiques, les cloches sont en mouvement, les fidèles arrivent en foule, le chant de l'*Alleluia* retentit à chaque instant et sur tous les tons.

Les chrétiens autrefois choisissaient d'ordinaire le jour de Pâques pour se réconcilier en se donnant le baiser de paix partout où

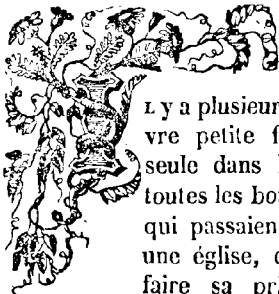
ils se rencontraient. Aujourd'hui encore en Pologne cet usage est suivi, et rien n'y est plus fréquent pendant les fêtes de Pâques que ce dialogue entre deux personnes qui se rencontrent ; l'une dit : Jésus-Christ est ressuscité ; et l'autre répond : Il est vraiment ressuscité ; puis on s'embrasse dans la rue.

Afin de perpétuer le souvenir de la résurrection du Sauveur, on fait tous les dimanches l'aspersion de l'eau bénite et la procession avant la grand'messe ; ces jours étant regardés comme la continuation de la fête de Pâques.

La semaine de Pâques tout entière était fête autrefois pour les néophytes baptisés le samedi saint. L'Eglise voulait faire un accueil solennel à ces nouveaux enfants et les fortifier par des instructions réitérées contre les attaques qu'ils auraient à soutenir après le baptême. Ils ne quittaient leurs vêtements blancs que le dimanche de *Quasimodo*, appelé pour cela *in albis depositis* : *Dimanche où l'on quitte le blanc*.

Pendant toute l'octave de Pâques et de la Pentecôte on ne dit que trois psaumes à vêpres, pour rappeler aux nouveaux baptisés qu'ils ont reçu dans le baptême la foi, l'espérance et la charité, et rendre grâces aux trois personnes de la sainte Trinité qui leur ont accordé ces vertus.

COMMENT ON SAUVE UNE PETITE FILLE.



Il y a plusieurs années, une pauvre petite fille se promenait seule dans la rue, regardant toutes les boutiques et les gens qui passaient. Arrivée devant une église, elle y entra pour faire sa prière. Une vieille femme se confessait ; l'enfant se met dans le confessionnal du côté non occupé, et debout,

afin que sa tête puisse atteindre le guichet.

— Que voulez-vous, chère petite ? lui dit le prêtre étonné de voir là une enfant si jeune.

— Me confesser, mon père !

— Quel âge avez-vous ?

— Six ans.

— Vous êtes trop jeune, mon enfant.

— Mais non, puisque j'ai fait des péchés ; je vous en prie, confessez-moi.

Le bon prêtre ne crut point devoir résister à une prière si touchante et entendit l'enfant, qui s'en tira fort bien, assura-t-il, en racontant son histoire. La voici tout entière :

— Où est votre maman, lui dit-il, dès qu'elle eut achevé sa confession ?

— J'en avais deux autrefois, une jeune que j'appelais petite maman, et une vieille que je nomme bonne maman, la seule qui me reste.

— Votre petite maman est-elle donc morte ?

— Je ne crois pas, monsieur, mais il y a bien longtemps que je ne l'ai vue. Il vint une fois chez elle de vilaines gens qui font des tours de force, j'eus peur d'eux ; maman me frappa, parce que j'avais pleuré, en me disant qu'il fallait m'habituer à les voir, parce qu'ils viendraient souvent.

— Où était votre père ?

— J'avais un petit papa et un bon papa. Je ne me rappelle point le dernier. Quant à l'autre, qui m'aimait plus que maman, je ne sais où il est allé. Un jour il s'est fâché beaucoup, il avait trop bu et maman pleurait ; il l'a battue tout comme je le fus en présence de ces méchantes gens, et je ne le revis plus jamais. Ma grand'mère dit qu'il est allé en Amérique ; je ne sais pas le chemin de cette rue-là.

— Revites-vous les faiseurs de tours chez votre mère, ma bonne petite fille ?

— Oui, monsieur, après plusieurs visites pendant lesquelles ils m'avaient fait sauter de toutes sortes de manières, ils ont donné de l'argent à maman : il y en avait beaucoup et elle riait. J'étais bien contente ; on me disait qu'en sautant ainsi j'aurais toujours des sous. Après le souper, ils m'emmenèrent malgré mes larmes ; maman me grondait pour me faire taire, disant que j'étais maintenant leur petite fille à cause des sous qu'ils lui avaient donnés.

— Où était donc votre bonne maman ?

— Dans un hospice où il n'y a que des vieilles. Depuis longtemps elle ne venait plus chez maman, qui lui avait dit beaucoup de *gros mots* parce qu'elle la grondait de ne point m'acheter une robe.

— Est-ce que vous êtes encore avec les gens qui vous ont emmenée ?

— Non, monsieur. Je ne sais pas comment cela est arrivé, car ils m'avaient dit que je resterais toujours avec eux. Si je ne faisais pas très-bien certains sauts, ils me battaient et ne me donnaient point de pain ; j'étais bien malheureuse. Un jour, dans les Champs-Élysées, ma bonne maman m'est venue prendre avec des messieurs, et les faiseurs de tours, que j'ai entendu appeler quelquefois *saltimbanques*, n'ont rien dit quoiqu'ils eussent l'air en colère. C'est moi qui étais contente de m'en aller ! Ma bonne maman pleurait tant que je ne pouvais pas venir à bout de la consoler.

— Où est-elle maintenant votre bonne maman ?

— Toujours dans son hospice parce qu'elle est très-pauvre. Elle ne prend plus ni café ni tabac, pour donner cent sous par mois à une femme de ses amies qui me couche.

— Aime-t-elle bien le bon Dieu, votre bonne maman ?

— Oh oui ! Tous les jours je la vois ; elle m'apprend mes prières et me dit que le bon Dieu est mon père, la sainte Vierge ma mère, et que quand elle sera morte, ils prendront soin de moi. Est-ce qu'ils donneront cent sous par mois à la femme qui me garde ?

— Oui, ma chère petite.

— Je dirai cela à ma bonne maman alors ; car elle pleure toujours dans la crainte qu'on ne veuille pas me garder après sa mort. Comme elle va être contente !

— Si je vous faisais mettre en pension, ma chère enfant, y seriez-vous bien sage ?

— Qu'est-ce que cela veut dire en pension ?

— Vous seriez, ma chère petite, dans une grande maison où il y a beaucoup d'enfants de votre âge, avec lesquelles vous joueriez pendant les heures consacrées à la récréation. De bonnes religieuses vous apprendraient à lire, à écrire et à travailler, afin que vous puissiez gagner votre vie quand vous serez grande.

— Oh ! que je serais contente ! Ma bonne maman pourrait reprendre du tabac et tous les jours son café ; je lui achèterais une robe, car la sienne sera bientôt usée.

— Oui, ma chère petite ; dites à votre bonne mère de venir me voir demain, et avant quinze jours vous serez en pension.

Le bon abbé était pauvre, mais il savait que Dieu vient toujours en aide à ceux qui veulent sauver des âmes, et il comptait sur lui. Le soir même il fit visite à une dame de ses amies, et raconta, en présence de ses quatre enfants (l'aîné avait quatorze ans et la plus jeune huit), la touchante histoire de sa petite pénitente. Avant la fin du récit, les frères et sœurs parlaient ensemble et paraissaient attendre avec impatience qu'il leur fût possible de s'exprimer hautement. Maman, dit l'aîné, M. l'abbé a déjà beaucoup de pauvres; si vous le permettez, nous payerions sur nos bourses la pension de cette petite fille, que nous voudrions bien connaître; elle doit être si gentille! Nous sommes riches dans ce moment, à cause des belles étrennes que nous avons reçues; prenez tout ce que nous avons, et, si cela ne suffit pas, nous serons très-heureux de nous priver de certains jouets ou plaisirs, qui coûtent toujours fort cher, pour payer la pension de cette petite, et puis nous avons des cousins et des cousines qui nous aideront.

La proposition fut acceptée tout de suite et les bourses apportées pour payer les premières dépenses. La maison choisie fut celle des dames de Saint-Louis à Juilly, où les enfants sont reçus très-jeunes à raison de deux cents francs par an jusqu'à douze ans accomplis. Pour cent quarante-cinq francs, les religieuses se chargent des frais de lit et de trousseau jusqu'à vingt et un ans. Il y avait dans les quatre bourses réunies deux cent vingt francs, un peu plus qu'il ne fallait pour le trousseau et le premier trimestre.

— Demain matin, la petite Louise sera ici, mes enfants, dit la maman, et, pour vous récompenser de la bonne action que vous allez faire, nous la conduirons tous ensemble à Juilly; c'est assez loin, ce qui vous donnera le plaisir d'être en voiture presque toute la journée.

Il serait impossible de dire quels étaient les plus heureux de la réunion. La maman

remerciait le bon Dieu d'avoir donné de si bons cœurs à ses enfants, l'abbé remerciait la maman et les enfants; ces derniers à leur tour ne savaient comment témoigner leur reconnaissance au prêtre auquel ils devaient d'avoir connu cette petite fille, qui leur inspirait déjà beaucoup d'affection, et à leur maman, qui, après avoir bien voulu permettre qu'ils donnassent tout leur argent, leur promettait une journée de voiture.

Quinze jours après, la petite Louise était à Juilly; nous ne dirons rien du *voyage*, pendant lequel la joie fut constante et l'appétit superbe. Les dames de Saint-Louis sont là admirablement logées; un air parfait, des dortoirs très-grands et d'une ravissante propreté. Beaucoup d'enfants à fraîches mines sourient aux visiteurs et regardent les religieuses avec des yeux pleins de reconnaissance, où on peut lire qu'elles voient dans chaque sœur une mère tendrement aimée. La petite Louise reçut très-bon accueil des nombreuses petites filles, qui disaient en la voyant : *Voilà une nouvelle*, nous l'habituerons bien vite, et comme elle sera heureuse! S'il n'y avait pas eu avec elle une dame, deux *petits messieurs* et deux *demoiselles*, beaucoup seraient venues l'embrasser, mais on n'osait pas.

Le moment de la séparation fut pénible. Louise pleurait en quittant ses bienfaiteurs, qui étaient eux-mêmes fort émus. La maman promit qu'on se verrait bientôt, et la petite fille assura qu'elle serait toujours sage. La voiture attendait; on y monta, et quelques heures après les voyageurs étaient rentrés à Paris.

La première lettre de Juilly, écrite par la bonne supérieure, fut lue et relue par les quatre enfants, qui voulurent tous y répondre afin de dire à leur petite protégée que les religieuses étaient très-contentes d'elle et leur maman aussi.

EL. G. MARGUERIT.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIES.



Enfin ! me voilà arrivé ! Croiriez-vous, mes chers petits amis, que j'ai passé plus de deux heures à faire le trajet qui sépare ma demeure de ce lieu, où nous nous réunissons d'habitude ? En temps ordinaire, je mets à peine vingt minutes à franchir cette distance. Ah ! c'est que la goutte ralentit bien la marche ! C'est assez vous dire qu'aujourd'hui je suis cruellement atteint par cette maladie qui me visite trop souvent, hélas ! Un instant j'ai cru que je ne pourrais point venir et que je serais contraint de vous écrire de mon lit, afin de ne pas vous manquer tout à fait. Oh ! cela me chagrînait beaucoup ! Je me suis fait une si douce habitude de causer avec vous chaque mois, et j'aurais été privé de ce plaisir aujourd'hui ? Il n'est pas d'efforts que je n'eusse faits pour éviter cette contrariété. Aussi ai-je pris mon courage à deux mains, comme on dit, et me suis-je mis en route, faisant la grimace à chaque pas et craignant de ne pouvoir arriver jusqu'à vous. Mais enfin m'y voilà et je remercie Dieu de m'avoir permis mon plaisir de chaque mois. Les plaisirs sont si rares à mon âge, qu'on est avare de ceux que l'on peut encore se procurer.

Eh quoi ! vous me remerciez tous de mon courage et de mes efforts. Pauvre père André ! bon père André ! dites-vous ? Eh ! mes chers petits auditeurs, si vous n'étiez pas d'aussi charmants enfants, pleins de bienveillance et d'amitié pour votre vieux causeur, il n'attacherait pas tant de prix à s'entretenir avec vous ; c'est donc vous et non le père André qu'il faut remercier.

Enfin me voilà, tant bien que mal, et nous allons bavarder ensemble comme d'habitude. Seulement s'il m'arrive au beau milieu d'une phrase de pousser un cri ou de faire la grimace, ne vous en étonnez pas, je ne suis pas

encore assez stoïcien pour supporter la douleur sans me plaindre.

Eh bien, mes chers enfants, nous voilà donc au milieu du mois d'avril, de ce mois qui nous fait deviner le printemps, sans nous laisser oublier l'hiver. Voyez ce beau soleil dont les rayons répandent une chaleur d'autant plus agréable qu'on en a depuis longtemps été privé ! Avec quel plaisir, avec quel bonheur on s'y expose ! Loin de le fuir, — comme on fait en été, — on le cherche, on en veut sa part, on le voudrait tout entier si cela était possible ! Et pourtant ce premier soleil si gai, si riant, si plein d'enchantements de toutes sortes, ce premier soleil sous sa mine radieuse cache certains dangers : les maux de tête, les rhumes, les agitations fébriles ; mais qu'importe ? Y pense-t-on seulement ? On voit les bourgeons poindre au sommet des branches dénudées, on sent pousser l'herbe sous ses pieds, on aperçoit déjà, jaunâtres et tendres, sortir les feuilles des lilas ; c'est le printemps qui arrive ! Le moyen de ne pas aller se promener pour prendre sa part de cette première joie de la nature ? Avec un soleil pareil on ne peut endosser le lourd paletot, ou la pelisse ouatée ; on se découvre, et l'on est heureux, on a presque trop chaud ; mais bientôt la bise s'éveille, l'air devient froid et piquant, le soleil se cache et l'on grelotte, on boutonne ses minces vêtements : hélas ! on a beau faire, on rentre chez soi, frissonnant, avide de ce feu de lâtre qu'on dédaignait tout à l'heure, et fort heureux si l'on n'est pas enrhumé. Et le lendemain on se réveille sous un ciel gris, brumeux et sombre : une pluie froide et glacée a remplacé le soleil de la veille. C'est l'hiver qui est revenu. Oh ! ce mois d'avril avec ses alternatives de soleil et de pluie, avec ses giboulées subites, n'offre-t-il pas l'image exacte de la vie, où rien n'est durable, où la joie fait place à la tristesse, le plaisir

à la douleur ? Ce mois d'avril enfin, qui rit et qui pleure, n'est-il point semblable à vous, chers enfants, chez lesquels le rire est si souvent près des pleurs ?

Pourtant les Tuileries, les Champs-Élysées, les boulevards, depuis quelques jours regorgent de promeneurs attirés par ce soleil trompeur. Les toilettes sont plus soignées, car on ne peut pas rester en retard avec l'astre qui s'est paré de ses plus beaux rayons, et l'on veut se parer comme lui. Donc les promenades sont pleines, et les enfants y sont revenus avec leurs jeux bruyants, leurs cris de joie et leurs rires si purs. Néanmoins ces premiers plaisirs du printemps n'ont pas fait fuir encore les plaisirs de l'hiver. Les soirées ont continué, et le carnaval, qui vient de jeter son dernier reflet à la mi-carême, vous a offert encore, en guise d'adieu, un bal d'enfants au Jardin-d'Hiver. Bal paré et travesti ! n'est-ce pas dire joie folle, surprises charmantes, enchantements de toutes sortes ? Je n'étais pas encore pris par la jambe, et j'ai voulu assister à cette fête. J'aime tant l'enfance, que je prends plaisir à son plaisir et que je m'égayé à sa gaieté. Aussi puis-je dire avec sincérité que ces cris de joie à chaque nouveau costume, que ces trépignements d'aise à chaque nouvelle danse, ronde ou polka, m'ont fait passer des heures délicieuses. Mais ce qui m'a fait ressentir l'émotion la plus grande, c'est la petite anecdote touchante que j'y ai apprise et que je veux vous rapporter, sûr d'avance que vous partagerez mon émotion.

Aïe ! aïe !... oh !... diable !... Ah ! mes enfants, vous paraissez surpris de m'entendre crier, mais je vous avais prévénus, prenez-vous-en à la goutte qui vient de me rappeler sa présence. Mais voilà que cela passe... c'est fini... je ne souffre plus. Ecoutez donc ma petite histoire.

J'étais depuis quelque temps au bal, et j'avais déjà plusieurs fois entendu de charmants enfants comme vous se demander entre eux :

— Mais où est donc Marie M^{***} ? nous ne voyons pas Marie M^{***}. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas venue, elle qui aime tant le bal ?

— Est-ce qu'elle serait malade ? disait l'un. Pourtant je l'ai rencontrée hier qui se promenait aux Tuileries avec sa maman.

— Du tout, disait une jolie petite fille, maman a été chez madame M^{***} hier soir en visite, et Marie se faisait une fête de venir à ce bal.

— Qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il donc ?

Et tous ces enfants cherchaient la cause de l'absence de Marie, absence qui leur paraissait si extraordinaire. Je l'ai apprise, moi, d'un vieux monsieur avec lequel je causais et qui paraissait prendre à la joie de toute cette jeunesse le même plaisir que moi.

— Vous avez entendu ces charmants enfants se plaindre de l'absence de Marie M^{***} ? me dit-il.

— Oui vraiment.

— Eh bien, monsieur, continua mon interlocuteur, ce n'est ni sa santé—qui est fort bonne,—ni sa conduite—qui est excellente,—qui l'ont empêchée de venir prendre sa part de cette joie dont nous sommes témoins. La charmante petite fille ! C'est une bonne action, monsieur, une action touchante au possible. Ecoutez-moi.

Et il me raconta l'histoire suivante :

Marie M^{***} avait obtenu de sa mère d'être amenée au bal du Jardin-d'Hiver, et celle-ci, voulant que sa fille y fût remarquée pour son costume, avait mis à sa disposition une petite somme qui devait servir à acheter un joli déguisement. La mère avait emmené sa fille et lui avait dit :

— Comme je veux exercer ton goût, et qu'après tout c'est toi qui porteras ce costume, viens avec moi, tu choisiras, et, qui mieux est, tu payeras toi-même. Je serai là seulement pour le conseil.

La mère et la fille couraient donc les magasins, lorsque, près de la Petite-Jeannette, elles virent devant elles sur le trottoir une petite fille qui pleurait à chaudes larmes.

— Oh ! maman, regarde donc cette pauvre petite fille qui pleure ! fit Marie, émue par la douleur de l'enfant.

— Qu'as-tu, ma petite ? demanda aussitôt la mère à la jeune affligée.

— Oh ! oh ! madame, j'ai bien du chagrin, allez ! Je suis chez une dame qui me prend

pour faire des commissions ; elle me 'donne six francs par mois.

— Eh bien, mon enfant, il n'y a pas là de quoi pleurer. C'est peu de chose, mais quand tu seras plus grande tu gagneras plus.

— Oh ! madame, ce n'est pas cela qui me fait pleurer. Mais j'ai bien du malheur, allez ! Cette dame m'avait envoyé ce matin pour chercher un chapeau chez sa modiste ; je le tenais à la main, enveloppé dans un foulard ; j'ai voulu traverser le boulevard : comme j'ai bien peur des voitures, je me suis mise à courir, le chapeau n'a échappé ! J'ai voulu le ramasser : une voiture venait très-vite, je n'ai pas eu le temps, et le chapeau de madame a été écrasé. Tenez, regardez là-bas... Oh ! oh !... madame me grondera... et me le retiendra sur mes gages... elle me renverra peut-être, et ma pauvre mère en aura bien du chagrin... car elle ne peut plus travailler maman, et je gagne pour l'aider un peu... Mon Dieu ! mon Dieu !... faut-il perdre tant que cela en un moment !... Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !...

Marie, à ce récit naïf et trop véridique, s'était sentie émue.

— Pauvre petite ? s'écria-t-elle. Et tu n'oses pas rentrer chez ta maîtresse ?

— Non, ma bonne demoiselle.

— Eh bien, va ramasser ton chapeau, je vais t'en faire faire un semblable. Va, va vite !

— Marie, que veux-tu faire ? dit la mère étonnée, pendant que la pauvre petite fille allait ramasser au milieu du boulevard le chapeau tout brisé.

— Qu'importe, maman ! Tu m'avais donné de l'argent pour m'acheter un costume... eh bien, je n'achèterai point de costume, mais je rendrai cette pauvre enfant bien heureuse.

— Mais, ma chère enfant, c'est un plaisir dont tu te privas, car je ne pourrai pas remplacer cet argent que tu dépenses ainsi.

— Eh bien, maman, je n'irai pas au bal !...

Cependant la petite fille était revenue avec les restes du chapeau. On retourna chez la marchande de modes ; on y trouva un chapeau pareil, Marie le paya, et, comme la petite fille, émue jusqu'aux larmes, la remerciait en sanglotant :

— Ta mère est donc bien malheureuse ? demanda Marie à voix basse.

— Oh ! oui, ma chère demoiselle, bien malheureuse !...

— Mène-nous chez elle.

— Mais, voulut objecter la mère, qui craignait que sa fille ne plaçât trop légèrement son intérêt..

— Oh ! maman, je t'en prie, viens, et si cette femme est bien, bien malheureuse, je sais ce que je ferai.

Bientôt on fut auprès de la mère ; et il paraît qu'elle était vraiment digne de pitié et d'intérêt, car Marie laissa chez elle le reste de la somme destinée au costume, et sa mère, loin de l'en empêcher, l'embrassa avec effusion et en sentant ses yeux s'humecter d'attendrissement.

— Pauvre Marie ! dit-elle en retournant à leur demeure, tu n'iras donc pas au bal demain ?

— Qu'importe, maman ! Je penserai au plaisir que j'ai fait à ces pauvres gens, et je t'assure que je serai aussi heureuse que de danser une polka.

Le père, qui apprit cet acte de générosité de Marie, voulut la récompenser en lui rendant l'argent destiné au bal ; mais Marie a refusé courageusement, prétendant qu'elle n'y trouverait pas de plaisir, car elle ne pourrait cesser de penser qu'il y a des gens qui manquent de tout pendant qu'elle s'amuse, et que cette idée nuirait à sa joie.

Charmante Marie ! que j'ai été ému en apprenant cette touchante preuve de générosité ! N'est-ce pas, enfants, qu'avec un caractère comme le sien elle a dû être plus heureuse que si elle avait dansé vingt contredanses et mangé beaucoup de gâteaux ?

J'avais encore une autre anecdote à vous rapporter, anecdote arrivée il y a trois jours seulement ; mais ici le rôle qu'y joue le jeune garçon qui en est le héros est trop vilain pour que je consente à vous la dire après celle de la généreuse Marie M^{me}. Je la garderai donc pour notre prochaine causerie, car je tiens à ce que vous l'appreniez : vous y pourrez trouver un enseignement utile. Pour aujourd'hui, l'heure avance, nous en demeurerons là, si vous le voulez bien, d'autant plus que

je mettrai encore sans doute deux bonnes heures à m'en aller, et que si je restais plus longtemps, je m'exposerais à dîner fort tard, ce qui serait nuisible à mon estomac.

Et maintenant, adieu, mes bons amis ; souhaitez un bon appétit et une meilleure santé à

Votre PÈRE ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPHEMÉRIQUE.

MARS.

1^{er}. Vendredi. S. AUBIN. — C'est le 1^{er} mars 1815 que Napoléon quitte l'île d'Elbe, et, suivi de neuf cents hommes, ses anciens soldats, vient débarquer au golfe de Jouan, près Cannes (Var).

2. Samedi. S. SIMPLICE. — (2 mars 1798.) Invasion de la Suisse ; combat et prise de Fribourg ; occupation de Soleure et de Morat.

3. Dimanche. S. OCULI. — Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, est défait à Granson par les Suisses le 3 mars 1476.

4. Lundi. S. ADRIEN. — Saladin, sultan d'Égypte, qui, par sa sagesse et sa valeur, avait fait l'admiration des croisés, conduits par Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste, meurt le 4 mars 1193.

5. Mardi. S. THÉOPHILE. — Le 5 mars 1687 commencent les supplices que l'empereur Léopold I^{er} fait subir aux Hongrois. Pendant neuf mois, sans interruption, l'échafaud reste dressé.

6. Mercredi. Sainte COLETTE. — L'incendie du palais de justice de Paris a eu lieu le 6 mars 1618.

7. Jeudi. MI-CARÈME. — Siège de Jaffa, en Syrie, par l'armée d'Orient sous la conduite du général en chef Bonaparte. Cette ville est emportée d'assaut le 7 mars 1799. Le pillage dure deux jours. La peste se déclare dans l'armée française.

8. Vendredi. S. JEAN DE DIEU. — Le 8 mars 1790, l'Assemblée nationale, sur le rapport de Barnave, autorise chaque colonie à exprimer son vœu sur la constitution qui convient à sa prospérité.

9. Samedi. — Sainte FRANÇOISE. — Jean Calas, protestant, faussement accusé d'avoir

assassiné son fils, qu'on supposait s'être converti au catholicisme, est condamné à mort par le parlement de Toulouse et exécuté le 9 mars 1762. Trois ans après ce supplice inique, jour pour jour, le 9 mars 1765, un jugement solennel a réhabilité la mémoire de cette célèbre victime du fanatisme. Voltaire a écrit en faveur de Calas.

10. Dimanche. LÉTARE. — Le 10 mars 1811, le général Mortier, après un siège de cinquante-quatre jours, s'empare de Badajoz, capitale de l'Estramadure espagnole.

11. Lundi. 40 MARTYRE. — Sous le règne de Philippe-le-Bel, Jacques de Molay, grand maître de l'ordre des Templiers, et Guy, frère du dauphin d'Auvergne, sont brûlés vifs sur la place Dauphine, le 11 mars 1314.

12. Mardi. S. POL, évêque. — Théodose le jeune donne aux églises le droit d'asile, 12 mars 451. C'est-à-dire que tout criminel qui avait pu se réfugier dans une église ou dans ses dépendances se trouvait, jusqu'à ce qu'il en sortît, soustrait, par ce fait même, à l'action des lois. Les premiers évêques se montrèrent très-jaloux de ce droit d'asile, et n'y laissèrent porter aucune atteinte.

13. Mercredi. Sainte EUPHRASIE. — Le 15 mars 1809, éclate une révolution en Suède, Gustave-Adolphe IV est désarmé par un Suédois qui lui adresse ces paroles : « Sire, votre épée vous a été donnée pour lutter contre les ennemis de la patrie et non contre les vrais patriotes. » Quelques jours après, le 29 mars, Gustave-Adolphe abdique la couronne, qui passe à Bernadotte, déjà reconnu comme héritier au trône.

14. Jeudi. Sainte MATHILDE. — Le cardinal

Gregorio-Barnaba-Chiaramonte est élu pape par trente-deux voix sur trente-cinq, dans le concile tenu à Venise, le 14 mars 1800. Il prit le nom de Pie VII; ce fut lui qui sacra Napoléon empereur, à Paris, en 1804.

15. Vendredi. S. Zacharie. — Jules-César est assassiné en plein sénat, le 15 mars de l'an 44 avant Jésus-Christ.

16. Samedi. S. Abraham. — Gustave III, roi de Suède, est assassiné au milieu d'un bal masqué, le 16 mars 1792.

17. Dimanche. LA PASSION. — Le prince d'Orange, qui se constitue roi des Pays-Bas par suite d'une résolution du Congrès de Vienne, est proclamé le 17 mars 1815.

18. Lundi. S. Alexandre. — Turgot, un des administrateurs les plus éclairés et les mieux intentionnés qu'ait eus la France, meurt le 18 mars 1781. Il fut contrôleur général sous Louis XVI. C'était un économiste des plus distingués.

19. Mardi. S. Joseph. — Le 19 mars 1808, Charles IV, roi d'Espagne, abdique en faveur de son fils, proclamé sous le nom de Ferdinand VII.

20. Mercredi. S. Joachim. — Louis XVIII quitte tout à coup le palais des Tuileries, il en sort à minuit un quart. Napoléon, dont la route depuis Cannes jusqu'à Paris n'avait été qu'une acclamation, rentre à Paris à neuf heures du soir, le 20 mars 1815. C'est ce jour que commence cette période de notre histoire connue sous le nom des *Cent-Jours*.

21. Jeudi. Sainte Clémence. — L'École polytechnique fut fondée et mise en activité le 21 mars 1795, sous le nom d'École centrale des travaux publics, en conformité d'un décret de la Convention.

22. Vendredi. *La Compassion*. — L'ordre des Templiers fut aboli le 22 mars 1512. Les Templiers avaient été accusés d'exactions, mais la véritable cause de leur perte fut leurs grandes richesses qui éveillèrent la cupidité et la jalousie du roi de France. Comme on a pu le voir par ce qu'on a lu plus haut, la destruction de l'ordre a précédé de deux ans le supplice du grand maître, Jacques de Molay.

23. Samedi. S. Victorien. — Dans la nuit du 23 mars 1804, Paul I^{er}, empereur de

Russie, meurt subitement. Une proclamation, publiée le lendemain par le prince Alexandre son fils, fait connaître à toute la ville de Saint-Pétersbourg que l'empereur a été frappé d'apoplexie; mais sourdement le bruit court que l'empereur a été étranglé dans son palais, avec sa propre écharpe. Le lendemain soir, la ville entière est illuminée. Après avoir d'abord pris le parti des Bourbons, l'empereur Paul s'était depuis sincèrement rallié à Napoléon, dont il reconnaissait et admirait le génie.

24. Dimanche. RAMEAUX. — Aroun-al-Raschild, le plus célèbre des successeurs de Mahomet, meurt le 24 mars 809. De tous les souverains du monde, Aroun-al-Raschild ne voulut pour allié que Charlemagne, auquel il envoya des présents, parmi lesquels étaient un éléphant et une horloge d'un travail singulier. C'est la première horloge qu'on ait vue en France.

25. Lundi. S. Humbert. — Traité d'Amiens entre les républiques française, batave et l'Espagne d'un côté, et l'Angleterre de l'autre. Il est signé le 25 mars 1802.

26. Mardi. S. Gabriel. — Richard Cœur-de-Lion, qui avait mis le siège devant Chalus pour y poursuivre un ennemi rebelle, y est blessé le 26 mars 1199.

27. Mercredi. S. Rupert. — Christophe Colomb, qui, le 20 mars précédent, avait, avec ses trois vaisseaux, touché la terre de l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, découvre l'île de Saint-Domingue le 27 mars 1492. Il la nomma Hispaniola, mais la ville qui y fut bâtie plus tard prit le nom de Saint-Domingue, qu'elle donna à l'île entière.

28. Jeudi. S. Gontran. — Le maréchal Victor défait complètement les Espagnols, et remporte la victoire à la bataille de Medelin, 28 mars 1809.

29. Vendredi. VENDREDI-SAINT. — Pendant la guerre de la Vendée, Charette, un des chefs royalistes les plus remarquables, est pris à Saint-Sulpice, près Montaigu, avec trente-deux des siens, et fusillé à Nantes le 29 mars 1796.

30. Samedi. S. Amédée. — Le 30 mars 1282 ont lieu les *Vêpres siciliennes*. Au son de la cloche des vêpres, tout à coup, et sans

que rien ait pu leur donner des soupçons, les Français restés en Sicile, après la conquête que Charles d'Anjou (frère de saint Louis) avait faite du royaume de Naples et de Sicile sur la maison de Souabe, sont massacrés sans pitié. Un seul échappe au massacre : c'est un nommé Desporcelets, qui fut respecté à cause de sa vertu et de sa probité.

31. *Dimanche.* PAQUES. — Capitulation de Paris signée à deux heures du matin, le 31 mars 1814, par les colonels Denis et Fabvier, au nom des maréchaux Mortier et Marmont. A midi, l'empereur de Russie et le roi de Prusse font leur entrée à Paris. Le croirait-on ? cette nouvelle fait remonter les fonds !
IL Y A HAUSSE A LA BOURSE.

EXEMPLES ET CONSEILS.

Un jour que le solitaire saint Alonius servait les anciens Pères du désert, ceux-ci, pendant le repas, lui donnèrent beaucoup de louanges, que ce saint reçut sans faire aucune réponse. Quelqu'un lui demanda la raison de son silence : — Répondre à ces louanges, dit-il, c'eût été les recevoir.

Un ancien solitaire étant un jour avec ses disciples dans un lieu planté de cyprès, commanda à l'un d'eux d'en arracher un petit qu'il lui montra ; le disciple l'enleva aussitôt sans peine. Il lui en marqua ensuite un autre un peu plus grand, qu'il arracha, mais avec effort, et en y mettant les deux mains. Pour en déraciner un troisième, qui était plus fort, il eut besoin qu'un de ses compagnons l'aîdât. Enfin, tous les solitaires qui étaient présents, réunissant leurs forces, ne purent en enlever un autre qui avait des racines plus profondes et une tige plus élevée.

—Voilà, leur disait le saint vieillard, comme il en est de nos passions : au commencement, quand elles ne sont que faiblement enracinées, il est facile de les arracher, pour peu qu'on veuille s'en donner la peine ; mais lors-

que, par une longue habitude, elles ont jeté de profondes racines dans le cœur, il est très-difficile de les en tirer.

S'il n'y avait point d'autre vie que la vie présente ni d'autre gloire que celle du monde, on aurait peut-être raison de ne songer qu'à paraître et à s'élever parmi les hommes ; mais, y ayant une éternité, comme il y en a une assurément, à quoi pense-t-on de borner ici ses desirs et pourquoi préférer ce qui passe comme un songe à ce qui ne finira jamais ?

(Saint IGNACE.)

Celui qui s'appuie sur Dieu, et qui sait que Dieu le soutient, n'est point faible quelques efforts que l'ennemi fasse pour lui faire perdre la grâce de la persévérance, ou pour l'arrêter dans le chemin de la perfection. Vous courez bien plus de périls en vous défiant tant soit peu de l'assistance divine dans les grands dangers que si vous vous exposiez aux dangers mêmes où le démon prétend vous juger.

(Saint FRANÇOIS-XAVIER.)

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

LE NEZ ET LES LUNETTES.

Un avocat fort laid n'avait presque point de nez : ne pouvant venir à bout de lire une pièce qu'on lui ordonnait de lire à l'audience, un conseiller qui avait un nez de bonne taille dit avec impatience : — Quelqu'un n'a-t-il point de lunettes à prêter à cet avocat ? — L'avocat, se sentant piqué, répondit aussitôt : — *Il faudrait aussi, pour pouvoir m'en servir, que vous me prêtassiez votre nez.* »

UN POST-SCRIPTUM.

Un quidam écrivait la lettre suivante à un de ses amis :

« Mon cher ami, j'ai oublié ma tabatière en

» or chez toi, fais-moi le plaisir de la chercher » et de me la renvoyer par le porteur de ce » billet. » Au moment de cacheter, il retrouve sa tabatière, et ajoute en post-scriptum : « *Je viens de la retrouver, ne prends pas la peine de la chercher.* » Puis il ferme sa lettre et l'envoie !!!

LACONISME.

Crillon, ce brave que Henri IV estimait tant, et auquel il écrivait du champ de bataille d'Arques : « *Pends-toi, brave Crillon, on s'est battu sans toi!* » Crillon, fort en avance avec le roi, qui ne pouvait payer ses services, lui dit un jour : « Sire, trois mots : *Argent ou congé!* — Crillon, quatre mots, répondit le roi : *Ni l'un ni l'autre!* »

OUVRAGES AU CROCHET.

(AUX JEUNES LECTRICES.)

L'un des ouvrages les plus en faveur est sans contredit celui que l'on nomme le *crochet*.

Nous ne rechercherons pas pourquoi et par qui ce nom lui a été donné, car il est probable que cette invention est due au hasard, et que la personne qui la première a fait la maille du *crochet* n'était pas assez lettrée pour composer un mot qui aurait signifié *tricot au crochet*.

Si nous eussions été invités à être les parrains de ce charmant petit travail, nous lui eussions donné le nom de *stricroc*, de l'allemand *stricken* (tricoter), et du celtique *croc* (crochet). Ce mot, une fois adopté, entraînait le verbe *stricrocher*, qui permettait de se faire comprendre sans être obligé d'employer les circonlocutions.

Il n'en a pas été ainsi, et nous n'espérons pas qu'il soit possible de changer l'habitude prise, mais nous donnons ce mot à la jeunesse pour qu'elle en fasse ce qu'elle voudra.

Si l'auteur du *stricroc* n'a pas su nommer son invention, il n'a pas su non plus la régler artistiquement. Jusqu'en 1845, aucun dessin pour ce genre d'ouvrage n'avait été fait. Les *stricrocheuses* travaillaient suivant leurs inspirations. C'est à cette époque que les premiers dessins parurent à Francfort. Ils étaient incorrects et nécessitaient des explications très-longues et très-minutieuses, dans lesquelles il se glissait souvent des erreurs qui rendaient leur exécution presque impossible.

Ce n'est qu'en 1846, lorsque des artistes français se sont occupés du *stricroc*, que cet ouvrage a pu prendre place dans les corbeilles des femmes de goût, et c'est depuis que nous avons vu M. Sajou publier une quantité prodigieuse de dessins, qui forment aujourd'hui une collection remarquable sous le rapport de l'art et de l'intelligence.

Nous avons consulté les bibliothèques pour nous rendre compte de ce que le moyen âge nous a laissé de dessins de guipures; mais nous avons dû reconnaître que les œuvres de M. Sajou sont de beaucoup préférables à ce que nous avons de plus précieux des temps anciens. Non-seulement il a traité le *stricroc* en artiste, mais il a créé tant d'applications de ce travail, que si quelqu'un nous demandait aujourd'hui ce qui se fait avec le fil et le crochet, nous prions de retourner la question, et de nous dire : Que ne fait-on pas ?

Les objets principaux sont cols, manchettes, dentelles, bonnets, housses de meubles, couvre-pieds, dessus de tables, chapeaux, stores, serviettes à fruits, à thé, à marrons, à poisson, à pain; bourses, sacs, calottes grecques, cabas, carniers, écrans, dessous de lampes, dessous d'assiettes, etc.

Fidèles à notre mission, nous voulons, après avoir dit ce que nous connaissons de la naissance et des progrès du *stricroc*, nous voulons, disons-nous, donner à nos abonnées les renseignements nécessaires pour l'exécuter.

Un seul instrument suffit pour faire le *stricroc*, et se nomme *crochet*. Il y en a de toutes les grosseurs, et nous recommandons de bien les proportionner avec les fils qu'on emploie.

Il faut prendre son fil entre le pouce et l'index de la main gauche, le passer autour de l'index, puis sous le doigt du milieu; ensuite sur l'annulaire, de telle sorte qu'il soit maintenu légèrement entre ce dernier et le petit doigt.

Prenez l'aiguille entre le pouce et l'index de la main droite, de la même manière que vous tenez votre plume, et tournez toujours le crochet du côté du pouce de la main gauche, afin qu'il passe facilement dans les mailles.

Faites un nœud coulant à votre fil, et passez votre aiguille dans la boucle : c'est la position qu'il faut prendre avant de faire la première maille.



EXPLICATION DES DESSINS.

N° 4. — MAILLE SIMPLE.

Passez votre aiguille sous le fil en traversant de gauche à droite, et tirez-le avec crochet pour le passer dans la boucle qui entoure l'aiguille. Répétez ce mouvement autant de fois que vous voudrez, et vous aurez un rang de *mailles simples*.

N° 2. — MAILLE DOUBLE.

Votre aiguille étant dans la position où elle se trouve lorsque vous venez de faire une maille simple, vous passerez le fil sur votre aiguille, vous la piquerez dans la maille précédente, et vous tirerez le fil de manière à en avoir deux sur l'aiguille; puis vous faites comme pour une maille simple, et vous tirez le fil pour qu'il reste seul sur l'aiguille : votre *maille double* est faite.

N° 3. — BARRETTE.

Faites d'abord trois *mailles simples*, passez ensuite

le fil sur l'aiguille, et piquez-la dans la première maille du rang que vous venez de faire : passez de nouveau le fil sur l'aiguille, tirez-le par la maille, vous aurez trois fils sur l'aiguille. Passez de nouveau le fil sur l'aiguille, tirez-le de manière à lui faire passer les deux premiers fils; vous aurez encore deux fils sur l'aiguille. Passez le fil pour la quatrième fois sur l'aiguille, et tirez-le par les deux derniers fils. Votre *barrette* est terminée.

Si vous voulez faire des *barrettes* plus longues, passez votre fil deux fois de suite sur l'aiguille au lieu d'une seule fois, et vous aurez ce que nous appellerons une *barrette double*.

On fait aussi des *barrettes triples*, et pour cela il faut passer le fil trois fois sur l'aiguille.

Avant de passer aux explications des autres dessins, nous croyons devoir donner ici les abréviations que nous emploierons.

Abréviations employées dans les explications du stricroc.

M. S. maille simple.
M. D. maille double.
B. barrette.
B. D. barrette double.
B. T. barrette triple.

N° 4.

1^{er} tour. M. S.
2^e — M. D.
3^e — 1 M. D., 7 M. S. dans la quatrième.
4^e — Commencez dans la maille du milieu des sept mailles simples. 7 M. S., 1 M. D. 7 M. S.

N° 5.

1^{er} tour. M. S.
2^e — M. S.
3^e — 1 B., 1 M. S. dans la deuxième maille.

Il faut qu'au quatrième tour les barrettes soient mises sur les mailles simples.

N° 6.

1^{er} tour. M. S.
2^e — M. S.
3^e — 2 B., 4 M. S., 2 B.

Il faut qu'au quatrième tour les deux barrettes soient entre celles du tour précédent.

N° 7.

1^{er} tour. M. S.
2^e — M. D.
3^e — 3 B., 3 M. S., 3 B.

Les autres tours se font de manière à ce que les barrettes reviennent sur les mailles simples.

N° 8.

Dentelle qui se fait en travers.

1^{er} tour. 12 M. S.
2^e — 12 M. D.
3^e — 6 M. S. mises dans la quatrième maille double; 4 B., 4 M. S. Continuez ainsi jusqu'à ce que vous ayez six barrettes.
4^e — comme le premier.
5^e — comme le deuxième.
6^e — comme le troisième.

Nous reviendrons sur cet ouvrage pour initier nos jeunes abonnées à toutes ses variétés.

Le n° 9 de la planche de dessins est la passe du bonnet dont le rond fait partie du numéro de janvier dernier.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Notre grande surprise de ce numéro est divisée en trois parties ou planches :

- La première contient les éléments d'une charmante voiture ;
- La deuxième contient deux modèles de dessin ;
- La troisième contient les dessins et broderies de M. Sajou.

PREMIÈRE PLANCHE, OU VOITURE A AJUSTER.

(AUX JEUNES LECTEURS.)

Voici, chers enfants, un jouet propre à exercer votre adresse et votre goût. Pour venir à bout de le terminer convenablement, il faut que vos jeunes doigts soient déjà un peu habiles; mais ne vous effrayez pas : prenez bien vos dimensions, suivez ces instructions avec ponctualité, et vous serez tout surpris de voir sortir de vos mains un des plus jolis objets que vous ayez jamais possédés.

Vous commencez d'abord par coller votre feuille de papier sur une feuille de carton (il est toujours entendu qu'il est préférable d'en prendre le calque afin de conserver l'original). Ensuite vous découpez avec soin chacun des quinze morceaux que cette feuille vous donne.

Maintenant procédons par ordre pour les assembler :

Le n° 1 est le côté gauche de votre voiture ;

Le n° 2 en est le côté droit ;

Le n° 3, avec ses deux vitres que vous pouvez découper comme celles des numéros 1 et 2, est le devant de cette même voiture ;

Le n° 4 en est le derrière ;

Le n° 5 en est le dessus ;

Le n° 6 est le devant du siège du cocher ;

Les deux n° 7 sont les deux roues de devant ;

Les deux n° 8 sont les deux roues de derrière, plus grandes que les deux autres ;

Le n° 9 est le timon ;

Le n° 10 est le cheval du côté gauche ;

Le n° 11 est le cheval du côté droit ;

Les deux n° 12 sont les deux faces du cocher, qui doivent se coller l'une sur l'autre, de manière à ne former qu'un bonhomme dessiné des deux côtés.

Pour le corps de la voiture, les morceaux 1, 2, 3, 4, 5, doivent se réunir à l'aide de petites bandes de papier collées intérieurement avec de la gomme liquide. Le dessous, qu'il était inutile d'indiquer sur votre feuille, se fera au moyen d'une bande de la largeur du dessus et longue comme vous l'indiquera votre voiture déjà assemblée. Vous devrez avoir soin de bien juxtaposer les arêtes de vos morceaux.

Le n° 6 se pose pour le siège et de la même manière que les précédents.

Quant aux deux paires de roues 7 et 8, vous les placez d'abord en mettant le trou de leur milieu qui s'appelle *moyeu*, juste en face du trou pratiqué dans le bas des deux ressorts de la voiture ; puis vous les unissez avec un axe dont la longueur soit suffisante pour ressortir un peu de chaque côté. Cet axe sera fait avec une petite baguette ou une allumette ; il devra être très-serré par les trous des moyeux et tourner facilement dans les trous des ressorts. Cet axe s'appelle *essieu*.

Le centre du grand rond qui termine le timon s'ajustera à l'aide d'une épingle ou petite pointe au milieu de l'essieu des roues de devant, de façon à être mobile.

La languette qui est au milieu du timon se repliera de chaque côté et se relèvera pour servir de double point d'appui intérieur aux chevaux qu'on y collera.

Vous avez déjà vu qu'il ne fallait faire qu'un cocher des deux ; quand il sera terminé, vous le poserez tranquillement sur le milieu de son siège après lui avoir mis en main, si vous le voulez, un fouet d'allumette et de fil.

Maintenant ce qu'il vous restera à compléter, ce sera les guides et les traits. Vous les ferez en fil ou en petites bandes de papier fort, et les ajusterez aux parties du timon que vous voyez disposées pour les recevoir. — C'est là que votre bon goût doit un peu se révéler... Il faut bien vous laisser quelque chose à faire.

DEUXIÈME PLANCHE, OU MODÈLES DE DESSIN.

Nous n'avons rien à dire sur ces deux charmants modèles, sinon que nous vous souhaitons d'en approcher le plus possible en les copiant. — Tous deux, le berger et le paysage, peuvent se copier au crayon ou à la plume.

TROISIÈME PLANCHE, OU DESSINS DE BRODERIES.

(Voir l'explication qui se trouve ci-dessus.)

QUATRIÈME PLANCHE, GERARD, LE TUEUR DE LIONS.

CINQUIÈME PLANCHE, CARTE DE LA BELGIQUE.

QUESTIONS DU SPHINX.

Quelques-uns de nos jeunes abonnés ayant pris au sérieux la promesse d'une *récompense honnête* que notre sphinx avait mise au bas de la première question mathématique du dernier numéro, par plaisanterie sans doute et pour témoigner autant que possible du désir qu'il a de varier la forme de ses questions et de leur donner une tournure légère, nous ont adressé quelques lettres qui réclamaient la récompense. Nous nous sommes empressés de les porter à notre sphinx, enchantés que nous étions d'embarrasser un peu celui qui se plaît tant à embarrasser les autres.

— Notre cher sphinx, lui avons-nous dit du ton respectueux qu'on ne saurait trop employer lorsqu'on s'adresse à un personnage aussi mythologique, notre cher sphinx, sept ou huit de nos jeunes œdipes ont deviné votre première question et nous en ont envoyé la solution par la poste.

— Cela fait honneur à leur intelligence, nous répondit le sphinx, surtout si la mémoire de leurs parents ne les a pas aidés.

— Ceci ne nous regarde pas, avons-nous ajouté; vous avez promis une récompense *honnête*. Comment allez-vous sortir de là?

— En sphinx! fit-il aussitôt sans hésiter. Répondez à ces jeunes œdipes que je leur donnerai la récompense promise à condition qu'ils devineront ce que j'ai l'intention de leur offrir!

Voilà ce que nous appelons s'en tirer en sphinx. Nous nous empressons de transmettre sa réponse aux jeunes œdipes en les engageant à le mettre au pied du mur en devinant ses intentions.

Voici maintenant les nouvelles questions qu'il nous a posées pour ce mois-ci :

QUESTION GRAMMATICALE.

Homonyme. — **SUBSTANTIF** : je rampe sur la terre, me cache dans ses entrailles, m'introduis au sein des fruits que je gâte par mon séjour. Ou bien je suis cassant et diaphane et je suis coulé, soufflé, taillé de mille façons et sous mille formes. Ou bien encore je suis le langage des poètes. **ADJECTIF** : j'exprime une couleur ou un manque de maturité. **PRÉPOSITION** : j'indique une direction.

Devine-moi, lecteur.

QUESTIONS MATHÉMATIQUES.

I

Le sphinx prie le lecteur de deviner quel âge a chacun des membres d'une famille, grand-père, grand'mère, père, mère et enfant dont chacun a vingt ans de plus que l'autre, l'âge réuni des cinq personnes formant deux cent cinquante ans?

II

On paye un centime pour traverser le pont de Rouen. Au temps où il y avait encore des pièces de *six liards*, un homme, qui n'avait que cette pièce de monnaie dans sa poche, vient à passer et la remet au péager. Comment celui-ci peut-il lui rendre sur sa pièce sans se faire de tort et sans en faire au passant ?

III

On demandait à une bergère combien elle avait de moutons.
— Ce que j'ai de moutons, augmenté d'autant, de la moitié d'autant, du quart d'autant, la bergère comptant, tout cela fait *cent*, répondit-elle.
Combien avait-elle de moutons ?

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Du terrain vineux où je prends naissance
Je surgis fluette, à peine je cours ;
Mais bientôt, prenant grandeur et puissance,
Je dompte le sol en mon long parcours.
— Je marche, déployant ma veine tortueuse ;
Le long de mes circuits tout se fait beau pour moi.
Plaines, jardins, cités m'offrent, quand je les vois,
Ma robe verte et fastueuse.
— Je visite et traverse en passant le foyer
Qui répand les rayons que l'univers demande...
A plus d'un pays je dois mon loyer :
Je nais bourguignonne et m'éteins normande.

F. de V...

EXPLICATIONS DES QUESTIONS DU SPHINX DU DERNIER NUMÉRO.

Question grammaticale ou géographique. — Le cap Bon, la ville de Bone ; bon, bonne, adjectif.

Questions mathématiques. — *Première question.* Donnez à chacun un liard et faites-vous rendre un centime. De cette façon vous aurez donné 20 liards qui font cinq sous et on vous aura rendu 20 centimes qui font quatre sous. Vous n'aurez donc donné qu'un sou.

Deuxième question. — L'enfant ayant 9 ans, si la mère avait quatre fois son âge, elle aurait 36 ans, mais alors elle aurait dix ans de plus qu'elle n'a réellement ; donc elle a 26 ans.

QUESTION DE SIMPLE AMUSEMENT.

Il suffit d'appliquer une feuille de papier à l'orifice du verre plein d'eau. La privation d'air donnera au papier, quelque mince qu'il soit, assez de force pour maintenir le liquide.

Énigme historique. — Le mot de l'énigme est PIC DE LA MIRANDOLE.



Administration à Bruxelles.

Porte de Cologne, R. des Croisades, 4.

LE JEUNE LION.

La Dame=Ciel! ma robe!.. Le jeune Lion=c'est pas ma faute, Madame, c'est mon éperon = Le Monsieur= Ah! mon œil... faites donc attention petit fat!..
Le jeune Lion=C'est pas moi, Monsieur, c'est ma cravache.

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — CINQUIÈME FEUILLET.



XX

Quand il pleut très-fort, quelle manie ont donc certains enfants de courir s'exposer à la pluie, de se placer sous les gouttières, de mettre exprès les pieds dans les ruisseaux, au risque de se rendre malades? Dans quel but agissent-ils de la sorte? Est-ce par bravade, pour montrer qu'ils sont *des hommes*, et pour faire croire qu'ils ont déjà la force de supporter les orages de la vie? N'est-ce point d'aventure par désobéissance? Il est beaucoup d'enfants, — vous n'êtes point du nombre, j'en suis certain, — qui se plaisent à faire ce qu'on leur défend, rien que parce qu'on le leur a défendu; ne serait-ce pas à cause de cela que ceux dont je parle ici affectent de s'exposer à la pluie et de rechercher ce que chacun évite? N'entre-t-il pas enfin dans cette action aussi ridicule que blâmable un peu de cet esprit de destruction que vous possédez tous pour la plupart? Cela, en effet, détruit les souliers, détériore les vêtements; c'est charmant, n'est-ce pas? Je viens de dire que cette action était ridicule et blâmable, et je le prouve: ridicule, parce qu'elle n'a aucune utilité et n'est qu'une fanfaronnade de petits don Quichotte; blâmable, parce que, outre qu'elle abîme vos vêtements, elle peut attaquer votre santé. Voici le temps des pluies, évitez cette manie sotte, et profitez du conseil que je vous donne.

XXI

Puisque nous venons de dire un mot de

l'esprit de destruction qui vous domine presque tous, nous ne pouvons nous arrêter ainsi sans y revenir plus longuement. Permettez-nous de faire un petit examen de vos jeux et de vos usages, et vous verrez que l'esprit de destruction y reparaît sans cesse.

§ 1^{er}.

Pourquoi donc, petits diables que vous êtes, si vous avez un trou à votre habit, y portez-vous toujours la main, et y fourrez-vous sans cesse les doigts, si bien que le trou qui était peu de chose le matin est devenu un gouffre le soir?

§ 2.

Pourquoi aimez-vous tant le bruit des vitres brisées? Pourquoi, pendant la récréation, avec votre balle, exercez-vous souvent votre adresse sur les carreaux laissés imprudemment à votre portée?

§ 3.

Pourquoi, avec votre canif, vous amusez-vous à faire ces larges entailles dans la table de l'étude, comme si vous vouliez vous venger sur elle de ce qu'elle est un des instruments de votre travail?

§ 4.

Pourquoi, petite fille ou jeune garçon, lorsque vous vous trouvez au milieu de vos jouets avec un camarade ou une compagne, en ve-

nez-vous presque toujours à vous dire : — « C'est drôle, voilà un coq qui chante très-bien, pourquoi cela? » — « Voilà une brebis qui bêle on ne peut mieux, comment cela se fait-il? » — « Et cette poupée qui tourne les yeux, c'est bien extraordinaire! » — « Il doit y avoir une raison à tout cela? » — « Oh! ça serait bien facile à savoir. » Et aussitôt coq, brebis et poupée de voler en éclats! Pourquoi ce... *massacre des innocents*, je vous le demande?

§ 5.

Pourquoi, lorsque vous êtes déjà assez grandelet pour qu'on vous donne une montre, pourquoi l'ouvrez-vous sans cesse afin d'y surprendre le secret de ce *tic tac* perpétuel? Pourquoi, n'y comprenant rien, vous avisez-vous de défaire une vis, puis deux, puis trois,

puis toutes, si bien que la montre est détraquée et que c'est autant de perdu?

§ 6.

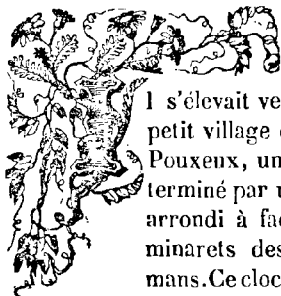
Pourquoi enfin, pourquoi tant d'autres choses que je pourrais vous dire?

C'est que l'esprit de destruction règne en vous! C'est que vous vous y abandonnez sans cesse, sans chercher à le combattre; c'est enfin que vous ne pensez pas, j'en suis sûr, qu'avec tout l'argent que vous perdez en détruisant, il vous serait possible, en vous réunissant quatre ou cinq, d'élever, de nourrir, de vêtir, et, qui mieux est, d'instruire un malheureux! Tant de bienfaits possibles, rien qu'avec le prix de ce que vous détruisez! Oh! songez-y, enfants, et ne détruisez plus!

FIN DU CINQUIÈME FEUILLET.

HISTOIRE NATURELLE.

UNE VENGEANCE D'HIRONDELLE.



Il s'élevait vers 1840, dans un petit village des Vosges, nommé Pouxoux, un ravissant clocher terminé par un dôme brillant et arrondi à facettes, comme les minarets des peuples musulmans. Ce clocher était celui d'une petite église, bien suffisante pour contenir les cinquante ou soixante fidèles qui venaient le dimanche demander à Dieu une récolte abondante, et le prier de toutes leurs forces pour qu'il ne laissât pas les eaux de la Moselle se gonfler à la fonte des neiges et s'étendre assez pour venir enlever leurs lits dans leurs chambres, ce qui, malheureusement, arrivait au moins une année sur trois. Et, cependant, malgré cela, les habitants du village ne l'au-

raient pas déserté quand même on leur aurait donné la plus jolie bourgade de la montagne : car les prés étaient si beaux, les champs si fertiles, les saules qui bordent la Moselle si verts, que vraiment cela valait bien la peine de réparer tous les deux ou trois ans ses murs renversés par l'inondation.— Cette année, l'hiver avait été terrible, et l'hiver dans les Vosges ce n'est pas comme à Paris où l'on en est quitte pour un peu de boue de plus ou de moins : l'hiver, dans les Vosges, c'est six mois de neige accumulée à la hauteur de trois ou quatre pieds, c'est une prison qui dure de novembre en avril, c'est la mort de la moitié de l'année; surtout quand le froid est intense, et, cette année-là, le froid avait dépassé tout ce qu'on avait pu supposer.

Aussi, quand peu à peu la neige disparut sous les premiers rayons du soleil de mars, et que le feuillage noir des sapins commença à se défaire de la blanche coiffure qu'il avait gardée tout l'hiver ; quand on put voir les chaumières montrer à nu leurs toits construits avec des ardoises en bois assujetties par d'énormes pierres pour que les vents d'automne ne les emportent pas, réunies entre elles et recouvertes par de vertes joubarbes qui s'étalent sur le faite de la maison et vont se continuant avec la mousse des pierres se perdre dans l'herbe de la colline où s'appuie l'édifice ; alors de tous côtés la vie se ranima. On se mit à débayer le devant des chaumières. Le sacristain-bedeau-maitre-d'école chef de bureau de la mairie monta sur le toit du clocher, et le balaya du côté du nord où la neige persistait encore un peu : mais, pendant qu'il remplissait ce devoir avec le calme et la dignité d'un homme qui exerce de si hautes fonctions, il aperçut au loin, du côté du midi, un petit nuage noir rasant la terre et se dirigeant rapidement vers le village. Il regarda quelque temps avec attention, et bientôt il reconnut une troupe d'hirondelles qui, tous les ans, venaient annoncer aux habitants de Ponxeux que l'hiver était fini et que le printemps allait ouvrir ses trésors de feuilles et de fleurs ; qui tous les ans, vers octobre, prévenaient, par leurs cris et leur départ tumultueux, qu'il fallait se dépêcher de faire ses provisions de bois, de seigle et de chanvre, pour se chauffer, se nourrir et travailler. — En quelques minutes le rapide essaim fut arrivé chez lui, et couvrit en un instant le clocher et les principales cheminées du village sur lesquels elles s'abattirent fatiguées.

— Charmant oiseau, d'où viens-tu, avec ta petite tête de velours, tes ailes de satin, et ton petit ventre blanc et doux comme de la ouate ? A peine peut-on voir tes petites pattes cachées sous tes plumes ; tu ne dois donc jamais marcher ? Viendrais-tu du ciel même, messagère d'espérance et de pardon ? Ou, si tu viens de la terre, dis-nous, qu'as-tu vu dans ces climats lointains où tu as été chercher un peu de chaleur et de feuillage ?

Ainsi parlait une jeune fille de quinze ans dont la tête blonde et riieuse venait de se montrer à la fenêtre du presbytère et qui regardait avec ses grands yeux bleus une petite hirondelle qui voltigeait sur le rebord du toit et qui semblait chercher avec inquiétude quelque chose qu'elle ne trouvait pas.

— Hirondelle, comme je me suis ennuyée depuis que tu es partie ! comme j'ai regretté ton petit cri matinal, et ton vol si gracieux et si léger quand tu venais me débarrasser des vilaines monches et des méchants cousins qui voulaient entrer dans ma chambre ! Voyons, pauvre petite, tu cherches ton nid : de méchants enfants l'ont cassé quand tu as été partie ; aussi cela leur a porté malheur, car depuis ce temps ils sont devenus les plus laids du village. Attends, je vais t'aller chercher un nid tout fait : tu n'auras pas la peine de le construire.

Et la charmante enfant courut de toutes ses forces acheter un de ces petits pots de terre rouge avec une ouverture à la partie supérieure, que l'on a l'habitude dans les campagnes d'appliquer au mur des maisons sous l'abri naturel que forme le rebord du toit.

La jeune fille eut bientôt trouvé ce qu'il lui fallait, elle revint heureuse et fière de sa bonne action : avec un peu de terre glaise elle eut bientôt bâti une commode et sûre demeure à l'oiseau protecteur des chaumières.

— Hirondelle, dis-moi d'où tu viens. Maintenant ta maison est finie, tu ne dois plus être inquiète. Ainsi j'ai bien le droit de te demander quelque chose en échange.

— Gertrude, ma belle et bonne Gertrude, gazouilla l'oiseau en son langage, et passant la tête par la petite ouverture du nid, je viens de bien loin, j'ai vu bien des choses...

— Oh ! dis-moi, dis-moi, je t'en prie ?

— D'abord, je te vais confier un secret : nous allons tous les ans en Afrique faire notre métier, car tu sais, Gertrude, nous avons tous notre travail sur cette terre, et le nôtre est de la débarrasser d'un tas de mouches, de cousins, de pucerons qui pullulent d'une façon par trop effrayante. Eh bien, comme l'hiver fait notre ouvrage en Europe, nous

allons dans d'autres climats rendre le même service aux peuples de ces pays. Quand nous avons eu fini l'ouvrage là-bas, nous sommes parties pour la France, et en traversant le désert nous nous sommes abattues pour nous reposer sur un palmier aux larges feuilles. Aux pieds du palmier, il y avait des hommes avec des fusils : ils causaient autour de la source où nous avions bu, et l'un d'eux, un beau jeune homme à moustache brune, disait aux autres en nous regardant : — « Voyez, amis, elles vont peut-être en France, mais nous... » Et une grosse larme brilla sur sa paupière et vint tomber sur le crochet de sa moustache où elle scintilla longtemps avant de tomber, puis il dit : « Hirondelles, si vous voyez Gertrude, ma blonde fiancée, dites-lui de penser à moi. »

Gertrude rougit.

— Traversant le désert, nous sommes arrivées au-dessus des flots agités. Il faisait beaucoup de vent, nous avions bien de la peine à vaincre sa violence, car il soufflait en sens contraire de notre marche ; nos ailes refusaient de nous porter ; nous aurions certainement péri dans les flots si nous n'avions pas vu un beau vaisseau au pavillon tricolore vers lequel nous avons dirigé notre vol, et l'on se reposa sur les vergues et dans les plis des voiles. Mais un méchant jeune homme prit un fusil pour faire briller son adresse en tirant sur moi qui, confiante et joyeuse, raisais le pont à tire d'ailes en chantant joyeusement pour saluer mes compatriotes. Le canon du fusil s'abaissa. ∴ lorsque tout à coup un grand et vigoureux matelot redressa brusquement l'arme meurtrière en disant : Prends garde ! elles le diraient à nos sœurs qui ne prieraient plus pour nous. Hirondelle, si tu vois Gertrude la blonde, ma sœur, dis-lui de prier pour son frère le marin.

Depuis ce temps Gertrude prit l'hirondelle sous sa protection : tous les matins la petite bête la réveillait au lever du soleil et lui racontait les mœurs de sa tribu.

— Vois-tu le grand clocher là-bas ; c'est là qu'est le quartier général de la peuplade ; vois-tu comme mes compagnes ont fait leur nid avec de la terre mouillée et pétrie : quand elles n'ont pu le faire toutes seules, les autres

les ont aidées. — Si tu voyais l'intérieur ! il n'y a pas de lit aussi doux et aussi soyeux, excepté le mien, Gertrude, car tu m'as donné les plumes de ton édredon pour garnir ma chambre à coucher... Mais je vois là-bas beaucoup de mouvement autour du clocher, il doit y avoir grand conseil. J'y vais, adieu, veille sur mon nid.— Vers midi, la jeune fille entendit un grand tapage autour de sa fenêtre, c'étaient des cris, des imprécations à assourdir les oreilles.

— Rendez-moi mon nid, messieurs les moineaux, disait la voix de son amie.

— Ton nid... ce n'est pas à toi, ce nid-là, pas plus qu'à tout autre ; il me convient, je le garde, répondait un de ces moineaux pillards et voleurs qui prennent partout ce qu'ils trouvent et qui s'installent où ils peuvent sans s'inquiéter du propriétaire.

— Voyons, messieurs, ne me forcez pas à employer la violence...

— Allez vous promener.

— Messieurs, je vous en prie en grâce, il vous arrivera malheur, soyez sûrs...

— Ah ! ah ! ah ! dire les brigands, venez-y donc, et ils montrèrent leur gros bec dur et pointu.

— Une fois, deux fois, trois fois, vous ne voulez pas ? eh bien ! que votre destinée s'accomplisse. Là-dessus elle partit à tire-d'aile et revint bientôt accompagnée d'environ deux cents de ses compagnes. Une des plus anciennes de la tribu se mit à parlementer, offrant aux moineaux de leur laisser la vie sauve s'ils voulaient vider la place ; mais, ceux-ci, méfiants comme tous les gens de mauvaise foi, se dirent qu'il valait mieux attendre la nuit avant de s'en aller, puisque l'ouverture du nid ne permettait à leurs ennemies de se présenter qu'une à une, et qu'ainsi ils conservaient pleinement l'avantage.

— Rendez-vous, dit solennellement le parlementaire.

— Allez au diable ! répondirent les mécréants.

— Que votre destinée s'accomplisse donc.

A ces mots, un grand silence se fit ; la moitié de la troupe resta pour garder les ennemis, les autres partirent sans rien dire

pour accomplir un dessein qui semblait combiné à l'avance : quand elles revinrent, elles apportaient chacune une becquée de terre glaise qu'elles déposèrent à l'ouverture du nid : en quelques minutes la porte fut murée, et l'armée se dispersa.

Pendant quelques jours on entendit des cris tumultueux, puis il se fit un affreux silence. — Justice était faite.

Gertrude n'avait plus revu son hirondelle, lorsque, trois jours après, une gelée terrible vint glacer la terre pendant une nuit. La jeune fille pensa à la pauvre petite, elle ouvrit sa fenêtre et l'appela, mais en vain ; elle ne pensait plus à elle, lorsque le surlendemain, comme elle travaillait à sa fenêtre, elle entendit frapper au carreau à coups redoublés. Quand elle eut ouvert :

— Gertrude, Gertrude, je viens te voir une

dernière fois. Vois mon exemple ; Dieu nous a punies cruellement, moi et mes compagnes, d'avoir douté de sa justice et de nous être vengées nous-mêmes. — Nous allons toutes mourir, car la gelée d'avant-hier a tué tous les insectes qui devaient nous servir de nourriture cet été... Adieu, Gertrude, tu pourras laisser ta fenêtre ouverte le soir, les cousins ne viendront pas bourdonner autour de ta lampe et faire de vilaines piqûres à tes jolis doigts ; tes vaches pourront paître tranquilles, les taons ne les tourmenteront pas ; tes roses fleuriront belles et épanouies, car les moucheron n'auront pas dévoré leurs boutons. — Quant à nous, malheureuses, nous n'avons plus rien à faire ici-bas ; Dieu nous rappelle. — Adieu, Gertrude, adieu ; pense à moi quelquefois, et ne te venge jamais toi-même.

JULES DE LA TESTE.

LES JEUNES LIONS.

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

CLAUDE DE GRAZAY, 45 ans.

Monsieur ANSELME, correspondant de Claude, 45 ans.

TOM-POUCE, groom de Claude, 40 ans.

AMÉDÉE D'AULNAY, ami de Claude, 45 ans.

Madame COQUELICOT, fermière, 35 ans.

JOSEPH, domestique de M. Anselme.

Camarades d'Amédée.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Claude, chez M. Anselme.

Le théâtre représente un petit salon, dans lequel est un bureau, et, sur ce bureau, on voit des livres de classe et des dictionnaires. Un hamac est étendu en travers du salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDE endormi, TOM-POUCE.

(Au lever du rideau, Claude, étendu dans le hamac, est balancé par Tom-Pouce qui l'évente avec un petit plumé.)

TOM, cessant d'éventer et se haussant sur la pointe du pied pour regarder Claude. — Tiens !

il dort... ma foi je me repose... ça me fatigue de lui faire du vent... Ah bien!... en voilà une bonne!... qui est-ce qui aurait dit cela? Un jeune homme si simple, si travailleur, qui fait tout à coup des manières à n'en plus finir... qui laisse ses livres moisir sur sa table sans y toucher, et qui refuse d'aller au collège... Tout cela du jour au lendemain... comme un coup de foudre!... et voilà qu'il

quitte l'habit de collégien qui lui allait si bien... et qu'il se fait beau... mais beau... que ça le rend très-laid... quel changement depuis hier matin !... M. Anselme, un homme raisonnable, son correspondant, a souffert tout cela ! et moi, le fils de son portier, j'ai cessé par contre-coup d'aller à la mutuelle ; on m'a affublé de ces beaux habits, M. Claude m'a pris pour être son *groog*... son *grohome*... je ne sais pas comment il dit cela... et il m'a appelé Tom-Pouce, moi qui me nomme Gustave... C'est-y drôle tout ça... on dirait d'une comédie.

CLAUDE, *se réveillant et appelant*. — Tom-Pouce!...

TOM. — Monsieur?

CLAUDE, *sautant en bas du hamac*. — Amédée d'Aulnay est-il venu?

TOM. — Pas encore, monsieur.

CLAUDE, *bâillant et étendant les bras*. — Dieu! que je m'ennuie!...

TOM. — Je crois bien!... c'est pas amusant de dormir... si monsieur essayait de travailler un peu?

CLAUDE. — Travailler! y penses-tu?... J'ai quinze ans! à mon âge on ne travaille plus... demande à mon ami, Amédée d'Aulnay.

TOM, *naïvement*. — Tiens! papa qui a quarante-cinq ans et qui travaille encore... comment que ça se fait, M. Claude?

CLAUDE, *vivement*. — Ne m'appelle pas Claude!...

TOM. — Comment?... il ne faut plus vous appeler par votre nom?

CLAUDE. — Nomme-moi de Grazay.

TOM, *très-surpris*. — De Grazay!... de Grazay!... je tâcherai, monsieur Claude.

CLAUDE, *en colère*. — Encore!

TOM. — Dame! voilà cinq ans que j'ai l'habitude de vous appeler comme ça, et vous n'avez jamais rien dit. Je ne savais pas que vous aviez changé de nom en même temps que d'habit.

CLAUDE, *impatiente*. — Tu m'ennuies... Va-t'en!

TOM, *sortant*. — Oui, monsieur Claude. (*Mouvement d'impatience de Claude. — Tom se reprend vivement.*)... Non... non; ça ne m'arrivera plus : je vas même dire à papa que

vous ne vous appelez plus Claude, et que s'il vous vient des lettres à ce nom-là il les renvoie. Adieu, monsieur Claude. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE II.

CLAUDE seul.

Toujours M. Claude!... Je crois qu'il le fait exprès. Au fait, c'est mon nom : Claude Coquelicot! quel nom ridicule!... Et pourtant c'est à lui que je dois l'amitié d'Amédée. — Ce cher Amédée!... le premier jour où il m'a entendu appeler, au collège, il est parti d'un éclat de rire... qui m'a vexé. Nous nous sommes un peu *piochés* (*il fait le geste de se battre*), et cela nous a rendus les meilleurs amis du monde. — C'est toujours comme cela : on se bat pour devenir amis... — Et quelle amitié!... Combien ne lui dois-je pas? J'étais là, bien tranquille, presque heureux de ma vie de collégien interne, et, comme une bête, je ne voyais rien au delà ; mais Amédée m'a ouvert les yeux... Il était externe libre, lui... et il venait toujours au collège avec de beaux habits. Pendant la classe, il me montrait ses éperons qu'il avait dévissés à la porte du collège, sa cravache qu'il tenait cachée sous son paletot, ses gants paille, son lorgnon et son chapeau garni d'un beau cuir blanc... ça m'a ébloui. — « Que tu dois être » beau avec tout cela! m'écriai-je... que tu es » heureux!... — Parbleu! il ne tient qu'à toi » de l'être comme moi, me répondit-il; à quinze » ans, grand dadais que tu es, tu travailles » encore comme un gamin... comme un *pe-* » *tit*... Fais comme moi... deviens externe li- » bre, changeons de collège, prends un nom » moins... champêtre que celui de Coqueli- » cot... De quel pays es-tu? — De Grazay, » dans la Mayenne, lui dis-je. — Eh bien! ap- » pelle-toi de Grazay, ça n'est pas mal... rem- » place ton uniforme par des habits à la mode... » achète une cravache, des éperons, tout ce » qu'il faut, et les jours ordinaires, nous fe- » rons les lions en allant au collège et en re- » venant; mais les jours de congé nous les » ferons du matin au soir... ce sera char- » mant!... J'étais bien tenté... mais le diffi-

cile était d'obtenir cela de M. Anselme, mon correspondant... je n'osais pas lui en parler... pourtant je me suis risqué... O surprise!... il a consenti... il a même fait les choses bien mieux que je ne l'espérais... il m'a donné un groom, le petit Tom, et m'a offert l'appartement de son fils qui est aux Iles... J'y suis installé depuis hier, et j'attends Amédée, avec lequel je dois prendre ma première leçon pour devenir lion... et quand je m'y serai mis, je ne serai pas plus bête qu'un autre dans ce rôle-là... Mais Amédée ne vient point.

AMÉDÉE, *en dehors*. — De Grazay!... de Grazay!... me voici, très-cher... me voici!...

CLAUDE, *joyeux*. — Ah! enfin!

SCÈNE III.

CLAUDE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, *entrant. Costume excentrique, gants paille, stick à la main, énormes manchettes retroussées sur l'habit; torqnon dans l'œil : il torqne l'appartement*. — Ah! charmant! délicieux!... ravissant!... mirabolant!

CLAUDE, *vivement*. — Ah! je t'attendais avec impatience... Je suis heureux de te voir... donne-moi une poignée de main? (*Il lui tend la main*.)

AMÉDÉE, *retirant la sienne*. — Prends garde!... tu vas salir mes gants...

CLAUDE. — Ah! pardon... je n'y pensais pas... ainsi tu trouves mon appartement à ton goût?

AMÉDÉE. — Pas mal! pas mal!... Ah ça, très-cher, es-tu prêt?... (*Le torqnant*.) Comment! encore en robe de chambre!... à quoi penses-tu? il fait un temps superbe... il faut aller faire les lions sur le boulevard... tes habits?

CLAUDE. — Ils sont là dans ma chambre... je vais te les montrer... (*Il va pour sortir*.)

AMÉDÉE, *le retenant*. — As-tu un domestique?...

CLAUDE. — Un petit groom que mon correspondant m'a donné...

AMÉDÉE. — Sonne-le... pour qu'il t'habille...

CLAUDE. — Je m'habillerai bien moi-même...

AMÉDÉE. — Du tout... on ne s'habille pas, très-cher... on se fait habiller... c'est tout à fait lion...

CLAUDE, *étonné*. — Ah! (*Il tire le cordon d'une sonnette*.)

AMÉDÉE, *qui a tiré un porte-cigare de sa poche, présentant un cigare à Claude*. — Tiens...

CLAUDE. — Un cigare?

AMÉDÉE. — Un panatellas... premier choix.

CLAUDE. — Pourquoi faire?

AMÉDÉE. — Pour fumer, mon bon...

CLAUDE. — Oh! je ne pourrai jamais... quand il passe des fumeurs à côté de moi... ça me fait tousser.

AMÉDÉE. — Ah! j'en suis fâché, mon cher, il faut t'y mettre... il n'y a pas de lion... sans fumée.

CLAUDE, *prenant le cigare d'un air résigné*. — Allons!... j'essayerai.

AMÉDÉE, *qui a allumé son cigare après un morceau d'amadou tiré de sa boîte à feu*. — Tiens... allume-toi... (*Il lui passe son cigare*.)

CLAUDE, *s'allumant; il tousse*. — Hum! hum! hum!... ça y est!... Dieu! que c'est fort!... hum! hum! hum!

AMÉDÉE, *fumant*. — Va donc, tu t'y feras.

CLAUDE, *toussant très-fort*. — Je le crois... à la longue... hum! hum! hum!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TOM.

TOM, *entrant*. — Vous m'avez sonné, monsieur Claude?

AMÉDÉE. — Comment?... Qu'est-ce que j'entends?... mais, mon bon, il faut former ton groom... (*à Tom*): Apprends, drôle, qu'à son maître on dit toujours monsieur tout court.

TOM, *naïvement*. — Ah! je ne savais pas... mais maintenant, je n'y manquerai plus... (*reprenant à Claude*): Vous m'avez sonné, monsieur tout court?

AMÉDÉE. — Ah! l'imbécile!

CLAUDE, *impatiente*. — Voyons, habille-moi!...

TOM, *étonné*. — Comment? faut que je vous

habille?... Venez, je vais vous débarbouiller et vous mettre vos bas...

CLAUDE. — Mais non, niais!... passe-moi ma redingote...

TOM. — Je vais la chercher, elle est là, dans votre chambre (*il disparaît un instant*).

CLAUDE, *toussant*. — Hum! hum!... Ah! je ne me sens pas bien.

AMÉDÉE. — En effet... tu es tout pâle... qu'est-ce que tu as donc?

CLAUDE. — J'ai mal au cœur!... c'est le cigare... j'ai bien envie de le laisser.

AMÉDÉE. — Garde-t'en bien! quand on se sent malade... il faut persévérer... c'est comme cela qu'on se forme...

CLAUDE, *inquiét*. — Diable!... diable! hum! hum! (*il continue à fumer et à tousser pendant toute la scène.*)

TOM, *reparaissant*. — Voilà la redingote... Venez que je vous la passe (*il tend la redingote à Claude, qui est obligé de se baisser pour la mettre*).

AMÉDÉE, *à Claude*. — Ton domestique est un peu trop grand pour toi...

CLAUDE. — Comment?... mais, je suis déjà obligé de me baisser.

AMÉDÉE. — Ça ne fait rien... plus ils sont petits, mieux ça vaut... c'est incommode, mais c'est très-bien porté... il faudra changer cela.

TOM. — Comment! me voilà réformé pour cause de trop grande taille... Eh bien, vrai, je n'aurais jamais cru cela...

CLAUDE, *qui est habillé, à Amédée*. — Vois ma redingote... comment la trouves-tu?

AMÉDÉE, *lorgnant*. — Pas mal! pas mal!... la toilette est assez bien... seulement les bottes sont trop larges.

CLAUDE. — Mais je suis horriblement serré dedans... ça me fait mal.

AMÉDÉE. — Ça ne fait rien... (*examinant toujours*) : Ta redingote n'est pas assez sanglée...

CLAUDE. — Oh! par exemple!... j'étouffe dedans... c'est à peine si je puis respirer.

AMÉDÉE. — C'est égal... Voyons, les éperons maintenant... Tom, vissez les éperons à votre maître.

CLAUDE. — Mais nous ne montons pas à cheval.

AMÉDÉE. — Qu'importe... ça fait croire qu'on y monte... et puis ça fait bien, ça sonne sur le pavé...

TOM, *qui a vissé les éperons*. — Ça y est... c'est joliment piquant... si vous touchez quelque chose avec ça... ça sera proprement agrippé...

AMÉDÉE. — Ta canne maintenant...

CLAUDE. — Je n'ai qu'une cravache... Tom... ma cravache!

AMÉDÉE. — J'aurais mieux aimé un stick; c'est plus lion... regarde le mien...

TOM, *regardant*. — Oh! ce petit bâton! on dirait d'une canne de poupée. (*Présentant la cravache*). Voici votre cravache, monsieur tout court.

CLAUDE, *outré*. — Mais je ne m'appelle pas monsieur tout court.

TOM. — Dame!... c'est votre ami qui me l'a dit...

AMÉDÉE, *haussant les épaules*. — Il est trop bête!... (*à Claude*). Ah! je parie que tu n'as point pensé au lorgnon... heureusement j'avais prévu cela... j'en ai un pour toi.

CLAUDE. — Mais j'y vois très-bien... je n'en ai pas besoin...

AMÉDÉE. — Est-ce que c'est pour voir... plaisantes-tu?... On se met cela sur l'œil; ça fait très-bon effet... On n'y voit goutte... mais c'est le genre.

CLAUDE. — Dame, si c'est le genre.

AMÉDÉE. — Approche... je te vais montrer comment cela se porte... (*il lui met dans l'œil*). Maintenant, te voilà complet, partons... Tom... suivez-nous!...

TOM. — Faut-il que j'aie un verre aussi, moi, monsieur? Il y a des carreaux cassés en bas... je m'en ferai un bien vite...

AMÉDÉE. — Les grooms n'en portent pas.

CLAUDE, *fumant toujours*. — Dieu! que j'ai mal au cœur!...

AMÉDÉE. — Viens, ça se passera à l'air. (*Il se dirige vers la porte.*)

CLAUDE, *se cognant à un meuble*. — Aie!... je me suis cogné... C'est ce vilain verre qui me rend aveugle... Oh! j'ai bien mal au cœur! (*Il sort avec Amédée.*)

TOM, *les suivant*. — Oh! c'est une comédie... bien sûr... (*riant*) ah! ah!... ça m'amuse tout ça! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

M. ANSELME, puis madame COQUELICOT.

M. ANSELME, *qui a passé la tête par une porte et les a vus s'éloigner*. — Les voilà partis!... (*riant*) ah! ah!... la bonne caricature!... (*Il entre en scène*). Ah! monsieur Claude... vous avez voulu imiter votre ridicule ami, vous avez voulu donner dans le travers de ces enfants qui se croient déjà des hommes et qui veulent agir comme tels... vous en serez bientôt las... je l'espère; (*allant à la porte*): Venez, ma chère madame Coquelicot, les lions ont quitté leur repaire, vous pouvez entrer sans danger.

MADAME COQUELICOT, *entrant. Costume de riche bourgeoise*. — Oh! mon cher monsieur Anselme, c'est à peine si j'en crois mes yeux... Comment!... c'est mon fils qui est aussi ridicule que cela... et vous avez souffert?... Vous avez cédé à un caprice aussi absurde que celui-là?

M. ANSELME. — Voyons, ma chère amie, ne me faites point de reproches, et raisonnons un peu, s'il vous plaît... Vous êtes une bonne et digne femme, qui, avec feu votre mari, avez gagné une honnête fortune en exploitant la magnifique ferme de Grazay... Quand le pauvre cher homme est mort, vous vous êtes retirée des affaires, et, voulant donner à votre fils Claude une bonne éducation qui lui permit d'arriver à tout, vous avez eu assez de confiance en moi, votre vieil ami, pour me l'envoyer afin que je le misse au collège et que je surveillasse son éducation; que je fusse son correspondant, en un mot.

MADAME COQUELICOT. — Oui, mon cher monsieur Anselme, et jusqu'ici vous avez rempli cette mission en véritable ami... (*hésitant*) mais aujourd'hui...

M. ANSELME. — Aujourd'hui encore, ma chère madame Coquelicot, je me suis conduit en ami véritable. Vous ne connaissez pas Paris: le ridicule y abonde et l'exemple y est funeste. Parmi les ridicules que je vous signale, il en est un qui peut amener les plus mauvais résultats... Je veux parler de la manie qu'ont aujourd'hui les enfants de se croire des hommes. Ces bambins-là, à peine sortis de l'enfance, veulent agir comme des

jeunes gens..., l'adolescence n'existe plus pour eux... Ils se mêlent de tout, parlent de tout, tranchent sur tout... Encore heureux quand ils ne sont qu'insupportables... Ceux-ci sont de l'espèce la plus bénigne...; mais quand ils sont fats par-dessus tout cela... quand ils se plaisent à copier ce qui est déjà un travers chez les grands jeunes gens, ils touchent au sublime du ridicule, et alors il y a de sérieux dangers pour leur avenir... car, n'ayant pas su être des enfants, ils deviennent plus tard des hommes inutiles... quand ils ne sont que cela!... Ce sont des roquets qui veulent imiter les grands chiens, comme on dit... Or, votre fils avait fait la connaissance d'un de ces jeunes lions... qui l'avait séduit totalement... Il vint me parler de son projet de vivre de la vie de son ami... Je me suis bien gardé de m'y opposer... c'eût été trop dangereux: lui défendre cette vie-là, c'eût été la lui faire entrevoir plus belle qu'elle n'est, et l'exposer plus tard à des folies qui eussent compromis votre fortune... j'ai mieux aimé lui céder en tout; mais, soyez tranquille, j'espère que ce soir il aura repris ses études et sa vie de collégien...

MADAME COQUELICOT. — Espérons-le, mon cher M. Anselme, et je m'en rapporte à vous, car vous êtes un homme sage.

M. ANSELME. — Ah! cela allait déjà bien!... Croiriez-vous qu'il a quitté son nom sous prétexte qu'il était comique... comme si le nom d'un honnête homme, quelque comique qu'il soit, n'était pas toujours honorable! C'est M. de Grazay maintenant! Il s'est donné ce nom plus ronflant, imitant en cela ces gens qui s'anoblissent de leur chef et à bon marché en prenant le nom de leur village.

MADAME COQUELICOT. — Le fou!

M. ANSELME. — Ah çà, voyons... vous avez fait ce que je vous ai demandé... la lettre en question?

MADAME COQUELICOT. — A été mise par moi à la poste, à Grazay, au moment où je montais en voiture pour venir vous trouver, suivant votre désir.

M. ANSELME. — Bien! Venez maintenant que je vous dise le reste de mes instructions... Car il faut frapper de grands coups... (*Ils vont pour sortir.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TOM.

TOM, *accourant tout essoufflé.* — Oh ! quelle aventure ! quelle aventure !

M. ANSELME. — Tom !... te voilà déjà revenu de la promenade ?... Ton maître t'a renvoyé à la maison ?

TOM. — Non, M. Anselme, c'est moi qui me suis renvoyé moi-même, je me suis sauvé à toutes jambes... Que d'aventures !... Elle est jolie la promenade !

MADAME COQUELICOT, *inquiète.* — Oh ! mou Dieu !... Qu'est-il donc arrivé ?

TOM. — Des tas de choses !... Figurez-vous qu'en sortant d'ici, M. Claude était roide comme un manche à balai et pâle comme un navet...

M. ANSELME. — Comment ?

TOM. — Oui... C'était son cigare qui le rendait pâle et ses habits qui le tenaient roide... Mais voilà tout d'un coup que M. Claude, qui devenait de plus en plus pâle... sent ses jambes s'amollir... et il se trouve malade... oh ! mais malade... que son ami est obligé de l'entraîner dans un café où il lui fait boire un seau d'eau sucrée... au moins... Mais ça n'est rien encore... M. Claude était remis... Il n'y a rien qui remette comme un seau d'eau, à ce qu'il paraît... et nous reprenons la promenade...

M. ANSELME. — Abrégé... abrégé...

TOM. — M. Claude avait toujours son verre dans l'œil... et pas de caniche pour le conduire... si bien qu'il n'y voyait goutte... et qu'il va se jeter dans un monsieur... qui se fâche... et qui lui dit : « Prenez donc garde, imbécile !... petit puant !... petit fat !... »

MADAME COQUELICOT. — On a appelé mon fils ainsi ?

M. ANSELME. — C'était bien fait !... il l'avait mérité... et le monsieur aurait dû lui apprendre à regarder devant lui.

TOM. — Ah ! dame !... ça serait devenu du vilain si je n'avais pas été là... J'ai dit au monsieur : « C'est pas de sa faute, monsieur, c'est son lorgnon qui lui bouche l'œil. » Et il s'est en allé en bougonnant... mais deux pas plus loin ça a été bien autre chose... v'là M. Claude qui accroche la robe d'une demoi-

selle avec son éperon... la robe craque... patatras !... elle se déchire... la demoiselle crie, et M. Claude, en voulant lui demander pardon, se retourne et crève l'œil d'un monsieur avec sa cravache qu'il avait sous le bras... C'est ça des aventures !... C'était le même monsieur de tout à l'heure... en voilà un qui avait du guignon !... Oh ! pour le coup, il était furieux... il bouscule M. Claude... moi, je vois que ça va devenir du vilain... je prends mes jambes à mon cou... je cours, j'arrive ici... et me voilà... Ouf ! j'ai eu bien peur !

MADAME COQUELICOT. — Grand Dieu !... mais mon fils ?...

M. ANSELME, *souriant.* — Rassurez-vous, ma chère amie... et venez... voilà le moment d'agir.

MADAME COQUELICOT *le suivant.* — Allons ! *(Ils sortent tous deux.)*

SCÈNE VII.

TOM, PUIS CLAUDE ET AMÉDÉE.

TOM. — C'est drôle !... j'ai eu si peur... et j'ai tant couru... que je suis fatigué... je vas m'asseoir... *(Bruit en dehors.)* Allons, bon !... voilà M. Claude qui rentre avec son ami... je n'aurai pas le temps de me reposer.

(Amédée entre en soutenant Claude dont la toilette est en désordre. Son chapeau est renfoncé, il est couvert de poussière, à son éperon est attaché un morceau d'étoffe qu'il traîne après lui, à la main il tient une carte de visite.)

AMÉDÉE, *en entrant.* — Tu n'es pas blessé, mon bon ?

CLAUDE, *d'un ton dolent.* — Je ne sais pas encore...

AMÉDÉE. — Dame ! aussi c'est ta faute... pourquoi te sauves-tu comme cela...

CLAUDE. — Tu es charmant, toi !... tu te sauvais bien.

AMÉDÉE. — Oh ! moi... moi, c'est différent... je n'y étais pour rien... et puis je sais courir avec des éperons... mais toi... les tiens se sont embarrassés... et... patapouf ! dans la poussière... Je t'ai cru tué !...

TOM, *qui a examiné Claude.* — Tiens !... ce n'est donc pas ce monsieur qui vous a arrangé comme ça ?

AMÉDÉE, *fièrement*. — Par exemple !

TOM. — Dame!... je croyais...

AMÉDÉE, *crânement*. — Oh ! quant à ce monsieur... ça ne se passera pas comme ça... il t'a donné son adresse... tu lui rendras raison...

CLAUDE, *effrayé*. — Comment ?

AMÉDÉE. — Tu te battras...

CLAUDE, *vivement*. — A coups de poing ?

AMÉDÉE. — Du tout... à l'épée... en homme!...

CLAUDE. — Par exemple ! je ne connais pas l'épée...

AMÉDÉE. — En ce cas... au pistolet.

CLAUDE, *très-effrayé*. — Encore moins !

AMÉDÉE. — Dame ! il t'a donné son adresse.

CLAUDE, *vivement*. — Oui, mais je ne lui ai pas donné la mienne.

AMÉDÉE. — Alors... l'honneur est satisfait... n'en parlons plus. (*A Tom*) : Tom... secoue ton maître.

TOM, *naïvement*. — Mais il vient de l'être... secoué...

AMÉDÉE. — Veux-tu le brosseur tout de suite!...

TOM. — Ah ! fallait donc le dire... (*Il va prendre une brosse et brosse Claude.*)

AMÉDÉE, *à Claude*. — Ah ! dis donc, à propos, j'ai invité quelques-uns de mes amis, des lions... comme nous... à venir passer une heure ou deux ici, chez toi... nous fumerons.

CLAUDE, *vivement*. — Non, merci... je ne fume plus... j'en ai assez... ça ne me réussit pas...

AMÉDÉE. — Tu ne fumeras plus si tu veux... mais tu les recevras... ça te fera faire connaissance avec eux... ça te lancera...

CLAUDE, *avec résignation*. — Allons, soit!... (*A part*) : C'est égal... je commence à en avoir assez du métier de lion !

AMÉDÉE, *qui a été à la porte*. — Justement, les voici qui montent.

TOM *à Amédée*. — Dites donc, monsieur, est-ce qu'ils sont tous des lions ?

AMÉDÉE. — Tous !

TOM *à lui-même*. — En v'là une ménagerie ici!... on dirait le Jardin des Plantes !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAMARADES D'AMÉDÉE.

AMÉDÉE, *à ses camarades qui entrent*. — Arrivez donc, mes chers bons, que je vous présente mon nouvel ami...

CLAUDE, *saluant*. — Messieurs!... messieurs!...

AMÉDÉE, *à Claude, en lui montrant les nouveaux venus*. — Ce sont tous des gentilshommes... comme dit mon grand cousin en parlant de ses amis. — D'abord, moi, je veux faire comme lui, je ne vis qu'avec des gentilshommes...

TOM, *à lui-même*. — Tout ça des gentilshommes ? Y en a pourtant de bien laids !

AMÉDÉE *à Claude*. — Dis à ces messieurs qui tu es... Car, moi, je n'en sais rien... Il faut qu'ils sachent s'ils peuvent frayer avec toi... Tu es riche ?

CLAUDE. — Parbleu !

AMÉDÉE. — Qu'est-ce que font tes parents ?

CLAUDE. — Je n'ai plus que ma mère... et... (*Hésitant*) elle vit du produit de ses terres...

AMÉDÉE. — Elle a des terres ?

CLAUDE, *un peu embarrassé*. — Oui... (*A part*) à cultiver... Je ne mens pas...

AMÉDÉE. — Bravo alors ! Quant à ton nom... ils le savent... Je leur ai dit.

CLAUDE *troublé*. — Comment?... Tu leur as dit ?

AMÉDÉE. — Claude de Grazay...

CLAUDE, *bas à Amédée*. — A la bonne heure.

TOM. — Ah ! à propos de ça, monsieur Claude... j'ai là une lettre pour vous... J'avais dit à papa de ne pas la recevoir, parce qu'il y a dessus : A monsieur Claude Coquelicot... Mais j'ai aperçu votre nouveau nom... Grazay... imprimé dessus... et je l'ai prise... Papa m'a dit que c'était le nom de votre vilage.

AMÉDÉE, *à Tom*. — Veux-tu te taire, bavard...

Tous, *étonnés*. — Coquelicot !

CLAUDE, *très-vite*. — Je ne sais pas ce que cela veut dire, messieurs. (*A Tom*) : Donne

imbécile! (*Il prend la lettre*). Vous permettez, messieurs?

TOUS. — Oui, oui... certainement.

CLAUDE, *à part*. — De ma mère. (*Lisant*) : Mon cher enfant, je serai à Paris presque en même temps que ma lettre. J'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre... (*Parlé.*) Grand Dieu!... Qu'est ce qui a pu lui arriver? — Pourvu qu'elle ne vienne pas tandis qu'ils sont là... Oh! qu'importe! ma mère se met comme tout le monde... elle porte chapeau... on ne saura pas que c'est une ancienne fermière...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. ANSELME,
madame COQUELICOT.

M. ANSELME, *entrant*. — Venez, ma chère madame Coquelicot, vous trouverez votre fils ici...

CLAUDE, *avec un premier mouvement de joie*. — Ma mère!

TOUS, *étonnés*. — Coquelicot... encore!

MADAME COQUELICOT *entrant en costume de paysanne*. — Mon fieu! mon cher enfant!... où est-il... (*S'arrêtant comme interdite*) : Jésus Dieu! tout ce monde! (*Elle affecte de parler en paysanne.*)

TOUS et AMÉDÉE. — Une paysanne!

CLAUDE, *tout troublé*. — Ce costume?... que signifie?...

MADAME COQUELICOT. — Eh bien!... fieu!... Tu ne viens pas m'embrasser?

TOUS, *riant ainsi qu'Amédée*. — Ah! ah! fieu!

CLAUDE, *tout confus, après avoir hésité un instant*. — Oh! ma foi, tant pis!... ma mère... ma bonne mère! (*Il lui saute au cou.*)

M. ANSELME, *à part*. — Allons, il y avait encore du bon... mais c'est égal... il était temps...

CLAUDE. — Mais pourquoi ce costume?

MADAME COQUELICOT, *hésitant*. — Écoute, je te vas dire...

M. ANSELME, *bas à madame Coquelicot*. — Allez donc!

MADAME COQUELICOT. — Vois-tu, garçon... ce bon M. Anselme m'a écrit que tu voulais

devenir un lion, comme il dit... mais comme ça occasionne des frais... que tu vas devenir dépensier... je n'ai pas voulu que tu sois obligé de te priver... J'ai supprimé ma toilette de ville... J'ai repris mes habits de paysanne et je me suis remise fermière afin de subvenir à tes nouveaux besoins...

AMÉDÉE *riant, à Claude*. — Comment!... tu n'étais donc pas riche?... Tu n'es donc que le fils d'une fermière... Ah! ah! ah!...

CLAUDE, *un instant confus, éclatant tout à coup*. — Laisse-moi tranquille, toi, tu m'ennuies à la fin!... C'est grâce à toi que j'ai eu ces idées-là... oui, ma mère est une fermière et je m'en fait gloire... oui, je m'appelle Coquelicot... et c'est un nom comme un autre! voilà!

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR *entrant. Il a de gros favoris noirs, une forte canne, et est boutonné jusqu'au menton*. — Pardon!... messieurs, mille pardons de vous déranger.

TOM, *tout à coup*. — Le monsieur du boulevard!...

CLAUDE, *effrayé*. — Oh! mon Dieu!

AMÉDÉE. — Diable! (*Il va se cacher parmi les autres.*)

LE MONSIEUR, *qui s'est avancé vers Claude*. — Ah! je vous pince donc enfin, mon gail-lard!... Vous ne m'avez pas donné votre adresse, mais je l'ai trouvée...

CLAUDE, *effrayé*. — Mais, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez, après tout?

LE MONSIEUR, *très-froidement*. — Je veux vous apprendre, mon jeune ami, que lorsqu'on désire avoir une cravache et des éperons comme un homme... il faut savoir porter tout cela... allons, venez... en route! (*Il le prend par le bras.*)

CLAUDE, *très-effrayé*. — Mon Dieu, monsieur, mais où me conduisez-vous?

LE MONSIEUR. — Sur le terrain!

CLAUDE, *tout tremblant*. — Pourquoi faire?

LE MONSIEUR. — Pour nous battre!

MADAME COQUELICOT. — Grand Dieu! mais je ne veux pas...

M. ANSELME. — Laissez donc, madame, votre fils est un homme, il faut qu'il agisse en homme...

CLAUDE. — Mais pas du tout !... Je ne suis pas un homme... je ne suis qu'un enfant... et ce n'est pas ma faute... c'est de la faute d'Amédée qui m'a affublé de tous ces colifichets qui ne sont pas de mon âge et que je ne sais pas porter.

AMÉDÉE, qui était revenu en scène. — De ma faute !... par exemple !... ça n'est pas vrai !... (Il va pour se recacher encore.)

TOM, à Amédée. — Ah ! le capon ! il a peur !

AMÉDÉE. — Par exemple !... du tout... je n'ai pas peur... (Il se dissimule parmi les autres.)

CLAUDE. — Ni moi non plus !... Mais j'ai eu tort et je le reconnais. (Au monsieur) : Monsieur, je vous fais mes excuses... cela ne me m'arrivera plus... au diable la vie de lion, les éperons, la cravache, et la paresse qui s'ensuit !... demain je retourne au collège !...

M. ANSELME. — En ce cas, puisqu'il en est

ainsi... (au monsieur) : Monsieur... retirez vos favoris, M. Claude Coquelicot vous a fait ses excuses. (Le monsieur ôte ses favoris.)

CLAUDE, le reconnaissant. — Joseph !

MADAME COQUELICOT. — Comment !... c'est fait ?...

M. ANSELME. — Mon domestique par qui j'avais fait suivre votre fils et qui m'a aidé à le corriger... Vous voyez bien qu'on a tort de dire qu'il n'y a plus d'enfants... Il y en a encore...

CLAUDE. — Oh ! oui... et je ne ferai l'homme maintenant que lorsque je le serai réellement...

TOM. — Ainsi me voilà sans place... Demain je retourne à la mutuelle... et j'aime mieux cela... C'est égal... j'étais bien sûr que c'était une comédie tout cela...

AMÉDÉE, qui s'est approché de Claude, avec dédain. — Adieu, Claude Coquelicot... tu ne seras jamais qu'un lion manqué.

CLAUDE. — Et toi... un lion... sot !

FIN.

EUGÈNE NYON *.

COMMENT ON SAUVE UNE PETITE FILLE.

SUITE.

Il y avait un an que Louise faisait la joie de sa protectrice par sa soumission envers les sœurs, afin de témoigner, disait-elle, à madame X. toute sa reconnaissance, quand arriva une lettre qui mit la désolation dans la famille. Louise était malade, très-malade. La supérieure venait souvent voir la pauvre enfant, qui lui dit le troisième jour de sa maladie : Ma bonne mère, je crois que je vais mourir ; dites-le-moi.

— Nous le craignons, ma chère enfant ; mais comme vous êtes très-sage, nous espé-

* Si quelques-uns de nos jeunes lecteurs veulent se réunir pour représenter cette petite comédie, ils peuvent faire remplir les rôles de M. Anselme, de madame Coquelicot et de Joseph par les plus âgés d'entre eux. Quant aux costumes, nous les avons à peu près indiqués dans le courant de la pièce, excepté ceux de Claude et

rons que le bon Dieu vous guérira : seul il le peut maintenant.

— Vous m'aimez bien, ma bonne mère ?

— De tout mon cœur, ma petite.

— Que j'aurais été heureuse de voir madame X. et ses quatre enfants ! Dites-leur que j'ai beaucoup prié pour eux tous. Comme ma bonne maman aura du chagrin ! elle m'aimait tant ! Je demanderai au bon Dieu, quand je serai auprès de lui, qu'il l'appelle aussi, et alors je ne la quitterai plus.

La pauvre petite souffrit plusieurs jours

de Tom. Le premier doit être une copie du costume d'Amédée, et celui de Tom une livrée quelconque avec un chapeau galonné. Et maintenant, nous souhaitons qu'ils s'en amusent et qu'ils profitent de la petite leçon que la comédie a voulu donner. Que chacun soit de son âge et le monde en ira mieux.

avec une résignation admirable. Après sa mort, une religieuse écrivit à madame X. la lettre suivante :

« Nous avons différé, madame, à vous donner des nouvelles de votre chère petite Louise, parce que nous espérions la sauver, le médecin qui la voyait deux fois par jour ne parlant point de ses craintes. Hier seulement il a annoncé qu'il conservait peu d'espérance ; nous ne pensions point cependant que la maladie fût si près de son terme. Mais ce matin, la chère petite est retournée à Dieu sans agonie et sans avoir un seul moment perdu connaissance. Nous ne saurions vous dire combien la mort de cette enfant a été douce et nous a laissé une impression aimable et heureuse. Cette pauvre petite, naturellement réservée, était devenue si aimable, si caressante, si reconnaissante, qu'elle était l'objet du plus tendre intérêt de la part de toutes les sœurs qui l'approchaient. M. le curé, qui l'a confessée avant-hier, était tout attendri des choses touchantes qu'elle lui avait dites. Hier elle avait caché dans un coin de son mouchoir un morceau de sucre, qu'on lui avait donné ; et lorsqu'elle a aperçu la jeune sœur qui prenait ordinairement soin d'elle, elle l'a appelée en secret pour lui donner ce morceau de sucre. Il n'y a pas une de nous qui n'ait reçu d'elle quelque parole aimable et affectueuse. Ce matin, lorsque ses petites mains tremblantes pouvaient à peine porter à ses lèvres le petit crucifix qu'on lui avait donné, elle disait : Ah ! comme j'aime le bon Dieu ! je l'aime, mais il le sait bien. Elle a souvent demandé sa grand'mère ; très-peu d'instants avant sa mort elle la désirait encore. Nous avons pensé, madame, que ces détails vous seraient doux, comme ils nous l'ont été à nous-mêmes. Nous avons remis en toute confiance cette chère petite âme aux mains de son Créateur, et nous bénissons Dieu de nous avoir fait la grâce de l'instruire et de la préparer pour lui. Nous espérons que ses prières seront pour vous et pour nous une source d'abondantes bénédictions.

Recevez, madame, l'assurance de mes sentiments bien affectueux. SŒUR ELISABETH. »

Les enfants de madame X. pleurèrent beaucoup à la lecture de cette lettre ; ils ne savaient comment adoucir un peu la peine qu'allait éprouver leur bonne grand'mère, si heureuse depuis que sa petite-fille était placée. L'ainé, qui avait alors quinze ans, dit : Je me rappelle très-bien la figure de Louise, je vais faire son portrait, et nous le porterons à sa bonne maman. — C'est une excellente idée, mon frère, lui fut-il répondu par les trois enfants ; mais ne pourrions-nous pas, après avoir consulté maman, acheter une robe, un bonnet et un châle noirs pour cette pauvre femme ? ce sera une consolation pour elle de porter le deuil de sa petite-fille, et elle priera pour nous. Qu'en pensez-vous, maman ?

— Je permettrai tout ce que vous désirerez, mes chers enfants ; et si vos bourses ne suffisent point à cette dépense, j'y ajouterai la mienne. La grand'maman de Louise est une très-brave et une très-pieuse femme qui mérite l'intérêt que nous lui portons. Elle priera pour nous, et ses prières nous obtiendront les grâces nécessaires pour vivre et mourir comme la chère petite que nous pleurons.

Je suis très-contente de vous, chers enfants, le bon Dieu l'est aussi, je n'en doute pas. Vous avez sauvé une âme qui se serait à coup sûr perdue, exposée comme elle l'était, seule, et dans les rues du matin au soir, malgré la tendresse de sa grand'mère, qui ne pouvait la garder auprès d'elle. Sachez, mes bons amis, qu'il y a beaucoup d'enfants dans la position de Louise, abandonnés de leurs parents, qui n'ont pour eux ni pain ni tendresse, et qui deviennent infailliblement de mauvais sujets. La récompense que je vous propose aujourd'hui est celle-ci :

— Pas de récompense, maman, dirent les enfants, mais permettez-nous de supplier M. l'abbé L. de nous trouver une autre petite fille, puisqu'il y en a beaucoup ; elle remplacera Louise à Juilly.

— C'était là ce que je voulais dire, je suis bien aise que vous m'ayez prévenue ; et si nous pouvons aujourd'hui voir le bon abbé qui nous avait donné Louise, demain nous aurons une autre enfant.

Une seconde petite fille fut envoyée à Juilly,

où elle est encore aujourd'hui. Elle ne quittera cette maison qu'à vingt et un ans accomplis, ayant assez d'instruction pour tenir une petite maison de commerce, s'il y a lieu. Elle saura surtout très-bien coudre et repasser. Les bonnes religieuses n'abandonnent jamais

leurs enfants ; elles ne les laissent sortir que pour les placer dans d'excellentes maisons, et si plus tard, quelque malheur les frappe, le couvent où leur jeunesse a trouvé un asile leur est toujours ouvert.

EL. G. MARGUERIT.

Ode au grand Touche-à-tout.

Monarque des gamins, toi, dont les mains noircies,
Vont furetant, brisant et dérangeant partout,
Fabricant de pâtés sur tes pages salies,
Accepte cet hommage, illustre Touche-à-tout.

Arlequin stupéfait tient sa latte pendante,
Le gai polichinelle est muet devant toi ;
Pierrot, plus pâle encor, reste bouche béante ;
Tous viennent des gamins admirer le grand roi.

Pour sceptre, d'un tambour tu portes les baguettes,
Pour couronne, un cerceau sur tes cheveux mêlés ;
Pantins, soldats de plomb, chevaux de bois, trompettes,
Gisent autour de toi poudreux et mutilés.

Honneur donc, Touche-à-tout, ô monarque admirable,
Honneur à toi ! Toujours digne de ton beau nom,
Poursuis de tes exploits le cours inimitable,
Et du peuple gamin sois le Napoléon.

LES ANIMAUX RECONNAISSANTS.

APOLOGUE.

S'il y a quelque chose que nous devons admirer dans les œuvres de nos pères, c'est surtout l'élément instructif et moral que l'on retrouve chez la plupart des écrivains d'un autre âge. En effet, si l'on consulte les légendes ou les récits enfantés par la naïve imagination des chroniqueurs, on sera tout d'abord frappé du haut enseignement qui ressort de chaque page et qui, la plupart du temps, se traduit par les dehors d'un style simple et imagé... Souvent même, la pensée morale de l'œuvre empruntait à l'apologue une forme allégorique qui, loin de lui nuire, ne servait qu'à rehausser le mérite de la composition. C'est ainsi que le simple récit qui va suivre, dont la pensée

première revient à Masenius, savant jésuite allemand du XVII^e siècle *, nous offrira un curieux échantillon de ce mysticisme, qui, par ses allures et ses tendances, constitue cette naïveté chrétienne sortie des derniers vestiges du paganisme...

Cet exorde nous a paru indispensable afin de rendre intelligibles et rationnelles certaines bizarreries du chroniqueur. Cela dit, nous poursuivons.

I

Le comte Vitalis, patricien de Venise, étant un jour à la chasse, eut le malheur de tomber dans une fosse que l'on avait creusée

* *Masenius, Palæstra dramatica*; 4657.

dans le but d'attraper les bêtes sauvages. Le haut et puissant seigneur eut beau invoquer tous les saints du paradis, implorer une pitié absente, force lui fut de se résigner et de passer quarante-huit mortelles heures dans ce réduit... Or, je vous laisse à deviner quelles furent ses angoisses et sa terreur.

La fosse était noire, noire comme la souterraine habitation d'une taupe ou d'un mulot. Vitalis tâtonna dans toutes les directions, fouilla la fosse, en tous sens, dans l'inutile espoir de découvrir une issue pour sortir de sa prison. Mais il entendit des bruits si confus et si étranges, auxquels venaient se joindre des grognements, des sifflements et des cris plaintifs, qu'il faillit mourir de frayeur et s'affaissa sans mouvement dans un coin, attendant la mort avec toutes les angoisses du désespoir.

Le matin du deuxième jour, il crut entendre un bruit de pas au-dessus de l'entrée du caveau; le cœur lui battit bien fort. Quel pinceau suffirait à peindre les émotions contraires, les sensations qui animèrent la physionomie du prisonnier, ainsi qu'un pur rayon du soleil qui s'échappe à travers un pan des sombrés nuages?... Il se souleva avec effort, se traîna sur ses genoux, jusqu'au point lumineux que l'entrée du caveau dessinait sur le sable humide, et prêta attentivement l'oreille, comme un lièvre qui croit avoir entendu l'aboïement de son ennemi.

Plus de doute! Ce n'était pas un rêve enfanté par un reste d'espérance; c'étaient bien les pas d'un homme qui s'en allait par là.

Le comte Vitalis prit, comme on dit vulgairement, son courage à deux mains, rassembla un reste d'énergie, éleva la voix et s'écria d'un ton lamentable :

— Au secours! au secours! par pitié, tirez-moi de ce tombeau, ou je suis un homme perdu!...

La voix du captif fut répercutée par les cavités sonores du sombre réduit. Mais, heureusement, le bruit des pas si impatiemment attendus provenait d'un honnête paysan qui, par aventure, traversait la forêt en cet endroit, et vous savez que les paysans ont l'oreille fine; sans cela, si par exemple il fût passé par là un riche créancier, un usurier

ou un intendant de haute volée, il y a cent à parier contre un que le pauvre Vitalis eût couru grand risque de s'époumoner en pure perte. Ceci, du reste, n'est qu'une simple observation physiologique en manière de parenthèse et ne saurait nullement préjudicier aux intentions commisératrices de l'homme des champs : au contraire.

En effet, l'honnête paysan, qui avait commencé par éprouver une grande frayeur au son de cette voix souterraine, d'autant plus qu'il lui était impossible de l'attribuer à la ventriloquie, cet art étant complètement inconnu de son temps, le paysan se dirigea intrépidement vers l'entrée du caveau avec un sang-froid que n'aurait pas désavoué don Quichotte allant au-devant du convoi nocturne aux flambeaux; puis, se baissant jusqu'à terre, il s'écria d'une voix retentissante :

— Hé! l'ami! où es-tu et qui es-tu?

— Un pauvre chasseur, répondit le comte Vitalis, qui est enterré vivant dans ce caveau depuis quarante-huit heures, et qui voudrait bien en sortir. Tire-moi de ce tombeau, pour l'amour de Dieu! délivre-moi et je saurai te récompenser.

— Je vais faire mon possible, dit le paysan.

Et sur ce, Massaccio, ainsi se nommait l'homme des champs, s'arma d'une hachette appendue à son ceinturon et, coupant une branche d'arbre assez solide pour supporter un grand poids :

— Ecoutez bien, seigneur chasseur, dit-il, ce que je vous explique. Je vais vous tendre cette branche dans la fosse, je la fixerai aux parois et je la soutiendrai de toutes mes forces... en vous y accrochant, vous pourrez, je l'espère, vous délivrer de votre captivité.

— Merci! s'écria le comte Vitalis. Maintenant, tu peux à ton aise exiger de moi ce que bon te semblera, c'est accordé d'avance...

— Dame! je ne demande rien, moi, fit le paysan; seulement, comme je vais me marier, vous pourrez faire un cadeau de noces à ma fiancée.

A ces mots, Massaccio laissa aller la branche; il ne tarda pas à la sentir pesante et,

une seconde après, un gros singe sauta joyeusement hors du caveau.

Comme le comte Vitalis, ce grimaçant personnage était tombé dans la fosse, mais il avait eu le bon esprit de se saisir le premier de la branche de Massaccio.

— C'était, à coup sûr, le diable en personne qui me parlait du fond du caveau ! s'écria le paysan, fuyant épouvanté.

— Tu m'abandonnes donc ?... gémit le captif d'une voix déchirante : mon ami, mon bon génie, pour l'amour de Dieu, tire-moi de céans ; je t'en prie, je t'en conjure !... J'offrirai à ta fiancée une superbe corbeille, je te comblerai de bienfaits... Je suis le comte Vitalis, un des plus puissants et des plus riches patriciens de Venise. De grâce, ne me laisse pas mourir de faim dans cette horrible fosse.

Tant de douleur toucha l'âme sensible de Massaccio qui revint à la fosse et tendit une nouvelle branche.

Cette fois, ce fut un lion superbe qui bondit hors du sombre réduit, en faisant retentir l'air de ses joyeux rugissements.

— Oh ! bien sûr, bien sûr, c'est le diable que j'ai entendu, dit Massaccio en fuyant de nouveau.

Mais, après avoir fait quelques pas en avant, il s'arrêta court, car il venait d'entendre encore les gémissements du prisonnier.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait le malheureux patricien, mourir de faim dans cette fosse !... Nul ne viendra donc à mon secours ? Qui que tu sois, reviens, je t'en supplie... ne me laisse pas mourir, quand tu peux me sauver ! Je te donnerai une maison et un champ, des vaches et de l'or... tout ce que tu pourras désirer, tu le posséderas ; seulement sauve-moi, par pitié, sauve-moi !

Sollicité avec les accents d'un désespoir si vrai, Massaccio ne put faire moins que de revenir sur ses pas. Il redescendit la branche et un serpent s'élança de la fosse avec des sifflements...

L'infortuné Massaccio tomba sur ses deux genoux, à demi-mort d'effroi, et se mit à prier avec ferveur afin de chasser l'esprit malin. Les cris désespérés du comte Vitalis fu-

rent à peine suffisants pour le rappeler à la réalité de sa position.

— C'en est donc fait ! s'écriait le pauvre patricien. Il me faudra mourir !... O mon Dieu ! mon Dieu !

Et il pleura et sanglota à fendre l'âme.

— C'est égal, on ne me persuadera pas que ce n'est pas un homme qui vient de parler là, se dit judicieusement Massaccio.

— Oh ! si tu n'es pas encore parti, supplia Vitalis, au nom de ce que tu as de plus sacré, délivre-moi, que du moins je puisse mourir chez moi, loin de cette horrible fosse. Je ne puis rien ajouter, ma voix s'éteint... Dis, te faut-il mon palais de Venise, mes propriétés, les honneurs de mon rang ? Prends-les, ils sont à toi ! et que je meure ici sur l'heure si je suis parjure à ma parole. La vie, la vie sauve... c'est tout ce que je demande !...

Massaccio ne put résister à des supplications aussi éloquemment formulées et appuyées par des promesses aussi concluantes. Il tendit de nouveau la branche.

— Ah ! le ciel soit loué ; vous voilà donc enfin !... s'écria le paysan, en considérant le comte Vitalis qui sortit à son tour de la fosse avec une mine de déterré.

— Oui !...

Et, poussant un cri de joie suprême, le captif rendu au grand air, à la lumière du soleil, à la liberté, s'évanouit dans les bras de son sauveur.

Massaccio le soutint, le secourut et le fit revenir à lui, puis il lui offrit son bras en l'engageant à l'accompagner hors de la forêt.

Mais c'est à peine si le comte Vitalis avait la force de se traîner : il mourait de faim.

— Prenez ce morceau de pain, dit le paysan en tendant à son obligé les débris d'une miché qu'il prit dans son bissac.

— Mon bienfaiteur, mon sauveur, mon bon ange ! dit Vitalis avec onction ; comment pourrai-je jamais te récompenser selon tes mérites ?

— Vous m'avez promis une corbeille pour ma fiancée et votre palais de Venise pour moi, observa Massaccio.

Le haut et puissant seigneur, comte Vitalis, patricien de la République de Venise, commençait à reprendre ses forces.

— Oui, certainement, je donnerai une corbeille à ta femme, mon cher Massaccio, et je te ferai le plus riche paysan de ton village. Où demeures-tu ?...

— A Capalatta, dans la forêt... Mais par saint Pierre, mon patron, j'aimerais autant quitter le village pour aller me fixer à Venise dans le palais que vous me destinez, dit le paysan avec un clignement d'yeux significatif.

— Ah ! ah ! nous voici sur la lisière de la forêt, observa le comte sans paraître avoir entendu son interlocuteur. Maintenant je connais mon chemin. Merci, mon brave Massaccio !

— Arrêtez ! quand faudra-t-il que je me présente pour prendre possession de mon palais et de la corbeille de mariage ? demanda le paysan.

— Quand tu voudras, dit le patricien.

Et *protecteur* et *protégé* se séparèrent.

Le comte Vitalis se rendit à Venise et Massaccio à Capalatta, où il raconta l'aventure à sa fiancée, se gardant bien d'omettre la corbeille et le palais princier...

Le lendemain, il partit de bonne heure pour la ville des lagunes, et, après s'être informé de la position du palais Vitalis, il s'y rendit avec une rapidité fabuleuse pour un homme de la campagne. Massaccio annonça aux gens de la maison qu'il allait revenir sous peu avec sa femme, à seule fin de s'installer dans le palais que le seigneur Vitalis lui avait octroyé. Les valets prirent Massaccio pour un fou et allèrent prévenir leur maître qu'il y avait sous le péristyle un rustaud qui venait réclamer une corbeille de mariage et la propriété du palais.

— Qu'est-ce que c'est ?... un manant ?... qu'on le chasse ! et dépêchons !... dit le patricien avec hauteur.

Les valets n'eurent garde de ne pas obtempérer à cette injonction sommaire et se mirent en devoir d'expulser, à grands coups de sarcasmes et de huées insultantes, le pauvre Massaccio qui, l'oreille basse, le désespoir dans l'âme, reprit le chemin de Capalatta.

II

Quand Massaccio rentra chez lui, ses yeux

furent frappés d'un spectacle étrange : dans un coin du foyer était assis le singe, dans l'autre, le lion, et dans le fond de l'âtre, le serpent s'était roulé sur lui-même.

— Le patricien m'a chassé ! pensa le paysan ; le lion va me dévorer, le serpent me piquera et le singe se moquera de moi... Voilà la récompense qu'ils me réservent pour les avoir tirés du caveau !...

Mais le singe se tourna vers Massaccio et lui fit sa moins disgracieuse grimace ; le lion se battit doucement les flancs et vint lui lécher les mains comme un chien fidèle, et le serpent, déroulant ses anneaux, s'avança dans la pièce d'un air satisfait et reconnaissant.

Alors Massaccio reprit courage.

— Pauvres bêtes ! pensa-t-il, elles valent mieux que le patricien, elles !... M'avoir chassé du seuil de son palais, comme un réprouvé ! Oh ! avec quelle joie je le précipiterais dans la fosse d'où je l'ai tiré ! Et ma fiancée que je pensais doter si magnifiquement !... Je n'ai pas un fagot dans tout mon bûcher, pas un morceau de viande à mettre sous la dent et pas un denier pour en acheter !... Misérable ingrat... avec sa corbeille et son palais !

Et Massaccio devint pensif et sombre.

Cependant, le singe se livrait à une pantomime significative, le lion agitait sa queue avec impatience et le serpent roulait et déroulait ses anneaux avec rapidité. Et le singe, s'approchant de son bienfaiteur, lui fit signe de le suivre et le conduisit au bûcher où était entassées, avec une étonnante symétrie, des piles de bois qui auraient suffi pour le chauffage d'une année.— C'était le singe qui avait rassemblé ce bois dans la forêt et l'avait apporté à la chaumière de Massaccio.

Le paysan embrassa le singe reconnaissant.

A son tour, le lion poussa son rugissement le moins formidable, mena Massaccio à un coin de la chaumière, et là l'honnête paysan put considérer avec délices une énorme provision de gibier : deux moutons, trois chevreux, des lièvres et des lapins en abondance et un superbe sanglier.— C'était le lion qui avait chassé pour le compte de son bienfaiteur.

Massaccio lui fit caresses sur caresses.

— Et toi ? dit-il au serpent, ne m'as-tu rien apporté ?... Serais-tu un Vitalis, ou bien une brave et digne créature, comme le singe et le lion ?...

Le serpent se glissa rapidement sous un amas de feuilles sèches et reparut aussitôt, se dressant fièrement sur sa queue, quand Massaccio aperçut avec étonnement qu'il tenait à la gueule un diamant superbe.

— Un diamant ! s'écria le paysan.

Et il étendit la main pour flatter le reptile et s'emparer de sa précieuse offrande.

III

Massaccio s'était rendu sur-le-champ à Venise, afin de convertir son diamant en espèces sonnantes. Il s'adressa, à cet effet, à un joaillier ; celui-ci examina le bijou : il était de la plus belle eau.

— Combien demandes-tu de ceci ? dit le marchand.

— Deux cents pistoles, répondit le paysan, qui croyait proposer une somme exorbitante.

C'était à peine le dixième de la valeur du diamant. Le joaillier considéra Massaccio et dit :

— Pour le vendre à ce prix-là, il faut que tu sois un voleur, et je t'arrête...

— S'il ne vaut pas tant, donnez-m'en moins, fit Massaccio. — Je ne suis pas un voleur, je suis un honnête homme. — C'est le serpent qui m'a donné ce bijou.

Sur ces entrefaites, la police était arrivée. Elle mena le pauvre diable chez le magistrat. Là, Massaccio raconta son aventure, qui fut attribuée aux hallucinations d'un esprit malade. Cependant, comme le nom du comte Vitalis se trouvait mêlé à l'affaire, le digne fonctionnaire le renvoya à l'inquisition, au tribunal de laquelle Massaccio fut contraint de comparaître.

— Conte-nous ton histoire, dit l'un des inquisiteurs ; et ne nous mens pas, ou sinon nous te ferons jeter au grand canal.

Massaccio ne se le fit pas répéter.

— Ainsi, continua l'inquisiteur, tu as sauvé le comte Vitalis ?...

— Oui, mes gracieux seigneurs.

— Et il t'avait promis une corbeille pour ta fiancée et son palais de Venise pour toi ?

— Oui, mes gracieux seigneurs.

— Et il ne t'en a pas moins chassé de chez lui, comme un vagabond ?...

— Hélas ! oui, mes très-gracieux seigneurs...

— Que l'on fasse venir le comte Vitalis, ajouta le même inquisiteur...

Vitalis comparut.

— Connaissez-vous cet homme, comte Vitalis ? demanda l'inquisiteur.

— Non, je ne l'ai jamais vu, répondit le patricien.

Les inquisiteurs se consultèrent entre eux.

— Cet homme, conclurent-ils, en parlant de Massaccio, est évidemment un drôle et un imposteur ; il faut le jeter en prison. — Comte Vitalis, vous êtes libre.

Puis, faisant signe à un exempt :

— Emparez-vous de cet homme, ajoutèrent-ils ; qu'on le mène au Pont-des-Soupirs.

Massaccio se jeta à genoux devant le tribunal.

— Mes bons seigneurs, s'écria-t-il, il se peut que le diamant ait été volé ; le serpent, qui me l'a donné, a peut-être voulu me tromper. Il se peut que le lion, le singe et le serpent ne soient qu'une vision de l'enfer ; mais je vous jure que j'ai sauvé la vie au comte Vitalis. — Seigneur comte, ajouta-t-il, en se tournant vers ce dernier ; je ne réclame pas de vous une corbeille pour ma fiancée, je ne passerai de votre palais de marbre... Je ne demande qu'un mot de vous en ma faveur... Ne me laissez pas jeter en prison, ne m'abandonnez pas ; — je ne vous ai pas abandonné, moi, lorsque vous gisiez au fond du caveau !...

— Nobles seigneurs, dit à son tour Vitalis en s'inclinant devant le tribunal, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit ; je ne connais pas cet homme. A-t-il un seul témoin à produire ?...

Le comte Vitalis achevait à peine de porter ce lâche et insolent défi à son bienfaiteur, que le tribunal était jeté dans la stupeur et l'épouvante par l'arrivée fort peu attendue du

lion, du singe et du serpent, qui s'avancèrent simultanément au milieu de la salle. Le singe était monté sur le dos du lion et le serpent s'était roulé autour du bras du singe.

En entrant, le lion rugit, le singe grinça les dents et le serpent siffla.

— Horreur ! voilà les bêtes du caveau ! cria Vitalis épouvanté.

— Comte Vitalis, résuma le chef des inquisiteurs quand l'émotion produite par cette brusque apparition se fut calmée, tu demandais où étaient les témoins de Massaccio ?... tu vois que Dieu les a envoyés en temps utile à la barre de notre tribunal. Or, puisque Dieu lui-même a déposé contre toi, nous serions coupables à ses yeux si nous ne punissions pas ton ingratitude. Ton palais et tes biens sont confisqués et tu passeras le reste de tes jours dans une étroite prison.— Et toi, continua-t-il en se tournant vers Massaccio, qui était occupé à cajoler le lion, le singe et le serpent, puisqu'un Vénitien t'a promis un palais de marbre et une corbeille pour ta fiancée, la république de Venise accomplira sa promesse : le palais et les biens de Vitalis t'appartiennent.— Vous, ajouta-t-il en s'adressant au greffier du tribunal, vous enregistrez scrupuleusement tous les incidents de cette aventure, afin que les citoyens de Venise apprennent jusqu'à la quatrième génération que la justice du tribunal de l'inquisition n'est pas moins équitable que sévère !

IV

Massaccio et sa femme vécurent heureux

pendant de longues années, dans le palais de l'ex-comte Vitalis, en compagnie du lion, du singe et du serpent, et le patricien improvisé, pour perpétuer le souvenir de cette incroyable histoire, fit peindre ces intéressants animaux sur une toile immense, qui fut placée dans la salle d'honneur du palais. Ils étaient représentés au moment de leur entrée au tribunal de l'inquisition, le lion portant le singe et le serpent, et au-dessus du tableau brillaient, en exergue, ces mots sculptés en lettres d'or :

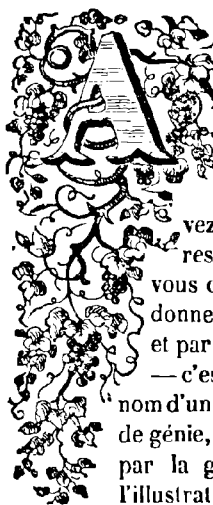
LES ANIMAUX RECONNAISSANTS.

Il nous semble qu'il eût été difficile d'exprimer d'une façon plus ingénieuse que ne l'a fait le légendaire allemand les devoirs sacrés de la reconnaissance, et de flétrir avec plus de finesse et de bonhomie les hommes sans entrailles qui les oublient. Rien de plus impartial que cette justice distributive appliquée aux divers personnages de l'apologue : *Vitalis*, le grand seigneur, représente l'ingratitude ; *Massaccio*, l'humble paysan, est la personnification complète de la reconnaissance et de la charité chrétienne, et les trois animaux, le *lion*, le *serpent* et le *singe*, emblèmes de la Force, de la Prudence et de la Sagacité, ont aussi leur signification symbolique, qui se traduira par la gratitude originelle, innée chez les animaux, même les moins doués de la nature, comme elle devrait l'être toujours chez les hommes créés à l'image de Dieu.

THÉODORE STAINES.

LES HÉROS OUBLIÉS.

ANTOINE ALARY.



ALARY!... ce nom, chers enfants, ne rappelle rien à votre mémoire, vous ne l'avez jamais lu nulle part, jamais vous ne l'avez entendu prononcer avec respect; il n'éveille pas en vous ce frisson involontaire que donne aux natures intelligentes, et par conséquent admiratrices, — c'est si bon d'admirer! — le nom d'un héros ou celui d'un homme de génie, un de ces noms consacrés par la gloire des armes ou par l'illustration des lettres : César, Alexandre, Turenne, Jean Bart, Virgile, Molière, Racine; et pourtant ce nom d'Alary est celui d'un jeune homme, d'un enfant, qui, dans l'espace de six années, accomplit trois actes d'héroïsme qui, à une autre époque, chez une autre nation, auraient suffi pour illustrer la vie de trois hommes. Ah! c'est que dans ce temps-là les grandes actions et les grands hommes ne se comptaient plus. C'est que dans ce temps-là — celui de la révolution — sentant qu'on avait peu d'années à vivre, on ne les dépensait pas à des distractions frivoles, à des jeux futiles; on les dévouait tout entières au service de son pays.

— Alors, pourquoi cet Alary est-il resté inconnu?

— Avez-vous jamais réfléchi à l'immense quantité de richesses englouties par les tempêtes et les naufrages dans les profondeurs de l'Océan?... C'est la rançon prélevée par les ondes sur les richesses qu'elles transportent, depuis tant de siècles, d'un monde à l'autre. Eh bien! il en est de même de cette

mer immense et profonde qu'on appelle l'oubli; si elle laisse surnager quelques noms, c'est à la condition d'en engloutir une multitude d'autres sous ses flots; le naufrage des uns est le prix de l'immortalité des autres.

Cependant, avant d'être oubliés tout à fait, ces noms se répètent quelque temps dans les entretiens des contemporains, puis ils disparaissent à tout jamais si la tradition ne remplit pas pour eux le devoir auquel a failli l'histoire.

La tradition! chers enfants, vous n'aurez pas ce que nous avons eu, nous, dans notre jeunesse : les longs récits de pères acteurs ou spectateurs de magnifiques drames qui eurent l'Europe pour théâtre et pour admirateurs le monde entier. C'est donc à nous de vous les retracer à notre tour, afin qu'un jour, quand vous serez vieux et ridés — ne riez pas, cela sera — vous les transmettiez à vos petits-fils; ainsi jadis les poèmes du vieil Homère passèrent de bouche en bouche, et, durant plusieurs siècles, d'une génération à l'autre. Ne trouvez pas cette comparaison ambitieuse : combat pour combat, les batailles de la révolution et de l'empire valent bien celles livrées par les cent rois commandés par Agamemnon; héros pour héros, Ajax, Diomède, Hector, Achille, ne sont pas si grands que Moreau, Hoche, Kléber et Bonaparte; désastre pour désastre, la ruine de Troie m'émeut moins que la glorieuse défaite de Waterloo.

Mais, où me laissé-je entraîner?... Il s'agit bien vraiment d'Ajax, de Diomède, de Kléber, de Bonaparte! j'ai à vous parler d'un pauvre enfant de troupe qui servit de 1794 à 1801, dans le même corps qu'un oncle à

moi, vieux soldat, aujourd'hui retiré dans un petit village des environs de Paris. Voici, ou à peu près, ce que cet oncle nous raconta un soir que son rhumatisme lui accordait quelques instants de répit.

I

1794.

Ce jour-là, les bleus et les blancs étaient en présence; la victoire fut longtemps disputée et resta longtemps douteuse; mais elle se déclara enfin pour les royalistes, et les soldats de la république durent battre en retraite, laissant bon nombre des leurs sur le terrain. Ils se retiraient dans le plus grand désordre, oubliant leurs blessures pour maudire leurs vainqueurs qu'on entendait dans le lointain crier avec enthousiasme : Vive le roi! vive Louis XVII! lorsque, tout à coup, un enfant de troupe, Antoine Alary, s'écria :

— Et notre drapeau?...

— Notre drapeau!... répondit *la Grenade*, vieux soldat de Rochambeau, il est resté là-bas, avec *Brutus*, qui est mort en le défendant contre les *brigands*.

— Est-ce que nous le leur laisserons?... reprit Antoine.

A cet appel fait à leur courage, les soldats se regardèrent; beaucoup parmi eux étaient blessés, tous étaient exténués des fatigues d'une lutte longue et acharnée, ils n'avaient plus d'officiers, ils étaient complètement démoralisés par la honte d'une défaite; ils se regardèrent, mais aucun d'eux ne prit la parole; se taire, c'était répondre... Alary le comprit.

— Quoi!... leur dit-il, vous laisseriez entre les mains des chouans le drapeau que la République vous a confié!

— Que veux-tu? répondit Scævola le Parisien, nous ne pourrions plus que nous faire tuer... et à quoi bon maintenant puisque nous sommes *brossés*?

— A quoi bon?... n'avez-vous pas juré de défendre votre drapeau jusqu'à la mort?... il est pris et vous vivez encore!... Voulez-vous donc que le représentant dise que vous êtes des lâches?

— Des lâches!... répétèrent les soldats furieux, des lâches!... prends garde, gamin.

— Le gamin saura agir comme un homme, quand vous, des hommes, des soldats, vous ne pensez qu'à vous sauver comme des gamins.

Et, tournant le dos aux fuyards, il s'élança en courant dans la direction de l'ennemi.

— Il va se faire tuer, dit un soldat.

— Tant pis, reprit un tambour, car il a du cœur, mais ça ne doute de rien ces morveux-là; c'est égal, c'est dommage... bah! nous le vengerons avec les autres.

Cependant Antoine continuait sa course précipitée. Arrivé à peu de distance d'une vaste clairière, où s'était passé le combat et où bivouaquaient en ce moment les Vendéens, il s'arrêta et réfléchit : — Que vais-je faire? pensa-t-il : mourir... c'est sûr... ce n'est pas là le difficile... tout le monde en ferait bien autant... mais il ne s'agit pas seulement de cela... Ah! leur arracher ce drapeau, quitte à mourir après!... Cela me serait alors bien égal... mais après avoir atteint mon but... Allons, que faire?

Et, marchant avec précaution, il se déroba à la vue des Vendéens en se cachant derrière des troncs d'arbres. Il arriva ainsi à une centaine de pas d'eux et s'arrêta : une main venait de s'appesantir sur son épaule. Il arma un de ses pistolets et se retourna.

— Silence, murmura à son oreille Scævola, je suis venu avec *la Grenade* pour t'aider; nous sommes à trois de jeu : que faut-il faire?

Antoine regarda, et vit derrière Scævola *la Grenade* qui attendait avec anxiété un ordre quelconque; l'enfant ne recula pas devant la confiance de ces deux hommes, il s'en sentait digne.

— Ecoutez, dit-il, après avoir réfléchi pendant quelques minutes, vous allez tourner la position, quand vous serez arrivés derrière ce bouquet de bouleaux, vous tirerez sur les chouans, chacun à votre tour, puis vous rejoindrez en toute hâte le détachement.

Scævola et *la Grenade* firent un signe qui voulait dire : Et toi?

— Ne vous inquiétez pas de moi, grâce à

vous je suis à présent certain du succès.

Les deux soldats obéirent, et cinq minutes n'étaient pas écoulées que deux coups de feu retentirent : les Vendéens surpris croient à une attaque et se précipitent en masse vers le côté d'où les détonations sont parties, en poussant des cris de vengeance, car deux des leurs viennent de tomber sous les balles des *patauds*. Il ne reste près des armes et du drapeau conquis que trois hommes, qui, ne jugeant probablement pas l'attaque sérieuse, continuent de préparer leur repas.

— Allons, se dit Alary, voici le moment ; et il marche droit au drapeau ; déjà il l'a saisi quand un des Vendéens fait feu et le blesse à la cuisse.

— Ce n'est rien, s'écrie Antoine, et d'un coup de pistolet il atteint son ennemi à la tête, le Vendéen tombe roide mort.

— Vive la nation !... crie l'enfant, et deux balles sifflent à ses oreilles ; mais lui, saisissant le drapeau, se dirige en courant vers le chemin qui conduit au quartier général ; les deux Vendéens se précipitent à sa poursuite.

Antoine, blessé à la cuisse et embarrassé par le poids du trophée reconquis par lui, est bientôt rejoint par un de ses ennemis qui s'écrie en saisissant la hampe du drapeau :

— Lâche ce chiffon ou je te tue !

L'enfant tient bon et tous deux cherchent à s'arracher le drapeau. L'homme, voulant mettre fin à cette lutte, lève son sabre et hache la main droite d'Antoine : la douleur fait lâcher prise à ce dernier et si vivement que le vainqueur, perdant l'équilibre, roule sur la poussière. Alary, prompt comme la pensée, lui laboure le crâne d'un coup de sabre et reprend le drapeau.

En ce moment une balle le touche en pleine poitrine ; c'est le dernier des Vendéens qui a rechargé son fusil. Antoine tombe.

Le Vendéen approche pour voir si Antoine respire encore ; il approche, l'enfant est sans mouvement, il se baisse pour reprendre le drapeau, mais Alary saisissant son dernier pistolet lui brûle la cervelle.

Puis, réunissant ses forces, il s'élançait dans le bois pour rejoindre ses camarades ; mais le sang coule à flots de ses trois blessures, il fait quelques pas et tombe évanoui au pied d'un arbre.

Quatre heures plus tard Scævola et la *Greenade*, échappés par miracle aux Vendéens, rentraient au quartier général apportant en triomphe Alary enveloppé dans les plis du drapeau reconquis au prix de son sang.

II

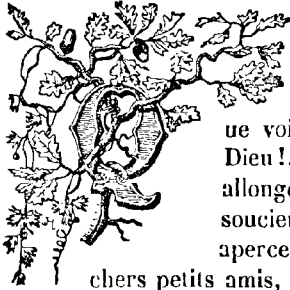
1796.

La France envoyait des secours aux Irlandais qui cherchaient à s'affranchir de la tyrannie de l'Angleterre. Une escadre leur portait des hommes et des armes : Antoine Alary, alors âgé de seize ans, était embarqué sur le vaisseau commandé par le capitaine Lacrosse. Ce vaisseau, séparé de l'escadre par une tempête épouvantable, eut à soutenir un combat terrible contre trois bâtiments anglais. Il parvint néanmoins à leur échapper, mais les avaries produites par la fureur des vents, par l'invasion des flots et par les boulets anglais, le firent échouer sur des roches désertes.

Treize cents hommes sont livrés depuis cinq jours aux tortures de la faim, aux angoisses du désespoir ; ils sont tous destinés à périr, leur mort est inévitable, certaine : qui pourrait les sauver ? qui oserait seulement le tenter ?... Qui ?... Alary !... ne l'avez-vous pas deviné ?

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERY.



ue vois-je ? Eh ! bon Dieu !... quelles figures allongées, quelles mines soucieuses ! En vous apercevant ainsi, mes chers petits amis, je me sens tenté de m'écrier avec Boileau :

D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage, enfin, plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêté qui retranche un quartier ?

Quoi ? que vous est-il arrivé ? a-t-on tout à coup supprimé les récréations ? a-t-on défendu *le saute-mouton*, interdit *le chat coupé*, réformé *les barres*, ou imposé *la balle élastique* ? Certes, il faut des choses de cette gravité pour expliquer votre air déconfit. Voyons, dites-moi tout : je suis votre vieux père André et vous devez me mettre au courant de vos petites contrariétés. Qu'est-ce ? Pour Dieu ! parlez, tirez-moi de peine, ôtez-moi d'inquiétude ! Pourquoi vos visages soucieux, vos mines allongées ?

Hein ? — Qu'est-ce que vous dites ? Oh ! non, je me trompe, je n'entends pas bien, cela est sûr : ce sont mes vieilles oreilles qui me jouent un tour. Comment, ce qui cause votre tristesse c'est que les vacances de Pâques sont finies et que les études sont reprises jusqu'au mois d'août ? Oh ! oh ! fi ! — C'est cela qui vous attriste, comme si le travail vous faisait peur, comme si vous étiez de petits paresseux.

Mais non, ce n'est pas cela, vous vous expliquez mal. Vous éprouvez ce qu'on ressent d'ordinaire, lorsque après un grand plaisir on rentre dans la vie habituelle ; c'est quelque chose de vague qui n'est pas de la tristesse, qui n'est pas de l'ennui et qui pourtant participe de l'un et de l'autre : c'est le calme après l'orage, le silence après le bruit. Car ils ont dû être bien bruyants, bien gais,

bien animés, ces huit jours de vacances que notre religion a jetés au beau milieu de l'année scolaire pour vous servir d'étape entre la rentrée et les vacances ?

Voyez ces voyageurs qui traversent les sables brûlants du désert ; dévorés de chaleur, haletants de soif, accablés de fatigue, ils ont beau porter de toutes parts leurs yeux éblouis par l'éclat d'un soleil de plomb, ils ne voient que cette immense mer de sable ; rien ne vient leur indiquer la fin du désert et le terme de leur souffrance, lorsque tout à coup un petit bouquet d'arbres apparaît dans la plaine aride et unie. Sous ces arbres se dresse une herbe épaisse, que l'ombre maintient verte, et une source dont l'eau limpide et fraîche sort du roc protecteur fait entendre son murmure. C'est une oasis au milieu du désert. Les voyageurs s'y précipitent, ils étanchent leur soif, reposent leurs membres fatigués, rafraîchissent leurs fronts brûlants, et bientôt ils ont repris assez de force pour atteindre aux limites du désert. C'est ainsi de vous, mes enfants : lancés à fond de train à travers cette année scolaire si hérissée de travaux de toutes sortes, si pleine de thèmes et de versions, et si accidentée de pensums, vous désespérez d'arriver au bout ; le voyage vous paraît interminable, lorsque tout à coup vous voyez venir huit jours de repos absolu, huit beaux jours de congé : ce sont les vacances de Pâques, c'est l'oasis de votre désert ! Aussi, comme vous les accueillez avec joie ; comme vous en jouissez de ces huit jours ! Si bien que, remis à l'étude, vous vous trouvez tout à fait reposés, une nouvelle ardeur s'est emparée de vous, et vous vous sentez assez forts pour reprendre le voyage qui doit vous mener au port, à ce port tant désiré qu'on appelle la distribution des prix, et qui va vous introduire dans ce paradis des écoliers qu'on nomme les vacances.

Donc vous vous êtes assis de nouveau à la table paternelle, vous avez repris pendant quelques jours possession de votre lit, chez vous, dans votre petite chambre ; et, malgré la neige qui est venue faire frissonner un peu la semaine sainte, vous avez pris un avant-goût des grandes jouissances de septembre. Puis vous êtes revenus au bercail, vous avez réintégré le domicile scolastique et repris ce qu'on nomme vulgairement le *collier de misère*. Et c'est pour cela que vous êtes un peu tristes, ou au moins que vous n'êtes plus gais ? Mais, mes bons petits amis, vous avez au moins, pour l'heure des récréations, le souvenir des plaisirs que l'on vous a donnés ; et vous vous plaignez ? Que diriez-vous donc si vous étiez dans la position d'un petit garçon de ma connaissance, qui, — et il l'avait bien mérité ! — a été privé de ses vacances de Pâques, et n'a aujourd'hui, au lieu du doux souvenir des plaisirs passés, que le regret des plaisirs perdus ?

Vous vous rappelez sans doute qu'à notre dernière causerie, je vous parlais d'une anecdote que, empêché par le temps, je me promettais de vous rapporter aujourd'hui. Cette petite anecdote trouve naturellement sa place ici, car le jeune garçon qui en est le héros est justement le même dont je viens de vous parler, et c'est précisément à cause de ce que je vais vous dire qu'il a été privé de sortie pour les vacances de Pâques.

Alfred R... — Ah ! diable !... j'allais le nommer et je lui ai promis le secret ! qu'allais-je faire ? disons Alfred tout court, afin d'être fidèle à notre promesse. — Alfred donc est un charmant enfant lorsqu'on le prend isolément et qu'on le raisonne un peu ; il est plein de bons instincts qui pourraient le mener au bien, mais qui sont bien vite oubliés dès qu'il se retrouve au milieu de ses camarades. A la pension Alfred est le démon le plus insupportable que je connaisse ; il a tous les défauts que peut avoir un écolier ; il les affecte, il en tire vanité ! paresseux, répondeur, espiègle ; Alfred va quelquefois jusqu'à se conduire de façon à faire croire qu'il a le plus mauvais cœur du monde. Et pourtant, s'il voulait, Alfred ne serait rien de tout cela : il a beaucoup d'intelligence, comprend aisé-

ment et jouit d'une facilité telle qu'il n'a pas d'excuse à sa paresse. Il est doux de caractère, patient de nature, et s'il répond, ce n'est pas qu'il soit emporté par sa vivacité, c'est tout simplement pour passer vis-à-vis de ses camarades pour une mauvaise tête. Enfin, s'il fait quelque méchant tour, ce n'est pas qu'il prenne plaisir à voir souffrir les victimes de ses espiègeries, c'est qu'il est enchanté de faire rire ses condisciples et que pour un rire d'eux il oubliera les pleurs que ses méchancetés peuvent faire verser. Où diable l'amour-propre va-t-il se nicher ?

Vous voyez qu'au total Alfred est un assez méchant garnement ; et maintenant que je vous ai fait son portrait... non flatté, mais véritable, écoutez l'aventure qui lui est arrivée dernièrement et dont il vient de supporter le sévère, mais bien juste châtiment.

Le maître de la pension X^{***}, dans laquelle est le jeune Alfred, envoie ses élèves au collège Bonaparte. C'est donc dire que tous les jours, de une heure et demie à deux heures de l'après-midi, les quinze ou vingt élèves qui vont suivre les cours universitaires passent, conduits par un maître d'études, dans la rue Saint-Lazare. Or, tous les jours aussi, à la même heure et dans la même rue vient dans le sens inverse un personnage assez remarquable. C'est un monsieur grand, sec et maigre, qui porte un chapeau à larges bords et dont la bouche est un peu tournée vers l'oreille, ce qui dérange singulièrement l'harmonie de sa physionomie. C'est le résultat d'une blessure ; mais un air de bienveillance et de bonté fait bien vite oublier la défiguration de ce visage qui, somme toute, n'est nullement repoussant à voir.

Or, il arrive naturellement que, les élèves allant d'un sens et ce monsieur dans l'autre, et cela précisément à la même heure, ils finissent par se rencontrer chaque jour. Les enfants sont généralement sans pitié pour les infirmités ou les défauts du corps : la vue de ce visage contourné excita leur hilarité la première fois qu'ils le remarquèrent, le lendemain il éveilla leurs moqueries, et le troisième jour il attira leurs insultes.

— Oh ! cette tête !

— On dirait qu'il veut se manger l'oreille !

— Du tout, il cherche à s'embrasser.

— Dieu! qu'il est laid!

— Bonjour, M. Bec à l'envers! Adieu, M. Bec à l'envers!

Ce nom de *Bec à l'envers* fit fureur. C'était Alfred qui l'avait trouvé, et il en était tout fier. Il n'y avait certes pas de quoi. Cependant ce n'était plus que de la sorte qu'on l'accueillait au passage.

— Oh! le bec à l'envers! le bec à l'envers! lui criait-on sans cesse avec force éclats de rire.

Mais le personnage passait impassible, ne se doutant pas seulement que ces cris et ces rires s'adressassent à lui. Son impassibilité désespérait les écoliers, qui ne cessaient de répéter entre eux :

— C'est drôle... il ne bouge pas... On dirait qu'il n'entend pas.

— C'est qu'il se parle à l'oreille pendant que nous criions.

— Il n'y a rien d'ennuyeux, reprenait un autre, comme de se moquer de quelqu'un qui ne s'en doute pas... on a l'air plus bête que lui.

— Messieurs, dit Alfred à son tour, c'est qu'il ne veut pas entendre, ou qu'il en fait semblant; mais je me charge de lui faire comprendre que c'est à lui que nous nous adressons, moi! Vous verrez demain.

Le lendemain en effet, comme, au passage du grand monsieur, les criaileries recommençaient, Alfred sortit des rangs et, saisissant le bras du personnage, lui dit avec la plus insolente effronterie :

— Eh! monsieur Bec à l'envers... vous n'entendez donc pas?... C'est à vous que nous parlons... Dieu que vous êtes laid!

Puis il regagna fièrement son rang, comme quelqu'un qui vient de faire une action d'éclat. Le monsieur, cependant, qui avait regardé Alfred avec stupéfaction, confondu de tant d'insolence, ne souffla pas mot; mais, marchant droit au maître d'études, il s'informa près de lui du nom de la pension, et lui désigna Alfred, en le priant de noter son nom; puis il s'éloigna après avoir salué fort poliment. Au retour du collège, Alfred, qui n'avait rien vu de ce que je viens de dire, ne fut pas peu surpris de s'entendre appeler chez

le maître de pension, et d'apercevoir dans son cabinet le grand monsieur qu'il avait surnommé lui-même *Bec à l'envers*.

Vous savez déjà par quelle punition Alfred expia sa vilaine conduite; mais ce que vous ignorez, c'est le dénouement de cette petite histoire, dénouement aussi bizarre que touchant. Le jour de la rentrée des vacances de Pâques, jour où la punition d'Alfred finissait, celui-ci fut fort étonné d'apercevoir, traversant la cour de la pension, ce même grand monsieur.

— Oh! non, non, je me trompe... Que viendrait-il faire ici? se disait-il.

Mais bientôt il fut tiré de son doute, lorsqu'il vit le sempiternel grand monsieur entrer dans l'étude accompagné du maître de pension lui-même. Les élèves étaient tous rentrés, l'étude était donc au grand complet.

— Mes amis, dit le maître de pension, prêtez toute votre attention à ce qui va se passer, et que ceci vous serve d'exemple.

Puis il fit signe au grand monsieur qu'il pouvait parler.

— Mes petits amis, dit celui-ci d'un ton de douce bienveillance, je vous ai bien amusés, n'est-ce pas, avec ma bouche de travers? Je suis bien laid ainsi et cela vous a fait rire de bien bon cœur? Voyons, parlez, convenez-en?...

Les élèves gardaient le silence, Alfred baisait la tête.

— Eh bien! reprit le grand monsieur, il est juste que vous connaissiez celui qui vous a tant divertis... que vous sachiez le vrai nom de celui que vous aviez surnommé *bec à l'envers*. Je suis le général T***!

Tous les élèves levèrent la tête et parurent stupéfaits.

— Grand Dieu! s'écria Alfred, qui devint rouge jusqu'aux oreilles.

— Quant à la contorsion de ma bouche, continua le général, c'est le fait d'un Arabe. Je conviens que ce n'est pas beau, mais ces gens-là ne se piquent pas de goût. Voici dans quelles circonstances je l'ai reçue, cette blessure...

— Oh! je le sais! je le sais, mon oncle! c'est en voulant sauver la vie de mon père!...

je ne l'oublierai jamais ! s'écria Alfred, en venant tout en larmes se jeter aux pieds du général... Pardon ! pardon ! je ne vous connaissais pas, je ne vous avais jamais vu... Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir?...

— Parce que, monsieur mon neveu, parce que, arrivé seulement depuis peu de l'Afrique où j'ai passé dix ans, j'ai trouvé votre mère absente de Paris, et que j'ignorais dans quelle pension vous faisiez vos études.

— Oh ! si j'avais su que ce fût vous ! répéta Alfred.

— Eh ! quand ce n'eût pas été moi, en eussiez-vous été moins coupable ? — Allons ! je ne vous en veux pas, acheva le général, mais que ceci vous rappelle qu'on ne doit jamais se moquer des infirmités... Que diable ! ceux qui sont infirmes ou estropiés ne le font pas exprès, et les plaisanter c'est plaisanter le malheur, ce qui est mal ! Adieu !

Et le général sortit. Quant à Alfred, on

prétend que la présence de son oncle et la manière dont il l'a retrouvé ont fait une vive impression sur lui, et que depuis huit jours il s'est conduit de façon à ne pas mériter même une réprimande. Tant mieux pour lui, et puissiez-vous en faire autant d'ici à la fin de l'année, afin que vous remportiez beaucoup de prix et que vous soyez cités comme de petits modèles.

Voilà les vœux que je fais ; et maintenant je vous quitte. Je vous parlerais bien des bals donnés au profit de la colonie de Petit-Bourg et de l'asile de Vaujours, mais je veux que vous connaissiez d'abord ces deux établissements de charité, et quelqu'un de ces mois, qu'il fera beau, je vous conduirai les visiter, pourvu que je sois ingambe et que je n'aie point ma goutte.

Priez pour qu'il en soit ainsi !

PÈRE ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPHEMÉRIQUE.

AVRIL.

1^{er} Lundi. S. Hugues. — Le 1^{er} avril 1810, Napoléon, qui a divorcé avec l'impératrice Joséphine, épouse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche.

2. Mardi. S. François. — Hugues Capet bat et fait prisonnier, le 2 avril 991, Charles de Lorraine, oncle de Louis V, dit le fainéant, dernier roi de la seconde race, mort sans enfants. Charles prétendait, par droit de parenté, à la couronne de France. Cette défaite donne la suprématie à Hugues Capet, fils de Robert et d'Eudes, comte de Paris, pour lequel toute la nation se déclare ; il est reconnu roi et fonde la troisième branche des rois de France, dite des *Capétiens*.

3. Mercredi. S. Richard. — Jean-sans-Terre assassine aux pieds de la tour de Rouen son neveu Artus, dont il jette le cadavre dans

la Seine, 3 avril 1203. Il est chassé de ses terres de France par suite de ces crimes, et perd plus tard la couronne d'Angleterre par la haine de ses sujets.

4. Jeudi. S. Isidore. — Le 4 avril 1804 il se forme à Paris une société pour la propagation de la vaccine. C'est à Laroche-foucauld-Liancourt que l'on doit l'introduction en France de ce précieux préservatif contre la petite vérole, inventé par un Anglais à jamais célèbre, Jenner.

5. Vendredi. S. Ambroise. — Saint Louis est fait prisonnier en Egypte, le 5 avril 1250, avec ses deux frères et une grande partie de sa noblesse. Il ne recouvre la liberté que moyennant une forte rançon pour ses compagnons, la reddition de Damiette et la promesse d'une trêve de 10 ans.

6. Samedi. S. Prudent. — Le 6 avril 1520, mort de Raphaël d'Urbino, le plus grand peintre des écoles modernes.

7. *Dimanche*. QUASIMODO. — La Convention rend un décret le 7 avril 1795 par lequel les poids, monnaies et mesures sont soumis au système décimal.

8. Lundi. ANNONCIATION. — Le 8 avril 1799 trois mille Turcs et Arabes livrent à cinq cents Français le combat de Nazareth dans l'ancienne Palestine : les Français, commandés par le général Junot, remportent la victoire.

9. Mardi. Sainte Marthe. — Le passage du mont Saint-Bernard par l'armée française, qui a à lutter contre des difficultés et des dangers sans nombre, commence le 9 avril 1800.

10. Mercredi. S. Macaire. — L'usage des orgues dans les églises commença le 10 avril 757 dans l'église de Compiègne.

11. Jeudi. S. Léon. — Ponce de Léon, Espagnol qui s'était mis à la découverte d'une île merveilleuse où l'on prétendait qu'existait une fontaine de Jouvence, découvre la Floride en courant après une chimère, le 11 avril 1512.

12. Vendredi. S. Jules. — Le 12 avril 1814, le comte d'Artois, plus tard Charles X, fit son entrée à Paris.

13. Samedi. S. Justin. — L'édit de Nantes, par lequel Henri IV autorise le libre exercice de la religion réformée dans tous les lieux du royaume qui sont dans le ressort d'un parlement, est daté du 15 avril 1598. Les protestants, si longtemps poursuivis, respirent enfin ; ils peuvent faire imprimer leurs livres sans aucune censure, et sont déclarés aptes à remplir toutes les charges de l'Etat.

14. *Dimanche*. S. Tiburce. — Philippe V, petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, fait son entrée à Madrid le 14 avril 1701.

15. Lundi. S. Paternus. — Le Tasse devait recevoir le lendemain, au Capitole, la couronne poétique que lui avait décernée le pape Clément VII ; il meurt le 15 avril 1595.

16. Mardi. S. Francis. — Le combat du Mont-Thabor, près du Jourdain, est livré le 16 avril 1799. Les généraux Kléber et

Junot, commandant deux mille Français, ont à combattre d'innombrables troupes de Turcs et d'Arabes. Le général Bonaparte quitte le siège d'Acre, et, accourant à leur secours, il disperse cette foule d'ennemis.

17. Mercredi. S. Anicet. — Marino Faliero, doge de Venise, accusé de conspiration contre la République, est jugé par le conseil des Dix et décapité sur le grand escalier du palais ducal, le 17 avril 1355.

18. Jeudi. S. Parfait. — L'ordre de la Jarretière est institué en Angleterre, le 18 avril 1349.

19. Vendredi. S. Léon, pape. — Le pape Jules II pose la première pierre de l'église Saint-Pierre à Rome (1506), sur les plans de Michel-Ange, artiste célèbre, qui était à la fois peintre, sculpteur et architecte.

20. Samedi. S. Ildephonse. — Ce jour, 20 avril de l'année 1797, s'effectue sous les ordres de Moreau le passage du Rhin, en plein jour, en présence des ennemis. Les Autrichiens font de grandes pertes dans cette journée et la suivante.

21. *Dimanche*. S. Anselme. — Aubriot, prévôt de Paris, pose la première pierre de la Bastille, le 21 avril 1370.

22. Lundi. Sainte Opportune. — Edit de Philippe-Auguste qui chasse les Juifs de ses États, confisque leurs biens et détruit leurs créances, le 22 avril 1182. Il les avait précédemment fait cerner dans toutes leurs synagogues un jour de sabbat et ne leur avait rendu la liberté que sur forte rançon. On appela cela de la politique alors : ce n'était que de la cupidité.

23. Mardi. S. Théophile. — Vous allez voir que la persécution contre les Juifs n'eut pas lieu qu'au moyen âge seulement : le 25 avril 1623, Louis XIII promulgue des lettres patentes par lesquelles il est enjoint à tous les Juifs établis en France d'en sortir dans l'espace d'un mois.

24. Mercredi. S. Léger. — Concini, Italien, connu sous le nom de maréchal d'Ancre, avait été ministre et favori sous la régence de Marie de Médicis, par le crédit d'Éléonore Galigai, sa femme. Sa puissance lui avait fait de grands ennemis, et parmi eux le jeune roi lui-même ; son insolence et sa

morgue ne lui en avaient pas moins fait parmi le peuple qui voyait avec peine un étranger venir se gorgier de l'or de la France. Vitry, capitaine des gardes, reçoit l'ordre du roi d'arrêter Concini, le 24 avril 1617, mais de n'employer la violence qu'au cas où il résisterait. Concini est arrêté dans la cour du Louvre. — Votre épée, monsieur, lui dit Vitry, au nom du roi, je vous arrête. Concini, vivement surpris, porte tout à coup la main à son épée, peut-être pour la donner, peut-être aussi pour se défendre. Quoi qu'il en soit, Vitry, qui dans ce mouvement croit voir une résistance, lui brise la tête d'un coup de pistolet. La maréchale d'Ancre eut plus tard la tête tranchée par arrêt du parlement devant lequel elle parut sous l'accusation de sorcellerie.

25. Jeudi. S. Marc. — Bataille de Culloden, livrée par les partisans de Charles-Edouard, dit le prétendant en 1745.

26. Vendredi. S. Clet. — Assassinat de Laurent et Julien de Médicis, princes de la république de Florence. Les *Pazzi*, de con-

cert avec l'archevêque de Pise, exécutent cet odieux forfait dans la cathédrale, au moment de l'élevation de l'hostie. Julien tombe mort, mais Laurent, légèrement blessé, parvient à se sauver par la sacristie et échappe à ses assassins qui bientôt sont condamnés à mort ainsi que l'archevêque de Pise.

27. Samedi. S. Polycarpe. — Jean Bart, fils d'un pauvre pêcheur de Dunkerque, devint, par son courage, un marin célèbre. Il fut chef d'escadre et anobli en 1694. Il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, le 27 avril 1702.

28. Dimanche. S. Vidal. — Struensée, ministre de Suède, qui avait voulu trop précipitamment abolir les droits de la noblesse, est accusé par elle et décapité le 28 avril 1772.

29. Lundi. S. Robert. — Fernand Cortès commence le siège de Mexico, le 29 avril 1521.

50. Mardi. S. Emile. — La Louisiane est vendue par la France aux Etats-Unis, au prix de 75 millions de francs, 30 avril 1805.

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

SINGULARITÉ.

Louis XI affichait une extrême simplicité dans ses actions et son extérieur. Il n'avait point honte de paraître aux plus grandes cérémonies avec un pourpoint et une casaque d'étoffe grossière, une calotte à oreilles et un bonnet, ordinairement très-sale, sur lequel il attachait de petites *Notre-Dame* de plomb. C'est dans cet accoutrement qu'il recevait les ambassadeurs, affectant d'être assis dans un mauvais fauteuil, et ayant presque toujours

quelque vilain chien sur ses genoux. On trouve, dans les comptes de sa maison, un article de *quinze sols pour des manches neuves remises à un de ses vieux pourpoints*. Et pourtant c'est sous ce prince qu'on a commencé à appeler les rois : MAJESTÉ. Avant lui on les appelait : *illustrissimes, votre sérénité, ou votre grâce*. N'est-ce point une bizarrerie que l'expression de *votre majesté* n'ait commencé à être appliquée qu'au roi le moins majestueux de toutes les dynasties qui avaient jusque-là régné sur la France ?

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Notre grande surprise de ce numéro est divisée en deux parties ou planches :

- La première contient un ÉLÉPHANT MÉCANIQUE;
- La deuxième contient une GIROUETTE ÉOLIENNE.

PREMIÈRE PLANCHE OU ÉLÉPHANT MÉCANIQUE.

La première planche renferme : d'abord trois grandes *figures*, auxquelles nous avons donné spécialement ce dernier nom, numérotées de 1 à 3 ; — ensuite cinq autres petits objets désignés sous le nom de *numéros* et allant de 1 à 5.

Les deux grandes *figures* 1 et 2 sont les deux principales parties de votre éléphant ;

Les cinq *numéros*, 1, 2, 3, 4, 5, sont les accessoires et pièces mécaniques à l'aide desquels vous mettrez votre bel animal en mouvement ;

La grande *figure* 3 vous représente votre éléphant par derrière, tout monté et prêt à se mouvoir.

Commençons à le préparer.

Nous supposons déjà que votre planche est calquée sur une feuille (toujours afin de conserver votre feuille originale) ; vous collez le tout sur du carton assez fort, et vous découpez avec soin. — Votre grande *figure* 1 ne doit former qu'un seul et même morceau avec la bande sur laquelle elle se trouve ; — même observation pour votre grande *figure* 2 ; — les *numéros* 1 à 5 sont à découper en suivant simplement leurs contours extérieurs.

Une fois toutes ces pièces bien terminées, vous vous reportez avec une attention scrupuleuse aux *points noirs*, aux *lettres* et aux *étoiles* que vous remarquez à différents endroits de ces pièces, et vous construisez votre petite charpente en regardant bien dans votre modèle 3 quelles extrémités doivent être posées dessus ou dessous telles autres. Cet examen est d'une grande importance.

Le *numéro* 1, qui est la trompe de l'éléphant, a un point C qui s'adaptera au point C indiqué entre les deux défenses ;

Le *numéro* 2, qui est la queue, a un point D qui s'adaptera au point D indiqué à l'autre extrémité ;

Le *numéro* 4, qui est le bras du Persan, a un point E qui s'adaptera au point E indiqué sous le collier du personnage ;

Ces quatre parties étant posées, il ne vous en reste plus que deux, les *numéros* 3 et 5, que vous fixerez comme vous les voyez sur votre *figure* 3 ;

Le petit bout du *numéro* 5 marqué de quatre étoiles se fixera au petit bout intérieur de la queue, qui porte également quatre étoiles ; — le gros bout portant deux étoiles se fixera à l'extrémité supérieure de la jambe B ayant aussi deux étoiles ;

Le bout du *numéro* 3 marqué de cinq étoiles se fixera au bout du bras marqué aussi de cinq étoiles ; — l'extrémité opposée ayant trois étoiles se fixera au petit bout intérieur de la trompe ayant aussi trois étoiles ; — le point du milieu à l'étoile seule se fixera au bout intérieur de la jambe A également à une seule étoile.

Quand votre petite charpente sera construite, et qu'elle tiendra ainsi à votre *figure* 2, vous appliquerez cette même *figure* 2 sous votre *figure* 1.

Quant à la manière de coudre, c'est tout bonnement de passer un fil dans les deux cartons (remarquez qu'il n'y a jamais trois épaisseurs de prises à la fois dans votre joujou) avec un nœud assez gros pour arrêter le fil de chaque côté.

Lorsque tout cela est fait, vous prenez une petite bande de papier fort, de la largeur de deux centimètres environ, et vous en liez vos deux bandes de carton servant de terrain à l'éléphant. On ne peut mieux vous comparer ce lien qu'à la bande qui enveloppe en large votre journal. — Par ce moyen les deux bandes de carton sont rapprochées, et, en les tenant chacune par leur extrémité opposée et leur donnant un léger mouvement de *va et vient*, tout le mécanisme de l'animal sera mis en jeu, et vous pourrez jouir de ces divers mouvements, soit en regardant à la lumière son ombre sur le mur soit en vous en servant pour une ombre chinoise.

DEUXIÈME PLANCHE, OU GIROUETTE ÉOLIENNE.

La deuxième planche se compose de trois figures ou numéros :

Le numéro 1 est une surface circulaire que vous aurez encore à calquer et à coller sur du carton. Toutes les lignes que vous y voyez tracées avec des points, vous les inciserez à l'aide d'une bonne pointe de canif, en ayant bien soin de ménager dans la circonférence les petits intervalles qui ne sont pas pointillés.

Vous aurez de la sorte fendu dans votre cercle vingt angles que vous soulèverez tous à une élévation d'une ligne ou deux, comme vous les voyez dans le numéro 3.

Le numéro 2 vous représente de profil le jouet confectionné et monté. — En voici l'explication en deux mots :

Vous ajustez solidement à votre roue un petit moyeu en bois ou carton, que vous traversez d'une petite pointe ou d'une grosse épingle. — La pointe de votre épingle dépassera et se plantera à l'extrémité d'une baguette de la longueur de celle que vous voyez. — L'autre extrémité de cette même baguette sera fendue et munie par cette fente d'un morceau de carton découpé en plume de flèche.

Vous poserez le tout horizontalement sur un bâton, au sommet duquel vous fixerez votre baguette par un petit clou et à la distance que vous voyez. — Ces deux pièces devront pivoter facilement autour de ces clous.

Cela terminé, vous n'aurez plus qu'à laisser souffler le vent qui fera le reste. — En même temps que votre gracieuse girouette se tournera toujours du côté du vent, la roue qui la termine tournera également sur elle-même, le vent venant incessamment frapper le bec levé de chaque angle.

QUESTIONS DU SPHINX.

QUESTION HISTORIQUE.

Quel est le roi de France qui mourut de la main d'un de ses sujets, lequel le frappa au milieu d'une fête, et pourtant ne fut point un assassin ? Permits-moi de ne point te dire la date, ami lecteur, et en revanche dis-moi le nom du *coupable innocent* ?

QUESTION GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE.

Quelle est la ville de France qui fut la première capitale d'une monarchie naissante, et le dernier asile d'un empire à l'agonie ?

QUESTIONS MATHÉMATIQUES.

I

Un petit ignorant ne sut que répondre à son père qui lui proposait ce problème :

Etant donné que chaque œuf coûte dix centimes, combien coûteront les cent vingt-cinq douzaines ?

Il n'est pas possible que vous soyez aussi ignorants que lui ?

II

Une partie de billes est engagée entre deux enfants ; un troisième survient :

— Combien avais-tu de billes en commençant la partie ? demande le survenant à l'un des deux joueurs.

— J'en avais juste les deux tiers de ce que Pierre en avait, et, en tout, ça nous faisait soixante billes.

— Et maintenant, Pierre, est-ce que tu as perdu ? continue le survenant, s'adressant à l'autre joueur.

— Je crois bien, répond Pierre, j'ai maintenant cinq fois moins de billes que lui. Devine combien j'en avais et combien il m'en reste ?

Cher lecteur, mets-toi à la place du survenant et devine !

ÉNIGME DE FANTASIE.

Place donc ! mes enfants, place à votre héros !
Le voilà qui, tout fier, auprès de vous arrive :
Laissez-le vous lancer sa gambade assez vive ;
Voyez comme il est rouge et qu'il a le nez gros !
— Il fait des pas bruyants dans sa lourde chaussure ;
Le timbre de sa voix n'est pas des plus moelleux ;
Le rire est provoqué par sa grotesque allure ;
Il ne respecte rien sous son geste anguleux.
— Parfois il est pourtant un sage remarquable :
Il tient beaucoup d'Esopé et d'esprit et de corps ;
Mais il se montre à vous sous un si laid dehors
Que le plaisant parleur, las ! devient votre fable.
— Petits, vous l'avez eu tous en votre pouvoir,
Et, comme il n'était pas luteur à votre taille,
Vous l'avez tous laissé sur le champ de bataille,
Sans dos, sans bras, sans tête et faisant peine à voir...
— Mais il a beau chez vous essuyer ce dommage,
Vrai phénix, il renaît toujours
Pour vos dépits et vos amours,
Charme et victime de votre âge.

F. de V...

EXPLICATION DES QUESTIONS DU SPHINX DU DERNIER NUMÉRO.

Question grammaticale. — *Homonyme.* — VER, insecte rongeur ; VERRE, matière fusible et diaphane ; VERS, langage des poètes ; VERT, adjectif indiquant une couleur ou le manque de maturité ; VERS, préposition indiquant une direction.

Questions mathématiques. — *Première question.* Le grand-père a 90 ans ; la grand'mère, 70 ; le père, 50 ; la mère, 50 ; et l'enfant, 10 : ce qui forme juste le total cherché de 250 ans.

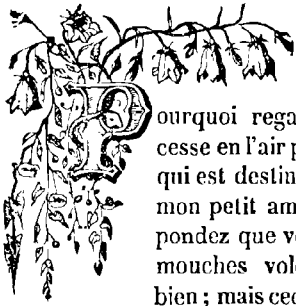
Deuxième question. — Le péager rendra deux liards et quatre centimes. Les deux liards rendus ne laisseront plus à la pièce de six liards que la valeur d'un sou, et alors, en rendant quatre centimes, on aura satisfait à la demande.

Troisième question. — La bergère avait 56 moutons.

Enigme géographique. — Le mot de l'énigme est : LA SEINE.

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — SIXIÈME FEUILLET.



XXII

ourquoi regardez-vous sans cesse en l'air pendant le temps qui est destiné à votre travail, mon petit ami? Vous me répondez que vous regardez les mouches voler. Je le veux bien ; mais ceci n'est point une occupation... instructive : et tandis que votre professeur sème peu à peu la science dans l'esprit de vos jeunes camarades plus attentifs, votre distraction vous fait perdre tout le fruit de ses efforts et dissipe en pure perte l'argent de vos parents. Car il faut payer pour être mis à même de s'instruire ; et, être distrait comme vous l'êtes, c'est faire du tort à vos bons parents que vous aimez tant. Pensez-y, mon petit ami, et apportez plus d'attention à l'étude. Ah ! vous aurez fort à faire, car vous êtes bien étourdi ; mais plus vous aurez de mal et plus il vous reviendra de mérite. Et puis, on peut presque toujours ce que l'on veut bien. Persuadez-vous de ceci, et dorénavant, quand on vous fera une dictée, ne passez plus de phrases et ne rendez pas les mots boiteux, ce qui vous arrive toujours ; car, grâce à votre inattention, vous oubliez des lettres, tant vous êtes pressé d'arriver au bout. Ne soyez plus distrait, je vous en prie, mon petit ami ; car si vous vous dissipez pendant le temps des classes, il vous arrivera nécessairement, — il y a une loi d'équilibre en ce monde, — d'être mis en retenue et par conséquent forcé de travailler durant la récréation. Il vaut mieux faire chaque chose en son temps. Voilà pour le présent ; mais si vous pouviez penser à l'avenir, vous

ne seriez plus distrait comme vous l'êtes. Vous sauriez cette vérité qu'on entend répéter sans cesse quand on est enfant, mais à laquelle on ne commence à croire que lorsqu'on est homme, que le temps perdu ne se rattrape jamais, et vous craindriez un jour, malgré votre passage au collège, de n'être qu'un ignorant, incapable de devenir un homme utile comme votre père ou un savant comme votre frère aîné. Allons ! vous ne serez plus distrait, c'est bon, n'en parlons plus !

XXIII

Dieu ! quelle affreuse plaisanterie !... que cela est sale ! Ne recommencez plus, je vous prie. Quoi ? vous avez le cœur, après avoir introduit votre *bout d'aile* taillé dans votre bouche, de faire pleuvoir de la salive sur vos camarades. Oh ! je sais bien que vous me direz que cela est de tradition dans les collèges et les pensions, que cela s'est fait de tous temps. Croyez-vous que ce soit une excuse ? Pensez-vous que ce soit plus propre ? Eh ! que diable ! à quoi servirait que le passé fût passé si le présent n'en profitait pas pour éviter ses erreurs ? Plus de plumes lançant la pluie, croyez-moi.

XXIV

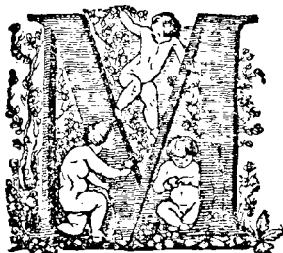
Ah ! vous avez une bien mauvaise habitude, chers écoliers que vous êtes, c'est de mâcher sans cesse du papier. Mais c'est pour ma canonnière, direz-vous ? Je le veux bien... Pourtant, pourquoi, lorsque vous êtes en

classe et que la canonnière est au repos, continuez-vous à mâcher, sans réfléchir que non-seulement cela n'est pas de la première propreté, mais encore que ce peut être très-nuisible à votre santé, en vous desséchant la gorge et en détournant la salivation nécessaire à la digestion? Je parie que vous n'avez pas pensé à cela! car j'en vois parmi

vous qui, non contents du papier, se prennent à mâcher de la gomme élastique, sous prétexte que cela dure plus longtemps. Prenez garde, mes enfants, évitez cette manie. Je vous l'ai dit : elle est aussi malpropre que malsaine.

FIN DU SIXIÈME FEUILLET.

LA MÉDAILLE DE LA VIERGE.



es enfants, voici un récit que j'ai entendu raconter à un bon religieux. J'ai connu tous les personnages de cette histoire. — Vous plairait-elle? Je l'espère. — En tous cas, elle vous dira la confiance que l'on doit avoir en la médaille de la Vierge, en vous montrant combien l'on doit toujours compter sur sa protection.

Le vénérable ecclésiastique l'a contée en ma présence; je ne fais donc que répéter après lui.

C'était en 1793, commença-t-il. Nous avions été obligés de fuir de nos demeures : un décret qui avait supprimé nos communautés nous laissait sans asile. L'Italie et l'Espagne, pays catholiques, pouvaient nous promettre seules un refuge contre les persécutions.

Suivi du révérend père abbé et du premier chapelain de notre couvent, j'avais été assez heureux, grâce à notre déguisement, pour gagner une petite ville du département des Pyrénées-Orientales. Nous étions à Céret, et une digne femme, à laquelle nous avions confié qui nous étions, et notre désir de franchir la frontière, nous avait promis de seconder notre projet.

Notre départ était fixé pour la nuit du 30 octobre. Un guide, parent de notre hôtesse, devait venir nous prendre à dix heures ; il en était quatre, lorsque la trompette retentit dans toutes les rues, convoquant les militaires du cantonnement à se rendre à la grande place.

Parfaitement déguisé, je descendis de la chambre où nous étions cachés. Je me mêlai aux personnes qui se pressaient derrière les soldats, et j'entends lire un ordre du jour qui prescrivait les mesures les plus sévères et la surveillance la plus active contre ceux qui chercheraient à passer de l'autre côté des Pyrénées. En même temps le chef d'escadron qui faisait lire l'ordre ordonna que plusieurs pelotons montassent à cheval immédiatement et partissent pour occuper certains postes que de fortes patrouilles relieraient entre eux.

De retour auprès de mes compagnons, je leur communiquai la triste nouvelle que je venais d'apprendre ; mais notre guide nous rendit la confiance que nous perdions ; il connaissait si bien les routes où la cavalerie ne pouvait s'aventurer, qu'il répondait de notre passage.

A dix heures nous étions en route, comblés des vœux de notre digne hôtesse, et nous suivions son neveu qui nous dirigeait dans notre marche.

Vers cinq heures du matin nous fîmes une

seconde halte. Le père abbé n'en pouvait plus. Nous étions sur les bords de la Fluvia ; l'Espagne était de l'autre côté de la rivière : encore quelques pas, et nous étions sauvés.

Tout à coup notre guide fit un geste impérieux qui nous commanda le silence.

— Les dragons ! A plat ventre ! Peut-être passeront-ils sans nous voir.

Nous obéîmes.

La patrouille passa. Elle se composait de vingt hommes ; un vieil officier la commandait. Le détachement chantait à voix basse un air républicain.

On eût pu entendre nos cœurs battre dans notre poitrine. Après deux minutes d'attente, deux minutes qui nous semblèrent une heure, nous relevâmes la tête.

— *Caramba !* dit le guide, *sem salvats* (nous sommes sauvés). Les deux pères et moi nous élevâmes notre prière à Dieu.

— Qui vive ? s'écria une voix qui nous parut terrible comme la trompette de l'ange. Qui vive, et avancez à l'ordre !

En même temps quatre fusils nous tenaient en respect.

Le guide avait armé sa carabine.

— Oh ! ce sont des *trabucayres*, dit un dragon. Allons, mon bon homme, désarme ton espingole, ta trabucca ; tu n'es pas de force. Rends-toi, ça vaut bien mieux.

Le guide sentit la justesse de ce raisonnement. Il tendit au soldat son arme par la crosse. Au moment où le soldat allait la prendre, le Catalan lui en asséna un coup sur son casque, franchit d'un bond par-dessus le corps de l'homme renversé, et disparut. Les trois mousquetons partirent dans la direction qu'il avait prise. Nous ne le revîmes plus.

L'action du Catalan avait terriblement compromis notre position. En un instant nous fûmes saisis et garrottés. L'on nous attacha chacun à la queue d'un cheval, et l'on nous mena rudement au bivouac où se chauffait le vieil officier, que nous venions de voir, commandant la patrouille dont l'arrière-garde nous avait arrêtés.

— Qui êtes-vous ? nous dit-il.

— Français, répondis-je ; car seul j'avais

conservé assez de sang-froid pour entendre les questions qu'on m'adressait.

— Où allez-vous ?

— A la Monga. J'avais retenu le nom de ce village comme étant le plus rapproché de la frontière espagnole.

— A la Monga ? Vous avez pris une singulière route, vous lui tournez le dos. Etes-vous du pays ?

J'hésitai.

— Allons, en voilà assez. Bernard, continua-t-il en s'adressant à un maréchal des logis, en vertu de l'ordre d'hier au soir, dépêchons. Ils sont trois : douze carabines, et à tous les diables ! Ce sont des espions ou des émigrés.

En disant ces mots, l'officier attira près de lui avec sa botte un tison enflammé, le saisit de la main droite et l'approcha de sa pipe.

Bernard, donc, appela douze hommes de bonne volonté.

— Mes petits, par le flanc gauche et par file à droite. Et vous autres, ajouta-t-il aux dragons, enlevez-moi vos couvre-platines.

Notre mort était certaine.

— Monsieur... dis-je à l'officier.

— Dites citoyen.

— Citoyen, repris-je, nous sommes chrétiens ; ne nous donnerez-vous pas cinq minutes pour prier Dieu.

— Prenez en dix, j'y consens.

— Merci, monsieur, et puissiez-vous oublier le supplice que la rigueur du service vous impose l'obligation de nous infliger.

— Mon père, bénissez-nous, dit notre chapelain en ployant avec moi le genou devant l'abbé.

Le père, qui, à l'aspect de la mort, à la présence du martyr, avait repris sa sérénité, nous bénit et commença le cantique de Siméon.

Une voix d'enfant vint se joindre à celle du chapelain et à la mienne lorsque nous répondîmes au second verset du *Nunc dimittis*.

Je me retournai instinctivement. Un petit garçon, une gracieuse tête blonde était à genoux près de moi, ses deux petites mains

jointes, et semblait l'ange que Dieu envoie à ses serviteurs bien-aimés pour recevoir leur âme et la conduire au pied de son tribunal.

Nous nous relevâmes.

— Où allez-vous donc, monsieur ? me dit l'enfant.

Que répondre ? Révéler notre supplice à cet ange, c'eût été un crime.

— Nous suivons ces soldats.

— Père, s'écria le petit, qu'y a-t-il donc ? Viens ici.

L'officier, à cette voix chérie, se leva ; car il adorait son fils et lui obéissait comme un enfant.

— Père, que se passe-t-il ? répéta le petit ange, qui s'appelait Edouard.

— Rien !... rien !... une consigne qui s'exécute.

— Allons, en route ! s'écria Bernard, dont la voix domina la parole du père et de l'enfant.

— Bernard, où conduisez-vous ces hommes qui prient Dieu avec tant de ferveur ? s'écria Edouard.

— Dans le fossé voisin.

— Pourquoi ?

— Pour les fusiller, parbleu !

— Pour les fusiller ?

— Sans doute ; ne connaissez-vous pas l'ordre du jour, M. Edouard ?

— Mais c'est affreux ! je ne veux pas qu'on les fusille, moi. Ils ont l'air si bon ! Enfin, qu'ont-ils fait ? Qu'avez-vous fait ? reprit-il en se tournant vers nous.

— Hélas ! mon enfant, on ne veut plus de nous en France.

— On vous renvoie ?

— Hélas ! l'on a fermé nos demeures, brisé les autels devant lesquels nous nous mettions à genoux, et l'on ne nous laisse pas même la consolation de prier encore près des tombeaux où dorment nos pères.

— Vous êtes prêtres ? dit un brigadier.

— Moines de l'ordre de Prémontré.

— Pauvres diables, continua un soldat, c'est triste, on ne veut les laisser ni entrer ni sortir.

— Ma foi, nous ne sommes pas des bouchers, nous.

— Pour égorger des agneaux, ajouta le ca-

valier que notre guide avait blessé ; j'aurais bien tué le Catalan, mais ceux-là, je ne leur en veux pas.

— Père, dit l'enfant, tu vois bien que personne du peloton ne veut les fusiller, tu ne les tueras pas tout seul, toi qui es si bon.

Le lieutenant était attendri, l'enfant l'entourait de ses bras.

— Allons, dit-il, Bernard, vous décidez-vous ?

— Ma foi, lieutenant, nous ne sommes pas décidés plus que vous.

— Et alors vous désirez...

— Qu'on les mette tous les trois de l'autre côté du fleuve.

— Soit donc fait ainsi, dit le lieutenant.

— O mon père, que je t'aime ! dit Edouard.

Une heure après, nous franchissions la Fluvia, emportant l'adieu de ces braves soldats, et priant pour eux le Dieu des armées.

Notre révérend père laissa à notre petit ange gardien une médaille de son rosaire.

Ici le bon prêtre arrêta son récit. Il était assis à la porte de son presbytère et avait trois auditeurs : un enfant qu'à la mise je jugeai être un de ceux des maîtres du château ; un vieillard à la moustache grise qui avait l'air d'un vieux soldat ; et moi, simple voyageur.

— Et cette médaille ? demandai-je.

— Le commandant Edouard Charrier l'a toujours portée, reprit le prêtre... et à Ledesma... 1814 a acquitté la dette de 1793.

— Comment, Edouard Charrier ? continuai-je.

— Oui, le commandant Edouard Charrier, le petit libérateur du père cellérier, reprit le vieux Leroux. — C'était le nom du vieux soldat.

— Mais Ledesma, m'écriai-je, qu'est-ce que Ledesma ?

— Ledesma, c'est une ville d'Espagne où nous avons été bloqués avec le général Caucault, et où la duchesse d'Abrantès, épouse de Junot, a été enfermée avec nous, où elle a souffert comme nous toutes les douleurs de la faim, avec un courage qui nous rendait, à nous autres vieux soldats, l'espérance et la force.

— Très-bien, répliquai-je, mais cela ne nous donne pas l'explication de la phrase du père : 1814 acquittant 1793 ?

— Père cellérier, on vous demande à la sacristie, vint dire l'enfant de chœur.

— J'y vais à l'instant même.

— Mais votre histoire ? fis-je.

— Leroux la racontera.

— Bien, volontiers, père cellérier.

A l'exception de quelques fioritures dont il orna son récit, nous lui laissons toute la simplicité de sa narration.

« Donc, il y avait un roi d'Espagne, qui s'appelait Charles IV, son épouse Maria-Luisa et un ami de ce roi et de cette reine, que l'on nommait don Manuel Godoy, duc de la Alcludia et prince de la Paix.

Ce roi d'Espagne avait un fils, Ferdinand, prince des Asturies, qui aurait bien voulu régner à la place de son père. Charles IV, qui craignait son fils, écrivit à l'empereur Napoléon.

A cette époque, le gouvernement français, c'était Napoléon, un homme encore jeune, qui avait débuté dans l'artillerie, était passé général en Italie, puis était venu avec nous en Egypte, s'était fait consul en brumaire, puis que les Français avaient nommé empereur pour remplacer cinq messieurs qui menaient assez mal les affaires du pays : ces messieurs étaient le Directoire.

Charles d'Espagne écrivit donc à Napoléon et lui demanda s'il ne pourrait pas lui donner une retraite honnête en France. L'empereur lui dit : « Venez à Valençay, chez le prince de Talleyrand. »

Le roi d'Espagne et sa famille s'y rendirent, puis, pour remercier l'empereur, il lui donna sa couronne d'Espagne pour en faire ce qu'il voudrait.

Napoléon, qui était déjà empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération germanique, ne savait que faire de la couronne d'Espagne. Il en était presque aussi embarrassé que, moi je le serais s'il me fallait dire les bonnes choses que le père cellérier dit aux mourants, qu'il assiste, quand tout à coup il réfléchit :

« J'ai, pensa-t-il en lui-même, mon beau-frère Murat, un sabreur fini : je vais le faire

passer roi de Naples à la place de mon frère Joseph, qui passera roi d'Espagne. »

Aussitôt pensé, aussitôt décrété. On mit les deux avancements à l'ordre du jour, ce fut lu dans tout l'empire et approuvé par tous les soldats.

Voilà donc le roi Joseph qui vient à Madrid, après avoir reçu ses instructions à Paris, où l'empereur lui fit la leçon. Les Madrilègnes le reçoivent avec tous les honneurs dus à son rang. Il est sur le trône.

Mais, comme vous pouvez bien le penser, ça ne faisait pas l'affaire de Ferdinand, le fils de Charles IV. C'était lui qui voulait la couronne. Il avait aussi écrit à l'empereur ; mais l'empereur ne lui avait pas seulement répondu.

Alors le prince se remue, s'agite, appelle les Espagnols à lui ; et le roi Joseph, qui sent que son trône tremble, prie l'empereur de venir à son secours.

Napoléon envoya une armée en Espagne.

Oh ! ce fut une rude et cruelle guerre ! Les gens que nous venions déranger chez eux ne nous épargnaient pas, tous les moyens leur étaient bons pour nous dire : Allez-vous-en.

Donc, un jour, un détachement de chez nous, cinquante chevaux, un trompette, commandés par un capitaine, M. Edouard, ce petit bonhomme qui avait onze ans en 93 et vingt-neuf en 1814, arriva près de Ledesma, dans un village nommé Villafranca, où nous fûmes reçus avec des cris de joie, des embrassades, des hurras à n'en plus finir.

— Leroux, me dit le capitaine Edouard, c'est trop beau pour être sincère ; d'autant plus qu'on nous a dit que le 84^e de ligne était passé par ici et avait un peu rudement mené l'habitant. Que les sous-officiers préviennent les dragons de se tenir sur leurs gardes.

— Suffit, mon capitaine, on veillera au grain.

On donna donc l'ordre aux cavaliers de ne rien accepter chez leurs hôtes.

Vers les deux heures et demie, on avait sonné le passage : nous étions tous réunis ; l'alcade (c'est le maire du pays) vint nous inviter tous à un grand banquet offert par la population. La position était difficile : accep-

ter, c'était courir un grand danger; refuser, c'était mécontenter les habitants, qui se disaient fidèles serviteurs du roi Joseph, frère de notre empereur.

Le capitaine Edouard réfléchit un moment, puis accepta : c'était pour huit heures du soir.

Le temps était horriblement chaud. Après l'ordre donné, le capitaine alla se jeter sur son lit pour faire un peu de sieste comme ils disent en Espagne et en Italie; il était logé chez le curé de l'endroit, mais il n'avait pas vu son hôte qui, à notre arrivée, avait été porter le viatique à un malade dans la campagne.

Notre capitaine dormait depuis deux heures quand il entendit sa porte s'ouvrir. Son premier mouvement fut de saisir un de ses pistolets qu'il avait placés à sa portée; mais en voyant un prêtre, il sourit et laissa retomber son arme. Il se redressa, voulut agraffer son habit.

— Oh! restez ainsi, monsieur, lui dit le prêtre en s'exprimant en français; restez ainsi et ne cherchez pas à cacher cette petite médaille à laquelle vous et vos soldats devez la vie.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Vous avez été invité à un repas par l'alcade.

— Eh bien?

— Eh bien, vos vivres sont empoisonnés.

— Ciel! et vous, monsieur, vous venez m'en prévenir.

— Moi, monsieur, je suis Français, je suis chrétien, je suis prêtre.

Le complot formé contre vous était bien conduit. On devait vous réunir et les habitants vous eussent servis pour vous faire honneur; mon domestique est entré dans votre chambre pendant votre sommeil; il a aperçu sur votre poitrine découverte une médaille de la Vierge. A ce signe il vous a reconnu chrétien et a voulu vous sauver et est venu me révéler le complot. Vous voilà prévenu : avisez maintenant.

— Merci, monsieur, merci, pour mes braves soldats et pour moi.

— Remerciez la Vierge Marie, capitaine, c'est elle qui vous sauve.

Le capitaine Edouard embrassa la médaille et fit une invocation mentale à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

— C'est un religieux de votre ordre qui m'a donné cette image, qui me sauve aujourd'hui; depuis 1795 elle ne m'a pas quitté.

— Depuis 1795? un religieux de mon ordre? Pardon, capitaine, mais ne vous appelez-vous pas Edouard?

— Edouard Charrier, fils du lieutenant Charrier, tué en Egypte.

— Oh! mon enfant! béni soit Dieu qui me donne aujourd'hui la joie de sauver mon libérateur d'autrefois!

— Vous seriez un de ces bons pères?

— Oui, mon fils, oui; c'est moi qui vous ai dû la vie et celle de mes deux frères : prions la Vierge qui nous a réunis deux fois si miraculeusement.

Le capitaine, craignant de compromettre le bon religieux, fit sonner la marche; chacun arriva à cheval; la population se groupa autour de nous.

— A droite par quatre, commanda le capitaine.

— Vous nous quittez? s'écria l'alcade.

— Oui, senor, et j'emmène avec moi le bon frayle.

— Mais notre festin?

— Mangez-le entre vous et portez avec votre *bon* vin la santé d'el rey Fernando.

Les mains des Espagnols cherchaient leurs *navajas* sous leur ceinture.

On prit le trot; nous rejoignimes le gros de l'armée. Le père cellérier obtint, par l'entremise du commandant, sa rentrée en France et vint se fixer en ce village dont il obtint la cure. Il est le bienfaiteur du pays depuis son arrivée dans le village et il n'y a plus de pauvres à deux lieues à la ronde.

Maintenant, enfants, savez-vous pourquoi je vous ai raconté cette histoire? C'est que hier, à l'église de Saint-Roch, la petite-fille du général Charrier se mariait et que le matin le vieux militaire passait au cou de la jeune femme sa petite médaille du père abbé, et lui disait : « Invoque toujours la protection de la Vierge, elle ne fait jamais défaut à qui la prie avec ferveur. »

LUD. D'HORBOURG.

LES HÉROS OUBLIÉS.

ANTOINE ALARY.

SUITE.

Il se présente au capitaine Lacrosse.

— Qui es-tu ? que veux-tu ?

— Capitaine, vous le voyez, je suis un soldat.

— Tu es bien jeune pour un soldat.

— On n'est jamais trop jeune pour servir son pays.

— C'est vrai... et tu as bien fait de commencer de bonne heure, car avant peu tout sera fini pour toi comme pour nous.

— Capitaine, c'est pour empêcher cela que je venais vous parler.

— Vraiment !...

— Je viens vous proposer un moyen de nous sauver tous.

— Ah ! fit le capitaine en riant avec amertume, et il tourna le dos à Antoine.

— Capitaine, reprit le jeune homme sans se décourager, il me semble qu'avant de refuser il faudrait au moins connaître le moyen que je viens vous proposer.

— Il faudrait un miracle pour nous sauver.

— Mais, capitaine...

— Allons, parle... quel est ton moyen ?

— Capitaine, combien y a-t-il d'ici aux côtes de France.

— Quinze lieues au moins... et puis?...

— Capitaine, je nage très-bien.

— Ah ! et tu feras quinze lieues en nageant ?

— Mais, capitaine, remarquez que le vent est pour moi... j'ai de la fermeté et de la résolution, et, quoi qu'il arrive, je ne perdrai pas la tête.

— Fais ce que tu voudras, autant cette mort-là qu'une autre ; à ton choix !

Et le capitaine le quitta, non cependant sans lui avoir serré la main.

— Oh ! pensa Alary, quelque chose me dit que je réussirai.

Et, se mettant à genoux, il adressa une prière fervente à Dieu qui se sert des faibles et des petits pour manifester d'une façon plus éclatante sa grandeur et sa bonté.

Puis quittant ses plus lourds vêtements, il se jette à la mer, et nage longtemps à la vue de ses compagnons effrayés dont vainement les cris le rappellent.

Pendant six longues heures, il lutte contre les flots : peu à peu ses forces s'épuisent, ses membres se roidissent, son souffle s'entre-coupe : encore quelques minutes et Alary aura cessé de vivre ; cependant il ne perd pas courage, sa résolution est restée ferme et entière, il espère toujours, une voix intérieure lui répète encore que Dieu veille sur lui ; la pensée même de sa mère ne l'attriste pas. J'accomplis un devoir sacré, se dit-il, si je meurs, je la retrouverai là-haut.

Et pourtant il ne se soutient plus que par des mouvements convulsifs, sa respiration devient de plus en plus pressée, parfois les flots le recouvrent tout entier ; la volonté subsiste toujours, mais bientôt elle va disparaître avec la vie ; si la Providence veut le sauver, qu'elle se hâte.

Car voyez, depuis quelques secondes ses membres inertes ont cessé tout mouvement, l'eau tourbillonne au-dessus de lui ; c'est un digne tombeau que la mer pour un aussi beau dévouement.

Que vois-je ? sa tête a reparu au-dessus des flots, ses yeux se sont rouverts, il sem-

ble éconter. — Mais oui, n'entendez-vous pas.

— Ohé! hé!...

Ces cris partent d'un bateau de pêcheurs qui s'avance avec rapidité vers Alary.

Il veut répondre, mais le bruit des flots couvre sa voix affaiblie.

— Ahé! hé!...

Et le bateau avance toujours.

Hélas! Alary a disparu.

Mais un pêcheur s'est jeté à la mer, il retrouve le corps d'Antoine, il le porte dans le bateau. Ce corps n'est-il pas un cadavre? — Il vit!... Il est sauvé!...

Quelles sont ses premières paroles : mes amis à la côte! à la côte! des embarcations! des embarcations! du pain pour des Français, des frères!... Ils sont là-bas! là-bas!...

Et il retombe accablé : soyez tranquille, cette faiblesse est toute physique, il la vaincra, et tant que le dernier des Français n'aura pas remis le pied sur le sol sacré de la patrie, Antoine ne prendra pas un instant de repos.

Le lendemain matin les treize cents hommes arrachés à la mort par le dévouement d'Antoine débarquèrent en France aux cris de : Vive Alary! vive notre sauveur! Le jeune homme aborda le dernier de tous.

C'était un grand honneur que lui faisait le capitaine, car tout le monde sait qu'en cas de naufrage, le commandant d'un vaisseau reste le dernier sur son bord. Le capitaine Lacrosse, agissant comme s'il eût été l'inférieur d'Alary, ne pouvait reconnaître d'une façon plus délicate, qu'après Dieu, c'était à lui qu'était dû le salut de l'équipage.

Il est une circonstance bien touchante que je ne passerai pas sous silence : quand Alary revit sa mère, il apprit que la pauvre femme, quelques instants avant que le bateau des pêcheurs n'aperçût son enfant, faisait brûler un cierge à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

III

1801.

Enfin, et ici je serai bref, continua mon oncle, car après avoir accompli ce que je vous

ai raconté il n'était pas possible à Alary de mériter à un degré plus élevé l'estime et l'admiration de ses frères d'armes, et vous-mêmes, probablement, vous ne trouverez pas extraordinaire ce qu'il me reste à vous dire. L'histoire n'observe pas toujours dans les faits la gradation si habilement suivie par le roman.

Voici donc ce qu'il fit cinq années après : en 1801 à Stockat, il soutint avec quinze husards le choc de six cents Autrichiens. Il était couvert de blessures, son sang ruisselait de toutes parts, il tomba enfin et les chevaux le foulèrent aux pieds : par un hasard providentiel, quelques hommes du régiment l'aperçurent, volèrent à son secours et l'emportèrent à l'ambulance.

Son corps était de fer, il a survécu à ses blessures.

— Et puis? demandai-je.

— Et puis?... ma foi je pense qu'il aura fait comme tant d'autres, il sera mort à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, ou bien il aura été gelé en Russie ou noyé à la Bérésina, ou licencié en 1813, ou encore, avec des protections, il sera entré aux Invalides.

— Comment! vous n'en avez jamais entendu parler?

— Depuis 1801?... non, jamais.

— Vous ne vous êtes jamais informé de son sort?

— Si, souvent même, mais je n'ai rien pu en savoir; ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il n'est pas devenu maréchal de France, lui, et cependant il était du bois dont l'autre les faisait quand il avait la main heureuse, avec cette différence qu'Antoine n'aurait jamais trahi son bienfaiteur.

— Allons, allons, mon oncle, pas de médisance.

— Tu as raison; d'ailleurs il se fait tard : bonsoir, mes enfants.

Toute la nuit je pensai au récit de mon oncle. Ainsi donc, me disais-je, voilà un homme qui a fait de si grandes choses, et la fin de cet homme est ignorée; il est mort je ne sais où, et pas un journal n'a daigné enregistrer son décès avec quelqu'une de ces phrases laudatives dont on gratifie tant de médiocrités, de nullités et d'incapacités. Il est mort dans la

misère, peut-être, et en fermant les yeux il n'a pas eu cette consolation suprême de se dire : Je ne meurs pas tout entier, la mémoire de mon nom restera dans le cœur de mes compatriotes.

Depuis, à diverses reprises, cette pensée vint m'attrister, mais bientôt elle cessa d'agiter mon âme.

Deux ans après, je voyageais dans le midi; arrivé à quelques lieues de Bordeaux, la diligence s'arrêta pour relayer, et je vis assis, se chauffant aux rayons du soleil couchant, à la porte d'une pauvre chaumière, un vieillard qui causait avec un homme d'un certain âge; ce dernier, interrompant sa conversation, cria au conducteur :

— Avez-vous une place sur l'impériale?

— Oui, notre bourgeois; mais dépêchez-vous, nous partons.

— C'est bien, dit l'homme, et, se tournant vers le vieillard : Adieu, père Antoine..., je vous rapporterai un pen de tabac.

— Merci, murmura le père Antoine, et il poussa un gémissement.

Le nouveau voyageur s'assit à côté de moi, et la diligence repartit. La figure souffrante du vieillard m'avait vivement impressionné.

— Il paraît bien souffrant, ce bon vieux, dis-je à mon voisin.

— Ah! que voulez-vous?... On ne peut pas être et avoir été.

— Il est donc bien âgé?

— Non, il n'a que soixante et dix ans; mais, vous savez, les vieux soldats...

— C'est un vieux soldat?...

— Oui, et un bon... Pauvre père Alary!...

— Alary, dites-vous?

— Oui, Antoine Alary.

— De la neuvième demi-brigade?

— Vous le connaissez donc?

— De nom seulement.

— En voilà un qui n'a pas eu de chance : quand il revint de l'armée il se mit à cultiver les champs que lui avait laissés sa mère, une sainte et digne femme; mais, petit à petit, et je ne sais trop comment, car il n'a pas de défauts, il perdit le peu qu'il avait; il ne lui reste aujourd'hui que cette cabane que vous avez vue, et qu'il n'a jamais voulu vendre, car sa mère y est morte.

— Il est malheureux?

— Il n'est pas heureux; mais il a toujours bon courage, il travaille quand ses blessures ne lui font pas trop mal.

— Et quand il ne peut pas travailler?

— Dame! il y en a quelques-uns dans la commune qui ont des attentions pour le vieux soldat; il ne se plaint jamais : il dit qu'un homme doit savoir supporter les souffrances que le bon Dieu lui envoie.

Mon compagnon de route cessa de parler, attendant que je lui fisse de nouvelles questions; mais je gardai le silence, j'étais trop ému : Voilà donc, pensai-je, quelle devait être la fin de cet homme si grand et si dévoué! Décidément, mieux vaudrait pour lui être mort dans un de ces jours de fête que la victoire accorda si nombreux aux armes de mon pays.

Un poète a dit : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu. » Chers enfants, quand un vieux soldat sollicitera votre pitié, donnez, donnez toujours; alors, vous le comprenez, en faisant l'aumône vous n'aurez pas fait de Dieu votre débiteur; mais vous aurez, pour votre part, acquitté la dette contractée par le pays envers ces hommes qui, aux grands jours des grands dangers, le défendirent avec tant d'héroïsme et de désintéressement.

GUSTAVE BOURDIN.

LES POIDS ET MESURES.

EXPLICATION DU TABLEAU JOINT A CE NUMÉRO.

PREMIER ENTRETIEN.

Des mesures de longueur, de superficie et de solidité.

LE GRAND-PÈRE, LOUISE, JULES, ÉMILE.

ÉMILE. — Grand-père, nous venons du jardin, où nous avons trouvé le père Lamy qui causait avec François, et j'ai entendu qu'il lui disait que chacun des carrés plantés en légumes avait un décimètre. Qu'est-ce que cela veut dire, un *décimètre*?

LE GRAND-PÈRE. — Le *décimètre*, mon enfant, est une mesure qui a dix mètres de longueur.

ÉMILE. — Je ne comprends pas, grand-père.

LE GRAND-PÈRE. — Je vais tâcher de t'expliquer cela, à toi, à Jules et à Louise, qui, je le vois bien à leurs figures, ne comprennent pas plus que toi. — Apporte-moi ma canne qui est là, dans le coin de ma chambre; tu sais, cette canne sur laquelle il y a des petits clous de cuivre.

Les trois enfants courent chercher la canne en question et l'apportent au grand-père, très-intrigués de savoir comment on peut leur apprendre avec une canne ce que c'est qu'un *décimètre*. Dès que le grand-père a la canne entre les mains, il la montre aux enfants et leur dit :

Cette canne, mes amis, est un *mètre*, ce qui veut dire qu'elle a un mètre de long; tous les bâtons qui ne seraient ni plus grands, ni plus petits que cette canne, auraient aussi un mètre de long. Eh bien! supposez que vous ayez dix cannes ou dix bâtons de même longueur que ma canne; placez-les, les uns à la

suite des autres, ces dix bâtons réunis feront dix mètres de longueur, ou un *décimètre*. Le père Lamy voulait donc dire que chacun des carrés du jardin était assez grand, pour que *sur chaque côté* on pût placer à la suite les uns des autres dix bâtons longs d'un mètre.

JULES. — Je comprends, grand-père; mais pour savoir cela, le père Lamy a donc mis dix bâtons d'un mètre à la suite les uns des autres?

LE GRAND-PÈRE. — Non, mon enfant, cela est inutile; il lui a suffi d'avoir un seul de ces bâtons, un mètre, et pour mesurer son carré voilà comment il s'y est pris. Il a mis une première fois son mètre à terre, en ayant soin que l'un de ses bouts se trouvât juste à l'extrémité du carré, puis il a marqué par une raie la place de l'autre bout; cela fait, il a repris son mètre et l'a mis de nouveau à terre à la suite de la raie qu'il avait tracée, et il a fait une nouvelle raie au bout du mètre; puis il a continué ainsi jusqu'à l'autre extrémité du carré: alors il a compté le nombre de fois qu'il avait placé son mètre, et il a su combien la distance qu'il venait de mesurer avait de longueur. Il paraît qu'il avait dix fois de suite placé son mètre, puisqu'il a dit que le carré avait un *décimètre*.

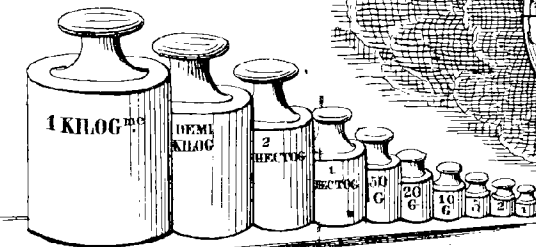
LOUISE. — Moi aussi, je comprends, grand-père: je me rappelle que lorsque maman m'achète une robe, le monsieur qui la lui vend mesure l'étoffe à peu près comme cela: seulement ce n'est pas le mètre qu'il transporte tout du long de l'étoffe; c'est l'étoffe qu'il fait courir le long du mètre.

LE GRAND-PÈRE. — Tu as raison, ma chère Louise, c'est ainsi qu'on mesure tout ce qui

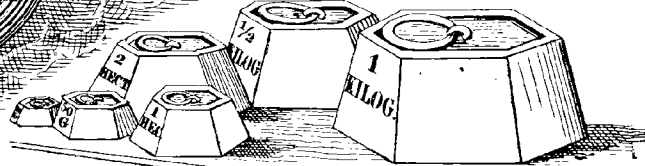
LE TRESOR DE LA JEUNESSE
POIDS ET MESURES



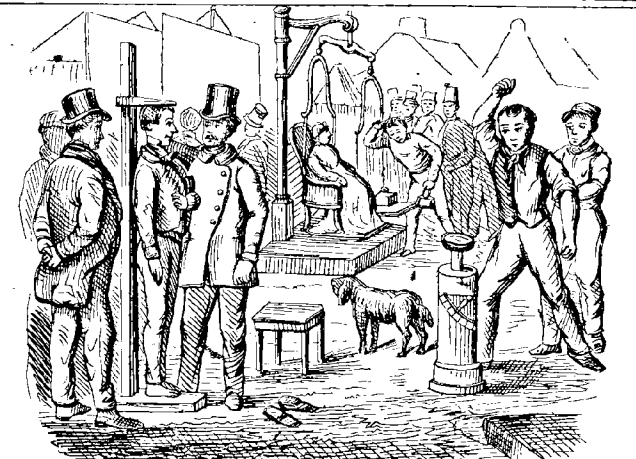
MÈTRE A COULISSE POUR MESURER LES ÉTOFFES.



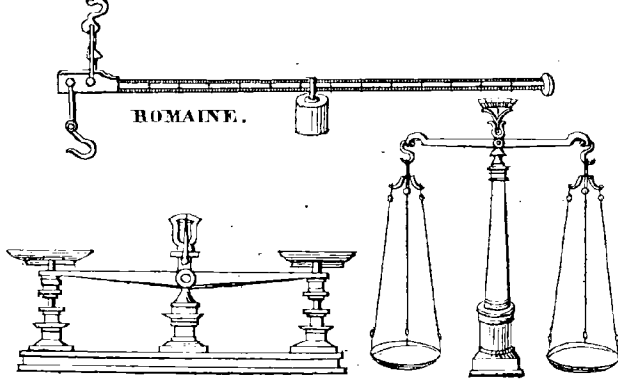
POIDS EN CUIVRE.



POIDS EN FER.



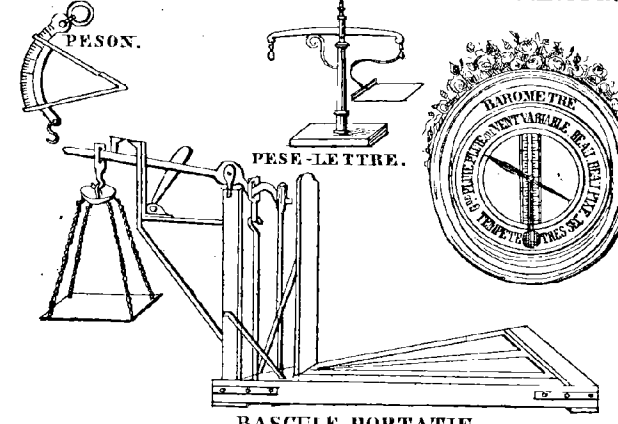
METRONORME - FLEAU - DYNAMOMÈTRE.



ROMAINE.

BALANCE A COLONNE.

BALANCE A PLATEAUX.



PESON.

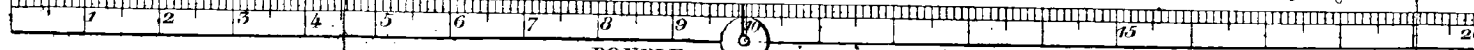
PESE-LETTRE.

BASCULE PORTATIF.

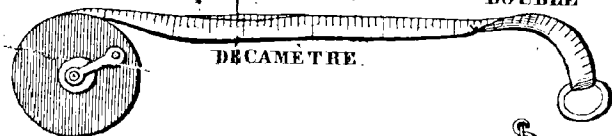


INTÉRIEUR D'UN MAGASIN D'ÉPICERIES

Jauge et Éprouvette pour les liquides spiritueux. Mesurage du vin. Pesage par Balance à plateaux et Balance à colonne. Mesurage de grains.



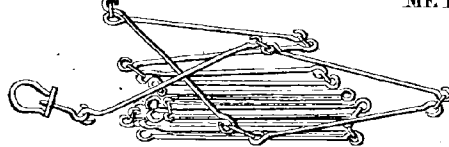
DOUBLE DÉCIMÈTRE. (Grandeur naturelle)



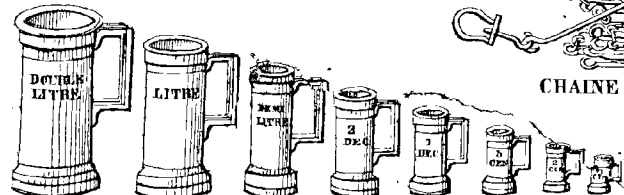
DÉCAMÈTRE.



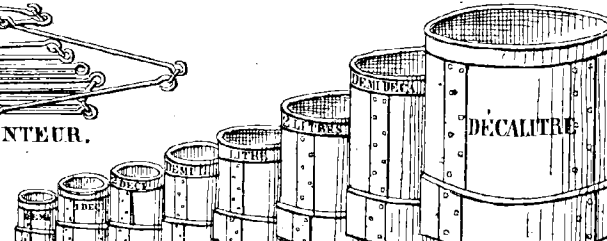
MÈTRE PLIANT.



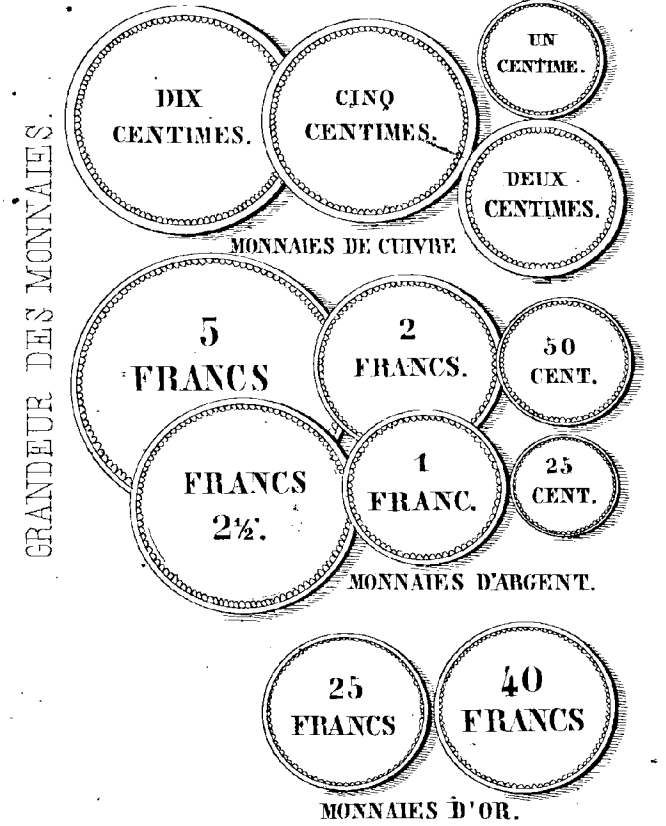
CHAÎNE D'ARPENTEUR.



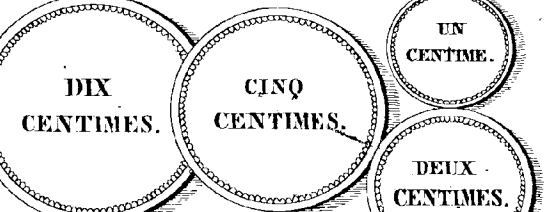
MESURES POUR LIQUIDES.



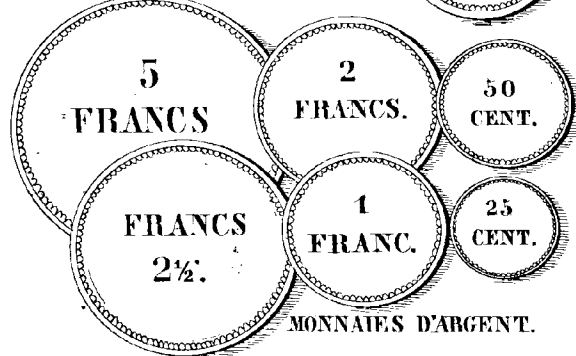
MESURES POUR LES GRAINS.



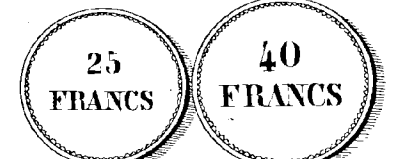
GRANDEUR DES MONNAIES.



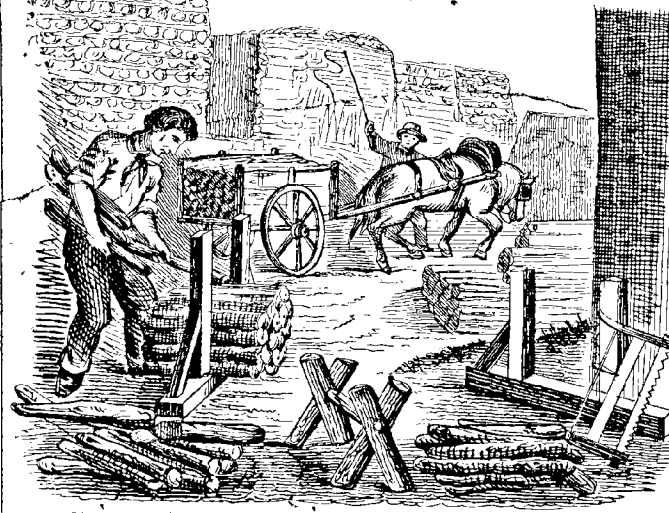
MONNAIES DE CUIVRE



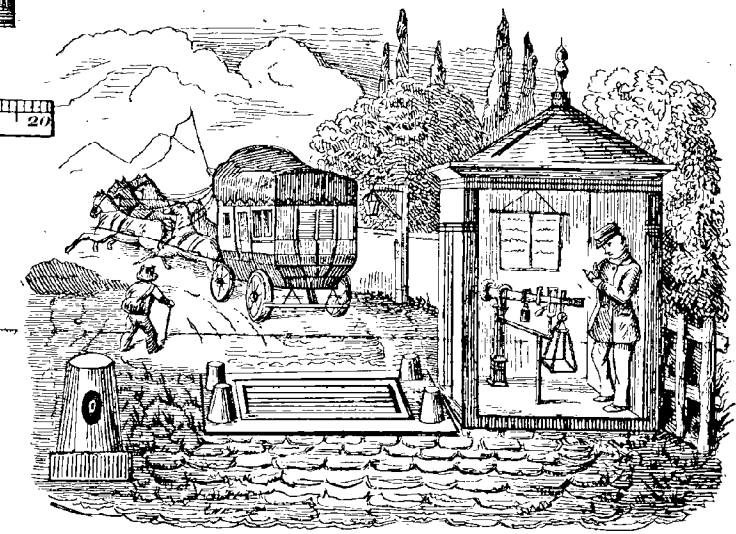
MONNAIES D'ARGENT.



MONNAIES D'OR.



STÈRE ET VOITTE-STÈRE POUR MESURER LE BOIS.



BORNE MULIÈRE ET BASCULE POUR PESER LES VOITURES.

est portatif : la toile, le calicot, le drap, la soierie, etc. ; mais pour mesurer la terre, qu'on ne peut pas transporter, il faut bien user du procédé que je vous ai indiqué.

ÉMILE. — Comme Louise, comme Jules, j'ai bien compris ce que vous nous avez dit ; mais je voudrais bien savoir comment le père Lamy aurait fait pour donner la mesure exacte du carré, si à la dixième fois le bout de son mètre n'était pas tombé juste au bout du carré ?

LE GRAND-PÈRE. — Rien de plus simple, mon enfant, chaque mètre est divisé en dix parties qu'on appelle des *décimètres*, et chaque décimètre à son tour est divisé en dix parties qu'on appelle des *centimètres*. Chacune de ses parties est marquée sur le mètre ; de sorte que le père Lamy, après avoir mesuré dix mètres, aurait placé une dernière fois son mètre sur la terre et aurait compté le nombre de décimètres ou de centimètres nécessaires pour arriver jusqu'au bout du carré. Supposons, par exemple, qu'il y eût encore quatre décimètres après la dernière marque faite sur la terre, il aurait dit à François que le carré avait un décimètre et quatre décimètres.

ÉMILE. — Compris, grand-père ; mais pourquoi n'avoir pas pris un bâton plus long pour mesure, on aurait pu mesurer plus rapidement ?

LE GRAND-PÈRE. — C'est que le mètre n'est pas une mesure prise au hasard. — Je vais vous raconter pourquoi on lui a donné cette longueur que vous lui voyez. Louise, hier, je t'ai vue étudier ta géographie, tu dois donc savoir quelle est la forme de la terre ?

LOUISE. — Oui, grand-père, elle est ronde comme une orange ; c'est-à-dire qu'elle est un peu aplatie en deux points opposés qu'on nomme les pôles.

LE GRAND-PÈRE. — Très-bien, mon enfant ; pourrais-tu me dire maintenant comment on appelle le grand cercle qui est à égale distance des deux pôles ?

LOUISE. — C'est l'équateur, ainsi nommé parce qu'il partage la terre en deux parties égales.

LE GRAND-PÈRE. — A merveille. — Eh bien, mes enfants, des savants ont pris la peine de

mesurer la distance qu'il y a entre les pôles et l'équateur, et ils ont pris la dix-millionième partie de cette distance pour en former le mètre. Il y a donc dix millions de mètres entre le pôle et l'équateur, et la longueur du mètre n'a pas été capricieusement choisie : c'est une mesure naturelle. Pour désigner des mesures plus grandes ou plus petites que le mètre, on est convenu de placer devant le mot mètre les mots *myria*, *kilo*, *hecto*, *déca*, *deci*, *centi*, *milli*, et de composer ainsi les mots *myriamètre*, *kilomètre*, *décamètre*, *décimètre*, *centimètre*, *millimètre*. *Myriamètre* veut dire dix mille mètres ; *kilomètre*, mille mètres ; *hectomètre*, cent mètres ; *décamètre*, dix mètres ; *décimètre*, un dixième de mètre ; *centimètre*, un centième de mètre ; *millimètre*, un millième de mètre. Ce sont là les mesures qu'on appelle *linéaires* ou de *longueur*.

Parmi ces dénominations il en est deux qui sont plus particulièrement employées pour indiquer la distance qui existe entre un lieu et un autre : ce sont le *myriamètre* et le *kilomètre* ; on les appelle à cause de cela *mesures itinéraires*.

JULES. — Ah ! maintenant, je sais ce que voulait dire l'autre jour mon oncle Charles, lorsqu'il assurait qu'il y avait un kilomètre d'ici à la ville ; il voulait dire qu'il fallait placer mille fois de suite sur la route le mètre du père Lamy avant d'arriver à la ville.

LE GRAND-PÈRE. — C'est cela même. — Je dois vous faire observer que pour mesurer de grandes distances, on a des instruments qui ont plus d'un mètre de long ; ce sont des morceaux de cuir très-mince ou de ruban, sur lesquels les mètres et les divisions du mètre sont marquées et numérotées, et qui s'enroulent sur une petite bobine ; ou bien encore des chaînes en fer dont les chaînons brisés se replient l'un sur l'autre, comme la *chaîne d'arpenteur* que vous avez vue l'autre jour quand on mesurait le champ de Justin ; laquelle chaîne a dix mètres de long.

JULES. — C'est donc aussi au moyen de la mesure appelée mètre, qu'on arpente les champs ?

LE GRAND-PÈRE. — Oui, mon enfant. Seulement, comme les champs ont en général de

grandes dimensions, et que d'ailleurs pour connaître leur contenance, il fallait se rendre compte, non-seulement de leur longueur, mais encore de leur largeur; il a fallu employer de nouvelles dénominations. Ainsi on est convenu d'appeler un *are* un carré dont chaque bord, chaque côté a un décamètre ou dix mètres. Puis, comme pour le mètre, on a appelé myria-are ou myriare, le champ qui a dix mille ares en carré; hecto-are ou *hectare* le champ qui a cent ares en carré, et centiare celui qui est la dixième partie de l'are. C'est ce qu'on appelle les mesures de superficie.

ÉMILE. — Ah! maintenant, je comprends bien pourquoi l'arpenteur disait à Pierre que que son champ avait trois hectares dix centiares.

LE GRAND-PÈRE. — Enfin pour mesurer les solides, comme la pierre, le bois, etc., on se sert aussi du mètre, et on dit un *mètre cube* de pierre, un *décimètre cube*, un *centimètre cube*, pour désigner un cube dont chaque arête a un *mètre*, un *décimètre*, un *centimètre* de longueur. Vous savez du reste qu'un cube à la forme d'un dé à jouer. On a donné au mètre cube qui sert à mesurer le bois à brûler, ou le bois de construction, le nom de *stère*, et on a appelé *décastère* une mesure de dix mètres cubes, et *décistère* la dixième partie du mètre cube.

JULES. — Grand-père, nous vous remercions bien de nous avoir appris tout cela; nous tâcherons de ne pas l'oublier.

LE GRAND-PÈRE. — C'est moi qui vous remercie, mes chers enfants, de m'avoir fourni l'occasion de vous faire profiter de mon expérience. Venez que je vous embrasse tous trois, et puis vous irez courir au jardin et vous amuser.

SECOND ENTRETEN.

Des mesures de capacité, des poids et des monnaies.

LOUISE. — Grand-père, je suis allée ce matin à la ville pour y chercher, avec ma bonne, les provisions de la maison; chez le boucher elle a acheté deux kilos cinq hectos de viande;

chez l'épicier un *litre* de vinaigre, et elle a dit au grainier de lui envoyer un *décalitre* de haricots. En arrivant, j'ai demandé à Jules et à Emile de m'expliquer ce que signifiaient ces mots kilo, hecto, litre, décalitre; ils n'ont pu me répondre et nous venons tous trois vous prier de nous l'expliquer.

LE GRAND-PÈRE. — Très-volontiers, mes enfants. Vous rappelez-vous bien, d'abord, ce que je vous ai déjà dit pour les mesures de longueur, de superficie et de solidité?

LOUISE. — Oui, grand-père. Le mètre est l'unité de longueur: c'est la dix-millionième partie du pôle à l'équateur.

ÉMILE. — Puis un myriamètre, c'est dix mille mètres; un kilomètre, mille mètres; un hectomètre, cent mètres; un décamètre, dix mètres; un décimètre, un dixième de mètre; un centimètre, un centième de mètre.

JULES. — Et puis les mesures de superficie sont l'are, qui est un carré dont les côtés ont un décamètre; l'hectare, qui contient cent ares, et le centiare, qui est la centième partie de l'are: et puis encore, pour la pierre, le mètre cube, et pour le bois le stère qui est un cube dont toutes les arêtes ont un mètre.

LE GRAND-PÈRE. — Très-bien, mes enfants, je vois que vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit: vous connaissez déjà vos mesures de longueur, de superficie et de solidité. Mais on a souvent à mesurer des objets, des matières pour lesquels ces mesures ne peuvent servir. Ainsi, par exemple, on ne peut demander au boucher un mètre de viande, à l'épicier un mètre de vinaigre, au grainier un mètre de haricots. Tout cela, comme vous le savez, se vend au poids ou à la mesure.

LOUISE. — Alors, grand-père, un litre de vinaigre, c'est comme une bouteille de vinaigre?

LE GRAND-PÈRE. — C'est, en effet, à peu près une bouteille; mais comme les bouteilles ne sont pas toutes de même grandeur, et que leur forme même n'aurait pas été très-commode pour ce service, on l'a remplacée par une espèce de pot en étain, ayant une anse, dont la hauteur est double de la largeur et qui contient exactement autant qu'un déci-

mètre cube; vous voyez que le litre est une mesure qui se rattache encore au mètre.

JULES. — Ah! voilà qui est curieux; eh bien! je parie alors que le décalitre dont parlait Louise tout à l'heure vaut précisément dix litres comme le décamètre représente dix mètres!

LE GRAND-PÈRE. — C'est cela même, mon enfant. Tu me diras aussi le nom qu'on donne à la mesure qui contient cent litres, qui contient mille litres, ou encore à celle qui ne contient que la dixième, la centième partie du litre.

JULES. — Oui, grand-père: pour cent litres on dira *hectolitre*, comme pour cent mètres on dit hectomètre; pour mille litres, on dira *kilolitre*, comme pour mille mètres on dit kilomètre; pour un dixième de litre on dira *décilitre*, comme on dit décimètre; pour un centième de litre on dira un *centilitre*, comme on dit centimètre.

ÉMILE. — Grand-père, vous nous avez dit tout à l'heure que ces mesures-là étaient en étain, avec une anse; or, s'il y a une anse, c'est pour les prendre avec la main: est-ce qu'il y a des hommes assez forts pour porter avec la main un hectolitre ou un kilolitre?

LE GRAND-PÈRE. — Tu me fais là, Emile, une excellente observation: on ne fait pas, en effet, d'hectolitre ou de kilolitre. Pour les liquides, la mesure la plus grande est le double litre: en voici du reste la série; le double litre, le litre, le demi-litre; le double décilitre, le décilitre, le demi-décilitre; le double centilitre, le centilitre.

LOUISE. — Nous voilà bien renseignés pour le litre de vinaigre; mais vous avez encore à nous parler, grand-père, du décalitre de haricots. Dans quoi cela se mesure-t-il? Ce n'est probablement pas dans un pot d'étain.

LE GRAND-PÈRE. — Pour les matières sèches, comme les haricots, les pois, le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, etc., on a des mesures qui sont en bois de chêne, avec une bordure en tôle qui en conserve les dimensions: ces mesures sont construites de manière que la hauteur est égale à la largeur: il y a des hectolitres, des décalitres, des demi-décalitres, des doubles litres, des litres, des demi-

litres, des doubles décilitres, des décilitres, des demi-décilitres.

LOUISE. — Nous comprenons bien, grand-père; maintenant vous allez nous expliquer ce que c'est qu'un kilo, qu'un hecto; je suis bien curieuse de vous entendre; car à présent que je sais que le *kilo* veut dire mille et *hecto* cent, je suis bien étonnée qu'on ait donné aux poids de pareils noms: je comprends bien kilomètre, qui veut dire mille mètres; mais qu'est-ce que cela veut dire kilo tout seul? hecto tout seul? c'est comme si l'on disait mille, cent?

LE GRAND-PÈRE. — Tu vas être satisfaite, mon enfant: on dit kilo et hecto, pour abrégé; c'est kilogramme et hectogramme qu'il faudrait dire.

JULES. — Alors c'est le *gramme* qui est l'unité de mesure.

LE GRAND-PÈRE. — Précisément: et le gramme n'est autre chose que le poids d'un centimètre cube d'eau qu'on a distillée pour en ôter tous les corps étrangers qui peuvent s'y trouver. Vous devinez déjà, j'en suis sûr, quelles sont les dénominations de poids que nous composerons avec le mot gramme.

JULES. — Oh! ça n'est pas difficile. C'est le *gramme*, le *décagramme* qui vaut dix grammes, le *hectogramme* qui vaut cent grammes, le *kilogramme* qui en vaut mille: puis le *décigramme* qui est le dixième du gramme, le *centigramme* qui en est le centième, le *milligramme* qui en est le millième.

LE GRAND-PÈRE. — C'est cela même. On a donné à ces différents poids une double forme: ou ils sont en fonte, et alors ils sont à huit pans; ou ils sont en cuivre, et alors ils ont la forme d'un cylindre surmonté d'un gros bouton, qui sert à les prendre. Chacun de ces poids doit porter l'indication de sa valeur.

— Tout cela est-il bien compris?

LOUISE, ÉMILE, JULES ensemble. — Oui, oui, grand-père.

LE GRAND-PÈRE. — Vous voilà donc avec des poids pour peser; cela est très-bien, mais cela vous suffit-il?

LOUISE. — Non, grand-père, il faut une *balance*.

LE GRAND-PÈRE. — Et qu'est-ce que c'est qu'une balance?

LOUISE. — Grand-père, j'ai bien regardé ce matin comment elle était faite ; et je vais vous en donner une description. Il y avait une colonne en cuivre fixée sur le comptoir ; puis à la partie supérieure il y avait une traverse en cuivre qui était très-mobile et aux deux bouts de laquelle étaient suspendues, de chaque côté, trois petites chaînes qui soutenaient une espèce d'écuelle : c'est dans ces écuelles que le boucher plaçait la viande et le poids.

LE GRAND-PÈRE. — C'est bien cela : la traverse en cuivre s'appelle le *fléau*, ou les bras de la balance ; et les écuelles, les *bassins* ou *plateaux*.

Mesurer le poids d'un objet quelconque, c'est le comparer au poids d'un autre objet. Or, si je mets dans un des bassins de la balance un objet pour savoir ce qu'il pèse, il faudra que je mette dans le second bassin un ou plusieurs autres objets, tels, par exemple, que les poids que nous connaissons déjà, qui soient assez lourds, afin de tenir égaux les deux bassins.

Il y a plusieurs autres espèces de balances : la *balance à plateaux*, le *peson*, la *romaine*, la *bascule* qui sert à peser de lourds fardeaux, avec laquelle on pèse même des diligences toutes chargées.

JULES. — Grand-père, c'est bien intéressant tout ce que vous nous avez raconté ; mais avant de vous quitter, je voudrais vous faire une petite réflexion. Nous avons employé pour tous les poids et toutes les mesures les mots déci et centi ; on les emploie aussi pour l'argent, on dit des décimes et des centimes. Est-ce que par hasard les monnaies ont aussi rapport au mètre comme le reste ?

LE GRAND-PÈRE. — Très-certainement, mon cher enfant : le *franc*, qui est l'unité de mesure, pèse cinq grammes ; or, le gramme, comme vous savez, est le poids d'un centimètre cube d'eau distillée : le franc pèse donc autant que cinq centimètres cubes d'eau distillée. Et voilà le mètre qui vient ainsi faire sentir son influence jusque dans le système monétaire. Vous savez, du reste, qu'on frappe des pièces de 40 francs et de 25 fr. en or, des pièces de 5 fr., de 2 fr. 50, de 2 fr., de 1 fr., de 50 centimes et de 25 centimes en argent ; enfin des pièces de 10 centimes, 5 centimes, 2 centimes et 1 centime en cuivre.

Est-ce bien compris, tout cela ?

Tous trois. — Oui, cher grand-père.

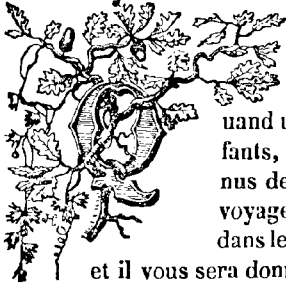
LE GRAND-PÈRE. — Eh bien ! mes enfants, tout en causant nous avons appris ensemble ce qu'on appelle le système légal des *poids et mesures*, ainsi nommé parce que la loi en prescrit l'usage sur toute la surface du territoire français. Maintenant il faudra vous familiariser avec tous les termes que nous avons employés, vous en rendre toujours bien compte ; et pour cela je vous engage, dans vos jeux avec vos petits amis et amies, à jouer à la marchande ; les uns achèteront, les autres vendront ; on dira bien exactement les poids, les mesures, les prix de chaque chose ; et, lorsqu'on ne sera pas d'accord, on viendra trouver le grand-père, qui jugera la difficulté.

Tous trois. — Merci, grand-père, merci, dès demain nous organiserons notre jeu du système légal des poids et mesures.

Maitre CAM.

VOYAGES.

CONSTANTINOPLE.



Quand un jour, mes enfants, vous serez devenus des hommes, vous voyagerez sans doute dans les pays étrangers, et il vous sera donné de contempler de vos yeux une partie des merveilles que Dieu a étalées sous le soleil. Pour le moment, l'heure des voyages n'a pas encore sonné pour vous. Toutefois, en attendant que votre corps et votre esprit soient assez formés pour résister aux fatigues et aux dangers de la route, votre *Conseiller* a songé à vous. Sans surcharger inutilement une mémoire encore tendre, il saura satisfaire à ce qu'il y a de légitime dans votre jeune et impatiente curiosité. Il vous donnera peu à peu, avec ménagement, des notions élémentaires sur les mœurs, les usages et la religion des différents peuples. Sans vous faire marcher à pied, ni monter en voiture; sans vous exposer aux fatigues et aux désagréments d'une traversée en mer; sans vous déranger de place enfin, il vous fera voyager de temps en temps dans des contrées lointaines, jusqu'à ce que, de voyage en voyage, il vous ait fait faire le tour du monde... *dans un fauteuil*.

Vous trouverez du plaisir, j'en suis sûr, dans cette manière commode de voyager sans frais, et sans causer aucun regret, aucune frayeur à vos bonnes mères.

Pour débiter donc, je vous emmène aujourd'hui avec moi en Turquie, à Constantinople.

Ouvrez votre atlas, à la carte de l'ancien continent, franchissez de l'œil la Méditerranée et le détroit des Dardanelles, et bientôt, au bout de la mer de Marmara, à gauche,

vous allez apercevoir la ville de Constantinople. Assise sur une langue de terre qui a la forme d'un triangle, la capitale de la Turquie est baignée des deux côtés par le mer. Là finit l'Europe, en face de l'Asie Mineure, dont Constantinople n'est séparée que par le détroit du Bosphore.

Est-il possible d'imaginer un plus bel emplacement que celui de cette ville gigantesque, à cheval sur les deux continents de l'Europe et de l'Asie, et située d'une manière si pittoresque entre deux détroits, le Bosphore et les Dardanelles?

Toujours ouverts aux bâtiments de commerce, ces deux détroits sont protégés par des châteaux forts qui en ferment l'entrée aux vaisseaux de guerre. On pourrait les prendre tour à tour pour les deux bras ou pour les deux pieds de Constantinople : ses bras, pour accueillir des amis ; ses pieds, pour repousser les ennemis.

Fermez l'atlas maintenant, car ce n'est pas un plan sans relief qui vous fera voir les sept collines imposantes que renferme Constantinople. Rome aussi a sept collines pleines de majesté ; mais Rome est à une vingtaine de lieues de la mer, tandis que Constantinople est enveloppée par l'élément liquide.

Dans Constantinople, chaque colline est couverte de maisons peintes de mille couleurs, émaillées de verdure (car il y a peu de maisons qui n'aient un jardin), et surmontée par les nombreuses coupoles d'une mosquée.

Les mosquées sont les églises des mahométans, ainsi nommés parce qu'ils regardent Mahomet comme un prophète. Il faut leur rendre cette justice cependant qu'ils ont une grande vénération pour Moïse et pour Notre-

Seigneur Jésus-Christ, qui, de leur aveu, doit au jour du jugement dernier juger tous les hommes dans la vallée de Josaphat.

Les coupoles des mosquées sont des dômes comme ceux du Panthéon, par exemple, ou de l'église des Invalides, mais plus arrondis ; le sommet de chaque mosquée se termine par un de ces dômes, au-dessous duquel s'étagent une foule d'autres dômes plus petits. Ce genre d'architecture ne manque ni de noblesse ni d'ampleur.

Au pied de chaque mosquée s'élèvent des minarets, espèces de tours ou de colonnes, presque toujours aussi hautes que les mosquées. Ces colonnes ont une et quelquefois deux galeries où l'on monte au moyen d'un escalier pratiqué dans l'intérieur de la colonne, comme l'escalier qui conduit au faite de la colonne Vendôme. C'est du haut de ces galeries que les *muezzins*, crieurs religieux, viennent appeler les disciples de Mahomet à la prière.

J'arrivai à Constantinople par un beau jour d'été, au moment où le soleil était dans son déclin. J'éprouvai un sentiment d'admiration et de reconnaissance envers le Créateur en contemplant cet admirable paysage, baigné dans la pourpre du soir.

Je venais à peine de débarquer sur la rive de Péra, faubourg de Constantinople habité par les Européens, quand je vis paraître à la galerie d'un minaret un vieillard turc qui psalmodia trois fois de suite, sur un ton plaintif, des paroles que je ne compris point. Son chant terminé, le vieux Turc descendit du minaret, s'approcha d'une fontaine publique comme il y en a dans le voisinage de toutes les mosquées, enleva sa chaussure, ce qui fut bientôt fait, attendu qu'il ne portait pas de bas, prit de l'eau dans ses deux mains, et en jeta à plusieurs reprises sur ses pieds, ses jambes et ses bras. Au même instant une foule d'autres Turcs qui passaient dans la rue se mirent à en faire autant. Ma surprise fut grande en voyant tous ces hommes se laver les pieds et les mains sur la place publique, dans le plus grand silence et avec beaucoup de recueillement.

— Ce spectacle paraît vous surprendre, seigneur franc, me dit en assez bon français

un jeune Turc de seize à dix-sept ans, d'une physionomie intelligente, à qui ma surprise arrachait un sourire malin.

— J'avoue qu'il est nouveau pour moi.

— Il ne le sera pas longtemps, car tous les jours vous entendrez cinq fois le *muezzin* appeler les musulmans à la prière, la première fois au lever et la dernière fois au coucher du soleil. Les ablutions dont vous venez d'être témoin sont une cérémonie obligatoire avant la prière. Elles ont pour but de purifier nos âmes, et pour effet, ajouta-t-il avec malice, de nous faire laver plus souvent les pieds et les mains.

A peine avait-il fini, que je vis en effet la plupart de ceux qui avaient fait leur ablution entrer dans la mosquée, pour y réciter la prière.

— Vous voudriez bien entrer avec eux, me dit mon jeune interlocuteur, mais vous ne sauriez le faire sans vous exposer à de sérieux dangers. L'entrée de nos temples est sévèrement interdite aux...

Et il n'osa pas achever.

— Aux infidèles, n'est-ce pas ? que dans votre langue vous appelez des *Giaours*, et vous donnez ce nom méprisant à tous ceux qui ne croient pas à Mahomet, aux chrétiens aussi bien qu'aux juifs et aux idolâtres.

— Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu vous offenser.

— Aussi n'est-ce pas à vous que s'adressent mes reproches, lui dis-je en lui serrant la main, ce qui parut lui faire un vil plaisir.

— N'ayez pas de regret, du reste, ajouta-t-il ; ce que notre intolérance vous défend de voir dans l'intérieur de nos mosquées, nous allons le faire en public, sous vos yeux, et sans qu'il vous soit défendu de regarder.

Et il me quitta pour aller se joindre à une vingtaine de Turcs qui, n'ayant pas suivi les autres dans le temple, se mirent à faire leur prière sur la place, devant la mosquée, avec autant de recueillement, avec aussi peu de respect humain, qu'un solitaire priant dans son oratoire.

Chacun récitait à voix basse les paroles consacrées, mais tous se prosternaient, se levaient, se courbaient de nouveau, posaient leur front à terre, ou se relevaient en même

temps sur des tapis qu'ils avaient eu la précaution d'étendre devant eux, et avec autant de précision, avec autant d'ensemble qu'une troupe qui exécute la manœuvre. Le plus âgé d'entre eux conduisait la prière; c'était lui, pour ainsi dire, qui marquait la mesure, et tous les autres réglaient leurs mouvements sur les siens.

Il y a, je l'avoue, dans ce spectacle quelque chose de simple et de solennel qui émeut l'âme, et qui rappelle les temps antiques où les Hébreux s'agenouillaient dans le désert. Quelle que soit la croyance d'un peuple, on aime toujours à le voir humilier son front devant la majesté du Créateur.

Quand la prière fut terminée, mon jeune interlocuteur vint vers moi et me dit :

— Les Turcs que vous voyez sortir de la mosquée n'y ont rien fait de plus ni de moins que ceux qui sont restés dehors. Voyez les uns et les autres reprendre leurs chaussures qu'ils avaient quittées pour prier, et s'en aller à leurs affaires. A part quelques sermons que font nos prédicateurs dans la mosquée, le vendredi, qui est pour nous ce qu'est pour vous le dimanche, les cérémonies de notre culte se bornent à la prière.

Avant de nous quitter, nous nous fîmes les compliments d'usage, et, au moment où j'allais l'inviter à venir me voir à l'auberge que je devais habiter, un vieux Turc s'approcha de nous et, saisissant le jeune homme par le bras, il l'emmena brusquement en lui disant : « Allons, Ali, viens avec moi, cela vaudra beaucoup mieux que de perdre ton temps avec ces chiens de chrétiens. » Ali parut peiné de me quitter ainsi, mais sur un geste impérieux du vieux Turc, je me vis obligé de m'éloigner malgré le lien secret qui semblait m'attacher au jeune mahométan dont je savais maintenant le nom.

Je n'avais pas fait cent pas, lorsque je fus tout à coup assailli, dans un carrefour, par une meute innombrable de chiens accourant de tous les coins de rue vers moi, aboyant avec fracas, et cherchant à me mordre les jambes; vainement je frappais les uns avec ma canne, et je jetais des pierres aux autres; les furieux couraient un moment après la pierre qu'ils mordaient avec rage et reve-

naient aussitôt à la charge contre moi; mon embarras était grand contre tant d'adversaires, et, loin de venir à mon secours, les Turcs qui passaient par là s'arrêtaient en riant pour mieux jouir de mon supplice. Plus je frappais, et plus les chiens prenaient la lutte au sérieux; j'aurais même fini par succomber sans l'intervention d'un passant plus humain que les autres qui daigna venir à mon secours; à peine se fut-il jeté au milieu de la mêlée et eut-il prononcé quelques paroles en turc, que les chiens, obéissant à sa voix comme s'ils comprenaient sa langue, battirent en retraite devant lui et abandonnèrent leur proie, se bornant à faire entendre quelques grognements de mauvaïse humeur. Quel ne fut pas mon étonnement et mon plaisir quand je reconnus le jeune Ali dans mon bienfaiteur !

— Cette fois, lui dis-je, ce n'est plus le hasard qui nous réunit, et nous ne nous laisserons plus séparer comme tout à l'heure.

— Ceux que Dieu veut réunir, il n'appartient point aux hommes de les séparer. Aussi me suis-je bientôt délivré du vieux butor qui m'avait emmené de force et suis-je revenu.....

— Fort à temps pour me délivrer,

— Quelque chose me dit que nous sommes destinés à devenir bons amis. Pour commencer, je vais vous conduire à votre auberge, dont les chiens voudraient bien vous barrer le passage.

Vous pensez si j'acceptai avec joie. Chemin faisant, nous liâmes conversation avec plus d'intimité, et j'appris enfin à qui j'avais affaire. Enlevé tout jeune par des voleurs d'enfants, comme il y en a beaucoup à Constantinople, Ali avait été vendu par ces derniers à un grand personnage turc, qui, touché par sa gentillesse, l'avait pris en l'avait fait élever dans la religion. En d'autres termes, le pauvre orphelin appartenait à un pacha riche et puissant. En droit de le vendre au pacha comme on vend un esclave. Jusqu'à ce jour, Ali avait vécu dans la crainte, parce qu'il avait peur de perdre son pacha riche et puissant. Son attachement pour

cha, en Turquie, aux généraux et aux gouverneurs de province, qui appartiennent tous à l'armée. Sa condition d'esclave n'empêchait même pas Ali de parvenir à un grade élevé dans l'armée ou dans l'administration publique. Les Turcs sont très-humains pour leurs esclaves, et beaucoup de ces derniers arrivent aux honneurs et se font affranchir quand ils ont du mérite. Malheureusement pour Ali, son maître venait d'être blessé grièvement dans une expédition contre les brigands de l'Asie Mineure, contrée où il se trouvait retenu par la maladie, et l'on désespérait presque de son retour à Constantinople. Ali se voyait donc à la veille, si son maître mourait, d'être vendu à un autre, comme faisant partie de la succession.

— Pourquoi, lui dis-je, ne prendriez-vous pas la fuite ?

— Me sauver, ce serait commettre un vol ; un esclave ne s'appartient pas ; en fuyant, il emporte avec sa personne la valeur de la somme qu'il a coûté à son maître. Vous ne savez pas cela. »

Je lui demandai s'il était parvenu à découvrir l'existence et le nom de ses parents.

— Non, me répondit-il... j'avais deux ans quand les voleurs m'ont enlevé, et je ne me souviens pas d'avoir jamais reçu les baisers d'une mère. Et une larme brilla sous sa paupière.

Nous venions d'arriver à la porte de l'auberge, sur la hauteur de Péra. Ali me serra cordialement la main, et me quitta en me promettant de venir me chercher le lendemain pour me conduire à Constantinople, la cité vraiment turque, la ville sainte des mahométans, qui lui ont donné le nom de Stamboul, mot dérivé du grec par une prononciation vicieuse et qui signifie *la ville*.

Le lendemain matin, de bonne heure, Ali vint au rendez-vous. Sa curiosité fut satisfaite par la vue de quelques livres que j'avais posés sur la table. Un prince, en robe dorée, attira son attention sur mes mains avec une curiosité que s'il eût eu peur de la contagion de Jésus-Christ, il n'aurait jamais et aujourd'hui ne m'aurait été

donné par mon père mourant. Quand Ali eut lu le titre, le volume tomba presque de ses mains, et un sentiment indéfinissable, moitié de vénération, moitié de terreur, donna à son beau visage une expression que je n'oublierai jamais.

— Ma religion me défend de le lire, dit-il en remettant le livre sur la table. Puis, comme si une volonté supérieure à la sienne l'y eût contraint, il le prit de nouveau, et me demanda si je croyais qu'il fût capable de le comprendre.

— J'en suis sûr, lui répondis-je, et je me fais un devoir de vous le prêter.

Il hésita encore un moment avant d'accepter mon offre ; mais prenant enfin une résolution vigoureuse, comme un homme qui va s'exposer à un grand danger :

— Vous insistez ? eh bien ! je le lirai. La volonté de Dieu soit faite !

Et il enferma précieusement le livre sous la tunique rouge qui recouvrait ses vêtements.

Un domestique entra en ce moment, m'apportant mon déjeuner servi sur un plateau. Je lui dis d'apporter un second couvert, en lui montrant mon hôte.

— C'est inutile, dit Ali.

— Pourquoi cela ? J'avais entendu dire que les Orientaux regardent comme une injure le refus de manger avec un ami.

— J'accepte, répondit-il avec empressement ; mais il est inutile d'apporter un nouveau couvert, ma religion me défend de me servir de cuiller et de fourchette, comme aussi de boire du vin, ajouta-t-il gaiement en regardant la bouteille.

Et, en effet, il ne but que de l'eau et ne se servit pour manger que de sa main droite. Chez les mahométans, la main gauche ne doit jamais toucher les aliments, elle est regardée comme impure. Ali, du reste, n'avait pas mauvaise grâce à manger ainsi, et j'étais surpris de la dextérité avec laquelle il faisait manœuvrer ses doigts qu'il ne cessait d'essayer à la serviette.

Après le déjeuner Ali et moi sortîmes pour aller à Stamboul. Nous descendîmes rapidement la longue rue tortueuse et mal pavée qui traverse en long le faubourg de Péra et

de Galata, et nous arrivâmes au port de Constantinople, l'un des plus beaux qui soient au monde, et si vaste qu'il pourrait contenir tous les vaisseaux de l'univers. Ali me fit monter dans un *caïque*, jolie petite barque turque, effilée comme un poisson, dans laquelle nous dûmes nous étendre en long sur des coussins, et qui fendit rapidement les flots sous l'effort de deux vigoureux rameurs.

Pendant que nous traversions, nous vîmes descendre avec la rapidité d'une flèche, un grand caïque à vingt-quatre paires de rames, au-dessus duquel flottait une riche tenture : c'était le caïque du grand-seigneur qui se rendait au sérail. Coquettement vêtus d'une simple chemise de soie blanche qui s'enflait au vent, et d'un large pantalon venant se terminer au genou, les jambes, les bras et le cou nus, le sommet de la tête recouvert d'une petite calotte rouge, les vingt-quatre bateliers, tout ruisselants de sueur, frappaient la mer en cadence et manœuvraient avec autant d'ensemble qu'un régiment de grenadiers français.

Tous les navires et les mille embarcations qui sillonnaient le port en tous sens s'arrêtèrent un moment pour laisser passer le souverain au milieu du silence général et sans que personne osât lever les yeux vers lui. Dans la croyance du bas peuple, le regard du sultan est mortel ; il ne se trompe pas tout à fait, car l'audacieux qui oserait fixer le sultan serait bientôt frappé par ses gardes. Le sultan possède le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Aux yeux des Turcs, il est à la fois pape et empereur : c'est ce qui explique comment il est simultanément l'objet de leur terreur et de leur culte. Pour le voir dans toute sa pompe, il faut assister à la cérémonie du *Courban-Baïram*, qui est la Pâque des musulmans. Ce jour-là, toute la Porte, ce qui veut dire toute la cour, se rend, à cheval et en grande pompe, à la mosquée de Sainte-Sophie. Le cortège défile dans l'ordre suivant : les fonctionnaires, les pachas (chefs militaires) et les oulémas (docteurs de la loi), les ministres, puis, à une grande distance, le grand-vizir (garde des sceaux) et le grand-muphti, grand-prêtre, portant le turban vert,

comme Mahomet ; après le grand-vizir et le grand-muphti, les deux plus hauts dignitaires de la Porte, et qui sont considérés comme le bras droit et le bras gauche du prince, vient non pas encore le sultan lui-même, mais l'écurie du sultan, c'est-à-dire une multitude de chevaux sans cavaliers, conduits par des palefreniers à pied, et qui défilent fièrement, un à un, le front orné de panaches et tout couverts de pierreries depuis la tête jusqu'aux pieds ; enfin, après ses chevaux, paraît le sultan revêtu du manteau impérial et monté sur un magnifique coursier arabe, tout ruisselant de diamants et piaffant au milieu d'une foule de gardes à pied qui semblent porter son maître en triomphe. Pendant qu'Ali m'apprenait ces détails, notre caïque filait, et bientôt nous atteignîmes le rivage de Constantinople : mon pied foula pour la première fois le sol de *Stamboul*, ville sainte des Turcs, que les musulmans seuls ont le droit d'habiter. Ce n'est que dans le jour qu'il est permis aux *infidèles* d'y promener leurs pas.

La première chose qui frappa mon attention dans les rues de Constantinople, fut le grand nombre de chiens errants qui les encombraient. Après ce qui m'était arrivé la veille à Galata, ce spectacle ne me faisait pas plaisir.

Ali s'en aperçut et me dit : Rassurez-vous, vous êtes avec moi, ils ne vous diront rien.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je suis Turc, et qu'ils n'en veulent qu'aux juifs et aux chrétiens. Vous croyez que je plaisante ? observez vous-même.

Je ne tardai pas, en effet, à voir qu'ils aboyaient avec fureur toutes les fois qu'ils apercevaient un étranger, tandis qu'ils laissaient tranquillement passer les Turcs, et qu'au besoin même ils se dérangeaient pour leur livrer passage. Ali me fit remarquer quelque chose de plus singulier encore, c'est que, pour se délivrer de leurs cris et de leur poursuite, les chrétiens eux-mêmes avaient un moyen infailible, c'était de leur dire en turc de se taire. Aussitôt ils se calmaient, comme s'ils eussent reconnu leur erreur.

— Cela vous paraît bien extraordinaire

me fit Ali ; rien de plus facile à comprendre cependant. Aucun d'eux n'a de maître, c'est vrai, puisqu'ils vivent sur la voie publique ; mais c'est nous qui les nourrissons, et ils nous regardent tous comme autant de maîtres.

— Mais pourquoi les laissez-vous ainsi séjourner dans la rue ?

— Parce que nous ne pouvons pas leur offrir l'hospitalité ailleurs. La loi de Mahomet a déclaré le chien un animal immonde, et, comme tel, il nous est interdit de le recevoir dans nos maisons, mais, si nous le trouvons indigne de paraître à notre foyer domestique, nous ne sommes pas moins sensibles aux services qu'il nous rend.

— Beaux services, ma foi ! Ils ne sont bons qu'à faire du tapage, à gêner la circulation et à mordre...

— Les étrangers, c'est juste. La morsure est de trop, mais le tapage est pour nous un avertissement qui nous met en garde contre les surprises. Croyez-moi, s'il n'y a pas de voleurs à Constantinople, comme à Paris et à Londres, c'est un peu à la vigilance de nos chiens que nous le devons. Agents de sûreté infatigables, ils veillent pour nous le jour et la nuit. Connaissiez-vous quelque part une police qui soit moins coûteuse et plus incorruptible ?

— Ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'être tracassière.

A ce moment, un bruyant tumulte nous fit tourner la tête. Au coin d'une rue, la foule assemblée bourdonnait en regardant un affreux spectacle, celui d'un Turc qui venait d'être décapité, et dont le cadavre gisant à terre, devait rester trois jours exposé aux regards avides du public. Ali voulut savoir quel crime il avait commis. « Il a renié la foi de Mahomet pour embrasser celle des chiens de chrétiens, s'écrièrent en même temps plusieurs voix furieuses. On lui a fait trop d'honneur en lui coupant la tête ; on aurait dû le pendre, comme on pend les giaours, ses semblables. »

Ali devint pâle comme la mort. Je m'empressai de l'emmener.

— Quelle barbarie ! lui dis-je.

Il me répondit d'une voix encore émue :

— Le texte de la loi est formel, tout musulman qui abjure sa religion doit être immédiatement puni de mort. Le moindre indice peut nous perdre, et si le hasard avait fait tomber de mon sein le livre que je porte, et qu'un homme se fût trouvé là pour en publier le titre, le peuple m'eût impitoyablement massacré.

Je commençai à comprendre pourquoi il avait tant hésité avant d'emporter mon *Imitation de Jésus-Christ*, et j'eus peur.

Peu à peu, cependant, il reprit son calme habituel, ce qui ne m'étonna pas, parce que j'avais déjà remarqué dans son caractère beaucoup de résolution.

— Oublions cette scène, me dit-il, et remercions Dieu, qui n'a pas voulu me perdre.

Et il me fit entrer dans un café pour y fumer une pipe et y boire du moka, dans une petite tasse grande comme un coquetier. Les cafés turcs ne ressemblent en rien aux nôtres : point de maîtresse de comptoir, les femmes ne doivent jamais se trouver dans un endroit public avec les hommes ; point de billards, point de tables, point de chaises ; on y entre pour se reposer ou pour y parler d'affaires, non pour s'amuser. En entrant, les Turcs ôtent leurs souliers et montent sur des divans, où ils demeurent assis, les jambes croisées en tailleurs, jusqu'à ce qu'ils aient bu leur café et fumé la pipe. Au milieu de l'établissement se trouve une seule chaise où viennent s'asseoir ceux qui veulent se faire raser, non pas la barbe, mais les cheveux de la tête. Le barbier turc, comme le barbier espagnol, est, à la gaieté près, un figaro qui fait tous les métiers, barbifiant les Européens, rasant la tête aux Turcs, médicamentant les malades et arrachant les dents au besoin. Et tout cela en présence d'une grave assemblée de fumeurs, qui ne s'occupent nullement de ce qui peut se passer autour d'eux.

En sortant du café, Ali prit congé de moi et me promit de nouveau de venir me prendre à l'hôtel le lendemain, pour me diriger dans mes pérégrinations à Constantinople.

Le lendemain, il ne parut pas, et je l'attendis en vain quatre jours, que j'employai le mieux que je pus en son absence ; je commençai à être inquiet. Peut-être, me disais-

je, lui sera-t-il arrivé quelque malheur : ou plutôt non, il se repent d'avoir lié connaissance avec un chrétien, et il veut rompre de peur que cette liaison ne lui devienne funeste.

Je me trompais : le cinquième jour, je le vis paraître chez moi. Il était plus pâle que d'habitude, sans avoir l'air souffrant ; bien loin de là, une expression de bonheur était empreinte sur ses traits. Avant que j'eusse eu le temps de l'interroger, il se jeta à mon cou et me dit sur un ton inspiré :

— Réjouissez-vous, mon frère, vous m'avez rendu chrétien !

A ce moment, l'image du Turc décapité se présenta à ma mémoire, et je reculai épouvanté.

Mais lui, sans en tenir compte, tira de dessous sa pelisse rouge l'*Imitation de Jésus-Christ*, et couvrant le livre de baisers :

— Depuis trois jours, dit-il, je l'ai relu vingt fois. Voilà pourquoi vous ne m'avez pas revu plus tôt. Dès la première lecture la lumière est descendue du ciel dans mon âme, et j'ai compris que Mahomet n'est qu'un imposteur !

— Silence, malheureux ! Si on vous entendait !

— Jésus-Christ n'a pas craint la mort, lui, et je veux l'imiter.

— Avez-vous déjà parlé à d'autres qu'à moi ?

— J'ai annoncé la bonne nouvelle à ceux de mes compagnons d'esclavage qui habitent avec moi à Constantinople. Je leur ai dit que j'allais me faire baptiser et je les ai invités à me suivre. Les insensés ! ils ne m'ont pas compris, et ils ont eu pitié de moi comme d'un fou !

— N'importe, ils parleront, et alors...

— La seule grâce que je leur demande, c'est d'être crucifié... comme le fut le divin Maître.

En lui prêtant le livre, j'avais espéré que cette lecture produirait de l'impression sur l'âme élevée d'Ali, mais je n'avais pas tenu compte de l'énergie plus que commune de son caractère, et je n'avais pas prévu une de ces conversions rapides, instantanées, sublimes, qui se précipitent au-devant de la

mort. En présence d'un pareil danger, je compris qu'il ne fallait pas lutter contre l'exaltation du jeune néophyte. J'employai la douceur. Je lui témoignai combien j'étais heureux de voir le miracle qui s'était opéré en lui ; mais j'ajoutai qu'il ne suffisait pas de se dire chrétien, pour être digne de ce nom, qu'il fallait, avant de s'en faire gloire, avoir fait ses preuves par la pratique des vertus dont le Christ nous a donné l'exemple. Enfin, sans mettre en doute la sincérité de sa foi, je lui fis sentir qu'il fallait voir si elle serait aussi durable que vive, et si elle résisterait aux séductions des anciennes erreurs et à l'empire des premières croyances. Lui demander plus qu'il n'avait fait encore, c'était le seul moyen de soumettre cette âme robuste et primitive. Il entendit raison, et je parvins à lui faire promettre qu'il ne me quitterait pas avant d'avoir passé par les épreuves nécessaires.

Il s'en offrit bientôt une nouvelle qui fut décisive. Sans qu'Ali en sût encore rien, le pacha, son maître, était mort des suites de ses blessures en Asie-Mineure. En mourant, il avait laissé un testament par lequel il affranchissait tous ses esclaves. Ali surtout avait été l'objet de ses dernières attentions, il avait constitué en sa faveur un legs de cinquante mille piastres dans sa succession ; il avait fait plus, il avait obtenu pour lui un grade d'officier dans la garde impériale. Tous les journaux de Constantinople publièrent cette nouvelle qui fit sensation dans la ville, et ce fut par la voie des feuilles publiques que j'en eus connaissance.

J'hésitai longtemps avant de la communiquer à Ali. Il a bravé la mort, me disais-je, mais alors il était esclave et pauvre. Maintenant que le voilà libre et riche, aura-t-il la force de résister à la tentation ?

Je me décidai enfin à lui donner le journal. Il lut avec des yeux remplis de larmes le passage qui lui apprenait la mort de son bienfaiteur. En continuant, un rayon de joie éclaira sa figure, le sang monta à ses yeux, sa poitrine était oppressée sous le poids du bonheur, et je désespérai de lui.

Après un assez long silence, il se leva brusquement et s'écria :

— Merci, mon Dieu, qui n'avez pas tardé

à m'offrir une occasion de vous prouver ma fidélité!

— Vous refusez? lui dis-je avec admiration.

— Je refuse tout, excepté ma liberté que je consacre à Dieu, et que j'ai bien le droit d'accepter, puisque j'en paye plus que le prix à mes cohéritiers, à qui j'abandonne mon legs. Le sacrifice qui me coûte le plus, ajoutait-il en souriant, c'est l'abandon de mon grade dans l'armée.

— Qu'à cela ne tienne, lui répondis-je, il y a aussi une armée en France; vous êtes jeune, et mon pays est hospitalier pour les étrangers.

Deux jours après, Ali et moi, nous montions à bord d'un bateau à vapeur qui nous conduisit à Marseille. Il était temps, le bruit de sa conversion s'était répandu, et la justice, instruite du lieu de sa retraite, faisait une descente chez moi au moment même où nous nous embarquions.

Cinq ans plus tard, Ali devenait un des meilleurs officiers de l'armée française.

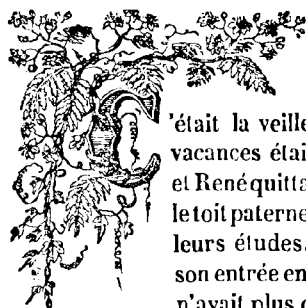
Je regrettai, je l'avoue, d'être obligé de quitter si brusquement Constantinople, avant d'avoir eu le temps de mieux étudier les mœurs turques.

— Consolez-vous, me dit Ali pendant la traversée, ce que vous avez vu suffit pour vous faire comprendre le reste. En tout, les Mahométans font le contraire de ce que vous faites, vous autres, Européens. Ainsi, en entrant dans une maison, vous ôtez vos chapeaux; eux, ils ôtent leurs souliers. Vous portez les cheveux longs et la barbe courte, ils se rasent les cheveux et laissent croître leur barbe; vous buvez du vin, ils ne boivent que de l'eau; vous fumez le cigare, ils fument la longue pipe. Vos vêtements sont courts et sombres, ils se couvrent d'habits longs et recherchent les couleurs les plus éclatantes. Vos femmes sortent le visage découvert, les leurs ne sortent que voilées. Vous êtes avides de liberté, ils ne connaissent que le despotisme. Vous aimez l'agitation et tout chez vous est disposé pour le mouvement; ils aiment le calme et tout chez eux est organisé pour le repos. Vous vivez debout au sein de l'activité, ils vivent couchés dans les bras de la paresse.

Dans la suite, j'eus occasion de retourner à Constantinople, et je pus me convaincre par moi-même de l'exactitude de tout ce que m'avait dit Ali.

CHARLES EMMANUEL.

LA PROIE POUR L'OMBRE.



— C'était la veille du départ, les vacances étaient finies: Paul et René quittaient le lendemain le toit paternel pour reprendre leurs études. René allait faire son entrée en quatrième; Paul n'avait plus devant lui que sa philosophie, dernière année de collège.

René était couché déjà dans le cabinet voisin de la chambre de son père. — Comme René ne dormait pas, il entendit ce qui suit.

C'était la voix du père, M. Cartier :

— J'ai reculé jusqu'au jour de ton départ, Paul, une conversation pénible, mais d'un intérêt bien sérieux. Je crois n'avoir pas besoin de faire appel à toute ton attention: je vais parler à ta raison et à ton cœur.

— Je vous écoute, mon père.

— J'avais rêvé pour ton frère et pour toi, mon enfant, autre chose que la position modeste de ton père et du mien, — autre chose et mieux qu'une place dans un comptoir de petit marchand de nouveautés. J'ai voulu vous

faire donner une éducation qui vous permit d'aspirer à tout, et je n'ai rien négligé dans ce but, objet constant des préoccupations de ta mère et de mes inquiétudes : tu pourras reconnaître un jour quels labeurs, quelles privations l'espoir de réaliser un vœu si cher nous a coûté. Mais, comme si toute faute devait trouver en elle sa punition, comme si je devais racheter cet orgueil de mon affection paternelle, mes rêves si tendrement caressés s'évanouissent aujourd'hui, et une nécessité impérieuse, implacable, vient me rappeler à une réalité plus humble.

Tous mes efforts, toutes mes veilles, se trouvent perdus au dernier moment, lorsqu'ils allaient porter leur fruit. Les affaires ont été de plus en plus malheureuses pour moi dans ces dernières années, et notre position est telle aujourd'hui, mon enfant, que je viens, au nom de ta mère, au nom de ton frère, en qui nous pourrions peut-être réaliser les espérances placées en toi; au nom de ta jeune sœur, à l'avenir de laquelle il faut dès à présent penser, te demander de renoncer à la carrière qui t'attendait. Ce n'est plus un état libéral et brillant que ton père peut te donner aujourd'hui : c'est une vie de travail obscure et monotone, une existence d'abnégation et de sacrifice; c'est avec un regret d'autant plus amer que je te le demande, que tes progrès ont été plus brillants et que ton intelligence, malgré quelque légèreté d'esprit, n'a jamais failli devant les difficultés de l'étude.

Paul écoutait, les yeux baissés, la poitrine haletante, cette révélation si inattendue qui semblait le foudroyer. Paul n'avait pas le cœur mauvais; mais, comme son père venait de le dire, c'était un esprit un peu léger : ses succès scolaires l'avaient enivré. Combien de fois, au dortoir, pendant que ses camarades dormaient, n'avait-il pas souri, gonflé de vanité et de joie, à ces triomphes qu'il se voyait poursuivre dans le monde! Aucune hauteur que son imagination ne pût atteindre, nul obstacle qu'il ne pût dompter, et, dans les rêves de son ambition d'enfant, il mesurait son avenir, non sur les forces humaines, mais sur ses désirs sans horizon...

— Je dois tout te dire, reprit M. Cartier,

et ne rien celer à ta résignation des épreuves qui lui sont réservées. C'est demain que ta vie nouvelle va commencer, demain qu'il faut dire un éternel adieu à des espérances impossibles. Je ne puis plus garder mon commis et tu vas le remplacer : ton sommeil sera court et tes journées pénibles. Si ton père fera tout pour t'alléger un travail rebutant, tu auras néanmoins à soutenir contre toi-même une lutte difficile et de chaque instant. Mais si les commencements te semblent durs, la carrière devant toi sera honorable, et tu auras cette consolation de te dire : Je gagne ma vie, j'assure l'avenir de ma sœur et de mon frère, je console mes parents dans leur vieillesse, je fais mon devoir en brave enfant et en homme de cœur! — Et fasse Dieu, ô mon fils, que ce devoir ne te soit jamais rendu plus pénible, et que cette épreuve ne te soit point réservée de regretter chez les étrangers la maison de ton père!...

Paul pleurait, ses lèvres tremblantes ne pouvaient laisser tomber l'acquiescement que le regard paternel y cherchait avec anxiété.

M. Cartier soupira.

— Tu ne réponds pas, Paul?...

— Je ferai votre volonté, mon père, répondit-il en sanglotant; mais, murmura-t-il, qui me donnera la force de vous obéir?...

M. Cartier laissa tomber sa tête entre ses mains.

Une caresse la lui fit relever : René était là, qui venait de quitter son lit et embrassait son père, en tenant dans sa main la main de son frère aîné :

— Mon bien-aimé père, dit-il, laissez Paul achever des études presque terminées; que le fruit de tous les sacrifices que vous avez faits pour lui ne soit point perdu. Je le remplacerai ici, moi. Si l'âge me manque, j'aurai bon courage et bonne volonté. Mes études sont à peine commencées; je puis bien mieux que Paul renoncer à ce que vous m'avez fait apprendre : il n'y a pas grande perte! ajouta-t-il en souriant.

Le père serra l'enfant contre son sein :

— Mais, mon pauvre enfant, dit-il, auras-tu la force de supporter un pareil travail? Seras-tu assez raisonnable pour faire le métier d'un homme et me suppléer au besoin,

car ma santé s'en va? — Et ne regretteras-tu pas ce dont tu offres si généreusement l'abandon? car, je le sais, tu aimes l'étude; tes maîtres sont très-contents de toi...

— Je vous aime et j'aime Paul avant tout. Pensez donc, mon père, que dans un an il aura fini ses classes, lui, et que bientôt il peut être avocat! Il vaut bien mieux que je sois marchand pour lui. Et puis, si je renonce à mes travaux, n'aurai-je pas la douceur d'être toujours près de ma mère et de vous? Accordez-moi cela, mon père, et vous verrez quelle satisfaction je vous donnerai!

M. Cartier regardait Paul — qui ne levait pas les yeux. — Une pensée cruelle traversa le cerveau du père...

Le lendemain, Paul retourna seul au collège...

II

Quelques mois après un coup funeste vint frapper la famille Cartier : M. Cartier, usé par une vie laborieuse et ses inquiétudes de négociant et de père, mourut entre les bras de sa femme et de ses enfants, — de sa fille, et de René, veux-je dire, car Paul n'était pas là...

Cette mort détermina la ruine de la maison, atteinte par des pertes commerciales trop sensibles, et que l'activité de son chef, aidée du dévouement absolu du jeune René, avait pu à peine soutenir jusque-là. De sa liquidation il resta au plus à la veuve de quoi vivre pendant quelques années avec sa fille; et ainsi se trouva accompli le triste pressentiment du père : « Fasse Dieu que tu n'aies jamais à regretter chez les étrangers la maison paternelle!... »

René entra comme commis dans une forte maison de nouveautés qui avait eu des relations avec celle de son père. Le changement fut dur, et le digne garçon eut besoin de tout son courage. Au lieu de l'appui paternel qu'il avait eu jusque-là, affectueux et solide; au lieu des tendres soins de sa mère et des caresses de sa sœur, il se trouvait en face de visages froids et graves, dédaignant de récompenser d'un sourire le zèle d'un employé,

et inflexibles au moindre oubli. Au lieu de sa petite chambre, de son petit lit chaud et sain, un lit bien simple dans une mansarde. Il lui fallait se lever avant le jour et se soumettre aux travaux les plus pénibles, balayer les magasins, nettoyer les montres; car l'initiation commerciale est inflexible et ne permet de passer aucun échelon. Il n'avait même pas la consolation de retremper ses forces dans la tendresse de sa mère et de sa sœur, qu'il lui était permis à peine d'embrasser une fois chaque semaine, le dimanche.

René subissait ces nécessités avec toute la force que pouvait lui donner son amour pour sa mère et sa sœur. Il se sentait encore soutenu par la pensée que, grâce à lui, son frère au moins pourrait arriver sans doute à cette position que tous les deux n'avaient pu atteindre; et lorsque le soir, harassé des fatigues de la journée, il avait gagné sa chambre, il s'endormait le cœur paisible.

Cependant, que faisait Paul?

Paul avait quitté le collège. La catastrophe qui avait précipité les événements en le privant de son père devait apporter dans son avenir une grave modification. L'assistance de la famille lui manquait au moment où il avait peut-être le plus besoin d'elle, car, ces études terminées, il fallait les faire servir à d'autres études, ce n'était que la première étape d'une route à peine commencée, les éléments d'autres travaux longs encore et coûteux. Or, Paul ne pouvait attendre de sa mère, réduite au plus modeste douaire, les moyens de faire son droit. Il lui fallait tout d'un coup et sans préparation demander son existence à son savoir, et vivre de la fleur qui n'avait pas le temps de devenir fruit.

C'est peut-être dans la vie humaine l'épreuve la plus difficile, et l'ouvrier, avec son état manuel et malgré les mortes saisons, est plus heureux alors que le fils de famille qui, inhabile à la vie militante et réelle qu'on n'a pu lui apprendre au collège, se trouve avoir pour toutes ressources des connaissances dont la nécessité et l'application ne sont pas aussi immédiates que le savoir du menuisier ou du tourneur.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIE.



Ah! mes pauvres enfants, mes chers petits auditeurs, vous voyez un vieux bonhomme bien éclopé, bien fatigué, bien torturé. J'ai souffert horriblement depuis que nous n'avons causé ensemble. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement avec un affreux temps comme celui qu'il a fait pendant tout ce mois? Ah! c'est une bien méchante lune que la lune rousse, comme on l'appelle, je ne sais pas trop pourquoi.

Quelques savants prétendent que ce n'est pas à l'influence de la lune qu'on doit le beau ou le vilain temps, je n'en sais rien; je ne suis pas un savant, moi: je ne suis qu'un vieux conteur. Mais, s'il en est ainsi, la lune rousse est plus à plaindre qu'à blâmer; car, comme il fait presque toujours un fort mauvais temps durant son règne, c'est sur elle que retombent toutes les malédictions; c'est à elle qu'on s'en prend de tout le mal, et chacun la détecte du plus profond de son cœur. Ce que c'est que d'avoir du guignon et d'être mal placé dans ce monde!

Toujours est-il que, si c'est une injustice, je l'ai commise et je m'en accuse, car j'ai maudit la lune rousse de tout mon cœur, pendant le peu de temps que me laissait pour cela l'intervalle entre mes douleurs. Enfin, si j'en crois mon baromètre, — car l'âge nous met dans le corps, à nous autres pauvres vieillards, un baromètre bien différent de celui que vous voyez dans la salle à manger ou dans le cabinet de votre père, mes petits amis, mais non moins certain que lui, ce sont nos douleurs, qui s'apaisent quand doit venir le beau temps, et qui se font sentir pour annoncer le mauvais; donc, si j'en crois mon baromètre, nous allons jouir enfin du printemps

et revoir briller le soleil, qui depuis si longtemps joue à cache-cache avec nous. Oui, j'ai senti mes jambes plus souples, — et je les crois, elles ne m'ont jamais trompé; — bientôt vous pourrez courir, bondir et sauter dans les beaux jardins, à l'ombre de leurs arbres. Car, malgré la lune rousse et en dépit du soleil presque invisible, les feuilles ont poussé tant bien que mal, et nous aurons au moins de l'ombre si nous n'avons pas de fruits.

Pas de fruits! vous écriez-vous en faisant une charmante petite moue. Oh! ne me dites pas non... je vous ai entendus, et je vous vois. Pas de fruits, oui, mes jeunes petits gourmands, ou au moins fort peu. Ah! je sais bien que c'est une triste nouvelle que je vous apporte là; mais que voulez-vous? je ne sais pas mentir, moi.

Allons, vous voilà tout déconfits! Voyons, voyons, ne vous désolez pas, il y en aura bien toujours un peu. Mais les abricots, ces bons abricots que vous aimez tant; mais les pêches, ces bonnes pêches veloutées et rouges comme vos joues fraîches, seront en bien petit nombre cette année. Mais qui donc les a emportées? qui vous a joué ce méchant tour? Allez le demander aux petites gelées qu'a amenées la lune rousse.

Oh! la vilaine lune rousse!

A propos de lune, je me rappelle une naïveté que j'ai entendu faire par un enfant comme vous, et qui est ici même. Oh! qu'il ne craigne rien: je ne le nommerai pas, on s'est assez moqué de lui chez son papa, et je ne voudrais pour rien au monde qu'on recommençât les moqueries ici. Mais, sans le nommer, je puis bien vous rapporter la naïveté en question... Et, au fait, pourquoi s'en étonner?... qui sera naïf si ce n'est un enfant?

Il y a deux ou trois jours, j'étais allé clopin-clopant faire une visite au père de cet enfant.

— Ah ! voilà le père André ! voilà le père André ! s'est écrié celui-ci en venant au-devant de moi dès qu'il m'aperçut.

— Eh bien ! me demanda le père, comment allez-vous ?

— *Couci-couci !* répondis-je... cette diable de goutte me fait faire des grimaces affreuses... ce qui me rend fort laid...

— Rassurez-vous, reprit le père... cela ne durera pas... C'est cette odieuse lune rousse qui entretient vos douleurs... Mais c'est demain nouvelle lune...

— Dis donc, papa, fit l'enfant aussitôt... quand il y a des nouvelles lunes... qu'est-ce qu'on fait donc des anciennes ?

Je vous laisse à penser si on rit de sa question. Le pauvre petit avait compris que lorsqu'on n'était pas content d'une lune, on la renvoyait pour en prendre une nouvelle, ainsi qu'il avait vu faire pour les domestiques. Pourtant il nous regardait rire sans comprendre ce qui pouvait exciter notre hilarité.

— Voyous, dis-je au père, il ne s'agit pas de rire ; il faut expliquer à cet enfant ce que signifie le mot *nouvelle lune*, sans quoi il recommencera cette naïveté devant des étrangers qui se moqueront de lui.

— Vous avez raison, mon ami, reprit le père, qui lui dit : — Vois-tu, mon garçon, la lune opère ses révolutions annuelles en diverses phases, et c'est chacune de ces phases qu'on appelle une nouvelle lune.

— Ainsi, c'est toujours la même lune ? demanda l'enfant.

— Parbleu ! tu sais bien qu'il n'y en a pas plusieurs.

— Oh ! papa, explique-moi ça, je t'en prie.

— Tiens, demande au père André, répondit le père.

Je ne suis pas un savant, mais je sais assez d'astronomie pour faire comprendre à un enfant qu'il n'y a qu'une lune ; c'est ce que j'ai fait. Mais l'enfant me pressait de questions, si bien que je fus forcé de lui dire :

— Ah ! mon petit ami, tu m'en demandes bien long. Tiens, je te dirais tout cela que tu ne me comprendrais peut-être pas comme je le désirerais. Aussi, attends un peu, et j'irai

trouver notre collaborateur, M. Jules de la Teste. Je ne suis qu'un vieux bonhomme, mais il me recevra bien, et je suis sûr que, sur ma prière, il consentira quelqu'un de ces jours à vous parler du cours des astres dans un de ses articles si instructifs et si pittoresques.

Ma foi, je me suis risqué ; j'ai fait la visite et j'ai obtenu la promesse en question, car j'ai pensé à vous tous et je me suis dit : De cette façon, mes petits amis profiteront de l'explication.

N'est-ce pas que c'est une bonne nouvelle ? Aussi pour la peine, vous allez me laisser vous faire une petite leçon. Hein ? le voulez-vous ?... Qui ne dit mot consent... va donc pour la leçon !

Vous êtes tous, pris individuellement, de charmants enfants, et Dieu me garde de dire le contraire, et de mettre un seul instant en doute votre bon cœur ; mais convenez que lorsque vous êtes réunis en masse vous ne valez pas grand'chose.

Comment ? vous ne voulez pas convenir de cela ? Eh bien, je vais vous faire rougir, je vous en prévient, car du fond de vos pensions sont arrivés jusqu'à moi certains détails dont vous allez être bien étonnés de me voir instruit.

Qu'est-ce que vous appelez : *mettre un camarade en quarantaine* ? Hein ? je vous y prends... répondez, si vous l'osez...

Ah ! ah !... vous voyez que tout vieux qu'il est, le père André est encore au courant de ce qui regarde l'enfance.

Mettre un camarade en quarantaine, c'est en faire un souffre-douleurs. Pauvre enfant ! quand le soleil de mai rendant un peu d'élasticité à vos membres engourdis naguère par le froid, il vous prend des démangeaisons de frapper sur quelque chose, comme il se trouve à propos sous votre main ! Une punition justement méritée vient-elle à vous atteindre, malheur à lui s'il se rencontre alors sur vos pas ! Vous épanchez sur lui votre colère, et vous vous vengez, en le tourmentant de ce que vous appelez la barbarie du maître. C'est pour lui que sont tous vos sarcasmes, toutes vos moqueries, toutes vos espiègleries, tous vos coups de poing

perdus et vos bourrades les plus dures.

Pauvre enfant ! défense est faite à chacun parmi les écoliers de causer avec lui pendant les récréations, d'en faire son ami, de lui venir en aide, de lui prêter la moindre chose, soit du papier, soit de l'encre, soit un livre.

Pauvre petit ! pauvre petit ! dont vous faites un paria au milieu de votre petit monde déjà injuste.

Et pourquoi, la plupart du temps ? Parce que le jour de son entrée à la pension, son visage vous aura déplu, parce que, nouveau venu et plus raisonnable que vous peut-être, il aura refusé de prendre part à un complot.

Oh ! je le répète, quand vous faites cela, vous ne valez pas grand'chose. Et de quel droit le faites-vous ? Qui vous a donné la puissance de mettre hors la loi de vos récréations un malheureux petit bonhomme qui ne demanderait pas mieux que de vous aimer peut-être et que vous repoussez sans pitié en lui apprenant à haïr ?

Ah ! mes chers petits, tenez, je veux croire qu'à vos pensions vous n'avez pas de camarades mis en *quarantaine* ; mais si cela était par hasard, je vous en conjure, soyez assez hardis pour aller lui parler des premiers, pour braver l'opinion de vos camarades, afin de faire cesser une injustice, et vous serez de courageux enfants. Tenez, écoutez la simple et touchante histoire que je vais vous dire à ce propos, et voyez combien il faut que soit cruelle la position que vous faites à ces pauvres petits parias pour qu'ils en arrivent là.

Le jeune H*** était entré depuis deux mois dans la pension C***, et dès l'abord ses camarades l'avaient mis en *quarantaine*, sans autre motif que sa laideur ; le pauvre enfant n'était pas beau en effet.

Un jour son père reçoit de lui une lettre ainsi conçue :

« Mon cher papa,

• Je ne sais ce que j'ai fait à mes camarades, mais depuis que je suis ici aucun ne m'a encore parlé et ils m'ont mis en *quarantaine*. Il faut que je sois bien repoussant pour qu'ils agissent ainsi et je vois bien que lorsque je serai grand ce sera la même chose dans le monde. J'ai trop de chagrin, je ne pourrais pas supporter cela. Ne m'en veux pas, mon bon, mon cher papa, je suis sûr que je vais te faire de la peine, parce que tu m'aimes, toi... mais je voudrais bien mourir... »

Au reçu de cette lettre touchante pour tous, mais effrayante pour un père, celui-ci arrive effaré, demande son fils et le trouve les lèvres toutes noircies.

— Ah ! papa !... te voilà, quel bonheur !... Je pourrai donc te voir avant...

Le père, qui craint de comprendre, la questionne, et apprend que le pauvre petit a avalé le contenu de son petit encrier.

Il avait cru s'empoisonner, et en avait été quitte pour un mal de cœur. Le malheureux père s'est empressé d'emmener son fils, qui, remis dans une autre pension, y est aimé et estimé de ses camarades, et qui, maintenant qu'il est le plus heureux des écoliers, bénit le peu de capacité des cornets de collégiens.

Eh bien ! que pensez-vous de cela, mes petits amis, et croyez-vous encore que Dieu vous ait donné le droit de disposer ainsi du sort d'un camarade ?

Mais mon simple exemple a suffi, je connais votre cœur et je suis sûr qu'il n'y en a pas un seul capable de mettre un camarade en *quarantaine* parmi les charmants petits auditeurs du

Père ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPHEMÉRIQUE.

1^{er}. Mercredi. S. Philippe et S. Jacques. — Le célèbre financier Law, Ecossais, établi en France un papier-monnaie; le siège de la banque de Law est dans la rue Quincampoix. La fureur de l'agiotage s'empare alors des Parisiens qui se pressent dans la rue Quincampoix. Les *bons du Mississipi*, création de Law, sont bientôt en faveur. Cet étranger gagne à ce jeu une fortune incalculable. L'établissement de la banque de Law a lieu le 1^{er} mai 1716.

2. Jeudi. S. Athanase. — Le traité d'Aix-la-Chapelle, entre la France et l'Espagne, est conclu le 2 mai 1668. Par ce traité Louis XIV, contre lequel l'Angleterre, la Suède et la Hollande, inquiètes de ses succès, s'étaient alliées, rend à l'Espagne la Franche-Comté qu'il lui avait prise en trois semaines, et garde la Flandre qu'il avait soumise en trois mois.

3. Vendredi. Invention de la sainte Croix. — C'est le 3 mai 1814 que Louis XVIII fit sa première entrée à Paris.

4. Samedi. Sainte Monique. — Ferdinand VII renverse le gouvernement constitutionnel en Espagne, le 4 mai 1814.

5. Dimanche. Convention. — Napoléon, après avoir rempli le monde du bruit de son nom, meurt isolé sur le rocher de Sainte-Hélène, le 5 mai 1821.

6. Lundi. ROGATIONS. — Rome est prise et pillée par le connétable de Bourbon qui a passé au service des impériaux, le 6 mai 1527. Gonzalve de Cordoue commande les Espagnols alliés aux impériaux.

7. Mardi. S. Stanislas. — Pierre le Grand, de Russie, a commencé ses voyages chez les nations de l'Europe. Il arrive à Paris le 7 mai 1717.

8. Mercredi. S. Désiré. — Le 8 mai 1842 a lieu sur le chemin de fer de Paris à Versailles une horrible catastrophe qui coûte la vie à un grand nombre de victimes. L'amiral Dumont d'Urville, célèbre par ses voyages, y

trouve la mort; lui que l'Océan avait respecté, que les maladies des climats lointains avaient épargné, par une triste fatalité périt par le feu à deux lieues de Paris!

9. Jeudi. ASCENSION. — Trois compétiteurs parmi les chefs des croisés prétendaient à l'empire de Constantinople. C'étaient Baudouin, comte de Flandre, le doge Henri Dandolo, et Boniface, marquis de Montferrat, Baudouin l'emporte sur ses rivaux, et est proclamé empereur de Constantinople, dans l'église de Sainte-Sophie, le 9 mai 1204.

10. Vendredi. S. Gontran. — Le 10 mai fut livrée la bataille du pont de Lodi, pendant la campagne d'Italie de 1796.

11. Samedi. S. Martin. — Le continent de l'Amérique est découvert le 11 mai 1497, par Améric Vespuce, qui lui donne son nom.

12. Dimanche. Octave de l'Ascension. — Henri III, inquiet des progrès de la Ligue, veut frapper un grand coup : le 12 mai 1588, dès la pointe du jour, il fait entrer dans Paris quatre mille Suisses qu'il avait mandés de Lagny afin de les loger au faubourg Saint-Denis. Ils avaient été distribués avec les gardes de la ville dans divers quartiers. Le parti de la Ligue, à ces nouvelles, se rassemble, tend les chaînes de chaque rue, les fortifie avec des tonneaux pleins de terre, et forme ainsi des barricades dont la première est établie place Maubert. Un Suisse ayant tiré un coup de mousquet, la bataille s'engage. Henri III, effrayé, envoie prier le duc de Guise d'arrêter le combat et de calmer le conseil des Seize qui dirige la Ligue, mais il est trop tard. Le lendemain 13 mai Henri III se sauvait de Paris et quittait les Tuileries, qu'il ne devait plus revoir, pour se rendre à Saint-Cloud, où il ne tarda pas à être assassiné par Jacques Clément. C'est cette journée qu'on appelle la journée des Barricades.

13. Lundi. S. Servais. — Jean Barneveldt, grand pensionnaire de Hollande, parvient à faire reconnaître l'indépendance des Provin-

ces-Unies. Maurice de Nassau, prince d'Orange, jaloux de la position de Barneveldt qui nuit à son ambition, le fait arrêter et condamner à mort. Il est exécuté le 13 mai 1619.

14. Mardi. S. Paoli. — Henri IV, passant en carrosse dans la rue de la Féronnerie, est assassiné par Ravaillac le 14 mai 1610.

15. Mercredi. S. Isidore. — Charles Perrault, qui écrivit pour les enfants d'un autre siècle ces jolis contes de fées que vous lisez encore et que nous avons tous lus, ces contes charmants et naïfs qui faisaient dire à Lafontaine :

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême ;

Charles Perrault est mort le 15 mai 1703.

16. Jeudi. S. Honoré. — Jean Népomucène, aumônier, est précipité, pieds et mains liés, dans la Moldau, par les gardes de l'empereur Wenceslas, parce qu'il avait refusé de révéler la confession de l'impératrice, le 16 mai 1385. Le corps de Jean Népomucène fut retiré du fleuve et adoré par le peuple dans l'église métropolitaine. Il fut mis au rang des saints du vivant même de l'empereur.

17. Vendredi. S. Pascal. — Réunion des Etats romains à l'Empire, décrétée par Napoléon à Vienne, le 17 mai 1809.

18. Samedi. Vigile. — Le sénat défère à Napoléon le titre d'empereur, le 18 mai 1804.

19. *Dimanche*. PENTECOTE. — Anne de Boleyn, épouse de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui, pour s'unir à elle, avait divorcé avec Catherine d'Aragon, est décapitée le 19 mai 1536. Le lendemain du supplice de sa seconde femme, Henri VIII épousait Jeanne Seymour.

20. Lundi. S. Bernard. — Charles-Louis Sand, étudiant allemand, poignarda Kotzebue, écrivain politique, accusé par les patriotes d'être l'espion de l'empereur Alexandre. Condamné à mort pour son crime, il fut exécuté le 20 mai 1820, et regardé comme un martyr par les étudiants de l'Allemagne.

21. Mardi. S. Hostie. — Révolte à Saint-Domingue ; les nègres massacrent les blancs, le 21 mai 1793.

22. Mercredi. Quatre Temps. — Le maréchal Duroc, le lendemain de la bataille de Bautzen, est tué par un boulet aux côtés de l'empereur, pendant une poursuite que l'on donnait aux ennemis, le 22 mai 1813.

23. Jeudi. S. Didier. — La bataille de Rocroy est gagnée par le prince de Condé, sous Louis XIV, le 23 mai 1643.

24. Vendredi. S. Donatien. — Les Russes sont chassés de Cracovie par les Polonais qui se déclarent indépendants et reconnaissent Kosciusko pour chef.

25. Samedi. S. Urbain. — Babœuf et Darthé, derniers chefs du parti démocratique sous le Directoire, sont condamnés à mort, et se frappent l'un l'autre d'un coup de poignard en entendant leur condamnation, le 25 mai 1797.

26. *Dimanche*. TRINITÉ. — Le czar Pierre le Grand jette les fondements de Saint-Petersbourg, le 26 mai 1703.

27. Lundi. S. Hilaire. — L'Espagne entière se révolte contre la domination française. Le signal de l'insurrection est donné le 27 mai 1808.

28. Mardi. S. Germain. — L'impératrice Joséphine, première femme de Napoléon, meurt le 28 mai 1814.

29. Mercredi. S. Marcellin. — Le pape Jean XXIII est déposé par le concile de Constance. Tandis que le concile délibère pour exiger de lui une bulle d'abdication, il se sauve déguisé en palefrenier. Son élection n'avait pas été faite dans les formes voulues.

30. Jeudi. FÊTE-DIEU. — Ce jour est à jamais mémorable dans les fastes de l'histoire par le supplice de Jeanne d'Arc. La paysanne de Vaucouleurs, qui se transforma en héroïne pour arracher la France aux Anglais, après avoir conduit les troupes de Charles VII de victoire en victoire, vient perdre la liberté devant Compiègne, en faisant une sortie. Elle est prise par les Anglais qui, pour se venger d'elle, l'accusent de sorcellerie et la font condamner à mort. Elle est brûlée à Rouen le 30 mai 1431.

31. Vendredi. Sainte Pétronille. — Haydn, le célèbre compositeur allemand, était fils d'un pauvre charbon du village de Rohrau ; il mourut le 31 mai 1809.

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

UNE LONGUE VIE.

Un des plus rares exemples de longévité est offert par un Anglais, nommé Thomas Parr, dont on voit le tombeau dans l'abbaye de Westminster, où il repose en compagnie des rois et des grands hommes de l'Angleterre. Sur la pierre qui le couvre, on lit l'inscription suivante : *Ci-gît Thomas Parr, du village de Salop, né en 1485. Il a vécu sous dix règnes : Édouard IV, Édouard V, Richard III, Henri VII, Henri VIII, Édouard VI, la reine Marie, la reine Elisabeth, le roi Jacques, et le roi Charles. — Il est mort âgé de 152 ans, et a été enterré ici le 13 novembre 1655.* Richard Cromwell, fils du protecteur qui avait fait trancher la tête à Charles I^{er}, voyant cette inscription, dans l'abbaye de Westminster, demanda au doyen : — *Et depuis quand, monsieur, mesure-t-on la vie à l'aune ?* — *Depuis que votre père l'a rendue si courte !* répondit hardiment le doyen.

UN BIENFAITEUR.

Lesage, l'auteur de *Gil-Blas*, était le premier sourd qu'on eût vu gai. Sa gaieté même

était caustique ; il semblait se réjouir de son incommodité : il ne pouvait entendre qu'avec un cornet. — *Voilà mon bienfaiteur, disait-il souvent en tirant son cornet de sa poche. Je vais dans une maison ; espérant y rencontrer des gens d'esprit, je fais usage de mon cornet ; si je vois que ce ne sont que des sots, aussitôt je le resserre en disant : Parlez, parlez toujours, je vous défie de m'ennuyer !*

GARE ! GARE !

Un paysan chargé de fagots criait dans les rues : *Gare ! gare !* — Un petit-maitre, en passant, est accroché par les fagots et son habit est déchiré. Il veut en être payé, et conduit l'homme chez le commissaire. Le paysan, pour toute défense, ouvre la bouche sans prononcer une parole : — « *Etes-vous muet, mon ami ?* » lui demande le commissaire. — Non, non, monsieur, dit aussitôt le plaignant, il fait le muet pour vous apitoyer, mais quand je l'ai rencontré dans la rue il criait à tue-tête : *Gare ! gare !* — Ah ! cela étant, vous avez tort de vous plaindre, fit le commissaire, renvoyant les parties.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Notre grande surprise de ce jour est divisée en deux parties ou planches :

— La première contient deux scènes de silhouettes, ou BANDES DE DÉCOUPURES ;

— La deuxième contient deux modèles différents d'un jeu d'optique, ou RONDELLE MERVEILLEUSE.

PREMIÈRE PLANCHE, OU BANDES DE DÉCOUPURES.

Ces deux bandes, pour lesquelles vous opérerez absolument de la même manière, vous représentent, l'une : une noce de village ; l'autre : des joueurs de quilles.

Pour obtenir l'effet que ces bandes doivent produire, calquez-les (toujours pour conserver votre dessin original) et collez votre calque sur une feuille de carton mince ; puis, à l'aide de ciseaux et de canifs, découpez chacune d'elles séparément.

Il n'y a pour ainsi dire qu'un point à observer pour bien réussir dans ces découpages : c'est d'ôter avec précision tout ce qui est blanc. — Vous conservez votre cadre noir, vous enlevez tout le blanc qui entoure les personnages, et encore le blanc qui se trouve dans l'in-

téneur de ces mêmes personnages, tel que boutons, cols, bonnets, tabliers, perruques, jabots, etc., etc. ; tout en faisant cela, vous aurez bien soin de ménager les points de contact établis par le dessinateur entre le cadre et les bonshommes, et parfois entre les bonshommes eux-mêmes. Ces adhérences sont nécessaires à la solidité de vos bandes.

Une fois découpées, vous les interposez entre la lumière et une surface unie et blanche, et vous jouissez de la vue de votre scène, dont vous rapetissez ou grandissez les personnages suivant que vous éloignez ou rapprochez votre bande de la lumière.

DEUXIÈME PLANCHE, OU RONDELLE MERVEILLEUSE.

Découpez dans une feuille de carton mince et très-blanc une surface ronde de la dimension de celle dessinée sur votre feuille. D'un côté copiez-y la petite fille et l'oiseau ; de l'autre, au même endroit et dans le même sens que vous le voyez, la cage. Coloriez le tout, si vous le voulez.

Quand votre carton rond aura chacun de ces dessins sur chacune de ses faces, passez une petite ficelle aux deux endroits où vous voyez une étoile, fixez-la solidement, et faites tourner avec rapidité la surface ronde, en la tenant comme vous le voyez dans la figure 3.

Pour la figure 1^{re}, l'oiseau après lequel court la petite fille vous paraîtra dans la cage.

Pour la figure 2, le rosier vous paraîtra dans sa caisse, absolument comme dans la figure 3, qui n'est que la représentation fidèle de l'effet de la figure 2, produit par le mouvement de rotation imprimé à la rondelle de carton.

On peut varier à l'infini les combinaisons de ce petit jeu très-intéressant.

NOTA.

Notre dessinateur nous communique à l'instant une amélioration dans le mécanisme de l'éléphant de notre dernière planche :

Pour le rendre plus mobile et le faire marcher plus facilement, il faut que les deux jambes faisant partie de la figure 2, au lieu de ne former qu'un seul et même tout avec la bande qui les supporte, soient découpées à part, terminées en rond par le bas comme par le haut, et fixées à cette bande de la même manière qu'elles le sont au corps de l'éléphant, c'est-à-dire par un fil arrêté de chaque côté par un nœud. — Ce mode de fixation du bas des jambes permettra à la bande de se mouvoir et d'osciller horizontalement, et l'animal aura une allure, une démarche plus complète qu'auparavant.

Nous espérons que nos abonnés verront, par cette note, quel soin nous apportons pour que rien ne manque dans les jeux que nous leur adressons.

QUESTIONS DU SPHINX.

QUESTION GRAMMATICALE.

Homonyme. Substantif : vous m'aimez et m'embrassez tous les matins quand vous n'êtes point en pension et que vous vivez près de moi ; ou bien, haut dignitaire, je siége à la chambre haute, dans les pays où il y a deux chambres. Adjectif : j'indique l'égalité de rang ou la qualité d'un nombre ; puis, me transformant encore, je deviens verbe et le joueur craint de me prononcer. Enfin, changeant encore d'orthographe et reprenant une des formes précédentes, je suis précédé de la préposition *de*, et alors j'ai l'honneur d'être locution adverbiale.

Prends la peine de me chercher, lecteur, et tu me trouveras.

QUESTION GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE.

Quelle est la ville de France où un de nos rois, très-célèbre dans l'histoire, fut retenu

deux jours et deux nuits, gardé à vue dans une tour, par un puissant duc, son vassal révolté, et dont il ne sortit qu'après avoir signé un traité qui porte le nom de la ville ? La ville semblait destinée à de pareilles félonies, car, bien longtemps avant, un autre roi y était resté prisonnier d'un autre vassal. On demande le nom de la ville, celui des deux rois et celui des deux puissants vassaux ?

QUESTIONS MATHÉMATIQUES.

I

Un enfant a reçu une pièce de cinq sous pour son dimanche ; mais, comme cela ne sonne pas dans sa poche, il demande la monnaie de sa pièce. Son père, pour le satisfaire, lui donne douze pièces de monnaie qui font juste les cinq sous.

Quelles sont ces douze pièces de monnaie ?

II

Un homme né en 1780 a le double de l'âge de son fils, deux fois et demi l'âge de sa belle-fille et dix fois l'âge de son petit-fils.

On demande l'âge de chacun.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

On me nomma *la belle*, et ce surnom m'a fui.
Je fus riche et puissante, et suis moindre aujourd'hui.
— Je ne suis point marais, pourtant l'eau me sillonne ;
Je ne suis point rocher, le flot sur moi bouillonne ;
Je ne suis point navire, et l'onde est mon appui.
— Quoiqu'à l'air, au soleil j'entr'ouvre mes artères,
On trouve en les sondant de bien sombres mystères.
— Chez moi chaque passant se transforme en marin,
Tout sentier fluctue et s'écoule,
Et le sol mouvant qu'on y foule
Fut l'épouse du chef jadis mon souverain !

F. de V...

EXPLICATION DES QUESTIONS DU SPHINX DU DERNIER NUMÉRO.

Question historique. — Henri II, tué par Montgomery dans un tournoi, le 30 juin 1559. Le roi faisait une passe avec Montgomery : la lance de ce dernier se brise et un éclat du bois pénètre dans l'œil du monarque et cause sa mort. L'assassin involontaire, outre l'amertume de ses regrets, eut à subir la colère et les persécutions de Marguerite de Médicis, veuve de Henri II.

Question géographique. — Le nom de la ville est Soissons. C'était le dernier asile de la puissance romaine dans les Gaules, lorsque Clovis, roi des Francs, en chassa Syagrius, le patrice romain, et y établit le siège de son royaume.

Questions mathématiques. — *Première question :* Les 123 douzaines coûteraient 150 francs.

— *Deuxième question :* Pierre avait 56 billes et l'autre joueur 24. Après la partie, Pierre avait 12 billes seulement et l'autre 48.

Enigme de fantaisie. — Le mot est : POLICHINELLE.



à l'administration à Bruxelles.

Porte de Cologne, B. des Croisades, 4.

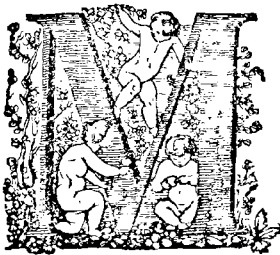
LE JEUNE TAPAGEUR.

L'enfant soufflant et tapant Tru!tu!tu! Dzing! Boum! Boum!
 Le Papa criant Veux tu te taire Alfred!
 La Maman Laisse le jouer, mon ami, il est un peu diable
 La Bonne Ça se voit bien. il fait un bruit d'enfer.

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — SEPTIÈME FEUILLET.

XXV



oncher petit ami, vous avez la langue un peu trop longue; vous parlez sans cesse à tout propos et cela vous attire bien des désagréments. Pendant la classe, au moment où le professeur vous donne votre leçon, tandis que vos camarades écoutent de toutes leurs oreilles, vous détournez leur attention, vous les tirez par le bras ou par la veste afin de leur parler. Il vous est impossible de contenir votre langue pendant une heure entière, et par là, non-seulement vous attrapez des *pensums*, mais encore vous en attirez à vos camarades qui sont fort mécontents. Chez vos parents, dans leur salon, tandis que les grandes personnes causent de choses plus ou moins sérieuses, vous vous jetez à l'étourdie au travers de la conversation, il vous faut placer votre mot, et votre petite langue si bien pendue vous joue de biens méchants tours, car vous vous attirez des rebuffades dans le genre de celles-ci : — Mon petit ami, les enfants bien élevés ne parlent que lorsqu'on les interroge. — Ou bien : — Dieu ! que c'est insupportable d'avoir auprès de soi un petit bavard qui vous coupe sans cesse la parole ! — Et tant d'autres phrases tout aussi peu agréables, mais que vous méritez bien. Ah ! défiez-vous de cette manie de bavarder, car, aujourd'hui que vous n'êtes qu'un enfant, elle vous rend déjà désagréable aux autres, et, si vous n'y prenez garde,

elle vous suivrait dans le monde, où elle vous nuirait beaucoup. Un bavard déplaît toujours : eût-il beaucoup d'esprit, il finit à la longue par fatiguer et bien souvent sa langue trop volubile lui attire de grands désagréments. Craignez le bavardage, la manie de trop parler nuit à la réflexion, et souvent, pour satisfaire au besoin de votre langue qui veut parler quand même, il peut vous arriver de dire des choses capables de compromettre un ami. Et le bavardage, dont vous prendriez l'habitude, après vous avoir fait gagner de nombreux *pensums* au jeune âge, vous causerait de plus graves ennuis dans le monde. Corrigez-vous donc de cette manie de bavarder à tort et à travers, mon petit ami, et pensez quelquefois à cette maxime des sages de la Grèce, qui disaient que, pour être sûr de sa langue, il fallait la tourner sept fois dans sa bouche avant de parler.

XXVI

Mademoiselle, vous avez un petit orgueil qui vous rend fort déplaisante, savez-vous ? Eh quoi ! lorsque votre mère vous conduit aux Tuileries, vous refusez souvent de jouer avec de charmantes petites filles comme vous, sous le seul prétexte qu'elles sont plus simplement mises que vous, qu'elles doivent être pauvres et que vous ne pouvez vous compromettre, vous enfant riche, avec des enfants médiocrement habillés ? Oh ! cela n'est pas bien, mademoiselle ; laissez l'orgueil à de plus grands que vous, s'il leur plaît d'avoir ce travers, ne jugez pas une

compagne à sa mise, et pensez souvent, croyez-moi, que la principale fortune d'une jeune fille de votre âge est dans son bon cœur et sa parfaite éducation.

XXVII

Quand vous pleurez, mon cher garçon,

vous vous essuyez les yeux du revers de votre main et le nez à votre manche. Mais cela n'est pas propre, car vos mains sont souvent sales et votre manche aussi : vous vous ferez venir des boutons au visage. Il me semble que vos parents vous ont donné un mouchoir et que ce n'est pas pour en faire des reliques.

FIN DU SEPTIÈME FEUILLET.

UN ÉTRANGE DÉVOUEMENT.

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIII.



— h ! compère, que faites-vous là, planté le long de ce mur comme un cep de vigne ? N'avez-vous pas peur de voir vos pieds prendre racine et des feuilles pousser au bout de vos doigts ? Par Dieu ! je vous assure que cela ferait fort bien, et qu'un cep de vigne ne serait pas malséant au-dessous de la fenêtre du docteur Reynols.

— Le croyez-vous, l'ami ? fut la seule réponse de l'individu ainsi interpellé.

— Si je le crois, reprit l'autre. Par Dieu ! si je ne le croyais pas, je ne le dirais pas. J'ajouterai même que j'aurais le plus grand plaisir à vous voir transformé en cep de vigne, ce qui à la fois me procurerait un plaisir et me priverait d'un ennui. Le plaisir, ce serait de vous cueillir au bout des doigts quelque belle grappe de raisin que je grugerais, tout en préparant les drogues de maître Reynols ; l'ennui, c'est de vous voir ainsi tous les matins posté là, devant nos fenêtres.

Cette fois l'individu ne répondit pas.

Or, ce petit colloque se tenait de bas en haut, c'est-à-dire que l'interpellant était assis sur le rebord en saillie de la fenêtre du premier étage, tandis que l'interpellé, les pieds

sur le pavé et le dos appuyé au mur, se tenait dans la rue. Maintenant, permettez-moi de vous dire ce qu'étaient ces deux personnages. Celui du premier étage était un jeune gars de vingt ans environ, aux joues corollées, aux cheveux roux et peu soignés, aux vêtements crasseux. Il avait une grande bouche qui laissait voir, en s'ouvrant, une double rangée de dents formidables, de grands bras, de grandes jambes et un grand corps, le tout empaqueté de vêtements de toutes les fabriques et de toutes les nuances, amalgame curieux emprunté à plus d'une garde-robe. Le pourpoint de bure noire avait pu appartenir jadis à un maître écrivain, tandis que le haut-de-chausse vert pomme venait évidemment de la défroque d'un galant commis qui se l'était fait tailler, pour les grands jours, dans un restant de magasin. Le tout avait été acheté à peu de frais par notre jeune gars à quelque revendeur sous les piliers des halles, dont la demeure du docteur Reynols n'était pas éloignée. Notre personnage, ainsi construit et ainsi vêtu, tenait à la fois du campagnard et du savant : du premier par la structure, et du second par le peu de soin des vêtements. En effet, il était l'un et l'autre. Nouvellement débarqué de Joigny, sa patrie,

il était venu à Paris pour étudier la médecine, et était entré chez maître Reynols, un des premiers médecins d'alors. Celui-ci commençait son éducation scientifique en lui faisant piler ses drogues et préparer ses simples. Le jeune gars s'appelait Gauthier, nom auquel les jeunes gens du quartier, ses voisins, avaient, en raison de ses grosses joues sans doute, ajouté le sobriquet de *la Frimousse*, sous lequel il était plus généralement connu, et que nous lui conserverons pour ne rien déranger à ses habitudes. C'était, du reste, un charmant garçon, bon de nature, insouciant du présent, ignorant de l'avenir, et auquel une certaine dose d'esprit naturel et de gaieté franche avait assuré l'amitié de ses camarades. Lorsque, par hasard, le docteur Reynols lui donnait un jour de vacance, c'était, dans le quartier, à qui passerait cette journée avec maître la Frimousse, le joyeux compère. C'est qu'il n'était pas de bonnes charges qu'il n'inventât pour faire enrager les passants, et qu'avec lui il n'y avait pas moyen de s'ennuyer.

Passons au second, celui de la rue. C'était une espèce d'échalas, grand, sec et maigre. Le teint hâve, le visage osseux, les vêtements en lambeaux du pauvre diable, annonçaient un gueux de la plus belle espèce. Il portait au dos un bissac de toile et à la main un grand bâton noueux : c'étaient les insignes de sa profession de mendiant. Cet homme pouvait avoir quarante-cinq ans, mais à coup sûr il en paraissait plus de soixante, tant sa face amaigrie se noyait dans les rides, tant son chef dégarni était veuf de cheveux. Il était connu dans le quartier sous le nom du mendiant vert, désignation qu'il devait sans aucun doute à la couleur que prenait parfois le parchemin qui servait de peau à son visage. Depuis plus de huit jours cet homme attendait le docteur Reynols, au retour de sa sortie du matin. Maître la Frimousse, le joyeux apprenti, avait, dès le premier jour, aperçu le mendiant vert qui parlait au docteur ; et, après quelques minutes d'entretien, il avait vu, sans en connaître la cause, le médecin entrer dans une grande colère contre le mendiant, et le renvoyer en lui jetant une pièce de monnaie. Maître la Frimousse n'avait pas

osé questionner le docteur, mais la présence de cet homme lui déplaisait, et c'était avec plaisir qu'il voyait chaque matin son maître l'accueillir par la même colère et le chasser avec la même aumône.

Cette conduite du docteur à l'égard du mendiant vert n'avait pas été sans être remarquée par les gens du quartier, qui, comme cela avait toujours été avant, comme ce fut toujours depuis, et comme ce sera toujours à l'avenir, prirent dans cette affaire, qu'ils ne connaissaient nullement, parti pour le mendiant contre le docteur.

— Ils sont sans pitié, ces grands médecins, disait-on dans le quartier ;... voyez ce docteur Reynols, ... ce richard qui gagne ce qu'il veut ; eh bien, depuis huit jours il refuse ses soins à un pauvre mendiant parce qu'il n'a pas de quoi les payer. N'est-ce pas affreux ?... Oh ! il devrait y avoir une loi contre des médecins pareils !

Sans doute, même parmi les accusateurs du docteur Reynols, il pouvait se trouver des gens à même de répondre :

— Vous accusez le docteur Reynols : pourtant, moi qui vous parle, j'ai été malade, et je n'ai pas été le trouver, c'est lui qui est venu me visiter chaque matin. Et jamais il ne m'a demandé un denier ;... au contraire, c'est lui qui m'a donné de l'argent quand il fallait me procurer des drogues trop chères pour ma maigre bourse.

Certes il devait se trouver dans le quartier plus d'une personne dans le cas de dire cela, car le docteur Reynols était la providence du pauvre et dispensait ses soins partout, sans souci de la fortune du malade. Mais telle est l'ingratitude des gens, que personne ne songeait même à prendre sa défense ; et puis les bienfaits du docteur étaient si éloignés ; ils dataient d'hier, tandis que sa cruauté envers le pauvre mendiant datait du jour même. Le présent ne devait-il pas faire oublier le passé ?

Cependant, telle était la science du docteur Reynols, tel était le bonheur qu'il avait dans les cures merveilleuses dues à son talent, que, malgré la calomnie répandue contre lui dans le quartier, aux premières atteintes de la maladie, on ne s'empressait pas

moins de l'appeler, sans consulter si l'on avait de quoi le payer ou non, et que lui, l'in-fatigable docteur, ne s'empressait pas moins non plus de courir au lit du malade. Aussi le voyait-on dès le matin trotter par les rues, le nez caché dans son manteau quand il faisait froid, ou le pourpoint ouvert lorsque la chaleur était trop forte.

Le jour où commence cette histoire, courte, mais véritable, est un de ces jours de forte chaleur. On est au milieu de juillet, et le docteur est sorti dès six heures du matin. Il a commencé sa journée de bonne heure, afin de trouver le temps de visiter tous ses malades, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre. Nous avons vu que, suivant son habitude de huit jours, le mendiant vert est à son poste, attendant le retour du médecin, et que, suivant sa coutume aussi, maître la Frimousse cherche par ses railleries à éloigner l'intrépide solliciteur, qui ne bronche pas et paraît peu disposé à la retraite.

Mais quel est ce gros petit homme, au pourpoint débraillé, qui vient de tourner le coin de la rue du Jour, où se trouve la demeure du docteur? Regardez-le. Voyez son bon gros visage tout ruisselant de sueur; admirez avec moi ce puissant abdomen qui s'étale majestueusement sous les plis du haut-de-chausse. Ne dirait-on pas un énorme potiron fixé sur deux grosses bûches? Les bûches ce sont les mollets monstrueux du petit homme. Il avance en trottinant, déjà plusieurs fois il a soulevé son feutre noir pour essuyer la sueur de son front et rejeté en arrière ses longs cheveux gris, qui laissent voir dans tout son plein sa ronde face rougie par la chaleur. Il est encore à plus de vingt pas de la maison du docteur que déjà on l'entend souffler et geindre.

Eh! vraiment, quel peut donc être ce petit personnage pour qu'il produise un pareil effet dans la rue du Jour? Les hommes qui sont sur le pas de leur porte le saluent avec respect; les femmes l'accostent en tenant leur enfant sur les bras et en lui montrant le bambin. Ah! voilà qui est curieux : dès qu'il l'a aperçu, maître la Frimousse a subitement quitté le rebord de la fenêtre et s'est mis à piler avec ardeur, et le mendiant depuis un

instant s'agite et s'impatiente comme un homme qui voit arriver le terme de son attente.

C'est que ce gros petit homme n'est autre que le docteur Reynols qui, de consultation en consultation, arrive enfin devant sa demeure où, après avoir donné ses soins aux autres, il va penser à réconforter son estomac par un repas simple, mais copieux. C'est l'heure de son déjeuner.

— Ah!... ouf!... je n'en puis plus! dit-il tout en marchant et en faisant résonner sa canne sur le pavé... Quelle chaleur! Hou!... hou!... hou!... je suis essoufflé comme un chien de chasse... hou!... je meurs de faim... et de soif...

— Maître!... fait le mendiant, s'avançant et se jetant à l'improviste au travers du monologue du docteur.

A la vue de l'entêté drôle qui revenait chaque jour à la charge avec tant d'insistance, maître Reynols bondit sur lui-même, son visage déjà rouge de chaleur devint cramoyé sous l'impression de la colère, et il s'écria :

— Encore toi, misérable!... Ah çà! tu ne te lasserai donc pas de me tourmenter?

— Non, maître... je ne me laisserai pas, tant que vous ne m'aurez pas accordé ce que je vous demande.

— Mais, gueux! faquin! misérable! be-lître! repartit le docteur, qui ne se contenait plus... tu mériterais que je te l'accordasse... ce que tu me demandes...

— Faites-le, ce sera plus sage, reprit insolemment le mendiant... car sans cela, je reviendrai ainsi chaque jour...

— Oh! je t'en empêcherai bien!

— Je vous en défie... la rue est à tout le monde et je paye un droit pour mendier...

Le docteur trépignaît et battait le pavé de sa canne.

— Oh! oh! disait-il... mais c'est intolérable... comment! un drôle pareil aura le droit de venir ainsi chaque matin... m'attendre à ma porte... pour me faire mettre en colère... au moment de déjeuner... ça me bouleverse... ça me coupe l'appétit. C'est un guet-apens... j'en prévien-drai le chevalier du guet!

— Vous feriez bien mieux de prendre vos

instruments et de m'opérer, riposta froidement le mendiant.

— Mais, âne bête, puisque tu n'es pas malade?

— Qu'en savez-vous?... Vous ne m'avez pas visité...

— Bah! tu serais malade?... je t'aurais mal compris? fit maître Reynols, tout à coup, radouci... Mais, animal, continua-t-il en reprenant sa colère, pourquoi ne t'es-tu pas mieux expliqué?... pourquoi ne m'as-tu pas dit cela depuis huit jours?... Allons, entre... je te visiterai après déjeuner... Tu attendras bien que j'aie déjeuné?

— J'attendrai tant que vous voudrez, répondit le mendiant, avec son sang-froid imperturbable...

— Allons, entre donc... continua le docteur, en poussant légèrement le mendiant qui se rangeait pour le laisser passer; quand tu resteras là?... Tu vois bien que je meurs de faim.

Puis il suivit le mendiant, tout en disant :

— Oui, je te visiterai, et si ta jambe a besoin d'être coupée, je te la couperai... mais si elle n'en a pas besoin... n'y compte pas... je t'en avertis...

— C'est ce que nous verrons, murmura le mendiant, je n'aurai pas perdu huit matinées pour rien peut-être!

Il s'assit et grignota un morceau de pain, tandis que le docteur commençait à déjeuner.

— Voyez l'animal! s'écria celui-ci; est-ce que tu t'imagines, drôle, que je te laisserai manger ton pain sec tandis que je consomme du pâté... Tiens, en voici une tranche, impertinent, et va trouver ma servante pour qu'elle te donne un verre de vin.

Le mendiant prit la tranche de pâté sans paraître plus satisfait que s'il n'eût eu que son pain sec, puis il sortit de la salle pour aller à la recherche de la servante et de son verre de vin.

— Le coquin n'est pas malheureux! murmura maître la Frimousse, qui, chaque jour, assistait au déjeuner de son maître, et profitait de ce temps pour lui rendre compte des personnes qui étaient venues le demander pendant son absence.

— Hein? Tu dis?... demanda le docteur, qui avait à peu près entendu la sourde exclamation de son élève.

— Rien, maître... je disais seulement que le drôle n'était pas malheureux.

— Eh bien! qui t'empêche d'en faire autant, imbécile!... allons, prends une assiette, une fourchette, un couteau, et mets-toi là... aussi bien j'aurai peut-être besoin de toi pour me servir d'aide... s'il faut couper la jambe à ce malotru...

— Comment? couper la jambe? fit maître la Frimousse, qui ne s'était pas laissé répéter l'invitation et était déjà à table, couper la jambe! mais pourquoi? ce mendiant dansait ce matin sous nos fenêtres, et je ne crois pas qu'on danse quand on a besoin de se faire couper la jambe.

— Je ne m'étais donc pas trompé l'autre jour! s'écria le docteur... j'avais bien compris; le misérable!... mais c'est odieux!...

— Quoi donc, maître?

— Tu vas voir, le drôle nous le dira lui-même tout à l'heure... et tiens... le voici déjà...

— Maître, me voilà!... j'ai bu et mangé... merci... maintenant je suis prêt pour l'opération, dit le mendiant, parlant de se faire couper une jambe comme il eût parlé d'une dent à extraire.

— Tu vois! tu vois! fit le docteur à la Frimousse. Puis s'adressant au mendiant :

— Ecoute, lui dit-il, tu t'es joué de moi... mon élève t'a vu sauter ce matin... voyons, avoue que je t'avais bien compris l'autre jour?

— Eh bien, oui!... reprit le mendiant. Pourquoi tant de ruses et de feintes? Est-ce qu'on n'est pas maître de son corps?... oui, je veux me faire couper une jambe parce que mon métier ne va plus, et que dès que j'aurai un membre de moins, mes petites affaires reprendront...

— Tu l'entends!... tu l'entends! grogna le docteur qui cherchait à étouffer sa rage sous des morceaux de croûte de pâté.

— C'est vrai, cela, continua le mendiant... Jérôme Troudechou, un de mes confrères, a le bonheur d'avoir une jambe de moins, et il gagne beaucoup d'argent... Il fait générale-

ment l'un dans l'autre ses quinze livres par jour, et moi j'arrive à peine à six livres en moyenne... Et cela parce qu'il lui manque une jambe!... C'est révoltant, foi de mendiant!... Aussi j'ai résolu d'y mettre ordre et de gagner autant que lui... Est-ce que c'est ma faute à moi s'il ne m'arrive point d'accidents?... Oh! je n'ai pas de chance! J'ai pourtant fait tout ce qu'il fallait pour exercer convenablement mon métier. J'avais des cheveux, j'en ai brûlé la racine avec de la chaux vive, et mes cheveux sont tombés,—un front chauve fait toujours bien dans notre état. — J'étais gras et de bonne santé, je me suis réduit, quoique je pusse faire autrement, à ne manger qu'une demi-livre de pain par jour, et je suis arrivé à me rendre maigre et maladif. Ma peau, malgré mes efforts, restait, sinon blanche, du moins assez bonne, trop bonne pour un mendiant; j'ai la patience depuis dix ans de me débarbouiller avec du vert-de-gris, ce qui me donne cette teinte cadavéreuse que vous voyez... Et, après tous ces efforts, je ne gagnerais rien! je me verrais distancé par un gaillard bien portant, du reste, solide de corps, et qui n'a qu'une jambe de moins. Et celui-là, qui n'a rien fait pour cela, gagnerait le double de moi qui ai fait tant de sacrifices à mon état!... Oh! non... ça n'est pas juste, et je ne le souffrirai pas... Je m'arrangerai de façon à avoir une jambe de moins, et alors nous verrons.

Malgré la croûte de pâté, la rage du docteur prit le dessus, et il s'écria :

— Misérable!... monstre! qui, pour soutenir sa paresse, ose détruire l'ouvrage de Dieu!... Sors d'ici à l'instant et ne compte pas sur moi pour t'aider dans le suicide en détail que tu commets depuis si longtemps...

— Ainsi, vous me refusez?... vous ne voulez pas me couper la jambe de bonne volonté?

— Va-t'en au diable! et dépêche-toi, si tu ne veux pas que je saute sur ma canne et que je te la brise sur les reins...

— Oh! ne vous emportez pas, maître, fit le mendiant toujours calme, c'est inutile... je m'en vais; mais rappelez-vous ce que je vous dis... ce soir, vous me couperez la

jambe... Seulement, ce sera double douleur pour moi... Vous auriez pu m'en épargner une des deux... vous ne l'avez pas voulu... ça vous regarde... A ce soir... mon maître!

A ces mots, il sortit avec ce même sang-froid qui ne l'avait pas quitté pendant tout le cours de la scène qui précède. Le docteur et surtout la Frimousse restaient confondus.

— Cet homme est fou! s'écria enfin ce dernier.

— Je le voudrais pour l'honneur de l'humanité, fit le docteur en prenant son feutre; mais malheureusement cet homme a toute sa raison, et son odieuse théorie de l'état de mendiant m'a révolté. Enfin nous en voilà débarrassés pour toujours, je l'espère!

Le docteur Reynolds sortit bientôt et reprit ses courses interrompues par le déjeuner. Quand il revint vers le soir, il vit un grand concours de monde devant sa porte, et, se haussant sur ses pointes, il aperçut le pauvre la Frimousse qui se débattait au milieu de la foule.

— Mais quand je vous dis que le docteur n'est pas là! criait le pauvre aspirant médecin.

— Il y est!... nous le savons bien, répondaient les voix de la foule. Dites plutôt qu'il ne veut pas se déranger parce que ce n'est qu'un pauvre diable; mais, nous vous en prévenons, s'il ne vient pas de suite nous allons enfoncer sa porte et briser tout chez lui, ça lui apprendra!

— Eh! là! eh! doucement! Peste! comme vous y allez, les amis! s'écria le docteur qui avait entendu la menace. Un instant, que diable! la meilleure preuve que je ne suis pas chez moi, c'est que me voici dans la rue, tout disposé à rentrer dans mon logis, si vous voulez bien me le permettre.

— Le docteur! le docteur! cria-t-on de tous côtés.

— Voyons, de quoi s'agit-il? fit celui-ci.

On lui raconta qu'un accident venait d'arriver dans la rue Cloche-Perce, qu'un homme était tombé du deuxième étage et qu'il avait demandé avec instance le docteur Reynolds.

— Allons, partons, je vous suis, répondit

celui-ci sans hésiter. Et il appela la Frimousse, auquel il ordonna de prendre sa trousse et de l'accompagner.

On fut bientôt rue Cloche-Perce. Le docteur et son élève entrèrent seuls dans le taudis où le malheureux blessé se tordait sur une paillasse. Pendant que maître Reynolds se penchait pour examiner la blessure, le patient l'attira à lui, et prononça ces mots d'une voix affaiblie par la douleur :

— Je vous l'avais bien dit que ce soir vous me couperiez la jambe !

— Comment, malheureux ! c'est vous ? s'écria le docteur Reynolds, stupéfait en reconnaissant celui qu'on appelait le mendiant vert.

— Oui, continua le blessé avec effort, c'est moi !... Oh ! si vous aviez voulu ce matin, ça aurait été tout seul ; au lieu que j'ai été obligé de me précipiter d'un deuxième étage, et dame ! quand on fait de ces sauts-là, on ne sait jamais bien au juste ce qu'on gagnera dans la chute ; je voulais ne me casser qu'une jambe, j'ai bien peur d'avoir fait mieux.

Cependant le docteur l'avait examiné en silence et à plusieurs reprises, il avait branlé la tête sans mot dire, mais quand il eut touché les reins, il ne put retenir une exclamation, à laquelle répondit un cri du patient.

— Le malheureux s'est tué ! murmura le docteur qui détourna la tête avec horreur.

Le mendiant vert aperçut ce mouvement où perçait le dégoût qu'il inspirait au docteur, et, au moment de mourir, il ne pût supporter cette suprême souffrance. Il fit un effort sur lui-même et reprit la parole.

— Ecoutez, maître, je vais mourir, n'est-ce pas ? ne me trompez pas, je vous en conjure.

— Eh bien !... eh bien ! oui, dit enfin le docteur, et je vous engage à ne pas perdre de temps si vous voulez obtenir la miséricorde de Dieu. Faites venir un prêtre.

— Cela est déjà fait, docteur ; j'avais prévu ce qui m'arrive et je m'étais confessé avant ma chute. Dieu m'a pardonné, j'en suis sûr, mais vous me méprisez, vous ; et je ne veux pas que cela soit !... Il faut que vous sachiez tout, il faut que vous pensiez à moi un jour comme à un brave et honnête homme. Oh ! ne

hochez pas ainsi la tête en signe de doute, vous ne me connaissez pas, approchez, maître, et sachez qui je suis.

Le docteur, un peu surpris, s'approcha du lit du mourant et, malgré lui, il sentit s'éveiller sa curiosité. Le mendiant vert reprit :

— Voici mon histoire en deux mots : je suis le fils d'un honnête bourgeois de Joigny ; mais, malgré tous les efforts de mes parents, je ne consentis jamais à rien apprendre, et, dès que je fus assez grand pour me conduire, je pris la clef des champs et j'allai chercher fortune de par le monde. Hélas ! *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse...* Je fis tous les métiers sans en apprendre un seul ; si bien qu'après vingt ans de pérégrinations, je revins dans ma ville natale sans un sou vaillant, et incapable de tout travail, car je n'étais plus d'âge à apprendre un état, et d'ailleurs j'avais pris une fatale habitude de la paresse. Ah ! les jours perdus de la jeunesse ne se retrouvent jamais !... Quand je revins à Joigny, mon père et ma mère n'existaient plus depuis longtemps, je n'avais plus de parents qu'un frère qui me reçut à bras ouverts et donna l'hospitalité à ma fainéantise, lui, le modèle des travailleurs. Je rougis bientôt de mon inaction, car mon père avait été totalement ruiné, et mon frère n'avait que son travail pour nourrir et élever deux enfants que lui avait donnés une épouse chérie et regrettée alors : elle était morte. J'étais donc une charge pour mon frère et pourtant jamais il ne me le faisait sentir, il se contentait de travailler davantage sans me le dire. Mais je savais tout et c'est alors que je rougis de mon *far niente*. Je cherchais à travailler, mais je ne savais rien faire et on me repoussait partout ; j'en fus réduit à employer les forces que Dieu m'avait données, c'était ma seule ressource, et je me mis à porter des fardeaux pour un mince salaire. Tant que mon frère vécut, cela alla tant bien que mal, mais hélas ! mon pauvre frère vint à mourir d'un excès de travail sans doute ; et moi, moi propre à rien, inhabile à tout, je me trouvai le seul protecteur de ses deux enfants en bas âge. Comment subvenir à leurs besoins avec le faible salaire que je gagnais en portant des fardeaux ? C'était im-

possible et je me voyais, en frémissant de rage, impuissant à protéger ces deux êtres si faibles. Oh ! combien je regrettais alors les beaux jours perdus de ma jeunesse, lorsque le hasard vint me fournir l'idée que j'ai mise à exécution depuis. Un mendiant connu dans la ville vint à mourir et le bruit se répandit bientôt que dans sa paillasse on avait trouvé une forte somme. On pouvait donc gagner beaucoup d'argent à mendier ? Cette pensée ne me quitta plus, et bientôt je mis l'amour-propre de côté ; avais-je le droit d'en avoir ? et je vins à Paris où je me fis mendiant. Vous savez le reste : vous savez comment je détruisis peu à peu ma santé pour me donner une mine intéressante. Heureusement les premières années m'offrirent d'assez grands bénéfices pour que je pusse faire élever mon neveu et ma nièce que j'avais laissés en mains sûres et pour lesquels j'envoyais l'argent nécessaire sans qu'on sût d'où il provenait ni ce que je faisais. Mais bientôt les gains diminuèrent au moment où l'éducation des jeunes gens devenait plus dispendieuse : l'un est à Paris où il étudie la médecine chez un de vos confrères, c'est au moins ce qu'on m'a écrit dernièrement, sans me donner l'adresse du docteur, par oubli sans doute. L'autre, la sœur, est entrée au couvent chez les dames de la Miséricorde et il faut payer pour elle une forte pension. Et c'est au moment même où les dépenses augmentaient que les recettes devenaient plus minimes ; aussi voulus-je remédier à cela. C'est dans ce but que je vins vous trouver en vous priant de me couper la jambe, et... vous savez le reste.

— Mais ces enfants ?... interrompit le docteur Reynolds avec intérêt.

— Oh ! ne m'en parlez pas !... Vous allez empoisonner mes derniers moments... docteur... prenez pitié... ils s'appellent... Gauthier... comme leur père... comme moi... Ah !...

Et le mourant retomba épuisé.

— Qu'ai-je entendu !... Gauthier... de Joigny... chez un médecin... mais c'est moi !... mon oncle !... mon oncle !... et moi qui le railais ce matin ! s'écria la Frimousse qui avait tout entendu.

Il se pencha vers le mendiant vert... il n'était plus !

Et maintenant que vont devenir ces deux enfants ? Rassurez-vous, le docteur Reynolds, n'est-il point là ? Ces deux enfants vont devenir les siens par adoption. Gauthier, que nous connaissons sous le nom de la Frimousse, héritera de la fortune, du talent et de la clientèle de maître Reynolds, et la jeune Louise Gauthier, sa sœur, mourra supérieure du couvent de la Miséricorde.

Pauvre mendiant vert, que n'as-tu pu voir cela ?

Savez-vous pourquoi, mes chers enfants, j'ai recueilli cette histoire enfouie dans les pages d'un vieux bouquin ? C'est qu'il m'a semblé qu'elle pouvait vous être profitable en vous montrant à quel triste résultat peut amener la paresse et le mauvais emploi des jeunes années, et combien dut être malheureux, à cause de cela même, cet homme qui fut réduit à mendier, faute de pouvoir remplir un état honorable.

EUGÈNE NYON.

TREGNAN LE MOUSSE.

Tregnan, dit la Torpille, Breton de caractère autant que d'origine, était né à Tréguier, au bord de la mer. Orphelin dès sa plus tendre enfance, il se trouva sans appui et abandonné à ses propres forces. Mais son courage

et son amour du travail lui créèrent de précieuses ressources. Grâce à l'étude persévérante qu'il fit de la vie maritime et aux connaissances qu'il acquit à l'école des mousses, dont il suivit assidûment les cours,

il put s'engager à onze ans, sur un cabotier (vaisseau marchand qui navigue le long des côtes), et la manœuvre lui devint bientôt familière. A l'époque où se passa ce que nous allons raconter, il servait à bord de *l'Héloïse*, trois-mâts qui faisait le transport des vins et stationnait alors en rade de Brest, attendant un chargement nouveau pour retourner à Bordeaux. Un congé avait été accordé à tout l'équipage, et Tregnan restait seul sur le bâtiment avec un matelot et le contre-maitre Rosso. Ce dernier, que par dérision on avait surnommé la Colombe à cause de sa brutalité, était un homme grondeur et violent qui se fâchait à tout propos, ne parlait que de donner des coups de corde et réalisait le plus souvent ses menaces, enfin le caractère de Breton bretonnant le plus hargneux et le plus revêche. Le pauvre mousse était assez malheureux de n'avoir plus à répondre qu'à lui depuis que l'équipage était à terre.

Un soir, comme il disposait selon la coutume le hamac de la Colombe, celui-ci l'aborda brusquement, et lui dit d'un ton rude :

— La Torpille, approche, et place-toi devant moi.

— M'y voici, maître.

— C'est bien : j'ai à te dire, drôle que tu es, qu'on ne peut pas être plus mécontent d'un méchant mousse que je ne le suis de toi. Ce n'est pas la première fois que tu me mets dans la nécessité de te punir...

— Oh ! parce que je dors dur, et que je n'entends pas toujours votre sifflet...

— N'est-ce donc rien que cela ?

— Vous m'en avez assez puni en m'administrant à moi seul plus de coups de cordage qu'à tous les autres ensemble, et en m'affublant de cet affreux nom de la Torpille dont tout le monde m'appelle à cette heure. Il ne manque plus vraiment que de me pendre à la grande vergue (1).

— Tu ne l'aurais peut-être pas déjà tant volé, car il est question maintenant de bien

autre chose que d'avoir fait la sourde oreille. Voyons, réponds, où as-tu passé la dernière nuit ?

— Belle demande ! Parbleu, dans l'entrepont (2) : vous savez bien que c'est là que je veille toutes les nuits.

— Que tu veilles, ou que tu dors...

— Dame ! j'y dors quelquefois, c'est vrai.

— Ah ! voilà l'excellent surveillant ; et pendant que tu dors sais-tu ce qui se passe ?

— Ma foi, il passe, je crois, bien de l'eau sous la quille du bâtiment (3).

— Insolent ! oses-tu plaisanter avec moi ?

— Allons, c'est pour rire, monsieur Rosso. Dites-moi ce qui se passe.

— On vole nos vivres.

— Ce n'est pas possible !

— Et pourquoi n'est-ce pas possible, si tu ne fais pas le guet, comme c'est ton devoir de le faire ?

— Allons, maître, il n'est si bon marinier qui ne périsse, ni si bon guetteur qui ne soit une fois en défaut. Mais pour le vol, en vérité, je n'y peux croire.

— Ah ! tu n'y crois pas ! treize livres de biscuit, dix de viande salée, six rations d'eau-de-vie ! voilà ce qui a disparu de la cambuse (4), et je ne sais ce qui me retient de te faire payer pour le voleur.

— Si je le connaissais, je le ferais bien payer lui-même. Croyez-vous donc que c'est moi qui mange vos provisions ?

— Je veux bien croire que tu n'es pas complice.

— Et moi que vous n'êtes pas le voleur.

— Insolent ! Ah ! poste-aux-choux (5) ! tu vas être puni de la bonne manière de ton impertinence !

Poste-aux-choux était le juron favori de la Colombe, et, quand il le prononçait, il était bon de se tenir sur ses gardes ; poste-aux-choux était la marque d'une violente irrita-

(1) Grande pièce de bois qui, mise en travers d'un mât, soutient les voiles.

(2) *Entre-Pont*. Etage compris entre les deux ponts d'un vaisseau.

(3) *Quille*. Longue pièce de bois qui va de la poupe à la proue et sert comme de fondement au bâtiment.

(4) *Cambuse*. Magasin des vivres.

(5) *Poste-aux-choux*. Canot qui sert au transport des provisions de bouche.

tion, l'éclair précurseur que suivait la foudre inévitablement. Aussi Tregnan ne fut-il nullement étonné, après avoir entendu ce mot significatif, de recevoir une magnifique couple de soufflets et de coups de pied selon la formule. Et franchement la phrase qui les lui attirait était un peu vive et tout à fait malencontreuse.

— Fais bien attention, ajouta Rosso à son admonestation plus expressive, que si le vol se renouvelle, ce ne seront plus de simples taloches paternelles comme celles de tout à l'heure que tu recevras, mais bien trente coups de garrot (1). Je ne te prends pas en traître, je t'avertis. C'est à toi d'en faire ton profit.

— Suffit, maître, on y réfléchira.

— C'est bon. Va-t'en à ton poste et sois un Argus, si c'est possible.

— Je m'en vais. Au désir de vous revoir.

Tregnan, qui trouvait fort incompréhensible la révélation que venait de lui faire le contre-maître, s'en alla tout pensif. « Comment ces vivres ont-ils pu être enlevés, se demandait-il, quand je n'ai pas abandonné l'entre-pont un seul instant ? D'ailleurs, la Colombe reste à bord aussi bien que moi, et l'un de nos matelots est constamment de garde sur le pont. Je veux être tourmenté du bourboul (2) si je m'imagine seulement comment la chose est arrivée. Il faut que ce soit le diable en personne qui nous joue ce tour-là. J'en donne ma langue aux marsouins ! mais quel qu'il soit, homme ou esprit, je jure que s'il y revient cette nuit, le voleur trouvera quelqu'un à qui parler !

Tregnan se promit bien de ne pas s'endormir et d'employer tous les moyens pour découvrir le coupable. Fort de cette belle résolution, il se munit d'une hache de bord et d'un croc en fer qui servait à accrocher les boucles des hamacs, et se rendit à l'entre-pont. Il y couchait ordinairement sur un paquet d'étoupes, ce qu'il appelait pittoresquement *se mettre sur sa quille*. Ainsi armé de toutes pièces, et bien préparé à combattre

(1) *Garrot*. Bâton qui s'emploie pour serrer ou garrotter les nœuds de corde.

(2) Ampoule causée par la piqure des cousins.

et à vaincre le sommeil, son plus redoutable ennemi, il se cacha derrière un vieux fût, et attendit tranquillement. Mais il ne fut pas plutôt à demi couché, qu'une dangereuse disposition à dormir le sollicita : pour se donner le change par des distractions faciles, il n'eut qu'à contempler le magnifique spectacle qui se déroulait devant ses yeux. Mais comme ce tableau n'était point nouveau pour lui, il ne tarda pas à succomber à l'irrésistible besoin de repos qui l'appesantissait. Il dormait donc, et peut-être rêvait-il aux menaces peu équivoques de la Colombe, quand un bruit soudain le réveilla et lui fit relever la tête de dessus le tonneau qui lui servait d'oreiller. A la lueur d'une lampe qui brûlait dans l'entre-pont et dont un reflet lumineux pénétrait dans la cambuse, qu'aperçoit-il ? Quelque chose comme une forme humaine qui se glisse avec lenteur et sans bruit dans la direction de l'approvisionnement. Ni la surprise ni la peur n'arrachèrent un cri au petit mousse, il retint même son haleine ; mais s'élançant en deux bonds et la hache levée à la rencontre du voleur fut pour lui l'affaire d'un instant. A cette attaque imprévue, l'enfant pris en flagrant délit, car c'était un enfant plus petit que Tregnan, jugeant la résistance et la fuite également impossibles, se jeta précipitamment à genoux.

— Grâce, s'écria-t-il, je vous en supplie, grâce !

— Grâce, misérable larron ! Et qui es-tu ?

— Je suis Jean-Louis, ne me tuez pas.

— Jean-Louis, Jean-Louis... connais pas. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mousse du *Pélican*, le cabotier de Tréguier.

— Et c'est sur l'*Héloïse* que tu fais le cabotage, à ce qu'il paraît ?

— Oh ! ne me faites pas de mal, je vous en prie ; grâce !

— C'est bon ; quand tu feras le télégraphe avec tes bras, cela ne dit pas ce que tu fais ici ?

— Je venais, je venais...

— Parle, ou tu es mort.

Et Tregnan, en prononçant cette menace de sa plus grosse voix, brandissait sa hache

au-dessus de la tête du petit malheureux, qui tremblait de tous ses membres.

— Eh bien ! répondit l'enfant avec hésitation, je voulais...

— Allons, dis-le tout de suite, c'est toi qui as volé ?

— Hélas ! confessa le mousse en pleurant à chaudes larmes, je l'avoue, c'est moi.

— Etre un voleur, à ton âge, un mousse ! Ah ! petit serpent, tu seras puni comme tu le mérites. On devrait te jeter dans le goulet (1) avec une pierre au cou, ou bien te briser sur la roche Mingan ! Sais-tu qu'on m'a soupçonné du bel ouvrage que tu faisais dans notre cambuse ! Je ne sais ce qui me retient...

— Ne me perdez pas, par pitié, au nom de mon père !

— Au nom de ton père ! Comment, tu as un père, et tu voles ! Oses-tu bien prononcer un pareil mot ? Tu es un voleur, tu subiras le châtement des voleurs.

— Ah ! que deviendra ma mère ?

— Ta mère ? Tu as aussi une mère ! et tu la déshonores ainsi ! mais tu es donc un petit brigand achevé ?

— C'était pour elle, pour mon père, pour eux tous, que j'osais voler.

— C'est donc une caverne de voleurs, un nid de requins que votre famille, hein ?

— Ah ! elle a toujours été honnête, mais aussi toujours malheureuse. C'est la misère qui m'a conduit à mal. Mon père est un brave matelot que la chute d'un mât a rendu impotent ; ma mère, retenue au lit par une maladie cruelle, ne peut travailler ; quant à mes frères et sœurs, tous plus jeunes que moi, ils ne savent pas encore gagner leur vie. Je suis donc le seul qui apporte quelque chose à la maison ; mais vous savez si la paye d'un mousse peut suffire à nourrir neuf personnes. Jeter un aussi maigre gain en pâture à tant d'estomacs que la faim a creusés, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer, cela ne sert presque à rien. Je n'ai pu supporter plus longtemps un spectacle aussi déchirant, la pitié que j'ai ressentie dans les entrailles pour

(1) Bras de mer.

(2) Ouverture du pont.

ces pauvres parents que la faim dévore a fait taire ma conscience, et je me suis déterminé à voler !

— Et comment t'y es-tu pris ?

— J'ai pénétré de nuit dans la cambuse de l'*Héloïse* en m'introduisant par l'écoutille (2), et j'ai emporté tout ce que j'ai pu, mais en vivres seulement.

— Et tu n'a pas craint, si tu étais surpris, d'être traité comme un voleur ?

— Oh ! que si : mais mon père, ma mère, mes petites sœurs n'avaient pas de pain, et c'est la mort que j'aurais affrontée pour leur en donner. Oh ! si vous pouviez être témoin de leur dénûment, vous m'excuseriez : oui, au lieu de me condamner, vous ne pourriez que me plaindre.

— Eh bien ! j'irai en effet m'assurer de la vérité de tout ce que tu me dis ; mais fais-y bien attention avant de me faire avaler une bourde...

— Oh ! je vous jure que tout ce que je vous ai dit est la vérité pure !

— A la bonne heure ; car si tu m'avais menti, je le reconnaîtrais, et alors malheur à toi !

— Là-dessus, je n'ai rien à craindre.

— C'est bien. Maintenant, va-t'en, file promptement ton noué.

Au lieu de profiter de cette mise en liberté sans conditions, le mousse hésitait.

— Ah ! ah ! fit alors Tregnan, assez embarrassé lui-même, et se mettant à réfléchir, je te divine... Ces pauvres gens ! Oui, ils attendent ton retour avec anxiété, avec souffrance, et ils vont ce soir s'endormir avec la faim, si tu reviens à eux les mains vides... C'est à cela que tu penses, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Jean-Louis en baissant la tête avec confusion et en pleurant.

— Je veux que ma chétive carcasse se rompe en mille pièces sur l'écueil de la Cormorandière, si je sais comment te tirer de là. Laisse-moi donc y songer un moment.

Jean-Louis leva sur son généreux camarade ses yeux pleins de larmes ; mais à travers ces larmes étincelait une espérance.

— Ma foi, dit Tregnan, après s'être consulté en silence, ma foi, je ne vois pas d'autre moyen.

— Quel moyen ? demanda Jean-Louis avec vivacité.

— Ah ! il faut bien que je ne trouve que celui-là, pour que je l'emploie. Ecoute : moi, je n'ai pas un sou vaillant ; je ne puis donc pas te secourir. Je ne saurais, dans cette circonstance, que partager ta faute et en prendre ma part de responsabilité. Mais, après tout, on ne peut pas laisser des chrétiens crever comme des phoques, et, plus tard, dès que ce sera possible nous nous arrangerons de manière à rendre cela au capitaine. Figure-toi donc que je suis couché dans l'entre-pont, que je dors comme une torpille que je suis, fais comme si tu étais seul, prends dans la cambuse ce que tu voudras porter à tes chers affamés, et sauve-toi.

— Ah ! je ne sais pas si maintenant j'oserai...

— Veux-tu que tes petits frères te demandent à manger et que tu n'aies rien à leur présenter ?

— Mais voler ici, après un pardon si généreux !...

— Oni, mais ton père, ta mère, qui ne seront pas rassasiés !

— Au lieu de me dénoncer, vous voulez me faire du bien, et je vous exposerais à de mauvais traitements, au fouet, qui sait ? à la prison peut-être !

— Eh ! quand je serais ferlé précieusement à fond de cale pendant quelques jours, où serait le grand mal ? Voyons, faudra-t-il donc que ce soit moi qui me fâche maintenant pour que tu voles ? Ah ! par exemple, ce serait fort ! Sois tranquille, et fais ton affaire.

Tregnan alla se recoucher au pied de son tonneau, comme si de rien n'était, et fit mine de s'endormir. Le pauvre mousse, qu'il avait laissé dans la cambuse, repassa bientôt auprès de lui chargé de provisions.

— Ah ! que de reconnaissance, balbutia-t-il, je vous dois ! et si...

— Bien, bien, pas un mot de plus, interrompit Tregnan ; je dors. Evite le matelot de garde sur le pont, et, sans perdre une seconde, va-t'en d'ici sans bruit. Nous nous reverrons ailleurs. Allons, décampe incognito, et pas d'imprudences ; car si tu tombais entre les pattes de notre douce Colombe, tu

n'en serais pas quitte à bon marché, je t'en réponde, poste-aux-choux !

— Eh bien ! je m'esquive ; mais de moi à vous, c'est à la vie, à la mort.

— Bonne nuit et bon appétit.

— Ils souperont donc encore ce soir ! murmura le petit Jean-Louis en se glissant dans les ténèbres.

Il opéra heureusement sa retraite, et Tregnan s'endormit insoucieusement, pour tout de bon cette fois.

Le lendemain, le contre-maitre vint visiter la cambuse et n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'une nouvelle portion de vivres avait été dérobée la dernière nuit. Il prit son sifflet et en tira un son aigu. « Oh ! oh ! se dit Tregnan en l'entendant, il paraît que le papa Rosso est aujourd'hui à la tempête et à la mer brisante (orageuse), gare à moi ! je crois qu'il pourrait bien me passer un fameux grain sur la tête ! » Néanmoins il accourut.

— Bonjour, maître, lui dit-il d'un ton plein d'assurance, comment dirigez-vous le gouvernail de votre santé aujourd'hui ?

— Il n'est pas question de ma santé, mais...

— Le vent fraîchit ce matin.

— Oui, mais...

— Et je ne serais pas étonné si, quand le flot nous arrivera, nous avons à recevoir un petit coup de mer assez comme il faut.

— C'est possible. Ce que je veux te dire...

— Ne croyez-vous pas qu'il serait bon d'amener les huniers (1) et de serrer les voiles hautes ?

— Cela ne presse pas encore. Il paraît que...

— Ah ! nous aurons du gros temps. C'est mon avis.

— Eh ! garde tes avis, morbleu ! qui est-ce qui te les demande ?

— Sans doute. Ah ! j'avais à vous faire remarquer...

— Assez de remarques, poste-aux-choux !

— Il faut bien que je vous avertisse qu'un des haubans (2) et deux des pataras (3) menacent de céder.

(1) Mâts qui portent les hunes ou petites guérites à l'usage des matelots.

(2) Gros cordages.

(3) Autres cordages qui assurent les haubans.

— On y regardera. Mais, en attendant, notre voleur ?

— Il y a aussi un des rabans d'envergure (1) qui, au moment où nous attachions les voiles à la vergue, a manqué.

— Mon voleur, te dis-je ?

— Il s'est en allé.

— Comment ? tu l'as laissé aller !

— Qui ?

— Ce damné voleur ?

— Mais non, je vous parle d'un raban.

— Eh ! poste-aux-choux ! te moques-tu de moi, ou es-tu plus stupide qu'un mât de perroquet ? Est-ce que par hasard ceci te tente ?

La Colombe, en parlant, faisait le moulinet avec un bout de cordage.

— Parbleu, je devrais aimer les coups, maître Rosso, car j'ai eu le temps d'y faire mon goût depuis que vous m'en administrez si libéralement.

— Moins encore que tu n'en mérites, va-rien !

— Je suis sûr que vous m'avez donné à vous tout seul plus de coups de pied qu'il n'y a de livres de biscuit au parc aux vivres et de livres de fer au parc aux boulets.

— Assez de bavardage, mousse, et répondez catégoriquement, ou je vous mets au pain et à l'eau pour quinze jours.

— C'est bon. A quoi faut-il répondre ?

— Il y a une heure que je te demande des nouvelles du voleur de provisions.

— Je ne l'ai pas vu, moi. Il n'est venu personne.

— Comment ? personne ! quand il manque encore deux livres de biscuit !

— Etes-vous bien sûr ?

— Si je suis sûr ? impertinent ! Et ces débris, là, par terre, est-ce qu'ils ne témoignent pas que le voleur a encore fait main basse cette nuit ?

— Tout ce que je puis vous dire, maître, c'est que je n'ai rien vu, rien entendu.

— Ah ! c'est ainsi ? Eh bien ! je t'apprendrai à voir et à entendre, et nous verrons si tu dormiras toujours aussi dur.

Le contre-maître tira de sa poche son impitoyable sifflet d'ivoire et le fit résonner

d'une certaine manière, différente de la première.

Pierre le Vigoureux, le matelot de garde, parut.

— Pierre, lui dit Rosso, vous voyez là un jeune gaillard qui n'est bon ni à rôtir ni à bouillir ; vous allez l'emmener et lui servir en conscience trente coups de corde.

— Suffit, maître, répondit le matelot. Al- lons, la Torpille, suis-moi : je vais t'appren- dre, pour le temps où tu seras matelot à ton tour, à corriger le mousse.

Tregnan suivit d'un air indifférent cet homme qui était taillé sur le patron d'un athlète, et sur les formes duquel, à n'en ju- ger que par ses bras musculeux que laissaient voir ses manches retroussées, on aurait pu modeler un Hercule.

L'exécuteur ordinaire des hautes œuvres de maître Rosso compta au patient ses trente coups de corde, pas un de plus, pas un de moins.

Tregnan subit sans plainte, sans faiblesse, ce châtiment douloureux, sinon injuste en apparence, du moins immérité. Tandis que le Vigoureux frappait à coups redoublés, le mousse fredonnait avec une indolence su- perbe à voir cette chanson si connue des gens de mer :

Nous étions trois marins,
Tra la ra ! tanta liranla !
Nous étions trois marins,
Tous les trois en voyage.
Tous les trois en voyage,
Oh ! gai !
Tous les trois en voyage, etc.

Rosso passa auprès de lui au moment où la correction finissait ; il fut fort surpris de trou- ver le mousse aussi peu abattu, mais il prit ce vrai courage pour de la fanfaronnade.

— Eh bien ! lui dit-il, une autre fois dor- miras-tu moins dur et seras-tu un peu plus vigilant ?

Tregnan ne répondit pas : il feignit de re- tourner à l'entre-pont, mais il avait un autre projet en tête et il se tint aux aguets pour trouver l'instant de l'exécuter. Dès qu'il vit la Colombe rentré dans une des chambres qui se trouvaient sur l'avant et qui étaient à

(1) Cordage servant à amarrer.

l'usage des maîtres du bâtiment, il quitta furtivement son poste d'observation, descendit dans l'un des canots amarrés et le fit dériver. Quelques minutes après il était grimpé à bord du *Pélican*, qui était à l'encre à quelques mètres de *l'Héloïse*. La première personne qu'il rencontra sur le bâtiment fut un enfant débile, maigre, mal vêtu, au teint jaune et maladif, pauvre être rabougri dont tout l'extérieur trahissait la souffrance et la misère. Le pauvre Jean-Louis, car c'était lui, à la vue de Tregnan, se trouva fort embarrassé, ne sut quelle contenance tenir; et la rougeur de la honte empourpra ses joues creuses. Quand on a l'âme honnête on supporte difficilement au grand jour le regard de ceux à la merci desquels on se trouve pour le secret d'une action honteuse. Cette créature chétive et souffreteuse inspira au mousse de *l'Héloïse* une pitié profonde; mais, voulant soutenir son rôle jusqu'au bout, il dissimula sa compassion; et comme à une grande délicatesse de sentiments il alliait une certaine rusticité naturelle de manières, il l'apostropha d'un ton assez rude :

— Peux-tu quitter le bâtiment un quart d'heure? lui demanda-t-il.

— Peut-être, mais à quoi bon?

— Tu vas me mener chez tes parents.

— O Dieu! si vous leur dites... ils me maudiront, ils ne voudront plus me voir jamais!

— J'ai ta promesse de m'y conduire, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

— Viens donc. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Oui, mais à votre tour, promettez-moi...

— Pas de raisons, pas de conditions! Partons.

— Je vous obéis.

Les deux enfants gagnèrent les quais, et Jean-Louis guida la Torpille à travers les rues tristes et malsaines de la Basse-Ville, qui est le quartier le plus pauvre et le plus maussade de Brest.

Chemin faisant, Tregnan sermonna sérieusement le mousse du *Pélican*, à qui cette leçon de morale fit verser des larmes dont il lui sut gré.

— Jure-moi, lui dit-il, que tu ne reviendras jamais à bord de *l'Héloïse* pour y rien dérober et que tu ne commettras la même faute nulle part ailleurs.

— Oh! c'est de bien bon cœur que je vous jure cela. Mais vous-même disiez hier que mes parents et mes frères ne pouvaient pourtant vivre sans manger, qu'il fallait bien venir à leur secours, et vous m'avez permis d'emporter...

— Tout beau! ne nous abusons pas. Je t'ai permis, c'est vrai, mais pour cette fois seulement, parce qu'à pareille heure il n'y avait nulle autre ressource; encore ce n'est pas à titre de larcin que je t'ai laissé prendre ces vivres, mais bien comme emprunt que je me faisais fort de rembourser au plus tôt. Non, vois-tu, Jean-Louis, le vol est toujours un crime inexcusable et rien n'autorise à y arrêter même sa pensée. Plutôt que de se résoudre à une si déplorable extrémité, il faut se résigner à mourir.

— Oh! si ce n'eût été que pour moi, j'aurais en effet préféré la mort.

— Et tu aurais bien fait, car l'accomplissement du devoir mérite le sacrifice de la vie. Mais cela ne suffit pas encore, et on doit immoler jusqu'aux affections les plus sacrées et les plus vives.

Il s'interrompit pour examiner la boutique d'un bijoutier dont l'étalage était mêlé de vieux débris d'or et d'argent.

— Attends-moi un instant, dit-il à Jean-Louis; j'entre là et je reviens à toi.

Deux minutes à peine s'étaient écoulées, quand il sortit en effet.

— Qu'étes-vous allé faire dans cette boutique? demanda le mousse du *Pélican* avec une sorte d'inquiétude.

— Rien que de très-naturel, je viens de battre monnaie. Mais où en étais-je de ma petite mercuriale? Que te disais-je tout à l'heure?

— Excusez-moi, nous reprendrons plus tard l'entretien. Nous voici arrivés.

Tregnan leva les yeux et vit uneasure délabrée qui avait pour portes des ais dis-joints, pour vitres des carrés de papier, pour seuil une énorme pierre non taillée et posée en travers de l'huis.

— C'est là, dit Jean-Louis d'une voix tremblante; mais, avant d'entrer, dites-moi ce que vous allez leur apprendre de moi.

— Rien de mauvais, si tu veux parler franchement, sans détour ni réserve.

— Oh! interrogez-moi.

— Est-il vrai que tes parents ignorent la provenance des aliments que tu leur apportes?

— Oh! je le jure!

— Aucun d'eux ne le soupçonne même?

— J'atteste la divine Notre-Dame qu'ils ont toujours cru ne vivre que du produit de mon travail. Pour qu'ils ne soient pas surpris de tout ce que je les approvisionnais, j'ai quelquefois attribué ce butin à la charité des hommes de l'équipage, et ils m'ont cru aisément; voilà tout.

— Et s'ils se fussent imaginé que tu volais?...

— Ils m'auraient chassé de cette misérable habitation pour n'avoir pas à rougir de moi.

— C'est bien, je vois que tes parents sont honnêtes...

— Et moi? repartit timidement l'enfant.

— Et peut-être toi aussi.

— Ainsi vous ne leur direz rien?

— Rien. Entrons.

Ils poussèrent la porte disloquée. Jean-Louis resta caché derrière un tas de vieux linge, et Tregnan s'avança de quelques pas dans la chambre, si l'on peut toutefois donner ce nom à une pièce humide et froide dont quatre grabats nauséabonds composaient tout l'ameublement. Un spectacle navrant s'offrit alors aux yeux attristés du mousse et le saisit au cœur. Un homme et une femme qui ressemblaient à des spectres, tant ils étaient décharnés, tant leur peau était sèche et terreuse, étaient étendus sur de la paille à demi-pourrie, et auprès d'eux de malingres enfants, affaiblis par la faim, reposaient silencieux sur une couche de chiffons pleins de puanteur. Quoique le soleil ne fût levé que depuis quelques heures, il pénétrait à peine assez de jour dans ce cloaque pour qu'il fût possible de distinguer les objets.

— Est-ce toi, Jean-Louis? dit une voix à

laquelle la maladie et les privations avaient ôté toute sa force et dont le timbre résonnait lugubrement.

— Ce n'est pas Jean-Louis, ma digne femme, répondit Tregnan; mais c'est un de ses amis qui est heureux de pouvoir vous offrir quelques secours...

— Ah! mon charitable enfant, nous en avons bien besoin! Mille grâces vous soient rendues.

— Cela n'en vaut pas la peine, reprit le mousse. Si je pouvais vous donner davantage, ce serait avec grand plaisir et du fond de l'âme; mais je n'ai que cela. Je sais que mon offrande est peu de chose; aussi, on ne vous oubliera pas.

— Ah! mon brave mousse, s'écria le vieux matelot impotent; Dieu vous bénira, c'est moi qui vous le prédis.

— Bien, bien! Adieu. Au regret de vous quitter; mais il faut que je retourne à mon bord.

Jean-Louis pleurait toutes les larmes de son corps derrière la porte; Tregnan, fort ému lui-même et qui avait peine à ne pas sangloter aussi, l'entraîna dans la rue en le prenant par le bras.

— Oh! c'est affreux en effet! s'écria-t-il.

Et il ajouta, mais doucement et sans l'accent du reproche:

— C'est égal, ce n'est pas encore une raison pour voler.

Ils revinrent ensemble au quai. En route, Tregnan se mit encore à chapitrer un peu son compagnon, ayant fort à cœur de détourner la conversation de certain objet; mais ce fut en vain, et Jean-Louis trouva moyen de lui demander comment il avait pu donner un secours en argent à sa mère, lui qui la veille avait déclaré n'avoir pas un sou vaillant. Force fut alors au modeste mousse de trahir sa louable discrétion.

— Tu m'as vu entrer chez un bijoutier, répondit-il; c'a été pour vendre une montre dont je n'ai obtenu qu'un prix minime; j'y tenais, parce que c'était la seule chose qui me vint de mon père, mais je suis bien certain que si du ciel où il est, il pouvait connaître l'emploi que j'en ai fait, il en serait content et m'en louerait.

— Ah ! Tregnan, vous êtes un ange !

— Un ange ! moi ? Allons donc, cette histoire ! C'est un mousse que tu veux dire ?

Ils arrivèrent à la mer en parlant ainsi.

— Conduis-toi bien, dit Tregnan à Jean-Louis en le quittant, et tous les jours, après le souper, tu entendras parler de moi.

Il ne fut pas plutôt revenu à bord, qu'il se trouva en face de la Colombe, qui, d'un air renfrogné et d'un ton brutal, lui demanda compte de son absence.

— Il m'est impossible, maître, de vous dire pour quel motif je suis allé à terre ce matin...

— Comment, impossible !

— Impossible ; et, du reste, je suis persuadé que vous ne trouveriez pas mauvais que j'aie quitté le bâtiment un moment, si vous saviez ce que...

— Eh ! c'est ce que je te demande.

— Oui, mais je ne peux pas vous le dire.

— Une fois, deux fois, c'est bien résolu, tu ne veux pas parler ?

— Excusez-moi, monsieur Rosso, cela ne se peut pas.

— Ah ! poste-aux-choux, je vais bien te faire voir que tu n'es qu'une huitre stupide ! Holà, eh ! Vigoureux !

Le matelot se présenta en portant le revers de la main gauche à son chapeau ciré.

— Une douzaine de caresses de garrot à ce cadet-là, qui prend des façons de désobéissance et d'indiscipline.

— Vous allez être servi tout de suite, répondit le subalterne.

Tregnan reçut sans murmurer la correction sous les yeux mêmes de la Colombe.

— Je crains bien, lui dit ensuite celui-ci, que tu ne sois d'accord avec le voleur et que tu ne partages les profits avec lui...

— Moi, maître Rosso ! Je ne suis qu'un petit mousse dont on ne fait aucun cas, qui n'ai ni force ni taille, félicitez-vous-en, car bien vous en prend en vérité, et, si j'avais l'honneur d'être contre-maître comme vous, la phrase que vous venez de dire, je vous la ferais, parbleu ! rentrer dans la gorge.

— Oh ! oh ! tu fais l'homme ! Eh bien, mon garçon, prends garde toi-même à ce que

tu dis. Tiens, je te conseille, dans ton intérêt, de retenir ta langue.

— Vous avez raison : oui, je me calme, car je suis certain que vous regretterez tôt ou tard le mot qui vous a échappé tout à l'heure et que vous me prierez tout le premier d'oublier une pareille insulte.

— Ah ! encore !

— La Colombe alla prendre, avec un grand flegme, une corde à nœuds accrochée au pied d'un mât et revint tout menaçant vers le mousse, qui ne manifesta pas la plus légère appréhension. Mais il s'apaisa promptement, se contenta de hausser les épaules, et s'éloigna en sifflant un air de son pays. Tregnan, de son côté, peu abattu par toutes ces tracasseries, s'en fut à la cambuse, tout en chantant :

Quand j'étais chez mon père,
Quand j'étais chez mon père,
Petite à la... titi lariti,
Tonton lariton,
Petite à la maison.

On m'envoyait à l'herbe,
On m'envoyait à l'herbe,
Pour cueillir du... titi lariti,
Tonton lariton,
Pour cueillir du cresson.

A partir de ce jour-là, il s'imposa sur sa ration journalière une retenue de moitié, et le soir, dès que le couvre-feu, qui sonne encore tous les jours à Brest, entre sept et huit heures, se faisait entendre, il s'esquiva adroitement, montait à bord du *Pélican*, et remettait à Jean-Louis une livre de pain frais et une demi-livre de viande. Ce manège ne fut soupçonné ni découvert par personne.

Inutile de dire que les vols de vivres ne se renouvelèrent plus dans la cambuse de *l'Héloïse*. Rosso remarqua qu'ils avaient cessé depuis le jour où le mousse avait reçu la fameuse correction, et cette coïncidence le frappa ; ses soupçons se réveillèrent, assez naturellement, il faut en convenir, et il n'attendit plus que l'occasion de confondre celui qu'il croyait un voleur. Tregnan se ressentit malheureusement de cette disposition d'esprit du contre-maître à son égard, il eut mille

rebuffades nouvelles à souffrir et il ne sut à quelle cause attribuer cette recrudescence de mauvaise humeur.

Comme la part quotidienne qu'il faisait à son camarade du *Pélican* était encore loin de suffire à l'alimentation d'une famille entière, nombreuse et affamée, il augmenta de jour en jour cette part aux dépens de la sienne et il en vint bientôt à ne presque plus rien manger du tout. Mais ses forces et sa bonne mine s'en allèrent visiblement, il devint pâle et languissant. Le contre-maître le crut malade, il eut pitié de lui, et, craignant que l'injuste accusation qu'il avait fait peser sur lui ne fût la cause du dérangement de sa santé, il s'adoucit, changea de manières envers lui et s'excusa presque de l'avoir soupçonné, ainsi que le mousse lui avait prédit que cela un jour ou l'autre arriverait. Malheureusement, l'aménité soudaine et inaccoutumée de maître Rosso ne produisit pas l'effet qu'il en attendait : Tregnan continua de s'affaiblir chaque jour davantage, et tandis qu'il allait dépérissant, la Colombe allait de son côté s'humanisant. Un jour qu'il lui témoignait les sérieuses inquiétudes que lui inspirait l'état où il le voyait :

— Tenez, maître, lui dit Tregnan, vous avez beau être quelquefois un peu brutal et par trop ferré sur l'article du garrot, j'ai toujours dit que vous n'étiez pas méchant au fond, et je crois maintenant plus que jamais que vous êtes un brave homme. Aussi, je gage qu'à ma place vous n'en auriez fait ni plus ni moins que moi.

— Mais encore, quoi ? fit le contre-maître, espérant enfin savoir quelque chose.

— Que diriez-vous d'un malheureux qui aurait faim et qui volerait un pain ?

— Je dirais... que c'est un voleur de pain.

— Sans doute ; mais si ce pauvre hère, quoique affamé lui-même, ne volait pas ce pain pour lui, mais bien pour son père succombant au besoin, pour sa mère s'éteignant d'inanition, pour ses sœurs et ses frères dévorés par la misère ?

— Oh ! tais-toi, la Torpille ; ça fait mal ce que tu imagines là !

— Eh bien ! c'est que justement je ne l'i-

magine pas : c'est une chose qui est ? Et le voleur de la cambuse...

— Qu'est-ce que tu me chantes donc là ? Tu n'as ni sœurs, ni père, ni mère, toi !

— Moi ! vous croyez que c'est moi ? Encore ! Ah ! vous ne me connaissez pas, et plutôt que de voler !... Mais vous avez raison, hélas ! que trop raison : je n'ai plus, moi, de père ni de mère.

— Donc, ce n'est pas toi qui... Mais qui donc est-ce ? poste-aux-choux ! Si je le connaissais...

— Vous ne lui feriez pas plus de mal que je ne lui en ai fait, moi qui le connais. Mais tenez, c'est aujourd'hui dimanche et vous allez à terre, voulez-vous que je vous mène chez lui ?

— Pour le faire arrêter ?

— Eh ! non, mille frégates ! est-ce que vous auriez ce cœur-là, quand vous seriez cent fois plus contre-maître que vous n'êtes ?

— Nous verrons, nous verrons.

— Est-ce convenu ? y venez-vous ?

— Tout de suite. Le temps d'allumer ma pipe d'écume.

Une heure après, ils heurtaient tous deux à la porte de la fétide maison dont nous avons déjà décrit l'aspect repoussant. Le tableau d'une misère si profonde, si poignante, émut le contre-maître jusqu'aux larmes : son âme en fut angoissée.

— Tenez, mes amis, dit Tregnan à ces pauvres gens, voilà un excellent homme qui s'intéresse à vous et qui vous promet de toucher au capitaine La Rose deux mots de votre situation, et soyez contents, il vous recommandera chaudement, allez !

— Ah ! nom d'une corvette, je ne demande pas mieux, dit Rosso.

Puis, tirant de sa poche un beau louis d'or :

— En attendant, ajouta-t-il, je vous laisse une pièce qui ne s'attendait pas à être si bien dépensée. Mais elle sera mieux ici qu'au cabaret.

La malheureuse famille accabla de bénédictions les deux visiteurs qui s'en retournèrent attendris et heureux.

— Ma foi, dit Rosso en revenant, je ne

boirai pas aujourd'hui, j'en ai tout mon souïl, et le cœur n'y serait pas. Oh ! la pitoyable misère que tu m'as fait voir là ! Mais, au fait, dans tout cela j'ai perdu de vue le but de notre course, et nous étions venus pour trouver notre voleur de biscuit ?...

— Eh bien ! ne l'avez-vous pas deviné ?

— Ce n'est toujours pas cet homme-là, il est infirme.

— Non, mais c'est son fils, l'ainé des quatre pauvres enfants qui étaient couchés à demi nus sur la paille par ce froid humide !

Alors, c'est une autre affaire, et, foi de Rosso, je ne puis pas lui en vouloir... je le plains bien de tout mon cœur, car ces gens-là sont dans une position !... Moi, qui ne leur suis de rien, j'en suis tout démâté.

— Je n'ai pas de peine à le croire.

— Mais tu le connais donc, toi, ce petit ?

— Pardi ! puisque je sais son secret.

— Et tu as reçu trente coups de corde plutôt que de le dénoncer ?

— J'en aurais reçu cent !

— Ah ! c'est bien, ça, Tregnan ; nom d'une pipe, c'est bien tout de même !

— Il ne s'en doute pas, lui ; qu'il ne le sache jamais !

— Que je m'en veu de l'avoir pris pour ce voleur !

— Voleur... ne l'appellez plus ainsi, voulez-vous, maître ? Il ne volera plus jamais de sa vie, allez, c'est moi qui vous en réponds.

Ils revinrent à bord et y trouvèrent le capitaine La Rose qui avait voulu faire une courte inspection du bâtiment et donner quelques ordres au contre-maître. Il avait attendu la Colombe, et lui demanda, à son retour, d'où il venait. Rosso n'eut garde de laisser échapper l'occasion, et il raconta au capitaine sa visite à la pauvre famille.

— Il est malaisé, lui dit-il, d'imaginer une détresse plus grande, c'est un vrai crève-cœur, et je prends la liberté, capitaine, d'appeler votre attention et vos bontés sur ces infortunés. Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, c'est Tregnan qui m'a fait faire cette découverte-là, et, pendant que je suis sur ce chapitre, il faut que je vous si-

gnale en même temps le dévouement et la belle conduite de ce garçon qui n'a l'air de rien, mais qui n'en deviendra pas moins un fier homme. Tu as beau me faire des signes, mon petit la Torpille, et me pousser le coude, tu ne m'empêcheras pas de parler.

Sans tenir compte de la pantomime suppliante de Tregnan, Rosso, jaloux d'ailleurs de faire oublier et pardonner ses persécutions passées, alla jusqu'au bout et fit une apologie complète du mousse.

Le capitaine écouta fort attentivement ce récit, en fut vivement touché, et ne put retenir même deux larmes qui coulèrent sur sa joue hâlée.

— Je me souviendrai de ce que je viens d'entendre, dit-il. Je vous remercie, monsieur Rosso, de me l'avoir raconté. Mon garçon, voici pour toi.

Il lui présenta sa bourse qui, à en juger par sa rotondité, se trouvait fort bien garnie.

— Pour moi tout cela, capitaine ? J'accepte, car ce sera pour eux. Merci, oh ! merci !

— A propos, capitaine, dit le contre-maître, j'ai à vous avertir que notre premier mousse nous quitte, il retourne à son pays. Je me permets de vous demander sa place pour un brave garçon.

— Vous m'en répondez ?

— Comme de moi-même, capitaine.

— C'est bien. Puisque cela vous oblige, vous pouvez l'enrôler.

— Je vous suis reconnaissant, capitaine.

— Ce n'est pas tout, Tregnan, et si tu vois les pauvres gens que tu as le premier si généreusement secourus, dis-leur, pour leur faire prendre patience et courage, que le capitaine La Rose va s'occuper d'eux.

— J'irai donc tout exprès, capitaine ; car ils ont bien besoin d'espérance.

Le mousse nageait dans la joie, plus heureux qu'un poisson dans l'eau. Dès que le capitaine eut quitté *l'Héloïse*, l'excellent enfant n'eut rien de plus pressé que de descendre dans une barque, d'appeler Jean-Louis, qui parut aussitôt sur le pont, et de lui jeter la bourse qu'on venait de lui donner. Le contre-maître le guettait, et, dès qu'il fut remonté,

il l'accosta, mais non plus cette fois pour lui faire une avanée.

— Ah! je t'y prends aujourd'hui, lui dit-il, sournois! Tu viens de consommer encore une escapade de charité. J'avais déjà cru m'apercevoir de quelque chose, et il m'avait paru que tu avais des accointances avec le petit du *Pélican*, mais j'ignorais le fin mot de tout ce manège. Je le sais, enfin. Il est gentil, ce bambin de mousse, et nous en ferons un joli sujet!

— Surtout, au nom du ciel! qu'il ignore toujours que vous savez...

— Sois tranquille là-dessus.

— Cela lui ferait tant de peine!

— Je ne lui en ferai pas. A une condition pourtant, c'est que tu vas m'avouer que tu donnais partie ou totalité de tes rations au pauvre mousseron?

— Je l'avoue, puisqu'il le faut.

— Ah merci de ma vie! J'aurais dû m'en douter plus tôt. Tu es le meilleur des enfants, Tregnan, et je te demande ton amitié.

— De grand cœur, maître; touchez là.

— Ah! çà, tu vas, j'espère, manger et boire à ta soif et à ton appétit, maintenant que ton protégé va être des nôtres?

— Comment! des nôtres?

— Eh! oui; cette place de premier mousse que j'ai demandée tantôt, là, devant toi, au capitaine...

— C'était pour lui?

— Et pour qui donc? Certainement, pour lui.

— Oh! quel bonheur! Vous verrez, malgré sa faute passée, quel brave et digne enfant! et doux, et courageux! Je l'aime à présent comme un frère.

— Ce n'est pas tout; toi, tu cesses d'être mousse à bord de *l'Héloïse*.

— Quoi! fit Tregnan en pâissant; est-ce bien possible? Quand mon Jean-Louis y vient?

— Rassure-toi, tu ne seras plus mousse à notre bord, par la raison toute simple et

toute bonne que tu es matelot dès aujourd'hui.

— Matelot! moi? matelot! Ah! maître Rosso, il faut que je vous embrasse.

— Avec plaisir. Mais c'est au capitaine que tu dois ton avancement. Il a voulu te récompenser ainsi.

Le plaisir qu'éprouva Tregnan tenait du ravissement. Il se promit de rester toujours sur le même bâtiment que son ami Jean-Louis, et sa fidèle âme bretonne s'épanouissait d'aise en songeant que tous deux pourraient vieillir dans le métier, sans se séparer jamais, et se protégeant toujours l'un l'autre.

Dès le lendemain Jean-Louis fut installé à bord de *l'Héloïse*, et je laisse à penser quelle fête lui fit le nouveau matelot. Deux jours après, tandis que l'équipage, revenu de terre tout entier, commençait le chargement du trois-mâts, le capitaine s'approcha de Tregnan :

— J'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer, mon jeune matelot, lui dit-il. J'ai songé, selon ma promesse, à la famille pauvre que vous savez, et je suis heureux d'avoir réussi dans toutes mes démarches. J'ai obtenu l'admission de la mère dans un hôpital. Le père va entrer dans un atelier de cordages où, quoique infirme, il pourra se livrer à de certains travaux qui ne le gêneront pas, et ses enfants y trouveront également de l'occupation lucrative dans la mesure de leurs forces et de leur savoir-faire.

Entendant ce que disait le capitaine, un enfant qui descendait de la hune se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Contiens ta joie, mon Jean-Louis, lui glissa Tregnan à l'oreille, tu ferais savoir ce qu'il faut cacher.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda le capitaine étonné.

— C'est le petit voleur, lui répondit tout bas le contre-maitre : ce sera un excellent mousse!

ALPHONSE DUCHESNE.

LA PROIE POUR L'OMBRE.

SUITE.

La manière la plus simple et la première de tirer parti de ses études était d'apprendre à son tour à d'autres ce qu'il avait appris lui-même. Paul chercha donc des élèves. Mais, hélas ! les pères qui ressemblent à M. Cartier sont nombreux. Presque tous, à tous les degrés, veulent élever leurs fils au-dessus de la sphère paternelle, et beaucoup ont jeté avec imprévoyance dans l'éducation de leurs enfants un capital qui s'est trouvé épuisé avant l'entier accomplissement de l'œuvre.

Les concurrents de Paul étaient nombreux, et il arrivait le dernier. Il frémit alors de voir dans la société les rangs si serrés et si nombreux que la place manque aux nouveaux venus, et il eut alors sans doute un regret amer en se rappelant les paroles de son père, et ce refus muet qui ne lui laissait même pas aujourd'hui la consolation du devoir accompli.

Paul ne trouva rien dans l'enseignement. Il tourna ses recherches d'autre part, et essaya bien des tentatives diverses, qui toutes échouèrent. Il voulut écrire, et il vit que l'expérience, l'étude spéciale qui était là encore nécessaire, lui manquaient. Il réussit à peine à trouver chez un homme de loi une petite place qui lui donna, non pas de quoi vivre, mais de quoi ne pas mourir. Et encore ce travail stérile, ingrat et insipide, lui fut-il un matin enlevé par un concurrent qui trouvait le moyen de s'offrir à des conditions plus humbles que les siennes.

Dans cette situation, où se trouvent tant de malheureux jeunes gens, le découragement amène trop souvent le vice, et de tristes exemples ont montré que du vice au crime le chemin parfois est bien court. Mais Paul, malgré le travers de son esprit, qu'il expiait si cruellement, était d'une nature droite et honnête. Cette même réserve qui l'empêchait d'aller demander sa place à l'humble table maternelle et de s'adresser à son

frère, qui trouvait à peine la satisfaction de ses premiers besoins dans son labeur obstiné, cette discrétion honorable le garantissait des écueils où sombrent souvent la délicatesse et la probité du pauvre. Paul souffrait et se taisait ; aux questions de la sollicitude maternelle, il répondait par un pieux mensonge et s'éloignait, triste et abattu, pour cacher sa détresse et ses chagrins.

Plus navrant encore que ses souffrances et le sentiment de sa misère, était le spectacle de la pauvreté de sa mère et de sa sœur, pauvreté pour laquelle il ne pouvait rien, lui, l'aîné de la famille, tandis que son jeune frère commençait déjà à lui venir en aide.

Le jour vint où il fut au-dessus de ses forces de supporter ce spectacle, et, autant pour se l'épargner que pour éviter des questions auxquelles son imagination et le délabrement de son extérieur ne lui permettaient plus de répondre, il s'abstint de paraître chez sa mère.

III

René poursuivait sa voie. Les années passaient et l'enfant, peu à peu, se faisait homme. Peu à peu aussi — et il n'en pouvait être autrement — ce modeste et infatigable travailleur fut remarqué dans la foule de ses camarades. René, transporté de joie, apporta à sa famille, dont il était le vrai père, la preuve d'honorables distinctions. Sa position devint meilleure, et, une fois le premier pas fait, les difficultés disparaissent et la route s'aplanit. Bientôt le courageux enfant put envisager l'avenir sans crainte : il arrivait à l'heure juste où sa mère et sa sœur avaient besoin de lui, et il put se dire avec une douce satisfaction que ces chères existences étaient désormais assurées.

Ce fut alors que, débarrassé de ces préoccupations premières et plus libre dans la

disposition de son temps, il se mit à la recherche de son frère qui avait tout à fait disparu.

Il le retrouva pâle, affaibli, méconnaissable, presque mourant dans un misérable taudis d'un quartier perdu. Cette intelligence vive et pénétrante qui rayonnait autrefois sur le front de Paul, cet œil brillant comme la pensée qu'il décelait, cet air de confiance, la force de la jeunesse, tout avait disparu, et sur cette figure hâve et désolée, dans cet esprit désespéré, René eut peine à retrouver son frère. Il pleura...

Paul lui prit la main. Comme autrefois, dans cet entretien mémorable qui avait décidé de leur vie à tous deux, René avait pris la sienne.

— Notre père avait raison, dit-il d'une voix faible... Au moins, mourrai-je content de voir que tu as pris la bonne place...

— Mourir, toi, mon pauvre frère! dit René en l'étreignant dans ses bras, peux-tu mourir quand ton frère est là, lorsque notre mère et notre sœur t'attendent?... Ah! ce serait nous faire payer trop cher une erreur

que tu as si cruellement expiée! Nous avons devant nous des jours meilleurs, ami; et je renoncerais à tout bonheur en cette vie, si tu n'étais là pour le partager!... Viens, cher frère, Dieu te donne le temps pour réparer tout!...

IV

Que vous dirai-je! René eut ce bonheur d'achever son œuvre. Devenu associé de son patron, il offrit à Paul, dans sa maison, une position honorable que celui-ci, remis des épreuves de sa vie passée, accepta avec empressement et qu'il occupa en homme sérieux. La jeune sœur trouva un établissement des plus convenables, et leur mère vieillit heureuse entre ses enfants.

Quelquefois, le soir, au coin du feu, mère, sœur et frères se rappellent les vieux souvenirs; Paul raconte à sa mère émue ses vicissitudes passées; et il ajoute, en serrant la main de son puîné :

— Gardons-nous de lâcher la proie pour l'ombre!

FÉLIX TOURNACHON.

L'ENFANT ET LE VER A SOIE.

Dans un collège un écolier
Peu studieux, et n'aimant guère
A feuilleter Clénard et Despautère,
S'ennuyait d'être prisonnier.
L'enfant avait un ver à soie,
Son amusement et sa joie.
Un jour le regardant qui filait son cocon,
Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,
Il lui dit : « Mon ami, ta sottise est extrême;
A quoi bon t'enfermer toi-même; »

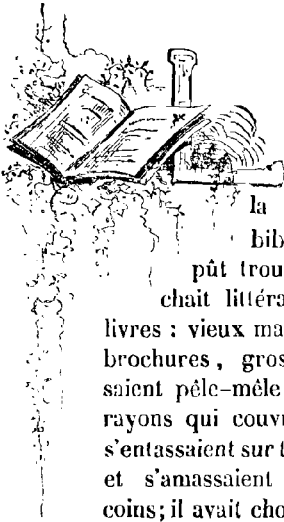
Le ver lui répondit : « Ce n'est pas sans raison
Qu'à filer je mets mon étude;
Pour fruit de mon travail et de ma solitude
Je serai bientôt papillon. »

Leçon où la sagesse brille,
Et dont le sens est assez clair :
S'il n'avait pas filé, ce ver
Serait toujours resté chenille.

RICHER.

MÉCANIQUE.

LE PAPIER *.



a bibliothèque de maître Jacobus était bien la plus singulière bibliothèque qu'on pût trouver ; on y marchait littéralement sur les livres : vieux manuscrits, petites brochures, gros in-folios gisaient pêle-mêle sur d'énormes rayons qui couvraient les murs, s'entassaient sur toutes les tables et s'amassaient dans tous les coins ; il avait choisi pour son cabinet une énorme pièce qui avait dû servir autrefois de salle d'armes au vieux château ; aussi la hauteur du plafond, la forme bizarre des fenêtres en ogives, aux vitraux de couleur retenus par des lamelles de plomb ; tout enfin se réunissait pour former un ensemble suffisamment fantastique. Le maître lui-même, vieil original entiché de moyen âge, n'était pas la pièce la moins curieuse de sa collection : il avait changé son nom de Jacques en Jacobus, ne portait que des souliers à la poulaine et des toques mi-parties de velours jaune et de velours vert. Cependant sa manie ne l'empêchait pas d'admettre les livres modernes, et sa fortune assez ronde lui permettait d'augmenter chaque jour sa collection. Un beau soir donc qu'il venait de recevoir de Paris une grande caisse pleine de livres, il en retira un si beau, mais si beau,

si bien doré, si bien relié, et surtout d'un si magnifique papier, qu'il ne put retenir cette exclamation :

— Oh ! voici le vrai roi de mes livres !...

Et il le plaça sur un haut pupitre, au milieu de la bibliothèque.

Quand il l'eut bien tourné et retourné dans tous les sens, en épuisant toutes les formules d'admiration, il alluma une petite lanterne sourde, éteignit la grosse lampe qui pendait au plafond, et sortit en fermant à triple verrou la salle qui renfermait ses trésors. — L'obscurité la plus grande régnait dans la bibliothèque, lorsque la lune, arrivant en face de la fenêtre, vint éclairer de sa lueur blafarde le nouvel hôte qui avait été sacré roi par maître Jacobus. — A cet instant un bruit vague, et comme un murmure de voix étranges, se fit entendre de tous côtés. — C'était de l'hébreu, de l'égyptien, du vieux français, du chinois, de toutes les langues possibles enfin, qui semblait venir des murs ou sortir de dessous terre ; puis tout à coup ces voix, qui paraissaient s'être consultées ensemble, se réunirent en un cœur de malédictions contre le nouveau venu.

— Pourquoi donc lui donner la place d'honneur ?

— Pourquoi l'appeler roi ?

— C'est odieux !

— C'est ridicule !

— Moi qui ai deux mille ans...

— Moi qui en ai quatre mille...

* Le jeune lecteur comprendra que la forme fantastique donnée par l'auteur à cet article est purement de fantaisie, et que c'est seulement un cadre pour lui of-

frir, sous une forme animée, l'histoire de ce papier qui lui sert aujourd'hui à faire ses devoirs, et quelquefois, hélas ! ses penchans.

— Pardon, messieurs les bouquins, les parchemins, etc. Qu'est-ce que vous avez à grommeler comme cela entre vos vieilles feuilles ? Si vous trouvez que je ne mérite pas la place que j'occupe, parlez : discutons nos qualités ; que les prétendants se montrent, et l'illustre assemblée jugera entre nous.

— Il a raison, il a raison ! fit la foule. Voyons, qui réclame ? la lice est ouverte.

Après quelques instants de silence :

— Moi,

— Moi,

— Moi,

— Moi,

Dirent en même temps quatre voix assez fermes, quoiqu'un peu vieillottes, surtout les deux premières.

— Qui a parlé ?

— Un papyrus antique et vénérable de l'ancienne Rome.

— Un parchemin du bas-empire.

— Un vélin du moyen âge.

— Un papier à la couronne de la Renaissance.

Le reste se tut par respect pour ces hauts personnages, s'appêtant à juger.

Le papyrus parla le premier, eu égard à son âge :

— Je suis d'une antique et illustre race ; qui ne connaît ma famille ? je suis fils de ces roseaux du Nil, symbole de la basse Egypte, ma patrie. Je naquis vers la fin du règne de Tibère-Auguste, au plus beau temps de l'empire romain, et je fus apporté dans la ville éternelle. Là mon bonheur me fit acheter pour la fabrique que l'illustre Fannius Sagax venait d'établir dans la voie sacrée : on coupa ma tige de dix-huit pouces en dix-huit pouces, on la dépouilla peu à peu de ses écorces superposées, on les aplanit sous une presse, on les lissa avec une agathe précieuse, puis on me trempa dans de l'huile de cèdre, pour me rendre invulnérable contre les insectes et l'humidité. Enfin on me couvrit d'un chant de l'Énéide de Virgile. Voyez, j'ai soixante pieds de long, si je déroule mon volumen.

Et le vieux manuscrit se mit à déployer

peu à peu son immense rouleau ; mais, hélas ! son orgueil le perdit ; les années avaient ôté à ses feuilles leur élasticité première ; desséchées jusqu'à la dernière fibre, elles tombèrent en poussière pour ne jamais se relever.

— Voilà déjà un des concurrents hors de combat, dit la foule : qui parle maintenant ?

— Procédons toujours par ordre d'ancienneté : que le parchemin grec soit entendu.

Un gros cahier carré, formé d'une quarantaine de feuilles, prit alors la parole.

— Voyez, messieurs, comme je suis fort et bien portant, malgré mes douze cents ans ; je ne suis pas usé comme ce vieillard qui tout à l'heure vient d'expirer devant vous. Voyez mes feuilles couvertes de riches dorures et de lettres coloriées. Je porte sur moi le texte du concile de Chalcédoine.

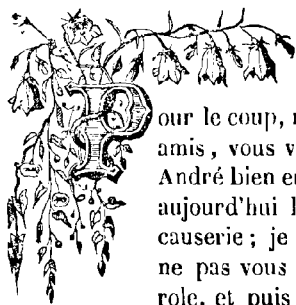
— Approchez donc, mon brave, dit un gros livre qui avait l'air bien savant, mais que la grossièreté et la couleur jaune de son papier mettaient hors de concours : vous m'avez tout l'air d'un plaisant avec vos douze cents ans, vous en avez bien près de deux mille. Vous n'êtes qu'un vieux *Palimpseste*, car vous avez été gratté déjà au moins une fois, et sous votre concile de Chalcédoine on pourrait, en cherchant bien, trouver les Tusculanes de Cicéron. Ou je me trompe fort, ou vous venez des fabriques d'Émène, roi de Pergame, d'où vous reste votre nom de *Pergamen*, et votre vieille peau de mouton a déjà trop servi pour être digne de la royauté.

— Il a raison... il a raison. Vieux *Palimpseste*, vieux menteur !

Le vélin splendidement orné de figures de saints avec des lettres bleu et or qui tenaient toute la page, vint étaler ses magnificences aux yeux de l'assemblée. Mais le vieux livre si savant, qui avait déjà abattu l'orgueil du parchemin gratté, vint aussi détruire l'opinion favorable que l'assemblée prenait du vélin.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIE.



our le coup, mes chers jeunes amis, vous voyez votre père André bien embarrassé. C'est aujourd'hui le jour de notre causerie; je suis venu pour ne pas vous manquer de parole, et puis parce que, depuis soixante-dix ans, j'ai pris l'habitude d'être exact; mais je veux que le loup me croque si je sais ce que je vais vous dire. Non, vrai! ce n'est point une plaisanterie que je veux faire; je n'ai pas une nouvelle à vous donner, pas une anecdote à vous conter. Je ne sais rien, rien, rien.

Ah! mes pauvres enfants, tenez, je ne dis pas cela pour me faire valoir à vos yeux; mais je vous assure que c'est une terrible corvée que de causer comme cela, tous les mois, à jour fixe; et il faut que je vous aime autant que je le fais pour que je n'y renonce pas. Je ne suis plus un jeune homme, moi, voyez-vous... tant s'en faut! Ah! je serais jeune que cela irait tout seul; l'imagination suppléerait à mon ignorance, et si je n'avais pas de nouvelles à vous conter, j'en inventerais; mais, à mon âge, quand on n'est qu'un vieux bonhomme comme moi, on n'invente plus, on dit ce qu'on sait, voilà tout; et quand on ne sait rien, on se tait.

Vous taire! mais vous n'en avez pas le droit, monsieur André, me disait ce matin ma vieille femme de ménage, excellente personne qui se permet souvent de se mêler de mes affaires et de me donner des conseils que je ne lui demande pas... Mon Dieu! je suis loin de lui en vouloir; cela me procure l'occasion de me fâcher contre elle, de me mettre un peu en colère, et cela me sort de mes habitudes pacifiques.

Vous taire! me disait-elle donc; mais vous ne le pouvez pas; quand on est engagé comme vous l'êtes vis-à-vis de charmants enfants,

on cause quand même, on cause toujours, on cause sans cesse... Ah! si c'était moi!

Ah! oui, si c'était elle!... Eh bien! ça serait du gentil; elle vous dirait de ces choses qui n'ont ni queue ni tête, cela lui serait bien égal pourvu qu'elle parlât... elle est si bavarde! Mais ce n'est pas elle, heureusement!... C'est moi, et ce n'est plus tout à fait la même chose.

Causez quand même... causez toujours... Elle est charmante, ma femme de ménage! Encore, pour causer, faut-il un sujet... et c'est précisément ce qui me manque.

De quoi vous parlerais-je, en effet?... De la pluie et du beau temps?... Le ciel m'en garde! Voilà trois mois que je ne fais que cela; et puis je ne pourrais dans tous les cas vous parler que du beau temps, et si j'attendais, pour varier la conversation, que le temps vint à changer, cela pourrait nous mener trop loin: le baromètre est au beau fixe. Il ne me resterait donc à vous dire que des choses insignifiantes comme celles-ci: « que dans huit jours nous serons en été; que nous touchons aux plus longs jours de l'année; que le soleil se lève à trois heures et demie du matin et qu'il se couche à neuf heures du soir, etc., etc., etc. » et je ne le voudrais pas, par respect pour votre almanach qui vous dit toutes ces choses beaucoup mieux que je ne pourrais le faire.

Ce serait tout aussi ridicule que si je m'avisais de vous annoncer que les cerises sont mûres, que déjà on en voit de beaux paniers rouges chez les fruitières, et que bientôt nous entendrons dans la rue ce cri si agréable: *A la douce, cerise à la douce!*... Comme si vous ne saviez pas tout cela mieux que moi, et comme si les deux queues de cerises dont vous avez fabriqué un instrument de supplice pour les mouches, et que vous faites jouer en ce moment entre vos doigts, ne me prou-

vaient pas que vous avez déjà fait la douce épreuve de leur maturité.

Vous voyez donc bien que je n'ai vraiment rien à vous dire et que je ferais mieux de me taire aujourd'hui. Hein?... qu'est-ce que j'entends, mes chers petits? Vous voulez me donner un sujet de causerie? — Merci, mes bons amis, je vous suis bien obligé; mais j'aurais mieux aimé que vous comprissiez que je n'ai point envie de causer du tout et que je cherche des excuses à ma paresse.—Comment dites-vous? mes excuses sont mauvaises, et je choisis justement, pour me plaindre de la pénurie des sujets, le mois qui en fournit le plus? Ah! oui... je vois ce que vous voulez dire : la Fête-Dieu, les premières communions.

Oui, vous avez raison; il y a de belles choses à dire sur ce grand jour de la première communion, jour où Dieu s'est fait votre hôte! Quelle touchante et douce cérémonie! Quel ravissant spectacle que celui de toutes ces jeunes filles aux longs voiles blancs et purs comme leurs pensées; de tous ces garçons en rubans blancs, de tous ces cierges qui brûlent, de cette nappe sans tache sur laquelle Dieu va s'unir à vous; de vous tous, enfants pieux et recueillis, qui allez recevoir le plus saint des sacrements; de vos parents émus, de vos mères qui pleurent de douces larmes!... Oh! vos pauvres mères, les saintes femmes, comme elles sont émuës, comme leur cœur bat vite, comme elles sont fières de vous, de vous, leur enfant, que Dieu va visiter!

Et vous voulez que je vous parle de ce grand jour, moi vieux bonhomme qui n'ai que mon cœur pour m'inspirer?... N'y comptez pas; je suis fâché de ne pas pouvoir vous être agréable autant que je le voudrais; mais n'y comptez pas. Que vous apprendrais-je d'ailleurs? N'avez-vous pas encore le cœur tout plein des douces émotions que ce beau jour vous a fait éprouver? Et, si vous veniez à l'oublier, n'avez-vous pas pour vous les rappeler votre mère, qui maintenant a le droit plus que jamais d'exiger de vous raison et sagesse? La première communion est la fin de l'enfance et le commencement de l'adolescence; et cette phrase : *Tu n'es plus un*

enfant, tu as fait ta première communion, reviendra souvent à la bouche de votre mère. Vous voyez donc bien qu'il est au moins superflu que je vous parle de la première communion; il y a bien assez de choses, ma foi, qui vous en parlent et vous en parleront longtemps. Votre montre d'abord, la première que vous avez eue, et qui vous a été donnée tout exprès pour le grand jour, il me semble que ce n'est pas un témoin capable de vous le laisser oublier, car vous y touchez assez souvent, ainsi qu'à la chaîne, ainsi qu'aux breloques. Et votre chapeau, votre premier chapeau! Et votre habit à queue, le premier habit que vous avez porté! Et votre petite paire de bottes, vos premières bottes!... Tout cela ne vous parle-t-il pas de la première communion d'une façon bien autrement éloquente que votre vieux causeur?

Non, non, c'est décidé, je ne vous en parlerai pas. Et au fait que pourrais-je vous dire, sinon qu'il y avait un monde fou à Saint-Roch; qu'à Bonne-Nouvelle, cette trop petite église pour une si grande paroisse, on était menacé d'étouffer, et toutes choses dont vous vous doutez bien. C'est tout au plus si je pourrais vous apprendre qu'à Notre-Dame-de-Lorette ou à Sainte-Croix d'Antin, je ne me rappelle plus au juste, une jeune fille, qui allait au chœur pour renouveler les vœux du baptême, mit, avec son cierge, le feu à son voile et qu'il serait arrivé malheur sans la présence d'esprit du vicaire qui arracha le voile. Voilà tout au plus ce que je pourrais vous dire, et franchement cela n'en vaut pas la peine.

Décidément j'ai du malheur aujourd'hui et je ne pourrai jamais faire notre causerie habituelle. J'essayerais bien à vous parler de ces petits enfants qui, sous prétexte de Fête-Dieu, mettent une table dans la rue, devant leur porte, la couvrent d'une serviette, l'ornent comme une chapelle, et se fourrent dans vos jambes, une écuelle à la main en criant d'un ton décidé :

— Un sou pour la petite chapelle, mon bon monsieur! N'oubliez pas la petite chapelle, mesdames!

Mais, franchement, je n'aime pas cette pratique, qui, sous un masque de religion,

cache trop souvent la gourmandise et la cupidité ; cette pratique qui semble autoriser des enfants à mendier et des parents à le leur permettre... Oh ! non, certes, je ne vous parlerai point de cela, car rien que d'y penser j'éprouve un sentiment de mauvaise humeur. Est-il possible qu'un père et qu'une mère autorisent leur enfant à arrêter les passants pour leur demander un sou ? Mais c'est qu'ils font plus : ils donnent à leur enfant tout ce qui peut contribuer à rendre plus belle sa chapelle, afin qu'elle lui rapporte plus ! !

Que pensez-vous de cela, vous mes chers amis ? Je sais bien que vous allez me dire que ce ne sont généralement que des enfants des rues qui se livrent à cette spéculation basée sur la religion ; je le veux bien, mais êtes-vous bien sûrs qu'il ne s'y mêle point des enfants de gens établis en boutique, que le voisinage de la rue semble inviter à la confection des petites chapelles ? Je n'aime pas l'hypocrisie chez les hommes, mais combien ne la détesté-je pas plus chez les enfants ; et croyez-vous que cela ne doive pas leur apprendre cet affreux défaut, croyez-vous que ce soit bien de les encourager à se servir de la religion pour satisfaire leur gourmandise ? car, presque toujours, le produit d'une petite chapelle se dépense, le soir, en pain d'épice, en sucre d'orge ou en croquets !

Ah ! combien ce serait différent ! combien je serais loin de blâmer l'usage des petites chapelles, si leur produit devait servir à une bonne action !

Eh ! parbleu, je sais à ce propos une petite anecdote fort touchante et que je vous dirais bien si je faisais ma causerie ; mais comme je ne suis pas en mesure de la faire, je la garderai pour la première fois.

A quoi bon en effet vous dire aujourd'hui, de but en blanc, que l'autre jour, en passant par la rue Thévenot, je marchais tête baissée et pensant à ma goutte qui me laisse un peu tranquille depuis quelque temps, lorsqu'une petite voix fraîche me tira de ma rêverie en criant à côté de moi :

— N'oubliez pas la petite chapelle, monsieur, je vous en prie... regardez comme elle est belle... nous y avons mis ce que nous avons de plus riche...

Vous connaissez mon antipathie pour ces sortes de spéculation, et j'allais repousser assez durement la petite fille charmante à laquelle appartenait la petite voix fraîche, lorsque je remarquai l'expression douce et suppliante à la fois de ses yeux. J'avoue qu'à première vue je fus intéressé et que, prenant la main de la jeune sollicitieuse, celle qui tenait l'écuelle, je l'attirai à moi et je lui dis :

— Oh ! ma jolie petite demoiselle, pouvez-vous faire cela, vous si jolie et qu'à votre costume on prendrait pour une jeune fille bien élevée ; pouvez-vous abuser de la religion pour demander de l'argent aux passants ?

— Ah ! monsieur, me répondit vivement la charmante petite fille... j'ai eu bien de la peine à m'y décider, allez... mais la pauvre femme est si malheureuse !

— Comment ? demandai-je vivement, quelle pauvre femme ?

— La dame du sixième... C'est une dame qui a été très-bien et qui aujourd'hui est bien misérable. Non-seulement elle ne veut pas demander, mais elle ne veut même pas accepter de nos parents... Alors nous avons eu l'idée, ces demoiselles et moi, — moi, je suis la petite fille du premier, et ces demoiselles sont le deuxième et le troisième ; — nous avons eu l'idée de faire une petite chapelle bien belle, bien belle ! — Maman a prêté une belle guipure, afin qu'on nous donne plus ; — et d'en faire accepter le produit à la pauvre femme du sixième... Oh ! elle ne pourra pas nous refuser toute fière qu'elle est, car de cette façon ce ne sera pas nous qui lui donnerons... le bienfait lui viendra de Dieu...

Le ton simple avec lequel la charmante petite fille racontait cet acte de touchante bienfaisance m'émut au dernier point, et je vous laisse à penser si mon don fut d'une valeur supérieure à un sou, vous n'en doutez pas. Mais ce que vous ignorez, c'est que je n'ai pas eu de cesse que je ne fusse retourné rue Thévenot avant le soir. Là, j'appris avec le plus grand plaisir que le but dans lequel avait été ornée la petite chapelle avait transpiré dans le quartier, et que les jeunes

quêteuses avaient récolté, grâce à cela, plus de cent francs dans leur journée. Jugez de leur joie et du bonheur de la pauvre dame du sixième! Charmante petite fille! quel plaisir j'eus à l'embrasser!

Voilà ce que j'aurais pu vous conter, mais je n'en ferai rien, car il faut bien que je vous le dise, après tout, et je ne sais pas pourquoi j'hésiterais ainsi? Je suis venu tout exprès pour vous prier de m'excuser, et de me permettre de ne pas faire ma causerie aujourd'hui. Or, je vous sais si bons et si charmants enfants, je sais que vous aimez tant votre vieux causeur de père André, que je suis sûr que vous lui passerez ce petit mouvement de paresse bien pardonnable à son âge.

Comment? qu'est-ce que j'entends? Vous prétendez que j'ai conté mon histoire, que

j'ai parlé de diverses choses et que, somme toute, ma causerie est faite? Voyons, je ne me trompe pas? Est-ce bien cela que vous dites? — Oui? — Eh bien! si vous voulez que je vous dise, je suis le plus heureux des hommes. Comment! ma causerie est faite? Voyez comme le bien vient sans qu'on y pense pourtant!

Tenez, je vais vous parler franchement; eh bien, je suis on ne peut plus content d'avoir accompli ma tâche tant bien que mal. Sans doute vous m'auriez excusé, mais je serais rentré chez moi, triste, ennuyé, de mauvaise humeur. Il n'y a rien de cruel comme le remords que laisse un devoir non rempli: on se méprise, on s'accuse, enfin l'on est mécontent de soi, et c'est juste le sentiment qu'aurait éprouvé

LE PÈRE ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPHEMÉRIDE.

JUIN.

1^{er}. Samedi. Ste. Laure. — Jérôme de Prague, disciple de Jean Hus, condamné au supplice du feu comme hérétique par le concile de Constance, est exécuté le 1^{er} juin 1416.

2. Dimanche. S. Marcellin. — Mademoiselle de Scudéry, célèbre par ses romans de *Clélie* et de *Cyrus*, fut pensionnée tour à tour par la reine Christine de Suède, le cardinal de Mazarin et Louis XIV. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, le 2 juin 1701.

3. Lundi. Ste. Clotilde. — Cochin, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, meurt le 3 juin 1783. Il avait fondé dans la rue Saint-Jacques un hospice qui porte son nom.

4. Mardi. Ste. Saturine. — La Charte constitutionnelle est publiée en France le 4 juin 1814.

5. Mercredi. S. Boniface. — Loi somptuaire rendue par Philippe le Bel le 5 juin

1310, par laquelle il est défendu à tous comtes, barons et seigneurs du royaume de porter des robes dont l'étoffe coûtât plus de vingt-cinq sous l'aune. Il est bon de faire remarquer ici que le sou avait alors une valeur bien supérieure à notre sou actuel.

6. Jeudi. OCT. FÊTE-DIEU. — Louvel, assassin du duc de Berry, est condamné le 6 juin 1820.

7. Vendredi. S. Mériadec. — Entrevue du *Camp du Drapeau-d'Or*. Vous avez pu voir récemment, mes chers enfants, ce titre le *Camp du Drapeau-d'Or* sur l'affiche de l'Hippodrome; ceci nous engage à vous dire un peu longuement ce que ce fut que cette entrevue. François I^{er} et Henri VIII d'Angleterre, désireux de faire alliance, résolurent une entrevue à cet effet; elle eut lieu dans un champ près d'Ardres. Les deux monarques déployèrent à cette entrevue une magnificence sans bornes. François I^{er} avait fait construire un

pavillon qui était de drap d'or frisé, doublé de velours bleu semé de fleurs de lis en broderie d'or. C'est de là qu'est venu le nom de camp du Drap-d'Or. Les cérémonies furent brillantes et suivies de jeux publics, après lesquels les deux monarques se retirèrent sous une tente où les attendait un repas somptueux. Henri VIII, que la vue des lutteurs avait sans doute mis en goût, saisit François I^{er} à bras le corps. « Mon frère, lui dit-il, il faut que je lutte avec vous, » et il s'efforça une ou deux fois de le renverser. Mais François I^{er}, qui était un adroit lutteur, déjoua ses efforts et le renversa (7 juin 1520).

8. Samedi. S. Médard. — Mahomet, le chef de la religion musulmane, meurt le 8 juin 632.

9. *Dimanche*. S. Guildard. — La petite poste est établie à Paris, 9 juin 1760. Avant ce temps, pour faire parvenir une lettre d'un quartier à l'autre de la ville, il fallait envoyer un messenger.

10. Lundi. S. Landry. — Le Muséum d'histoire naturelle est organisé le 10 juin 1793. Douze professeurs sont nommés pour l'enseignement des sciences naturelles.

11. Mardi. S. Barnabé. — Roger Bacon, moine anglais, qu'on prétend être l'inventeur de la poudre à canon, quoiqu'on ne s'en soit servi que plus tard, meurt le 11 juin 1292.

12. Mercredi. Ste. Olympe. — Le comte d'Armagnac, fait connétable et premier ministre, après la bataille d'Azincourt, fut l'ennemi personnel du duc de Bourgogne. La rivalité des Armagnacs et des Bourguignons ensanglanta la France. Il est massacré par le peuple dans la journée du 12 juin 1418, ainsi que ses partisans qui étaient détenus dans les prisons.

13. Jeudi. S. Antoine de Padoue. — La bataille de Marengo commence le 13 juin 1800. La victoire est remportée sur les Autrichiens le 14. Le général Desaix est tué sur le champ de bataille.

14. Vendredi. S. Rufin. — Le général Kléber est assassiné au Caire par un jeune musulman nommé Soleyman.

15. Samedi. Ste. Modeste. — Deux aéronautes, Pilatre de Rozier et Romain, partis

de Boulogne en ballon avec l'intention d'arriver en Angleterre, trouvent la mort en tombant du haut des airs.

16. *Dimanche*. S. Cyrien et S. Justinien. — Le duel est défendu sous peine de lèse-majesté le 16 juin 1599, par arrêt du parlement. Il était temps de mettre un terme à la fureur des duels, devenus de mode sous les règnes précédents.

17. Lundi. S. Hervé. — Constitution des députés du tiers état en *assemblée nationale*. Cette dénomination est admise à une grande majorité le 17 juin 1789.

18. Mardi. Ste. Marine. — La bataille de Waterloo, défaite funeste à Napoléon, a lieu le 18 juin 1815.

19. Mercredi. S. Gervais et S. Protas. — L'hérésie d'Arius est condamnée dans le premier concile général de Nicée, convoqué par Constantin. Arius y est anathématisé et exilé en Illyrie, 19 juin 325.

20. Jeudi. Ste. Florence. — Le 20 juin 1789 est la date du serment du Jeu de Paume, un des premiers actes de la Révolution française.

21. Vendredi. Sainte Octavie. — Le roi Louis XVI, après s'être clandestinement échappé des Tuileries où on le gardait à vue, tente de passer à l'étranger. Il est arrêté à Varennes après avoir été reconnu par le garçon d'un maître de poste.

22. Samedi. S. Paulin. — Galilée, qui a découvert que ce n'était pas le soleil mais la terre qui tournait, fut regardé comme un hérétique par le saint office, qui lui fit abjurer publiquement, le 22 juin 1633, ce qu'il appelait une hérésie. Il fut en outre condamné à la prison pour un temps illimité. Il semble que toute découverte importante dans ces temps ait dû amener avec elle la persécution; nous en verrons plus d'un exemple dans la suite de ces *Ephémérides*.

23. *Dimanche*. S. Jacob. — Don Miguel usurpe le trône de Portugal le 23 juin 1828.

24. Lundi. Nativité de S. Jean-Baptiste. — La censure est rétablie en France le 24 juin 1827.

25. Mardi. S. Prosper. — Noël Picard, dit Dubois, est condamné comme sorcier et exécuté le 25 juin 1657. Le P. Joseph l'avait

présenté au cardinal de Richelieu comme alchimiste : l'intrigant osa faire croire à Louis XIII et à sa cour qu'il faisait de l'or. Le roi, qui le vit opérer, fut enthousiasmé, et, sous l'influence de cet enthousiasme, le créa chevalier et le nomma président des trésoreries de France. Mais le nouveau noble n'était qu'un chevalier d'industrie, il fut bientôt découvert, et Richelieu, plutôt que d'avouer qu'il avait été joué, aima mieux le faire passer pour sorcier.

26. Mercredi. S. Babolein. — Duquesne, amiral sous Louis XIV, bombarde Alger avec succès le 26 juin 1683.

27. Jeudi. Sainte Adèle. — Rosemonde, épouse d'Albain, roi des Lombards, le fait assassiner le 27 juin 573, parce que le roi lombard avait voulu la forcer à boire dans

une coupe faite avec le crâne de son père. L'assassin eut les yeux crevés et Rosemonde fut empoisonnée.

28. Vendredi. S. Irénée. — Le poète Perrin obtient des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de musique et d'un théâtre chantant sous Louis XIV, et l'Opéra s'établit en France, le 28 juin 1669.

29. Samedi. S. Pierre et S. Paul. — Mort de Raphaël Mengé, peintre allemand.

30. Dimanche. Conversion de S. Paul. — Pierre Labrosse, barbier et chirurgien, devenu chambellan, est accusé, sous Philippe le Hardi, d'avoir empoisonné le jeune Louis. Quelques historiens s'accordent à dire qu'il n'était pas coupable; il n'en fut pas moins pendu le 30 juin 1278.

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

UN SURNOM.

Il y avait environ un mois que le roi Jean le Bon, après la bataille de Poitiers, était prisonnier d'Edouard, roi d'Angleterre, et vassal de son captif, lorsque, le 24 octobre 1336, les deux rois se trouvant à la même table, l'échanson chargé de leur verser à boire servit Edouard avant le roi Jean. Philippe de France, son fils, fait prisonnier avec

lui, donna un soufflet à l'échanson en lui disant : *Ignorez-tu que ton maître est vassal du roi mon père? — Comment appelez-vous votre fils?* demanda Edouard, étonné de l'audace du jeune prince. — *Philippe*, répondit le roi. — *Il faut le nommer HARDI*, ajouta Edouard, *car il l'est comme si vous étiez le vainqueur et moi le vaincu.* Depuis ce temps le prince ne fut appelé que Philippe le Hardi.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Notre grande surprise de ce jour est tout entière occupée par les pièces nécessaires à la construction d'un jouet des plus intéressants et que nous appellerons MOULIN MÉCANIQUE.

Ce jouet tout construit doit former une boîte, dans l'intérieur de laquelle tournera une roue, qui elle-même mettra en mouvement les ailes de votre moulin. — Il est utile de vous faire, dès à présent, jeter un coup d'œil sur la figure 15, qui vous représente votre jouet terminé, afin que vous ayez une idée suffisante de ce que vous allez faire.

Maintenant, procédons par ordre :

Nous supposons d'abord les figures collées ou calquées sur du carton blanc.

Le numéro 1 est la partie paysage de votre moulin, auquel vous aurez plus tard à adapter les ailes, et que, bien entendu, vous pouvez colorier.

Le numéro 2 n'est que la face opposée de ce même paysage, sur laquelle vous tracerez une circonférence ayant pour centre le trou par lequel les ailes devront passer.

Ces deux numéros qui ne constituent bien qu'une seule feuille de carton, sont le devant de la boîte, qu'un verre recouvrira plus tard.

Le numéro 5 est le derrière ou dos de cette même boîte.

Les numéros 4 et 5 sont les deux côtés donnant l'épaisseur que doit avoir la boîte. — Le côté 4 se posera à votre droite en regardant le joujou ; le côté 5 à votre gauche.

Les bandes noires que vous y voyez, ainsi que sur le numéro 1, vous indiquent l'espace que vous devez ménager entre ce même numéro 1 et la feuille de verre dont vous la couvrirez, espace dans lequel se placeront et tourneront les ailes du moulin.

Le numéro 6 vous donne ces ailes, qui devront être découpées extérieurement et ne former qu'un seul morceau.

Vous découperez ensuite deux surfaces rondes comme le numéro 7.

Le numéro 8 est l'une d'elles sur laquelle on a indiqué ce que vous avez à faire pour compléter votre roue.

Pour cela vous coupez une bande de carton de la hauteur de celle indiquée au numéro 9. Vous en prenez ce qu'il vous faut pour faire le rond intérieur du numéro 8 tracé par un double trait. — Les deux surfaces rondes formeront les deux côtés, la hauteur de cette dernière bande formera l'épaisseur de votre roue.

Dans votre bande de carton vous prendrez encore autant de languettes, semblables au numéro 10, que vous voyez de rayons obliques entre les deux circonférences du numéro 8, et vous les collerez verticalement et dans le sens de ces rayons, les faisant tenir en même temps à votre surface ronde et à la circonférence verticale formée avec la bande du numéro 9.

Collez ensuite votre deuxième surface par-dessus ce travail, et toutes ces languettes se trouveront ainsi former une série de poches, toujours levées d'un côté de la roue, et toujours baissées de l'autre.

Après cela, faites passer par l'épaisseur et le centre de votre roue un axe comme celui représenté dans la figure 14, axe qui sortira par le trou fait au moulin dans le numéro 1, et auquel vous en fixerez solidement les ailes.

Une fois les ailes et la roue posées, il s'agit de les faire tourner.

Vous prenez pour cela la bande de carton numéro 11. Vous y faites d'abord un trou à la place du petit carré noir, puis vous la coupez ou fendez à moitié, de façon à faire charnière, à l'endroit des deux lignes pointillées. — Fixez par ce trou, et au ras de votre bande, un fragment de tuyau de plume, puis ployez et collez cette bande au-dessus de votre rond, comme vous le voyez dans la partie supérieure de la figure 15.

Ce sera un réservoir dans lequel vous mettrez du sable très-fin.

Ce sable y sera retenu par une languette de fer-blanc semblable à celle numéro 12, qui entrant par la fente noire indiquée dans le numéro 3, vient juste fermer l'orifice du trou en glissant par-dessus le tuyau de plume.

En retirant cette languette, vous laissez immédiatement couler le sable, qui tombe dans les poches de la roue et la fait aussitôt tourner, les poches pleines tendant en bas, puis se vidant d'elles-mêmes et se remplissant de nouveau après avoir accompli leur tour.

Vous aurez pratiqué dans la partie inférieure de votre boîte un tiroir propre à recevoir le sable tombant des poches, afin de pouvoir le remettre dans le réservoir du haut quand il en sera tout à fait sorti.

Vous fermerez le dessus de votre jouet avec une autre bande mobile à volonté, puisque c'est par là que vous aurez à remettre votre sable.

Les figures 13 et 14, dont nous avons déjà parlé, vous représentent exactement, de face et de profil, l'intérieur de votre moulin mécanique ; — la figure 13, nous le répétons, vous en fait voir l'effet extérieur.

La feuille de verre, vous le comprenez suffisamment, doit se poser de manière à former, de profil, la première ligne de la figure 14.

Nous comptons, du reste, sur votre intelligence et votre dextérité pour exécuter ce gracieux jouet.

PASSE-TEMPS DE L'ENFANCE.

QUESTIONS DU SPHINX.

QUESTION GÉOGRAPHIQUE.

Sur cinq pieds je suis île, île encore avec quatre,
Toujours île avec trois ; et si tu veux abattre
Quelques pieds de mes noms pour en trouver la clef,
Rogne toujours la queue et respecte le chef.
Enfin ou sur trois pieds, ou sur cinq ou sur quatre,
L'Atlantique toujours de ses flots vient *nous* battre.

QUESTION HISTORIQUE.

Quel est le héros qui, sous la première race des rois de France, fut plus puissant qu'un roi, tint la place d'un roi, fut père d'un roi et ne fut pas roi ?

QUESTIONS MATHÉMATIQUES.

I

Un jeune homme, voulant connaître le prix d'un ouvrage qui se publie par livraisons, va chez l'éditeur, qui lui répond :

— Monsieur, s'il y avait trois fois et demie plus de livraisons qu'il n'y en a, il y en aurait quatre-vingt-quatre et l'ouvrage coûterait soixante-trois francs.

Voyez maintenant combien il y a réellement de livraisons et combien coûte l'ouvrage ?

II

Un chasseur part pour la chasse avec un de ses amis qui se contentera de le regarder ; mais, pour intéresser à la chasse celui qui n'y prend point part, les deux amis font la convention suivante :

— Je te donnerai, dit le chasseur à son ami, dix francs par coup de fusil que je manquerai, et toi, de ton côté, tu me donneras huit francs par pièce de gibier que je tuerai.

Le chasseur tira douze coups de fusil et il lui était dû vingt-quatre francs.
Combien avait-il manqué de coups?

ÉNIGME.

Centre éclatant, foyer de lumière infinie,
Plus on veut me sonder plus je suis ténébreux.
D'entrevoir mon secret l'homme serait heureux,
Mais il en reste loin malgré tout son génie.
— Je plane sur le monde et dans l'immensité ;
Ma parole est toute-puissante,
Et j'ouvre ma main bienfaisante
Pour le bien de l'humanité.
— A mon profond amour chaque être est accessible ;
Toujours présent partout, je demeure invisible ;
A moi tout fait songer... et le penseur pieux
Me voit dans le brin d'herbe et les trésors des cieux !

F. de V...

EXPLICATION DES QUESTIONS DU SPHINX DU DERNIER NUMÉRO.

Question grammaticale. — Substantif : PÈRE, vous m'aimez ; où haut dignitaire, PAIR, je siége à la chambre haute. Adjectif : PAIR, j'indique l'égalité de rang ou la qualité d'un nombre. Verbe : le joueur craint de me prononcer ; JE PERDS, du verbe *perdre*. Et enfin locution adverbiale, je deviens : DE PAIR.

Question géographique et historique. — Le nom de la ville est Péronne, où Charles le Simple, retenu prisonnier par Herbert, comte de Vermandois, est mort en 929, et où Louis XI fut gardé à vue, pendant l'entrevue de Péronne, par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, en 1468.

Questions mathématiques. — *Première question* : Les douze pièces de monnaie que le père donne à son fils sont : 1 pièce de six liards, 1 sou, 1 pièce de deux liards, 4 liards et 5 centimes, ce qui fait juste la monnaie de cinq sous.

— *Deuxième question* : Le grand-père a soixante-dix ans, son fils trente-cinq, sa belle-fille vingt-huit, et son petit-fils sept.

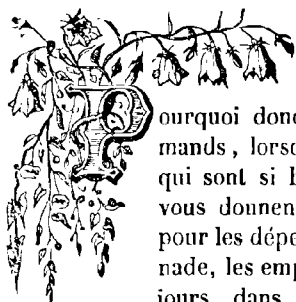
Enigme géographique. — Le mot est VENISE.

ERRATUM. — Dans la dernière explication des Questions du Sphinx, il s'est glissé une erreur toute typographique ; on a mis *Marguerite* de Médicis, au lieu de CATHERINE. Nos jeunes lecteurs sont trop instruits déjà pour n'avoir pas remarqué dès l'abord cette faute d'impression, d'autant plus qu'il n'a jamais existé dans l'histoire de *Marguerite de Médicis*.

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — HUITIÈME FEUILLET.

XXVIII



Pourquoi donc, petits gourmands, lorsque vos parents, qui sont si bons pour vous, vous donnent quelques sous pour les dépenser à la promenade, les employez-vous toujours, dans cette saison, à acheter des fruits? S'ils étaient mûrs encore, je ne dirais rien... mais presque toujours vous les choisissez verts. Pourquoi donc cette affreuse habitude, cette vilaine manie que vous avez et qui peut vous faire grand mal, qui peut vous donner des vers ou des maladies d'intestins? Pourquoi donc, malgré tous les avis, y revenez-vous sans cesse? Serait-ce point d'aventure parce que, en les choisissant ainsi, on en a une plus grande quantité? Ne serait-ce point aussi parce que leur petit goût aigre et sûr flatte votre jeune palais tout en vous faisant faire la grimace? Ou bien enfin, pour aller chercher plus loin la cause de votre détestable et pernicieuse habitude, ne serait-ce point en raison de cette impatience fébrile qu'à l'enfance aujourd'hui de vouloir jouir de tout sans attendre que le moment en soit venu? A quinze ans l'enfant veut être homme, et il mange verts bien des fruits qu'il eût dû laisser mûrir. Patience! patience donc! Laissez venir l'âge, laissez mûrir les fruits! Ne faites plus les hommes, adolescents; ne mangez plus de fruits verts, enfants, car il y a de grands dangers, croyez-moi, tant moraux que physiques, à cueillir en herbe ce qui doit être mangé en fruits.

4850

XXIX

Mon petit ami, vous vous ferez beaucoup de mal, si vous continuez. Comment, lorsque vous quittez le jeu, tout trempé de sueur, vous courez aussitôt partout cherchant une carafe et, dès que vous l'avez trouvée, vous buvez, vous buvez de façon à vous rendre malade... Ah! craignez bien cette habitude, elle est très-mauvaise. — Comment!... vous n'êtes pas le seul, dites-vous? presque tous les enfants de votre âge en font autant!... Ils n'ont pas plus de raison que vous! Mais comprenez donc, mon cher petit, qu'en introduisant un liquide froid dans votre corps échauffé par le jeu, vous vous exposez à un refroidissement fatal, qui sait? peut-être à une fluxion de poitrine, qui est une maladie bien dangereuse. Songez à la peine que vous causeriez à vos parents, si, par votre faute, vous vous exposiez à mourir. Ah! c'est aussi grave que cela, je ne vous le cache pas. Ne faites donc plus jamais cette imprudence; dominez votre soif jusqu'à ce que votre transpiration soit passée, et alors buvez... Mais encore faites-le avec mesure. N'avez pas des verres d'eau coup sur coup, comme je vous l'ai vu faire bien souvent; cela est dangereux aussi. Hein?... qu'est-ce que vous dites?... Vous ne le ferez plus?... — Tant mieux! c'est justement ce que je vous demande.

XXX

Ne pourriez-vous, enfants, de tout âge et

21)

de tout sexe, — puisque nous parlons des mille imprudences que vous faites en jouant, — ne pourriez-vous vous livrer, dans cette saison, à des jeux moins échauffants? Pourquoi courir ainsi de façon à vous mettre en nage? N'existe-t-il pas d'autres jeux plus calmes? Ne pourriez-vous enfin avoir des jeux d'hiver et des jeux d'été? Il est déplorable vraiment de vous voir vous mettre dans un état pareil. La sueur ruisselle sur votre corps, et cela a bien des dangers, croyez-moi.

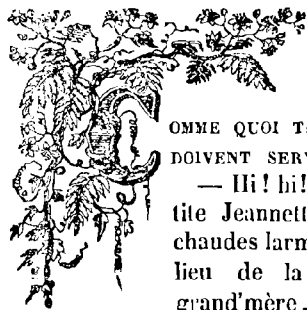
XXXI

Ah ça! quelle détestable manie avez-vous,

mon cher garçon, d'avoir sans cesse des allumettes chimiques dans votre poche? où diable les avez-vous prises? Vous ne pensez donc pas que le moindre frottement peut y mettre le feu et le communiquer à vos habits? Et dans quel but avez-vous donc ces allumettes?... Est-ce que vous fumeriez, par hasard, comme votre grand frère?... Je voudrais bien voir cela! pour vous dessécher la poitrine et vous rendre malade. Non, non, c'est impossible!... Jetez donc vos allumettes et n'en parlons plus!

FIN DU HUITIÈME FEUILLET.

LES SIX SOUS DE JEANNETTE.



I

OMME QUOI TROIS GROS SOUS DOIVENT SERVIR DE TALISMAN.

— Hi! hi! hi! faisait la petite Jeannette en pleurant à chaudes larmes, au beau milieu de la cabane de sa grand'mère, qui paraissait toute disposée à mêler ses pleurs à ceux de sa petite fille; hi! hi! hi!... Je vas donc te quitter, mère-grand!... Oh! ça me fait bien de la peine!... Hi! hi! hi!...

— Et moi donc... ma pauvre enfant... crois-tu que ça ne m'en fasse pas... de la peine!... Une enfant que j'ai élevée ni plus ni moins que si c'était la mienne propre... tandis que t'es la fille à Javotte Madelon et à Jacques Figuier qui était mon fils à moi... le pauvre fieu!... Il était veuf déjà quand il est trépassé, le cher homme, si bien que tu t'es trouvée sans père ni mère à l'âge de trois mois... et que je t'ai nourrie... au biberon... et que je t'ai vue grandir... et que je t'ai soignée... comme la prunelle de mes yeux... pauvre chérie!...

Un gros baiser de la grand'mère, fortement appliqué sur les bonnes joues de Jean-

nette, vint heureusement couper court au détail de tout ce que la bonne femme avait fait pour sa petite fille.

— Et se quitter après ça! reprit celle-ci dont les sanglots redoublèrent.

— Ah! dame!... Il le faut bien, Jeannette;... voilà que tu as tantôt onze ans, fillette... Je ne suis malheureusement pas assez riche pour te garder auprès de moi... je n'ai que de quoi manger tout juste pour moi seule... et si j'ai pu t'élever jusqu'à présent, c'est que j'ai travaillé un peu pour l'un et pour l'autre... mais les forces s'en vont... je ne suis plus bonne à rien... Et puis on gagne si peu dans notre Auvergne... Tu vois donc bien, fillette, qu'il faut que tu ailles à Paris comme tous les enfants de notre pays... Voilà une vielle qui a servi à ta mère... pars bien vite, gagne beaucoup d'argent... et dépêche-toi de revenir en Auvergne; avec ton petit magot t'achèteras un lopin de terre, et t'épouseras un bon garçon qui te rendra heureuse... Allons! du courage, Jeanneton, et hâte-toi de revenir, car je voudrais être encore là pour jouir de ton bonheur..

— Oh ! oui, mère-grand... je t'en prie... attends-moi... ne meurs pas avant que je ne sois revenue...

— Sois tranquille, pauvre fillette... je ferai tout mon possible pour cela !

De nouveaux baisers suivirent le vœu naïf de la petite Jeannette et la réponse non moins naïve de la mère-grand, puis les préparatifs du départ furent continués en silence.

Hélas ! ils furent bientôt achevés. Déjà l'on entendait un bruit sourd annonçant l'approche de la bande d'émigrants qui, suivant l'usage, quittait l'Auvergne cette année-là pour aller gagner des *petits chous* à Paris. Jeannette devait se joindre au gros des émigrants : la pauvre fille, presque sans argent, trop jeune pour se conduire, n'avait que trop besoin de l'appui de plus âgés qu'elle. Déjà donc on entendait la bande approcher de la cabane de la mère-grand, lorsque celle-ci, imposant silence à ses sanglots et dominant ses larmes, dit à l'enfant :

— Ecoute, Jeannette..., je veux te donner quelque chose qui te portera bonheur... Tu as trois beaux écus de trois livres pour faire ta route, ce qui, avec ce que tu pourras gagner le long du chemin, et les quelques provisions que je t'ai données, te conduira bien sûr à Paris... Ce que je veux te remettre, ce sont trois gros sous bien vieux. Ma mère me les mit dans la main quand j'allai, comme tu vas le faire aujourd'hui, chercher fortune à Paris... Elle m'avait recommandé de ne pas les dépenser, et de les garder toujours, car ils devaient me porter bonheur... Ils l'ont fait en effet. En moins de quatre ans j'avais gagné de quoi revenir au pays et acheter cette maisonnette que j'habite encore maintenant... Depuis ce temps j'ai toujours gardé mes trois gros sous et je te les donne aujourd'hui, afin que, comme à moi, ils te portent bonheur... Garde-les toujours... ne les dépense jamais... car je les regarde comme un talisman qui doit te faire gagner beaucoup d'argent et par conséquent te ramener plus tôt au pays...

A ces mots elle remit dans la main de la pauvre Jeannette, qui pleurait toujours, trois gros sous bien usés, à l'effigie de Louis XVI ;

puis, après avoir serré convulsivement l'enfant dans ses bras, elle ouvrit elle-même la porte, et recommanda vivement sa chère petite-fille aux plus âgés de la bande, tout en l'accompagnant jusqu'à l'extrémité du village. Un quart d'heure après, la petite Jeannette marchait vers Paris, cet Eldorado des Auvergnats, et la pauvre grand'mère rentrait seule dans sa cabane, désormais morne et silencieuse.

II

HISTOIRE D'UN POT DE RILLONS ET D'UN COMMIS DE BARRIÈRE.

Si vous le voulez bien, mes chers enfants, je vous ferai grâce du voyage, je ne vous dirai pas les fatigues de Jeannette, ses privations le long de la route ; je passerai sous silence les quelques sous que sa vieille lui rapporta aux portes des auberges ; ce que je vous dirai seulement, c'est qu'à son arrivée à la barrière de Paris, il ne lui restait rien des neuf francs qu'elle avait emportés du pays et de ce qu'elle avait gagné en chemin, qu'elle n'avait plus enfin pour toute fortune que les six sous donnés par sa grand'mère avec défense de les dépenser, et un pot de chair de porc préparée dans sa graisse par la bonne femme, à la façon des *rillons de Tours*.

A son arrivée en vue de la barrière, la bande d'Auvergnats était considérablement diminuée : quelques-uns étaient restés en province dans les grandes villes, d'autres s'étaient arrêtés dans les petits pays voisins de Paris, se promettant d'aller faire leur récolte de sous dans les maisons de campagne des environs ; le reste enfin avait poussé jusqu'à la barrière. Là, on s'embrassa, on se souhaita bonne chance, et chacun tira de son côté. Ce fut encore un triste moment pour Jeannette.

Pauvre fille !... tant qu'elle avait été en compagnie de ses *pays*, elle avait pu encore par moments se croire en Auvergne ; mais à présent que tous l'avaient quittée, elle se voyait alors bien véritablement seule et abandonnée sur le pavé de cet immense

Paris, et son pauvre petit cœur tout gonflé était prêt à se briser en sanglots.

— Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir dans cette grande ville? pensa-t-elle tout haut... Je n'ai pas un pauvre petit liard... je n'ai que les six sous de ma grand'mère et elle m'a défendu d'y toucher!... Voyons, du courage, Jeannette... il faut tâcher de gagner de quoi manger ce soir, car bien certainement je ne dépenserai pas les six sous de ma mère-grand, et je ne puis manger mes rillons sans pain... Allons! du courage!...

Et elle s'avanca résolûment vers la barrière pour faire son entrée dans cette ville où elle venait pour chercher fortune et où elle entra sans un sou vaillant, car elle était bien décidée, comme on l'a vu, à respecter les trois gros sous qui avaient porté bonheur à sa vieille grand'mère. Comme elle allait franchir la barrière, elle se sentit tout à coup arrêtée au passage.

— Eh bien!... eh bien!... où vas-tu donc, petite?... Comme tu passes roide... Tu n'as donc rien à déclarer? lui cria une voix rauque.

— S'il vous plaît, mon bon monsieur? répondit la pauvre Jeannette, qui, bien ignorante des lois de douanes, tremblait de tous ses membres, ne comprenant rien à ce qu'on lui demandait aussi brusquement.

— Comment!... s'il vous plaît!... Elle est bonne, la petite, reprit le commis en riant... Attends... attends... puisque tu ne veux rien dire, je te vais fouiller, moi!

— Me fouiller! répondit Jeannette, de plus en plus effrayée... Mais, mon bon monsieur... je ne suis pas une voleuse, je vous assure... Je suis la petite Jeannette... et j'arrive d'Auvergne...

Puis elle se mit à pleurer, tout en cherchant à se défendre, tandis que le commis se mettait en mesure de la fouiller...

— Ah! ah!... tu te défends bien... la petite... Tout ça n'est pas clair... Il faut que tu aies quelque chose... C'est ce que nous allons voir... continua le commis, qui mit la main sur le petit paquet que Jeannette portait sur son dos, en compagnie de la vielle d'où dépendait sa fortune...

— Au voleur!... au voleur! cria Jeannette

aussitôt, aux grands éclats de rire des commis et de quelques passants qui s'étaient arrêtés...

Cependant le commis avait défilé le petit paquet, et au milieu du peu de linge que la petite Auvergnate possédait, il aperçut un pot de grès.

— Qu'est-ce que c'est que cela? s'écria-t-il aussitôt...

— Ça, monsieur, se hâta de répondre Jeannette, c'est un pot de rillons, je ne l'ai pas volé... je vous assure... c'est ma mère-grand qui l'a fait tout exprès pour moi... Rendez-le-moi... tout de suite!...

— Oh! je n'ai pas l'intention de te le prendre, riposta le commis. Voyons, finissons-en... Paye deux sous pour les droits... et va-t'en!...

— Les droits? répéta Jeannette ébahie... Deux sous!... Mais, mon bon monsieur, puisque je vous dis que c'est à moi... Personne ne peut avoir de droits sur mon pot de rillons!...

— Pauvre petite! fit un passant, touché de la naïveté de l'Auvergnate, elle ignore la loi... Ma petite fille, ajouta-t-il en s'adressant à Jeannette, pour avoir le droit d'entrer dans Paris avec ton pot de rillons... il faut payer deux sous...

— Mais je ne les ai pas, mon bon monsieur... Je n'ai même pas de quoi acheter du pain pour manger avec...

— Pauvre enfant! répéta le passant; et, s'adressant au commis, il ajouta: — Je vais payer les deux sous; rendez-lui son pot et laissez-la passer...

— Comme vous voudrez... mais vous êtes bien dupe... Vous vous laissez prendre à cela, vous?... Nous connaissons la farce, nous autres... Tous les jours les contrebandiers se servent de ces petites sottises-là pour nous faire voir le tour... Après ça, si vous voulez payer...

— Ma foi non!... répondit le passant en regardant Jeannette de travers... Puisque c'est comme ça...

Il laissa retomber dans sa poche les deux sous qu'il en tirait déjà et passa son chemin.

— Une fois, deux fois... trois fois... veux-

tu payer?... demanda le commis impatienté... Je n'ai pas de temps à perdre, moi !

— Mais, mon bon monsieur, je n'ai pas d'argent, fit Jeannette pleurant plus fort, je n'ai que six sous que ma mère-grand m'a donnés en me défendant de les dépenser, parce que cela me portera bonheur.

— En ce cas, adjudé ! dit le commis, qui s'éloigna emportant le pot de rillons...

— Mes rillons !... mes rillons !... cria Jeannette.

Mais le commis n'eut pas l'air de l'entendre et disparut dans l'intérieur du bâtiment de l'octroi. La pauvre enfant, pleurant à chaudes larmes, alla s'asseoir sur une borne, tout près de là. Elle ne pouvait se décider à abandonner ainsi le pot de rillons que sa grand'mère lui avait donné, ce pot qui renfermait la seule espérance qui lui restât pour son souper. Elle s'y arrêta longtemps, et chaque fois qu'elle apercevait le commis qui, à son sens, l'avait spoliée, elle criait de nouveau :

— Mes rillons ! rendez-moi mes rillons !

Mais le commis n'y faisait pas attention, tout occupé des devoirs que lui imposait son poste. Cependant la nuit approchait, et Jeannette était encore là, réclamant ses rillons avec d'autant plus d'instances que la faim commençait à la talonner.

— J'ai bien les six sous de grand'mère, se disait la pauvre petite ; en donnant deux sous, je retrouverais mon pot, et avec deux autres sous j'aurais du pain... Mais je ne le peux pas... j'ai promis de ne pas les dépenser... Et puis je serais malheureuse après... je ne gagnerais pas d'argent à Paris, et je ne pourrais pas bientôt retourner au pays... Oh ! non... non... n'y pensons pas !...

Comme elle se livrait à ces réflexions, une élégante voiture de voyage s'arrêtait à la barrière, car elle était chargée de paquets. Elle contenait une jeune dame et un vieux monsieur, le père et la fille probablement. Pendant que les employés de l'octroi jetaient leur coup d'œil investigateur sur les paquets, la jeune dame, malgré la lumière douteuse du jour qui était à son déclin, aperçut la petite Jeannette, toujours assise sur sa borne.

— Regarde donc, père, fit-elle aussitôt, la jolie petite fille qui est assise là !...

— Où donc ? fit le vieillard en appliquant un lorgnon à ses yeux... Ah ! oui... je la vois...

— Mon Dieu ! s'écria aussitôt la jeune femme, comme elle ressemble à ma pauvre fille..., ma chère Hortense... qui est maintenant un ange du bon Dieu !...

— En effet !... reprit le père après avoir considéré Jeannette plus attentivement... Grand Dieu !... quelle ressemblance !... Et si Hortense n'était pas morte...

— O ! mon père !... ma pauvre fille !... Je veux voir cette enfant de plus près...

Elle se pencha à la portière pour l'ouvrir, mais, à ce moment même, elle vit la petite Auvergnate se sauver en courant, et elle entendit un commis qui lui criait encore :

— Et si tu reviens ici... je te fais arrêter.

A cette menace Jeannette redoubla de vitesse, et elle disparut bientôt.

— Qu'est-ce donc ?... qu'y a-t-il ?... que vous avait fait cette enfant ? demanda vivement la dame, après avoir appelé le commis.

Celui-ci conta tout ; il parla du pot de rillons, de l'existence de la petite fille, qu'il croyait complice de contrebandiers, et il n'oublia pas même les six sous de la grand'mère qui devaient porter bonheur, ce qu'il regardait, disait-il, comme un conte à dormir debout.

— Pauvre enfant, s'écria la dame vivement intéressée... Ce qu'elle a dit doit être vrai.

— Passez ! firent les autres commis qui avaient fini leur examen.

Et la voiture entra aussitôt dans Paris.

III

COMMENT JEANNETTE DÉPENSA SON TALISMAN ET DE L'EMPLOI QU'ELLE SUT DONNER AUX SIX SOUS DE SA MÈRE-GRAND.

Aussitôt que la voiture eut franchi la barrière, la jeune femme se pencha à la portière afin de chercher des yeux celle qui lui avait paru tant ressembler à sa chère Hortense ;

mais c'est en vain qu'elle porta ses regards à droite et à gauche, elle n'aperçut point la pauvre Jeannette, à laquelle la frayeur que lui avait causée l'idée d'être arrêtée avait sans doute prêté des ailes.

— Je ne la vois pas, fit la jeune dame avec désappointement... Il n'est pas possible... elle n'aurait pu aller aussi vite que cela... il faut qu'elle se soit engagée dans quelqu'une des rues transversales...

Et, tout en parlant, elle avait tiré le cordon du cocher, qui, d'après cet ordre muet, avait arrêté les chevaux.

— Eh bien ! eh bien !... pourquoi nous arrête-t-il ? demanda le père, qui n'avait rien vu du mouvement de sa fille et qui déjà ne pensait plus à la petite Auvergnate.

— Ecoute, mon père, reprit aussitôt la jeune dame, tu vas aller seul à l'hôtel, et moi je m'arrêterai ici... Je veux retrouver cette enfant dont la ressemblance avec ma fille, que je pleure encore, m'a vivement frappée.

— Es-tu folle, Amélie ? demanda le père... Comment ! à une heure pareille, tu vas te mettre à la poursuite d'une petite fille des rues, sous le simple prétexte d'une ressemblance qui n'existe pas peut-être, et que notre imagination seule, exaltée par les regrets que nous éprouvons, depuis deux ans, de la perte d'Hortense, toi comme mère, moi comme grand-père, nous a sans doute fait rêver...

— Qu'importe ! je veux m'en assurer...

— Allons, il faut te céder en tout !... Prends le domestique au moins ; il t'aidera dans tes recherches, et te protégera au besoin, car la nuit vient déjà.

Amélie n'en avait pas entendu davantage ; elle était déjà à bas de la voiture, et suivie du domestique, elle s'engageait dans une des rues transversales, tandis que son père regardait l'hôtel.

Cependant Jeannette courait toujours ; elle avait, ainsi que l'avait prévu la dame, pris une rue transversale, et elle ne s'arrêta que lorsqu'elle comprit qu'elle était trop loin de la barrière pour que le cruel commis pût mettre sa menace à exécution. Epuisée, halestante, elle s'assit encore sur une borne ; car c'était le seul siège que la civilisation parisienne pût lui offrir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit-elle en es-suyant son visage trempé de sueur, faut-il qu'à peine arrivée à Paris, j'y sois déjà en butte à tant de malheurs !... Que sera-ce donc plus tard ?... Ah ! pourquoi ai-je quitté les autres, mes pays ? Ils m'auraient conduite, m'auraient protégée. Mon Dieu ! mon Dieu ! maintenant, je suis seule, toute seule... et j'ai grand'faim !

Elle en était là de son monologue, lorsqu'elle entendit auprès d'elle un soupir. Elle retourna la tête et ne vit rien. Pauvre Jeannette ! elle était bien effrayée : la rue était sombre et déserte ; qui pouvait soupirer ainsi ? Elle allait céder à la frayeur et reprendre sa course, lorsqu'un nouveau soupir se fit entendre, plus pitoyable que le premier.

— Seigneur !... il y a quelqu'un qui souffre par ici ! s'écria-t-elle. Et, dominant sa crainte, elle se mit aussitôt à chercher quel être souffrant pouvait se trouver auprès d'elle.

Car notre pauvre Jeannette avait un cœur excellent et une grande pitié... Sa bonne grand'mère l'avait élevée dans la crainte de Dieu et l'amour du prochain.

— Où êtes-vous, vous qui souffrez ainsi ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Un troisième soupir fut la seule réponse qu'elle reçut à sa demande ; mais, comme elle s'habituaient insensiblement à l'obscurité de la rue, elle aperçut, non loin d'elle, un homme étendu à terre, le dos appuyé contre la muraille. Elle courut à lui :

— Seigneur Dieu ! qu'avez-vous, mon bon monsieur ? fit-elle aussitôt.

— J'ai faim ! répondit l'homme d'une voix creuse et affaiblie.

— Faim ? répéta Jeannette, qui ne comprenait pas... Vous n'avez donc pas mangé ?

— Depuis trois jours, interrompit le malheureux qui gisait à terre.

— Et pourquoi n'allez-vous pas manger ? demanda naïvement Jeannette.

— Je n'ai pas de quoi acheter du pain.

— Oh ! mon doux Jésus ! fit Jeannette à cette réponse touchante par son laconisme même... Moi aussi, j'ai faim ; mais j'ai mangé ce matin, et je mangerai demain, s'il plaît à Dieu... mais lui... trois jours... le pauvre homme !

Elle se pencha vers lui, et, à la faible lueur de la lune à demi cachée, elle aperçut de beaux cheveux blancs tombant sur un visage pâle et amaigri.

— C'est un pauvre vieux ! s'écria-t-elle ; et ses yeux s'emplirent de larmes.

Le vieillard continuait de murmurer entre ses dents :

— Deux sous de pain ! deux sous de pain seulement, disait-il, et cela me sauverait la vie.

— Deux sous ! reprit Jeannette se parlant à elle-même, deux sous !... Mais j'en ai six, moi !... Ma mère-grand m'a défendu de les dépenser... Je ne l'aurais pas fait pour moi. Je me suis laissé prendre mon pot de rillons plutôt que d'y toucher ; mais, mon Dieu ! je ne peux pourtant pas laisser mourir ce pauvre vieillard faute de deux sous... Oh ! si grand-mère était là, elle serait la première à me dire : Donne, mon enfant, donne ; et si tu n'as plus de bonheur après cela, au moins tu auras fait ton devoir... Oh ! oui, bien sûr, elle dirait cela... Oh ! je n'y résiste plus... Tenez, tenez, mon pauvre homme !

Et elle mit dans la main du vieillard une de ses vieilles pièces de deux sous qu'elle enleva à son talisman.

— Merci, merci, mon enfant, fit le vieillard un peu ranimé à cette vue ; que Dieu vous récompense !

Et, se soulevant avec effort, il se traîna comme il put à la porte d'un boulanger où il trouva, grâce à la petite Auvergnate, la manne qui devait le rappeler à la vie.

Cependant Jeannette s'était éloignée vivement.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... se disait-elle tout en marchant, j'aurai peut-être du malheur toute ma vie maintenant, j'ai désobéi à mère-grand... Mais je ne m'en repens pas...

Après avoir marché quelque temps, elle se trouva tout à coup devant le portail d'une église. Les rues étaient déjà désertes dans ce quartier perdu, et tout faisait présumer qu'il devait être tard.

— Allons ! se dit Jeannette, je ne gagnerai rien ce soir... Demain, grâce à ma vielle, je ferai bien de quoi déjeuner... Je vais dormir

là... Une nuit est bientôt passée... Et puis si je ne dors pas, je prierai Dieu et il aura pitié de moi...

Elle gravit les marches qui devaient la conduire sous le porche de l'église, et elle se préparait à se coucher, lorsqu'elle aperçut, dans l'angle d'un pilier, une pauvre femme assise qui tenait entre ses bras un paquet enveloppé de guenilles.

Cette femme, qui l'avait vue aussi et qui avait deviné son intention de dormir sur la pierre, lui dit aussitôt d'une voix sombre et triste :

— Et toi aussi, pauvre enfant !... Tu n'as pas de toit pour abriter ta tête... pas de lit pour reposer tes membres !...

— Vous n'avez donc pas de quoi coucher non plus ? fit Jeannette, répondant à la question de la malheureuse femme par une demande semblable.

— Oh ! pour moi, ce ne serait rien, ma fille, reprit la pauvre femme... Mais je ne suis pas seule...

— Comment ?

— Tu ne vois donc pas ce que je porte là ?...

— Ce paquet ?

— C'est mon enfant !... Pauvre petit ! il aura six mois dans trois jours, et la coqueluche lui vient... Il a toussé toute la journée... Une nuit passée en plein air lui fera bien du mal... Et moi, moi, sa malheureuse mère, je n'ai pas quatre sous pour le faire dormir à l'abri... Je n'ai d'autre asile à lui donner que mon sein... Aussi vois, comme je le serre !...

Joignant aussitôt l'action à la parole, elle serra son enfant sur son cœur. Ce mouvement, peut-être un peu trop brusque, réveilla l'enfant et lui occasionna un accès de toux violente et précipitée. Tandis que la mère effrayée frottait tour à tour le front et les tempes de son pauvre petit qu'elle craignait de voir étouffer au milieu de la crise, Jeannette allait et venait avec inquiétude. Elle semblait en proie à une pensée qui l'agitait.

— Quatre sous ! dit-elle tout à coup, dès que l'enfant eut cessé de tousser, pour quatre sous vous pourriez passer la nuit à couvert ?

— Certainement, répondit la pauvre mère en soupirant, avec quatre sous je pourrais, dans un garni, avoir un lit plus chaud que cette pierre, et mon enfant n'aurait pas froid. Mais je ne les ai pas !

— Tenez, les voilà, fit Jeannette aussitôt en lui présentant les deux pièces qui lui restaient, je n'ai que cela, prenez-les...

La pauvre femme regarda Jeannette avec un étonnement qui tenait de la stupeur. Elle restait la main avancée vers les quatre sous que la petite Auvergnate lui tendait, et elle hésitait à les prendre : de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Est-ce bien vrai ? s'écria-t-elle enfin... Je ne me trompe pas ?... Tu m'offres bien quatre sous ?... Et c'est tout ce que tu possèdes !... Pauvre, tu fais l'aumône au pauvre. Oh ! Dieu te bénira, ma sainte fille, car, grâce à toi, mon enfant sera sauvé de la mort peut-être... Va, les quatre sous que tu me donnes en ce moment, toi, pauvre et dénuée de tout, sont plus agréables aux yeux de Dieu que mille francs qui tomberaient de la main d'un riche !... Laisse-moi t'embrasser, ma fille, ajouta la pauvre femme, pleurant d'attendrissement après avoir pris les quatre sous, je n'ai que ce moyen de te prouver ma reconnaissance...

Elle embrassa Jeannette qui était tout émue, puis elle courut chercher un gîte pour son enfant en répétant encore de loin :

— Que Dieu te bénisse, car tu le mérites !

— Ainsi soit-il ! fit une voix au bas des marches.

C'était le vieillard, rendu à la vie par la pauvre Auvergnate, qui, ayant fini de dévorer ses deux sous de pain, regagnait son logis.

Je n'essayerai pas, mes chers enfants, de vous peindre ce que cette scène avait de sublime, votre jeune cœur l'a compris déjà bien mieux que je ne l'exprimerais ; je reviens à Jeannette qui se retrouvait seule : ses deux obligés s'étaient éloignés chacun de leur côté, après s'être réunis un instant dans un concert de reconnaissance.

Restée seule, la pauvre enfant se mit à pleurer.

— Je n'ai plus mon talisman ! dit-elle...

Pardonne-moi, grand-mère, si j'ai mal fait... mais mon cœur me dit le contraire.

Puis elle ajouta avec une naïveté qui touchait à la philosophie :

— Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu ?...

A peine ai-je fait vingt pas dans cette grande ville que j'y rencontre un homme qui meurt de faim et une pauvre femme sans abri qui n'a pas de quoi coucher chaudement son enfant !... Et c'est dans cette ville qu'on m'envoie pour faire fortune... On m'a trompée... c'est sûr... Ce n'est pas là Paris !

La pauvre et naïve enfant ! Elle ignorait que tout est contraste en ce monde, et que, dans ces grandes villes où tant de luxe s'étale, de grandes misères se traînent par les rues. Elle ignorait enfin que si le malheur souvent fait naître la misère, la paresse et la mauvaise conduite la causent plus souvent encore.

Mais pour ces deux pauvres gens qu'elle vient de secourir, ce n'était pas ce dernier cas ; le malheur seul était coupable, et Jeannette avait bien placé les six sous de sa mère-grand !

IV

INTÉRÊTS DE SIX SOUS PLACÉS ENTRE LES MAINS DE DIEU.

Je vous ai dit que Jeannette était aussi pieuse qu'elle était bonne. Avant de s'endormir, elle voulut prier Dieu ; elle s'agenouilla donc, la face tournée vers l'entrée de l'église.

— O mon Dieu ! dit-elle, faites que ce pauvre vieillard trouve demain du pain pour sa journée ; faites que cette pauvre femme ait, la nuit prochaine, un lit moins dur que la pierre... Et si, après cela, vous daignez jeter les yeux sur une pauvre petite fille, accordez-moi la grâce de gagner bientôt de quoi retourner au pays, et conservez la santé de ma mère-grand, afin que je la voie et que je l'embrasse encore !

Après cette simple et touchante prière, Jeannette fit le signe de la croix et se releva. Quelle ne fut pas sa surprise quand, à ses côtés, elle vit, agenouillée comme elle sur la

Pierre, une belle dame, et plus loin, derrière elle, un domestique qui se tenait debout.

— N'aie pas peur, mon enfant, fit la dame d'une voix émue... je suis venue à toi pour te parler, mais je n'ai pas osé troubler ta prière, et je l'ai partagée.

— Vous voulez me parler, madame? répondit Jeannette étonnée.

— Ecoute, noble enfant... ta grand-mère l'avait donné six sous qui devaient, disait-elle, te porter bonheur, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit Jeannette en soupirant.

— Et elle t'avait défendu de les dépenser...

— Oh! oui, madame... mais...

— Je sais tout... noble fille... — J'ai tout vu... j'ai vu comment, au risque d'être malheureuse, — car tu croyais à ce talisman, — tu l'as dépensé en faveur de deux infortunés... j'ai vu cela et mon cœur a été ému... Ecoute, chère enfant,... je t'ai suivie et je me suis intéressée à toi d'abord parce que tu ressembles à une pauvre enfant que j'ai perdue il y a deux ans... et qui aurait ton âge à peu près aujourd'hui... Mais maintenant, ce n'est plus ton visage seulement qui m'attire près de toi, c'est ton âme élevée... ton bon cœur, toutes les qualités généreuses qu'en si peu de temps j'ai eu le bonheur de découvrir en toi... Rassure-toi... ton talisman a beau être dépensé... tu ne seras pas malheureuse... car je viens t'offrir ma maison pour y vivre, ma fortune pour t'élever, mon cœur pour t'aimer... Dis, réponds... veux-tu venir avec moi?... Je n'ai plus de fille, Dieu me l'a retirée... tu la remplaceras près de moi... tu seras ma fille.

La jeune dame, que nos lecteurs ont déjà reconnue, Amélie enfin, se tut, attendant une réponse de la pauvre Jeannette, qui, tout abasourdie à ces belles propositions, était fort embarrassée et se tenait silencieuse devant la dame.

— Eh bien?... tu ne me réponds pas? dit elle-ci.

— Oh! madame... fit enfin Jeannette, vous êtes bien bonne et je vous remercie bien... Tout ce que vous m'offrez là est bien beau... mais je ne peux pas être votre fille... Je suis

la petite-fille à grand-mère... et elle aurait trop de chagrin si je ne l'étais plus... et moi aussi...

— Elle sera toujours ta grand-mère, pauvre chère enfant, reprit Amélie attendrie en découvrant dans l'âme de Jeannette une vertu de plus, la piété filiale... et de plus... je l'enverrai chercher, je veux qu'elle vienne à Paris... qu'elle soit témoin de ton bonheur... car tu seras heureuse... je le veux!

— Madame... c'est bien vrai?... vous ne me trompez pas?

— Le ciel m'en garde!

— Oh! madame... que vous êtes bonne! Et Jeannette tomba aux genoux d'Amélie.

— Pas tant que toi, ma fille, fit Amélie en la relevant; car je suis riche, et ce que je ferai pour ton bonheur ne me causera aucune privation... tandis que toi, tu as donné tout ce que tu avais pour le présent, tout ce que tu espérais pour l'avenir... Oh! tu le vois... les vœux de ces pauvres gens que tu as soulagés n'ont pas tardé à se réaliser; car Dieu a permis que je fusse là pour lui servir d'instrument et te récompenser de tes bienfaits. Viens, mon enfant, viens.

Sur un ordre d'elle, le domestique avait été chercher une voiture de place. On fut bientôt à l'hôtel. Amélie présenta Jeannette à son père; elle lui conta tout ce dont elle avait été témoin, et, comme elle était veuve, elle n'eut que le consentement du vieillard à obtenir pour réaliser ses projets. Ce consentement ne se fit pas attendre, et Jeannette fut installée à l'hôtel, où, dès le lendemain, elle commença ses études.

Huit jours après, la vieille grand-mère arrivait à Paris: elle eut bien de la peine à comprendre comment sa petite-fille se trouvait dans une si belle maison; ce ne fut qu'à la longue qu'elle eut la conscience de son bonheur et de celui de sa chère Jeanneton.

Celle-ci est aujourd'hui une charmante jeune fille pleine d'instruction, toujours bonne et généreuse, plus que jamais remplie d'amour et de reconnaissance pour sa bienfaitrice, qu'elle s'est enfin décidée à appeler sa mère.

La vieille grand-mère vit encore, et elle répète souvent à Jeannette:

— J'étais bien sûre, moi, que tes six sous te porteraient bonheur!...

— Oui, grand'mère, répond Jeannette — qu'on appelle *Jeanne* maintenant. — Mais si je t'avais écoutée, si je ne les avais pas dépensés, je ne serais pas aussi heureuse que je le suis aujourd'hui.

Et elle court embrasser Amélie.

— Tu ne les as pas dépensés, Jeanne, ré-

pond celle-ci... En les donnant aux pauvres, tu les as prêtés à Dieu.

— Et Dieu m'en a servi de gros intérêts, chère mère, ajouta *Jeune* avec reconnaissance.

— C'est égal! dit toujours la vieille grand'mère... ce ne sont pas moins tes gros sous qui t'ont porté bonheur! — Et il n'y a pas moyen de l'en faire démordre. ERG. NYON.

MÉCANIQUE.

LE PAPIER.

SUITE.

— Vous avez conservé du veau, votre père, un peu trop de sa graisse huileuse, ô mon noble ami, et sous vos brillants décors je vois votre couleur jaune et votre tissu racorni; et puis vous êtes vraiment trop embarrassant, mon très-cher : pour écrire sur vous le quart de ce que renferme une de ces petites brochures qui sont là par terre, il faudrait une chambrée entière de votre peau; vous n'êtes plus de ce monde, allez; maintenant il ne suffit plus d'être brillant, il faut encore servir à quelque chose... Et le vélin confus retourna à son rayon, sentant bien la justesse de ces reproches.

La lutte se simplifiait donc de plus en plus : il ne restait que deux concurrents. Mais ici les juges devaient se trouver fort embarrassés pour décerner le sceptre, car le superbe in-folio qui étalait aux regards étonnés son magnifique papier, dans le titre duquel une couronne royale se voyait par transparence, paraissait remplir toutes les conditions désirables : solidité à toute épreuve, uniformité, couleur d'un gris agréable, et autres qualités exquises, sans compter la noblesse de son origine, car c'était un produit de la manufacture royale de Troyes. Cependant, lorsque le nouveau venu descendit de son pupitre

où l'avait placé maître Jacobus, lorsqu'il montra sa blancheur éblouissante, la douceur satinée de sa surface, l'égalité parfaite de son grain, alors il n'y eut plus qu'un cri d'enthousiasme, et le choix du maître fut confirmé; à la condition cependant que l'heureux vainqueur raconterait son histoire, et par quel concours de circonstances il était arrivé à ce degré de perfection.

— Volontiers, car il y a si peu de temps de cela que je me rappelle jusqu'au plus petit détail. J'étais, il y a un an à peine, une magnifique nappe damassée qui avait servi au dîner du roi, lorsqu'un imbécile de laquais me laissa tomber par un de mes coins dans la cheminée qui brillait d'un feu ardent; une partie de moi-même fut consumée; le reste était si déchiqueté par la flamme qu'il ne pouvait plus servir à rien : aussi on me jeta sans cérémonie au coin d'une borne en compagnie des plus vils matériaux.

— Oh! les brutes, fit un petit volume sur le dos duquel on lisait : « Chimie appliquée. »

— Bah! reprit l'autre, à peine étais-je là qu'une nuée d'individus mal vêtus, avec un grand panier sur le dos, une lanterne d'une main, un crochet de l'autre, s'en vinrent

fouiller dans le tas où je me cachais en vain sous une large feuille de chou : mais en trois coups de crochet je fus découverte, tortillée au bout du fer aigu et jetée dans le grand panier pêle-mêle avec une multitude de morceaux d'étoffes de toutes sortes. Après m'avoir promenée toute la nuit dans sa hotte, mon nouveau propriétaire, à son retour chez lui, eut l'air ravi, lorsqu'en classant son butin il m'aperçut au fond du panier.

— Bonne affaire ! dit-il.

Et il me plaça avec affection dans une boîte qui contenait déjà des loques de mouchoirs en fine batiste, de vieux morceaux de chemises jadis superbes, etc., etc. J'appris de mes compagnons de captivité qu'ils avaient eu le même sort que moi ; un accident quelconque, un accroc, une brûlure, les avaient fait rejeter par leurs anciens maîtres, et ils étaient tombés comme moi dans les mains d'un homme qu'on appelait chiffonnier à cause de ses occupations.

J'appris aussi d'autres choses qui ne me rassurèrent pas : on me disait que tous les deux ou trois jours un autre homme venait, regardait les chiffons, et disait : « Envoyez-moi tant de telle qualité, tant de telle autre ; » qu'alors on entassait dans un sac les victimes désignées et qu'elles ne reparaissent jamais. L'homme vint en effet, et demanda plusieurs kilogrammes de première qualité.

Ce fut notre tour de partir. Après un voyage de quelques lieues, nous arrivâmes dans une petite vallée que j'ai appris depuis être celle d'Essonne. Là, nous fûmes hissés au sommet d'un énorme bâtiment rempli de chiffons ; jamais je n'aurais pu supposer qu'il en existât autant : il y en avait de toutes sortes, de tous pays, de belles toiles de Flandre, de vieux fonds de culotte bas-bretons, des débris de tente de soldat ou de voile de marin ; toutes les professions jusqu'à la blouse bleue, grossier vêtement du laboureur et de l'ouvrier, y étaient représentées. Tout cela trié, classé, découpé et rangé avec beaucoup d'ordre dans des cases numérotées.

Le jour même de notre arrivée, je fus menée au supplice qui devait me régénérer. Vous qui savez l'histoire mythologique, vous devez vous rappeler celle du vieil Æson, qui,

découpé par morceaux et cuit dans une marmite, devait renaître vigoureux et fort comme un jeune homme. Eh bien ! ce fut ce qui m'arriva.

Je fus livrée à une puissante machine, qui me broya et découpa en un nombre infini de morceaux ma trame palpitante, noyée d'abord dans une cuve pleine d'eau.

— Oh ! comme vous avez dû souffrir ! fit une voix.

— Ce n'est rien, attendez.

— Lorsque je fus ainsi déchirée, on me fit passer sous une presse qui m'écrasa pour faire sortir toute l'eau que je contenais. Comme je n'étais pas encore assez blanche pour flatter l'œil délicat des hommes d'aujourd'hui, on me fit respirer une espèce de vapeur jaune qu'ils appellent chlore, et qui est bien la plus épouvantable odeur et la plus âcre qu'on puisse trouver. Mais aussitôt je devins d'un ton de neige éblouissant ; on me lava ensuite avec grand soin de peur de me laisser dans les pores un peu de ce chlore, qui m'aurait lentement détruite, on me fit repasser sous une presse, et on m'envoya dans une autre partie de la maison.

— Là, je fus livrée de nouveau à ce qu'ils appellent des cylindres raffineurs. Ce sont de grosses pièces de fonte armées de redoutables dents d'acier bien aiguës et bien acérées, qui tournent avec rapidité dans une cuve ovale, au fond de laquelle d'autres lames aussi tranchantes se rencontrent avec les premières ; quand il faut passer à travers ces horribles mâchoires, on sent son cœur défaillir : mais, une fois engagée, il n'y a plus ni grâce ni pitié à espérer : il faut aller bon gré malgré. Je fus ainsi littéralement réduite en bouillie, en pâte si vous voulez.

C'est ici que commence la partie la plus extraordinaire de mon histoire : autrefois on se contentait de passer dans la pâte un cadre porteur d'une toile métallique très-fine, d'étendre cette pâte sur le tamis. Elle se prenait en feuille, on la pressait entre deux lames de laine, on la faisait sécher à l'air, et tout était dit. On n'allait guère vite de ce train-là : demandez au papier à la couronne qui est ici combien de temps on a mis à faire son volume...

L'autre ne répondit pas et fit un modeste signe d'assentiment.

Le beau livre reprit :

— A cet instant je coulai en lame mince sur un tamis de fils métalliques qui m'entraîna dans sa course; là je fus peu à peu débarrassée de l'eau que je contenais et qui s'échappait par les mailles du tamis; puis, au moment où je passais au bout du tamis, je me sentis desséchée par une force très-grande: c'était une ventouse puissante qui aspirait le reste de mon eau. Alors il me sembla qu'une vie nouvelle s'ouvrait pour moi; comme le vieil Aëson, dont la fille Médée avait fait bouillir dans une chaudière les membres épars, j'avais été déchirée, hachée en mille morceaux; mais, plus heureuse que lui, je renaissais enfin sous une forme différente, une vie nouvelle s'ouvrait pour moi... Vieille nappe jadis, je devenais jeune papier.

Au moment où je dépassais la ventouse, je fus reçue entre deux lames de laine feutrée qui commencèrent à me lisser en me débarrassant de plus en plus de mon humidité. De ces lames de laine feutrée je sortis enfin feuille de papier libre et sans bourrelet. Mais comme dans mon nouvel état il était nécessaire que je fusse complètement desséchée, je passai encore entre des cylindres garnis de feutre de laine; puis, m'enroulant autour d'autres cylindres en fonte chauffés en dedans à l'air chaud, j'allai couvrir de mes lames superposées un grand dévidoir qui me reçut papier fait.

Une fois là, on se mit à me découper, à m'ébarber, à me débarbouiller; des femmes et des enfants me débarrassèrent feuille à feuille de quelques petits cailloux et de quelques petits fragments de terre, de paille ou de bois, que j'avais entraînés sur ma route.

— Mais, dit le livre de papier fait à la main, comment donc avez-vous fait pour acquérir ce merveilleux glacé qui vous rend poli comme du marbre, et qui à côté de vous me donne l'air d'un simple paysan?

— Mon Dieu, je n'ai acquis ce lustre brillant qu'au prix d'une nouvelle souffrance: au lieu de me laisser comme vous avec votre apparence primitive, on a placé mes feuilles

l'une après l'autre entre deux lames de zinc et on les a ensuite comprimées avec une force extrême au moyen d'un cylindre puissant. C'est un peu douloureux, c'est vrai, mais on en sort beau et propre, c'est quelque chose; et puis, c'est plus commode pour recevoir l'écriture avec les plumes de fer dont on se sert aujourd'hui, et qui éraillent impitoyablement votre surface. D'autres femmes me plièrent ensuite, et j'allai dans un coin attendre patiemment qu'un maître nouveau vint m'acheter. Mon repos ne dura pas longtemps; un éditeur, qui tenait à reproduire, dans un volume admirable, les œuvres d'un grand poète moderne, vint visiter les papiers de l'usine. Dès qu'il m'eut aperçu :

— Oh! dit-il, voilà mon affaire: en avez-vous beaucoup comme cela?

— Peu, mais assez pour faire votre affaire.

Après être convenu à voix basse du prix que je valais et qui me parut être assez élevé, autant que j'en puis juger par les conversations qui avaient eu lieu au sujet de mes compagnons, mon créateur me livra à l'éditeur, qui m'emporta triomphant. Quelques jours après, je fus livré à l'imprimeur, au coloriste, au dessinateur, au relieur et enfin au doreur, qui me donnèrent cette prestance à laquelle je dois vos suffrages et la distinction de maître Jacobus.

Les braves retentirent de tous côtés: jusqu'au vieux grognon de bouquin qui avait tourmenté les autres concurrents, tout le monde reconnaissait le mérite réel du nouveau venu: beauté, économie, utilité, il réunissait tout. Les compliments et les exclamations auraient continué longtemps encore, si la lueur plus vive de l'aurore n'avait peu à peu remplacé la pâle clarté de la lune, et si des pas lointains, retentissant dans le long corridor, n'avaient averti les habitants de la bibliothèque que le géôlier venait visiter ses nouvelles acquisitions. Il était temps que le silence se rétablît, car, quelques instants plus tard, la lourde clef faisait grincer la large serrure, et maître Jacobus, l'air joyeux et le regard avide, entra dans son laboratoire.

JULES DE LA TESTE.

LE CHAMPION DE SEIZE ANS,

HISTOIRE DU NEUVIÈME SIÈCLE.



es archers qui remplissaient le corps de garde situé à la poterne du château habité par la comtesse de Gatinais devaient entre eux ce matin-là, et, à voir leur air inquiet et animé à la fois, on comprenait que quelque chose de bien extraordinaire avait dû se passer récemment au château.

— Par l'âme de mon père! s'écriait une espèce de colosse qui paraissait être le chef des soldats, tout cela n'est pas naturel...

— Qu'est-il donc arrivé? demanda un chef subalterne des archers, qui revenait de placer les sentinelles le long des remparts.

— Monseigneur le comte de Gatinais a passé de vie à trépas.

— Tu railles... Je l'ai encore vu hier soir dans ce corps de garde... frais et bien portant...

— On l'a trouvé mort ce matin dans son lit... et la comtesse, paraissant ignorer la catastrophe, dormait à côté du défunt... ou en faisait semblant. Oh! je le répète, tout cela n'est pas naturel!

— Par Notre-Dame! maintiens ta langue... ou au moins parle bas! J'aperçois le page Ingelger qui rôde dans les cours d'un air tout effaré... Et s'il l'entendait, il redirait tout à la comtesse, sa marraine et sa protectrice... Il n'a que seize ans, mais il est déjà malin comme un singe et hardi comme un homme. Ainsi donc, tu as des soupçons?

Et les deux chefs se retirèrent secrètement dans un coin du corps de garde, s'assirent chacun sur un escabeau, tournant le dos à une croisée, et reprirent leur conversation à voix basse.

— Des soupçons? on en aurait à moins... Te rappelles-tu comment le comte a épousé la comtesse il y a dix ans?

— Ma foi non.

— Voici le fait. Messire Geoffroi, comte de Gatinais, mourut du temps du dernier roi, Charles le Chauve, ne laissant qu'une fille, qui est la comtesse présente. Or la jeune fille était un fort bon parti, elle était très-riche, et le roi ayant un favori qu'il aimait beaucoup, qui s'appelait Ingelger, comme notre endiablé petit page, et qui était grand sénéchal du palais, le roi donc aima mieux que ce fût lui qui profitât de la fortune, et il voulut le faire épouser à la jeune comtesse. Celle-ci refusa d'abord parce que le grand sénéchal Ingelger était né son vassal, mais le roi insista et force fut à la comtesse de consentir, ce qu'elle fit de mauvaise grâce et en rechignant. Aujourd'hui on le trouve mort dans son lit, lui qui était hier bien portant, et il est peut-être permis de croire que la comtesse, qui avait supporté pendant dix ans une union qui lui déplaisait, s'en est débarrassée à l'aide de quelque maléfice.

— Et ceux qui croient cela sont des lâches et des infâmes! s'écria aussitôt un jeune homme aux longs cheveux blonds, qui, d'un bond, franchit la croisée et vint se placer en face des deux interlocuteurs... des lâches et des félons que je châtierai ainsi que vous si vous vous permettez de répéter votre odieuse supposition.

Le nouveau venu était le jeune page, le filleul de la comtesse, et il ne pouvait souffrir qu'on l'accusât d'une aussi horrible action; son visage peignait l'indignation, et il regardait les deux soldats d'un air menaçant.

Quoiqu'il fût fort jeune et par conséquent fort peu à craindre pour des hommes de la taille des deux archers, ceux-ci cependant ne soufflèrent mot, baissèrent la tête devant les menaces du page et se retirèrent confus, C'est qu'un soldat qui eût frappé un gentilhomme alors eût été aussitôt livré au bourreau; et Ingelger était gentilhomme! il était fils de Torquat, seigneur breton, et son caractère annonçait déjà des qualités qui non-seulement le rendraient digne de sa race, mais encore devaient en faire un héros.

Cependant cette odieuse calomnie, cette affreuse accusation, prenait de la consistance; elle passait de bouche en bouche, se répétait à voix basse, et bientôt elle acquit la force d'un bruit public, même parmi les vassaux de la comtesse, et, le croirait-on, parmi ses parents les plus proches! Peut-être ceux-ci voyaient-ils dans une accusation pareille le moyen de se procurer une partie de sa fortune; car ils pensaient avec raison que si elle était convaincue de ce crime, un châtement mérité laisserait vacante sa succession. Cependant, jusqu'à présent, aucun de ses parents n'avait osé l'accuser publiquement, lorsque le bruit courut que le roi viendrait dans le Gatinais avec toute sa cour. Il arriva en effet, et la comtesse, suivie de ses principaux vassaux et de ses parents, alla au-devant du monarque. Quand elle lui eut fait les compliments d'usage, elle allait se retirer, lorsque, devant toute la cour, un chevalier, Gontran, cousin du comte Ingelger, s'avança jusqu'au pied du trône où siégeait Louis le Bègue, et s'écria :

— Roi Louis, mon suzerain, devant toi et ta cour rassemblée, j'accuse la comtesse de Gatinais, ici présente, du crime d'assassinat sur la personne de son époux, et je la somme de choisir un champion pour la justifier en champ clos, où je le combattrai jusqu'à ce que mort s'ensuive. En foi de quoi voici mon gant!

Après avoir prononcé ces mots d'une voix forte, il jeta son gant au milieu de l'assemblée.

Il était d'usage alors, pour une accusation pareille, d'accepter ce qu'on appelait le *jugement de Dieu*, ou la *preuve du duel*, c'est-à-dire que la femme accusée avait le droit de

produire un *champion*, de condition libre, qui offrait de forcer en champ clos l'accusateur à se dédire. Le vaincu, mort ou vif, était traîné sur la claie et pendu par les pieds, et la femme était punie ou justifiée, suivant que son champion était vaincu ou vainqueur.

Cependant le gant du chevalier Gontran gisait à terre, et aucun des vassaux ou des parents de la malheureuse comtesse ne s'était précipité pour le ramasser. Ils restaient tous muets et la tête basse, n'osant lever les yeux vers cette femme calomniée qu'ils abandonnaient lâchement.

— Infortunée que je suis! fit la pauvre comtesse ainsi délaissée... Quoi! personne ne relèvera donc ce gant, on me laissera donc sous le poids de cette affreuse calomnie!

— Non, noble dame! s'écria tout à coup la voix fraîche du jeune Ingelger, qui, prévenu de ce qui venait de se passer, était accouru, non, car je serai votre champion. Je ne souffrirai pas que celle qui m'a fait chrétien, que celle que j'ai toujours trouvée pieuse envers Dieu, bonne envers les pauvres et compatissante aux malheureux, soit lâchement accusée... Et, sur ce, je relève ce gant!

Ingelger était beau d'enthousiasme; la comtesse, émue, sentit couler ses larmes, et l'assemblée entière ne put contenir un murmure d'admiration.

— Un enfant! dit Gontran, dont la lèvre se plissa sous un sourire de dédain.

— Qu'importe, seigneur! reprit Ingelger avec fierté: le Juif David était-il plus grand que moi quand il a terrassé le Philistin Goliath, dont vous avez la taille?

Le roi mit fin à ce débat en acceptant le jeune page pour le champion de la comtesse.

La cour cependant était fort intéressée.

— Pauvre femme, se disait-on, infortunée comtesse, dont la vie va dépendre d'un aussi faible champion! Aussi, le lendemain, aucun des témoins de cette scène ne manqua-t-il d'assister au combat.

Je ne vous le décrirai pas: je vous dirai seulement que, fort sans doute de sa conscience qui lui disait tout bas qu'il avait bien agi en prenant la défense de la comtesse qui

était innocente, il tua Gontran, qui, par sa mort, justifia pleinement la comtesse accusée.

Noble et courageux enfant ! tu le vois, la reconnaissance est la vertu des belles âmes, et Dieu vient de la récompenser en toi, car il t'a donné la force de terrasser un ennemi qui pouvait, à bon droit, se croire sûr de la victoire. Jouis de ton légitime succès ; vois comme le roi lui-même te caresse et te félicite, vois les douces larmes qui coulent des yeux de cette femme, de la bienfaitrice que tu viens de rendre à l'honneur et à la vie !

— Monseigneur le roi, lui dit-elle, le malheur de ma destinée ayant voulu que je fusse diffamée par des soupçons si injurieux, rien ne peut plus me retenir dans le monde, et je suis résolue à aller passer le reste de mes jours dans un monastère. La seule grâce que je vous demande, ô monseigneur le roi, c'est de me permettre de disposer de mes biens en faveur de mon champion. Il est juste que celui qui a si noblement sauvé mon

honneur et fait éclater mon innocence soit possesseur de mon héritage plutôt que des vassaux ou des parents qui m'ont abandonnée lâchement dans une si cruelle extrémité.

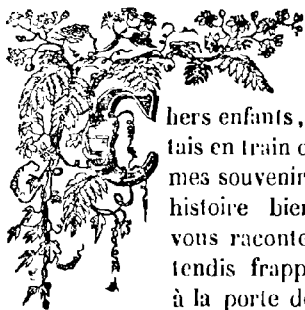
Louis le Bègue trouva la demande trop juste pour ne point y consentir, et quelques jours après la comtesse s'était faite religieuse et le jeune Ingelger, le champion de seize ans, était reconnu comte du Gatinais par les vassaux de l'ancienne comtesse.

Bien plus, le bruit de sa belle conduite et de son élévation subite ayant couru, ce fut à qui l'entourerait d'honneurs. L'archevêque de Tours lui donna en mariage sa nièce Adeline avec les châteaux d'Amboise, de Buzançais et de Châtillon, et le roi le nomma comte d'Anjou. De lui vinrent tous ces comtes d'Anjou si célèbres, qui donnèrent des rois à l'Angleterre.

Tout cela parce qu'il avait été un reconnaissant et courageux enfant !

DOLLY-PÉRON.

ASTRONOMIE. — LA LUNE.



— Eh bien, mes chers enfants, l'autre jour j'étais en train de chercher dans mes souvenirs quelque bonne histoire bien instructive à vous raconter, lorsque j'entendis frapper discrètement à la porte de mon cabinet : je n'aime pas à être dérangé quand je pense à vous, parce que j'ai besoin de toute mon attention pour trouver le moyen de mettre au niveau de vos jeunes intelligences les plus hautes vérités de la science : aussi je ne répondis rien.

On frappa de nouveau ; enfin fatigué de cette persistance : — Entrez, dis-je...

C'était un beau vieillard, vert encore malgré ses cheveux blancs, d'une physionomie

douce et intelligente, et qui souriant avec bonhomie me dit :

— Je suis le père André.

A ces mots je me levai, charmé de voir mon vénérable collaborateur, dont je lis toujours avec tant de plaisir les ravissantes causeries.

— Qui me vaut l'honneur de votre visite ? lui dis-je en le forçant malgré lui de s'asseoir dans mon grand fauteuil.

— Monsieur de la Teste, promettez-moi de m'accorder ce que je viens vous demander pour nos enfants ?

— De grand cœur, si c'est possible.

— Seriez-vous assez bon pour leur expliquer ce que c'est que la lune ? ses phases, ses variations et son influence ?

— Diable, diable ! rien que cela. J'ai déjà bien assez de mal à leur expliquer la terre et ses habitants, comment voulez-vous que je leur parle de la lune d'une façon compréhensible ?

— Faites comme vous voudrez, mais vous ne pouvez pas, en bonne conscience, laisser un de nos jeunes abonnés demander ce qu'on fait des anciennes lunes quand viennent les nouvelles.

— Allons, je tâcherai, mais cela tient à tout un système du monde, et je ne puis...

— Voyons, faites-nous seulement la lune.

— J'essayerai.

— Merci, je vais porter cette bonne nouvelle à nos enfants. Adieu et merci.

Quand le père André fut parti, je restais fort embarrassé, lorsqu'on frappe de nouveau ; c'était un gros garçon de seize ans, dont le pantalon blanc, la veste bleue, aux ancrés brodées sur le collet, la petite casquette plate, et surtout l'air franc et décidé, disaient assez qu'il appartenait à la classe des jeunes gens qui se destinent à la marine. C'était mon neveu Paul, qui venait d'être reçu à l'école de Brest, après deux années de noviciat sur une frégate de l'État.

— Bonjour, mon oncle. Je te dérange peut-être ?

— Non, entre, gros étourdi ; peut-être, au contraire, vas-tu pouvoir m'aider.

— Et comment, cher oncle ?

— Tu es fort en astronomie ?...

— Assez.

— Depuis quand ?

— Depuis que le lieutenant Morin m'a fait passer quinze jours aux arrêts pour lui avoir demandé si la lune que nous voyions à Bournéo était la même que celle de Paris. Le lieutenant m'a tiré les oreilles au lieu de me répondre, et m'a fait rester dans ma chambre jusqu'à ce que j'aie eu fini de lire tout ce qu'il y avait de livres d'astronomie à bord.

— Et les as-tu compris ?

— Assez, mais pas tous.

— Comment ferais-tu pour expliquer à ton petit frère ce que c'est que la lune ?

— Dame ! s'il était là, je verrais.

— Eh bien ! suppose que ce soit moi qui ne le sache pas.

— Vous voulez rire !

— Non, voyons, je t'écoute, parle...

— D'abord, mon oncle, savez-vous bien ce que c'est que la terre ?

— Assez bien ; mais c'est égal, explique-le-moi de même.

— La terre est une énorme boule suspendue dans l'espace, comme un ballon dans l'air. Je suis bien sûr qu'elle est ronde, puisque j'en ai fait le tour. Cette boule a neuf mille lieues de circonférence, c'est joli, à peu près trois mille lieues de diamètre, d'un point quelconque à l'extrémité opposée de l'autre côté de la boule. Elle tourne autour du soleil dans l'espace de trois cent soixante-cinq jours, six heures et quelques minutes, et sur elle-même, comme un tonton, en vingt-quatre heures, ce qui fait qu'elle a toujours un côté éclairé et l'autre dans l'ombre, suivant qu'il regarde le soleil ou lui tourne le dos. D'après ce que j'ai lu, elle serait composée, au milieu, d'un espace en fusion renfermé dans une espèce de croûte sur laquelle nous vivons, et entourée par une masse de gaz qu'on appelle l'atmosphère et qui aurait environ sept lieues de haut : au delà des sept lieues, le vide. J'avais cru longtemps que le ciel était comme une manière de couvercle, avec des espèces de lumières qu'on appelait les étoiles, mais c'est tout simplement un immense espace dans lequel se meuvent une foule de boules comme la terre.

— Bien, tout cela ; mais la lune ?

— La lune, c'est une petite, toute petite terre qui fait le tour de la grosse en vingt-sept jours, dix-sept heures et quarante-trois minutes : elle n'a que sept cent quatre-vingt-deux lieues de diamètre, ce qui fait qu'elle est quarante-neuf fois plus petite qu'elle. Figurez-vous une petite orange tournant autour d'un fromage de Hollande, et vous en aurez une idée assez juste.

— Pourquoi donc est-elle si brillante ?

— Ah ! voilà la grande question. Comme elle tourne autour de la terre, il y a un moment où elle se trouve en face du soleil, alors elle en réfléchit les rayons, comme une glace reflète une lumière. Vous savez bien, mon oncle, quand le soleil frappe sur une vitre de fenêtre, il se fait sur le mur en face une

lueur, moins forte que si c'était les rayons eux-mêmes qui le frappaient, c'est absolument la même chose pour la lune. Seulement, puisqu'elle tourne, elle présente à la terre tantôt une partie éclairée très-étroite qu'on appelle premier quartier, tantôt sa surface circulaire qu'on nomme pleine lune, puis l'autre côté qui est le dernier quartier, enfin elle disparaît quand elle est venue se placer entre le soleil et la terre : ce qu'on appelle nouvelle lune, c'est tout bonnement la même planète qui a fait son tour entier et qui recommence à être éclairée par le soleil.

— Mais alors, puisqu'elle passe tantôt devant, tantôt derrière la terre, elle devrait s'éclipser elle-même ou éclipser le soleil à chaque mois de l'année.

— J'ai dit la même chose au lieutenant Morin, qui m'a tiré l'autre oreille et m'a encore renvoyé à ses livres, où j'ai vu que la lune ne tournait pas toujours dans un cercle parallèle au mouvement de la terre. Au contraire, comme elle suit une direction oblique, elle passe toujours au-dessus ou au-dessous du cône d'ombre que fait la terre derrière elle ; il n'y a donc que lors qu'elle traverse ce cône d'ombre qu'elle devient obscure et qu'il y a ce qu'on appelle une éclipse. Il en est de même pour le soleil, elle ne se trouve que très-rarement en face de lui, et comme elle est très-petite, elle ne peut jamais le cacher tout entier, que lorsqu'elle passe directement sous la même ligne que lui.

— Puisque tu es si savant, tu devrais bien me dire ce que tu penses de sa structure.

— Oh ! ça, mon oncle, je ne puis rien vous affirmer là-dessus, attendu que tous les livres que j'ai lus et toutes les cartes que j'ai regardées ne s'entendent en aucune sorte à ce sujet. — Les uns prétendent qu'elle a une atmosphère comme la terre, les autres qu'elle n'en a pas du tout.

Au moyen d'un grand instrument qu'on appelle télescope, et qui permet de distinguer à sa surface des espaces qui n'ont pas plus d'un quart de lieue, on y a vu ou cru voir des montagnes et des vallées, des lacs et des mers.

La montagne qu'on nomme Sainte-Cathe-

rine aurait trois lieues de haut. — On a appelé les mers :

Mer des Humeurs,

Mer de Nectar,

Mer de Nobie,

Mer de Tranquillité,

Mer de Fécondité,

Mer de Sérénité.

— Assez, assez, comme tu y vas !

— Que veux-tu donc, à bord on n'a souvent autre chose à faire qu'à regarder la lune, et ma foi on en profite : elle est si belle sous les tropiques et si brillante qu'on est toujours l'œil au bout de télescope ; — et puis j'avais si peur de passer pour un niais que je savais par cœur toute la bibliothèque du lieutenant. J'ai même oublié de vous dire qu'il y a un point qu'ils prétendent percé et qu'on appelle Aristarque ; ils ont aussi trouvé des tas de volcans. Mais dites donc, mon oncle, j'aime mieux le croire que d'y aller voir.

— Puisque tu as si souvent regardé la lune, y as-tu vu des habitants ?

Ici Paul prit son grand air malin et me dit d'un ton sceptique :

— Puisqu'il n'y a pas d'atmosphère, ils ne pourraient pas respirer, par conséquent ils ne pourraient pas vivre.

— Tu crois ! et si par hasard ils étaient faits de manière à ne pas être forcés de respirer ?

Ici mon savant se trouva arrêté net.

— Après tout, dit-il, c'est vrai ; mais comme on n'en a pas encore vu, ma foi, je me passerai d'y croire.

— On n'en a pas vu, on n'en a pas vu !... et les *Vespertillos* ?

— Comment, mon oncle, à votre âge, vous croyez encore à ces farces-là ?

— Comment, des farces ? mais cependant au cap de Bonne-Espérance...

— Je connais l'histoire, vous avez été joyusement attrapé... Voilà ce que c'était : Une dizaine d'astronomes anglais étaient partis avec de nouveaux instruments, des masses de télescopes et de lunettes de tout genre pour aller au Cap, où les nuits sont si claires, pour faire des observations et des expériences. Ils étaient déjà partis depuis près d'un an, quand un forceur d'Anglais se mit à faire

une fausse description de leur voyage, qu'il publia sous le nom du chef de l'expédition. Ce fut surtout la lune qui lui donna le plus de mensonges à raconter. Il dit qu'il avait vu de petits habitants, qu'il appelait *Vespertillos*, qui étaient tout petits, mais faits comme nous; seulement avec de grandes ailes qui leur permettaient de se mouvoir dans l'espace avec une grande rapidité. — Ce diable d'Anglais racontait qu'il les avait vus eux et leurs enfants, leurs maisons, leurs champs, etc., tout cela avec une telle apparence de vérité que vous y avez tous été pris. On a traduit son livre dans toutes les langues; mais ce furent surtout les Parisiens qui mordirent à l'hameçon: on fut obligé de faire quatorze éditions en six semaines. Nos savants de l'Observatoire étaient à la torture, quand les niais astronomes revinrent et furent très-étonnés des contes qu'on avait faits en leur nom. Satané farceur de goddam, vous a-t-il mis dedans!

— Tu vas peut-être nier aussi que la lune ne ronge les pierres, ne fasse gâter les aliments, n'ait enfin une si mauvaise influence, surtout au printemps, qu'on l'ait appelée à cause de cela la lune rousse?

Ici Paul partit d'un éclat de rire si franc et si loyal que je ne pouvais me fâcher de ce manque de respect, tant il était involontaire et tant il était sincère dans sa gaieté.

— Mais, mon oncle, tu me dis là des vieux contes de jardinier: voyons, qu'est-ce que la lune rousse? c'est celle qui commence en avril et finit en mai, c'est-à-dire à une époque de l'année où la température n'est souvent que de quatre à cinq degrés au-dessus de zéro. Or, tu sais que les plantes, la nuit, perdent par rayonnement une partie de la chaleur qu'elles ont acquise dans le jour; or, si elles perdent beaucoup de calorique, elles gèleront. C'est ce qui arrive lorsque le ciel est sans nuages, c'est-à-dire lorsque la lune brille. Alors les jardiniers se figurent que c'est elle qui grille leurs bourgeons. La pauvre lune est bien innocente là-dedans. — Du reste, vous lui attribuez encore une foule d'influences qu'elle n'a pas. — On a appelé la lune de mai *lune rousse* parce qu'il fait mauvais temps à cette époque, mais ce n'est

pas une raison de ce qu'on la nomme *lune rousse* pour qu'il fasse nécessairement du froid et de la pluie.

— Et les marées?

— Oh! ceci, mon oncle, c'est bien différent, il y a une raison. Oui, la lune influe sur les marées. A l'époque où elle se rapproche le plus de la terre, et qu'on nomme périgée, elle attire les flots à elle comme un aimant attire le fer. — Quand nous étions là-bas au Pérou, il fallait voir les vagues s'élever en l'air et retomber avec bruit. — Tu peux me croire pour cela, j'ai eu assez peur. — Le capitaine, un vieux malin, le savait bien, va. — Quand il voulait débarquer dans un endroit, il s'arrangeait pour arriver au premier quartier de la lune, parce qu'alors la mer est calme et commode. — Quand il se méfiait au contraire des naturels d'un pays, il n'approchait la côte qu'au dernier quartier, et alors il était sûr qu'on ne pouvait arriver à son bord, parce que les vagues étaient si hautes et la mer si mauvaise, que pas une barque n'aurait osé s'aventurer en plein Océan.

— Merci, mon cher Paul, je vois que tu as bien profité de tes voyages, tu es devenu un grand garçon, bien raisonnable et bien instruit.

— Nous n'avions que cela à faire à bord, ne pas bouger et travailler; sans cela, gare la garcette, ou les arrêts; mais on s'y fait, au travail comme à tout, et puis c'est si gentil quand on commence à comprendre quelque chose à la nature, au monde, à tout ce qui vous entoure; tu verrais, va, si tu me laissais causer avec toi, comme je te raconterais de jolies histoires.

— Sois tranquille, nous avons à causer aussi des étoiles et de bien d'autres choses encore. Si tu as fait un journal de tes voyages, apporte-le-moi, nous le reverrons ensemble.

— Oui, mon oncle. Adieu.

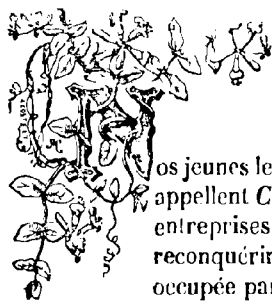
— Adieu, monsieur l'astronome, à bientôt!

Et, Paul une fois parti, je me mis à écrire aussitôt notre conversation, que j'envoyai au père André.

JULES DE LA TESTE.

DES TROIS POMMES,

LÉGENDE DU TEMPS DES CROISADES.



Les jeunes lecteurs savent qu'on appelle *Croisades* les guerres entreprises au moyen âge pour reconquérir la Terre-Sainte, occupée par les Sarrasins. Les chrétiens courageux qui s'y engageaient portaient sur l'épaule droite, et quelquefois sur la poitrine, une croix d'étoffe rouge, d'où leur est venu le nom de croisés et aux guerres celui de croisades. On en compte six principales.

Godefroi de Bouillon, qui unissait à beaucoup de valeur la piété d'un saint, fut le chef de la première croisade. L'expédition se mit en marche avec grande ardeur, et pleine d'espérance dans la sainteté de sa cause; elle traversa une partie de l'Europe et de l'Asie, prit Antioche; et vint camper au pied des murailles de Jérusalem. La ville résista cinq semaines et fut prise d'assaut un vendredi, vers trois heures de l'après-midi; circonstance remarquable, parce que à pareil jour et à cette heure Notre-Seigneur Jésus-Christ expira sur la croix.

Un chevalier lorrain, pieux et brave, était monté le premier à l'assaut pour faire une brèche et frapper ensuite plus sûrement l'ennemi. Arrivé en haut de l'échelle, le pied lui glisse; il tombe au milieu des Sarrasins; pendant sa chute il recommande son âme à Dieu et lui promet d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle (Espagne), s'il ne trouve pas la mort chez les infidèles. Dieu avait entendu la promesse, et après la victoire notre chevalier put regagner la France et rentrer sain et sauf dans son magnifique château, qu'il trouva fort endommagé. Il fit venir immédiatement une masse d'ouvriers de tous genres, surveilla les travaux

après l'achèvement desquels il se maria sans avoir trouvé le temps de remplir son vœu quoiqu'il y eût souvent songé. Un an après son mariage il avait un fils et perdait sa femme. L'éducation de cet enfant absorba tous ses moments, et quand il aurait pu, sans aucun inconvénient, l'emmener avec lui à Saint-Jacques, il fut pris de la goutte. Impossibilité absolue de faire son pèlerinage malgré d'affreux remords qui ne lui laissaient pas un instant de repos; sa conscience ne cessait de lui rappeler cette vieille formule de l'honneur : *Il faut tenir ses loyautés* (promesses). Un jour qu'il était plus tourmenté que de coutume, il appela son fils alors âgé de onze ans, lui raconta toute son histoire et lui dit : Cher enfant, tu vas remplir mon vœu; saint Jacques te protégera et Dieu te bénira. Voici trois pommes; tu les donneras successivement aux pèlerins que tu rencontreras, sans cheminer avec celui qui mangera seul; mais il faudra prendre pour compagnon le pèlerin qui, coupant la pomme en deux parties égales, l'en offrira une moitié. Celui-là te conduira à Saint-Jacques; il sera ton guide et ton ami. Cette lettre est pour un hôtelier de Lyon que j'ai connu autrefois, et chez lequel tu coucheras à ton passage. Adieu, mon fils, je prierai pour toi chaque jour, et je te bénis du fond de mon cœur.

Le petit pèlerin partit fort inquiet de savoir comme il ferait un si long voyage, triste d'être séparé de son père qu'il aimait tendrement, et satisfait néanmoins, à cause de l'importance que lui donnait une pareille mission. Livré à ces pensées diverses, il rencontre un homme avec lequel il se met à causer et lui offre bientôt une pomme; le voyageur l'ac-

cepte avec joie et la mange immédiatement ; le petit pèlerin reconnaissant à cela que cet homme n'était point le guide annoncé par son père, le quitte après quelques paroles, et se recommande au bon Dieu pour ne point faire fausse route. Sa prière était à peine terminée qu'il vit un second voyageur se diriger vers lui ; la conversation s'engage de nouveau, une seconde pomme est offerte, acceptée et mangée comme la première sans que le petit réfléchisse trop au prochain embarras qui le menace, car il n'a plus qu'une pomme à donner. La nuit approchait, il fallait traverser une forêt épaisse ; la bravoure du jeune gentilhomme commençait à lui faire défaut, mais se souvenant du motif saint pour lequel il avait entrepris ce grand voyage, songeant au bonheur qu'il donnait à son père, et aussi un peu à la gloire qu'il allait acquérir, il dit un *Ave Maria* et marche avec courage. Il aperçoit à une petite distance un piéton qui cheminait très-péniblement, et ses yeux troublés le gratifient d'une de ces affreuses figures qu'on ne regarde pas sans effroi en plein jour, et dont on dit qu'on ne voudrait pas les rencontrer au coin d'un bois. Il se trouble en voyant le voyageur, étonné de rencontrer seul un si jeune enfant, s'approche, le saluer et marcher à son côté. — Vous avez bien chaud, dit le petit pèlerin d'une voix tremblante. — Oui, j'ai fait beaucoup de chemin aujourd'hui, je suis fatigué déjà, quoique ma course ne soit qu'à son début. — Prenez cette pomme, je vous en prie, elle vous désaltérera. — Merci, je l'accepte, mais à la condition que vous en mangerez la moitié. Le jeune pèlerin ravi saute au cou du brave homme en lui disant : C'est donc vous qui allez me conduire à Saint-Jacques de Compostelle? — J'en serais très-heureux, y allant moi-même. La bonne grâce devint bientôt de la familiarité ; on se prit la main, et en moins de cinq minutes les pèlerins s'aimaient cordialement.

Le chemin ne paraissait plus long, tant la conversation était gaie et animée ; on fut à Lyon sans avoir songé que pour être arrivé là il avait fallu beaucoup marcher. Les voyageurs se rendirent chez l'hôtelier recommandé à l'enfant. Au dernier passage du che-

valier lorrain le pauvre homme était veuf. Forcé de se remarier, il avait épousé une mauvaise femme et sa maison était très-mal famée. L'hôtesse, après avoir lu la lettre dont le gentilhomme était porteur lui fit préparer deux belles chambres et avertit un bandit de sa connaissance de venir la nuit, qu'il y aurait bonne aubaine. Le guide du jeune pèlerin, s'apercevant que la maison était suspecte, lui dit : Je regrette que vous deviez vous arrêter ici ; cependant, comme votre père vous l'a recommandé, et que vous n'avez qu'une nuit à y passer, l'inconvénient n'est pas très-grand. Restez-y donc, pour moi je vais aller dans le voisinage ; demain, de très-bonne heure, je viendrai vous chercher, et nous continuerons ensemble notre route. Il vint en effet de bonne heure demander son petit compiu (compagnon), mais on lui répondit qu'il était parti depuis longtemps déjà. Le pèlerin court en grande hâte, et successivement sur les trois routes que l'enfant avait pu suivre, le demandant avec une vive anxiété à tous les passants, personne ne l'avait vu. Ses premiers soupçons sur l'hôtel devinrent alors des certitudes ; il y retourne décidé à retrouver mort ou vif son pauvre petit ami, et menace les hôteliers d'une dénonciation s'ils ne lui disent ce qu'est devenu le voyageur qu'ils ont reçu la veille. Il fait remuer et remue lui-même tout l'hôtel, mais inutilement. Le pauvre homme était presque découragé et bien résolu à faire néanmoins sa déclaration, quand il aperçoit au fond d'une cour un énorme puits vers lequel il se dirige avec empressement ; il en retire bientôt le corps du jeune enfant, qui avait été assassiné pendant son sommeil et jeté là pour plus de sûreté. Il ne songeait plus qu'à un enterrement et à un procès, quand une voix claire et distincte lui dit : *Tu lui as promis de le conduire à Saint-Jacques : il faut tenir ses loyautés.* Il achète alors un chariot, met le corps de son ami dessus et le traîne pour remplir sa promesse. Toujours il commandait le déjeuner et le dîner pour deux, donnant aux pauvres la part du mort. Arrivé à Saint-Jacques, il prend dans ses bras le corps du pèlerin, le dépose sur le tombeau et se met en prière ; bientôt la figure de l'enfant

se pare des couleurs de la vie, ses membres s'agitent ; il ouvre les yeux ; il est ressuscité. Le jeune pèlerin s'étonne du lieu où il est, et apprend de son ami tout ce qui lui était arrivé depuis le soir où il l'avait quitté à Lyon. Quelle reconnaissance je vous ai, dit-il alors ; mais je veux que mon père vous voie ; nous ne nous séparerons que quand je serai dans ses bras ; je vous en supplie ! — Oui, mon cher enfant, cela me sera aussi doux qu'à vous... Ce ne fut point sans peine que les pèlerins quittèrent Saint-Jacques ; ils avaient passé près de lui de si douces heures et lui devaient tant de reconnaissance !

Le retour fut très-prompt ; le bon chevalier apprenant tout ce qu'avait fait pour son fils le pèlerin, voulut le retenir au château, et lui offrit mille choses qu'il refusa avec la plus grande générosité. Ne pouvant vaincre son désintéressement, il commanda deux coupes magnifiques et tout à fait pareilles, lui en remit une et lui dit : Toutes les fois que vous vous présenterez ici avec cette coupe, rien ne vous sera refusé. La seconde fut donnée à l'enfant, qui eut la douleur, malgré ses larmes et ses prières, de voir partir son compagnon pour la cité d'Aoste, son pays. Chemin faisant il attrapa la lèpre, maladie cruelle, contagieuse, et assez commune au treizième siècle. Le malheureux lépreux était condamné à vivre seul, obligé d'avoir une grosse sonnette au cou ou une crécelle à la main afin que les passants avertis par le bruit de ces instruments pussent éviter un contact dangereux, et une vue qui glaçait d'épouvante. Le pèlerin avait une méchante femme qui, profitant de la loi de prudence faite contre les lépreux, ne voulut point le recevoir. Il reprit sa besace, et mena seize ans une vie errante pendant laquelle il souffrit tous les maux du corps, du cœur et de l'esprit. L'amour du bon Dieu seul le soutenait et lui faisait traîner avec un grand courage, un courage chrétien, sa misérable existence. La pensée de son petit ami lui vint un jour à l'esprit, et en même temps un si grand désir de le voir, qu'il prit la route qui conduisait au château, sûr d'y être bien reçu. Il était à peine entré dans la magnifique avenue de tilleuls, que déjà il distinguait une foule considérable

pressée autour de la grille ; il sut bientôt que c'était grande fête au château pour la naissance du troisième fils de son ami. Un serviteur faisait au nom du seigneur large distribution à tous les pauvres qui se présentaient, afin d'attirer les bénédictions du bon Dieu sur le nouveau-né. Le lépreux, tout en se tenant à l'écart, se plaça avec sa coupe à la main de manière à être vu du distributeur, qui le remarqua, en effet, la coupe était si brillante, et lui dit : Vous avez la coupe de monseigneur ?

— Non, cette coupe est à moi.

— Cela est impossible ; je la reconnais, et d'ailleurs il n'y en a pas deux pareilles.

— Cette coupe est à moi.

Le serviteur court à son maître, qui était à table avec tous les seigneurs des environs, et lui dit à l'oreille : Il y a en bas un pauvre lépreux qui tient à sa main une coupe toute semblable à celle de monseigneur ; il soutient qu'elle est bien à lui. Le chevalier descend en toute hâte, et sans se laisser arrêter par la lèpre, il embrasse son ami avec les marques les moins équivoques de la plus tendre affection. Il l'emmena, à la surprise générale des nombreux pauvres qui étaient là, pleure au récit de ses souffrances, et lui donne pour habitation un pavillon du château avec l'assurance que rien ne lui manquera désormais. Il tint parole, et venait tous les jours passer une heure avec le pauvre malade qu'il ne quittait jamais sans lui avoir dit : Que pourrais-je donc faire pour vous guérir, mon cher ami ? — Je ne sais pas, prions, était l'invariable réponse du lépreux.

Quelques mois après son arrivée au château, le pauvre malade entendit en songe une voix qui lui disait : Pour être guéri, il faut que tu sois lavé dans le sang des deux premiers-nés de ton ami. Le pauvre homme fut épouvanté, et se dit qu'il aimerait mieux mille fois voir doubler ses souffrances, si cela était possible, que d'indiquer à son ami un pareil remède. A l'heure accoutumée le seigneur vint, et après une longue conversation il répéta sa phrase : Que pourrais-je donc faire pour vous guérir ? — Je ne sais, répondit en tremblant le lépreux, qui se rapprochait alors de mentir, car ce songe n'é-

fait pas un songe ordinaire, et cette voix n'était point celle d'un rêve. La nuit vint, avec elle le même songe, la même voix, mais plus forte et plus positive. Le lépreux prit de nouveau la résolution de ne point dire à son ami le remède qui le pouvait seul guérir, mais il résolut aussi de ne pas mentir ; pour la première fois il redoutait la vue de son hôte, et aurait voulu passer sa journée dans la plus complète solitude. Plutôt que de coutume le seigneur arrive, et avant la séparation il s'écrie avec une peine plus grande encore qu'à l'ordinaire : Dites-moi donc ce que je puis faire pour vous guérir.

— Je le sais bien, mais je ne puis ni ne dois vous le dire.

Les supplications de son ami furent si vives que le lépreux dut lui ouvrir son cœur, le suppliant toutefois de ne point s'arrêter à la pensée qu'un tel remède pouvait être tenté ; ils se séparèrent fort tristes tous les deux. Livré à lui-même, le chevalier se dit : *Il faut tenir ses loyautés*, et s'occupa d'éloigner sa femme. Il l'envoya dans un couvent où elle aimait à passer de temps à autre quelques jours. Dès qu'elle fut partie, après avoir longtemps prié Dieu, il fit venir ses enfants, s'enferma avec eux et leur tira du sang jusqu'à ce qu'ils tombassent sans mouvement. Puis,

le deuil dans l'âme, il porta au lépreux ce sang si cher qui le devait guérir. Le malade s'en lava et fut en effet immédiatement guéri ; lui et son ami se rendirent à l'église pour remercier Dieu. La châtelaine, saisie au sujet de ses enfants d'une de ces craintes vagues et écrasantes, familières aux cœurs maternels, et qui bien des fois sont des pressentiments, ne put rester au couvent ; partie pour huit jours, elle revint le second et se précipita presque en pleurs dans la chambre de ses petits enfants ; ils étaient à jouer, plus roses et plus gais que jamais. Heureuse de voir que ses alarmes étaient sans cause, elle prend les deux innocentes créatures et les conduit à l'église, sentant qu'elle y devait trouver son mari. Il y était en effet prosterné à l'autel, renouvelant à Dieu son sacrifice, le remerciant de la guérison du lépreux, et se disant : Mes enfants sont morts, je n'en puis douter ; que deviendra leur mère ? Il entend du bruit près de lui, se retourne, et voyant sa femme et ses enfants, il se prosterne de nouveau bénissant Dieu de sa grande miséricorde et de son amour infini. Et depuis, chaque jour, à cette même heure, le chevalier et la châtelaine allaient remercier Dieu de cette grâce signalée.

Il faut toujours tenir ses loyautés.

LE CORAIL.

Il existe dans les mers, les fleuves, les rivières et même les lacs de toutes les parties du monde, des petits animaux microscopiques, dont les uns laissent après leur mort, dans l'endroit où ils ont vécu, certaines portions de leur corps qui, se solidifiant, forment sous l'eau des corps arborescents que l'on prenait jadis pour des plantes marines.

Les animaux qui produisent ces corps se nomment polypes ; leurs productions s'appellent *polypiers*, et parmi ces polypiers, l'un des plus remarquables est le corail.

Quand je dis l'un des plus remarquables, je n'entends faire allusion qu'à la couleur de ce *polypier*, car ses arborisations sont fort simples, et sa taille, qui dépasse rarement trente-trois centimètres, n'est pas comparable à celle de quelques autres polypiers qui, s'accroissant à l'infini, constituent des récifs très-dangereux pour les navigateurs, et ont même formé des îles habitées aujourd'hui.

L'aspect du *corail* est celui d'un petit arbuste que l'on aurait dépeuplé de ses feuilles. Son axe, qui est fort dur, est composé

de couches concentriques et revêtu d'une espèce d'écorce dans laquelle était logé l'animal, ainsi qu'en témoigne une suite de tubes dont le sommet se termine par une ouverture simulant une étoile à huit divisions.

Cette écorce est toujours d'une coloration moins foncée que celle de l'axe, qui est rose ou rouge. Quelques auteurs ont avancé qu'il y avait du corail blanc, mais cette assertion est une erreur : ce prétendu corail blanc est un autre genre de polype dont la dureté, la texture et le port ne ressemblent pas au polypier qui nous occupe.

La coloration et le développement du corail varient selon que ce polypier est plus ou moins éloigné de la surface de l'eau. Plus il est près de la surface, plus sa coloration est vive; et quand à son développement : « Un pied de cette substance animale, dit Lamouroux, pour acquérir une grandeur déterminée, a besoin de huit ans dans une eau profonde de trois à dix brasses; de dix ans, si l'eau a de dix à quinze brasses; de vingt-cinq à trente ans, s'il est à une distance de cent brasses de la surface, et de quarante ans au moins si cette distance est de cent cinquante brasses. »

Le corail ne s'implante pas seulement sur les rochers, on le trouve incrusté sur des bouteilles, des os, des fragments de bois, de fer, etc.

La mer Rouge est celle où les coraux se rencontrent en plus grande quantité; mais les plus beaux sont ceux qui se pêchent dans

la Méditerranée, sur les côtes de France et d'Italie. Voici comment cette pêche se pratique.

On attache en croix deux pièces de bois ou de fer, à l'extrémité desquelles on fixe des bourses en filet que l'on couvre de brins de chanvre, dont un bout flottera dans l'eau. Cette machine est retenue par deux cordes amarrées l'une à la proue et l'autre à la poupe du navire; on le laisse voguer à la dérive : la machine détache des pieds de corail, ils tombent dans les bourses ou s'accrochent aux brins de chanvre, et l'on tire le tout à bord. Le corail qui n'est pas tombé dans les bourses ou qui n'est pas resté attaché à la filasse est recueilli par des plongeurs.

Le corail était fort estimé des anciens. Les Gaulois en ornaient leurs boucliers et leurs casques. Les Africains le préféraient aux perles; les devins l'employaient dans leurs pratiques superstitieuses; enfin la médecine y avait cru trouver un remède contre les hémorrhagies et plusieurs autres affections tant internes qu'externes.

Aujourd'hui le prestige du corail est presque entièrement évanoui l'on n'en obtient qu'un dentifrice fort mauvais, puisqu'il enlève l'émail des dents; et comme parure, on ne l'emploie guère qu'après lui avoir donné, par la sculpture ou l'incrustation, un prix que beaucoup d'autres substances tous susceptibles d'atteindre par les mêmes moyens.

EDMOND AUDOUT

L'AUTEL DE LA VIERGE.

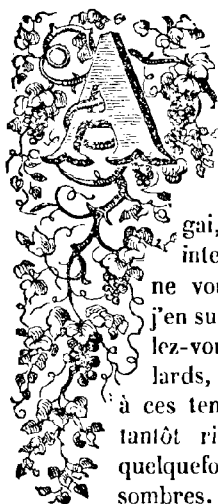
J'aime à voir prier à l'autel de Marie
Le soir lorsque l'encens parfume le saint lieu,
Que de l'orgue s'éteint la sévère harmonie;
Lorsqu'au pied de l'autel la foule est recueillie,
J'aime à me prosterner sous le regard de Dieu.

J'aime ces blancs rayons que nous jettent les cierges,
Ce doux parfum des fleurs, ces douces voix de vierges,
Qui charment et bercent le cœur;

J'aime ces chants plaintifs qui font l'âme moins sombre,
Ces anges à genoux qui murmurent dans l'ombre,
Des hymnes d'amour au Seigneur.

Mais surtout j'aime à voir dans la chapelle blanche,
Que parfume l'encens, que décore les fleurs,
Comme aux brises des nuits une frêle pervenche,
La madone au front pur qui s'incline et se penche
Pour nous montrer son fils, pour essayer nos pleurs.

CAUSERIE.



Aujourd'hui, mes chers enfants, je ne suis pas en disposition de paresse comme le mois dernier.

J'arrive près de vous, gai, dispos, et je me sens des intentions de bavardage qui ne vous feront pas de peine, j'en suis sûr. Eh ! eh ! que voulez-vous ? nous autres vieillards, nous sommes semblables à ces temps d'automne qui sont tantôt rians, tantôt grognons, quelquefois radieux, le lendemain sombres. Ah ! c'est pour nous autres vieux bonshommes que l'on peut dire avec raison que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Tant il y a que le mois dernier j'étais en humeur de paresse, et que ce mois-ci je viens à vous très-disposé à causer tant, tant, que ce sera vous qui me prierez de me faire.

Hein ?... qu'est-ce que vous dites ?... Vous vous en garderez bien... vous êtes trop contents quand je parle beaucoup ? Merci, mes chers petits amis, vous êtes bien bons... Je tâcherai de ne pas trop vous faire repentir de votre politesse et de vous dire des choses amusantes... si je peux !

Ah ! c'est que, voyez-vous, je me porte très-bien aujourd'hui ; je n'ai plus ma goutte, je me sens ingambe, je marche d'un pied léger, et volontiers j'aurais laissé là aujourd'hui ma canne à bec de corbin, — la belle canne que vous m'avez donnée pour mes étrennes, — si je n'avais craint que vous ne crussiez que je fais fi de votre charmant cadeau.

Voyons, ne perdons pas de temps ! Par quoi vais-je commencer ? Ah ! parbleu ! par ce qui vous touche le plus, j'en suis bien cer-

tain. Je vais vous rappeler, en cas que vous n'y pensiez pas, ce qui me paraîtrait bien surprenant, que les vacances approchent ; que, ce mois-ci même, les compositions des prix vont commencer, et que, le mois prochain, au moment où vous sera remis votre journal, les plus travailleurs d'entre vous recevront la juste récompense de leur travail.

Quel beau moment que celui des compositions des prix, n'est-ce pas ? Beau moment pour tous les écoliers, pour les paresseux et pour les piocheurs ! Les premiers, — et je suis bien persuadé qu'il n'y en a pas un seul parmi nous... excepté moi peut-être, — et encore j'ai fait amende honorable et je me suis donné sur les doigts : je n'en parle donc que pour mémoire ; — les premiers voient avec plaisir venir l'époque des compositions des prix... devinez pourquoi ?... Oh ! non, vous ne le devinerez jamais ! à cause des demi-journées de congé qu'elles amènent à leur suite ! Oui, c'est en raison de cela que vous voyez les paresseux si joyeux à cette époque de l'année. N'est-ce pas honteux, je vous le demande ?

Mais les autres, les piocheurs, comme on les appelle au collège. Ah ! oui, c'est bien différent ! Ils sont joyeux aussi, eux, mais, au milieu de leur joie, vient se mêler malgré eux un petit sentiment de crainte ; car c'est le jour de la lutte qui est venu ; c'est le jour du combat, et l'on n'est pas sûr de la victoire... solécismes ou barbarismes sont si tôt faits !... Mais qu'importe ? — Voyez avec quelle ardeur ils feuilletent leur dictionnaire, ceux-là ! Ils lutteront courageusement... puis ils attendront tout de la justice de leurs professeurs et de la bonté de leur thème ou de leur version. Ah ! que d'émotions douces et terribles dans cette attente ! C'est encore du

bonheur, et ce bonheur, c'est le travail qui le donne.

Tenez, décidément, mes petits amis, la paresse est une vilaine chose, car elle décolore pour vous ces beaux jours de combats scolastiques; elle vous y fait assister sans goût, vous rend, pour ainsi dire, spectateurs forcés de cette bataille dont vous auriez pu être un des héros, et vous en fait sortir sans intérêt aucun. Le travail, au contraire, vous y amène le cœur palpitant, la tête brûlante, l'œil brillant d'ardeur, les armes, — je veux dire le dictionnaire, — sous le bras, et vous fait quitter l'arène, plein d'espérance et d'inquiétude à la fois, désireux de la victoire et craignant de ne pas l'obtenir.

Noble amour-propre que celui qui donne le travail ! Les paresseux ne le ressentent jamais. Quelles doivent être leurs pensées à l'idée seule du *grand concours*? Cette arène, où les forts entre les forts de tous les collèges viennent lutter d'ardeur et de travail, ils ne la connaîtront jamais, ils en seront toujours exclus : leur paresse leur en ferme à jamais les portes. Jamais ils ne seront témoins du spectacle magnifique de tous ces élèves des différents collèges travaillant de tout leur pouvoir, ambitionnant le succès, oubliant tout, — même leur déjeuner qu'ils ont emporté avec eux — pour tâcher de conquérir la couronne du triomphe. Triomphe qui ne sera pas seulement leur triomphe, mais bien aussi celui de leur professeur ; car le grand concours n'est pas seulement la lutte d'écoliers entre eux, c'est aussi celle des professeurs représentés par leurs élèves.

Ah ! je vous le répète, c'est un magnifique spectacle ! Mais vous l'avez tous vu ou vous le verrez tous, car, comme je vous le disais tout à l'heure, il n'y a pas un seul paresseux parmi nous, et chacun de vous a le noble orgueil d'obtenir des prix ou au moins de les disputer.

Courage donc, mes petits amis, travaillez ardemment, redoublez vos nobles efforts ; voici venir bientôt le temps où vous pourrez vous reposer de vos fatigues ; voici venir les vacances, qui vous paraîtront d'autant plus douces que vous aurez mieux travaillé. Allez, écoutez les encouragements de votre

vieux père André : *piochez, piochez* ferme ! — pour me servir de vos naïves expressions ; — faites de bonnes compositions, afin que je puisse, le mois prochain, emboucher ma vieille trompette, un peu rouillée, mais qui n'en est pas moins une des mille trompettes de la renommée, et chanter vos succès !

Ce jour-là, je vous l'assure, sera un beau jour pour votre vieil ami. Mais j'ai confiance en vous, je sais que vous ferez tous vos efforts, je puis donc ne pas insister et vous parler, à propos de paresse et de compositions de prix, d'un de nos petits amis bien intéressant à mon avis.

Le jeune S..., permettez-moi de ne le désigner ici que par cette initiale, car il y en a probablement parmi vous quelques-uns qui le connaissent, et je ne voudrais point le nommer, non que dans sa conduite il n'y ait rien que de très-honorable, mais parce que, pour vous raconter ce qui le touche, je suis obligé de donner quelques détails tout personnels à sa famille. Le jeune S..., donc, est né de parents qui ne doivent qu'à leur travail une position très-modeste. Cependant, comme ses parents sont persuadés qu'une des principales fortunes en ce monde est une éducation soignée, ils se sont imposé les plus rudes privations pour lui donner cette éducation et le mettre au collège.

Jusqu'à présent le jeune S..., ignorant peut-être les sacrifices que s'imposaient ses parents pour son éducation, ou, s'il les connaissait, trop jeune et trop léger pour en comprendre toute l'importance, s'en était montré fort peu reconnaissant ; car c'est être peu reconnaissant envers des parents pareils que d'être paresseux, de ne pas travailler, et de perdre en dissipations de toutes sortes un temps qui leur coûte si cher.

S..., depuis trois ans qu'il était au collège, ne s'y était fait encore remarquer que par sa paresse, et ses parents voyaient avec chagrin leurs dépenses perdues sans profit pour l'avenir. Ils étaient désespérés et parlaient déjà de retirer S... du collège, de se contenter du peu d'éducation qu'il avait acquit tant bien que mal, et de le mettre en apprentissage pour en faire un ouvrier ou un commis de bas étage. Et en faisant ces projets, si

éloignés de ceux qu'ils entrevoyaient jadis, les pauvres parents sentaient leur cœur saigner de désespoir.

Les choses en étaient là encore aux vacances de la Pentecôte. Malgré sa paresse, le jeune S... ne s'était pourtant point fait mettre en retenue pour ces fêtes, car il savait que sa grand'mère, qui habitait la campagne, viendrait passer les deux jours fériés à Paris, en compagnie de ses enfants. Il était donc sorti; mais, à son arrivée à la maison, il avait remarqué dès l'abord que sa mère en l'embrassant avait les larmes aux yeux, que son père ne lui avait pas dit un mot, et que sa grand'mère même, cette excellente femme que dans la famille on appelait la maman gâteau, ne s'était munie pour lui d'aucune de ces chatteries dont elle avait habitude de garnir ses poches.

C'est drôle, se disait-il à part lui, qu'est-ce qu'on a donc contre moi?... qu'est-ce que j'ai fait ?

Quand nous nous faisons une question semblable, et que nous ne sommes pas entièrement innocents, nous avons en nous, mes chers petits amis, une voix secrète qui ne manque jamais de nous répondre avec une impitoyable vérité; cette voix, mes enfants, a un nom, elle s'appelle la *conscience*.

Or, à la question qu'il se fit, le jeune S... entendit cette voix qui murmurait aussitôt :

— Ce que tu as fait? mais tu es un paresseux qui perds ton temps au lieu de l'employer utilement, un temps qui coûte de l'argent à les parents; tu devrais déjà, depuis le temps que tu es au collège, avoir acquis des connaissances... et tu n'es qu'un ignorant... tu ne sais rien... tu es bien coupable.

Le jeune S... eût bien voulu ne pas entendre cette voix; mais Dieu, qui l'a mise en nous, a voulu qu'elle parlât toujours assez haut pour être entendue. Néanmoins, le jeune S... lui imposa silence et se remit à jouer. A un moment de la journée, son jeu l'amena près du petit salon où ses parents étaient réunis et causaient. Machinalement il prêta l'oreille; on parlait de lui.

— Nous serons forcés d'en faire un ouvrier, disait le père tristement.

— Un ouvrier!... reprenait la mère d'une

voix émue. Oh! j'avais pourtant rêvé mieux que cela pour lui.

— Allons, patience!... patience!... Il travaillera peut-être mieux un jour... Voyons... tenez... j'avais fait quelques petites économies... Eh bien... je payerai ce trimestre-ci... essayez encore...

— Et à quoi cela avancera-t-il, ma mère?... Ce sera encore de l'argent de perdu... l'année prochaine je ne pourrai plus continuer. J'avais espéré qu'il aurait quelque prix, qu'on le distinguerait pour ses succès, et alors qu'il serait possible d'obtenir, en raison de son travail, une bourse pour lui...; mais que voulez-vous qu'on obtienne pour un paresseux?... D'abord l'année prochaine je ne pourrai plus payer pour lui... J'avais espéré que trois ans de sacrifices suffiraient.

— Allons, mon fils, ne désespère pas... Qui sait?... il aura peut-être un prix...

— C'est impossible, ma mère, il n'y a plus que deux mois d'ici aux prix... et quand même il travaillerait beaucoup, il n'y arriverait pas. Tout est donc fini.

— C'est ce que nous verrons! se dit aussitôt le jeune S..., qui avait tout entendu, et auquel l'odieux de sa paresse venait d'apparaître tout à coup dans tout son jour...; il faut que cela soit pourtant...; il faut que j'aie un prix.

Le soir même, sans rien dire à ses parents de ses projets, il demanda à retourner à sa pension. On ne comprit rien à sa demande, mais on y satisfait néanmoins. A peine arrivé, il demanda à parler au maître de pension.

— Monsieur, lui dit-il, il faut que j'aie un prix à la fin de l'année... un prix au collège... quand je devrais passer toutes les nuits.

Le maître de pension, fort surpris d'entendre parler ainsi le jeune S... le questionna et en obtint le récit de ce qui s'était passé chez ses parents. Il n'omit aucun détail.

— Bien, mon enfant, reprit-il enfin... Voyons... te sens-tu bien du courage ?

— Oh! oui, monsieur.

— Eh bien... travaille bien durant les classes... et moi, moi qui veut t'aider dans ta noble, mais bien difficile entreprise, je te

ferai travailler tous les soirs pendant deux heures, après que les autres seront couchés.

Le jeune S... tomba aux genoux du maître de pension, qu'il remercia avec reconnaissance. Depuis ce jour, il travaille avec une ardeur telle, que son intelligence s'est développée et que ses progrès deviennent surprenants.

Comme je suis lié avec le maître de pension du jeune S..., j'ai été mis dans le secret de ces efforts dont les parents ne se doutent pas. Pauvre petit S... ! il me disait encore il y a deux jours :

— Oh ! mon Dieu, monsieur André, si vous saviez comme j'ai peur... Voilà bientôt les compositions des prix... Sans doute j'ai obtenu sur la fin de l'année des primautés...

mais si j'allais manquer ma composition des prix !

Je vous avoue que je m'intéresse beaucoup à sa réussite et que je voudrais jouir de la surprise joyeuse des parents, qui ne sauront s'ils rêvent quand ils verront couronner leur fils.

S'il est couronné... car voilà la question qui vous occupe tous à ce jour. Allons... courage, mes petits amis, courage tous ! et soyez sûrs que votre vieux causeur partagera tous vos succès. Il sera là pour vous applaudir, car votre jeunesse réveille son vieux passé, et vos couronnes d'aujourd'hui feront reverdir ses vieilles couronnes d'autrefois, couronnes fanées qui, quelquefois, font encore palpiter d'aise, au souvenir de sa jeunesse, votre vieux

PÈRE ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPHEMÉRIQUE.

JUILLET.

1^{er}. Lundi. S. Martial. — Le comte Ugolin Gherardesca est fait prisonnier par Roger de Ubaldini. Il est enfermé, avec deux de ses fils et deux de ses petits-fils, dans un cachot qui fut appelé, à cause de lui, la *tour de la Faim*, le 1^{er} juillet 1288. Plus tard, vous apprendrez les affreuses souffrances du père et des enfants, et vous verrez par quelle atroce action le père conserva la vie.

2. Mardi. Visitation de Notre-Dame. — L'armée française débarque en Egypte et s'empare d'Alexandrie, 2 juillet 1798.

3. Mercredi. S. Anatole. — Voltaire était mort le 30 mai 1778 ; Jean-Jacques Rousseau meurt à Ermenonville, trente-quatre jours après lui. Ainsi la même année vit disparaître du monde ces deux grands écrivains du dix-huitième siècle.

4. Jeudi. Translation de S. Martin. Les treize colonies ou provinces anglaises en Amérique se détachent de la couronne britannique, et se déclarent indépendantes et libres sous le nom des *Etats unis d'Amérique*, le 4 juillet 1776.

5. Vendredi. Sainte Zoé. — Bataille de Wagram contre les Autrichiens. La victoire se décide pour nos armes le lendemain 6 juillet 1809. Napoléon embrasse Macdonald devant le front de l'armée et le nomme maréchal de l'Empire.

6. Samedi. S. Adolphe. Ferdinand I^{er} proclame la constitution à Naples, le 6 juillet 1820.

7. Dimanche. Sainte Aubierge. — Pierre l'Ermite, qui, pieds et tête nus, parcourant l'Europe, prêcha la première croisade pour la délivrance du Saint-Sépulcre et des chrétiens, mourut le 7 juillet 1115.

8. Lundi, Sainte Elisabeth. — Louis XVIII fait sa rentrée à Paris, après les Cent-Jours, le 8 juillet 1815.

9. Mardi. Sainte Victorine. — Bataille d'Ettinguen, livrée par les armées de la République, le 9 juillet 1796.

10. Mercredi. Sainte Amélie. — La ville de Beauvais était assiégée par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Les habitants de la ville se défendent avec courage, excités par une fille du peuple, nommée Jeanne

Lainé, et connue depuis dans l'histoire sous le nom de Jeanne Hachette, parce que, armée d'une hachette, elle combattit vaillamment sur le rempart, et fit de tels prodiges de valeur qu'elle força les ennemis à lever le siège le 10 juillet 1472. Louis XI fut enchanté du courage des Beauvoisins, et, pour reconnaître plus spécialement l'héroïsme de Jeanne Hachette, il ordonna que le 10 juillet de chaque année se ferait une procession dans laquelle les femmes auraient le pas sur les hommes. Il maria en outre Jeanne à Collia Pilon et exempta le jeune couple et tous leurs descendants de toute taille et de tout impôt.

11. Jeudi. Translation de S. Benoît. — Bataille de Courtray, gagnée par Philippe le Bel, le 11 juillet 1302.

12. Vendredi. S. Gualbert. — Dissolution de l'empire germanique, le 12 juillet 1806.

13. Samedi. S. Turiaf. — Le duc d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe, est tué d'une chute de voiture à Neuilly, le 13 juillet 1842.

14. Dimanche. S. Bouaventure. — Le peuple révolté attaque la Bastille, et s'en empare, après un combat acharné, le 14 juillet 1798. Le prévôt des marchands, de Flesselles, et Delaunay, gouverneur de la Bastille, sont tués le même jour.

15. Lundi. S. Henri. — Carle Vanloo, célèbre peintre, meurt le 15 juillet 1765.

16. Mardi. S. Eustate. — Vous avez tous entendu prononcer le nom de Masaniello qu'un opéra célèbre, la *Muette de Portici*, a rendu populaire en France; ce jour nous permet de vous dire en deux mots son histoire. Thomas Aniello, dit par corruption *Masaniello*, pêcheur, n'avait que vingt-quatre ans, lorsque, le 7 juillet 1647, il souleva le peuple de Naples et enleva l'autorité au vice-roi espagnol qui opprimait les Napolitains. Il gouverna pendant neuf jours, mais bientôt son orgueil lui aliéna le cœur même des insurgés. Des assassins à la solde du vice-roi le tuèrent et jetèrent son corps dans les fossés de Naples. Le lendemain les restes de Masaniello, couverts du manteau royal, furent promenés en triomphe par ce même peuple qui, la veille, applaudissait à son assassinat.

17. Mercredi. S. Alexis. — C'est le 17 juillet 1793 que Charlotte Corday vient expier sur l'échafaud l'assassinat de Marat, dit *l'ami du peuple*. Le courage de la belle Charlotte Corday ne l'abandonna pas jusqu'au dernier moment.

18. Jeudi. S. Clair. — Pétrarque, le célèbre poète italien, qui chanta Laure, mourut le 18 juillet 1374.

19. Vendredi. S. Vincent de Paule. — Révolution au Mexique : l'empereur Iturbide est fusillé le 19 juillet 1824.

20. Samedi. Sainte Marguerite. — Fameuse bataille de Taillebourg remportée par S. Louis sur les Anglais, 20 juillet 1242.

21. Dimanche. S. Victor. — C'est le 21 juillet 1799 que fut remportée sur Mourad-Bey, en Egypte, la fameuse bataille des Pyramides, où le premier consul Bonaparte décupla le courage de ses troupes par ce mot si simple et si grand à la fois : *Français, du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplant!*

22. Lundi. Sainte Madeleine. — Réunion de l'Angleterre et de l'Ecosse, sous la reine Anne, le 22 juillet 1705.

23. Mardi. S. Apollinaire. Le canton de Bâle est réuni à la France, le 23 juillet 1795.

24. Mercredi, Sainte Christine. — La poudrière de Grenelle fait explosion, le 24 juillet 1795.

25. Jeudi. S. Jacques. — Henri IV, roi de France et de Navarre, abjure le protestantisme dans la cathédrale de Saint-Denis, en présence du cardinal de Bourbon et de l'évêque de Bourges.

26. Vendredi. Translation de S. Marcel. — Le roi d'Angleterre Jean sans Terre, l'empereur Othon IV et le comte de Flandres, se sont ligués contre Philippe-Auguste, roi de France, qui remporte sur eux la fameuse bataille de Bouvines, 26 juillet 1214, dont le résultat est d'affirmer le pouvoir souverain au détriment de la féodalité.

27. Samedi. Sainte Nathalie. — Henri II, sur la proposition du cardinal de Lorraine, autorise par un édit l'établissement de l'inquisition en France, 27 juillet 1557. Heureusement le Parlement refuse de vérifier l'édit qui n'est pas exécuté.

28. *Dimanche*. Sainte Anne. — Mort de Junot, duc d'Abrantès, par suite de blessures qu'il s'était faites lui-même dans un accès de délire, 28 juillet 1813.

29. *Lundi*. Sainte Marthe. — Révolution de Juillet, le 29 juillet 1830.

30. *Mardi*. S. Silvain. — Les îles du Danube sont prises par les Français, le 30 juillet 1809.

31. *Mercredi*. S. Germain. — Le prévôt Marcel qui s'était mis à la tête d'une insurrection, sous la régence du dauphin Charles (plus tard Charles V), lequel gouvernait la France pendant la captivité de son père Jean le Bon, prisonnier en Angleterre depuis la bataille de Poitiers, le prévôt Marcel, disons-nous, fut tué par Jean Maillard, le 31 juillet 1358.

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

UN BON MOT.

Un ignorant, qui voulait se faire passer pour studieux, disait : « *Je relis Montaigne pour la sixième fois.* — *Monsieur est re- leur ?* » demanda un auditeur qui le connaissait bien.

INTÉGRITÉ.

Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, était d'une intégrité incorruptible. Un jour, un seigneur qui avait une affaire très-importante dont la décision dépendait de ce grand homme, lui envoya, dans l'espérance de se le rendre favorable, deux flacons d'un très-grand prix. Morus les fit remplir sur-le-champ de son meilleur vin et dit à l'envoyé en les lui remettant : « *Assurez votre maître que ma cave entière est à son service.* »

LA MOITIÉ D'UN NOM.

Martainville, plaidant contre un homme fort maigre qui s'appelait Grassot, dit de lui : « *Monsieur Grassot, mon contradicteur, qui ne justifie que la moitié de son nom...* »

AVIS A UN CHEVAL.

L'avocat général Talon, allant au Palais,

battait son cheval qui lui donnait des ruades, et ne voulait pas avoir le dernier avec lui. Bautru, qui était présent, dit : « *Allons, mon- trez-vous plus sage que lui.* » Ce dont Talon se fâcha. « *Ce n'est pas à vous,* reprit Bautru, *mais au cheval que je dis cela.* »

UN DOUBLE CONFRÈRE.

Un jeune homme, qui était bossu et qui prétendait ne pas l'être, fut en députation avec plusieurs de ses confrères chez un ancien d'une compagnie où il venait d'être admis. Cet ancien était bossu, homme plaisant qui riait le premier de sa bosse; apercevant le jeune homme bossu, il alla aussitôt l'embrasser en lui disant : « *Eh ! bonjour, mon double confrère !* » Ce propos offensa le jeune homme qui lui dit qu'à tort il l'appelait son *double confrère*. « *Je le vois,* répliqua l'ancien, *vous n'êtes pas digne d'être de la compagnie des bossus ; ils ont tous de l'esprit.* »

NAÏVETÉ.

On jouait la comédie en société dans une petite ville de Suisse. Une demoiselle devait remplir un rôle principal. Un peu avant qu'on levât la toile, la mère de la jeune personne s'avance, et, s'adressant à l'assemblée :

» *Mesdames*, dit-elle, *je voudrais bien que vous eussiez la complaisance de permettre que ma fille dit son rôle la première, parce que nous soupçons en ville.* »

—
CONSEIL DU POÈTE.

Le cardinal de Retz disait un jour à Ménage : « *Apprenez-moi un peu à me connaître en vers, afin que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'apporte.* — Monsieur, lui répondit Ménage, *ce serait une chose trop longue à vous apprendre ; mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien, vous ne courrez ainsi presque jamais le risque de vous tromper.* »

—
COMPLIMENT.

Un poète, ayant lu à un de ses amis quelques morceaux d'un poème assez long qu'il avait composé, lui demanda quels étaient les endroits qui lui plaisaient le plus : « *Ce sont,* » répondit l'ami, *ceux que vous ne m'avez pas lus.* »

—
FORTUNE EXTRAORDINAIRE.

A la bataille de Prague dans laquelle le général Daun força le roi de Prusse à lever le siège de cette place, Frédéric eut dans sa re-

traite son aile gauche mise dans une espèce de désordre, qui le fit courir au galop pour y remédier. Son cheval tomba auprès d'un soldat blessé qui, apercevant le roi, lui dit : « Sire, si vous ne placez pas deux ou trois pièces de canon sur cette hauteur, et une embuscade dans le défilé qui est au-dessous, votre aile est perdue. Le soldat en parlant ainsi montrait de la main les endroits qu'il désignait et auxquels le roi ne songeait pas ; il y porta les yeux, et, après avoir gardé le silence pendant quelques minutes, il tira une bague de peu de valeur qu'il avait au doigt, la donna au soldat, en lui disant : « Si tu guéris, rapporte-moi toi-même cet anneau. » Il le quitta aussitôt et donna les ordres en conséquence de l'avis du soldat, et sauva ainsi son aile ; un mois après, le soldat qui se nommait Schreuzer, rétabli assez pour pouvoir marcher, alla trouver le roi et lui présenta la bague. Le roi lui donna une commission de capitaine ; le nouvel officier se conduisit si bien à la bataille de Rosbach, qu'il fut fait major et bientôt lieutenant-colonel. A l'affaire de Dresde, le roi, hésitant sur un parti, envoya un de ses aides de camp à Schreuzer pour lui ordonner de venir. Il lui demanda son avis, le suivit et réussit. Cela valut à Schreuzer un régiment et le grade de major-général. Cet officier était d'un froid étonnant au milieu des plus grands dangers. Frédéric l'aimait beaucoup et se plaisait à le railler sur la force de son esprit et de son estomac ; il disait que s'il prenait beaucoup de nourriture, elle se volatilisait aussitôt qu'elle était dans son estomac.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Notre grande surprise de ce mois est entièrement occupée par les pièces nécessaires à la construction d'un charmant CHALET SUISSE.

Si vous avez exécuté le jouet du mois dernier (*le Moulin mécanique*), vous pouvez être sûrs de venir à bout de celui-ci dès les premières tentatives ; car il est beaucoup moins compliqué.

Nous supposons toujours que votre dessin est calqué et collé sur une feuille de carton assez mince, — moins cependant la figure 1.

Il est bon de considérer d'abord cette figure 1, qui ne fait point partie des éléments de votre Chalet, mais qui vous représente votre Chalet tout terminé, et vous donne par conséquent une idée exacte et complète de ce que vous allez faire.

Quand vous aurez bien examiné votre modèle, vous n'aurez plus qu'à prendre vos pièces les unes après les autres, et à les réunir et coller dans l'ordre que nous allons vous indiquer :

La figure 2 est le devant de votre Chalet ;

La figure 3 en est le derrière ;

La figure 4 en est un côté ;

La figure 5 en est l'autre côté.

La figure 6 est le toit qui doit recouvrir votre Chalet. La ligne pointillée qui le sépare en deux vous indique l'endroit où vous devez fendre à moitié votre carton, afin que, plié, il fournisse les deux côtés de votre toit. — Vous savez que les Suisses posent des pierres pour maintenir les objets dont ils se servent pour la confection de leurs toitures. Ces pierres sont indiquées sur votre dessin, et vous pourrez les simuler par de petits cailloux ou des morceaux de liège, que vous y fixerez à l'aide d'un peu de colle-forte.

La figure 7 est le devant du perron du Chalet.

La figure 8, qui peut se faire d'un seul morceau en fendant le carton à moitié là où il est séparé sur le dessin, forme les trois côtés du petit balcon du premier étage.

La figure 9 est la marche la plus élevée du perron, sur laquelle on se trouve quand on est devant la porte. Quand aux autres escaliers, qui doivent se composer de petites languettes de carton de la largeur indiquée au bas de votre figure 2, ils sont si faciles à exécuter que nous les abandonnons en toute sécurité à votre adresse ;

La figure 10 est le dessous du petit balcon. — Le perron et le chalet lui-même doivent bien avoir un dessous ; nous faisons pour eux comme pour les escaliers.

La figure 11 est le modèle de cinq supports du toit que vous remarquez sur votre figure 1. A la simple inspection vous voyez et comment il faut le découper et comment il faut le placer. Les doubles lignes pointillées sur la figure 2 vous donnent l'endroit précis où vous devez les coller.

Sur cette même figure 2 vous voyez également la place où doivent s'ajuster votre petit balcon et les escaliers de votre perron.

L'exécution de ce jouet n'est pas difficile, mais elle demande, pour que le Chalet soit attrayant comme il doit l'être, de la propreté et de la précision.

Si vous avez envie de le colorier, nous pensons que vous ferez bien de ne le colorier qu'après l'avoir terminé, parce que vous pourrez ainsi, à l'aide des couleurs, mieux dissimuler les légers accidents, taches de colle, etc., survenus pendant le temps de la construction.

En prenant les lignes de tous les dessins de votre planche : soit moitié plus petites, soit le double plus grandes, vous arriverez à vous faire des chalets plus petits de moitié que votre modèle, ou plus grands du double. — Nous ne serions pas éloignés de vous conseiller de vous amuser à cet essai, qui vous exercera d'une manière très-fructueuse.

QUESTIONS DU SPHINX.

QUESTION GRAMMATICALE.

Homonyme. Substantif : je désigne un des élus de Dieu, un homme que sa vertu et sa piété ont placé au calendrier ; ou bien je suis une des parties du corps de l'homme ; ou encore une signature donnée. Adjectif : j'éloigne toute idée d'altération quelconque ; ou, joint à un substantif, je lui donne un caractère sacré. Enfin, participe passé d'un verbe irrégulier, j'exprime l'idée de serrer, d'entourer, d'enlacer.

QUESTION HISTORIQUE.

Quels sont les deux héros français, d'un grand nom, l'un connétable et l'autre prince, qui, à deux époques différentes, après avoir servi la France et fait triompher ses armes, ont combattu contre leur patrie? Quelles batailles célèbres livrèrent-ils comme ennemis de la France, et quelle nation leur fournit des soldats pour combattre leurs rois?

QUESTIONS MATHÉMATIQUES.

I

On demande le moyen de payer un franc en quatre-vingt-dix pièces de monnaie de deux espèces différentes?

II

Trois hommes se réunissent pour faire un petit voyage. A peine en chemin, comme ils veulent savoir au juste l'état de leur bourse commune, chacun montre ce qu'il a d'argent. La somme réunie forme cent deux francs; mais le second a juste un quart, et le troisième juste la moitié de plus que le premier.

On demande ce que le premier possédait?

ENIGME HISTORIQUE.

Je naquis pauvrement dans un obscur village ;
Mais pour de grands desseins le ciel vint m'en tirer.
— La France avait besoin d'un éclatant courage :
Au roi je vins offrir mon bras et mon jeune âge ;
Des plus vaillants soldats je me fis admirer.
— Je chassai l'ennemi de notre territoire.
— Mais l'ennemi vaincu se vengea de ma gloire ;
D'avoir senti ma force il devait me punir.
Tombée entre ses mains je dus être coupable.
J'avais eu Dieu pour moi, sa rage y vit le diable ;
Il me trouva sorcière. — Il fallait en finir...
Après qu'elle eut subi la prison rigoureuse,
Un bûcher dévora la vierge valeureuse !

F. DE V.....

EXPLICATION DES QUESTIONS DU SPHINX DU DERNIER NUMÉRO.

Question géographique. — Les trois îles de l'Océan atlantique sont : *Feroé* au nord ; *Fero* dans les Shetland, et *Fer*, non loin des côtés d'Afrique.

Question historique. — C'est Charles Martel qui, après avoir battu les Sarrasins entre Tours et Poitiers, devient si puissant sous le titre de maire du palais, qu'après Thierry IV il ne fait pas de roi et gouverne seul sans néanmoins prendre le titre de roi. Son fils, Pépin le Bref, se fait reconnaître comme roi après avoir déposé le dernier des Mérovingiens, Childéric III, auquel il avait lui-même donné la couronne. Pépin le Bref fut le premier des Carolingiens. Ainsi, vous le voyez, Charles Martel fut plus puissant qu'un roi, tint la place d'un roi, fut père d'un roi, et ne fut pas roi!

Questions mathématiques. Première question. — Il y a vingt-quatre livraisons et l'ouvrage coûte dix-huit francs.

Deuxième question. — Le chasseur avait manqué quatre coups seulement.

Le mot de l'énigme est Dieu.

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — NEUVIÈME FEUILLET.



XXXII

eci, mes chers enfants, est un conseil de circonstance. Au moment des vacances, alors que vous pensez que vos livres de l'année ne vous sont plus utiles, vous avez l'habitude, pour la plupart, de les jeter en l'air, de les déchirer, de les mettre en pièces, comme pour vous venger sur eux du travail qu'ils vous ont imposé durant l'année scolaire. Est-ce bien raisonnable, je vous le demande? D'abord, êtes-vous bien sûrs que ces livres ne vous seront plus utiles? Croyez-vous qu'il ne vous sera pas bon, même lorsque vous aurez affaire à des auteurs plus avancés, de repasser de temps à autre ceux-ci? Ah! l'on voit bien, enfants que vous êtes, que vous ignorez le plaisir que l'on éprouve plus tard, lorsqu'on est homme, lorsque le temps du collège est déjà loin, à retrouver ces livres d'autrefois, ces souvenirs qui vous rappellent les plus beaux temps de votre jeunesse. On voit bien que vous n'avez pas idée des joies que l'on ressent, au milieu des tracasseries de la vie, à toucher un de ces livres oubliés depuis longtemps, qui se trouve tout à coup sous votre main, dans un coin de votre bibliothèque, qui déroule devant vous l'histoire d'un passé bien cher et dont on comprend tous les plaisirs aujourd'hui qu'on ne peut plus les éprouver. Oh! si vous saviez cela, enfants, vous vous garderiez bien de déchirer vos livres de classe au moment des vacances et vous en auriez plus de soin, en vue de l'avenir.

XXXIII

Puisque nous parlons du temps des vacances, — et quand en parlerions-nous, si ce n'est maintenant qu'elles approchent tellement que leur heure est sur le point de sonner? — ne serait-ce point le cas de vous rappeler une faute que vous commettez presque tous? Dès que vous êtes chez vos parents, dès que vous êtes mis à même de vous amuser sans cesse, vous oubliez le travail tout à coup, vous laissez là les livres qui pourraient continuer à vous instruire, et vous ne rêvez que jeux, promenades, dissipations. Eh! mon Dieu! je suis loin de vous blâmer, je vous comprends bien, et cela est de toute justice: les vacances seraient mal nommées si ce n'était un temps où le travail ait place aux plaisirs de toutes sortes. Pourtant ne croyez-vous pas qu'il serait sage de ne pas négliger tout à fait le travail? Ignorez-vous donc que l'habitude de travailler se perd aussi facilement qu'il est difficile de l'acquérir? Ne pensez-vous pas à toutes les peines que vous aurez à vous remettre au travail, à reprendre ce que vous appelez le *collier de misère*, si vous n'avez entretenu par un labeur, quelque léger qu'il soit, ce te habitude si précieuse? Croyez-moi donc, faites une large part aux plaisirs, si vous le voulez, durant les vacances, mais gardez une petite part pour le travail. Songez qu'en agissant ainsi, vous aurez à la rentrée un avantage immense sur ceux qui n'auront point fait comme vous, vous reviendrez toujours habitué à travailler, tandis que les autres

chercheront à s'y remettre, et cela vous donnera un grand avantage. Ainsi donc, un peu de travail, et, à cette condition, je vous souhaite toutes sortes de plaisirs !

XXXIV.

Encore un mot ! Avant de quitter la pension, vous avez la détestable manie de couvrir les murs d'inscriptions, toutes plus ou moins injurieuses pour vos maîtres. Il semble qu'à ce moment toute discipline se soit relâchée et que la joie de la liberté prochaine vous tourne la tête, — car on dirait à vous voir que vous allez quitter une prison...

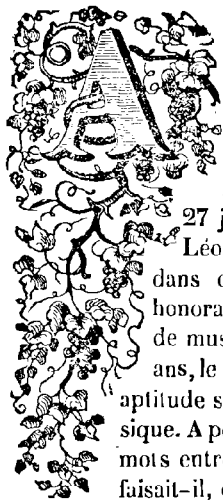
C'est demain les vacances !
Les pions à la potence !

Telle est l'inscription la plus en faveur parmi vous. Croyez-vous, mes chers enfants, qu'il soit bien de quitter la pension en témoignant ainsi votre haine pour des gens estimables, qui auraient droit à attendre de vous au moins le respect dû au malheur, car ils sont bien malheureux d'être obligés pour vivre de passer leur temps à vous surveiller, vous toujours si mal prévenus pour eux ? N'écrivez pas de pareilles choses, je vous en prie, et sachez respecter les autres, si vous voulez qu'on vous respecte un jour.

FIN DU NEUVIÈME FEUILLET.

LES ENFANTS CÉLÈBRES.

AMÉDÉE-VOLFGANG MOZART. -



Amédée-Volfgang Mozart naquit à Salzbourg, le 27 janvier 1756. Son père, Léopold Mozart, exerçait dans cette ville la profession honorable, mais peu lucrative, de musicien. Dès l'âge de trois ans, le petit Wolfgang révéla une aptitude surprenante pour la musique. A peine bégayait-il quelques mots entrecoupés d'allemand, et faisait-il, en se cramponnant aux meubles, le tour de la modeste pièce qui composait tout l'appartement d'une famille de quatre personnes, que ce bambin rose et blond, — qui devait être un homme de génie après avoir été un enfant merveilleux, — se hissait sur ses petits pieds pour atteindre au clavecin de son père. Rien n'égalait sa joie lorsque ses doigts enfantins rencontraient par instinct un assemblage de sons harmo-

nieux. Il jetait des cris inarticulés, frappait ses mains l'une contre l'autre, et, le plus souvent, perdant l'équilibre, il faisait la culbute en voulant sauter de contentement !

Son père se vit bientôt forcé de l'associer à la leçon de clavecin qu'il donnait à sa sœur, de quatre ans plus âgée que lui. On le hissait alors sur un tabouret élevé afin de le placer à la hauteur du clavier. Il fallait plutôt ralentir que stimuler son goût pour le travail et l'étude de la musique : elle était pour lui la plus douce récréation.

A l'âge de quatre ans, non-seulement il jouait du piano comme un artiste exécutant, mais il composait déjà de petites pièces fort agréables et où se révélait l'instinct de la composition régulière dont il ignorait les règles.

Wolfgang n'avait pas atteint sa sixième année que sa réputation d'enfant-prodige s'était répandue dans toute l'Allemagne.

L'empereur d'Autriche, Joseph II, désira l'entendre. Le père de Mozart se mit en route pour Vienne avec ses deux enfants. Dans la soirée même du jour de leur arrivée, les voyageurs furent introduits à la cour. Deux clavecins avaient été placés dans la grande salle de réception. Le petit Volfgang s'assit fièrement à celui qui était le plus près de l'empereur. Joseph II rapprocha alors son fauteuil de celui du petit bonhomme, lui faisant un honneur qu'il n'accordait pas d'ordinaire aux artistes admis à se faire entendre à la cour : Mozart, qui ne comprenait pas les lois de l'étiquette, et ne saluait, dans son enthousiasme précoce, que la royauté du talent, demanda à haute voix M. Wagenseil. Wagenseil était maître de chapelle de l'empereur.

— Mettez-vous là, monsieur, fit-il à l'homme qu'il avait envoyé quérir, en lui désignant le fauteuil sur lequel était assis Joseph II ; mettez-vous là ; je joue ce soir un de vos concertos : faites-moi l'honneur de me tourner les feuilles.

— C'est trop juste ! dit l'empereur en riant et en cédant la place à son maître de chapelle ; je n'entends rien à cette besogne et je gâterais le concert.

Le pauvre Wagenseil s'assit aux côtés de l'enfant, tout tremblant et jetant à droite et à gauche des regards effarés ; il semblait demander grâce à son souverain de l'honneur qu'on lui faisait, honneur dont il se fût bien passé. Joseph II, qui voyait l'embarras du maître de chapelle, s'empressa de l'en tirer en lui disant gaiement :

— Mon bon Wagenseil, pour ce soir vous changez de maître ; vous êtes au service de Volfgang.

Avant de quitter Vienne et de retourner à Salzbourg, il arriva au petit Mozart une aventure qui mérite d'être racontée. Il jouait, en courant avec d'autres enfants de son âge, aux environs de l'auberge de l'*Aigle-Noir*, auberge où était descendu son père. Un marchand de jouets passait dans ce moment. De petits violons étaient suspendus à sa boutique ambulante. Volfgang fait signe au marchand de s'arrêter et lui demande à voir un de ces instruments. Sans connaître ni le

doigter du violon, ni la manière dont on l'accorde, il se met à promener l'archet sur les cordes, et l'oreille et l'instinct le conduisent à trouver l'accord par *quartes*.

— Combien vendez-vous votre instrument ? dit-il au marchand.

— Vingt thalers, mon petit monsieur, répondit notre luthier de foire.

— Je vous l'achète. Allez trouver l'empereur, il vous le payera.

— Allons ! allons ! morveux, rendez-moi mon violon, fit le marchand en hochant la tête et s'avançant vers Mozart pour lui retirer le *stradivarius* de bois blanc.

— L'empereur est mon bon ami, criait l'enfant à tue-tête, il vous le payera ! Une véritable lutte allait s'engager entre le rustre et un enfant de six ans, lorsque, au bruit qu'ils faisaient tous deux, un lourd carrosse s'arrêta devant l'hôtellerie de l'*Aigle-Noir*.

— Je ne me trompe point, s'écria un beau militaire dont la moustache apparut à la portière du carrosse ; c'est toi, Volfgang ?

— M. le comte de Lanswich, s'écria à son tour l'enfant, en reconnaissant un chancelier de Sa Majesté ! n'est-ce pas que mon bon ami l'empereur payera mon violon ?

— Comment donc ! dit le chambellan en cherchant sa bourse : il ne m'envoie ici que pour cela !

Léopold Mozart et ses deux enfants quittèrent Vienne, plus riches de réputation que d'argent. Le voyage de la capitale de l'Autriche à Salzbourg ne se fit pas moins gaiement. Le père de Volfgang avait fait marché avec un charretier, dont l'attelage n'allait qu'au pas et que notre homme remisait toutes les quatre ou cinq lieues. Le violoniste improvisé était juché sur une banquette découverte ; il raclait sans relâche sur l'instrument qu'il devait à la générosité de son bon ami l'empereur. Le vieux Léopold, qui, durant la première journée de marche, n'avait guère prêté l'oreille aux *staccato* et aux *coulées* de l'archet de Volfgang, ne fut pas médiocrement surpris du spectacle qui frappa ses yeux le lendemain. Durant une halte, tandis qu'il était avec le charretier dans une cuisine d'auberge, une noce de paysans avait entouré l'attelage qui soufflait et reprenait

haleine. Aux accords enlumés du violon de sapin, filles et garçons s'étaient mis à valser, en faisant sonner leurs souliers ferrés. Intrépide comme un ménestrier, régulier comme un métronome, Volfgang improvisait une valse : l'agilité de ses doigts ne le cédait en rien à la grâce de la mélodie.

Nous avons vu le *routinier* ; nous allons entendre l'artiste.

Un mois à peine après leur arrivée à Salzbouurg, trois artistes de la ville s'étaient réunis au domicile du vieux Léopold : pendant la soirée on y essaya un quatuor inédit d'une assez grande difficulté d'exécution. Armé de son petit violon, Volfgang vint s'asseoir aux côtés de l'artiste qui jouait la partie de second violon. Celui-ci, s'apercevant que l'enfant exécutait fidèlement la partie notée, cessa de jouer et laissa le petit violoniste aller jusqu'à la fin du morceau.

L'admiration qu'éveillait partout l'organisation surnaturelle de son fils engagea le père de Mozart à voyager et à exploiter ce talent précoce dans les principales villes de l'Europe. De retour de quelques excursions en Allemagne, il partit pour la France avec ses deux enfants, après avoir embrassé sa femme et l'avoir priée de faire dire des messes pour le succès de leur entreprise.

La modeste caravane arriva à Paris, fort embarrassée de s'y produire, ne possédant aucune lettre de recommandation pour les seigneurs de la cour. A cette époque, c'était la cour qui faisait les réputations, le succès, la fortune : c'est un monopole qu'elle possédait avec celui de la mode et de l'esprit. Si Mozart eût vécu de nos jours, il lui eût suffi de réunir une douzaine de journalistes à son débotté d'Allemagne : le lendemain, cent journaux eussent appris à la ville et au monde que : « de telle heure à telle heure un jeune prodige était visible à Paris ! »

Grâce à la connaissance qu'il fit de Grimm, le chroniqueur célèbre, l'ami de Diderot, de d'Alembert et du baron d'Holbach, le vieux Léopold obtint de faire entendre ses enfants à la cour. Mozart atteignait alors sa septième année ; sa sœur en avait onze. L'étiquette de Versailles était plus sévère que celle de la cour patriarcale du bon Joseph. C'est donc

en face de visages gourmés, de profils roides et immobiles que se trouva l'enfant-prodige, en s'asseyant au clavecin. Il s'y assit de fort mauvaise humeur, préluda quelques instants, puis s'arrêta court et croisa ses petits bras sur sa poitrine. Alors, se détachant d'un groupe de seigneurs, un gentilhomme de service s'approcha de Mozart, lui frappa sur la joue en lui disant : « Allons ! continue, mon petit ange. »

— Comment vous nomme-t-on, monsieur ? dit Volfgang au gentilhomme.

— Le marquis de Villarceaux, répondit celui-ci en jouant avec la chevelure blonde du jeune pianiste.

— Eh bien ! M. de Villarceaux, quand verrai-je le roi ?

— Lorsque vous serez en train de jouer, mon petit ami.

— Ah ! c'est que je ne serai en train que lorsque Sa Majesté me fera l'honneur de m'écouter.

La répartie du jeune virtuose fit fortune dans les groupes de courtisans. Louis XV, à qui on la rapporta, dit en riant à Richelieu :

— Maréchal, prévenez M. Mozart que je me rends à ses ordres.

— Le roi ! crièrent les huissiers. Louis s'avança avec ce ton de grâce et de politesse qui en faisait le premier gentilhomme de sa cour. Les filles du roi prirent place auprès de leur père et le concert commença. Les deux enfants firent merveille ; mais le grand succès de la soirée fut pour Volfgang. L'agilité, le feu, l'expression de son jeu, était quelque chose d'inconnu, d'absolument nouveau dans l'art de jouer du clavecin.

Sur un signe de M. de Villarceaux, Léopold fit lever ses enfants et les conduisit devant le roi et devant les princesses. Madame Victoire prit, des mains d'une de ses dames d'honneur, une boîte de bonbons qu'elle offrit à Volfgang.

— Offrez cela à ma sœur, dit le futur grand homme en se redressant avec fierté : les petites filles sont très-friandes. Quand je jouais du clavecin, à la cour de Vienne, toutes les dames me baisaient sur les deux joues !

La princesse rit beaucoup de la répartie du jeune triomphateur. Se penchant aussitôt vers lui, elle lui dit d'un ton à la fois affectueux et ironiquement suppliant :

— M. Mozart, voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

L'exemple donné par madame Victoire fut suivi avec tant d'empressement par les dames de la cour, que les deux enfants se virent, suivant l'expression du temps, « dévorés de caresses » à chaque concert.

Léopold, tout en se signant avec cette eau bénite de cour, aurait désiré que l'admiration du roi et des princesses se traduisit par des marques plus solides et plus métalliques.

« Si tous les baisers qu'on donne à Volfgang, — écrivait-il à sa femme, — se métamorphosaient en bons écus de France, notre fortune serait faite et nous n'aurions plus besoin de voyager ! Malheureusement les aubergistes ne se payent point de cette monnaie-là ! n'oublie pas de faire dire des messes pour l'entière réussite du long voyage que j'ai entrepris. »

Les succès de Mozart à la ville égalèrent ceux de Versailles. L'enfant de sept ans toucha l'orgue, dans une église de Paris, de manière à confondre d'admiration les musiciens et les contrapuntistes les plus célèbres. C'est également à Paris qu'il publia les deux premiers numéros de ses œuvres pour le piano. En examinant ces œuvres enfantines, on y voit le génie éclore dans la précocité, comme la fleur dans le bouton !

La famille Mozart quitta la France pour se rendre à Londres où l'avait précédée la réputation des enfants-prodiges. Les mêmes succès et le même engouement l'y attendaient : les raconter, ce serait se livrer aux répétitions des scènes précédentes. Cependant nous ne voulons pas passer sous silence une anecdote qui peint l'intelligence malicieuse du petit Volfgang.

Il y avait concert chez lord L*** ; toute l'aristocratie anglaise avait été conviée à venir entendre les improvisations de Mozart sur le *save the king* et sur la plupart des thèmes de Hændel, qui jouissent en Angleterre d'une renommée en quelque sorte patriotique. Volfgang avait trouvé que la cour si spiri-

tuelle de Versailles et les salons de Paris étaient endormis au premier aspect : il crut, en pénétrant chez lord L***, visiter une galerie de marbre ou de pierre. Mais comme il avait pris l'habitude de jouer pour sa propre satisfaction, il oublia bien vite ces visages ossifiés, en obéissant au caprice de son imagination. Depuis cinq minutes, il prodiguait, aux échos du salon, les merveilles de son exécution brillante, lorsqu'un valet charmarré, s'approchant de lui, lui dit à demi-voix, en le tirant par la basque de son petit habit :

— Mylord vous fait prier de jouer plus bas, afin qu'on puisse causer.

— Qu'à cela ne tienne, répondit l'enfant ; puis, continuant à imprimer à ses doigts agités une vélocité surprenante, mais sans même effleurer l'ivoire du clavier, il donna à son noble auditoire un concert *muet*, comme le vizir des *Mille et Une Nuits* donnait un repas à *vide* au calender borgne.

Au bout d'un certain temps que durait ce manège comique, les invités de lord L*** s'aperçurent de la mystification : ils en rirent de bon cœur, et le maître de la maison alla même jusqu'à s'excuser auprès du petit musicien de ce qu'il appelait le malentendu de son valet.

La leçon ne fut pas perdue pour les auditeurs anglais de Mozart ; ce fut dorénavant avec une attention soutenue et un silence religieux que l'aristocratie prêta l'oreille aux prouesses du claveciniste *lilliputien*.

Volfgang, à son retour d'Angleterre, vint à Salzbourg, sa patrie, et, de là, il se rendit en Hollande. C'est dans ce pays qu'il composa son premier ouvrage pour orchestre : il y fit exécuter une grande symphonie, qui obtint beaucoup de succès.

L'enfant-prodige touchait à sa onzième année, et une adolescence de génie se faisait déjà pressentir dans un âge aussi tendre. Le caractère de Volfgang tournait à la mélancolie et à la réflexion. Mozart se mit à étudier sérieusement Hændel, Bach, l'école italienne, dont, jusqu'ici, il n'avait que par instinct deviné les beautés. Son père était lié avec le fameux docteur Mesmer, l'inventeur du magnétisme : celui-ci donnait une fête dans

une maison de campagne où il réunissait les adeptes de sa science; le petit Mozart, à peine âgé de douze ans, écrivit pour cette circonstance le divertissement de *Bastien et Bastienne*, dont les fragments connus attestent de réelles beautés. Dans la même année, il fit jouer en Allemagne son premier opéra : *la Finta semplice (l'Ingénue simulée)*; puis il partit pour l'Italie, après s'être livré pendant deux ans encore à des études sérieuses.

Mozart avait quatorze ans : ce n'était déjà plus cet enfant merveilleux, ce *hochet* des cours, ce *joujou* des salons que nous avons vu accueilli avec transport en Allemagne, en France et en Angleterre. Le prodige se continue à la vérité, mais il prend des proportions si élevées, que l'âge du petit Volfgand s'oublie pour ne laisser admirer que son génie.

Il n'avait pas quinze ans ! et il révolutionne d'Italie qu'il parcourt en triomphateur. Les Italiens s'écrient sur son passage : *Viva il maestrino* (vive le petit maître) ! Le père Martini, le plus savant musicien du dix-huitième siècle, s'incline et se découvre devant lui en l'appelant *l'illustre maître*.

Il n'avait pas quinze ans ! et il fit, à Rome, un de ces tours de force dont la chronique de la chapelle Sixtine a conservé le souvenir. Les sopranistes, les chanteurs de Notre Saint-Père le Pape exécutaient dans une chapelle un *Miserere* célèbre, de la composition d'Allegri. Il était défendu, sous peine d'excommunication, de prendre ni de donner copie de ce morceau de musique : les chanteurs se le transmettaient par tradition. Le petit Volfgand, assistant à une cérémonie de la chapelle Sixtine, entendit le fameux *Miserere*. Il le retint si bien que, de retour à la maison, il le nota tout entier ; mais, afin de vérifier si sa mémoire avait été fidèle, il retourna une seconde fois à la chapelle Sixtine, plaça le manuscrit au fond de son chapeau,

et suivit de la sorte l'exécution des sopranistes. Voilà comment fut noté le *Miserere* d'Allegri, sans que le petit Volfgand encourût pour ce fait l'excommunication papale.

Il n'avait pas quinze ans ! et un compositeur célèbre, Alexandre Hasse, — surnommé par les Italiens *le divin Saxon*, — disait, en le montrant du doigt : « Cet enfant nous fera tous oublier ! »

Il n'avait pas quinze ans ! et on le chargea d'écrire, pour le théâtre de la *Scala*, la première scène de l'Italie, *Mithridate* et *Ascanio in Alba*. Citons une dernière anecdote, relative au premier de ces deux ouvrages, qui met dans tout son jour le génie de cet incomparable enfant.

La cantatrice chargée du rôle principal de *Mithridate* n'avait pas grande confiance dans un bambin qui ne dépassait que de la tête le clavecin du théâtre. A la répétition de l'ouvrage, elle pria le petit Mozart de lui faire entendre l'air qu'il lui destinait. Celui-ci obéit, et, se plaçant au piano, exécuta une cavatine fourmillant de gracieuses mélodies. La chanteuse, qui se tenait aux côtés de l'enfant, poussait des *oh!* et des *ah!* que lui arrachaient la surprise et l'admiration, lorsque Mozart, se retournant brusquement vers elle, lui dit, comme s'il ne se fût pas aperçu de son étonnement :

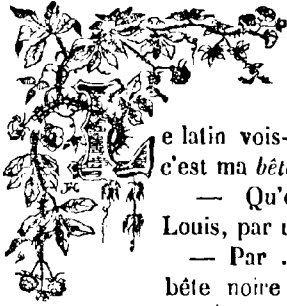
— Si cet air ne vous convient pas, madame, en voici un second, en voici un troisième, en voici d'autres ; et, sans reprendre haleine, il se mit à improviser une demi-douzaine de cavatines de formes et de coupes différentes, mais également remplies d'imagination et de mélodie.

Ici s'arrête la vie de l'enfant célèbre ; nous ne voulons pas entrer sur le domaine de l'homme fait, qui, mourant à trente-cinq ans, laissa, comme Raphaël, un nom et une renommée impérissables.

B. JOUVIN.

VOULOIR C'EST POUVOIR.

MAURICE LE SULLI.



— Le latin vois-tu, grand-père, c'est ma *bête noire* !

— Qu'entendez-vous, Louis, par une *bête noire* ?

— Par par une *bête noire* répondit Louis, qui, fort embarrassé de résoudre cette question faite à brûle-pourpoint, tournait et retournait sa casquette dans ses doigts ; par . . . par une *bête noire* Une *bête* *ête* hi ! hi ! hi ! noi noi *oire* ! hi ! hi ! hi ! Je e e je ne sais pas !

Et l'enfant se mit à sangloter de toutes ses forces.

Le grand-père de notre cousin Louis, un bon vieux campagnard, attira alors sur ses genoux son petit-fils chéri, et, tirant de sa poche un mouchoir à carreaux, il se prit à étancher du mieux qu'il put la grosse averse de larmes qu'il venait de provoquer.

En ce moment s'ouvrit la porte de la salle basse où nous nous tenions, et M. Robert entra. M. Robert était le meilleur ami de la maison et venait presque tous les soirs faire sa partie de trictrac. Je courus le débarrasser de sa canne et de son chapeau, et le grand-père, agitant en l'air son mouchoir à carreaux, s'écria :

— Seigneur, mon Dieu ! mon ami, que vous arrivez à propos ! Mon petit-fils bien-aimé m'a parlé de latin, de *bête noire*, je n'y ai compris goutte, mais je l'ai rendu bien malheureux !

A cette dernière exclamation, M. Robert promena ses regards de la figure bouleversée du bon vieux à la mine jovial et fleurie de Louis, un imperceptible sourire vint effleurer

ses lèvres et il murmura : Diable de père-gâteau, va !

— Je sais, continua-t-il ensuite en prenant place au foyer, votre petit-fils chéri ne travaille pas, il répète comme un perroquet ce qu'il a entendu dire à des enfants plus âgés et par cela même moins raisonnables que lui, et il dit que le latin l'ennuie.

Cependant, objecta le grand-père, si le latin le fatigue....

— Chut ! fit M. Robert d'un ton grave, si vous parlez ainsi ce sera bientôt aux enfants à faire de la morale aux grands parents. Vois-tu, Louis, tous les commencements sont arides et difficiles. Aujourd'hui tu ne veux plus étudier le latin, demain tu verras une image qui te séduira et tu voudras être peintre ; après-demain tu entendras jouer du violon et tu voudras être musicien ; le jour suivant passera un beau régiment et tu voudras être général ; puis un jour viendra où tu ne seras ni peintre, ni musicien, ni général, parce que tu n'auras jamais songé à ce qu'il aurait fallu faire pour conquérir une seule de ces positions.

— Mais, observa timidement Louis, qui ne pleurait plus et cherchait dans sa petite tête un moyen de justifier un peu sa paresse, je ne demande pas mieux que de travailler ; mais, outre que le latin est bien difficile et bien ennuyeux, à la pension on est très-mal pour étudier : les bancs sont trop bas, les tables sont trop hautes, nos livres sont imprimés trop fin. Ah ! voyez-vous, M. Robert, ce n'est pas ma faute, mais je ne peux pas !

— Ah ! c'est bien entendu, fit M. Robert, tu ne peux pas ?

— Je n'y mets pas de mauvaise volonté ; mais, là, je ne peux pas !

— Et tu n'as jamais entendu une certaine voix intérieure qui te disait que toutes les plaintes que tu exprimes ce soir étaient injustes ?

— M. Robert, je n'ai jamais rien entendu !

— Tiens, dit alors l'ami de la maison, je vais te narrer l'histoire de ce que fit un enfant privé de tout et qui n'avait pour le soutenir que cette voix dont je te parle. Cette voix je te la définirai ensuite et tu seras forcé de reconnaître avec moi que tu l'as déjà entendue murmurer doucement à ton oreille.

— Oh ! oh ! fit Louis d'un petit air incrédule.

M. Robert sourit, s'installa de son mieux et commença ainsi :

— Je vais, dit-il, remonter bien haut et bien loin, alors que la France n'était qu'un petit royaume gouverné par Louis VII, père de Philippe-Auguste, vers l'an 1160.

Sur les bords de la Loire, là où le fleuve roule ses eaux dans un lit de sable, un soir comme celui-ci, un soir pluvieux et triste, on sanglotait dans une pauvre cabane perdue au milieu des arides steppes de la Sologne. Celle qui sanglotait ainsi était une bonne femme du nom d'Umberge, veuve depuis quelques jours et demeurée avec son fils Maurice, âgé de huit ans, dans la plus affreuse misère. La pauvre paysanne ne croyait pas assez dans la divine Providence, et ce qui l'inquiétait le plus au monde, c'était son enfant. Comment l'élever et le nourrir jusqu'au jour où elle en pourrait faire un archer du roi ou le valet de quelque seigneur de la contrée ? Et la bonne femme pleurait.

Maurice ne pleurait pas, il ne pleurait jamais, lui. Une énergie rare le soutenait, et bien qu'il fût petit, maigre et chétif, il restait insensible aux privations de toutes sortes, et les grands froids, comme les grandes chaleurs, semblaient ne point avoir d'influence sur ses petits membres grêles. Ce soir-là, comme la pauvre Umberge s'apitoyait plus que d'habitude sur la triste destinée de son fils, Maurice lui dit :

— Mère, tu aimes bien ton enfant, mais ton enfant mange quelquefois le souper dont tu te privés pour lui, et tu vas te coucher sans souper : cela ne peut durer ainsi, il faut que je travaille.

— Hélas ! pauvre petit, dit Umberge, tes bras sont encore trop jeunes pour porter une hallebarde et ta poitrine est trop faible pour souffler comme il faut dans une cornemuse.

— Mère, il me faut des livres, je veux étudier. Je ne suis point fait pour être ni un archer du roi, ni un valet de chiens, ni un gardeur de troupeaux. Je veux aller à Paris. Aujourd'hui, j'ai entendu une voix qui m'a dit : « Travaille, et tu deviendras fort parmi les forts, grand parmi les grands. Travaille, et tu seras évêque ! »

La paysanne jeta les hauts cris. Les quelques sous parisis qu'elle gagnait à faire des fagots, à glaner les récoltes, à botteler les fourrages, ne lui permettaient pas de satisfaire à l'étrange fantaisie de son fils ; mais à toutes les objections qu'elle fit, Maurice répondit toujours :

— Mère, je veux être clerc, j'irai à Paris et je deviendrai évêque.

Le matin même, Maurice avait suivi dans la campagne une troupe de clercs-étudiants qui remontaient le cours de la Loire en s'entretenant de leurs études et de leurs travaux ; ils avaient surtout parlé avec enthousiasme du grand maître Abailard, qui venait de se construire une cellule sur les bords de l'Arduzon et vivait là, de farine d'orge et de racines, afin d'y pouvoir professer librement la science de la théologie. C'était à la suite de cette conversation, dont Maurice n'avait pas perdu une syllabe, que l'immuable résolution d'aller étudier à Paris s'était fixée dans sa jeune tête.

Le lendemain et les jours suivants, pendant une semaine, Maurice dit à sa mère qu'une voix lui répétait toutes les nuits : « Travaille, et tu seras évêque. » La pauvre femme se désespérait en croyant que son enfant était devenu fou.

Pourtant, un matin, Maurice se leva de son lit de feuilles sèches et s'en fut s'agenouiller au chevet de celui de sa mère ; quand celle-ci

s'éveilla, son fils lui dit en joignant ses petites mains :

— Bonne mère Umberge, toutes les nuits la voix parle plus haut et plus fort, laisse-moi partir, dans quelques années tu viendras me rejoindre là où je vais, et alors notre misère sera finie.

La pauvre femme hésita longtemps ; il lui était bien cruel de se séparer de son cher petit Maurice ; mais, d'une part, la pauvreté était si grande, de l'autre, l'accent de l'enfant était si persuasif, qu'elle se laissa enfin convaincre. Ils s'embrassèrent ; ensuite Maurice tailla à la miche une tranche de pain noir, et il s'élança, pieds nus, sur les durs cailloux qui pavaien la route de son avenir ?

Il chemina à travers champs et villes, s'arrêtant de porte en porte et demandant l'aumône. Quand on voyait cet enfant si frileux, si grêle et si mal vêtu, on le questionnait. Il répondait alors qu'il allait étudier à Paris, qu'il voulait devenir savant comme Abailard, et il terminait en faisant part de ses prétentions à l'épiscopat. On lui riait souvent au nez sans lui vouloir rien donner ; mais il ne se décourageait pas et poussait plus loin. Jean Hérold raconte que, « lorsqu'on lui offrait aumône à condition qu'il ne consentirait jamais à devenir évêque, il ne voulait accepter, ne se pouvant, disait-il, obliger contre la fortune future. »

Tout en vivotant de la charité publique, il arriva enfin exténué de fatigue, les pieds en sang et l'estomac peu chargé. Il fit son entrée dans Paris par le faubourg Saint-Marcel, ne s'arrêta pas à voir couler la Bièvre et se rendit de suite au lieu où l'on professait et où l'on étudiait.

En ce moment Paris n'était encore qu'une petite ville, mais cependant on voyait déjà poindre les indices de sa grandeur future ; c'était le rendez-vous de la science, le centre des arts et le foyer de l'intelligence. Les hommes d'études y accouraient de toutes les parties de l'Europe et y cherchaient un port au milieu de la guerre universelle. Les rois de France accordaient aux savants une protection spéciale, pressentant bien que la science deviendrait le plus puissant auxiliaire dans leur lutte contre la féodalité.

L'Université de Paris n'était pas encore fondée ; elle ne le fut régulièrement qu'en 1200. Les savants professaient donc où bon leur semblait ; beaucoup parlaient en plein vent. D'illustres docteurs avaient installé leur chaire sur le penchant de la montagne Sainte-Geneviève ; et, dans les rues environnant la place sur laquelle s'éleva plus tard le Panthéon, on écoutait tour à tour Roscelin de Compiègne, le père Anselme, Guillaume de Champeaux, Abailard, Simon de Tournay et autres célèbres maîtres.

Lorsque Maurice arriva au centre des études, place Maubert, Pierre Lombard, évêque de Paris et maître des sentences, était entouré d'un grand nombre de disciples et faisait son cours de théologie. Maurice, malgré la fatigue qui lui brisait les jambes, et la faim qui lui déchirait l'estomac, resta debout derrière tout le monde et écouta jusqu'au bout. Il ne comprit rien à ce qu'il entendit, mais il n'en persista que davantage dans sa résolution d'apprendre. En se retirant avec la foule, il se disait toujours avec un sentiment de conviction profonde : Je travaillerai, je deviendrai savant et je serai évêque.

Cette première fois, il resta fort avant dans la nuit à chercher par les rues un refuge sous quelque porte. Il s'était déjà heurté bien des fois à des bohémiens, des tirelaines, des pipeurs de dés et autres espèces de gueux qui fourmillaient alors sur le pavé de la capitale ; mais Maurice ne craignait pas les voleurs, il n'avait rien à perdre ; seulement, il serait peut-être mort de faim ou de froid si la Providence ne lui eût envoyé, au petit jour naissant, un homme ivre qui battait de çà de là les murailles.

— Hé ! l'ami ! lui cria cet homme, vois-tu pas devant toi quelque chose en bonnes pierres de taille, de bien gros, de bien grand, de bien haut ; quelque chose qui ressemble à un clocher ?

— Oui, dit Maurice.

— Eh bien, conduis-moi à ce clocher, c'est ma maison.

L'enfant prit courageusement son compagnon par la main et il le tira jusqu'à la porte de la tour de l'église Sainte-Geneviève.

— Ah ! je m'y reconnais, dit l'homme en

donnant à Maurice la clé d'une petite porte basse; ouvre, c'est ma maison. Ce que tu as fait là est bien, petit, de me conduire, car sans toi je n'aurais jamais pu aller jusqu'à mon clocher, et mon clocher ne serait pas venu à moi. Je t'offre pour la peine la moitié du souper qui m'attend là-haut. Les cloches que tu rencontreras ce sont mes cloches, et je ne fais pas mentir le proverbe qui dit : Boire comme un sonneur.

L'enfant ne se fit pas répéter cette brutale mais franche invitation. Il fit honneur au lard du repas et acheva sa première nuit en compagnie des cloches.

Le lendemain, quand le sonneur dégrisé s'éveilla, il trouva Maurice debout qui rangeait, frottait et nettoyait dans la chambre. Il questionna l'enfant et ouvrit de grands yeux au récit qu'il écoutait sans trop le comprendre; néanmoins il ne put s'empêcher d'admirer la fermeté et la résolution qu'il rencontrait dans une tête aussi jeune. Cet homme, bien qu'abruti par l'abus du vin, n'était pas un trop méchant homme. Il consentit à laisser le petit étudiant faire élection de domicile au faite du clocher, à la condition cependant qu'il l'assisterait dans sa besogne.

Voilà donc Maurice devenu aide-sonneur pour payer son gîte; mais cela ne suffisait pas, il lui fallait étudier.

Il alla s'offrir comme domestique aux écoliers ayant sous et piécettes en escarcelle. Quelques-uns s'intéressèrent à lui et acceptèrent ses services. L'enfant commença alors une vie qui eût certes fait reculer nos hommes de grande taille. Son activité incroyable lui permit d'être le matin chez l'un, à midi chez l'autre, de faire les courses de celui-ci, de ranger chez celui-là, de sonner l'angélus et le salut, et, malgré toutes ces corvées, de ne pas manquer une seule leçon ni un seul cours. Profitant du sommeil de ceux qu'il servait pour emporter leurs livres, et remonté le soir au sommet du clocher de Sainte-Geneviève, il étudiait toute la nuit à la clarté de la lune, et lorsqu'un nuage venait pour un instant voiler la lumière, Maurice croisait ses bras sur son étroite et chétive poitrine, et alors il entendait la voix qui lui

disait : Courage, persévérance et travail, et tu seras grand parmi les grands, fort parmi les forts, tu deviendras évêque!

Et le jeune Maurice écouta si bien et si religieusement cette voix, qu'au bout de longues années de privations, de courage, de persévérance et de travail, d'écolier qu'il était il devint professeur de philosophie et son enseignement fut très-populaire. C'est seulement à partir de cette époque qu'il put faire venir sa mère auprès de lui et qu'il quitta le clocher de Sainte-Geneviève. Dans ce temps-là, les professeurs travaillaient plus qu'aujourd'hui, mais en revanche ils gagnaient beaucoup moins. Cependant Maurice, qui avait conservé des goûts très-simples, vivait heureux et trouvait encore moyen de donner quelque argent à celui qui le premier lui avait offert l'hospitalité. Le sonneur avait toujours son défaut de sonneur, il allait boire l'argent et disait en se rengorgeant :

— Le célèbre Maurice est un peu mon élève : c'est moi qui l'ai formé. Il n'y a guère que lui dans la capitale pour sonner aussi bien que moi l'angélus!

Mais le savant philosophe n'avait pas encore atteint le but qu'il s'était proposé. De professeur qu'il était, il passa *grand maître en divinités*, puis fut reçu chanoine de Paris et nommé archidiaque. Enfin, quand Pierre Lombard mourut, il y eut grande division au chapitre touchant le choix d'un successeur; parmi les candidats nombreux on ne savait lequel choisir : on chargea Maurice de désigner le successeur de Lombard. L'enfant ignoré de la Sologne entendit la voix de tous les jours, et il dit alors : « Je ne connais pas la conscience des autres, tandis qu'avec la grâce de Dieu, je me propose de conserver les droits de l'Eglise. » Et il se nomma évêque.

Il ajouta à son nom celui du petit village qui lui donna le jour, et, dans l'histoire, partout vous trouverez le nom de MAURICE DE SULLI, le plus grand et le plus digne évêque des temps passés. On le surnomma le père des orphelins; il fonda quatre abbayes, jeta deux ponts sur la Seine, baptisa le roi Philippe-Auguste, et bénit la première pierre

de l'église Notre-Dame, dont il fut le fondateur.

Et à présent, Louis, dit avec un doux sourire le bon M. Robert, voulez-vous savoir quelle était la voix qui soutint et conduisit Maurice de la mauvaise cabane des bords de la Loire au sommet du siège épiscopal? Ce fut la même voix qui fit d'un gardeur de pourceaux le pape Sixte-Quint; d'un palefrenier, le tragédien Shakspeare, d'un domestique, le philosophe Jean-Jacques; d'un officier de fortune, l'empereur Napoléon. Cette voix qui nous parle à tous, et qui serait puissante et efficace pour tous si chacun savait la bien entendre, c'est LA VOLONTÉ.

Et remarquez bien, Louis, que tous ceux que je viens de vous nommer n'avaient pas, ainsi que vous, ce bon fauteuil dans lequel vous vous asseyez, ni les quatre repas que vous préparez si bonne. Ils n'avaient pas non plus sous la main la bibliothèque dont

vous disposez; vous avez une table, ils écrivaient sur leurs genoux; vous avez des plumes, ils se servaient de bouts de charbon; vous avez enfin tout le confortable de l'étude, eux ils n'avaient rien. Il leur fallait marcher, chercher et trouver, et ils marchaient, cherchaient et trouvaient: ils triomphaient de tous les obstacles et de toutes les privations, ces rudes épreuves de la vie, par LA VOLONTÉ.

Après que l'ami Robert eut prononcé d'une voix énergique ces dernières paroles, il se fit un grand silence, puis Louis, d'un air tout penaud, embrassa son grand-père, son ami Robert, et s'en fut vers sa table de travail. Tout le temps que dura la partie de trictrac, mon cousin resta le nez dans son livre.

La leçon que Louis reçut ce soir-là porta ses fruits; car, malgré que l'étude fût pour lui une *bête noire*, il figure aujourd'hui parmi nos médecins les plus distingués.

ANTOINE FAUCHERY.

LES FLEURS DU POMMIER.

Je le vois encore d'ici, ce joli pommier de Jean Guérin, tout à l'encoignure de son champ. — Quand il était en pleines fleurs, il formait le plus ravissant bouquet que l'on pût voir. — Il avançait de jolis rameaux au-dessus de la haie verte qui entourait le jardin, de sorte qu'il faisait l'admiration de ceux qui suivaient le charmant sentier dont la haie le séparait. — On s'arrêtait, on levait la tête et l'on disait: — Oh! quel beau pommier!

Il était donc tout couvert de fleurs un matin du commencement de mai. — Un petit garçon et une jolie chèvre s'en venaient tout gaiement du village à travers champs, la chèvre broutant çà et là les herbes nouvelles du sol et le tendre feuillage des buissons; le petit garçon chantonnant, cueillant des fleurs et chassant la chèvre devant lui. — Et c'est ainsi que l'enfant et la chèvre arrivèrent le

long de la haie et sous le pommier de Jean Guérin.

Alors l'enfant qui, tout le long de son chemin, avait déjà cueilli maintes petites fleurs bleues, jaunes, blanches et lilas, se dit à part lui: — Oh! comme une petite branche fleurie de ce pommier grossirait et embellirait mon bouquet!

Il dit cela et ne pensa vraiment pas à autre chose — grossir et embellir son bouquet.

Il se hissa donc sur la pointe de ses pieds et allongea son bras en l'air; — mais il n'était pas grand, il avait dix ans au plus, et quoique la haie par-dessus laquelle s'avancait le pommier ne fût pas très-haute, ce ne fut qu'en roulant quelques pierres sur lesquelles il s'éleva qu'il put atteindre les plus basses branches de l'arbre fleuri: — enfin il en prit une — tira — et crac — la branche

cassa. — Elle était jolie au possible, pleine d'une sève vigoureuse, et qui certainement aurait changé ces ravissantes fleurs en belles pommes rouges et jaunes ; — mais il n'y fallait plus penser : la branche était cassée, tout ce qu'elle pouvait faire désormais, c'était d'orner pendant quelques instants le bouquet de cet enfant. — Comme il allait s'éloigner, il entendit quelqu'un faire : Hum ! hum ! dans le jardin de Jean Guérin. — Ayant donc regardé à travers la haie, il reconnut Jean Guérin lui-même qui s'y promenait et n'avait pas du tout l'air de l'avoir aperçu. — Cependant il se dépêcha de s'éloigner avec sa chèvre — et cachant le bouquet.

Le printemps passa, l'été aussi ; — vint l'automne. — Le pommier de Jean Guérin avait tenu toutes ses promesses fleuries : — il était couvert d'admirables fruits.

Un dimanche, au sortir de l'église, tous les enfants du village se trouvaient réunis sous l'arbre de la grande place. Ils jouaient lorsque Jean Guérin arriva au milieu d'eux. — Or çà, mes petits enfants, leur dit-il, j'ai résolu cette année de vous faire un cadeau, et pour cela de partager entre vous tous les belles pommes de mon beau pommier. — Cela vous va-t-il ?

Je vous laisse à penser si cela leur allait. Il n'y eut qu'un cri d'assentiment, — et voilà Jean Guérin qui s'en alla à son jardin suivi de la bande joyeuse des enfants.

Jean Guérin grimpa sur le pommier, et, appelant chaque enfant à son tour au fur et à mesure qu'il cueillait, il donnait à chacun sa part ; — si bien qu'à la fin il ne resta plus qu'une branche chargée de fruits, et en bas qu'un seul enfant qui n'en eût pas eu.

Cet enfant s'appelait François ; c'était justement celui qui au printemps avait cassé la branche en fleurs.

Jean Guérin, après un instant de réflexion, et quand il eut plusieurs fois regardé autour

de lui dans l'arbre comme cherchant quelque chose qui n'y était pas, se baissa vers le petit François, et lui dit : — François, mon ami, au printemps dernier, au moment où mon pommier était en fleurs, j'avais fait le partage des branches entre tous les enfants du village, et je m'étais dit : Je donnerai les fruits de celle-ci à Jean, — de celle autre à Louise, — de celle autre à Pierre. — J'avais marqué la tienne aussi ; — mais je ne sais comment il se fait que je ne la retrouve plus. — Elle était là, voici l'endroit où elle a été cassée, ce qui fait qu'elle n'a pas pu produire de pommes ; — ainsi, mon garçon, je ne puis pas t'en donner ; c'est fâcheux ! — Toutes les autres branches étaient destinées à quelqu'un ; — je te le répète, François, j'en suis fâché.

Là-dessus, Jean Guérin descendit de l'arbre.

François se souvint de la branche cassée au printemps, ne répondit rien et baissa les yeux.

Mais au bout d'un instant, il eut vite pris son parti.

— Père Jean, dit-il, c'est moi qui au printemps dernier ai cassé la branche pour faire un bouquet.

— Ah ! vraiment, François ? fit Jean Guérin.

— Oui, père Jean, je vois que j'ai eu tort, même deux fois tort.

— Comment cela, mon enfant ?

— D'abord parce que l'arbre n'était pas à moi, et ensuite parce que c'est péché d'empêcher les fruits du bon Dieu de mûrir.

— Fort bien, mon ami, dit alors Jean Guérin remontant sur le pommier, mais il reste une branche couverte de pommes ; — je la gardais pour un enfant qui saurait reconnaître et avouer une faute. Cet enfant, c'est toi. — Voilà, les pommes.

LOUIS FORTOUL.

PHYSIQUE. — LE BALLON.



Par une belle journée d'été, c'était le 1^{er} juillet 1847, la foule se dirigeait vers le Champ-de-Mars d'une des grandes villes de l'ouest de la France. De tous côtés, dans les rues voisines, les habitants de la ville se pressaient en longues colonnes pour arriver à l'heure dite à l'endroit désigné ; dans les rues plus éloignées, les gens, moins nombreux, se dirigeaient cependant dans le même sens, et allaient se fondre dans la grande colonne noire qui grossissait de plus en plus. — Toutes les professions, toutes les nations, avaient là leurs représentants : l'habit noir du receveur des contributions indirectes coudoyait la vareuse du matelot ; les capitaines norvégiens, qui avaient apporté de leur pays des bois nécessaires aux constructions maritimes, s'en allaient bras dessus bras dessous avec des Génois qui venaient de décharger leurs caisses de raisins du Levant, leurs tonneaux d'huile et leurs colis de parmesan. Les bonnes grosses figures joufflues et roses, la grosse barbe rousse des premiers, contrastaient vivement avec l'ovale allongé, le teint basané et les petites moustaches noires des seconds. Une seule chose était commune entre tous ces êtres si différents de pays, d'allures et de visages : ils allaient, et vite encore.

Mais où et quoi faire ?

D'un autre côté, il venait de la campagne des bandes de paysans aux bizarres costumes, aux formes lourdes et empâtées, de jolies Bretonnes au gai visage ; et ils allaient aussi, et ils se pressaient comme les autres.

Quel motif puissant et mystérieux dérangeait ainsi une population tout entière et la réunissait dans un seul endroit ? C'est ce que va nous apprendre la conversation suivante :

— Dis donc, pppère, est-ce que le ballon

que nous allons voir ressemble au mien ? disait un gros garçon bien gros et bien joufflu qui donnait le bras à un monsieur à lunettes vertes, et dont la longue redingote noire, quelque peu grasse vers le collet, n'en portait pas moins à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

— Tu vas le voir tout à l'heure.

— Où donc ?

— Au Champ-de-Mars.

— Tiens, quelle drôle d'affiche !

En effet, sur un grand carré de papier jaune on voyait la gravure grossière d'un ballon avec un homme dans sa nacelle, agitant des drapeaux. Et l'enfant ne comprenait pas.

— Pppère, dit-il, explique-moi, dis...

Mais le monsieur aux lunettes vertes paraissait absorbé dans des pensées sérieuses dont il ne voulait pas être dérangé. — C'était le professeur de physique du collège de la ville, et il pensait aux nombreux problèmes que la vue d'un ballon peut suggérer. Cependant, importuné par l'insistance du petit garçon, et vous savez, chers enfants, quel est votre entêtement quand vous voulez qu'on vous explique quelque chose, il céda enfin et lui dit :

— Un ballon est une grosse, grosse vessie pleine de gaz, qui s'enlève en l'air en emportant un ou plusieurs hommes dans un grand panier qui est au-dessous attaché avec des cordes.

Mais cela ne suffisait pas à son fils ; d'abord ce mot *gaz* lui paraissait singulier ; puis pourquoi une vessie pleine de gaz s'enlèverait-elle en l'air ? Tout cela n'était pas net. Aussi, avec cette ténacité d'interrogation que les enfants possèdent au plus haut degré :

— Père, est-ce que c'est du gaz comme on en brûle dans les boutiques ?

— Oui.

— Eh bien, alors, pourquoi donc cela fait-il monter la grosse vessie ?

— Voyons, écoute-moi, mais sans me faire mille questions à la minute. Comme tu n'arrêtes pas, je ne puis parler.

— Parle, parle, papa, je me tairai, dit l'enfant avec une petite moue impatiente.

— Voyons, quand tu mets un bouchon au fond d'un vase plein d'eau, que devient-il ?

— Il monte au-dessus.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est plus léger.

— Si tu attachais au bouchon un grain de plomb ? il monterait de même, deux, trois, quatre même, jusqu'à ce que la force ascensionnelle soit annulée par le poids. Eh bien, dans l'air c'est absolument la même chose ; tu as vu la fumée sortir d'une cheminée et monter vers le ciel, suppose cette fumée enveloppée dans une vaste poche, elle monterait de même : le ballon que tu vas voir est une grande poche, remplie non pas de fumée, mais d'une espèce d'air qu'on appelle gaz et qui, de même que la fumée, est plus léger que l'air que nous respirons : comme il est six ou huit fois plus léger, tu comprends comme il devra s'élever rapidement, et il pourra donc entraîner quelque chose encore avec lui. Ce quelque chose, c'est, l'aéronaute avec sa nacelle. Tout cela a lieu en vertu d'une loi appelée *principe d'Archimède*, que ce fameux physicien-géomètre a trouvée.

— Merci, papa.

— Mais, tiens, voilà qui te fera comprendre encore mieux. Vois.

En effet, tout en causant on était arrivé. L'énorme ballon en soie gommée, rempli d'hydrogène carbonné (c'est le nom du gaz dont on se sert pour l'éclairage), se balançait gracieusement au milieu de l'enceinte, retenu par une vingtaine de cordes-solidement attachées à des piquets fichés en terre. Un filet de cordage l'entourait, une soupape de manœuvre s'apercevait au sommet de l'aérostat.

— Regarde là-haut cette soupape : quand M. X^{***} sera arrivé à l'endroit où il jugera convenable de descendre, au moyen d'une corde qui traverse le ballon il l'ouvrira, et un peu de gaz sortira. Il rentrera de l'air par

cette grande ouverture qui est toujours béante en bas du ballon. Celui-ci se trouvera rempli moitié de gaz, moitié d'air, il sera donc moins léger que s'il n'y avait que du gaz, et il descendra. S'il descend trop vite, l'aéronaute jettera un peu du sable qui est dans la nacelle : l'aérostat redeviendra plus léger et remontera un peu.

Pendant que le père donnait à son fils ces explications, un léger vent de mer s'était élevé, et, devenant de plus en plus fort, commençait à secouer rudement l'énorme masse flottante dans l'atmosphère ; d'un autre côté, le gaz, continuant à s'accumuler à l'intérieur, donnait une telle force ascensionnelle que les cordes tendues outre mesure paraissaient devoir se rompre à chaque instant. L'aéronaute qui devait monter dans sa nacelle, occupé à chercher son baromètre, n'arrivait pas : on commençait à avoir de sérieuses inquiétudes, plus de vingt hommes se cramponnaient inutilement aux cordes, le vent était devenu tellement violent que l'aérostat semblait à chaque instant devoir toucher la terre. Enfin une des cordes se rompit, toutes ses voisines l'imitèrent ; les hommes effrayés lâchèrent les autres, et le ballon partit, rasant le sol dans la direction où se trouvait le jeune curieux dont nous avons parlé tout à l'heure. Au-dessous de la nacelle pendait l'ancre à cinq branches crochues, dont on se sert dans la chute : cette ancre s'en allait rasant la terre, s'accrochant à chaque instant ; la foule interdite et craintive essayait de s'enfuir ; mais dans ces grandes réunions d'hommes, où il est toujours imprudent d'amener des enfants, il n'est pas facile de se mouvoir rapidement. Au moment où le ballon, ayant rejoint le professeur et son enfant, passa sur leur tête, un des crochets de l'ancre vint passer dans la blouse du gamin et s'enfonça juste au-dessous de la ceinture de cuir verni qui lui serrait la taille ; au même moment, et par un mouvement plus prompt que la pensée, l'aérostat, que le vent ne tourmentait plus ; s'enleva brusquement de terre, emmenant avec lui l'enfant entraîné par le crochet de l'ancre.

Dépeindre l'étonnement de la foule, l'angoisse du malheureux père, ce serait impos-

sible. Il n'osait regarder en l'air, croyant à chaque instant voir son malheureux fils tomber et se briser en arrivant à terre. Mais le ciel en avait décidé autrement : l'enfant, une fois le premier moment d'effroi passé, revint de sa terreur, et, saisissant avec ses mains la corde à laquelle l'ancre était suspendue, s'y cramponna de son mieux, installa solidement le bec de l'ancre en passant dedans outre sa ceinture, sa blouse, son pantalon et même sa chemise, et, une fois sûr de ne pas dégringoler, se mit à regarder avec admiration le magnifique panorama qui se déroulait sous ses yeux. Pendant ce temps, cette étonnante aventure circulait rapidement dans toute la ville ; de tous côtés on se pressait dans la direction du ballon pour tâcher de porter secours au jeune aéronaute au moment où il redescendrait à terre. Un instant le vent sembla le porter vers la mer ; au même moment une nuée de barques s'élança de ce côté ; mais bientôt un autre courant le reporta vers la terre, et le ballon alla s'abattre dans une belle prairie toute hérissée de meules de foin, et vint déposer l'intrépide voyageur sur l'une d'elles ; des paysans accourus de tous côtés à la vue, nouvelle pour eux, d'un aérostat, et aux cris poussés par l'enfant, saisirent les cordes qui pendaient encore autour de la nacelle, et l'aiderent à se débarrasser. Un grand nombre de personnes de la ville arrivèrent aussi à la hâte et ramenèrent en triomphe l'aéronaute de huit ans au-devant de son père à moitié mort de frayeur ;

l'enfant sauta à son cou dès qu'il l'aperçut, et l'embrassant lui disait :

— Mais, père, moi je n'avais pas peur, puisque tu m'avais dit que c'était en vertu du *principe d'Archimède*.

L'enthousiasme pour le sang-froid et le courage qu'il avait montrés fut tel, qu'on le conduisit au maire de la ville, qui convoqua le conseil municipal à l'hôtel de ville le soir même, et le lendemain le *journal* de la ville annonça que ce courageux enfant était désormais adopté par la cité, fière de lui avoir donné le jour ; qu'une pension lui était accordée pour le reste de sa vie, et que ses études, poussées aussi loin qu'il le voudrait, seraient faites aux frais de la caisse communale.

Voyez, enfants, à quoi servent l'instruction et le courage ; mais voyez aussi à quels dangers peut vous exposer cette continuelle manie que vous avez de vouloir toujours aller voir les cérémonies publiques, fêtes, revues, feux d'artifice, etc. Dans ces grands rassemblements d'hommes, votre faiblesse, votre curiosité, votre étourderie, vous exposent aux plus grands dangers. Pensez aux affreuses angoisses de vos parents quand ils vous y emmènent eux-mêmes, et à leurs terreurs inquiètes quand ils vous y savent sans eux. Sachez sacrifier un peu votre plaisir à votre sûreté et au repos de votre famille. Plus tard quand vous serez hommes, vous verrez sans danger.

JULES DE LA TESTE.

PÊCHE DE LA BALEINE

DANS LA BAIE DE TOUS-LES-SAINTS.

La rencontre fréquente de la baleine dans un bassin assez étroit et entouré de terres, semble être un fait assez curieux dans l'histoire des pêches. Effectivement, le spectacle de cette dangereuse poursuite, que l'on ne

peut, en général, contempler que vers la région des glaces polaires ou au milieu des récifs de la Polynésie, vient ici, au contraire, occuper les loisirs des indolents habitants de la ville ; groupés sur les quais, des centaines

de nègres et de mulâtres passent la journée à admirer la foule de canots qui poursuivent avec ardeur ce géant du règne animal, et l'on peut chaque jour suivre les manœuvres de cette curieuse flottille.

La baie de San-Salvador ou de Tous-les-Saints (*de Todos-los-Santos*), sur laquelle est construite la ville de Bahia, a toujours été un point de refuge favori des baleines; mais les pêcheurs assurent qu'elles y en rent chaque matin sans jamais y passer la nuit. Chaque année, la pêche commence le 13 juin et finit le 21 septembre.

En moyenne, on prend par an de 150 à 200 baleines; cette branche d'industrie est pour ainsi dire monopolisée par quelques spéculateurs, ayant un nombre considérable d'esclaves. Lorsque la campagne paraît devoir être profitable, ils augmentent leur personnel en louant des canots et des hommes libres.

Les embarcations employées à cette opération sont au nombre de 100 à 120; elles sont légères, bien que solidement construites, de 14 à 15 mètres de long, mais elles sont peu larges; elles peuvent porter beaucoup de voitures; cependant elles n'ont qu'une seule voile de très-grande dimension, mais qui peut être hissée et baissée avec beaucoup de facilité, et qui est installée de manière à ne faire perdre à l'embarcation que le moins possible sa vitesse, lorsqu'il lui devient nécessaire de changer de direction

pour poursuivre sa proie; elles sont montées par dix hommes d'équipage. Les hommes libres reçoivent 9 doll. 600 reis pour la saison, et, en sus, tous les dix jours on leur donne 10 mesures (quartas) de farine de manioc et une gratification de 160 reis.

On ne distingue ici que deux sortes de baleines : 1^o l'une désignée sous le nom de *Cachalot*, et 2^o l'autre sous celui de *Baleia grande*; la dernière donne de 800 à 2,000 canades d'huile (d'environ dix bouteilles chacune), mais la première n'en fournit souvent que 3 à 400. En moyenne, elles sont estimées valoir de 200 à 300,000 reis, d'huile.

On croit que les baleines portent un petit tous les ans; elles vivent en société et se montrent si peu effrayées de l'approche de l'homme, qu'on en voit dans la baie se jouer au milieu des navires.

Les pêcheurs disent que depuis le 1^{er} juin les baleines voyagent chaque année vers le nord, et qu'à partir du 21 septembre elles se dirigent vers le sud, en sorte qu'elles suivraient la mousson.

La pêche de la baleine peut occuper environ deux mille personnes, et son revenu total est d'à peu près deux cent mille francs.

Le peuple en mange la chair, que l'on voit presque tous les jours exposée dans les marchés; elle est coriace, mais ne passe pas pour avoir des qualités malfaisantes.

...

LA ROSE SAUVAGE. — FABLE.

Dans un jardin princier où de superbes fleurs
Étaient fièrement les plus riches couleurs,

Une rose sauvage,
Arrachée au bocage,
Regrettait son destin
Et le bord du chemin.

Ses regards languissants demandaient une amie
Qui reçût dans son sein ses regrets et ses pleurs;
Elle cherchait en vain un peu de sympathie
Pour consoler du moins son ennui, ses douleurs;
Mais, dans ces lieux trop beaux, de la pauvre étrangère

Personne n'écoutait la timide prière.

Nul ne daignait à la modeste fleur
Accorder d'un regard l'inestimable honneur;
L'altier pavot, la tulipe orgueilleuse,
Le lis royal, la fière tubéreuse,
Le blanc jasmin et le brillant œillet
Pour elle à peine avaient un œil froid et muet.

Et puis l'humble parure
Que l'avare nature
A son frais vêtement
Donna pour un moment,

Tout ce mince héritage
Était trop au-dessous
Des fleurs de haut lignage
Qui paraient ce jardin de leurs appas jaloux.
Aussi, comment vivait notre pauvre exilée
Dans ce brillant domaine inconnue, isolée !
Sous le poids de l'ennui sa tige gémissait,
Et son éclat si pur déjà se flétrissait.
Une sombre mélancolie
Courbait son front décoloré ;
La pauvre fleur terne et pâlie,
Se mourant d'un mal ignoré,
N'avait plus qu'un espoir sur la terre étrangère,
Un espoir qui restât à sa douleur amère :
Une tombe et l'oubli !
Méconnue en ces lieux, quand ton cœur affaibli
Sous la douleur se flétrit et succombe,
Que reste-t-il à ton espoir?... La tombe...
La triste fleur ainsi se voyait dépérir ;
Ainsi fanée, elle espérait mourir...
Un matin que ses pleurs de leur reflet limpide
Rendaient un peu de vie à son calice humide,
Près d'elle une autre rose, étalant sa beauté,
Son parfum et sa vanité,
D'un ton de pitié dédaigneuse,
Lui dit : « Qu'avez-vous donc, ma sœur ?
» D'où vous vient parmi nous cette étrange douleur ?

» Comment ! dans ces beaux lieux vous semblez malheu-
» — Il est vrai, dit la fleur avec un long soupir, [reuse !
» Ces lieux sont beaux ; mais je n'y suis pas née ;
» Dieu m'avait fait une autre destinée,
» Où je devais naître, vivre et mourir !
» — Que regrettez-vous donc ? — Cette terre bénie,
» Ce buisson épineux où commença ma vie...
» — Eh quoi ! vous regrettez un sol ingrat, désert,
» Quand par faveur ce lieu vous est ouvert ?
» Vous comparez votre forêt sauvage
» A ce rare parterre, à ce splendide ombrage !
» — Mais, répondit la pauvre fleur des bois,
» Ce sol ingrat, mais c'était ma patrie !
» Mais là-bas on m'aimait ! quand nulle sympathie
» N'accueille parmi vous les plaintes de ma voix !
» Oh ! le bonheur n'est point à la terre étrangère :
» A vous seule bonheur, ô patrie, ô ma mère ! »

Loin du pays natal quand l'homme est transplanté,
Quel que soit sous ses pas le rivage enchanté,
Qu'est-ce toujours, sinon un exil magnifique ?
La fortune aura beau de son charme magique
Semer autour de lui ses trésors enivrants,
Il est toujours au fond un regret, une larme,
Qui de ces biens menteurs empoisonne le charme,
Et rappelle à son cœur des songes déchirants.

A -E. R.

L'ATELIER DE MENUISERIE.

LOUISE ET ÉMILE (6 ans). — ARCIIBALD
(12 ans). — ERNEST ET OSCAR (16 à
18 ans). — ADÈLE ET CORNÉLIE (déjà
jeunes filles). — M. DE BONCHAMP,
père de Louise.

On entend dans la pièce voisine l'air de LA
LUCIA, exécuté sur le piano ; puis tout à
coup la musique est interrompue par des
coups répétés : Pan ! pan ! pan ! pan !

LOUISE, accourant. — Petit père, fais donc
finir ce vilain ouvrier qui fait tant de bruit et
nous empêche d'entendre la belle musique
que nous joue ma bonne amie Cornélie.

M. DE BONCHAMP. — Tu me demandes plus
que je ne peux faire, ma chère enfant. J'ai
fait prier le menuisier de venir pour quelques
réparations ; je ne puis, par conséquent,

l'empêcher de les exécuter et de faire le tapage qu'entraînent les travaux de son état. Il faut donc, chère enfant, prendre ton parti de cette petite contrariété qui t'enseigne déjà la résignation, dont tu auras plus d'une fois besoin dans la vie. Au surplus, pour t'aider à supporter cet ennui, je vais vous montrer à tous quelque chose qui vous intéressera ; va demander à ta mère le *Trésor de la Jeunesse* ; il contient précisément une belle image représentant un atelier de menuiserie et les principaux outils de cet état : nous allons la regarder ensemble et nous l'expliquer l'un à l'autre.

(Louise sort, et revient quelques instants après, en compagnie de la précieuse image et de ses amis et amies.)

M. DE BONCHAMP. — Voyons, commençons par nous grouper autour de l'image ; Corné-

lie, prenez votre chère Louise sur vos genoux ; Emile, place-toi entre les jambes de ton ami Oscar ; Archibald, au centre, tenez l'image ; Adèle et Ernest, inclinez vos têtes par-dessus les épaules d'Archibald. Très-bien. Voilà un groupe qui n'est pas trop mal. Je regrette de ne pas être peintre.

Voyons, Cornélie, expliquez à votre chère Louise l'objet de notre image.

CORNÉLIE. — Je vois un atelier de menuisier, contenant des planches, une paire de persiennes et divers outils accrochés à la muraille ; dans le coin à droite, une cheminée avec du feu ; à gauche, une pierre à aiguiser ; au milieu, l'établi, espèce de table très-forte et très-solide, sur lequel les travaux s'exécutent ; sur le devant, un pupitre à moitié construit ; enfin, comme personnages pour animer la scène, un gentil ouvrier menuisier, les manches retroussées pour travailler plus à son aise, en pantalon bleu, avec un tablier en toile verte pour garantir son pantalon, portant le couvercle du pupitre dont j'ai déjà parlé ; et dans le fond, l'apprenti occupé à balayer les copeaux et à nettoyer l'atelier. — Comprends-tu bien, ma chère Louise ?

LOUISE. — Oui, chère bonne amie ; seulement, qu'est-ce que c'est qu'un apprenti ?

CORNÉLIE. — Ce sont des enfants de l'âge d'Archibald à peu près, que les parents placent chez les maîtres ouvriers, qu'on appelle patrons, pour apprendre l'état, le métier qu'ils devront exercer plus tard. C'est parce qu'ils apprennent qu'on les nomme apprentis.

M. DE BONCHAMP. — Très-bien, Cornélie. L'explication est complète. Passons maintenant à l'examen des outils qui entourent notre sujet. Commençons par le premier à gauche. Emile, dis-nous son nom.

ÉMILE. — C'est une scie.... Mais elle n'a pas de manche pour la tenir, comme la scie avec laquelle le père Lami scie du bois à la campagne.

M. DE BONCHAMP. — Tu as raison, Emile ; c'est ce qu'on appelle une scie à tenons ; elle n'a pas besoin de manche, parce qu'on s'en sert avec une seule main qu'on place entre la lame et la traverse. La scie se compose de

plusieurs parties, la lame, les deux montants dans lesquels la lame est emmanchée ; la traverse, cette barre de bois terminée, à l'un et l'autre bout, par un tenon qui pénètre dans les montants ; enfin, la corde et la clef, qui est ce morceau de bois qui sert à tendre ou à détendre la scie, selon qu'on tourne ou qu'on détourne la corde.

OSCAR. — Je vois à côté plusieurs autres scies ; la scie à chantourner, la scie à chevilles et la scie à couteau ; je comprends bien l'usage de la scie à couteau, ainsi nommée parce qu'elle est emmanchée comme un couteau, et qui, grâce à ses petites dimensions, peut passer où la grande scie serait arrêtée ; le nom de scie à chevilles indique suffisamment qu'avec cet instrument on coupe exactement à la surface de la planche, on rase les chevilles qui dépassent ; mais la scie à chantourner, qu'est-ce que cela veut dire : chantourner ?

M. DE BONCHAMP. — Chantourner veut dire couper en dehors. Lorsqu'on a une longue pièce de bois à scier, on ne peut pas se servir de la scie à tenons ; après quelques traits de scie, la traverse de la scie viendrait toucher la pièce de bois à scier, et on se trouverait arrêté : dans la scie à chantourner, au contraire, la lame étant placée de côté, la monture reste toujours en dehors de la pièce de bois et n'apporte plus aucun obstacle au travail.

OSCAR. — Je comprends maintenant.

ERNEST. — Ah ! voilà la varlope et les rabots avec lesquels on égalise, on polit les planches, en leur enlevant ces longs rubans de bois qu'on appelle des copeaux, qui s'enroulent comme des boucles, et sous lesquels je me suis amusé plus d'une fois à faire disparaître les cheveux noirs de Cornélie et d'Adèle. Mais je vois mêlés à ces instruments d'autres instruments presque semblables dont je ne connais ni les noms, ni l'usage : Qu'est-ce donc qu'un guillaume, un bouvet à joindre, un bouvet mobile ?

M. DE BONCHAMP. — Ce sont aussi des espèces de rabots. — Le guillaume, dont la lame est très-étroite, sert à diminuer l'épaisseur de la planche, de manière à la faire appliquer exactement sans qu'elle dépasse, sur

une autre planche préparée de même façon, comme dans cette porte à deux battants que vous avez sous les yeux ; — avec le bouvet à joindre on forme, dans l'épaisseur des planches, des rainures et des languettes qui, entrant les unes dans les autres, servent à les assembler ; avec le bouvet mobile, composé de deux pièces dont l'une est mobile, on exécute la même besogne à différents écartements et dans des pièces de bois plus épaisses.

ARCHIBALD. — Je sais bien l'usage des *tenailles* avec lesquelles on arrache des clous ; mais je ne connais pas le *valet*.

OSCAR. — Je vais éviter à M. de Bonchamp la peine de te l'expliquer. Le *valet* est un morceau de fer, de forme recoubée, qui, placé dans un trou pratiqué dans l'établi, comme tu le vois dans notre image, sert à maintenir dans une position fixe et invariable la pièce de bois à laquelle l'ouvrier travaille. C'est une espèce de domestique, de *valet* qui lui prête son aide.

M. DE BONCHAMP. — Très-bien, mon cher Oscar.

ERNEST. — Voilà les diverses espèces de ciseaux ; le *fermoir*, le *ciseau* proprement dit, le *bédane* dont les lames de fer aiguisées, maintenues dans des manches de bois sur lesquels on cogne avec le *maillet*, servent à enlever du bois, à percer des trous carrés.

ARCHIBALD. — *Maillet* ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

ERNEST. — C'est une espèce de marteau tout en bois.

ARCHIBALD. — Et pourquoi se servir d'un marteau tout en bois quand on en a en fer, ce qui est plus dur et plus lourd, et doit par conséquent ne pas se briser et frapper plus fort ?

M. DE BONCHAMP. — Bonne observation, Archibald, qui montre l'intérêt que vous prenez à nos explications. On se sert du maillet pour plusieurs raisons, d'abord la dureté du fer dont est fait le *marteau*, que vous regardez comme un avantage, aurait ici de graves inconvénients : plus dur que le manche du ciseau, sur lequel il frapperait, il le détruirait bien vite, tandis que le maillet, fait lui-même d'un morceau de bois, ayant presque

la forme d'un cube, n'endommage pas le manche du ciseau, et puis vous voyez combien il est plus gros que le marteau ; son poids est donc suffisant pour que chaque coup fasse son effet, et son volume est assez considérable pour que l'ouvrier n'ait pas la crainte de frapper à côté, ce qui lui permet de porter toute son attention sur la lame de son ciseau, à l'endroit même où il travaille. — Vous voyez aussi reproduits ici des instruments analogues, la *gouge* et la *petite gouge*, qui servent à faire des trous ronds ; puis la *râpe* ou *lime à bois* ; la *queue-de-rat*, espèce de lime ronde, ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec la queue de cet animal que vous connaissez ; l'*équerre*, qui sert à tracer des angles droits sur le bois afin qu'on puisse le couper carrément ; la *sauterelle*, qui sert à tracer des lignes sous de certains angles et qui, comme vous le voyez, a passablement le profil de ces petits animaux sauteurs que vous avez rencontrés plus d'une fois à la campagne ; le *compas*, le *mètre pliant*, le *crayon*, la *boîte à clous*, le *tournevis*, le *marteau*, dont vous connaissez l'usage.

ARCHIBALD. — Ah ! mais vous en passez. Vous ne nous avez rien dit du *serre-joint*, de la *servante* et d'autres encore.

M. DE BONCHAMP. — Je suis heureux de votre observation, mon cher Archibald, et je vais vous satisfaire. Le *serre-joint*, qu'on appelle aussi *sergent*, sert à maintenir ensemble deux planches réunies au moyen des rainures et des languettes faites avec le bouvet, lesquelles rainures et languettes ont été enduites de colle-forte. Cette double appellation s'explique très-bien : en effet, dans les manœuvres de la troupe, ce sont les sergents qu'on place comme guides pour maintenir chaque rang de soldats en ligne droite ; quant au mot *serre-joint*, il se comprend de lui-même. La *servante* sert à soutenir l'une des extrémités d'une longue planche dont l'autre extrémité est maintenue dans la presse de bois que vous voyez fixée à l'un des bouts de l'établi. Les *vrilles* servent à percer des trous, ainsi que le *vilebrequin*, pour y placer ensuite soit des chevilles de bois, soit des clous. Le *grès à affûter* et la *pierre à l'huile*

servent l'un et l'autre à aiguiser les outils lorsqu'ils ne coupent plus suffisamment. Enfin, le *tourne-à-gauche*, en écartant alternativement à droite et à gauche les dents de la scie, lui ouvre un chemin plus large dans le bois, et lui donne ce qu'on appelle de la voie.

Nous avons passé en revue toutes les figures que présente notre image. N'est-ce pas, mes chers enfants et amis, que cette petite étude ne manque pas d'intérêt ?

CORNÉLIE. — Certainement. Je suis très-heureuse, pour ma part, de ce que je viens d'apprendre. Je ne m'attendais pas à trouver, je l'avoue, dans l'énumération des outils d'un atelier de menuiserie un langage figuré aussi expressif. Ces dénominations de valet, de servante, de sergent, de sauterelle me rappellent involontairement les jolis vers de Boileau sur la langue de la poésie épique :

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage ;

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Je ne comptais pas sur un pareil rapprochement.

M. DE BONCHAMP. — Fort bien trouvé. — Puisque l'explication sur l'atelier de menuiserie vous a tant intéressés, je vous promets de vous conduire bientôt dans un véritable atelier, et de vous montrer comment on s'y prend pour faire un pupitre semblable à celui qui est sur l'image.

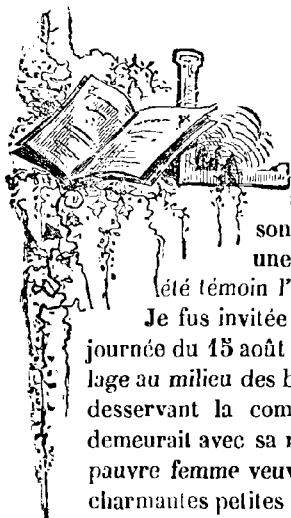
TOUS LES ENFANTS. — Ah ! merci ! ce sera bien amusant !...

M. DE BONCHAMP. — Mais je n'entends plus les coups de maillet de l'ouvrier menuisier. Pendant que nous causions de sa profession, il a terminé son ouvrage. Retournons donc à notre piano, et la bonne amie Cornélie pourra cette fois nous faire entendre, sans être interrompue, ce beau morceau de *la Lucia* qu'elle joue si bien. MAÎTRE CAM.

MARIE-L'ASSOMPTION

ou

LA FILLE DE L'EMIGRANT EN CALIFORNIE.



La fête de l'Assomption me rappelle une aventure dont j'ai été témoin l'an dernier. Je fus invitée à aller passer la journée du 15 août dans un petit village au milieu des bois, chez le curé desservant la commune de ***. Il demeurait avec sa mère et sa sœur, pauvre femme veuve, mère de deux charmantes petites filles jumelles. Ce jour-là était une belle fête pour le curé, pour

sa paroisse, pour sa famille ; sa mère, sa sœur et ses nièces ayant pour patronne la sainte mère de Dieu. La bonne maman se nommait Marie-Josèphe, la mère des jumelles Marie-Louise, et des deux petites filles, l'une se nommait Marie-Rose, l'autre Marie-Anna. Aussi l'autel de la Vierge était-il toujours paré des plus belles et des plus blanches fleurs.

Le jour dont je vous parle, l'église était pleine de fidèles. Le curé avait invité tous ses amis ; chaque paysan eût cru manquer à son

devoir s'il n'eût assisté aux offices et porté son bouquet de fleurs.

La cérémonie, favorisée par une belle journée, fut bien touchante. Le parfum des fleurs qui paraient l'autel, se mêlant à l'encens, embaumait l'air ; des centaines de cierges brûlaient de tous côtés.

Après la grand'messe, la plupart des assistants vinrent prendre place autour d'une table que le curé avait fait dresser dans son enclos. Le repas terminé, on fut à vêpres. Les offices finis, la fête des enfants du village commença. On les avait tous rassemblés dans une grande pièce donnant dans un beau jardin. C'était un plaisir de voir sauter et danser tout ce petit monde. On interrompait une ronde pour manger des gâteaux, boire du sirop, croquer des bonbons ; portes et fenêtres, tout était ouvert. De temps en temps on voyait apparaître une petite tête blonde ou brune, qui se retirait toute craintive, qui revenait et se mêlait enfin aux jeux et aux danses.

Au milieu d'une ronde, Marie-Rose s'arrêta en prêtant l'oreille et dit à sa sœur :

— N'entends-tu pas pleurer ?

— Je le crois, répondit Marie-Anna après avoir écouté à son tour ; c'est sans doute un enfant qui n'ose pas entrer et qui pleure, allons le chercher.

Les deux petites filles, se tenant par la main, sortirent de la maison. Elles rencontrèrent leur bonne, qui demanda où elles allaient. Les deux jumelles dirent qu'ayant entendu pleurer, elles allaient voir qui pouvait avoir du chagrin quand tout dans la maison était joie et rires. La bonne voulut les accompagner ; comme il faisait nuit, elle prit une lanterne. Guidées par cette voix d'enfant qui semblait bégayer... Maman... la bonne et les deux petites filles trouvèrent au pied d'un arbre un tout petit enfant qui marchait à peine, mais qui tendit ses bras vers elles dès qu'il les vit. La bonne le prit et s'aperçut qu'il avait un papier attaché à son bonnet à l'adresse du curé. Elle porta à la maison la petite créature, la mit à la cuisine sous la garde de Marie-Rose et Marie-Anna, et alla avertir le curé en lui donnant la lettre. Après l'avoir lue, le bon prêtre en communiqua le contenu à sa mère et à sa

sœur, qui se levèrent et allèrent avec lui voir l'enfant. Ils revinrent bientôt ; le curé le portait dans ses bras et avait à la main la lettre ouverte.

— Mes amis, dit-il à ceux qui étaient dans l'appartement, et qui regardaient étonnés ce petit enfant que personne ne connaissait, voilà une orpheline que Dieu m'envoie ; ma bonne et mes nièces viennent de la trouver sous un arbre où on l'a déposée : le billet attaché à son bonnet va tout vous apprendre.

« Monsieur le curé,

» Ma chère femme vient de mourir, me laissant une pauvre petite fille que je ne puis élever. Accablé de chagrin et de misère, je pars pour la Californie. Je vous confie ma pauvre orpheline ; que vos chères nièces l'élèvent et lui apprennent à être bonne comme elles ; que votre digne mère la prenne sous sa douce protection et lui serve de marraine, elle n'est point baptisée. C'est un beau jour pour vous aujourd'hui. Monsieur le curé, ne refusez par le dépôt que je vous confie. Du ciel ma pauvre femme vous bénira ; et si je ne reviens pas de là-bas où je vais, faites prier ma fille pour son malheureux père.

» BAPTISTE. »

Après la lecture de cette lettre, bien des yeux étaient humides, bien de petits cœurs étaient émus ; chaque enfant voulut voir et embrasser la pauvre abandonnée.

— Ma bonne mère, dit le curé, choisissez un parrain à votre filleule ; nous allons la baptiser à l'instant même, ce sera une Marie de plus dans notre famille.

— Qui veut être parrain de cette chère enfant ? demandait la bonne maman en élevant dans ses bras la petite créature qui riait.

— Moi, moi, moi, dirent beaucoup de voix à la fois ; mais comme il ne fallait qu'un parrain, chacun céda sa place à monsieur le maire.

— Etienne, dit le curé, va-t'en allumer les cierges, pare l'église comme elle était aujourd'hui ; quand tout sera prêt, tu viendras nous avertir.

Marie-Anna et Marie-Rose distribuèrent à chaque assistant une des fleurs qu'on avait portées pour leur fête. On fit une couronne pour la petite fille. Etienne vint dire que tout était prêt ; le cortège se mit en marche.

Ce fut devant l'autel de la Vierge que la petite orpheline fut baptisée. Elle reçut les noms de Marie-l'Assomption.

En sortant de l'église, un petit garçon se mit à dire :

— Puisque nous avons assisté à son baptême, nous sommes tous ses parrains et ses marraines, il nous faudra tous bien l'aimer.

— C'est ça, mon ami, dit le curé, qui l'entendit ; elle sera l'enfant d'adoption de tout le village. Aimez-la bien, elle n'aura pas comme vous le bonheur de recevoir les caresses de son père et de sa mère.

Marie-l'Assomption grandit à merveille ; elle commence à bégayer les noms de ses chères petites mamans Marie-Anna et Marie-Rose. Elle est aussi la protégée de tous les enfants du village, qui lui portent chaque jour bonbons, gâteaux et caresses.

Peut-être aurons-nous un jour des nouvelles de son pauvre père.

MARIE-FÉLICIE TESTAS.

PENSÉES SUR L'ÉDUCATION.

« J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si l'on réformait l'éducation de la jeunesse. »

LEIBNITZ.

(*Lettres à Placcius, t. v.*)

« L'instruction des peuples met en danger les gouvernements absolus ; leur ignorance, au contraire, met en péril les gouvernements représentatifs, car les débats parlementaires, pour révéler aux masses l'étendue de leurs droits, n'attendent pas qu'elles puissent les exercer avec discernement. »

« Et dès qu'un peuple connaît ses droits, il n'y a plus qu'un moyen de le gouverner, c'est de l'instruire. »

EMILE DE GIRARDIN.

(*De l'instruction publique en France.*)

« Il est certain que la plupart des républiques n'auraient pas eu besoin de faire tant de lois pour réformer les hommes, si elles avaient pris la précaution de former les mœurs des enfants. »

BACON.

(*Apologie des sciences.*)

« Tant que la société ne commencera pas la réforme par la base, c'est-à-dire par une vigilance infatigable sur l'éducation de l'enfance, elle tournera perpétuellement l'affreuse roue d'Ixion, et nos villes manufacturières seront des foyers continuels de désordres, d'immoralité et de sédition. »

BLANQUI.

(*Rapport sur la situation des classes ouvrières.*)

« Quand les enfants sont bien conduits, on est étonné de ce qu'ils peuvent savoir à sept ans sans jamais avoir rien appris par cœur, c'est-à-dire sans fatigue et au grand profit de leur avenir. »

MADAME VEUVE LOUISE M.

(*Petit Manuel d'éduc. première.*)

« Les bons maîtres font les bons écoliers ; il n'y a que les mères qui fassent les hommes. »

AIMÉ MARTIN.

(*De l'Éducation des mères de famille.*)

« Que de parents croient avoir élevé leurs

» filles lorsqu'ils ont payé leurs maîtres ! »

MADAME BERNIER.

(Discours sur l'éduc. des femmes.)

« La patrie doit beaucoup au père qui lui
» donne un nouveau citoyen, pourvu qu'il
» l'instruise à servir son pays, soit à la char-
» rue, soit au barreau. » JUVÉNAL.

« Pour tout homme qui pense, aime l'hu-
» manité, croit à sa réforme, à ses progrès, a
» foi en Dieu et en ses desseins souverain-
» ment bons ; l'éducation a été toujours et
» est plus que jamais la grande question, le
» suprême espoir, le salut de l'avenir. »

AUG. COCHIN.

(Essai sur Pestalozzi.)

MAXIMES ET PROVERBES.

C'est être méchant que n'être bon que
pour soi.

SYRUS.

Du triomphe à la chute il n'est souvent
[qu'un pas.

VOLTAIRE.

Ne vous permettez que des plaisanteries
sans fiel, et jamais de ces propos qui font
regretter, le lendemain, de les avoir tenus.

MARTIAL.

Les louanges sont d'un grand prix lors-
que c'est le cœur qui les donne.

MADAME DESHOULIÈRES.

Eh ! pour se faire aimer, il faut se rendre
[aimable.

REGNARD.

Il faut savoir se conformer aux circon-
stances.

SÈNÈQUE.

Remettre d'un jour à l'autre à régler sa
conduite, c'est attendre, comme ce paysan,
que la rivière soit écoulée.

HORACE.

La persévérance vient à bout de tout.

LUCRÈCE.

C'est doubler sa faute que de n'en pas avoir
[honte.

SYRUS.

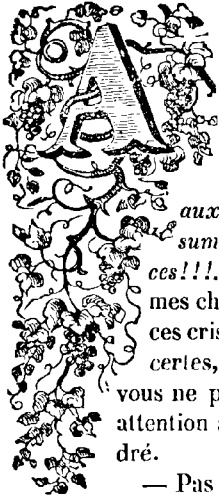
Du milieu des épines, on voit souvent naître
[des roses.

OVIDE.

Heureux celui qui peut consoler la vieillesse,
Dans la force de l'âge assister la faiblesse,
Honoré le malheur par des soins consolants,
Et rendre comme au ciel hommage aux
[cheveux blancs !

DU CIS.

CAUSERIE.



bas les haricots, le bouilli et la salade! Mort aux retenues! A bas les pen-sums! Voilà les vacances!!!... Je me crois forcé, mes chers enfants, de proférer ces cris avec vous, car sans cela, certes, un jour comme celui-ci, vous ne prêteriez pas la moindre attention à votre vieux père André.

— Pas de causerie ! pas de causerie aujourd'hui ! vous écriez-vous... Oh ! ne me dites pas non, je vous entends, quoique j'aie l'oreille un peu dure... — Que vient-il nous radoter en ce moment, ce vieux causeur de Père André ? Il choisit bien son temps, ma foi ! N'avons-nous pas bien d'autres choses plus importantes à faire que de l'écouter ? Ne faut-il pas que nous criions à tue-tête : *A bas les haricots ! Mort aux pen-sums ! et cætera ?... N'avons-nous pas à faire danser nos livres, à préparer nos paquets, à jouir enfin de ce beau premier jour des vacances, si riche de liberté, si prodigue de plaisirs ?*

Voilà ce que vous répétez sur tous les tons, et vous voyez que je suis un vieux bonhomme très-accommodant, car, au lieu de me fâcher, je viens à vous comme de coutume et je crie avec vous : *A bas les haricots, le bouilli et la salade ! Mort aux retenues ! A bas les pen-sums ! Vivent les vacances !*

Ah ! de mon temps !... au collège d'Harcourt... ce n'était pas...

Eh bien, quoi ?... que vais-je dire ? J'ai failli faire un mensonge sans m'en apercevoir. Ce que c'est que l'habitude que nous avons tous de ne rien trouver de bien si ce n'est le passé, de ne croire qu'au temps où l'on était jeune. L'espèce dégénère, dit-on

sans cesse ; de mon temps ce n'était pas ainsi !... et tant d'autres phrases consacrées, que nous autres, gens âgés, nous disons plutôt par habitude que par conviction. Ah ! c'est que ce temps que nous regrettons, qui nous paraît si beau, où tout allait si bien, nous rappelle de bien doux souvenirs, c'est celui de notre jeunesse ; alors nous avions des dents et des illusions, alors nous avions l'avenir devant nous, et aujourd'hui nous n'avons plus que le néant en perspective : alors nous avions votre bel âge, et ceux qui étaient vieux comme nous le sommes aujourd'hui nous disaient aussi : « Ah ! de mon temps !... de mon temps tout allait bien mieux. » C'est que ce beau temps que l'on gâche, que l'on dissipe, que l'on méprise lorsqu'il est présent, devient bien cher quand il est passé !

Et voilà pourquoi j'allais vous dire : « Ah ! de mon temps, au collège d'Harcourt, ce n'était pas ainsi ! » Pourtant comme je suis franc, que j'ai la vérité en un culte tout particulier, je dois vous dire que ce n'est pas vrai et que j'allais commettre un gros mensonge. De notre temps c'était absolument la même chose, je vous le dis en confidence. Les écoliers seront toujours les écoliers, les vacances seront toujours les vacances, et de tout temps les premiers ont aimé, aiment et aimeront les secondes. On éprouvait, comme vous l'éprouvez aujourd'hui, une joie folle de quitter la pension pour la maison paternelle, on couvrait les murs d'inscriptions, on dansait, on sautait, on faisait mille folies. Ce qui prouverait assez que rien n'est changé, car je vous vois chuchoter entre vous, vous avez le visage radieux, vous ne pensez à rien qu'aux plaisirs que vous vous promettez, vous êtes distraits, inattentifs, et c'est à peine si vous m'écoutez.

Seulement ce que nous ne faisons pas,

nous autres, ou au moins ce que je n'ai jamais fait, moi qui vous parle, c'était de déchirer les livres dont les services me devenaient inutiles, et, d'après les *conseils* que je lis en tête de ce numéro et que nous devons à un bienfaisant inconnu, il paraît que vous avez cette habitude.

Ah! mes pauvres enfants, vous ne savez pas de quels plaisirs, de quelle joie enfantine vous vous privez pour l'avenir. Je n'y pensais pas non plus sans doute lorsque j'étais au collège, et pourtant j'ai toujours gardé religieusement mes livres et je leur ai dû, il y a quelques jours, une matinée de bonheur que je n'oublierai pas tant que je serai de ce monde.

Tenez, il faut que je vous conte cela, car j'ai été si heureux que j'éprouve le besoin d'en parler. Il y a quelques jours, en cherchant un livre dans ma bibliothèque, je mis la main par hasard sur un bouquin couvert de parchemin, et je reconnus mon *Tite-Live*. J'allais le rejeter, quand l'idée me prit de l'ouvrir. Les feuillettes se séparèrent d'eux-mêmes à un endroit où un papier jauni par le temps se trouvait introduit. Je courus m'asseoir dans mon fauteuil, et je rejardai ce papier avec des yeux humides : c'était bien là le gros papier écolier qu'on nous donnait au collège pour faire nos devoirs. Le cœur me battait : — Ce papier est presque aussi vieux que moi, pensais-je, mais que peut-il contenir ?

Je le dépliai lentement, et jugez de ma surprise en retrouvant écrite sur son verso une liste de places datée du 7 mai 1788! — il y a soixante-deux ans de cela! Que de choses s'étaient passées depuis!... hélas! et combien de ceux dont les noms étaient inscrits sur cette feuille avaient disparu de ce monde!... Je lus avidement : c'était le résultat d'une composition en version latine, et j'étais le troisième. Vous dire ce que j'éprouvai à cette vue me serait bien difficile; je ressentis une espèce d'orgueil à me trouver si bien placé, puis je me pris à lire un à un les noms de mes condisciples. A chaque nom, je voyais peu à peu revivre devant moi tous ces anciens camarades, avec leur mine espiègle ou boudeuse de collégien; ils m'apparaissaient enfants, presque tous, car il y

en avait quelques-uns dont je ne me souvenais plus. Puis je me trouvais au milieu d'eux, je me voyais avec mon costume de collégien, avec mes grosses joues et mes cheveux bouclés. Alors, croyez-moi, je ne sentais plus ma goutte, je vivais par le cœur de toute cette vie de l'enfance et de la jeunesse, tous mes souvenirs me revenaient un à un et je me raccrochais à ce vieux passé qui venait tout à coup me rajeunir, moi vieillard de soixante et seize ans, goutteux et perclus! Ah! les souvenirs d'enfance! enchanteurs puissants qui d'un coup de leur baguette éloignent pour un instant les années et vous soulagent de leur poids incommode, que de bonheur je vous dus en si peu d'instant!

Je suis encore ému, mes chers petits amis, en pensant à ce que j'eus de bonheur ce matin-là. Les souvenirs s'enchaînent les uns aux autres, et, une fois que l'on est engagé dans cette voie rétrospective, il est difficile de s'arrêter, à moins que l'on n'en soit tiré par une brusque secousse qui vous rende tout à coup la conscience de votre vieillesse et de vos douleurs. Quant à moi, j'étais lancé à fond de train sur cette route où ma mémoire me faisait courir. Je feuilletai mon *Tite-Live*, j'en relus quelques passages que je fus étonné de comprendre encore. Tout à coup, je remarquai une page si couverte d'encre que je ne pouvais lire, et pourtant c'est sur cette page que je restai arrêté le plus longtemps. C'est que ce pâté, cette grosse tache d'encre, me semblait tenir à un des événements de ma vie d'écolier, et que je ne me rappelais pas cet événement. J'étais absorbé, je fouillais dans les plus profonds replis de cette archive qu'on appelle la mémoire, et je ne pouvais me décider à retourner la page avant d'avoir retrouvé la cause et l'effet de ce pâté. Au bout de quelque temps je jetai un cri, tout le petit drame, — drame d'écolier bien entendu, — auquel se rattachait cette page maculée, m'apparaissait tout à coup et revenait dans tous ses détails se présenter à mon esprit.

C'était un jour de sortie, je n'avais pas su toutes mes leçons la veille, et, avant de sortir, je devais les réciter convenablement, sinon je resterais au collège. Oh! je me rappelais

tout, je me souvenais que ce jour-là ma mère, qui habitait la campagne, était venue à Paris tout exprès pour me voir, et pour passer la journée avec moi chez une tante qui me servait de correspondante, enfin qu'elle devait repartir le lendemain. Aussi je m'étais mis avec ardeur à apprendre mes leçons; déjà deux fois je les avais répétées au maître d'études qui n'avait pas été satisfait. Après la seconde épreuve, je n'avais pas été maître de ma mauvaise humeur et de mon impatience, et j'avais jeté là mon *Tite-Live*, dont j'avais un fragment à apprendre. Dans ce mouvement, le livre avait renversé l'encrier sur la page que je devais réciter. Le maître d'études avait remarqué mon impatience dont je fus puni par une privation de sortie, et je n'avais pu embrasser ma mère, qui était repartie le lendemain, et que ne revis que trois mois après, aux vacances. Tout le chagrin que je ressentis il y a soixante-deux ans me revint à l'esprit; par suite de l'enchaînement dont je viens de vous parler, ce souvenir me rappela ma mère, morte depuis plus de cinquante ans, et je fus étonné de sentir des larmes dans mes yeux secs depuis bien longtemps.

Ah! c'est que la vieillesse était bien oubliée alors; je me retrouvais jeune, actif, vigoureux, et je me levai par un prompt mouvement, comme pour courir encore comme je le faisais jadis; mais, hélas! une glace était devant moi, j'aperçus mon front chauve et ridé et ma bouche édentée, un élan de ma goutte me rejeta sur mon fauteuil et m'y cloua aussitôt. L'illusion avait disparu, la triste réalité venait de se montrer dans tout son jour; j'avais bien soixante-seize ans; mais qu'importe! j'avais été heureux par mes souvenirs durant plus d'une heure, et cela parce qu'au lieu de le jeter au loin comme un meuble inutile, j'avais jadis conservé mon *Tite-Live*, auquel cependant j'avais dû bien des punitions.

Mais de quoi vous parlé-je là, à vous que l'impatience dévore en ce moment, à vous

pour lesquels les places sont retenues dans les chemins de fer, à vous qui allez enfin respirer l'air de la campagne et de la liberté, comme vous dites; à vous qui secouez pour quelque temps le joug de la pension? Je suis fou, vraiment. Ne ferais-je pas mieux, dites-le-moi, de vous parler des distributions de prix qui viennent d'avoir lieu dans les collèges?

Mais, bah! que vous apprendrais-je que les grands journaux ne vous diront pas? Tous vous donnent aujourd'hui la liste des lauréats du grand concours et des collèges, et nous-mêmes, le mois prochain, ne vous dirons-nous pas ceux d'entre vous qui ont remporté cette noble victoire dont je vous parlais la dernière fois, et qui sont revenus près de leurs parents chargés de lauriers scolastiques?

Si je vous dis un mot ici des distributions de prix, c'est seulement pour vous apprendre que le jeune S..., dont je vous entretenais l'autre jour, a obtenu enfin la récompense de ses efforts, et que ses parents, heureux et fiers, ne regrettent plus aujourd'hui les sacrifices qu'ils ont faits pour lui. Noble enfant! il vient de nous montrer à tous que le travail et la volonté sont les maîtres du monde, et qu'il n'est point de difficultés qu'avec eux on ne puisse surmonter.

Et puis je n'ai plus, pour terminer, qu'à vous souhaiter mille sortes de plaisirs durant ces vacances. Je souhaite que l'herbe de la prairie vous soit douce au pied, et que pour vous elle porte plus de fleurs qu'elle n'en a jamais porté; je souhaite que les bois soient plus frais et le soleil plus brillant; je souhaite enfin que toutes les joies de la campagne vous soient dispensées et que vous en jouissiez avec tout le plaisir qu'on éprouve à votre âge.

Et puis enfin, si cela peut vous être agréable, je crie avec vous, jusqu'à nouvel ordre: *A bas les haricots, le bouilli et la salade! Mort aux retenues! A bas les pensums! et VIVENT LES VACANCES!!!*

PÈRE ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPHEMÉRIQUE.

AOUT.

1^{er}. Jeudi. Sainte Sophie. — Henri III, roi de France, qui s'était sauvé de Paris à la *journee des Barricades*, est assassiné à Saint-Cloud par Jacques Clément, moine fanatique (1589).

2. Vendredi. Saint Etienne. — Le sénat, sur la décision du tribunal et du corps législatif, décrète, le 2 août 1802, que le peuple français nomme et que le sénat proclame Napoléon Bonaparte premier consul à vie.

3. Samedi. Invocation de saint Etienne. — Edouard III, roi d'Angleterre, s'empare de Calais le 5 août 1547. Après avoir voulu faire passer tous les habitants de la ville au fil de l'épée, Edouard III leur fit grâce, à condition que six des principaux bourgeois se livrassent à lui pour être pendus et se présentassent tête nue et la corde au cou. Comme les habitants hésitaient à accepter cette odieuse condition, Eustache de Saint-Pierre, Jean d'Aire, les deux frères Wissant et deux autres bourgeois, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, se dévouèrent pour leurs concitoyens, et se présentèrent à Edouard III, auquel ils vinrent offrir leur vie. L'épouse d'Edouard III, touchée d'un si beau dévouement, supplia tant le roi qu'elle obtint la grâce des six bourgeois de Calais. Le nom d'Eustache de Saint-Pierre est seul resté populaire; celui des autres est à peine connu aujourd'hui.

4. Dimanche. Sus. sainte Croix. — François de La Noue, célèbre huguenot, devenu après la mort de Coligny le mentor du jeune roi de Navarre, et surnommé *Bras-de-Fer*, parce qu'il avait perdu un bras qu'il avait remplacé par un bras de ce métal, meurt au siège de Lamballe, le 4 août 1591. Il était monté sur une échelle pour voir ce qui se passait; une balle le frappa au front et le fit chanceler. Comme il ne s'était accroché que par son bras de fer, il se fracassa en tombant.

5. Lundi. Saint Yon. — Bonaparte gagne

la bataille de Castiglione, le 5 août 1796. L'armée autrichienne, sous les ordres du maréchal Würmser, est défaite et rejetée dans le pays de Trente.

6. Mardi. Trinité de Notre-Seigneur. — Le parlement de Paris rend, le 6 août 1552, un arrêt qui défend les *écoles buissonnières*. C'étaient des cours d'enseignement que les luthériens allaient suivre dans la campagne, pour échapper à la poursuite du chantre de Paris, qui avait la présidence des écoles. C'est là l'origine de cette expression que vous connaissez tous: *faire l'école buissonnière*; mais, vous le voyez, nous lui avons donné aujourd'hui un autre sens.

7. Mercredi. Saint Albert. — C'est le 7 août 1492 qu'eut lieu le départ de Christophe Colomb, qui avait eu tant de peine à obtenir les deux vaisseaux avec lesquels il allait découvrir l'Amérique.

8. Jeudi. Saint Cyriaque. Henri II, roi de France, rend un édit, le 8 août 1548, ordonnant qu'à l'avenir l'effigie du monarque régnant sera empreinte sur la monnaie, au lieu de la croix, trop facile à contrefaire pour les faux monnayeurs.

9. Vendredi. Saint Romain. — Supplice de Jacques de Beaume, baron de Semblançay, surintendant des finances sous Charles VIII, Louis XI et François I^{er}. Il s'était attiré l'inimitié de la duchesse d'Angoulême, mère du roi, et du cardinal Duprat, qui le firent arrêter pendant la captivité de François I^{er}, et hâtèrent son procès. Il fut jugé et condamné à mort; puis exécuté le 9 août 1527. Deux ans après sa mémoire fut réhabilitée.

10. Samedi. Saint Laurent. — Tromp, célèbre amiral hollandais, meurt sur son banc de quart, frappé au cœur, d'une balle, dans un combat contre les Anglais, le 10 août 1655. La guerre entre l'Angleterre et la Hollande, sous Cromwell, fit sa réputation.

11. Dimanche. Succès. sainte Couronne. — Napoléon monte sur le *Belléophon*, qui

doit le conduire sur la terre d'exil, le 11 août 1815.

12. Lundi. Sainte Claire. — Les Anglais s'emparent de la Havanne, le 12 août 1762.

13. Mardi. Sainte Hippolyte. — C'est le 13 août 1752 qu'eut lieu la première représentation de *Zaire*, tragédie de Voltaire, que vous avez presque tous lue.

14. Mercredi. Sainte Anastasie. — Le temple de Jérusalem devient la proie des flammes, le 14 août de l'an 70 après Jésus-Christ.

15. Jeudi. — ASSOMPTION. — Naissance de Napoléon Bonaparte, à Ajaccio, en Corse, le 15 août 1769.

16. Vendredi. Saint Roch. — Marguerite, fille de Jacques I^{er}, roi d'Ecosse, mariée à onze ans à Louis XI, alors dauphin, meurt à l'âge de vingt ans, en s'écriant : « *Fi de la vie ! qu'on ne m'en parle plus !* » Le 16 août 1444.

17. Samedi. Saint Mammès. — Frédéric le Grand, roi de Prusse, sur lequel vous avez lu tant d'anecdotes et qui eut une grande influence sur les destinées de l'Europe à la fin du dix-huitième siècle, meurt le 17 août 1786.

18. Dimanche. Sainte Hélène. — L'ouverture de la première exposition publique des ouvrages de peinture et de sculpture au Louvre eut lieu le 18 août 1737.

19. Lundi. Saint Louis, évêque. — Alexandre le Grand, le héros macédonien, meurt à Babylone, à l'âge de trente-deux ans, des suites d'un excès de table, le 19 août de l'an 324 avant Jésus-Christ.

20. Mardi. Saint Bernard. — La première exposition de l'industrie française a lieu le 20 août 1802.

21. Mercredi. Sainte Emilie. — Bernadotte est élu au trône de Suède, le 21 août 1810.

22. Jeudi. Saint Symphorien. — Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande, ennemi du stathouderat et de la maison d'Orange, eut à lutter pour défendre la liberté de son pays contre Cromwell, Charles II, Louis XIV et Guillaume III. Les victoires de Louis XIV irritèrent le peuple contre Jean de Witt ; et, à cette occasion, Guillaume III, depuis roi

d'Angleterre, fut élevé au stathouderat ; c'était alors la première dignité en Hollande. Corneille de Witt, frère de Jean, fut accusé d'un complot contre Guillaume et condamné au bannissement. Mais, au moment où Jean sortait de la prison où il était venu chercher son frère pour le conduire en exil, ils sont massacrés tous deux par le peuple, excité secrètement par Guillaume, le 22 août 1672.

23. Vendredi. Saint Sidoine. — L'ouverture du canal de l'Oureq, construit par les ordres de l'empereur Napoléon, a lieu le 23 août 1807.

24. Samedi. Saint Barthélemy. — Vous avez tous entendu parler de l'affreux massacre qui eut lieu à Paris le jour de la Saint-Barthélemy, 24 août 1572. A un signal donné, tous les huguenots sont assassinés. Ce fut une nuit de carnage et de meurtre. Parmi les victimes les plus célèbres de cet assassinat gigantesque, on cite, entre autres, l'amiral Coligny, Pierre La Ramée, le vieux philosophe, et Jean Goujon, le célèbre sculpteur, tué le ciseau à la main sur la fontaine des Innocents. On dit que ce massacre fut l'ouvrage de la reine Catherine de Médicis, mère du roi Charles IX, que quelques chroniqueurs représentent à une fenêtre du Louvre, tirant sur les huguenots à coups d'arquebuse.

25. Dimanche. Saint Louis. — Prise du fort de l'Ecluse, le 25 août 1794.

26. Lundi. Sainte Zéphirine. — Le roi de France Philippe VI est battu par les Anglais à la funeste bataille de Crécy, le 26 août 1346. Il y avait déjà environ vingt ans qu'avait commencé entre la France et l'Angleterre cette guerre qui devait prendre dans l'histoire le nom de *guerre de cent ans*.

27. Mardi. Saint Césaire. — Le pape Sixte-Quint qui, de gardeur de pourceaux, était devenu pape par son travail, sa persévérance et son adresse, meurt le 27 août 1590.

28. Mercredi. Saint Augustin. — Les Bavaurois abandonnent les drapeaux français, le 28 août 1815.

29. Jeudi. Décollation de saint Jean-Baptiste. — Mort de Soufflot, architecte du Panthéon, le 29 août 1781.

30. Vendredi. Saint Fiacre. — Louis XI,

auquel les remords, que lui faisaient éprouver les cruautés qui avaient ensanglanté son règne, donnaient une si grande crainte de la mort, Louis XI quitte la vie le 30 août 1483.

31. Samedi. Saint Ovide. — Dans le semblant de guerre d'Espagne, en 1823, le Trocadéro est pris par le duc d'Angoulême, le 31 août.

ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITÉS.

NAÏVETÉ.

La reine Lecziuska, parlant un jour des hauts faits militaires qui illustraient la noblesse française, dit au comte de Tessé, son premier écuyer : « Et vous, monsieur de Tessé, votre maison s'est aussi distinguée dans la carrière des armes? — Ah! madame, répondit le comte, nous avons tous été tués au service de nos maîtres. »

BONNE RÉPONSE.

Un officier traversait la rivière dans une barque avec un curé qui y avait fait entrer son âne. Le pauvre animal tremblait de tous ses membres. L'officier commença la conversation en demandant au révérend le motif de ce tremblement : « Si vous aviez, comme mon âne, répondit le curé, la corde au cou, les fers aux pieds et un prêtre à vos côtés, vous trembleriez bien davantage. »

HONNEUR AU COURAGE!

A la bataille d'Ettinghen, un officier anglais, à la tête d'un escadron, n'avait qu'un bras, dont la main lui servait à tenir la bride de son cheval. Dans la chaleur du combat, un jeune officier français, à la tête d'un corps qu'il commandait de son côté, vint à lui pour l'attaquer; mais, s'apercevant qu'il lui manquait un bras, au lieu de l'en frapper, il le salue avec le même sabre qu'il tenait levé sur lui.

RÉPLIQUE HARDIE.

Un prince italien, étant sur un balcon avec un ministre de France, lui dit que c'était de ce balcon qu'un de ses aïeux avait fait sauter un ambassadeur. — « Apparemment, répondit le Français, qu'en ce temps-là les ambassadeurs ne portaient pas d'épée. »

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Notre grande surprise de ce numéro est divisée en trois parties ou planches :

- La première contient la représentation des objets nécessaires à la CHASSE AUX PAILLONS ;
- La deuxième contient les éléments d'un CANARD MÉCANIQUE ;
- La troisième contient les DESSINS DE BRODERIES de M. Robert.

PREMIÈRE PLANCHE, OU CHASSE AUX PAPILLONS.

Pour vous livrer au plaisir de la chasse aux papillons comme le petit garçon que vous voyez dans la figure 1, il vous faut plusieurs instruments et objets que nous allons vous décrire.

La figure 2 vous représente le manche et l'orifice de votre filet. C'est tout bonnement un petit bâton ou une baguette, dont l'extrémité sert de point d'attache aux deux extrémités d'un fil de fer auquel vous aurez fait décrire une assez grande circonférence.

Quand cela sera fait ainsi, vous coudrez tout autour de votre fil de fer l'ouverture d'un petit sac en gaze ou en mousseline, et vous obtiendrez au complet le filet que vous représente la figure 3.

Il vous faut ensuite une boîte semblable à celle que vous voyez au dos du petit chasseur de la figure 1. — Au fond de cette boîte vous aurez collé, par le côté plat, des bouchons de liège coupés par moitié, et ces bouchons vous serviront, comme vous le voyez dans la figure 4, à y piquer les papillons, à l'aide d'épingles spéciales que l'on appelle *épingles de naturalistes*.

Pour que le papillon soit bien piqué, il faut lui passer exactement l'épingle par le milieu du corselet, comme vous le voyez dans la figure 5. — Vous saurez que pour faire mourir le papillon sans le détériorer, il suffit de lui presser légèrement avec les doigts la partie du corps que nous venons de nommer.

La figure 6 vous représente une pince en bois que vous vous façonnerez vous-mêmes, et qui vous servira pour les opérations délicates dont la suivante fait partie.

Quand le papillon est rapporté chez vous, il ne peut pas rester piqué sur son bouchon. Il faut, du reste, l'étendre et le sécher : c'est à cela que vous allez procéder.

Examinez votre figure 7. Elle se compose d'abord d'un morceau de bois pour base. Sur ce morceau de bois vous collez deux bouchons de même hauteur, et entre les deux bouchons un morceau de moelle de sureau d'une élévation un peu moindre. — Vous prenez ensuite deux lamelles de verre à vitre carrées, comme celle de la figure 8, et vous les collez sur vos deux bouchons, toujours comme vous le voyez dans la figure 7. Puis vous piquez votre papillon sur le morceau de sureau, de façon que le corps se trouve juste occuper l'espace entre les deux lamelles de verre. De la sorte ses ailes seront au niveau des lamelles, sur lesquelles vous les étendrez au moyen de la pince de la figure 6, et, quand elles seront bien étendues, vous les recouvrirez chacune d'une seconde lamelle semblable à la première, et sur laquelle vous poserez encore quelque chose si vous avez besoin de la rendre plus pesante.

Vous pouvez voir l'ensemble de cette opération dans la figure 9, qui vous montre le profil de votre petit échafaudage.

La figure 10 vous représente le papillon tendu, séché, sorti de sa presse et posé là où vous voulez le conserver. — Il est entouré de morceaux de sureau, semblables à celui sur lequel il est lui-même piqué, et qui attendent les compagnons que vous voudrez bien lui donner.

DEUXIÈME PLANCHE, OU CANARD MÉCANIQUE.

Il ne doit pas nous falloir beaucoup de temps ni de difficulté pour vous expliquer cette deuxième planche, maintenant que vous avez construit notre *éléphant mécanique*, assurément plus compliqué que notre *canard* d'aujourd'hui.

Calquez, collez sur carton et découpez la figure 1; faites-en de même pour les différentes parties de la figure 2, en allongeant toutefois la bande horizontale du bas. Rapprochez et

fixez ensuite chacune de ces parties isolées, au moyen d'un fil arrêté de chaque côté par un nœud.

La figure 3, qui est le derrière de votre jouet tout exécuté, vous montre, de manière à vous éviter toute erreur, celles des extrémités que vous devez faire passer dessus ou dessous les autres.

Vous mettrez alors votre figure 2 sous votre figure 1, et vous les unirez en cousant le cou et la queue de votre canard par les gros trous indiqués sur chacune de ces figures.

Vous unirez ensuite la bande horizontale de la figure 2 à celle plus large de la figure 1, à l'aide d'un large point de fil qui lui permette de glisser; — et en la tirant alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, elle fera lever et baisser la tête et la queue du canard, qui penchera son cou en arrière ou le plongera jusque dans l'eau.

TROISIÈME PLANCHE, OU DESSINS DE BRODERIES.

Cette planche est destinée à nos jeunes lectrices, qui y trouveront de délicieux modèles pour les toilettes de leurs poupées.

En voici les détails :

- | | |
|--|---|
| 1. Grande fanchon pour poupée au plumetis ; on pourra faire seulement le feston. | 5. Garniture, feston et broderie anglaise pour pèlerines, bonnets, mouchoirs et jupons. |
| 2. Pointe de la fanchon. | 6. A. G. anglaise. |
| 3. Ecusson, feston et broderie anglaise. | 7. Garniture anglaise pour mouchoir et jupon. |
| 4. L. M. grande anglaise, mat. | 8. C. S. gothique mat. |

QUESTIONS GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET GASTRONOMIQUES.

I

Une petite ville de France est devenue célèbre par l'arrestation d'un roi ; elle est située à six lieues environ d'une autre ville non moins célèbre à vos yeux, j'en suis sûr, par la fabrication d'excellentes dragées.

On demande le nom de la petite ville, le département dans lequel elle se trouve et le nom de la ville aux dragées ?

II

Une ville, chef-lieu d'un des plus importants départements de la France, capitale d'une ancienne province, à trente et une lieues au nord de Paris, appartient à l'histoire, entre autres choses remarquables, par un traité de paix signé dans son sein et qui porte son nom ; elle a donné naissance aux poètes *Voiture* et *Gresset*, ainsi qu'à *Ducange* l'historien, et à d'autres célébrités. Elle jouit auprès des gourmands d'une certaine renommée à cause de ses pâtés.

Un ignorant désire savoir le nom de la ville, du département et de l'ancienne province.

QUESTIONS MATHÉMATIQUES.

I

Un homme, avant de prendre son bain, a l'idée de lever la soupape du fond de la baignoire qui était pleine, et il remarque qu'elle met *deux minutes* à se vider entièrement. Cette expérience ne lui suffit pas : il veut voir combien elle mettra de temps à se remplir ; à cet effet, il ouvre le *robinet d'eau chaude*, et la baignoire s'emplit en *quatre minutes*. Es-

sayant ensuite avec le *robinet d'eau froide*, il remarque qu'il ne lui faut que *trois minutes* pour remplir entièrement la baignoire.

Donc la soupape met 2 minutes à vider ce que l'eau chaude met 4 minutes, et l'eau froide 3 minutes à remplir.

En se basant sur ces observations, on demande si, en ouvrant les trois orifices à la fois, soupape et robinets, la baignoire pourra s'emplier, et en combien de temps ?

II

Une dame entre dans un magasin et voit une étoffe marquée 7 fr. Elle se fait servir et en sortant remet au comptoir une somme de 59 fr. 48 c., en disant au commis : Voici pour payer ce que je viens d'acheter, monsieur, car on m'a diminué 42 centimes par mètre.

On demande combien la dame avait acheté de mètres ?

ÉNIGME HISTORIQUE.

Fort de l'esprit de Dieu dans ma faible stature,
Jeune, j'ose tenter un inégal combat :
D'un regard dédaigneux le géant me mesure ;
Mais dès le premier coup mon adresse l'abat.
— Ce triomphe aussitôt de gloire m'environne ;
J'épouse en son honneur une fille de roi...
Le ciel veut donc verser bien des faveurs sur moi ?
Car je parviens plus tard à porter la couronne !
— Je suis sage d'abord ; mais du Maître divin,
Par mes grandeurs troublé, j'abandonne la voie ;
Je pêche, et pêche encor ;... Dieu m'avertit en vain :
Dans l'oubli du devoir mon cœur plonge et se noie.
— Mais le ciel ne veut pas que je m'éteigne ainsi :
Le repentir profond et sincère m'arrive ;
Ma paupière se mouille, et ma harpe plaintive
En cantiques pieux implore sa merci.

F. DE V.....

EXPLICATION DES QUESTIONS DU SPHINX DU DERNIER NUMÉRO.

Question grammaticale. — *Homonyme.* — Substantif : SAINT, élu de Dieu ; SEIN, partie du corps de l'homme ; SEING, signature. Adjectif : SAIN, non altéré ; SAINT, sacré. Participe : CEINT, entouré.

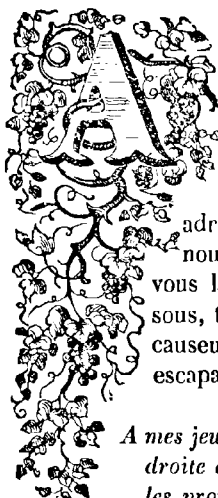
Question historique. — Le connétable de BOURBON sous François I^{er} ; le prince de CONDÉ, pendant la Fronde, au commencement du règne de Louis XIV. Tous deux combattirent leurs rois, le premier à Pavie, le second au faubourg Saint-Antoine, et tous deux commandèrent des troupes espagnoles.

Questions mathématiques. — *Première question.* — 40 liards et 50 centimes.

Deuxième question. — Le premier a 27 fr. 20 c., le second 34 fr. juste, ce qui fait 27 fr. 20 c., plus 6 fr. 80 c., qui est le quart de 27 fr. 20 c., et le troisième 40 fr. 80 c., ce qui fait 27 fr. 20 c., plus 13 fr. 80 c., moitié de 27 fr. 20 c. Le total est de cent deux francs.

Le mot de l'Enigme historique est JEANNE D'ARC.

CAUSERIE.



u lieu du père André, que nous attendions aujourd'hui comme de coutume, au lieu de sa causerie, nous avons reçu ce matin une lettre à votre adresse, chers lecteurs, et nous nous empressons de vous la communiquer ci-dessous, tout en laissant au vieux causeur la responsabilité de son escapade.

A mes jeunes auditeurs dispersés à droite et à gauche, dans toutes les provinces de la Belgique, à l'étranger, en Russie, en Autriche, en Amérique, partout enfin où le caprice des vacances les a portés; SALUT !

CHERS JEUNES AMIS,

Vous serez bien étonnés quand je vous dirai que ce matin, jour de notre causerie, j'étais assis sous un chêne, sur mon pliant, à huit lieues de Paris, et que je lisais tranquillement une ode d'Horace, au lieu de me rendre à notre rendez-vous habituel.

Ma foi oui !... J'ai fait une escapade... j'ai écouté les avis d'un vieil ami qui m'engageait à prendre des vacances et à venir les passer dans sa terre de Villeparisis. Je dois vous avouer franchement, à mon honneur, que j'ai hésité un peu avant d'accepter. Mais je me suis fait cette sage réflexion :

— Tous mes petits amis sont en vacances, ils sont disséminés à droite et à gauche sur la surface de la Belgique, ils savourent les jouissances de la maison paternelle, ils courent dans la prairie, s'étendent sur la mousse des bois, glissent sur l'eau dans les barques ou roulent sur les chemins, entraînés par de

rapides coursiers. Bref, ils s'amuse, ils sont en vacances et certes ils ne se dérangeront pas pour écouter le vieux père André... Si je vais à notre rendez-vous, je trouverai visage de bois, et je n'aime pas ces visages-là... décidément j'accepte, je prends des vacances aussi et je vais m'amuser comme eux !

Voilà ce que je me suis dit : seulement mes amusements à moi ne seront pas pareils aux vôtres. Je ne courrai pas... et ma goutte ! Je ne m'étendrai pas sur l'herbe... et les fraîcheurs ! Mais, assis sur un pliant, cherchant le soleil le matin et l'ombre à midi, je passerai de délicieuses journées à lire ou à ne rien faire.

Pardonnez donc au vieux père André son escapade, mes chers jeunes amis, et permettez-lui de vous glisser ici un petit conseil. Si votre vieux conteur passe ses journées de vacances à ne rien faire, ne l'imitiez pas ; travaillez un peu, vous, afin de n'en pas perdre l'habitude, et que lorsque vous rentrerez au bercail, que vous reprendrez ce que nous appelions au collège d'Harcourt le collier de misère, vous y soyez préparés à l'avance. Faites ce que je vous dis et non pas ce que je fais ; songez que si mon âge me permet le repos, le vôtre vous ordonne le travail.

Et maintenant, adieu ; je ne veux pas vous retenir plus longtemps : quelque plaisir vous attend sans doute. Adieu ! Au mois prochain ; nous recommencerons nos causeries, si Dieu me prête vie. Hélas ! à mon âge, peut-on former des projets, peut-on faire des promesses ? On doit se contenter de jouir d'aujourd'hui sans bâtir d'espérances sur le lendemain.

Celui qui vous aime tous et qui voudrait se dire encore et longtemps

Votre PÈRE ANDRÉ.

L'ABBÉ GILBERT.

Aux temps où les armées françaises ne se composaient en partie que de troupes irrégulières, déjà des ministres de Dieu suivait la fortune des soldats. Plus tard, sous Henri II et quand les troupes furent organisées en régiments, un aumônier en titre fut spécialement attaché à chacun de ces régiments, pourvu, toutefois, qu'il comptât au moins six cents hommes sous les armes. Ces aumôniers avaient une chapelle que le commandant en chef mettait à leur disposition. Ils disaient la messe, faisaient la prière tous les jours, matin et soir : enfin un aumônier était à un régiment ce qu'un curé est à une paroisse.

Mais de combien d'actions évangéliques ces humbles et pauvres prêtres n'ont-ils pas été les auteurs !... Tolérants, charitables, ils consolait, sur le champ de bataille, souvent même au milieu du feu et de la mitraille, les blessés et les mourants. Au sein de la paix, dans les organisations, ils instruisaient les soldats et prévenaient, par leurs sages conseils, des fautes, quelquefois même des crimes. Ils adouciaient l'esprit d'insubordination des uns et la rigidité des autres ; officiers et soldats les vénéraient, car l'aumônier du régiment était l'intermédiaire entre l'inflexible discipline exigée par les chefs et la complète obéissance imposée aux subalternes ; sa voix était presque toujours écoutée ; car si le drapeau parlait au nom du prince, le ministre de Dieu parlait au nom de Jésus-Christ.

Et qu'on ne croie pas que dans un régiment la présence d'un prêtre ait jamais été un obstacle à la valeur, à l'intrépidité et à l'enthousiasme des soldats. A la bataille de Nerwinde, le maréchal de Luxembourg croit s'apercevoir qu'un régiment, composé en grande partie de recrues et placé en première ligne, fléchit sur le point qu'il occupe. Il envoie aussitôt un de ses aides de camp au

colonel, pour lui recommander de maintenir sa troupe :

— Dites à M. le maréchal, répond ce chef de corps, que mes soldats voient aujourd'hui le feu de l'ennemi pour la première fois, et...

— Et que malgré cela, interromp l'aumônier placé à côté du colonel, le régiment n'en fera pas moins son devoir.

Ces paroles sont à peine prononcées que l'intrépide aumônier court au milieu du feu sur le front du régiment :

— Mes amis, s'écrie-t-il gaiement devant ces jeunes soldats, vous voyez que toutes les balles ne donnent pas la mort, car en voilà une demi-douzaine, ajoute-t-il en secouant sa soutane percée de part en part, qui ne m'ont fait aucun mal. Dieu protège ceux qui n'ont pas peur ; je viens de vous le prouver ; n'oubliez donc pas que M. le maréchal compte sur vous, aujourd'hui, pour gagner la bataille.

A cette action plus encore qu'à ces mots dits d'un ton simple, mais plein de conviction, les soldats répondent par des cris de joie. Le colonel profite de cet élan pour se porter en avant : il fait battre la charge ; les recrues enfoncent la ligne ennemie qui leur est opposée, quoique formée de soldats aguerris, s'emparent de leurs drapeaux et reviennent, diminués d'un tiers, reprendre leur première place de bataille, aux acclamations de toute l'armée et presque sous les yeux du maréchal qui lui-même, et en présence de son état-major rassemblé, les comble d'éloges.

En 1787, le régiment de Champagne (infanterie) avait pour aumônier l'abbé Gilbert ; les mœurs de ce jeune prêtre étaient pures et dignes ; sa modestie et, plus que tout cela, sa charité, toujours ardente et éveillée, en avaient fait l'idole du régiment. Dans les marches (les aumôniers avaient alors le rang

de capitaine et un cheval leur était alloué par l'Etat), l'abbé Gilbert marchait habituellement à la queue de la colonne, et lorsqu'il voyait quelque pauvre élopé s'exténuer pour suivre le régiment :

— Monte sur mon cheval, lui disait-il en abandonnant aussitôt les étriers ; monte jusqu'au plus prochain village, cela te reposera et te fera du bien.

— Je n'oserai, monsieur l'abbé.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous seriez forcé d'aller à pied.

— Bah ! je suis las d'être à cheval, moi ; et puis j'aime à marcher.

— Mais si un officier me voit ?

— Il ne te dira rien : ne suis-je pas capitaine ? Allons, monte, te dis-je, et ne raisonne pas.

Le soldat se hissait sur le cheval, et le bon aumônier faisait quelquefois deux et trois lieues à pied, conduisant par la bride sa monture chargée, selon l'urgence, de deux et même trois infirmes.

Un matin que l'abbé Gilbert se promenait sur les remparts d'Avesnes, où le régiment de Champagne était allé tenir garnison, il entend à quelque distance un cliquetis de sabres. Il s'approche et reconnaît, dans l'angle d'un bastion, un sergent aux prises avec un jeune cadet arrivé au corps depuis quelques jours seulement. (On appelait dans ce temps-là *cadets* les gentilshommes qui, avant de devenir officiers, servaient comme *bas officiers* pendant un certain temps et apprenaient ainsi le métier des armes.) Les sabres étaient croisés de nouveau :

— Grand Dieu ! mes amis, qu'allez-vous faire ? s'écrie l'abbé Gilbert en se précipitant vers eux... Quoi ! un duel !... Est-ce ainsi que vous profitez des conseils que je vous donne ? Malheureux ! votre existence appartient à la patrie et votre âme à Dieu ! Gardez donc votre sang pour le verser sur le champ de bataille, s'il le faut, et ne le prodiguez pas dans un de ces abominables combats que vous autres appelez des affaires d'honneur, et qui ne sont que des assassinats. Mes enfants, je vous en conjure, bas les armes !

— Monsieur l'abbé, dit le sergent en reculant de deux pas, le *cadet* que voici m'a insulté ; je suis autant que lui au régiment, et je prétends lui donner une leçon.

— C'est lui qui va la recevoir cette leçon, réplique le jeune homme en brandissant son sabre ; tout ce que dit M. l'aumônier est bel et bon, mais rien ne m'empêchera de te prouver...

— Mes amis, au nom du ciel ! exclame de nouveau l'abbé Gilbert, ne vous battez pas, ne vous souillez pas du sang d'un frère !

— Est-ce que c'est possible, monsieur l'abbé ? s'écrie le sergent, que la persistance du bon ecclésiastique commence à impatenter. Croyez-moi, ne vous mêlez pas de cette affaire, et laissez-nous vider tranquillement notre querelle, comme le doivent deux braves qui ont l'honneur d'appartenir au régiment de Champagne. Vous resteriez ici jusqu'à demain, qu'il n'en serait ni plus ni moins.

Puis, s'adressant à son antagoniste :

— Allons, blanc-bec, en garde !

— Eh bien ! puisque ni mes exhortations ni mes prières ne peuvent rien sur vous, égorgez-vous donc, mais que ce soit sur mon corps que portent vos premiers coups.

Et, en parlant ainsi, le bon prêtre s'était jeté entre eux : leurs fers déjà engagés lui firent une double blessure, légère, il est vrai ; mais, à la vue des quelques gouttes de sang dont sa soutane fut imprégnée, les armes tombèrent des mains des deux champions.

— Ah ! monsieur l'abbé ! s'écrièrent-ils en se précipitant sur lui avec désespoir, nous vous avons blessé !

— Ce n'est rien, mes enfants, leur répondit-il d'une voix entrecoupée bien plus par l'émotion que par la souffrance : ce n'est rien, et il ne tient qu'à vous de me guérir bien vite, en abjurant votre ressentiment et en vous embrassant devant moi.

Les deux antagonistes tombèrent à genoux et s'embrassèrent les larmes aux yeux.

— Mes amis, leur dit alors l'abbé Gilbert, mes blessures sont cicatrisées ; un peu de sang de plus ou de moins dans mes veines n'est pas une affaire, il m'en restera toujours

assez quand il s'agira de vous aimer et de vous secourir.

Trois ans plus tard, le régiment de Champagne tenait garnison à Alby. Un jour qu'à la suite d'une promenade militaire il traversait le Tarn à un gué, quelques soldats imprudents, ou fatigués par la marche et le poids de leurs armes, se trouvent entraînés par la rapidité du courant. Aux cris de détresse qu'ils poussent, l'abbé Gilbert, qui cette fois a accompagné le régiment, se dépouille de ses vêtements, se précipite dans la rivière et ramène successivement deux hommes sur le rivage, non sans avoir risqué de se noyer lui-même. Son exemple avait été suivi aussitôt par quelques bons nageurs, et personne n'avait péri; mais, par une singulière fortune, des deux hommes que l'abbé avait arrachés à une mort certaine, l'un se trouvait être le sergent qu'il avait empêché, à Avesnes, de se battre contre le jeune cadet, son camarade.

Dès que le sous-officier eut recouvré ses sens, il se jeta dans les bras de l'aumônier et l'embrassa avec effusion en lui disant :

— Monsieur l'abbé, je vous dois deux fois la vie; maintenant je ne serai heureux que lorsque j'aurai pu vous prouver ma reconnaissance : Dieu veuille que j'en trouve bientôt l'occasion.

— Hélas ! mon ami, répliqua l'abbé en hochant la tête, qui peut prévoir les desseins de la Providence ?

Trois ans s'étaient à peine écoulés que cette occasion se présentait.

L'année 1793 avait passé avec son sinistre cortège de victimes et de bourreaux. Un soir, un capitaine de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui se rendait de Paris à Maestricht, s'arrête dans une auberge de Mézières. A peine s'y est-il attablé qu'il entend un crieur public s'exprimer ainsi :

« Le voilà pour un sou à tout le monde!... » C'est la grande condamnation prononcée à l'unanimité par le tribunal révolutionnaire du district de Mézières libre, qui condamne à être guillotiné, demain, sur la place des Jacobins, trois aristocrates très-connus; savoir : Le citoyen de Barbesanne, ci-devant marquis de profession; le citoyen Canivet,

se disant corroyeur, et le citoyen Gilbert, ex-prêtre, tous trois atteints et convaincus d'avoir été les agents secrets des citoyens Pitt et Cobourg, et d'avoir ainsi entretenu des relations liberticides avec les brigands étrangers ennemis de la république française une et indivisible !... Voilà ! voilà ! demandez ! Je ne le vends qu'un sou à tout le monde ! »

Et chacun de s'empresse autour de l'auboyeur, pour nous servir de l'expression de l'époque.

Mais à ce nom de Gilbert, *ex-prêtre*, distinctement prononcé, le capitaine avait tressailli. Il achète, lui aussi, le fatal arrêt... Ses yeux ne le trompent pas plus que ses oreilles. C'est bien l'excellent, le vertueux abbé Gilbert, ce digne aumônier de l'ancien régiment de Champagne, où lui-même servait naguère encore comme sergent, et que sa mémoire, non plus que son cœur, ne sauraient oublier.

Il s'informe où est située la prison de la ville; il y court. Le directeur refuse de le laisser entrer : il lui faut une permission signée du représentant du peuple qui se trouve en mission à Mézières; mais il est bien tard déjà, le capitaine doit partir dans une heure; n'importe, il vole à la demeure du proconsul qu'il trouve encore à table, et de qui, par bonheur, il est connu, puisque c'est lui qui lui a conféré son dernier grade sur le champ de bataille. Il lui parle en faveur de l'ancien aumônier de son régiment, raconte au représentant comment il lui a été deux fois redevable de la vie, le supplie, se porte caution de son civisme et enfin obtient pour le condamné la promesse d'un sursis à l'exécution qui doit avoir lieu le lendemain. Puis le capitaine quitte Mézières en chargeant son hôtelier du soin de faire remettre au prisonnier, avec une lettre qui l'informe de ce que le représentant du peuple vient de faire pour lui, un assignat de quatre livres : c'était toute la fortune du capitaine, car à cette époque-là les officiers de la République n'étaient pas riches.

Le lendemain, le marquis de Barbesanne et l'ouvrier corroyeur étaient exécutés. Le surlendemain, la nouvelle des événements

du 9 thermidor parvenait à Mézières : l'abbé Gilbert était sauvé.

Cinquante-quatre ans se passent : les jeunes gens de 1791 sont devenus des vieillards, les *cadets* des grands-pères ; quelques sergents sont devenus généraux, maréchaux, rois !

Au mois de mars dernier, et lorsque le calme d'une ère nouvelle avait succédé aux convulsions d'un pouvoir qui venait d'expirer, le général N^{...}, en retraite, conduisait lui-même sa petite-fille à l'autel. La jeune fiancée, belle de ses traits, mais plus belle encore de la vieille gloire de son grand-père, inspirait à tous ceux qui remplissaient l'église un touchant intérêt. Pour ajouter un nouveau lustre à cette pieuse cérémonie, le hasard ou plutôt la Providence (car le hasard ne saurait être pour rien dans la maison du Seigneur) ; la Providence, disons-nous, voulut que le vénérable vicaire de la paroisse, quoique courbé par l'âge, fût chargé de donner la bénédiction nuptiale aux jeunes époux.

Le bon prêtre commence le saint sacrifice de la messe ; mais on remarque qu'au moment où il se retourne vers l'assemblée pour lui dire : « Mes frères, que le Seigneur soit avec vous, » ses yeux brillent d'un éclat ineffable et que sa voix, jusqu'alors ferme et austère, tremble et s'émeut.

Pendant la cérémonie s'achève avec dignité ; mais, à peine entré dans la sacristie, le général N^{...} voit venir à lui le vieux prêtre, dépouillé de ses habits sacerdotaux ; son visage est sillonné de larmes. Le vieillard ne peut prononcer un mot, parce que son émotion lui a ôté la parole, mais il tend au vieux guerrier ses bras tremblants... Un souvenir a traversé comme un éclair l'esprit de ce dernier, qui, poussé par un sentiment instinctif, se jette dans les bras du bon prêtre. Leurs pleurs se mêlent, leurs soupirs se confondent.

Les assistants, témoins de cette scène, pleurent aussi. Enfin, dès que cette sainte effusion est un peu calmée :

— Mon cœur vous avait reconnu avant mes yeux, dit le vicaire ; vous êtes le sergent d'Avesnes !

— Et vous, mon vieil et digne ami, ré-

plique le général, vous êtes l'aumônier du régiment de Champagne ?

Pendant un instant encore les deux vieillards se tinrent étroitement embrassés, en présence des assistants qui pleuraient comme eux ; car est-il rien de plus sublime au monde que deux hommes qui ont passé leur longue existence, l'un à défendre sa patrie, et l'autre à prier pour elle ?

Quelques mots encore pour achever de faire connaître le caractère tout entier de l'abbé Gilbert.

Dans la prison de Mézières, où l'avait jeté la tourmente révolutionnaire, on l'avait placé dans une salle basse qui n'était occupée que par des malfaiteurs. Une nuit, l'un d'eux lui déroba sa tabatière, petit meuble de carton bien modeste, mais auquel il tenait beaucoup parce qu'il lui avait été donné par un ami. Le lendemain l'abbé Gilbert s'avance au milieu des prisonniers et leur dit en leur montrant une pièce de douze sous :

— Que celui d'entre vous qui m'a pris ma tabatière la remette dans cette main ; voici tout ce que je possède en échange : je ne veux pas connaître le coupable.

Et l'excellent abbé, ayant fermé les yeux, fit volte-face, plaça la main qui tenait la pièce de monnaie sur son dos, et... sa tabatière lui fut remise.

De tout temps sa charité envers les pauvres avait été telle qu'il lui était arrivé souvent de porter à quelque malade le bouillon ou le seul mets que lui préparait sa gouvernante pour son repas habituel. Sur ses vieux jours il se privait même du plus strict nécessaire ; et, lorsqu'il n'avait plus d'argent à distribuer, il donnait ses vêtements.

Dans l'hiver de 1829 à 1830, qui fut si rigoureux, appelé un soir à l'hospice Beaujon pour porter les secours de la religion à un de ses paroissiens mourant qui l'avait fait appeler, l'abbé Gilbert rencontre en chemin une pauvre femme qui, accroupie et grelottant au coin d'une borne, allaitait un enfant. Il lui jette sa soutane sans mot dire, hâte le pas et arrive à l'hospice en manches de chemise. Sa pieuse mission remplie, les sœurs de charité le forcent, avant de partir, d'endosser une de leurs camisoles de bure,

mais, de retour chez lui, l'abbé ne l'avait plus ; il l'avait donnée à un pauvre homme à peine vêtu qui lui avait demandé l'aumône au nom de Dieu.

Enfin, lorsqu'il mourut, la semaine dernière, on ne trouva dans sa commode que quatre francs, le salaire ordinaire d'une journée d'ouvrier ; et encore ces quatre francs

n'étaient-ils pas en numéraire, mais en un billet payable au porteur.

Cette valeur n'était autre que l'assignat de quatre livres que l'ancien sergent du régiment de Champagne lui avait fait remettre cinquante-quatre ans auparavant, en passant par Mézières.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LE SANCY OU TEL MAÎTRE TEL VALET.

A la mort de Henri III, assassiné à Saint-Cloud par Jacques Clément, moine fanatique, Mayenne et la Ligue quittèrent aussitôt l'écharpe noire qu'ils portaient en signe de deuil, depuis la mort des Guise, pour prendre l'écharpe verte qui annonçait à la fois leur joie et leurs espérances.

Pour cacher ses projets ambitieux, — il ne visait à rien moins qu'à la couronne de France, comme son frère *le Balafre*, — Mayenne avait fait reconnaître par les ligueurs un fantôme de roi, le cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X, dont l'histoire ne reconnut pas le règne éphémère, et qu'elle n'inscrivit même pas sur ses pages. Elle ne le pouvait pas, en effet, car Henri de Navarre, désigné comme héritier du trône, par sa naissance d'abord, et même par la volonté de Henri III, le dernier des Valois, car Henri de Navarre, disons-nous, appartenait dès lors à l'histoire sous le nom de Henri IV.

Hélas ! il était roi d'un royaume qu'il lui fallait conquérir sur la Ligue, cette tache d'huile, suivant l'expression d'un historien, qui, partie de Paris, s'était étendue insensiblement sur toute la France. Mais, pour atteindre ce grand but, pour réaliser cette grande conquête, Henri IV n'avait que son bon droit, sa cape et son épée, et il lui manquait précisément ce qui lui eût été le plus essentiel, le nerf de la guerre, l'argent.

Que faire en cette circonstance ? Abandonner la partie, et laisser la France aux

ligueurs ? Par exemple ! Le Béarnais n'était pas homme à se décourager pour si peu.

Il n'a point d'argent ?... il en trouvera... n'a-t-il pas des amis, et beaucoup d'amis ? Il leur fait connaître sa position, son embarras, et les secours lui arrivent bientôt de toutes parts, secours proportionnés à la fortune de chacun.

Cependant, celui de ses dévoués qui va l'aider le plus efficacement est en Suisse, où Henri IV l'a envoyé en qualité d'ambassadeur près les Cantons ; c'est Nicolas de Harlay de Sancy.

En apprenant l'embarras de son maître, celui-ci se sent tout ému, — Henri, ô mon maître, s'écrie-t-il, ton fidèle serviteur ne te verra pas dans un tel embarras sans chercher à t'aider de ses faibles ressources... Mes finances sont bien délabrées... mais j'ai, Dieu merci, encore de quoi te venir en aide... Le diamant du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, ce diamant qui a déjà passé par tant de mains, quittera les miennes pour te faire de l'argent, ô mon roi !

Ainsi que Sancy vient de le dire, ce diamant, un diamant du plus grand prix, a passé par beaucoup de mains avant d'arriver jusqu'à lui, et nous allons, en deux mots, vous faire connaître tous ses possesseurs, à partir du duc de Bourgogne.

Charles le Téméraire le perdit à la bataille de Granson et Morat, en 1476, et un soldat suisse qui le trouva sur le champ de bataille quelques jours après, ignorant la va-

leur de sa trouvaille, le vendit à un prêtre pour un écu. Des mains du prêtre il passa dans celles du duc de Florence, qui le paya un bon prix, bien éloigné encore de ce qu'il valait réellement.

Après le duc de Florence, il eut pour possesseur le roi de Portugal, don Antoine, qui, réfugié en France, fut obligé de le vendre à Sancy, moyennant soixante-dix mille livres, payées en deux fois. Le diamant avait une valeur réelle de six cent mille livres, et c'est ce trésor dont Sancy veut faire l'abandon à son roi dans l'embaras.

Mais le diamant est resté à Paris, en la demeure de Sancy, et pour le transformer en argent, pour en faire un subside pour son roi, il faut que le dévoué sujet l'ait entre les mains.

Force lui est donc de l'envoyer chercher à Paris; mais à qui se confier? par qui envoyer quérir en toute sûreté un objet de cette valeur?

Sancy n'est point embarrassé pour cela: il a parmi ses gens un valet qui, depuis longtemps, l'a toujours loyalement servi et lui a donné plusieurs preuves de dévouement; c'est lui qu'il chargera de l'importante mission. Oh! sa confiance est bien placée: Antoine est un valet digne d'un tel maître; le dévouement appelle le dévouement.

Il le fait mander:

— Antoine, lui dit-il, mon fidèle, tu vas prendre en toute hâte la route de Paris.

— Oui, maître, répond le domestique.

— Tu iras tout droit à l'hôtel de Harlay, ma demeure.

— Bien!

— Tu entreras dans ma chambre à coucher; dans cette chambre, il y a, comme tu sais, une crédence en bois d'ébène sculpté... Voici la clef de ce meuble... tu l'ouvriras, et quand tu l'auras ouvert, tu chercheras sous le troisième tiroir de gauche un petit bouton que tu pousseras: c'est la clef d'un compartiment secret qui s'ouvrira aussitôt. Dans ce compartiment tu trouveras un gros diamant: c'est le diamant qui a appartenu au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire... Ce diamant, tu le prendras et tu me l'apporteras ici.

— Oui, maître.

— Et maintenant, Antoine, je n'ai pas besoin de te dire la valeur de ce diamant, de te faire connaître l'emploi que j'en veux faire; je n'ai pas besoin de t'apprendre que je le destine à venir en aide à Henri, notre roi, pour être sûr que tu exécuteras fidèlement ma commission, et que tu veilleras sur ce diamant que je te confie, comme sur un trésor sacré. Je te connais, et cela me suffit.

— Merci, maître.

— Encore une recommandation, Antoine. Les routes sont bien mauvaises, elles sont infestées de bandits et de détresseurs de gens, prends bien garde de te laisser voler!... Songe que tu tiens peut-être entre tes mains la couronne du roi Henri IV.

— Maître, répondit enfin Antoine, je ne considère pas si ce diamant est destiné au roi Henri IV ou non; je sais qu'il vous appartient et cela me suffit. Vous êtes dévoué au roi, je suis dévoué à vous. Or, je jure ici devant Dieu que jamais les bandits, les détresseurs ou les voleurs n'auront le trésor que votre seigneurie veut bien me confier... Je les brave, je me moque de leurs embûches... Ils pourront me tuer... ils auront ma vie, mais ils n'auront point le diamant!

Il appuya sur ces derniers mots d'une façon significative qui parut rassurer de Sancy, et il partit bientôt pour exécuter sa mission.

L'époque fixée pour son retour était passée depuis longtemps, et il n'était pas encore revenu.

— Grand Dieu! ce que j'avais prévu serait-il arrivé? s'écriait Sancy, au comble de l'inquiétude, le malheureux a-t-il été attaqué au retour? est-il tombé sous les coups des bandits?

Il ne vint pas une seule fois à l'idée de Sancy qu'Antoine avait pu, malgré sa fidélité passée, se laisser tenter par l'importance du joyau. Noble confiance qui honore également le maître et le valet! Confiance trop justifiée, du reste, par l'événement, comme on va le voir.

Après quelques semaines d'une nouvelle attente, le doute n'est plus permis à Sancy,

qui part aussitôt, suivant la même route qu'a dû suivre son valet, et prenant des renseignements minutieux. Les premiers jours de recherches furent infructueux ; mais un jour il apprend, non loin de Dôle, qu'un homme, tel que celui qu'il désigne, a été trouvé assassiné dans la forêt de Dôle, à peu près vers l'époque qu'il désigne, et que des paysans l'ont enterré.

— Plus de doute ! c'est lui, le malheureux !

Sancy court aussitôt trouver les paysans qu'on lui désigne, il se rend avec eux sur les lieux. Le cadavre d'Antoine est déterré, car le maître ne s'était pas trompé ! ce n'était que trop son valet, — et, sur l'ordre de Sancy, qui avait amené avec lui un chirurgien, le corps de la victime est ouvert... et l'on y trouve le diamant !

— Pauvre Antoine ! s'écrie Sancy, il l'avait

dit... « Ils auront ma vie, mais ils n'auront pas le diamant... » Le malheureux, se voyant attaqué, l'a avalé !... Que Dieu le récompense en son saint paradis !

Puis, après avoir fait remettre en terre son fidèle serviteur, le fidèle sujet de son roi court engager son diamant aux juifs de Metz pour une forte somme qu'il fait parvenir à Henri IV.

Depuis ce temps, ce diamant fut appelé le *Sancy*, consacrant ainsi à jamais le dévouement du sujet pour son roi. De nos jours il appartient au comte Demidoff, grand seigneur russe, d'une fortune immense, dont le nom est bien connu en France.

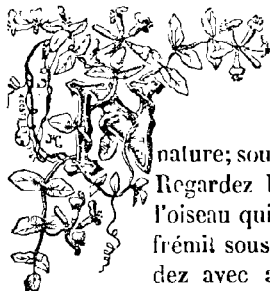
Mais rien, hélas ! ne vient rappeler aujourd'hui un dévouement plus obscur, mais non moins beau, celui du valet pour son maître !
Pauvre Antoine ! Heureux Sancy !

ALBERT....

HISTOIRE NATURELLE.

UN DRAME DANS UN BOCAL.

SALAMANDRE ET DYTIQUE.



ous vous avons entretenus déjà, chers enfants, de quelques mystères de la nature; souvent nous avons dit : Regardez l'herbe qui pousse, l'oiseau qui vole, l'insecte qui frémit sous les feuilles, regardez avec attention et vous y trouverez les plus émouvants spectacles, les leçons les plus sérieuses pour votre vie qui commence. Si vous voulez vivre en hommes plus tard, quand vous serez grands, il faut que dès aujourd'hui vous preniez l'habitude

de voir les choses ce qu'elles sont, de ne pas donner à certaines trop d'importance et trop peu à d'autres.

Que de fois, pouvant éviter d'écraser un insecte, une mouche, un ver, n'avez-vous pas écarté votre pied du pauvre animal dont vous avez détruit l'existence ! Que de fois avez-vous été vous-mêmes au-devant de la destruction, jetant des pierres aux oiseaux, poursuivant les papillons et les libellules avec vos filets, et, quand vous les aviez pris, leur enfonçant une longue épingle au travers du corps, et les laissant mourir de faim et de douleur piqués sur un bouchon !

Si vous l'avez fait, chers enfants, ce n'est ni méchancelé, ni cruauté, j'en suis sûr, c'est que vous ne croyez pas que ces pauvres petits animaux souffrent comme s'ils étaient gros, c'est que vous ne pensez pas que c'est aussi bien offenser Dieu, pour qui rien n'est petit dans son œuvre, en faisant souffrir une fourmi qu'en assommant un éléphant. J'étais comme vous autrefois : quand je commençais mes études d'histoire naturelle j'étais un terrible destructeur de menues bêtes, je dépeuplais les jardins pour remplir mes boîtes de coléoptères et de papillons, je tuais de petits oiseaux pour les embaumer, j'aurais volontiers empaillé la nature entière. De plus, j'avais une grande collection de cages et de bocaux de toutes sortes dans lesquels je renfermais mes victimes quand je pouvais les saisir vivantes. Tous les jours mon magasin se remplissait de plus en plus, et il me devenait impossible de ne pas mêler de temps en temps quelques animaux de nature différente dans la même prison. Du moment où ils me paraissaient devoir vivre dans le même milieu, cela me suffisait, je ne m'inquiétais pas de ce qu'ils devenaient ; de temps en temps il manquait à l'un une patte, à l'autre une queue, puis il y en avait qui disparaissaient complètement. J'y fis d'abord peu d'attention, je ne pensais qu'à accumuler de nouveaux trésors ; mais enfin il se passa de tels troubles dans mes bocaux que je résolus d'en étudier les causes ; et je fus témoin d'un terrible spectacle qui m'a ouvert les yeux sur les souffrances de ces pauvres petits êtres que vous traitez avec tant de cruauté, et m'a guéri pour toujours de cette manie de collectionner des animaux, manie complètement inutile et même nuisible à la véritable étude de l'histoire naturelle.

On m'avait donné une magnifique salamandre aquatique à laquelle je tenais beaucoup : je me rappelais toutes les histoires plus ou moins fabuleuses rapportées sur la salamandre, qui, dit-on, traverse les flammes sans être brûlée, et qui même les éteint. J'avais lu la fameuse devise de François I^{er} ; *Nutrio et exstinguo*, je m'en nourris et je l'éteins ; et je ne pouvais croire qu'un aussi grand roi de France ait pu ignorer l'histoire

naturelle au point d'avancer ce fait s'il n'était pas vrai. J'avais lu aussi qu'elle lançait un venin mortel, aussi je la respectais profondément, et je ne m'approchais d'elle qu'avec une certaine terreur.

Ne croyez pas tous ces contes : la salamandre est tout bonnement un reptile de l'espèce appelée *batraciens*, du mot grec *βατραχος*, qui veut dire grenouille ; elle est complètement inoffensive, et, malheureusement pour elle, grille dans le feu comme tout le monde. C'est une espèce de petit lézard mou et visqueux, dont le dos est brun et le ventre d'une belle couleur orangée à taches grisâtres ; elle vit dans les mares, et sa seule propriété bizarre est celle qu'elle possède de pouvoir renouveler ses membres à mesure qu'elle les perd. Ses pattes, sa queue repoussent si on les coupe, ses yeux même enlevés reviennent au bout d'un certain temps, ce qui certainement est bien aussi étonnant que la fable inventée par les anciens.

Quoi qu'il en soit, j'estimais si fort ma salamandre que je l'avais mise dans le plus magnifique vase de verre que j'avais pu trouver, et que je prenais toujours grand plaisir à lui voir faire ses évolutions et montrer de temps en temps son beau ventre orangé. Un jour, jour funeste, un de mes camarades, connaissant ma passion, m'avait apporté deux jolis coléoptères brunâtres, avec une bordure jaune, brillants et lisses comme s'ils avaient eu sur le dos une cuirasse d'acier poli, vifs et alertes, et habitant alternativement l'air, la terre et l'eau, mais préférant ce dernier séjour : c'était ce qu'on appelle des dytiques ou plongeurs. Je n'ai pas besoin de vous les décrire, chers enfants, vous les connaissez tous : ce sont des espèces de gros hannetons plats d'un côté et bombés de l'autre en forme de boucliers.

Ils appartiennent à l'ordre des *coléoptères*, ce qui signifie ailes en étui, parce qu'ils ont quatre ailes, dont les supérieures, nommées élytres, sont ordinairement dures, épaisses, courtes, et servent de fourreau, de gaine, de couverture aux inférieures qui sont membraneuses et se replient en travers au-dessous de celle-ci. Vous avez vu voler des hannetons, n'est-ce pas ? Eh bien, vous savez

que leurs deux ailes brunes restent fixes et élevées pendant qu'ils planent dans l'air, tandis qu'au contraire les ailes inférieures, transparentes et étendues, battent vivement l'espace pour y maintenir l'animal et le diriger de tous côtés.

Mes deux dytiques étaient fort beaux et fort vivants, leur bouclier d'airain cerclé d'or était superbe ; je les apportais avec joie dans ma ménagerie, lorsqu'en entrant une pensée subite traversa mon cerveau : Où les mettre ? me dis-je, en considérant chaque vase rempli.

— Bah ! ma salamandre est seule dans ce grand bocal, ils pourront bien vivre ensemble, elle ne les mangera pas, pensai-je, tant j'étais loin de prévoir l'événement.

Et je lançai les deux coléoptères aquatiques dans le liquide transparent qui remplissait le bocal.

Après quoi je m'en allai fort tranquille visiter mes autres prisonniers qui devenaient fort calmes dès que ma présence venait les effrayer. Pendant que je considérais les superbes cabrioles d'une belle grenouille verte, il me sembla entendre une espèce de petit cri dans la direction du bocal de la salamandre ; je n'en tins pas compte, et je continuai mon inspection. Tout à coup un cri semblable, mais bien plus fort, suivi d'un bruit d'eau fouettée, me fit regarder avec plus d'attention, et je vis l'eau du bocal qui paraissait agitée d'une façon inaccoutumée.

Je restai un instantsans remuer, et je vis mes deux dytiques qui nageaient autour de la salamandre, en lui passant tantôt sur la tête, tantôt sous le ventre, et celle-ci leur donnait des passades en leur mettant une patte sur la tête et en les envoyant au fond du vase. Ce manège dura quelque temps ; puis tout à coup l'un d'entre eux, qui passait au niveau de la queue de la salamandre, la saisit avec ses mâchoires crochues et voulut s'y cramponner avec ses pattes ; mais celle-ci poussa le même petit cri, et d'un vigoureux coup de queue envoya mons le dytique frapper de la tête sur la paroi du vase.

Il resta quelque temps étourdi par la violence du coup qui l'avait retourné sur le dos, les pattes en l'air ; si bien que je le crus as-

sommé ; mais, au bout de quelques instants, la maligne bête se retourna vivement et revint à la charge avec plus de vigueur ; nouveau coup de queue de la salamandre, nouvelle attaque du dytique. Je m'étonnai de l'audace du brigand, et je le trouvai bien osé d'aller s'attaquer à une bête huit fois grosse comme lui et qui le recevait si rudement. — Mais je ne me rappelais pas que la persévérance vient à bout de tout, et que l'adresse et l'agilité sont toujours victorieuses de la mollesse, quelque grosse qu'elle soit. Pendant ce temps l'autre plongeur donnait aussi son coup de croc où il pouvait.

A chaque fois, la queue de la salamandre comptait une dentelure de plus ; ses forces s'affaiblissaient un peu, elle nageait plus difficilement ; aussi un de ses deux ennemis, passant au-dessus de son dos, se cramponna à sa peau, et, au moyen de ses mandibules et des crochets dont ses pattes sont armées, s'installa en cavalier résolu sur cette monture de nouvelle espèce. Alors commença une course fantastique dont rien ne peut rendre la bizarre apparence.

La résistance de l'eau détacha la mâchoire du dytique du dos de sa victime, mais il resta solidement accroché avec ses pattes, et, comme l'eau le soulevait toujours à contre-courant, il avait l'air d'un de ces hardis écuyers que vous voyez au Cirque des Champs-Élysées, montés debout sur un cheval au galop, et qui se retiennent en avant avec les rênes de l'animal. Cette course furieuse dura quelques minutes ; enfin la salamandre, sentant faiblir ses forces, se résolut à un dernier et suprême effort et secoua si rudement son adversaire qu'une de ses griffes lâcha sa proie : il continua à tenir encore quelques instants, mais une légère secousse et la résistance de l'eau le détachèrent tout à fait, et la pauvre salamandre devint libre. Mais, hélas ! ses forces s'étaient complètement épuisées par cette course dernière ; ses mouvements n'étaient plus assez lestes pour devancer ceux de ses ennemis, et l'autre plongeur parvint à la saisir à une patte de devant, à l'endroit où elle se joignait à la poitrine. Le reptile blessé eut beau se tortiller en convulsions effrayantes, rouler son

corps autour de son ennemi, mordre de ses mâchoires impuissantes son épaisse cuirasse, ce fut en vain ; la patte fut coupée par les ciseaux tranchants et recourbés qui servent de mâchoires aux dytiques. Cette fois, elle ne cria plus, mais un léger filet de sang sillonna le cristal des eaux, et la pauvre blessée resta sans mouvement, exposée aux attaques de ses ennemis, comme un pauvre brick désemparé, auquel le canon d'un pirate vient d'abattre un de ses mâts. Jusquelà une sorte d'invincible curiosité m'avait dominé entièrement, mes yeux restaient fixés sur le champ de bataille ; je retenais mon haleine, et mon corps immobile ne se fût permis aucun mouvement.

Je ne pouvais supposer que de pareilles bestioles pussent souffrir ; mais, à la vue du sang, toute la grandeur de ma faute m'apparut. Je compris alors que ces petits animaux dont Dieu a semé l'air, la terre et l'eau, ne sont pas d'insensibles jouets créés pour la distraction de l'homme, mais qu'ils ont une vie, une existence, qu'ils souffrent comme nous, plus que nous peut-être. Et alors, comme cette pauvre bête avait dû souffrir à cause de ma négligence et de mon ignorance, il me sembla qu'elle me regardait et me maudissait. J'aurais dû à l'instant même saisir ses bourreaux et les rejeter au loin,

mais mon trouble et leur férocité ainsi que la réfraction de l'eau leur donnaient à mes yeux une grosseur gigantesque, et je n'osais risquer ma main dans le vase fatal ; les dytiques profitaient de mon hésitation pour attaquer de nouveau leur victime qui n'avait plus aucune défense à leur opposer. Enfin je revins de mon absurde terreur, et mon indignation me rendant le courage, je retirai rapidement les deux coléoptères, non sans secouer vivement ma main avec effroi dès qu'ils furent dehors. Mon premier soin ensuite fut d'ouvrir mes cages et de rendre à l'air les hôtes que je retenais prisonniers. puis j'allai verser un à un mes poissons et mes insectes aquatiques dans la petite rivière qui coulait en bas du jardin. Je ne gardai que le pauvre blessé dont je vis avec bonheur la patte enlevée repousser peu à peu, grâce à une propriété singulière que la Providence a donnée à cet inoffensif animal que la mollesse de sa peau et le nombre de ses ennemis exposent souvent à de pareils accidents.

Depuis ce temps je laissai libre la nature entière, je ne me serais même pas permis d'écraser une mouche. Que cet exemple vous serve, enfants : soyez bons pour les créatures de Dieu si vous voulez qu'il soit bon pour vous.

JULES DE LA TESTE.

L'HOMME DE NEIGE.



CERTAINS enfants de Paris détestent la neige, car elle les prive du plaisir de la promenade, et les condamne à rester enfermés près d'un feu qui leur paraît toujours très-laid, quelque beau qu'il soit ; mais, en revanche, elle réjouit fort les petits paysans, ils en savent tirer mille partis pour se bien amuser.

Dans un village du Jura où la neige tombe toujours en grande abondance, bon nombre de jeunes écoliers allant en classe le matin d'un beau jour de décembre remarquèrent que sur la place la neige était très-épaisse, et pensèrent tout de suite qu'on en pourrait bien faire quelque chose, que peut-être il serait mieux de se mettre immédiatement à l'ouvrage que d'attendre au soir : un dégel pouvait venir... qu'il fallait d'ailleurs jouir du moment présent, l'avenir n'étant point à nous. Le conseil s'assembla, et après mûre

délibération, on vota, car les avis étaient très-partagés ; les uns assuraient que manquer l'école une fois n'était pas affaire grave ; que le maître ne serait pas fâché de se reposer un peu, et qu'en fût-il fâché, il n'était point convenable que des hommes se laissassent ainsi intimider. D'autres disaient que ce raisonnement était parfaitement juste ; mais qu'il ne fallait point en faire l'application immédiate ; que les lois établies devaient être respectées ; que peut-être ils seraient surpris par leurs parents, etc., etc. Puis vint la troisième partie de l'assemblée, la partie sage, elle remporta la victoire à une forte majorité. Il fut donc convenu que sans retard aucun on allait se rendre à l'école ; qu'on remplirait ses devoirs avec empressement, afin d'en être plus tôt débarrassé, et de jouer ensuite avec toute la gaieté de cœur nécessaire au vrai plaisir, et toujours impossible à la conscience chargée d'une faute un peu lourde. Tout en parlant de leurs projets divers, les enfants arrivèrent à l'école dans de parfaites dispositions ; ils se mirent à l'étude avec un zèle peu accoutumé, à la grande surprise du maître, qui ne savait à quoi l'attribuer. Une heure se passe ainsi ; mais un plaisant dit à son voisin : Que nous sommes nigauds d'avoir suivi l'avis des sages ; ne serions-nous pas bien plus heureux sur la place à faire le portrait de *monsieur* ; nous nous rangerions ensuite autour de lui pour lui rendre chacun à notre tour les coups qu'il nous donne souvent. — Tu as vraiment raison, mon cher. — Passe donc vite l'idée à ton voisin de gauche, et dépêchons-nous de nous faire renvoyer, ce soir il fera nuit, et nous ne pourrions pas attraper la ressemblance, ce serait dommage, conviens-en. Cinq minutes suffirent pour mettre la classe en déroute, et malgré ses efforts, ne pouvant résister au parti pris de ses élèves, le pauvre maître les congédia une heure plus tôt que de coutume, leur promettant de les retrouver le lendemain.

Il était trois heures à peu près quand la bande joyeuse arriva sur la place ; on nomma un général, parce qu'il faut toujours une autorité là où plusieurs personnes sont réunies pour l'exécution d'un projet quelconque. On

se mit à l'ouvrage immédiatement. Franz, jeune garçon de douze ans, fut investi de la dignité suprême ; il allait et venait pour diriger son nombreux personnel, du reste fort laborieux et d'une soumission admirable. Mille moyens furent inventés pour faire un homme d'une grandeur colossale, car il était nécessaire que ce chef-d'œuvre pût résister quelques jours à un changement de température. Les ouvriers construisirent une sorte d'échafaudage qui leur permit d'édifier une statue beaucoup plus haute que le plus grand d'entre eux. Quand la dernière main eut été mise à l'œuvre, chacun vint saluer ce monsieur qu'on décorait des titres pompeux d'empereur, de roi, de duc, de marquis, de comte, etc., etc. Les plus mutins prétendaient qu'il ressemblait singulièrement au maître d'école, et en cette qualité se dispensaient de toute politesse à son égard. Franz réunit ses ouvriers et leur dit : « Mes amis, je suis content, vous avez bien travaillé. Mais il manque quelque chose à notre œuvre : cet homme avec ses bras croisés est d'un mauvais exemple ; il prêche la paresse, qui doit toujours nous inspirer une profonde horreur, parce qu'elle est un des sept péchés capitaux, et par conséquent la source de beaucoup d'autres ; avisons donc au moyen d'occuper ce grand fainéant. » Le discours était à peine achevé, qu'un des enfants apportait un balai qu'il mit entre les bras de l'homme de neige ; un débris de hotte trouvé dans quelque coin lui tint lieu de chapeau, et l'œuvre fut reconnue parfaite en tous points.

Une vieille femme passe alors ; les cris joyeux des enfants l'attirent vers eux, elle s'approche et leur dit : — Qu'est-ce que cela ?

— Qu'est-ce que cela, mère Mathias, répondit Franz, mais c'est votre mari qui revient en ce monde pour vous chercher ou au moins pour vous aider à porter ce fagot qui vous écrase. Ne reconnaissez-vous pas à ce trait son bon cœur ?

— Je reconnaitrais à ce trait mon pauvre défunt, cher enfant ; mais je ne vous reconnais point, vous, qui avez ordinairement si bon cœur, mon petit Franz. Puis s'adressant à tous, car ils riaient beaucoup, ravis qu'ils

étaient de la réflexion de leur chef, elle leur dit : « Sachez, chers enfants, qu'il est toujours mal de se moquer des vieillards, surtout quand ils sont pauvres et infirmes ; vos plaisanteries sont tout à fait déplacées, et il pourra bien arriver qu'avant la fonte de cet homme de neige plusieurs de vous aient rendu compte au bon Dieu de la santé et des forces qu'ils ont reçues de sa bonté, et que moi, pauvre mère Mathias, j'assiste aux enterrements. Remerciez Notre-Seigneur de ses dons, et ne vous en servez jamais contre ceux qui ne les ont plus, car un jour vous les perdrez aussi. »

La bonne femme reprit ensuite péniblement sa course ; on eût dit qu'elle emportait avec elle toute la joie des pauvres travailleurs, qui la regardaient s'éloigner sans dire un seul mot. Quand elle eut disparu, la gaieté revint dans ces jeunes cœurs ; Franz seul resta fort triste et partit bientôt. Arrivé chez lui, il ne parla point et parut plongé dans les plus sérieuses réflexions ; rien ne pouvait le distraire, sa mère s'en inquiéta, et le supplia de lui dire d'où venait une tristesse qui l'affligeait beaucoup. — Je n'ai rien, répondait l'enfant. — Tu as du chagrin, j'en suis sûre. Est-ce que tu te serais mal conduit à l'école ?

— J'aurais pu être plus sage, mais je ne suis pas puni ; et faisant un effort pour sourire, il ajouta ; Promettez-moi de m'éveiller demain de très-bonne heure, et je serai content ; car j'ai un devoir à remplir avant l'arrivée de mes camarades.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher enfant, tu seras éveillé ; ce n'est pas la première fois que tu me fais cette demande, et tu sais que toujours j'ai été très-exacte.

Après cette promesse, Franz fut plus gai ; il comptait sur sa bonne mère, il s'endormit profondément. Avant le jour, il était levé sans avoir eu besoin de réveille-matin, et il partit dès qu'il le put. Au lieu d'aller à l'école, où il n'avait rien à faire avant les autres, il se dirigea vers un petit bois, y ramassa tous les petits branchages qu'il put trouver, en forma un fagot, le chargea sur son dos, et se rendit chez la mère Mathias, qui demeurait dans une pauvre maisonnette assez éloignée du village. Elle était au fond

de sa chambre quand Franz arriva. Après avoir poussé doucement la porte entr'ouverte, il jeta son bois en criant bien haut, car la vieille femme était un peu sourde : Mère Mathias, vous ne vous fatiguerez pas aujourd'hui. Avant qu'elle ait eu le temps de se retourner, Franz était loin ; il ne voulait pas être remercié, et ne tenait même pas à être reconnu. Le lendemain et le surlendemain, il fit la même chose avec la même promptitude, au grand regret de la mère Mathias, qui désirait beaucoup connaître son bienfaiteur ; elle croyait bien que c'était Franz ; mais elle n'en était pas sûre, et cette incertitude pesait sur son cœur. — Petit malin, dit-elle le troisième jour, je t'attraperai bien ; demain je resterai derrière ma porte jusqu'à ton arrivée, tu ne m'échapperas pas plus longtemps. Franz apporta son bois à l'heure accoutumée, ne se défiant pas de la ruse de mère Mathias, il fut pris et le regretta vivement. — Je te tiens enfin, mon enfant, pour te remercier, et te défendre de m'apporter désormais d'autre bois.

— Je vous en apporterai encore, bonne mère ; je ne veux pas que vous ayez froid, et vous ne pouvez aller à la forêt sans vous fatiguer beaucoup.

— Et moi j'aime mieux avoir froid que de me chauffer aux dépens de ta santé ; je ne veux plus de ton bois, c'est entendu.

— Je vous en prie, mère Mathias, laissez-moi vous soulager un peu, j'ai tant de chagrin de vous avoir fait de la peine l'autre jour !

— Allons donc, mon Franz, il y a longtemps que cela est oublié ; le bon Dieu l'a pardonné et moi aussi, n'en parlons plus.

— Je sais bien que le bon Dieu m'a pardonné et vous aussi, mais moi je ne me suis pas pardonné, et je ne veux plus que vous alliez au bois. Cela dit, il s'échappa des mains de la mère Mathias et courut à l'école, très-déterminé à continuer son œuvre.

Le lendemain, cinquième jour après sa faute, Franz ne vint pas ; le sixième et le septième se passèrent de même. La pauvre vieille se désolait et pensait tristement : « Mon petit ami est malade, j'en suis convaincue, ce que je lui ai dit n'aurait pu l'em-

pêcher de revenir encore. Pauvre enfant, que je serais malheureuse s'il me fallait renoncer à le voir ! » Deux hommes, marchant très-vite et causant assez haut en passant sous sa fenêtre, la tirèrent de ses pénibles réflexions ; elle regarda, et vit le père de Franz accompagné d'un gros gaillard barbu qu'elle reconnut pour le vétérinaire, personnage que beaucoup d'honnêtes paysans consultaient volontiers à défaut de médecin. Cette vue accrut son inquiétude, et lui fit prendre la résolution d'aller le lendemain au village, afin de savoir si son petit ami était vraiment malade. De bonne heure elle aperçut encore le père de Franz et le vétérinaire ; ils causaient comme la veille, et paraissaient inquiets, ce qui la décida à les suivre de très-près. Pour arriver chez Franz, il fallait traverser la place ornée de l'homme de neige qui faisait triste figure, car il dégelait depuis la veille. « O mon Dieu ! s'écria la vieille, ai-je donc été prophète ? Cet homme tombe, Franz meurt, cela n'est point douteux ; pauvre enfant, qu'il me serait doux de mourir pour toi ! » Ne pouvant avancer, elle demande à une voisine si Franz est malade.

— Oui, il est malade, lui répond-elle, et très-malade. Monsieur le curé lui a porté le bon Dieu hier soir, il dit que cet enfant est admirable, qu'il meurt comme un petit saint. Plus morte que vive, la mère Mathias se rendit chez les parents de Franz, qui avaient toujours été très-bons pour elle ; la pauvre mère pleurait auprès du lit de l'enfant, qui était sans connaissance et tout couvert de gros boutons rouges indiquant assez la cruelle maladie qui l'enlevait à sa famille. La bonne vieille s'agenouille un instant, elle demande au bon Dieu de sauver cet enfant, elle offre pour lui sa misérable existence, et se rend à la cuisine, où elle entend du bruit. Le vétérinaire était là, fort occupé à boire du vin chaud et sucré ; cette entrée inattendue le dérangeant, il ne peut s'empêcher d'en témoigner son mécontentement.

— Que faites-vous donc ? lui dit la mère Mathias.

— Je regarde si ce vin est assez chaud pour Franz.

— Vous voulez donc le tuer ?

— Taisez-vous, méchante femme, c'est en ramassant du bois pour vous que cet enfant s'est rendu malade.

— Et moi je vous dis qu'il ne boira par de vin chaud, jamais je n'ai vu donner pareil remède pour la petite vérole.

Le père et la mère de Franz, attirés par le bruit de la discussion, qui s'animait beaucoup, vinrent pour la faire cesser.

— Cette vieille femme, dit le vétérinaire, m'empêchera de sauver votre enfant, qui aurait déjà bu ce vin sans son arrivée : il est peut-être trop tard maintenant ; je suis médecin, je sais mieux qu'elle ce qui convient ; mettez-la donc dehors.

— Vous êtes médecin pour les chevaux, répond la mère Mathias, et pauvre médecin, car ils meurent souvent entre vos mains. Franz ne boira point votre vin.

— Je ne veux pas avoir payé inutilement monsieur, dit le père du pauvre enfant ; mon argent serait perdu, et je n'entends pas cela : quand on paye les gens, il faut s'en servir.

Pendant cette conversation, le vin continuait de chauffer ; le vétérinaire baisse sa tête sur le fourneau pour voir si le degré de chaleur convenable est atteint ; le feu prend à son épaisse et longue barbe ; il brûle, il crie, et la mère Mathias dit : « Le bon Dieu est juste, tant mieux, brûle, brûle, misérable ! » Le père de Franz court chercher une tasse, y verse le vin et laisse tomber le tout par terre. « Ce vétérinaire est un vilain homme et un âne, dit-il éclairé par l'accident, ce vin eût fait mal à mon enfant, il n'en boira pas ; » et, se retournant vers le malheureux, qui avait enfin pu s'éteindre, il lui fit signe de sortir au plus tôt.

Le vétérinaire parti, mère Mathias s'installa auprès de Franz et déclara qu'elle obtiendrait du Dieu sa guérison. Elle passait le jour et la nuit auprès du pauvre enfant, qui était d'une faiblesse extrême ; il ne reconnaissait que son père et sa mère. Il y avait huit jours que la bonne femme veillait ainsi sans que l'enfant l'eût encore vue ; ses yeux étaient si malades qu'on le tenait dans la plus profonde obscurité. Elle avait grand soin d'ailleurs de rester derrière son lit, afin

de lui retirer toute envie de parler et de lui épargner toute émotion.

Après une nuit où il avait dormi d'un bon sommeil et où le mieux avait fait de sensibles progrès, Franz s'éveillant entendit un léger bruit dans la chambre et dit : — Maman, que devient la mère Mathias ? La mère était absente ; il parlait donc à la bonne vieille sans s'en douter.

— Elle va bien, répondit celle-ci.

— Je suis inquiet ; elle a dû avoir bien froid ; je vous en prie, faites-lui porter du bois aujourd'hui même, et dites-lui que je l'aime de tout mon cœur ; j'aurai beaucoup de plaisir à la revoir.

A ces mots la mère Mathias se jeta sur le lit de Franz et l'embrassa avec la plus vive tendresse ; il la reconnut alors et lui fit mille questions pour savoir si elle avait beaucoup souffert depuis sa maladie.

— Non, non, cher enfant, car je me suis installée ici dès que je l'ai pu, et il y fait chaud ; mais toi, mon pauvre petit ami, que tu nous as inquiétés tous !

— Vraiment ?

— Oui, tu as été très-malade.

— Je m'en doute, je dois être bien vilain maintenant ?

— Non, mon Franz, rassure-toi, il ne restera aucune trace de ces méchants boutons ;

et puis quand même il en resterait quelque-une, cela ne saurait te rendre laid tant que tu seras bon.

— Dites-moi, mère Mathias, mon homme de neige vit-il encore ?

— Hier j'en regardais les restes, en revenant de la messe, et je pensais, en le voyant ; qu'aujourd'hui il serait tout à fait fondu.

— Quel malheur ! je pourrai bien en faire un autre ?

— Oui, parce qu'il tombera d'autre neige.

— Dès qu'on me permettra de sortir, j'appellerai mes camarades, et à l'ouvrage ; qu'est-ce que je lui mettrai sur la tête ? Devinez !

— Un vieux chapeau.

— Non, ce n'est pas d'un bon effet.

— Une casquette ?

— Ce ne serait pas mieux.

— Une couronne de lierre ?

— Vous n'y êtes pas. Tenez, mère Mathias, je le coifferai d'un gros fagot qui me rappellera trois choses : la faute que j'ai eu le malheur de faire en vous plaisantant quand, accablée sous le poids de votre charge, vous pouviez à peine marcher ; la générosité avec laquelle vous m'avez pardonné, et le respect qu'on doit toujours avoir pour les vieillards.

EL. G. MARGUERIT.

LES FUNÉRAILLES ROYALES EN COCHINCHINE.

Nous devons la communication des détails inédits et si intéressants qu'on va lire à l'un des directeurs de la congrégation des missions étrangères. L'auteur de cette lettre est Mgr. Pellerin, évêque de Biblos, coadjuteur dans la Cochinchine.

..... Lorsque le roi Thieu-Tri mourut (1848), on chercha des sorciers qui pussent indiquer le jour et l'heure propices pour ensevelir le corps et le déposer dans le cercueil. Lorsque cette heure fut venue, on plaça dans la bière avec le cadavre une multitude

d'objets destinés à servir au mort dans l'autre monde ; tels que sa couronne, des turbans, des habits de toutes sortes, de l'or, de l'argent et autres choses toutes de matière précieuse. Les cercueils dans ce pays sont faits d'une grosse pièce de bois ciselé recouverte d'une autre pièce de bois aussi ciselé qui ferme hermétiquement, de sorte qu'on peut garder les corps plusieurs mois et même plusieurs années sans qu'il s'en exhale aucune mauvaise odeur. Quand le corps de Thieu-Tri fut déposé dans la bière, on le

porta dans une maison faite exprès; et là, chaque jour, on immolait des buffles, des porcs, des poulets et autres animaux, et on préparait des mets sur une table placée près du cercueil : le nouveau roi, fils du défunt, revêtu d'habits de deuil, venait adorer son père et lui offrir à manger. Chaque jour aussi on allumait des cierges, on brûlait de l'encens, on préparait du bétel, de l'arec, du tabac, de toutes les choses enfin dont le défunt avait coutume d'user pendant sa vie. C'était surtout les jours déclarés heureux par le calendrier du royaume, entre autres les 1ers et les 15mes de chaque lune, que les sacrifices se faisaient avec plus de splendeur. Le corps resta ainsi dans la chambre ardente jusqu'au 21 de la cinquième lune 1848 (21 juin), jour indiqué par les devins comme propice pour commencer les funérailles. Rien de ce qui regarde les morts ne se fait ici au hasard, il faut que le lieu de la sépulture, le jour, l'heure où un mort doit être enterré soient fixés par les devins et les astrologues, qui cherchent le lieu au moyen d'une boussole, et qui lisent dans les astres les jours heureux ou malheureux. Si toutes les formalités n'ont pas été remplies, ou bien si l'on n'a pas suivi toutes les prescriptions des sorciers, les païens disent que les enfants et les parents du mort seront poursuivis sans cesse par des malheurs de tous genres. Il arrive souvent qu'on déterre plusieurs fois un cadavre pour l'enterrer ailleurs, si un famélique sorcier, voulant gagner quelques sapèques, jette l'épouvante dans une famille en lui prédisant des malheurs pour n'avoir pas enterré convenablement quelque parent mort. Ce n'est pas seulement le peuple qui se conforme à ces absurdités, mais ce sont encore les grands, les rois et les mandarins. J'ai fait plusieurs fois interroger les sorciers pour savoir s'ils croyaient à tout ce qu'ils débitent, et toujours ils ont répondu franchement qu'ils n'y croyaient pas le moins du monde; mais quand on les presse de quitter leur ignoble métier, ils ont un grand argument, et le voici : « Si nous quittons notre état, il faudra donc mourir de faim. » Pour les païens, quand on leur montre l'absurdité de leurs observances, ils ne trouvent rien à répliquer,

sinon que, le roi faisant tout cela, le peuple doit le faire, il n'est pas possible que le roi se trompe. Quand donc la lumière de l'Evangile aura-t-elle fait disparaître toutes ces épaisses ténèbres des pays chinois, comme elle les a dissipées dans la plupart des autres contrées du globe, et surtout en Europe, où nos pères pratiquaient des superstitions peut-être plus grossières encore que celles des peuples de l'Asie, avant que notre pays n'eût été éclairé par le flambeau de la foi!

Le 21^e jour de la 5^e lune le cercueil contenant le corps du roi fut porté dans une maison bâtie exprès près d'une des portes de la ville, sur le fleuve. Près de cette porte étaient réunies toutes les barques destinées au service du convoi. La route que devait parcourir le corps pour arriver aux barques était couverte de tapis, de belles nattes, de pièces de soie, d'indienne; les deux côtés du fleuve sur lequel le corps devait être porté étaient aussi ornés avec soin. Un édit avait ordonné aux maires et aux anciens de chaque village de la province royale de venir dresser chacun un autel tout le long du fleuve, d'apporter de l'encens, des cierges, et lorsque le convoi passait, il fallait se prosterner à terre et pousser trois grands cris. Chaque côté du fleuve était aussi bordé d'une haie de soldats. Le tombeau du roi est distant de la ville d'une lieue environ; cependant on a mis trois jours pour y arriver, car on allait très-lentement; et il y avait trois stations; à chaque station on s'arrêtait un jour pour faire des sacrifices. On immolait des buffles, des bœufs, des porcs, etc., etc.; puis on offrait encore toutes sortes de choses qui servaient à la nourriture, du bétel, du tabac. Les païens disent que l'âme profite de l'essence de toutes ces choses. Les animaux étaient offerts en entier, ensuite on les divisait et on les distribuait aux mandarins et aux soldats. Le cercueil resta donc un jour dans la maison bâtie non loin du fleuve, et ce jour-là on sacrifia trente-cinq gros animaux. Sur le soir on se mit en marche; le corps était porté par des soldats. Le nouveau roi marchait à la suite; comme chef de la famille, il conduisait le deuil, il allait à pied et portait des habits de deuil, c'est-à-dire un habit de coton blanc

long et à grandes manches ; sur la tête il avait une espèce de bonnet de paille, à la main il tenait un bâton de bambou sec ; après lui venaient les autres enfants du défunt, puis les autres parents : tous en habits blancs et en turbans blancs. Le blanc est la couleur de deuil dans ce pays.

Lorsqu'on fut arrivé au fleuve, on déposa le cercueil dans une magnifique barque faite exprès ; personne ne descendit dans cette barque, le corps fut laissé seul et le cercueil caché de manière qu'il ne pût être vu de personne. Voici quel fut l'ordre que suivit le convoi sur le fleuve. D'abord on voyait une barque où se trouvaient les bonzes montés sur une estrade que des soldats portaient sur leurs épaules, soit qu'on allât en barque ; les bonzes criaient, hurlaient, faisaient l'éloge du défunt, mais tout cela d'une manière ridicule non-seulement à nos yeux, mais encore aux yeux des païens sensés. Ces pauvres bonzes étaient obligés de rester sur l'estrade toute la journée, on ne leur permettait pas de descendre pour aucun besoin quelque pressant qu'il fût. Ensuite venait une autre barque sur laquelle était une estrade où l'on voyait une pièce de damas étalée, soutenue par un châssis en bois ; sur ce damas étaient écrits plusieurs gros caractères superstitieux : c'est là, disent les païens, le siège de l'une des âmes du défunt. Ensuite une autre barque avec estrade sur laquelle il y avait du riz, des fruits, des pains et d'autres aliments. Enfin venait une quatrième barque plus curieuse que les autres, elle supportait aussi une estrade garnie d'un grand nombre de jongleurs dont la fonction était de chasser les démons qui auraient pu inquiéter le mort ; leurs figures étaient peintes en rouge, en blanc, en noir, en jaune, en bleu, en violet, etc. Ils avaient des habits grotesques, ils tenaient à la main des sabres, des lances ou d'autres armes de bois, quelques-uns avaient des tisons de feu. Ils pleuraient, hurlaient, criaient, riaient, faisaient cinquante contorsions, agitaient leurs armes de bois ou leurs tisons, tout cela pour épouvanter les démons. Après venait la barque du défunt remorquée par d'autres barques, puis la barque du nouveau roi, puis une infinité d'autres barques :

dans les unes il y avait des individus portant des armes ; dans d'autres on portait des torches allumées, des fanaux.

C'est ainsi qu'on marcha pendant trois jours ; on dormait et on mangeait dans les barques. Le long de la route et à chaque station on observait ces usages que j'ai indiqués plus haut, et on jetait une quantité prodigieuse de papier d'or et d'argent. Enfin le 25 on arriva près du tombeau construit sur le flanc d'une montagne assez rapprochée du fleuve. A mi-côte de la montagne on a bâti un édifice en belles pierres ; cet édifice est renfermé dans une enceinte de murailles, et là sont les appartements qui doivent servir comme de prison aux femmes du défunt qui n'ont pas eu d'enfants. Elles y restent perpétuellement pour garder le sépulcre et pour préparer tous les jours les repas et les autres choses dont on croit que le mort a besoin. Dans la montagne on a creusé une profonde caverne dont l'ouverture est fermée par une grosse pierre. C'est dans cette caverne, qui se prolonge, dit-on, en plusieurs sens jusqu'au milieu de la montagne, qu'on dépose le cercueil. On ne fait connaître ce lieu qu'aux personnes strictement nécessaires, car l'on craint qu'en cas de guerre les ennemis ne viennent profaner les restes du mort, comme cela est déjà arrivé, et ce qui est regardé comme le plus grand des malheurs. Depuis le fleuve jusqu'au tombeau, on avait établi un plancher recouvert de belles nattes ; c'est sur ce plancher qu'on porta le cercueil et que passa tout le convoi, sans excepter les barques et les estrades.

A l'heure précise indiquée par les astrologues, le corps fut déposé dans la caverne ; avec lui on mit beaucoup d'or et d'argent, des pierreries et autres choses précieuses. Ensuite, dans l'enceinte de la funéraille, on construisit trois grands bûchers composés des barques, des estrades et de tout ce qui avait servi aux funérailles ; on y ajouta tous les objets qui avaient été à l'usage du roi pendant sa vie, des jeux d'échecs, des instruments de musique, des éventails, des boîtes, des parasols, des nattes, des lits, des voitures, des filets, des armes, des pipes, etc. Il y avait aussi un cheval et un éléphant

faits de bois et de carton, et le nouveau roi mit le feu à tout cela ; on brûla séparément une magnifique barque toute dorée dans laquelle on avait déposé de l'or et des pierres précieuses. C'était la barque dont le roi se servait pendant sa vie ; de plus, une autre barque aussi magnifique qui avait été construite exprès pour porter le corps. Pendant que tout cela brûlait, les jongleurs dont j'ai déjà parlé, et qui avaient pour fonction de chasser les démons, s'agitaient d'une manière étrange ; ils dansaient, brandissaient leurs armes de bois ou leurs tisons de feu ; ils chantaient, hurlaient, menaçaient les démons ; tout cela pour les empêcher d'entrer dans la caverne.


Lorsque tout fut consumé, le nouveau roi et les mandarins retournèrent à la ville ; il ne resta que les femmes du défunt et des soldats pour garder le sépulcre. Dans cette cérémonie plusieurs mandarins ont perdu leur dignité, car la moindre faute contre le céré-

monial est punie très-sévèrement. Quelque temps après les funérailles, et à deux reprises différentes, on a construit dans une bonzerie, près d'une pagode, deux magnifiques palais en bois, semblables à celui qu'habitait le monarque défunt, et l'on a porté la plus scrupuleuse attention à ce que rien de ce qui peut servir dans un palais ne manquât. Ces palais ont été brûlés en grande pompe et des richesses immenses sont devenues la proie des flammes, par la seule croyance qu'elles pourront servir au mort dans l'autre vie. Le peuple, qui porte le poids de ces folles dépenses et qui meurt de faim, ne croit pas tout cela nécessaire ; il murmure, mais en secret : car un mot de plainte qui parviendrait aux oreilles des autorités supérieures suffirait pour faire punir des derniers supplices celui qui l'aurait prononcé.

† PELLERIN, ÉVÊQUE DE BIBLOS.

Comment se fit la découverte des mines de houille au pays de Liège.

LÉGENDE.

ous le pontificat d'Albert de Cuyck, évêque de Liège, on découvrit, en 1498, les mines de houille de ce pays. Cette découverte fut regardée comme un fait miraculeux. Voici comme le P. Fizen la raconte dans son *Histoire de Liège*, d'après la tradition du pays :

« Un vieillard d'un air respectable, vêtu d'une robe blanche, passant par un endroit nommé *Goché*, salua un forgeron appelé *Huleux Plenaval*, en lui souhaitant beaucoup de profit dans son travail. « *Hélas ! mon vieux*, répondit *Huleux*, *le bénéfice est bien peu de chose ; car il passe presque tout entier dans l'achat du charbon, et à peine me reste-t-il de quoi vivre.* » — « *Je vais vous enseigner*, lui dit le vieillard, *un bon moyen de vous tirer d'affaire. Allez-vous-en à la montagne voi-*

sine, et ramassez la terre noire que vous y trouverez : rien de meilleur pour faire rougir le fer. » A peine eut-il dit ces mots qu'il disparut.

» *Huleux* obéit, et ayant reconnu la vérité de ce que lui avait dit le vieillard, qu'on crut être un ange, il s'empressa d'en faire part à tous ses voisins. On s'y porte en foule : on enlève la terre supérieure et on trouve au-dessous des masses de pierre de la même couleur, et qui fournissent un excellent combustible. A mesure qu'on en exploite les filons, on descend peu à peu dans des fosses très-profondes. En effet, les mineurs disent qu'on n'en a pas encore trouvé la fin, à quelques profondeurs que l'on soit parvenu. Ce bienfait de la Providence est immense. Les Liégeois en profitent depuis plusieurs siècles, pour eux et pour leurs voisins ; ils y trou-

LE TRÉSOR DE LA JEUNESSE.

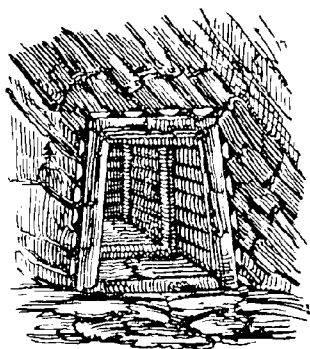


Figure 1.

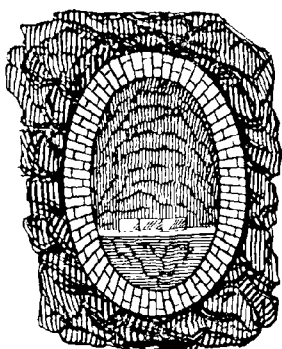


Figure 2.



Figure 3.

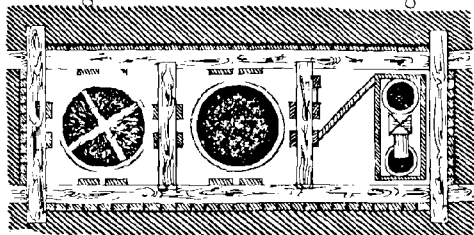


Figure 4.



Figure 5.

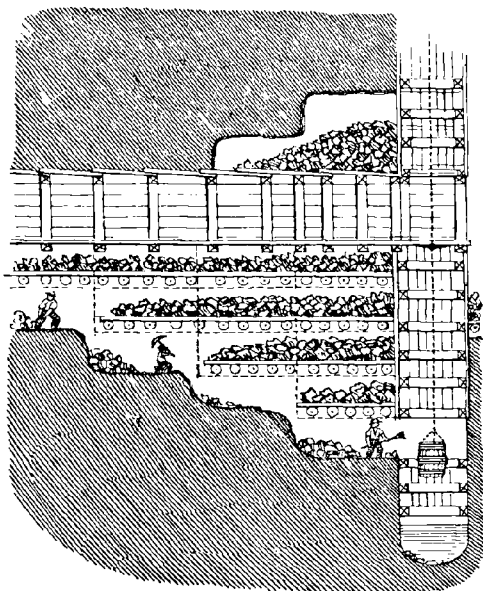


Figure 6.

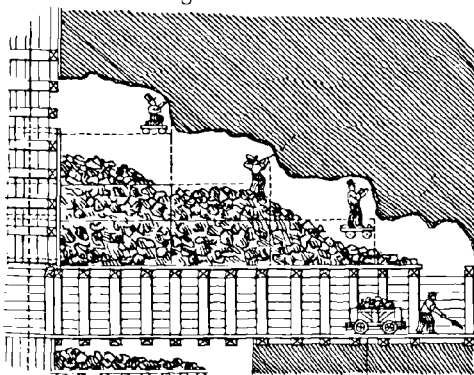


Figure 7.

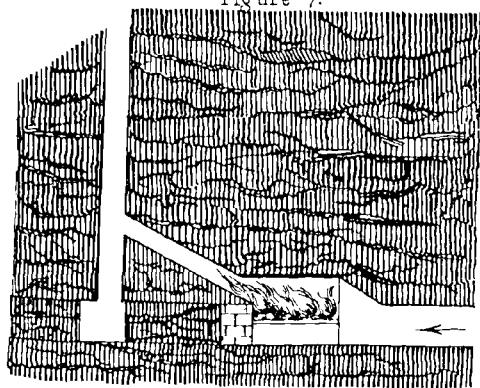


Figure 8.

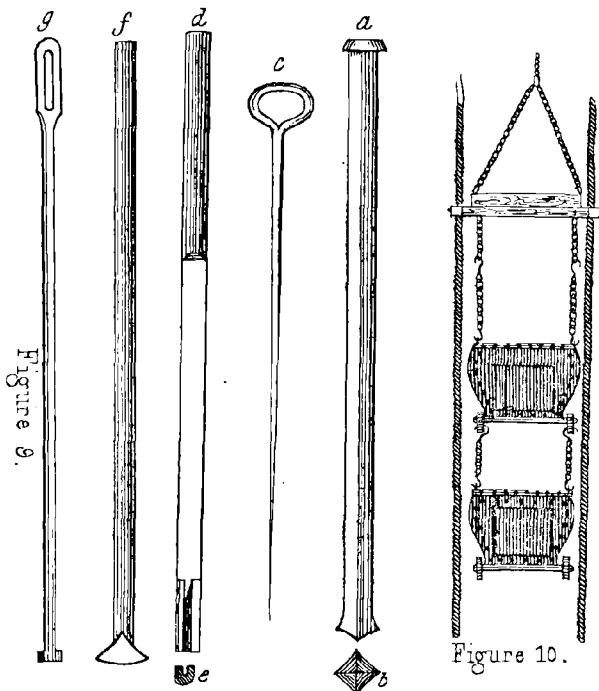


Figure 9.

Figure 10.

Voir pour l'explication au N° d'Octobre.

vent de grands avantages, et le commerce en retire de grands profits. »

Du nom de Huleux, en latin *Hulosus*, premier exploitateur de ce fossile, on a appelé ce fossile même *hula*, en français *houille*. Voilà probablement l'étymologie de ce mot, employé pour désigner le charbon de terre.

En songeant aux services si multipliés, si importants que le charbon de terre rend à la société humaine, on comprendra que l'on ait attribué sa découverte à une intervention surnaturelle, et on ne trouvera certes pas indigne de la providence divine d'avoir envoyé un ange pour le faire connaître aux hommes.

NOTICE.

Chacun sait quelle importance ont acquise de nos jours l'exploitation des *mines de houille* et la consommation de leurs produits pour les usages domestiques, pour l'industrie, et particulièrement pour la navigation à la vapeur et la locomotion sur les voies ou chemins de fer.

Notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans des détails scientifiques et statistiques sur cette vaste branche de l'industrie ; mais, en indiquant à nos lecteurs les principaux bassins houillers de la France, qui sont au centre Roanne, à l'est Noroy et Gemonval, au sud Faveau, la Tour-du-Pin, etc., qui rivalisent avec les grands bassins de Mons, de Charleroi et de Liège en Belgique, nous nous bornerons à donner, par des figures, une idée de l'aspect des mines, de leurs divers modes et de leurs divers moyens d'exploitation.

1° On extrait la houille de la terre en creusant de haut en bas, c'est-à-dire verticalement. Cette exploitation se fait au moyen du percement de véritables *puits*. La figure 4 représente l'orifice d'un *puits* de grande dimension divisé en plusieurs compartiments consacrés à des usages différents : deux aux *bennes* d'extraction, le troisième aux pompes d'épuisement et aux échelles des ouvriers.

On voit à la figure 8 la coupe d'un *puits* (c'est la partie blanche de la figure).

Lorsque l'on a creusé un *puits*, les terres en doivent, la plupart du temps, être étayées ; c'est ce qu'on appelle le *boisage*.

La partie à gauche de la figure 6 et la partie à droite de la figure 7 représentent un *puits boisé* et une *benne* d'extraction qui remonte à l'ouverture du *puits*.

La figure 10 représente le détail d'un système de *bennes* d'extraction.

2° L'extraction de la houille se fait aussi en creusant horizontalement. Cette exploitation se fait au moyen de percements que l'on ouvre à diverses profondeurs dans les *puits*. Ces percements, qui se prolongent successivement, s'appellent *galeries*. La figure 5 représente la coupe d'une galerie boisée, la figure 1 l'entrée de cette galerie.

Parfois les terres dans lesquelles se fait l'exploitation ont assez de mobilité, surtout quand les galeries ont pris de grandes dimensions en hauteur et en largeur, pour qu'il ne suffise plus d'employer le *boisage* pour soutenir les terres. On recourt alors au *muraillement*, qui se fait en briques ou en pierres taillées, ainsi qu'on le voit à la figure 2.

L'exploitation des galeries s'opère de deux manières : par *éboulement*, comme on le voit à la figure 3, ou par *gradins*, comme le représentent les figures 6 et 7. — La figure 6 représente spécialement l'extraction par *gradins* superposés les uns au-dessus, les autres au-dessous d'une galerie.

Un des plus grands dangers pour les ouvriers qui travaillent aux mines, c'est la raréfaction de l'air. On y remédie efficacement en prenant d'ailleurs d'immenses précautions, pour prévenir l'inflammation des gaz, au moyen d'un système de ventilation qui s'opère comme on le voit figure 8. L'appareil que représente cette figure s'appelle *foyer d'Anzin*. Son effet est de déterminer l'ascension au dehors de l'air vicié qui est à l'intérieur, et d'obliger ainsi l'air pur extérieur à entrer dans la mine par un autre orifice et un autre *puits*.

La figure 9 représente les divers outils employés par les mineurs, savoir : le *fleuret* (*f*), tige en fer terminée en biseau, et rarement par deux tranchants croisés comme en

a, b, sur laquelle on frappe à coups de masse pour forer les trous de mine; l'épinglette (*c*), que l'on pique dans la cartouche et autour de laquelle on chasse la bourre avec le *bourroir* (*d, e*), qui est évidé de manière à pouvoir tourner autour de l'épinglette. On retire

ensuite l'épinglette et l'on met dans le vide qu'elle laisse de la poudre, à laquelle on communique le feu à l'aide d'une mèche souffrée. La *curette* (*g*) sert à nettoyer le trou de mine à mesure qu'il s'approfondit.

DE L'UNITÉ DE LA RACE HUMAINE.

Une question de la plus grande importance, qui touche à la science et à la religion, vient d'être agitée de nouveau devant l'Académie : c'est celle de l'unité de la famille humaine. L'homme provient-il d'une même souche? Est-il, comme l'enseigne la Genèse, l'enfant d'un homme primitif, placé sur la terre pour la couvrir du flot pressé des générations? ou bien provient-il d'une foule de centres dispersés çà et là à la surface du globe, l'un ayant fourni le type caucasien, le second le type mongol, un troisième le type nègre, et ainsi des autres? Enfin le nègre ne serait-il qu'un singe perfectionné? La première hypothèse est la seule qui soit d'accord avec la vérité, avec la tradition et l'enseignement religieux, avec la philosophie spiritualiste. Un voyageur, M. de Froberville, vient de prouver, mieux peut-être qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, qu'elle est d'accord avec la science.

Mais la philosophie matérialiste a eu un si long règne, que la seconde hypothèse a réuni beaucoup de partisans. Il y a deux mille ans, on faisait déjà descendre l'homme jusqu'au singe; ce n'était que par une légère nuance que le nègre était séparé du quadrupède, d'après les partisans de ces idées.

Galien, l'illustre commentateur d'Hippocrate, était indigné d'une assimilation aussi humiliante; fier de son génie, il ne pouvait croire que les facultés de son esprit élevé eussent une parenté quelconque avec les instincts d'une race animale. L'impulsion était donnée; et les siècles devaient se succéder en fournissant une lignée non interrompue

de naturalistes et de philosophes, si peu jaloux de cette nature supérieure à laquelle ils appartenaient. Au nombre de ces philosophes ou de ces naturalistes les plus près de nous qui se sont si grossièrement fourvoyés dans le paradoxe, il faut compter lord Kaimes, Monbaddo, le médecin Moscati, Lamarek, etc. Ils ont eu le ridicule honneur d'avoir fait descendre le nègre jusqu'au chimpanzé et à l'orang-outang, déplorant même, sous le rapport des forces physiques, l'infériorité du premier sur les seconds. L'école panthéiste, qui place dans tout ce qui vit sur le globe, homme ou brute, plante ou cristal, un peu de l'activité divine, accepte aussi ces idées, qu'elle accommode d'ailleurs à ses théories. De telles opinions ont quelque force encore et il est du devoir des savants de les combattre avec leurs meilleures armes; malgré le peu de crédit dont elles jouissent chez les bons esprits, M. de Froberville a engagé la lutte avec des faits; ce sont les seuls moyens d'action auxquels ne résistent ni l'erreur invétérée, ni même la mauvaise foi.

Ce savant a visité la partie orientale de l'Afrique. Il a vu dans les ports de la côte et dans les îles voisines du littoral une grande variété de types nègres qui ont été l'objet de ses observations. Il n'en a pas pris seulement le dessin, il les a moulés en plâtre pour que les caractères fussent exprimés avec une précision irréprochable. Il est arrivé en France muni de ces pièces de conviction. Elles donnent la preuve la plus complète de la vérité de ses idées et de la justesse des

LE TRÉSOR DE LA JEUNESSE.



Type égyptien (antique.)



Type de l'Apollon du Belvédère.



Type de Patagon.



Type chinois.



Type d'Arabe-Africain.



Type de Cafre

Voir pour l'explication au N° d'Octobre.
IRIS - LILLIAD - Université Lille 1

conséquences qu'il en tire. Tel est le jugement de l'Académie d'après le rapport remarquable de M. Serres, auquel avaient été adjoints MM. Flourens et Duperrey.

Il ya, en effet, peu de contrées du globe qui offrent pour l'étude de l'anthropologie plus d'intérêt que cette région orientale de l'Afrique choisie par M. de Froberville pour son exploration, et qui est située entre l'équateur et les environs de la haie de Delagoa. C'est dans une population presque entièrement composée d'Africains (celle de l'île Bourbon et de l'île Maurice) que ce voyageur a observé la race nègre. Les notions de l'ordre intellectuel éclairent singulièrement les notions de l'ordre physique; les ressemblances ou les différences dans la configuration se dessinent d'autant mieux qu'on a recours, pour en bien comprendre la signification, aux analogies présentées par les langues et aux renseignements donnés par l'histoire. Pour dégager la vérité des entraves de l'erreur, il faut se servir de plus d'un procédé. Aussi M. de Froberville a-t-il étudié la race nègre sous le rapport intellectuel comme sous le rapport physique.

Généralement, dans ces sortes de travaux, on étudie les différences; on cherche à diviser, à subdiviser, à tracer entre les races des lignes plus ou moins profondes de démarcation. C'est très-bien assurément, mais voici à quels résultats conduit l'exagération de cette méthode. En ne s'attachant qu'aux différences, on finit par fermer les yeux aux analogies: on ne voit pas précisément ce qu'il faut voir, c'est-à-dire les ressemblances. C'est par elles, en effet, que l'unité de la race humaine se prouve en montrant combien la permanence des principaux caractères l'emporte sur les différences dont on se sert comme d'un argument sans réplique pour abaisser l'homme jusqu'à l'humiliant niveau de l'animalité. La voie des analogies a été particulièrement suivie par M. de Froberville dans les distinctions qu'il a faites, entre les ostro-nègres (nom qu'il donne à la population comprise entre l'équateur et la haie de Delagoa) et les habitants des pays voisins.

Dans ces variétés, qui font l'objet de

ces intéressantes recherches, l'auteur prend les analogies ou les différences dans l'état de saillie de la face, relativement au front qui recule à mesure que la face proémine. Il trouve assurément, par les comparaisons qu'il fait, des différences marquées entre la race nègre proprement dite et la race sémitique. Mais il trouve aussi des types répandus dans la race ostro-nègre, où les caractères sémitiques sont extrêmement prononcés. C'est à tel point, que le visage présente la structure anatomique et même la physionomie du blanc; il n'y a que la coloration qui donne la différence. M. de Froberville a moulé des types qui permettent de conclure, d'une manière encore plus absolue, en faveur de l'unité de la race humaine. Les différences, quelque grandes qu'elles soient, sont ramenées, par des nuances insensibles, au type supérieur. En ne perdant pas de vue le type sémitique, on le suit en quelque sorte, on l'aperçoit dans tous les changements qu'il subit, soit qu'il s'altère dans les types les plus inférieurs de la race nègre, soit qu'il se modifie par une progression en sens inverse. L'ethnologie et l'histoire corroborent la démonstration fournie par l'anthropologie.

Que conclure de ces faits, de ces observations dont nous regrettons de ne pas donner tous les détails? Que la réhabilitation physique de la race nègre est le résultat le plus saillant qui ressort du rapprochement et de la comparaison des types moulés par M. de Froberville. C'est ainsi que s'exprime M. Serres dans son remarquable rapport. Le travail du savant académicien est terminé par la justification complète du but que s'était proposé l'auteur du mémoire; à savoir: que plus on étudie, sous le point de vue d'ensemble, les races *congo-guinéenne*, *cafro-béchuane* et *ostro-nègre*, plus l'unité d'origine de l'homme se dégage et se constitue scientifiquement.

La question des différences des races humaines entre elles devient donc de plus en plus, du simple point de vue de la science, une question tout autre que ce qu'elle était autrefois. Il ne s'agit maintenant que de savoir en quoi consistent les influences qui ont

divisé la race humaine en de si nombreuses variétés. Il faudra sans doute s'adresser, pour la solution de ce problème complexe, aux institutions, aux événements du domaine de l'histoire, et à cet état primitif du globe qui ne pouvait ressembler à ce qu'il est devenu après tant de milliers d'années. Mais ce qu'il faut interroger aussi, car on y trouvera une partie de la réponse, ce sont les climats, et la manière dont ils modifient les conditions physiologiques des habitants. A travers les modifications faibles, les changements à peine apparents qu'on parviendra

à reconnaître, on pourra s'expliquer sans doute les profondes différences dont l'humanité porte l'inaltérable cachet. La climatologie est, d'ailleurs, une des parties de la science qui entrent hardiment dans la voie du progrès. Il se publie chaque année un *Annuaire météorologique de la France*, depuis 1849, qui donne une idée exacte de tout ce qui se fait dans notre pays, comme à l'étranger, dans un ordre de faits d'une importance si majeure. L'Académie reçoit de plus en plus de son côté des documents climatologiques très-précieux.

L'ENFANT PERDU DANS LES BOIS.

ÉMILE. — Ma petite mère, vois comme il fait beau aujourd'hui ; tu serais bien gentille si tu voulais venir te promener avec moi.

LA MÈRE. — Cela me ferait grand plaisir mon ami ; mais je ne puis sortir maintenant, car je suis très-occupée. Demain, s'il fait toujours sec, nous ferons une belle promenade.

ÉMILE. — Demain, c'est bien loin !

Mais Emile ne tourmentait jamais sa petite mère, et il descendit au jardin. Ce jour-là, il lui semblait tout petit, et il s'ennuya bientôt d'y jouer.

Il vit un joli papillon qui s'était posé sur une rose, et il s'approcha bien doucement, croyant qu'il pourrait l'attraper ; mais le papillon ouvrit ses ailes, et, un instant après, il se balançait sur une fleur de seringia. Emile le poursuivit de fleur en fleur, jusqu'à ce qu'enfin, s'élevant dans l'air, il s'envola par-dessus le mur du jardin. Je vous assure qu'Emile aurait bien voulu avoir des ailes, afin de s'envoler aussi. Tout à coup il s'aperçut qu'une porte du jardin qui donnait sur un joli chemin vert était restée ouverte. Emile savait bien qu'il ne devait pas sortir seul ; mais il se dit : « Je n'irai pas loin ; je reviendrai tout de suite. »

Le chemin conduisait dans un bois, où

Emile entra tout en se disant : « Je veux seulement voir s'il n'y a pas de fraises sous ces arbres là-bas ! »

Oui, il trouva des fraises ; mais il n'y en avait pas beaucoup, et mon petit étourdi allait toujours un peu plus loin, un peu plus loin, dans l'espoir d'en trouver davantage.

Que ce bois était joli ! Les arbres étaient si épais, qu'on voyait à peine le ciel, et le gazon était couvert de jolies fleurs.

Il rencontra mille choses curieuses et nouvelles pour lui ; des papillons bien plus beaux que celui qu'il avait chassé dans le jardin ;

Des petits lézards verts qui couraient dans l'herbe et qu'il essaya en vain d'attraper.

Tout en marchant et courant, il fit un houquet qu'il pouvait à peine tenir dans ses deux mains, et joyeux comme les petits oiseaux, il chantait à haute voix :

Tant qu'on le pourra, larirette,
On s'amusera, larira !

Mais personne ne l'entendait ; il était tout à fait seul dans le bois.

Enfin il arriva près d'un joli ruisseau, et, fatigué de sa longue course, il se coucha sur

la mousse, au pied d'un arbre, en se disant qu'aussitôt qu'il se serait reposé il retournerait à la maison ; mais il faisait si frais et si tranquille, qu'au bout d'un instant Emile s'endormit.

Lorsqu'il se réveillera, il ne se rappela pas d'abord où il était, et il eut peur.

Puis il sentit qu'il avait très-faim, et il se mit à courir pour arriver plus vite chez sa mère. Mais, ô douleur ! il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé de chemin. Il retourna sur ses pas, mais il chercha vainement le sentier par où il était venu, et il vit, à son grand effroi, que le soleil ne brillait plus et que la nuit allait venir.

Pauvre Emile ! il se mit à pleurer, à crier, et à appeler de toutes ses forces sa petite mère, qui, hélas ! ne l'entendait pas.

« Ah ! dit-il, que vais-je devenir ? Peut-être un loup viendra m'attaquer pendant la nuit, ou quelque méchant homme me trouvera et m'emmènera. » Ou bien : « Je mourrai de faim ! ah ! je ne reverrai plus ma douce maman ! »

Enfin une pensée lui vint : il se mit à genoux, et récita la petite prière que sa mère lui avait apprise. Alors il se sentit plus tranquille, car il pensait que le bon Dieu aurait soin de lui.

Tout à coup il entendit l'aboiement d'un chien, et il aperçut un garçon un peu plus grand que lui qui portait un fagot sur le dos. Emile courut vers lui :

« Oh ! lui dit-il, êtes-vous perdu comme moi ? Si vous savez le chemin pour sortir de ce bois, montrez-le-moi, je vous prie.

— Je crois bien, que je le sais, répondit le petit paysan : tous les jours je viens seul dans le bois, et je ne m'y perds jamais. Et je crois que je vous connais aussi. N'est-ce pas

vous qui demeurez dans la jolie maison blanche qui a un beau jardin ?

— Oh ! oui, et vous êtes le petit Jacques qui venez quelquefois nous apporter des œufs et de la crème. Que je suis heureux de vous avoir rencontré ! Conduisez-moi vite à la maison.

— Je le veux bien ; mais il faut d'abord porter ce fagot chez nous ; ce n'est pas loin.

Les deux enfants arrivèrent bientôt à la chaumière où demeurait la mère de Jacques. La bonne femme était en train de préparer le souper, et elle pria Emile de se mettre à table.

« Quand vous aurez mangé quelque chose, dit-elle, vous serez plus fort ; car il y a assez loin d'ici à la maison de votre mère. Mon mari vous conduira ; car Jacques n'est pas assez grand pour sortir la nuit tout seul.

— Vous êtes bien bons tous, répondit Emile : et moi je voudrais bien être aussi adroit que Jacques, et savoir, comme lui, trouver mon chemin dans le bois ! »

Emile avait si faim que la soupe aux légumes et le gros pain bis lui semblèrent délicieux. Après le souper, il embrassa la bonne paysanne, et, après avoir prié Jacques de venir le voir, il donna la main au père de son nouvel ami, et ils partirent.

Oh ! combien Emile fut heureux de revoir sa petite mère ! Elle le gronda doucement de son imprudence, car elle avait été très-inquiète ; mais elle lui donna tant de baisers, qu'il était sûr qu'elle lui pardonnait, et elle remercia, avec les yeux pleins de larmes, le bon paysan qui lui ramenait son fils chéri.

Emile, cependant, ne se pardonnait pas d'avoir fait tant de chagrin à sa mère, et il se promit bien de ne plus recommencer.

MADAME ISABELLE MEUNIER.

TRENTE-SIX VÉRITÉS.

Stéphen demeure en Normandie, au bord de la mer. Il va tous les jours, pendant quelques heures, à la pêche ou à la promenade dans un canot avec son matelot Onésime. Quand le vent est bon, Stéphen tient la barre du gouvernail et l'écoute de la voile et dirige la marche du canot. Onésime fume à l'avant, et quelquefois raconte à son maître les pêches lointaines et périlleuses de la morue et de la baleine. — Mais, au bout de quelques mois, Onésime avait raconté toutes ses histoires. Un jour que le patron et le matelot avaient tiré leurs filets chargés de poisson, Onésime dit en revenant :

« Je ne m'attendais pas à un seul poisson. C'est aujourd'hui vendredi et le 13 du mois.

STÉPHEN. — Croyez-vous sérieusement que les poissons ne mordent pas aux hameçons ou passent à côté des filets le vendredi de chaque semaine et le 13 de chaque mois ?

ONÉSIME. — Tout le monde sait, monsieur, que le vendredi et le 13 du mois sont des jours pendant lesquels il ne faut rien attendre d'heureux.

STÉPHEN. — Ainsi vous ne voudriez pas laisser juger un vendredi le procès que vous avez avec votre cousin ?

ONÉSIME. — Non, monsieur, ni un vendredi, ni un 13.

STÉPHEN. — Vous pensez donc que ce jour n'est malheureux que pour vous ?

ONÉSIME. — Il est malheureux pour tout le monde, monsieur ; c'est connu.

STÉPHEN. — Vous ne pouvez cependant pas perdre votre procès tous les deux. — Si le vendredi est malheureux pour vous et vous fait perdre votre procès, votre cousin le gagnera, et ce sera pour lui un heureux jour. »

Stéphen fit parler Onésime et vit avec effroi et tristesse que ce pauvre homme, ainsi que tant de milliers d'autres, n'avait

presque rien appris de vrai et d'utile, mais qu'on ferait un gros livre avec toutes les idées fausses dont il s'était rempli la tête. Comme Onésime a naturellement du bon sens, Stéphen essaya de détruire dans son esprit les erreurs et les préjugés qui malheureusement se conservent par tradition dans les classes populaires et souvent même dans les classes qui ont reçu plus ou moins d'éducation. Pendant tout un été, il y consacra le temps de ses promenades en mer.

Voici le résumé de quelques-unes de leurs conversations :

DEMANDE. — Je sais maintenant que le vendredi et le 13 du mois sont des jours comme les autres ; mais il y a cependant des choses qui portent bonheur ou malheur : répandre du sel, mettre sa cuiller et sa fourchette en croix, allumer trois chandelles, tout cela passe pour des présages funestes.

RÉPONSE. — Ce sont des contes absurdes auxquels il ne faut faire aucune attention.

D. — Est-ce qu'on n'a pas remarqué que, si treize personnes se trouvent réunies à table, il en meurt une dans l'année ?

R. — Le nombre treize à table n'est malheureux que lorsqu'il n'y a à manger que pour douze.

D. — Un tison qui roule dans l'âtre n'annonce-t-il pas une visite ?

R. — Pas plus qu'un tintement d'oreille n'annonce qu'on parle de vous quelque part, en bien quand c'est l'oreille droite, en mal quand c'est l'oreille gauche qui tinte.

D. — Et les araignées ne portent-elles pas bonheur le soir et malheur le matin : — Araignée le soir, espoir ; le matin, chagrin ?

R. — Les araignées n'ont d'influence que sur le sort des mouches qu'elles prennent dans leurs toiles.

D. — Peut-on sans danger faire couper

ses cheveux pendant la décroissance de la lune ?

R. — Il faut faire couper ses cheveux quand ils sont trop longs.

D. — Faut-il s'inquiéter quand on a rêvé qu'on perdait une dent ou se réjouir de tout autre songe réputé heureux ?

R. — Les mauvais rêves sont le résultat d'un trouble porté au cerveau par le malaise de l'estomac. — Les songes sont finis quand vous êtes réveillé et n'ont aucune influence au delà du sommeil.

D. — Les bagues de Saint-Hubert que vendent les colporteurs préservent-elles ou guérissent-elles de la rage ?

R. — Pour se préserver de la rage, quand on a été mordu par un chien suspect, il faut aussi vite que possible appliquer sur la blessure, après l'avoir lavée, un fer rougi à blanc, ou verser sur la plaie de l'alcali volatil, et ensuite prendre les conseils d'un médecin.

D. — Faut-il sonner les cloches pendant l'orage ?

R. — Non. Presque tous les savants disent que le mouvement des cloches attire la foudre, mais il est au moins certain qu'elle frappe de préférence les endroits élevés, tels que les clochers, et le moindre mal qu'il pourrait arriver serait d'exposer le sonneur. Il faut également éviter de se réfugier sous un arbre et de courir.

D. — Les coqs pondent-ils des œufs d'où naissent des serpents ?

R. — Les coqs ne pondent pas, et il ne sort de tout œuf comme de toute graine qu'un animal ou une plante semblable à l'animal qui l'a pondu, ou à la plante qui l'a portée. On prend pour des œufs de coqs certains petits œufs stériles, de forme bizarre, que pondent quelquefois les jeunes poules.

D. — Le dard de tous les serpents est-il dangereux ?

R. — Les serpents n'ont pas de dard. — Il n'y a en France, parmi les reptiles, que la vipère qui soit dangereuse, mais elle l'est extrêmement ; elle n'a pas plus de dard que les autres : en mordant, elle fait sortir de deux dents creuses un venin renfermé dans des poches qu'elle porte aux gencives.

— Quand on a été mordu par une vipère, il faut 1^o presser la blessure ; 2^o mettre dessus quelques gouttes d'alcali volatil ; 3^o aller consulter un médecin.

D. — Les lézards, les crapauds, sont-ils venimeux ?

R. — Le crapaud seul jette quelquefois une sorte de bave qui peut causer à la peau qu'elle touche des rougeurs ou des boutons qui passent d'eux-mêmes.

D. — Peut-on, au moyen d'une baguette de coudrier, découvrir les sources ou les trésors cachés ?

R. — Pour les sources, l'expérience, l'analogie peuvent faire présumer leur direction, la baguette de coudrier ne sert qu'à donner un air de merveilleux à certaines connaissances naturelles. Pour les trésors, si cette faculté était réelle, ceux qui prétendent les découvrir auraient commencé par s'enrichir et ne mettraient pas eux et leur prétendue science à la disposition du public pour quelques pièces de monnaie.

D. — Quel mal y a-t-il à jurer ?

R. — Il n'y en a guère pour les autres, mais il y en a pour vous ; il n'y a pas assez de plaisir à proférer des paroles dénudées de sens, comme sont les jurons, pour qu'on s'expose à faire penser aux gens qui vous entendent que vous êtes un homme grossier et mal élevé.

D. — Pourquoi exige-t-on que les enfants ne se servent que de la main droite ?

R. — Par une sotte habitude ; la main gauche devient ainsi plus faible et plus maladroite. C'est se créer péniblement une infirmité ; l'habitude nous empêche de voir que c'est aussi fou qu'il le serait de ne vouloir marcher que sur une jambe ou bien de se couvrir un œil ou se boucher une oreille.

D. — Est-il vrai que les anguilles naissent de l'écume de l'eau, et les insectes de la corruption des animaux et des plantes ?

R. — La corruption n'engendre rien. — Rien ne vient de rien. Les animaux comme les plantes proviennent d'animaux ou de plantes semblables à eux.

D. — Est-il vrai que, lorsqu'on trouve un noyé, on doit lui laisser les jambes dans l'eau et ne pas lui donner de soins jusqu'à l'arrivée

du maire ou du commissaire de police ? — Doit-on aussi attendre l'arrivée d'un fonctionnaire public pour couper la corde d'un pendu ?

R. — Il n'existe aucune loi aussi sotte et aussi inhumaine. Si on a le bonheur de relâcher un homme de l'eau ou d'arriver à temps pour détacher un pendu, il faut s'empres- ser de leur donner tous les secours pos- sibles.

D. — Doit-on pendre un noyé par les pieds pour lui faire rendre l'eau qu'il a bue ?

R. — Non pas ! c'est le moyen d'étouffer un homme en bonne santé, à plus forte rai- son un homme déjà malade ; un noyé, le plus souvent, n'a pas trois verres d'eau dans l'es- tomac. — Il faut desserrer ses vêtements, — le coucher sur le dos la tête un peu élevée et inclinée sur le côté, lui frotter la poitrine, le ventre et les jambes avec de la laine et ap- peler le médecin.

D. — Comment voulez-vous que je n'envie pas le sort des gens qui ont toutes les joies dont je suis privé ?

R. — On compare le plus souvent l'en- vers de sa vie à soi avec l'endroit de la vie des autres.

S'il vous manque une chose, Onésime, vous dites : « C'est là le bonheur, » et vous portez envie à celui qui la possède, — mais peut-être ne possède-t-il que cette seule chose, peut-être fait-il semblant de la pos- séder.

Il y a deux manières d'être riche : élever son revenu au niveau de ses désirs ; abaisser ses désirs au niveau de son revenu.

Vous n'avez pas de chevaux... aimez votre chien.

Merci, mon Dieu, de tout ce que vous avez créé de richesse pour le pauvre, — merci du ciel et du soleil, — merci des eaux fraî- ches et murmurantes et de l'ombre touffue des chênes, — merci des bluets des champs et de la giroflée des murailles et de l'aubé- pine des haies, — merci des chants de la fauvette et des hymnes du rossignol, — merci de l'amour pour la famille et pour les amis, — merci de toutes les belles et douces cho- ses que votre magnifique bonté a faites com- munes.

La plupart des choses dont s'enorgueil- lissent les riches sont des imitations im- parfaites de ce que la nature vous donne pour rien. — Cette colonne de marbre avec un chapiteau corinthien coûte plus d'argent que vous n'en gagnerez dans toute votre vie. — On loue l'artiste d'avoir assez bien imité les feuilles de l'acanthé qui pousse et qui fleurit dans votre jardin, et le tronc des hêtres qui sont devant votre porte.

Vos hêtres ont tous les ans un nouveau et frais feuillage et ils servent d'asile aux oi- seaux qui y chantent de si douces chansons, que le plus grand éloge que l'on fasse d'un chanteur ou d'une cantatrice, auxquels on donne cent mille francs par an, c'est de les comparer au rossignol ou à la fauvette.

Ce vieux saule, cette mare où nagent les canards, reproduits très-imparfaitement sur une toile plate, par un peintre célèbre, se vendraient 20,000 francs. — Le luxe des riches est d'avoir le portrait des plaisirs gra- tuits de tout le monde. — Les riches ont les œuvres des hommes, tout le monde a les œuvres de Dieu.

ALPHONSE KARR.

PENSÉES SUR L'ÉDUCATION.

« Les penseurs n'ont presque pas regardé
» les très-petits enfants ; les instituteurs par
» état ne les ont point encore sous leur garde,
» et, quand ils se mettent à l'ouvrage, ils en-
» visagent l'élève futur comme la matière
» brute destinée à recevoir sa valeur de leurs
» mains. C'est comme un ignorant à instruire
» qu'ils le considèrent, et ils ne songent pas

» que, pour en venir au point où il est susceptible d'instruction raisonnée, l'enfant a dû être doué d'une toute autre manière que ne le sont les hommes faits. »

MADAME NECKER DE SAUSSURE.

(*L'Education progressive*, préface, p. 5.)

« Quand vient le temps d'accoutumer peu à peu l'enfant à donner une attention suivie au même objet, ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le désir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point et n'aïlle pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, et, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui. »

J. J. ROUSSEAU.

(*Emile*, livre III.)

« Quand je pourroy me faire craindre, j'aimerois encores mieulx me faire aymer : il y a tant de sortes de défauts en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mépris, que le meilleur acquêt qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens ; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. »

MONTAIGNE.

« Vous, messieurs, vous vous êtes proposé une tâche grande et difficile ; vous vous êtes saisis de l'enfant déjà corrompu, qui est arrivé de plein saut au vice, et du vice au crime ; chez qui tout est à refaire, l'esprit et la conscience ; dont l'âme égarée, dépravée, grandirait de vice en vice, de crime en crime peut-être, si vous n'interveniez pour le sauver lui-même et pour sauver la société de cette dépravation prématurée. »

« Cette tâche, vous l'avez entreprise, et vous avez fait quelque chose de mieux que de l'entreprendre, vous y avez réussi. Vous avez prouvé que le bien est inhérent à l'âme de l'homme ; que les germes salutaires qui ont été déposés en lui par la main de Dieu peuvent toujours être retrouvés par la main de l'homme qui se dévoue à les chercher et à les féconder ; qu'il n'y a pas de barrière

» infranchissable pour remonter du crime à la vertu ; que les créatures déchues, dont les égarements attristent les regards et épouvantent la société, sont nos semblables encore, que nous pouvons y retrouver l'homme que Dieu a fait, celui qui est capable de l'aimer et de le servir. »

SALVANDY.

(*Discours du ministre de l'instruction publique à propos de la colonie de Mettray*, 1846.)

« Le système d'éducation de ma mère n'était point un art, c'était un amour. Voilà pourquoi il était infailible. »

LAMARTINE.

(*Confidence*, note VIII.)

« Non-seulement il est honteux pour un homme bien né de ne pas savoir comment on apprête les choses dont il se sert chaque jour, mais un ignorant en sait souvent plus que lui à cet égard. En effet, combien peu de personnes dans la société savent comment on fabrique le pain, le beurre, le vin, le cuir, les vêtements, les vitres, et une multitude d'objets ! »

FRANCOEUR.

(*Introduction à la technologie*.)

« Les générations nouvelles ressemblent aux rosées et aux pluies du ciel, qui rafraichissent les eaux des fleuves, ralenties dans leur cours et prêtes à se corrompre : changez les sources d'un fleuve, vous le changez dans tout son cours ; changez l'éducation d'un peuple, vous changez son caractère et ses mœurs. »

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(*Etudes de la nature*.)

« La sagesse française a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit guères de tenue. A la vérité, nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France ; mais ordinairement, ils trompent l'espérance qu'on en a conceue ; et hommes faitcs, on n'y veoid aucune excellence : l'ay ouy tenir a gens d'entendement que ces colleges où on les envoie, de quoy ils ont foison, les abrutissent ainsin. »

MONTAIGNE.

CALENDRIER ÉPHEMÉRIQUE.

SEPTEMBRE.

1^{er}. *Dimanche*. S. Leu et S. Gilles. — Louis XIV, le grand roi, meurt après avoir laissé par son testament une grande part d'autorité au duc du Maine, et nommé le duc d'Orléans chef d'un conseil de régence, le 1^{er} septembre 1715.

2. *Lundi*. S. Lazare. — Le lendemain, 2 septembre 1715, le Parlement casse le testament de Louis XIV, et nomme le duc d'Orléans régent de France, sur les conclusions de Joly de Fleury, avocat général.

3. *Mardi*. S. Grégoire, pape. — Massacre des prisonniers dans les diverses prisons de Paris, par une troupe de forcenés qu'on appela de là les *septembriseurs*, les 2 et 3 septembre 1792.

4. *Mercredi*. Sainte Rosalie. — Prise de Jérusalem sous Titus, le 4 septembre de l'an 70.

5. *Jedi*. S. Eudoxe. — Etablissement de la conscription militaire en France, 5 septembre 1798.

6. *Vendredi*. S. Onésippe. — Fouquet, le surintendant, qui reçut à Vaux le roi Louis XIV, et dont le luxe surpassait même celui du monarque, est mis à la Bastille par suite des hautes jalousies qu'avaient éveillées ses richesses plus que royales, le 6 septembre 1661.

7. *Samedi*. S. Cloud. — La bataille de la Moskowa fut livrée le 7 septembre 1812.

8. *Dimanche*. NATIVITÉ DE N.-D. — Prise de Varsovie par les Russes, 8 septembre 1831.

9. *Lundi*. S. Hyacinthe. — Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, était fils du duc de Normandie, Robert le Diable, et de la fille d'un tanneur de Falaise. Il eut d'abord à combattre les collatéraux légitimes de son père pour assurer son héritage de la Normandie; son activité le poussa ensuite vers l'Angleterre. En quatre ans, depuis l'an 1066, date de la bataille d'Ilstings, qu'il livra

après avoir renvoyé ses vaisseaux afin de ne pouvoir reculer, jusqu'à l'année 1070, il conquiert tout le pays. Après avoir soumis les Saxons par les armes, sa politique parvint à détruire en eux tout esprit de nationalité. Son fils Robert Courte-Butte chercha vainement à lui soustraire la Normandie. Une querelle échauffée entre Guillaume et Philippe 1^{er}, roi de France, le Conquérant s'avança avec ses troupes vers Paris, ravageant tout sur sa route; mais il fut renversé de son cheval en franchissant les ruines fumantes de la ville de Mantes, et il mourut abandonné de ses fils et de ses seigneurs. Il ne dut la sépulture qu'à la charité de quelques moines qui lui achetèrent et lui creusèrent une fosse.

10. *Mardi*. S. Nicolas T. — Jean Sans Peur, duc de Bourgogne, est assassiné sur le pont de Montereau par les partisans du duc d'Orléans avec lequel il allait avoir une entrevue, 10 septembre 1419.

11. *Mercredi*. Sainte Iphigénie. — Les premières ordonnances sanitaires sont rendues sous le règne de Charles le Simple, et elles sont mises à exécution aussitôt, le 11 septembre 899.

12. *Jedi*. S. Raphaël. — Le jeune Bonaparte est nommé lieutenant en second, le 12 septembre 1783; il avait seize ans.

13. *Vendredi*. S. Aimé. — Olivier Cromwell, qui, après la mort de Charles 1^{er}, décapité sur l'échafaud, avait gouverné l'Angleterre sous le titre de protecteur, meurt le 13 septembre 1658.

14. *Samedi*. Exaltation de la sainte Croix. — Entrée de l'armée française à Moscou, et incendie de cette ville, le 14 septembre 1812.

15. *Dimanche*. S. Valérien. — Prise de Berg-op-Zoom par les troupes de Louis XIV, le 15 septembre 1617.

16. *Lundi*. Sainte Euphémie. — Louis XVIII, roi de France, meurt à Paris, le 16 septembre 1824, et laisse le trône à Monsieur,

comte d'Artois, son frère, qui règne sous le nom de Charles X.

17. Mardi. S. Lambert. — C'est le 17 septembre 1556 que fut livrée la funeste bataille de Poitiers ou de Maupertuis, gagnée sur le roi Jean le Bon par le prince de Galles, dit le Prince-Noir, parce qu'il portait une armure noire. Le roi de France y fut fait prisonnier et conduit au prince de Galles qui lui rendit tous les honneurs dus à son courage, car il s'était battu comme un lion. Le roi fut bientôt transféré à Londres, où il fut reçu au milieu des réjouissances.

18. Mercredi. *Quatre-Temps*. — Le général Marceau est atteint d'une balle au cœur dans la forêt d'Hochsteinball, le 18 septembre 1796.

19. Jeudi. S. Janvier. — Les Juifs, qui déjà plusieurs fois avaient été proscrits, qui, sous Philippe le Hardi, avaient été contraints de porter une corne sur la tête, auxquels il était défendu de se baigner dans la Seine, les Juifs sont de nouveau bannis de France, par un édit du roi Charles VI, le 10 septembre 1594.

20. Vendredi. S. Eustache. — A ce cri : *Les Prussiens sont en France!* une grande quantité de volontaires se lèvent de toutes parts, et, se joignant aux troupes encore indisciplinées de la République, remportent la fameuse victoire de Valmy, le 20 septembre 1792.

21. Samedi. S. Matthieu. — Attila, roi des Huns, surnommé le *fléau de Dieu*, est vaincu dans les *champs Catalauniques* (plaine de Châlons), par les troupes de Mérovée, roi des Francs, le 21 septembre 451.

22. Dimanche. S. Maurice. — Le poète Virgile, auteur de l'*Énéide*, des *Bucoliques* et des *Georgiques* que vous traduisez, ou que

vous traduisez tous au collège, meurt à son retour d'Athènes. Il est inhumé au-dessus de la grotte de Pausilippe, le 22 septembre de l'an 19 avant Jésus-Christ.

23. Lundi. Sainte Thècle. — Pepin le Bref, roi de France, le premier de la race des Carlovingiens, meurt le 23 septembre 768. Il était fils de Charles Martel, le vainqueur des Sarrasins et père de Charlemagne, la plus grande figure de notre histoire.

24. Mardi. S. Andoche. — A pareil jour, l'an 1529, les Turcs assiégeaient la ville de Vienne, pour occuper les impériaux de ce côté, tandis que François I^{er}, avec lequel la Porte avait fait alliance, combattait les troupes impériales en Italie.

25. Mercredi. S. Firmin. — Louis XIV reçoit la soumission des Algériens le 25 septembre 1689.

26. Jeudi. Sainte Justine. — Le traité de la Sainte-Alliance est ratifié le 26 septembre 1815.

27. Vendredi. S. Côme et S. Damien. — L'empereur Napoléon et l'empereur de Russie Alexandre ont une entrevue à Erfurt le 27 septembre 1808.

28. Samedi. S. Cérac. — Massillon, célèbre prédicateur français, qui prêcha devant Louis XV le carême, lequel est resté sous le nom de *Petit Carême*, Massillon meurt le 28 septembre 1742.

29. Dimanche. S. Michel. — Dix mille Athéniens, commandés par Miltiade, fils de Cimon, et mille Platéens, délivrent la Grèce des Perses, au nombre de cent dix mille hommes, en gagnant la bataille de Marathon, le 29 septembre de l'an 490 avant Jésus-Christ.

30. Lundi. S. Jérôme. — Acceptation de la Constitution française et clôture de l'Assemblée constituante le 30 septembre 1791.



ANECDOTES, BEAUX TRAITS, SINGULARITES.

AMBITION PUNIE; MYSTIFICATION PRINCIÈRE.

Le frère de lord Macartney, rongé par une sourde ambition, affectait le dédain des grandeurs. Le roi d'Angleterre voulut juger par lui-même de cette rare abnégation. L'emploi d'ambassadeur du cabinet de Saint-James à l'Escurial était alors vacant. Le roi demande au lord s'il sait l'espagnol. — « Non, sire. — C'est fâcheux. — Qu'importe ! s'il a plu à Votre Majesté, je le saurai bientôt. » — C'est bien ; apprenez-le donc vite. » Le rouge de l'espérance monte au visage du noble Anglais, qui court chez lui, s'y enferme trois mois entiers, et en sort possédant sa langue, et se voyant déjà ambassadeur à

Madrid. Il se fait annoncer au roi, et commence une harangue en espagnol. « A merveille ! dit le roi en l'interrompant. Et puis que vous profitez si bien, je n'ai qu'à vous conseiller maintenant de lire *Don Quichotte* dans l'original ; car on dit que les traductions n'en valent rien. »

FLATTERIE BIZARRE.

Louis XIV, ayant permis au comte de Grammont, qui avait été disgracié, de revenir à la cour, lui montra un jour Versailles : — « Grammont, lui dit-il, reconnaissez-vous cet endroit ? Il y avait là un moulin. — Sire, répondit Grammont, *le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore !* »

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Notre grande surprise de ce numéro est divisée en deux parties ou planches :

- La première contient les éléments d'un AVEUGLE MÉCANIQUE ;
- La deuxième contient une série de quatre nouveaux modèles de dessin.

PREMIÈRE PLANCHE, OU AVEUGLE MÉCANIQUE.

Voici un nouveau jouet qui s'adresse, pour son exécution, aux adroits constructeurs de notre éléphant et de notre canard. — Les doigts qui ont habilement tiré parti de ces deux premiers joujoux sortiront encore à leur honneur de l'entreprise de celui-ci, qui n'offre pas d'immenses difficultés, mais demande de la netteté et de la précision, et pourra certainement passer pour un des morceaux les plus complets et les plus piquants du genre.

La figure 1 vous donne la première moitié de votre jeu. Vous la découpez exactement, en enlevant les parties blanches et ménageant avec soin les parties noires, qui doivent toutes rester. Vous pourrez même y percer à l'avance les trous que vous y voyez indiqués ; ils seront ainsi plus visibles et deviendront pour vous des points de repère très-utiles pour votre machine.

La figure 2 se compose, 1^o des pièces complémentaires du bonhomme et de son petit garçon ; 2^o des morceaux de carton, petits ou grands, nécessaires à la marche de votre musicien aveugle.

Les pièces complémentaires sont les parties noires de cette figure 2 ; les pièces ou fractions de pièces laissées en blanc en sont les parties mécaniques.

Découpez le tout après l'avoir minutieusement calqué (nous répétons toujours ce même conseil, parce qu'il vous donne le seul moyen de conserver votre planche originale), et après avoir percé les trous que vous voyez indiqués dans maints et maints endroits de ces divers morceaux, vous commencerez à les joindre par un fil noué des deux bouts, et que vous ne serrerez pas trop afin de laisser les mouvements bien libres.

C'est là que vous avez besoin de toute votre adresse. Des traînées de points vous font voir les trous qui coïncident et doivent être traversés par le même fil. Vous avez toutes ces attaches à faire avant de vous occuper d'autre chose, et en les faisant à prendre garde de superposer convenablement chaque extrémité.

Votre figure 3 n'est là, du reste, que pour vous montrer de quelle manière vous devez faire ces différentes superpositions. C'est l'envers de votre jouet tout exécuté. Avec ce modèle devant les yeux, il est impossible que vous n'arriviez par à très-bien exécuter votre violoniste.

Quand toutes les fractions de votre figure 2 seront exactement réunies par leurs nœuds de fil, et qu'elles ne formeront pour ainsi dire plus qu'un seul morceau, vous l'appliquerez sous votre figure 1, à laquelle vous aurez à l'unir au moyen des trous qui correspondent dans ces deux figures, — trous que vous distinguerez facilement puisque vous les avez percés dans votre figure 1, et qu'ils n'ont pas de lignes de points dans la figure 2.

Les deux bandes horizontales qui servent de terrain se rejoignent par deux attaches indiquées sur la figure 3 : — l'une au-dessous du pied non mobile du petit garçon ; — l'autre passant par les deux fentes pratiquées au-dessous de l'espèce de pièce qui s'élève de cette même bande. Vous ne serrerez pas trop fort non plus ces attaches, afin de laisser les deux bandes glisser facilement l'une sur l'autre.

Maintenant, comme vous aurez laissé la bande de votre figure 2 un peu plus longue que la largeur du cadre de la figure 1, en tirant doucement cette bande, vous donnerez à votre aveugle, qui sera alors terminé, une impulsion qui mettra en mouvement sa tête, son bras, sa jambe, ainsi que le bras et la jambe du petit garçon. — L'un joue du violon en battant la mesure ; l'autre demande l'aumône en faisant un pas en avant.

DEUXIÈME PLANCHE, OU MODÈLES DE DESSIN.

Cette planche est une suite des éléments de dessin que nous vous avons déjà donnés à plusieurs reprises.

Nous suivons, en vous les donnant, une marche progressive au point de vue de l'intérêt des sujets et aussi de la difficulté.

Vous avez aujourd'hui quatre charmants modèles de têtes d'animaux.

1^o Une tête de cheval ;

2^o Une tête de chien ;

3^o Une tête de chat ;

4^o Une tête de mouton.

Vous pouvez copier ces modèles soit à la mine de plomb, soit à la plume.

Nos explications ici se bornent à vous inviter à copier avec attention, et à vous souhaiter de faire aussi bien que le modèle.

ÉNIGME DE CIRCONSTANCE.

Je ne fais que paraître, et déjà vous m'aimez,
Ma raison pour venir n'a pas attendu l'âge ;

Le jour de ma naissance on m'a pris pour un sage, ...
Et sous mes bons conseils je vous ai tous formés.
— Je suis pour vous l'amî qui veut voir dans vos âmes
Les germes les plus doux se répandre et grandir,
Qui vous parle toujours sans jamais se roidir,
Et met, s'il doit blâmer, la douceur dans ses blâmes.
— Je cherche à varier mes tons et mon aspect ;
Tantôt je viens à vous comme un père qui cause,
Tantôt comme un savant qui veut votre respect,
Tantôt comme une fée avec son beau doigt rose, ...
Et jamais cependant mon maintien n'est suspect,
Quelque forme que j'aie en ma métamorphose.
— Puis, protégeant vos goûts, vos plaisir, vos repos,
Je ne fais point parler trop longtemps ma sagesse ;
Je sais qu'un long discours ennui, et je vous laisse
Rire après le travail et jouer à propos.
— Je vais même plus loin ; je me fais une étude
De vos amusements, de vos jeux favoris,
Et, vous donnant l'essor pour cent objets chéris,
De charmer vos loisirs vous fais prendre habitude.
— Aussi lorsque j'arrive il n'est point de répit ;
On me prend, on me tourne, et chacun m'examine ;
On me coupe les flancs pour juger de ma mine...
Si je restais intact je mourrais de dépit.
— Vous me cherchez, *enfants*?... Eh bien ! je vous *conseille*
D'ouvrir, pour deviner, les yeux plus que l'oreille.

F. DE V.....

EXPLICATION DES QUESTIONS DU SPHINX DU DERNIER NUMÉRO.

Questions géographiques, historiques et gastronomiques. — *Première question.* — Varennes, ou fut arrêté Louis XVI, département de la Meuse. Le nom de la ville voisine est Verdun, célèbre par la fabrication de ses dragées.

Deuxième question. — Amiens, chef-lieu du département de la Somme, capitale de l'ancienne province de Picardie, célèbre par ses pâtés de canards.

Questions mathématiques. — *Première question.* — La baignoire mettra 12 minutes à s'emplir.

Deuxième question. — La dame avait acheté 6 mètres à 6 fr. 58 c. le mètre.
Le mot de l'énigme historique est : DAVID.

NOTE. — Quant à l'énigme de circonstance que nous venons de vous donner ci-dessus, si vous en voulez connaître le mot, vous n'avez qu'à regarder non à la queue, mais à la tête de votre journal.



le Trésor de la Jeunesse.
I.F. COLIN - MAILLARD.

Novembre, 1850.

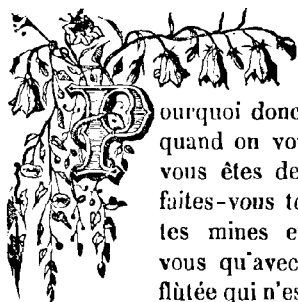


le Trésor de la Jeunesse.
LES QUATRE-COINS.

Novembre, 1850.

LES TABLETTES DE L'INCONNU.

CONSEILS AUX ENFANTS. — DIXIÈME FEUILLET.



XXXV

ourquoi donc, mademoiselle, quand on vous parle et que vous êtes devant le monde, faites-vous toujours des petites mines et ne répondez-vous qu'avec une petite voix flûtée qui n'est point la vôtre ?

Ne savez-vous pas, ma chère enfant, que si le naturel est la plus heureuse qualité d'une femme ou d'une jeune fille, il doit à plus forte raison, être l'apanage d'un enfant de votre âge ? Pensez-vous, par hasard, vous rendre intéressante par ces petites minauderies ? Détrompez-vous : vous ne parvenez qu'à vous rendre ridicule. Evitez ce travers, croyez-moi, et sachez bien qu'il n'est grâce, beauté, talent que ne puissent rendre insupportables ces manières grimaçantes et prétentieuses. Soyez ce que vous êtes ; restez une aimable enfant ; laissez, enfin, la prétention aux sots et les grimaces aux singes !

XXXVI

Voici encore une détestable habitude que je remarque en vous, mon petit ami : lorsqu'on vous fait une observation, qu'on vous donne un avis ou qu'on vous adresse un reproche, vous ne manquez jamais de tourner les épaules avec humeur. D'abord cela est fort malhonnête pour ceux qui veulent bien vous reprendre dans votre propre intérêt, et puis cela semble annoncer un vilain caractère et un amour-propre fort déplacé, je vous le dis. On croirait vraiment que vous êtes blessé des conseils qu'on vous donne, et vo-

tre mouvement d'épaules signifie, à ne s'y point tromper : — De quoi vous mêlez-vous, vous ? qui vous demande votre avis ? je n'en ai pas besoin et suis bien assez grand pour me conduire tout seul... *et cætera* ; enfin tant d'autres impertinences que certes vous ne diriez pas, mais que vous exprimez ainsi sans vous en douter, je veux le croire. Ne faites plus ce mouvement à l'avenir, mon petit monsieur, et quand on vous donnera des conseils ou qu'on vous fera des reproches, au lieu de tourner les épaules avec humeur, remerciez plutôt l'ami qui vous reprend, car c'est pour vous seul, c'est tout à fait dans votre intérêt qu'il se donne cette peine. C'est entendu, n'est-ce pas ? Là... n'en parlons plus.

XXXVII

Il est donc bien amusant, mes petits amis, de pousser des cris semblables et de faire un tapage pareil ? Ne sauriez-vous jouer sans cela ? Sans parler de l'ennui et du cassement de tête que vous procurez à ceux qui vous entendent, il y a à cette manie insupportable un danger réel pour vous. Pour crier de la sorte, il n'est pas possible que vous ne forciez pas votre voix. Si vous n'y prenez garde, elle se cassera tout à fait, et lorsque vous serez grands, vous vous trouverez enroués et serez bien étonnés d'éprouver de la difficulté à parler, vous qui criiez tant et si bien étant jeunes. Ne criez donc plus ainsi, ne poussez point de ces hurlements frénétiques, on peut s'amuser sans cela, croyez-le bien. Donc, plus de cris, et,

ce faisant, vous serez agréables aux autres et utiles à vous-mêmes.

XXXVIII

Et puisque j'en suis sur ce sujet, permettez-moi encore un conseil qui a un certain rapport avec le précédent et qui s'adresse à tous les enfants, jeunes filles ou jeunes garçons. Lorsque vous êtes dans le salon de vos parents, s'il y a du monde et qu'on vous permette de prendre part à la conversation,

n'élevez jamais la voix plus qu'il ne faut. Ap prenez qu'il est fort malséant de parler trop haut et que dans le monde, parmi les gens bien élevés, il y a un diapason pour la conversation, qu'il est inconvenant de dépasser. C'est en prenant dès l'enfance l'habitude de ces choses du monde que vous deviendrez un jour des jeunes gens distingués par vos manières et votre sentiment des convenances.

FIN DU DIXIÈME FEUILLET.

LE SERRURIER.

(POUR SERVIR D'EXPLICATION A LA PLANCHE.)

— Voyons, mon petit Robert, puisque tu aimes tant la ferraille, les marteaux, les vis et les tournevis, nous allons causer un peu de tout cela. Prends la planche du *Trésor de la Jeunesse*; regarde bien et écoute-moi.

ROBERT. Me voilà prêt, mon oncle. Je suis bien content, parce que, quand je serai grand, je veux devenir serrurier.

— Oh! tu te décides trop vite. Ce n'est pas à l'âge de cinq ans qu'on peut choisir déjà l'état qu'on devra prendre. Tu as envie de faire à peu près tout ce que tu vois faire, et cela n'est certainement pas un mal. D'ici à ce que tu sois grand, tu verras encore bien d'autres choses que tu ne connais pas et que tu voudras essayer aussi. Ne te presse donc pas tant; mais ne perds aucune occasion d'apprendre, et, quand tu sauras beaucoup de choses, tu pourras choisir. Aujourd'hui je n'ai pas l'intention de t'enseigner comment on devient bon serrurier; mais je vais t'expliquer seulement ce que je sais moi-même et ce que tu aurais été bien aise de savoir, l'autre jour, quand le serrurier est venu ouvrir, avec un crochet, l'armoire dont tu avais perdu la clef. Tu t'en souviens?

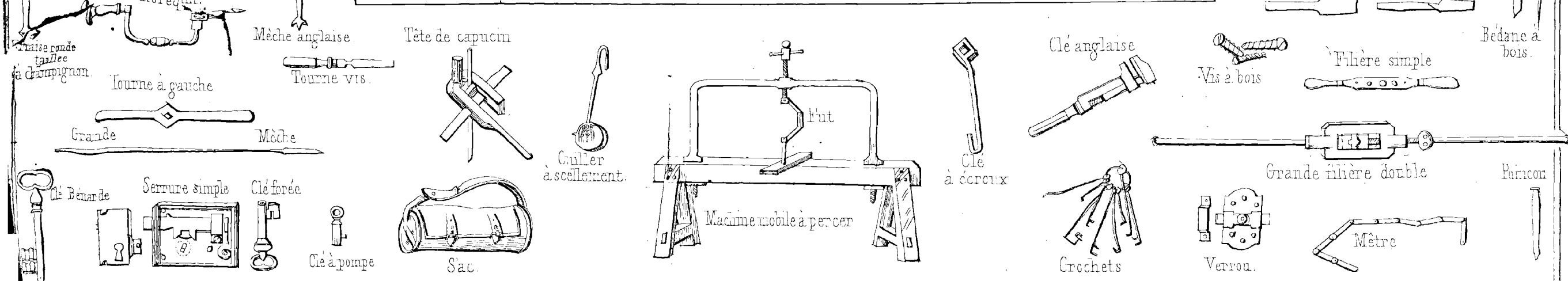
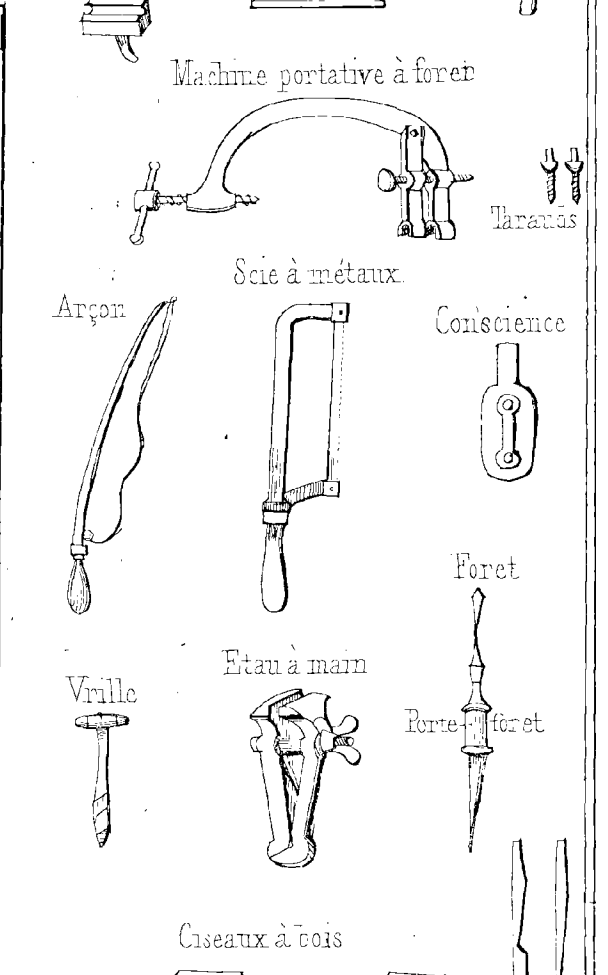
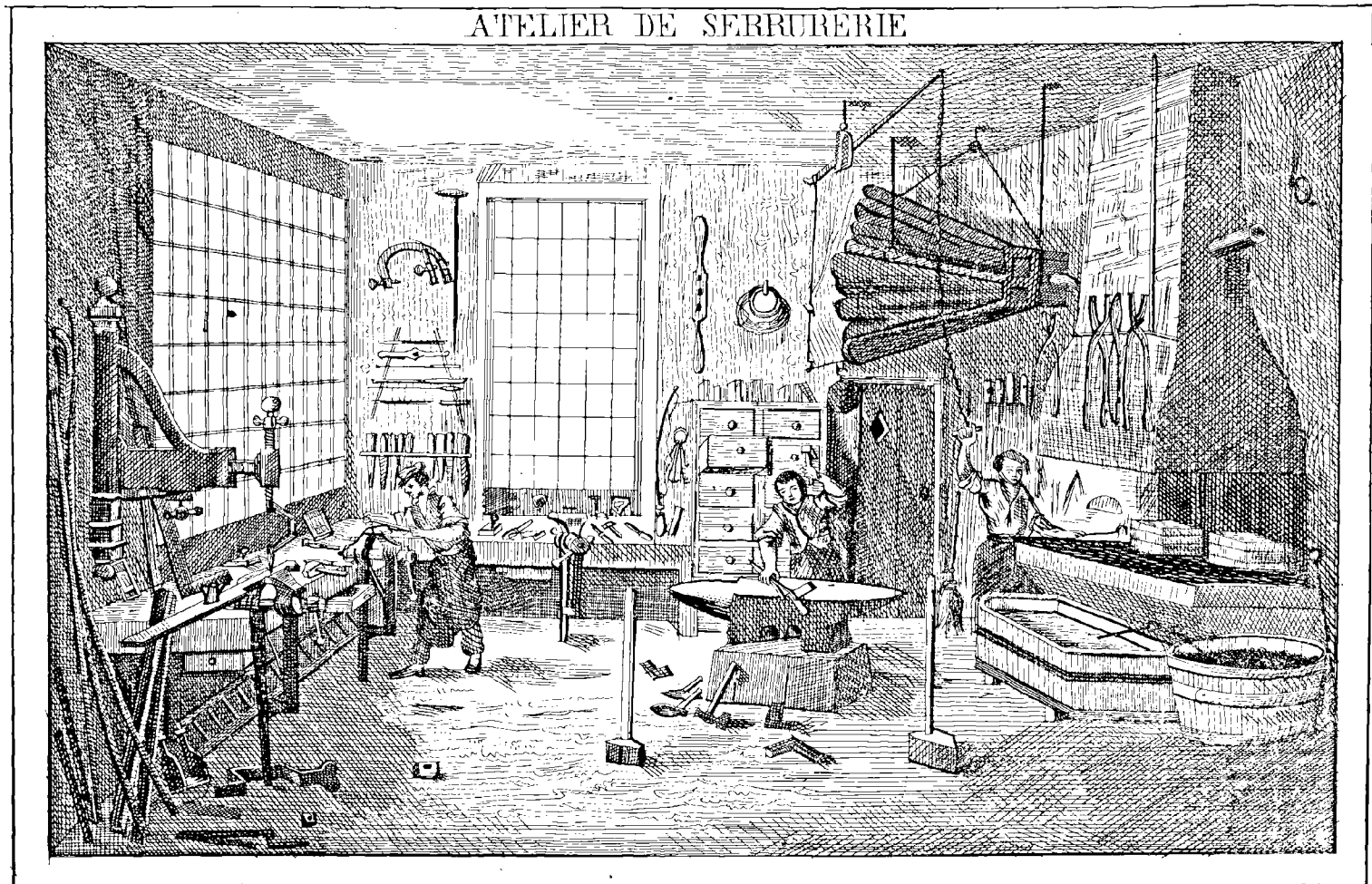
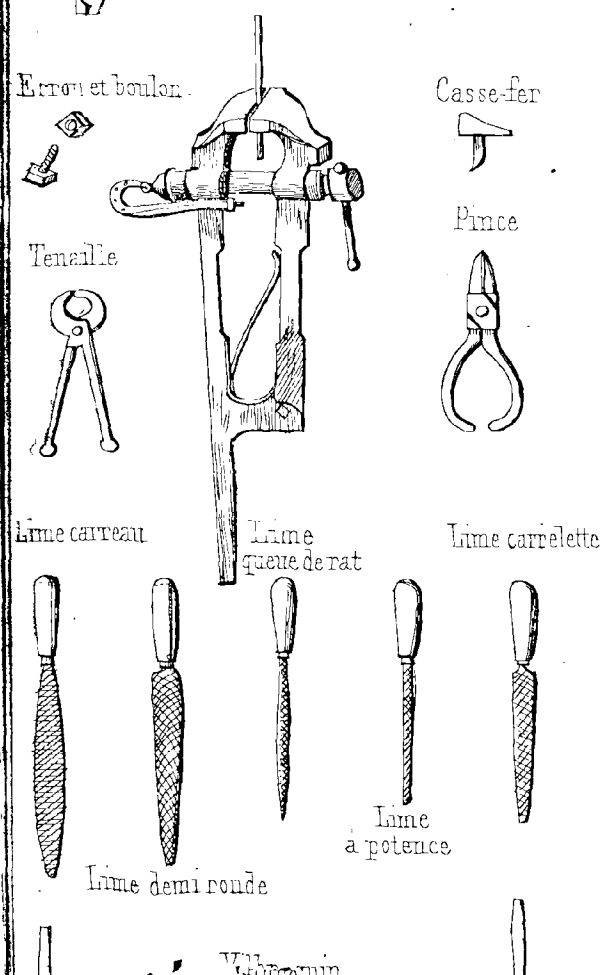
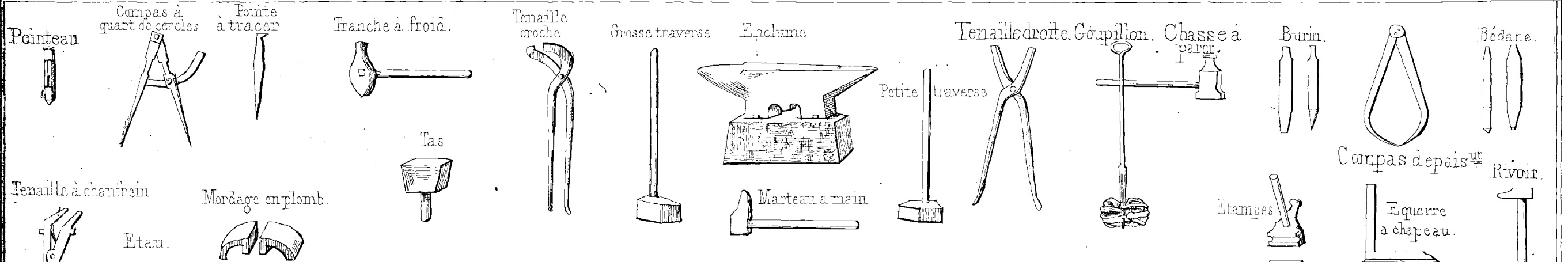
ROBERT. Oui, oui, je m'en souviens, et j'aurais été bien heureux si j'avais su l'ouvrir moi-même; car j'avais bien du chagrin d'avoir été si étourdi.

— Eh bien! mon enfant, quand tu seras à la campagne, si un jour on a perdu une clef et si on ne trouve pas tout de suite un ouvrier dans le voisinage, peut-être pourras-tu, si tu m'écoutes bien, ouvrir la serrure toi-même avec un fil de fer.

ROBERT. Oh! alors, j'écoute encore plus.

— D'abord, pour commencer par le commencement, il faut te dire que le serrurier s'appelle serrurier parce qu'il fait des serrures. Voilà qui est simple comme bonjour. Je crois bien aussi que le nom de serrure vient de ce qu'on peut, avec une serrure, serrer ses livres sous clef, serrer son argent, serrer ses jouets.

Eh bien! quand pour la première fois on a eu l'idée de serrer ce qu'on avait et de fermer sa porte, on a d'abord fait la chose très-simplement. D'abord pour enfermer son âne ou sa vache, on s'est peut-être servi d'une barre de bois, comme tu en as vu dans la basse-cour du paysan, à la ferme; puis on



a mis un verrou. Tu sais ce que c'est qu'un verrou ; en voilà un sur l'image, et je vais t'en montrer un à la porte de la cuisine. Mais le verrou ne s'ouvre que d'un côté de la porte, et de ce côté-là tout le monde peut l'ouvrir. Ce n'était pas suffisant ; alors on a fait un *loquet* ; c'est un verrou qui se lève au lieu de se pousser, et on s'est arrangé pour pouvoir le lever des deux côtés avec un crochet qui traverse la porte et qui est attaché à un bouton. Nous pouvons t'en montrer un dans la maison si cela te fait plaisir. Enfin on a pensé que le mieux serait de fermer et de pousser le verrou avec une clef, de manière que celui qui n'aurait pas la clef ne pourrait ni l'ouvrir ni le fermer. Eh bien ! le verrou avec une clef, c'est une *serrure*. Naturellement, pour faire la serrure que tu vois sur l'image, on enferme le verrou dans une boîte de fer, qu'on appelle le *palâtre* ; on y laisse des deux côtés un *trou* pour y passer la clef ; le bout de la clef, qui s'appelle le *panneton*, pousse ou tire le *verrou*, qui est arrangé exprès pour cela et qui alors a pris le nom de *pêne* de la serrure. L'ouverture, qui est sur l'autre battant de la porte et qui reçoit le pêne quand on ferme la serrure, s'appelle la *gâche*, comme ce que tu vois à droite du verrou. A présent que tu connais tous ces mots-là, tu peux causer avec un serrurier. Prie ton père de t'amener une fois dans un atelier, regarde l'intérieur d'une serrure ; tu verras qu'il ressemble tout à fait à notre image, et tu comprendras alors qu'à l'aide d'un *crochet*, qu'on peut se fabriquer avec un gros fil de fer et une *pince* pour le recourber, on puisse ouvrir le pêne d'une serrure simple du moment qu'on sait bien comment elle est faite à l'intérieur.

Il y a des serrures simples, des clefs *bénardes* et des serrures compliquées, des clefs trouées ou *forées*, des serrures à *secret*, très-difficiles à ouvrir, même quand on a la clé. Enfin il y a des serrures très-fortes qu'on ne voit presque pas, parce qu'elles peuvent se cacher dans le bois, et on les ouvre avec de toutes petites clefs, comme la *clef à pompe*, qui ne tient pas beaucoup de place dans la poche.

Voyons maintenant comment travaille le serrurier. Il n'a plus affaire à du bois, comme

le menuisier : il faut façonner le fer, et on ne peut pas le couper, le tailler, le raboter tout simplement comme on fait pour un morceau de planche.

ROBERT. Mais qu'est-ce que c'est que le fer, d'abord ? Je sais que le bois vient des arbres, mais je ne sais pas où on prend le fer.

— Le fer se trouve dans la terre, mêlé avec beaucoup d'autres choses. Pour le séparer du sable, de la pierre, de la terre et des autres matières auxquelles il est mêlé, on le lave et on le met sur le feu. Eh bien, quand on l'a retiré et arrangé en grands bâtons ou en grandes barres, c'est aussi avec le feu qu'on le travaille. Ainsi tu vois dans l'atelier la *forge*, c'est le fourneau où on le met chauffer ; et le serrurier forgeron qui souffle d'une main tient de l'autre main le fer dans le feu jusqu'à ce qu'il soit rouge et jusqu'à ce qu'il ait l'air mouillé à force de chaleur. Quand le fer est rouge, il est un peu mou, alors on le bat sur l'*enclume* et on lui donne à peu près la forme qu'on veut. Si on met deux morceaux de fer rouge l'un sur l'autre, en les frappant soigneusement avec le *marteau à main* et les *traverses* on les réunit, on les *soude* ensemble, et ils ne font plus qu'un seul morceau. C'est aussi quand le fer est rouge qu'on le coupe en morceaux comme de la pâte, et bien plus facilement qu'avec le *tranche à froid* et le *casse-fer*. Tant qu'il est rouge, si on veut lui donner des formes arrondies, ou à demi arrondies, on se sert des *étampes*, et on frappe dessus, ferme. Les étampes sont donc une espèce de moules, comme nous en avons vu pour faire des gâteaux au riz et des charlottes russes sur l'image de la cuisine. Seulement le fer est autrement dur que la crème, et c'est pourquoi il faut frapper sur l'étampe, ferme !

Quand on veut, au contraire, que le fer soit bien uni, comme la tête de la traverse n'est pas très-lisse, on met sur le fer la *châsse à parer*, et c'est sur elle qu'on frappe avec la traverse ou le marteau.

Mais le forgeron ne parvient pourtant qu'à donner des formes grossières, des formes à *peu près*. Il ne fait que des trous inégaux, mal percés. Alors une fois que la pièce

de fer est refroidie, c'est le serrurier *mécanicien* qui la prend. De la forge, la pièce passe alors à l'*éta*bli. Regarde bien l'ouvrier à la droite de l'image.

Là, pour tenir la pièce de fer, on a des *tenailles*; puis des *étaux*, c'est-à-dire des tenailles beaucoup plus grosses qui, au moyen de la vis, ne lâchent plus quand une fois elles tiennent; on met quelquefois sur l'étau, pour que l'objet en fer que l'on travaille soit préservé, des espèces de coussins ou *mordages en plomb*. Quand on veut pencher son ouvrage, on met sur l'étau la *tenaille à chanfrein*. Puis, avec le *mètre* et les *compas*, on prend les mesures; avec le *pointeau* et un coup de *marteau* ou de *rivoir*, qui est un marteau plus léger que l'autre, on marque l'endroit où il faudra percer un trou; avec les limes, *carreau*, *carrelette* et *queue-de-rat*, on dégrossit, on polit, on arrondit les arrêtes et les angles; avec les *bédanes* et le *burin*, et toujours à coups de marteau, on enlève du fer là où il y a quelque chose de trop; avec les *forets* on fore, c'est-à-dire on roue le fer comme pour faire le creux de la *clef forée*. Le *foret*, on le fait tourner à l'aide de l'*arçon*, qu'on tient à la main à peu près comme un archet de violon, et, quand on fait un trou, pour appuyer l'autre bout du *porte-foret* on place sur la poitrine un rond de bois recouvert d'une plaque en fer qu'on appelle *conscience*. Ce nom a probablement été donné par un ouvrier un peu farceur qui a voulu se placer sur la poitrine une conscience doublée en fer.

Tu retrouves encore sur l'image des outils que nous avons déjà vus chez le menuisier, des *vis à bois*, des *tournevis*, des *vrilles*; c'est que le serrurier est obligé de travailler aussi un peu le bois, par exemple quand il faut poser la serrure sur une porte. Le *vilebrequin* s'emploie pour percer le bois et même la muraille; car il faut bien percer les murs pour faire passer les fils de fer des sonnettes.

Pour percer le fer on se sert du *fût*, qui est monté à vis sur une machine; on y applique des *mèches* de toutes les formes, la *mèche longue*, la *fraise*, et d'autres encore. Pour le scier on prend une *scie à métaux*, qui va len-

tement, et qui a besoin d'être très-arrosée d'huile, mais qui réussit pourtant avec de la patience; il faut avoir eu bien soin de marquer la ligne suivant laquelle on veut scier, avec le *pointon* et l'*équerre à chapeau* ou à rebords: absolument comme on réglerait du papier avec un crayon et une règle.

Parlons un peu des *écrous* et des *boulons*. Tu as vu qu'on peut attacher deux morceaux de bois ensemble avec des clous; tu sais aussi que, quand on craint que le *clou* ne tienne pas et qu'il sorte de son trou, on le remplace par une *vis*, qui est faite comme le *tire-bouchon* que tu vois tous les jours. Le filet de la *vis* empêche qu'elle puisse sortir du bois sans qu'on la tourne avec un instrument qu'on appelle le *tournevis* et que tu connais aussi. Eh bien! pour attacher des morceaux de fer ensemble, on se sert le plus souvent de vis très-fortes à tête carrée, qu'on nomme des *boulons*, et on les fait entrer dans des pièces qu'on a aussi trouées d'avance en *tire-bouchon* et qu'on nomme des *écrous*. Une fois l'un dans l'autre, ils ne peuvent pas se défaire tout seuls. Pour serrer et desserrer les écrous, au lieu d'un tourne vis, on prend une *clef à écrous*, et quelquefois une *clef anglaise*. En les regardant, tu comprendras comment on s'en sert. La *filière* est l'outil avec lequel on fait les vis ou les boulons. Pour faire la vis, on met le morceau de fer dans un coussinet qui est creux et qui mord le fer de manière à détacher le filet en *tire-bouchon*; pour faire l'écrou, au contraire, on perce la pièce de fer avec un *taraud*, qui est en acier très-dur et qu'on tient avec le *tourne-à-gauche*. L'acier est du fer préparé dont nous parlerons un jour.

Quand on veut attacher une tige de fer dans la pierre, on fait un trou dans la pierre; on y met le bout de la tige, on frappe dessus et on verse du plomb fondu tout autour avec une grande cuiller. Cette cuiller s'appelle *cuiller à scellement*, parce qu'on dit *sceller* du fer dans la pierre. Pour enfoncer la tige, on est quelquefois embarrassé: comme avec un barreau de rampe, par exemple, où on ne peut pas toujours frapper par en haut. Alors on prend la *tête de capucin*, on la met autour du barreau, on serre très-fort, et on frappe

à côté sur la tête de capucin, qui pèse sur le barreau et l'enfonce, comme si on frappait sur lui. Tu vois qu'avec de l'esprit et de l'attention on n'est pas embarrassé de faire des choses qui paraissent très-difficiles.

Ah! c'est un beau métier que celui du serrurier. On peut travailler tant qu'on veut, à la forge, au soufflet, à l'établi; on chauffe, on arrose le feu de charbon de terre avec le *goupillon*, on tape, on scie, on lime: il n'y a pas de risque qu'on s'ennuie à l'atelier. C'est bien le cas de chanter gaiement:

Serruriers, limons nos serrures;
Serruriers, battons le fer chaud.

ROBERT. Mon oncle, je t'assure que j'ai bien envie de devenir serrurier, au moins un peu.

— Eh bien! parles-en à ta mère, elle trouvera peut-être le moyen de te faire donner quelques petites leçons. Tu fais déjà de la menuiserie, bientôt nous apprendrons à *tourner*. Cela l'intéressera aussi.

J. MAXIME.

LES VACANCES DE MICHELINE,

COMÉDIE-PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Madame D'ARBOIS, tante de Micheline.
Mademoiselle SICART, institutrice.
La mère JÉROME, vachère.

MICHELINE, nièce de madame d'Arbois.
CLAUDINE, gardeuse de vaches.
TRONQUETTE, domestique.

La scène se passe à quelques lieues de Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse, donnant sur le jardin, dans la maison de madame d'Arbois.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHELINE, TRONQUETTE.

Au lever du rideau, Micheline est assise devant une table chargée de livres. Tronquette époussète dans l'appartement.

MICHELINE, bâillant. — Tronquette!

TRONQUETTE, continuant son ouvrage. — Travaillez donc, mam'selle... vous n'êtes pas là pour causer... ni moi non plus... Je fais mon ouvrage, faites la vôtre...

MICHELINE, repoussant ses livres. — Ah! ça m'ennuie, Tronquette...

TRONQUETTE. — Oh! bien... si madame d'Arbois, votre tante, vous entendait... ou mademoiselle Sicart, votre professeuse... ça serait du joli!

MICHELINE avec humeur, se levant. — C'est vrai aussi... si tu crois que c'est amusant d'étudier... tous les jours pendant trois heures avant le déjeuner, et autant avant le dîner!... Et on appelle cela des vacances!... Oh! ma tante aurait bien mieux fait de lais-

ser mademoiselle Sicart à Paris... au lieu de la faire venir avec nous à la campagne... Ce n'était pas la peine de m'emmener en vacances alors!

TRONQUETTE. — Vous vous plaignez toujours, mam'selle... vous n'êtes jamais contente de rien...

MICHELINE. — Je voudrais bien te voir à ma place, toi...

TRONQUETTE. — Tiens... est-ce que vous croyez que je ne travaille pas, moi?

MICHELINE. — Ce que tu fais, au moins, c'est amusant... on va, on vient... on se donne de l'exercice... on balaye... on épousète... Et puis, la cuisine... c'est gentil... on goûte les sauces... ce n'est pas aussi ennuyeux que Noël et Chapsal, ça...

TRONQUETTE. — Pourquoi n'enviez-vous pas mon état de cuisinière tout de suite?

MICHELINE. — Ma foi!...

TRONQUETTE. — Tenez, mam'selle... je ne suis qu'une fille de campagne... mais je ne voudrais pas être comme vous... Méfiez-vous; vous avez un caractère qui vous rendra bien malheureuse... Vous n'aimez que ce qui appartient à autrui... vous n'êtes jamais contente de votre sort et vous enviez la position des autres... de la première venue... jusqu'à la petite Claudine, la fille à la mère Jérôme, la vachère... ne disiez-vous pas, pas plus tard qu'hier, que vous voudriez être à sa place?...

MICHELINE, *vivement*. — Certainement... elle est bien heureuse, elle... elle court les champs... elle va se promener toute la journée... avec ses vaches... dans de beaux endroits... où il y a de la belle herbe qui vous récréa la vue rien qu'à la regarder... Oh! oui, je voudrais bien être à sa place!

TRONQUETTE. — Allez, mam'selle... ce que vous dites là n'est pas raisonnable... Vous ne regardez que le beau côté d'une chose... et quand il faut avoir soin de ses vaches... nettoyer l'étable et faire toute la besogne?... C'est que je connais ça, moi.

MICHELINE. — Bah!... tout cela on s'y fait... ce n'est rien auprès des agréments dont on jouit.

TRONQUETTE, *avec humeur*. — Tenez, mam'selle... je ne peux pas écouter cela, moi; ça

me fait du mal d'entendre une jeune fille comme vous... qui a tout ce qu'il lui faut... envier le sort d'une vachère, et dire cela sans rire!... Eh bien! pourquoi donc alors que Claudine est si dégoûtée de son état?... Pourquoi donc qu'elle vous regarde toujours avec de grands yeux... qu'elle admire vos belles robes et qu'elle dit que vous êtes bien heureuse de pouvoir vous reposer en étudiant vos leçons... au lieu de courir toute la journée comme elle le fait... hein?

MICHELINE. — Parce que Claudine est une petite sottise qui ne comprend pas son bonheur.

TRONQUETTE. — Et une petite ambitieuse qui regarde toujours plus haut qu'elle... C'est tout aussi mauvais comme de regarder plus bas... faut savoir se contenter de ce que le bon Dieu vous donne... c'est comme ça qu'on est heureux... Je ne suis qu'une fille de rien, mais j'en sais assez pour comprendre cela... voilà.

MICHELINE. — Tout cela ne m'empêche pas de dire que Claudine est bien heureuse.

VOIX DE CLAUDINE, *en dehors*. — Eh! mam'selle Tronquette!... par où donc *c'est-y* que vous êtes?

TRONQUETTE. — Tenez... la voilà qui vient... demandez-lui des nouvelles de son bonheur... non, demandez-lui, pour voir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLAUDINE.

(*Elle entre en costume de petite paysanne et portant des boîtes à lait.*)

CLAUDINE, *d'un ton ennuyé*. — Mam'selle Tronquette... v'là votre lait que je vous apporte... (*Apercevant Micheline et ouvrant de grands yeux.*) Ah! v'là mam'selle!... Bonjour, mam'selle!

MICHELINE. — Bonjour, Claudine... mais qu'est-ce que tu as donc... tu as l'air tout drôle?

CLAUDINE. — Moi, mam'selle... j'ai rien... je m'ennuie!...

TRONQUETTE, *victorieuse*. — Là... je ne lui fais pas dire...

MICHELINE, *vivement*. — Tu t'ennuies?... toi, qui te promènes toute la journée...

CLAUDINE. — Quand je voudrais me reposer...

MICHELINE. — Qui peux courir, sauter, folâtrer sur l'herbe...

CLAUDINE. — Merci!... je suis trop fatiguée pour cela...

MICHELINE. — Ah! si c'était moi!...

CLAUDINE, *riant d'un gros rire*. — Oh! oh! oh!... mam'selle... *C'est-y* possible que vous veuillez être à ma place... mais regardez donc mon gros jupon... regardez donc mon misérable caraco de bure... tandis que vous avez de si belles robes...

MICHELINE. — Oui... et un vilain corset qui me gêne... tandis que toi... tu es à l'aise là-dedans...

CLAUDINE. — Regardez donc mes affreux sabots à côté de vos jolis petits souliers qui vous font le pied si mignon...

MICHELINE. — Et qui me blessent quand je veux courir... tandis que toi...

TRONQUETTE, *impatiente, lui coupant la parole*. — Oh! mam'selle... Je peux pas entendre cela plus longtemps... Ça me fait suer... et je m'en vas à ma cuisine... j'aime mieux cela...

(*Elle sort vivement avec humeur.*)

SCÈNE III.

MICHELINE, CLAUDINE, PUIS MADAME D'ARBOIS ET MADEMOISELLE SICART.

MICHELINE, *la regardant s'éloigner*. — Tant mieux qu'elle s'en aille... elle me gênait pour te parler... Ecoute, Claudine, tu es une petite bête de ne pas comprendre ton bonheur...

CLAUDINE. — Ma fine!... j'allais vous en dire autant... sauf le gros mot...

MICHELINE. — On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que les exercices de Noël et Chapsal...

CLAUDINE. — On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que la compagnie des vaches... des entêtées qui n'en font jamais qu'à leur tête...

MICHELINE. — Ah! si ma tante voulait!

CLAUDINE. — Ah! si c'était possible!

MICHELINE. — Comme je changerais avec toi!...

CLAUDINE. — Comme je vous céderais ma place... pour prendre la vôtre!

MICHELINE. — Je suis sûre que je serais très-gentille avec ton caraco et ton costume de paysanne...

CLAUDINE. — Je serais si belle avec vos jolies robes... et vos gentils souliers!...

MADAME D'ARBOIS, *qui est entrée sans être entendue de Micheline et de Claudine, bas à mademoiselle Sicart, qui est entrée avec elle*. — Vous entendez, mademoiselle...

MADMOISELLE SICART, *même jeu*. — Toujours la même!

MICHELINE, *qui a réfléchi sans voir madame d'Arbois et mademoiselle Sicart*. — Oh! quelle idée!... si nous ne pouvons pas changer de condition... rien ne nous empêche...

CLAUDINE. — Qu'est ce que vous voulez dire?

MICHELINE. — Viens...viens, tu le sauras...

CLAUDINE. — Mais, mam'selle... où donc que c'est que vous me menez?...

MICHELINE, *l'entraînant*. — Dans ma chambre!

(*Elle sort vivement en entraînant Claudine stupéfaite.*)

SCÈNE IV.

MADAME D'ARBOIS MADEMOISELLE SICART.

MADAME D'ARBOIS. — Eh bien, mademoiselle?

MADMOISELLE SICART. — Eh bien, madame?

MADAME D'ARBOIS. — Vous voyez que ma nièce ne se corrige pas... qu'elle a toujours ce vilain défaut qui lui fait envier ce que possèdent les autres...

MADMOISELLE SICART. — Défaut très-dangereux... qui fera son malheur un jour, si nous n'y prenons garde... madame...

MADAME D'ARBOIS. — Hier encore... je venais de lui acheter une robe... elle était enchantée... c'était ravissant... J'en achète une autre pour moi... En revenant sa robe était affreuse, pitoyable, détestable... la mienne seule était jolie...

MADMOISELLE SICART. — Oui, madame, et vous lui eussiez donné la vôtre, vous eus-

siez repris la sienne, que l'instant d'après elle eût regretté celle qu'elle avait primitivement... Voyez-vous, madame, ce vilain défaut ne fera qu'accroître avec l'âge... et la rendra bien malheureuse un jour... si nous ne parvenons à l'en corriger...

MADAME D'ARBOIS. — Mais comment y parvenir, mademoiselle ?

MADemoiselle SICART. — Je ne sais trop... il faudrait chercher un moyen...

MADAME D'ARBOIS. — Le difficile n'est point de le chercher... mais bien de le trouver...

MADemoiselle SICART, *vivement*. — Attendez, madame...

MADAME D'ARBOIS, *vivement*. — Vous avez trouvé ?

MADemoiselle SICART — Peut-être...

MADAME D'ARBOIS. — Parlez... je vous promets d'avancer de consentir à tout...

MADemoiselle SICART. — Eh bien, madame... il faudrait...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MÈRE JÉRÔME.

LA MÈRE JÉRÔME, *paraissant*. — Pardon, excuse, madame et la compagnie... Ma petite feignante de Claudine n'est pas ici... sans vous commander ?

MADAME D'ARBOIS. — Si, la mère Jérôme... elle est en ce moment avec ma nièce dans sa chambre...

LA MÈRE JÉRÔME. — Et pendant ce temps-là les vaches ne vont point *pâture*... Oh ! si je la tenais !... Excusez-moi, madame... Mais depuis quelque temps cette petite péronnelle-là néglige ses vaches... et maltraite sa besogne... C'est juste depuis que vous êtes arrivée dans le pays avec votre demoiselle... Je crois, Dieu m'accorde mon pardon, qu'elle méprise son nid et ses vêtements depuis qu'elle voit votre demoiselle installée dans cette belle maison et vêtue comme une princesse... Oh ! mais ça ne peut pas m'aller à moi, cela...

MADemoiselle SICART. — Allons, calmez-vous, madame Jérôme... Vous avez raison, je crois que votre Claudine a de ces idées-là... mais je me charge de l'en dégoûter en

corrigeant mademoiselle Micheline d'un défaut à peu près pareil.

LA MÈRE JÉRÔME. — Je ne vous comprends point, mam'selle... mais si vous pouvez corriger mon mauvais sujet... je vous en aurai bien de l'obligation...

MADAME D'ARBOIS. — En effet... vous ne m'avez pas dit par quel moyen...

MADemoiselle SICART. — Venez, madame, je vous dirai tout là-haut, car j'entends nos petites filles qui reviennent et nous avons besoin de nous concerter ensemble...

MADAME D'ARBOIS. — La mère Jérôme aussi ?

MADemoiselle SICART. — Elle et Tronquette... tout le monde de la maison... Venez, madame Jérôme.

LA MÈRE JÉRÔME. — Quoi que ça peut être que ce mystère-là?... *(Elles sortent toutes trois au moment où on entend rire en dehors Claudine et Micheline.)*

SCÈNE VI.

MICHELINE, CLAUDINE.

(Elles entrent toutes les deux au moment où les trois personnages ci-dessus disparaissent par une autre porte. Micheline a les vêtements de Claudine et celle-ci ceux de Micheline.)

MICHELINE, *riant et faisant résonner ses sabots*. — Ah ! que c'est donc gentil ! que c'est donc gentil !... Ah ! ah !... comme ça me va bien... Ecoute donc, Claudine, comme je fais du bruit... *(Frappant les sabots.)* Patapouf ! patapouf !... Ah ! ah !... *(A Claudine qui reste droite et raide.)* Eh bien ! mais qu'est-ce que tu as donc, Claudine ?... tu restes coi... tu ne dis rien et tu es raide comme un manche à balai...

CLAUDINE. — C'est que je suis ben gênée tout de même, mam'selle... C'est votre coquin de corset... Oh ! me serre-t-il !... me serre-t-il !...

MICHELINE. — Ça ne sera rien... Voyons, retourne-toi donc un peu...

CLAUDINE. — Je peux pas... ce sont vos souliers qui me tiennent le pied... que je le croirais dans un étou... *(Essayant à marcher)*

et poussant un cri.) Aïe!... ça me pince-t-il! ça me pince-t-il!

MICHELINE. — Bah!... tu t'y feras.

CLAUDINE. — Ça sera dur...

MICHELINE. — Regarde donc, moi... comme je suis déjà habituée à tes sabots... on dirait que je n'ai jamais porté que cela toute ma vie. (*Elle saute et jette un cri.*) Holà! là! holà, là! je me suis cogné la cheville.

CLAUDINE. — Bah! vous vous y ferez... à la longue.

MICHELINE. — Là... c'est passé... ça fait mal, mais ça ne dure pas longtemps.

CLAUDINE. — Heureusement que ça recommence souvent.

MICHELINE. — Ah! ça ne sera rien... Dieu, que c'est amusant! Est-ce malheureux qu'il faille quitter cela tout à l'heure!... est-ce ennuyeux que je ne puisse pas aller promener tes vaches, pendant que tu ferais mes exercices de Noël et Chapsal!...

CLAUDINE. — Mais je sais pas lire.

MICHELINE. — Ça ne me regarde pas... Ah! tiens... si les fées n'étaient pas des menteries... s'il y en avait encore, je leur demanderais de nous changer pour huit jours seulement... de façon à ce que tu sois Micheline et moi Claudine... Oh! cela serait-il amusant!

CLAUDINE. — Oh! oui, ça serait bien amusant, mais je mettrais des pantouffles...

MICHELINE, effrayée. — Oh! mon Dieu! voilà ma tante et mademoiselle Sicart... elles vont joliment me gronder...

CLAUDINE. — Et maman... qui est avec... Oh! si je n'avais pas ce vilain corset, je me cacherais sous la table.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME D'ARBOIS, MADEMOISELLE SICART, LA MÈRE JÉRÔME, TRONQUETTE.

MADMOISELLE SICART à Claudine. — Ah! mademoiselle, je vous y prends encore à vous dissiper au lieu de travailler.

TRONQUETTE à Claudine. — Je vous le disais bien ce matin, mam'selle, que vous vous feriez gronder.

MICHELINE à elle-même. — Que c'est

drôle... elles la prennent pour moi... Oh! je vas éclater de rire.

MADAME D'ARBOIS, à Claudine qui est restée ébahie. — Eh bien! quand tu resteras là, ma nièce, tu sais bien que je ne veux pas que tu causes avec cette petite fille de rien... cela ne me convient pas... dans ta position...

CLAUDINE, stupéfaite. — Mais, madame...

MICHELINE, à part, étouffant de rire. — Ma tante aussi... oh! c'est trop drôle...

LA MÈRE JÉRÔME, secouant Micheline par le bras. — A nous deux, petite rien du tout... Ah! tu restes à jaboter, au lieu de venir faire ton ouvrage!... attends, je te vais caresser les épaules, moi...

MICHELINE, à elle-même. — Ah! mon Dieu!... elle aussi... Ah! mais cela va trop loin... (*Haut.*) Dites donc, dites donc, la mère Jérôme... faites attention; je suis mademoiselle Micheline: ce n'est qu'un déguisement.

LA MÈRE JÉRÔME. — Ta ta ta ta! Attends, petite folle!... Oh! si j'avais mon martinet!... Comme si je ne te reconnaisais pas...

MICHELINE, étonnée. — Comment?

LA MÈRE JÉRÔME. — Ce sont tes idées qui te tournent la tête. Je vais te la laver, moi, pour l'empêcher de tourner.

MICHELINE, à madame d'Arbois. — Mais, ma tante, je t'en prie, dis-lui que je suis ta nièce; elle me fait peur.

MADAME D'ARBOIS. — Vous, ma nièce... petite sottise!... Mère Jérôme, emmenez-la tout de suite... (*Montrant Claudine.*) Ma nièce, là voilà.

MICHELINE, atterrée. — Oh! mon Dieu!

CLAUDINE. — Non, oh! non, madame... pardonnez-moi, je suis Claudine.

MADMOISELLE SICART. — Allons, mademoiselle, cessez cette mauvaise plaisanterie.

MADAME D'ARBOIS. — Je vous reconnais bien, j'imagine...

TRONQUETTE. — Et moi, donc!

MADMOISELLE SICART, à Claudine. — Venez travailler, mademoiselle, et si vos devoirs ne sont pas bien faits...

MICHELINE, à elle-même, effrayée. — Oh! mon Dieu!... est-ce qu'il y aurait encore des fées?... est-ce qu'elles auraient entendu mon vœu? Oh! non, non, c'est impossible!

LA MÈRE JÉRÔME, *la poussant devant elle.*
— Allons ! allons ! petite paresseuse... à cette étable, et dépêchons !
(Elle la pousse vers la porte, tandis que mademoiselle Sicart fait passer devant elle Claudine, qui est tout ébahie. Madame d'Arbois et Tronquette les suivent.)

MICHELINE, *avant de sortir, à elle-même.*
— Oh ! mon Dieu !... que j'ai peur !... Me voilà Claudine à présent !... qu'est-ce que cela signifie ?

(Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une campagne. A droite, entrée de la ferme, et à côté l'étable. A gauche, grande allée qui conduit à la maison de madame d'Arbois.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE JÉRÔME, puis MICHELINE.
(Au lever du rideau il fait petit jour, la mère Jérôme sort de la ferme.)

MÈRE JÉRÔME, *appelant à la porte de l'étable.* — Claudine !... Claudine !... Allons, debout, paresseuse !... ou je vais aller te secourir !... *(A elle-même.)* Pauvre petite... elle me fait de la peine... la leçon est dure... mais elle en avait besoin... Allons, pas de faiblesse. *(Appelant.)* Claudine !... Claudine !

MICHELINE, *arrivant par l'allée.* — Voilà, madame Jérôme...

(Elle se frotte les yeux pour se réveiller.)

MÈRE JÉRÔME. — Et d'où viens-tu par là ? Pourquoi ne sors-tu pas de l'étable... Tu n'y as donc pas couché comme je te l'avais dit ?

MICHELINE. — Oh ! madame... je n'ai pas pu... ç'a été plus fort que moi... cela m'a dégoûtée... j'ai mieux aimé dormir en plein air... sous les arbres de l'allée...

MÈRE JÉRÔME, *furieuse.* — Et pendant ce temps-là... les vaches se seront battues... et personne n'aura été là pour mettre la paix... Attends... je te vas payer cela...

(Elle va chercher le martinet.)

MICHELINE, *indignée.* — Comment ?... le martinet... à moi... madame Jérôme, faites attention... vous savez bien que je ne suis pas votre fille... et quand ma tante aura voulu

me reconnaître... ce qui ne tardera pas, bien sûr... elle saura vous faire repentir...

MÈRE JÉRÔME. — Ta ta ta... des menaces !... ça te tient donc encore cette idée-là, que tu es mam'selle Micheline ?

MICHELINE, *avec prière.* — Mais je vous assure que c'est là mon nom...

MÈRE JÉRÔME. — Décidément, ma pauvre fillette est folle... ça ne cesse pas... Tiens, j'ai pitié de toi, Claudine, je ne te battrai pas... mais je te vas donner de la besogne... faut travailler... travailler beaucoup... c'est le seul moyen de te guérir... *(Allant chercher une fourche et la remettant à Micheline.)* Prends-moi ça...

MICHELINE, *effrayée.* — Une fourche !... Pourquoi faire ?

LA MÈRE JÉRÔME. — Tu vas nettoyer l'étable... enlever le fumier, et tout de suite... car tu ne déjeuneras qu'après que tout sera bien en état... Allons, travaille, fillette... travaille, moi je vas battre le beurre... *(Elle sort en répétant) :* Et rappelle-toi que ton déjeuner dépend de toi... c'est à toi de le gagner.

SCÈNE II.

MICHELINE, *seule.*

(Elle reste quelques instants en silence, la fourche à la main.) (Pleurant tout à coup) :

Hi! hi! hi!... Oh! je suis bien malheureuse!... J'étais folle quand je désirais le sort de Claudine!... Et Tronquette avait bien raison de dire que je ne savais pas me contenter de ma position... Oh! j'étais bien coupable... et le bon Dieu m'en a bien punie... Depuis deux jours que je fais l'affreux métier de Claudine, je regrette bien la maison de ma tante... mes exercices de Noël et Chapsal... mes jolies toilettes et les leçons de mademoiselle Sicart... Au lieu de cela... il faut que je nettoie l'étable... aujourd'hui pour la première fois de ma vie... Pouah!... cela me dégoûte... et je ne saurai jamais comment m'y prendre... (*Après réflexion.*) Je comprends tout à présent... C'est ma tante qui a voulu me faire sentir combien j'étais ridicule en désirant toujours ce que possèdent les autres... Mais, faire durer cela deux jours... c'est bien sévère... Oh! si elle venait par ici, comme je la prierais de me faire redevenir Micheline... J'en ai assez d'être Claudine... Moi qui croyais que c'était amusant de mener promener les vaches... Ce sont elles qui vous mènent où elles veulent... Dieu! m'ont-elles fait courir hier... et je suis revenue avec une de moins... Ai-je été grondée par madame!... Voyons, il faut que je nettoie l'étable maintenant, sans quoi je ne déjeunerai pas... Quel affreux déjeuner!... du pain noir... mais quand on a bien faim... (*Pleurant.*) Hi! hi! hi! que je suis donc malheureuse!... (*Elle entre dans l'étable en traînant sa fourche après elle.*)

SCÈNE III.

CLAUDINE, TRONQUETTE.

TRONQUETTE, *entrant suivie de Claudine qui traîne la jambe.* — Mais marchez donc, mam'selle... vous n'avancez pas.

CLAUDINE. — Oh! mam'selle Tronquette... je peux pas marcher... j'ai les pieds en capilotade...

TRONQUETTE. — Ah! dame... c'est votre faute... vous vous faites toujours faire des souliers trop étroits...

CLAUDINE. — Vous savez bien, mam'selle Tronquette, qu'ils n'ont pas été faits pour moi... mais pour mam'selle Micheline, qu'est bien plus mignonne.

TRONQUETTE, *riant.* — Ah! ah! ah!... eh bien! en v'là une bonne... Qui êtes-vous donc, si vous n'êtes pas mam'selle Micheline?

CLAUDINE. — Je suis Claudine, et vous le savez bien...

TRONQUETTE. — Moi... pas du tout!... Je sais seulement que mam'selle Sicart, votre *professeuse*... vous a dit de faire votre devoir avant déjeuner... sans ça que vous seriez à la diète...

CLAUDINE. — Mais je ne sais pas lire... seulement!... Comment que je peux faire le devoir qu'elle m'a donné... e'te demoiselle?...

TRONQUETTE, *riant.* — Oh! oh! oh... Pas lire... Non, vous êtes trop farceuse, mam'selle... Allons, je vous laisse là... travaillez ferme... Moi, je vas commander le déjeuner... chez la mère Jérôme... Madame d'Arbois, votre tante, et mam'selle Sicart... vont venir déjeuner à la ferme... Travaillez donc... et vite!... Ça serait dommage si cela vous passait devant le nez... (*Elle va pour sortir.*)

CLAUDINE, *la rappelant.* — Mam'selle Tronquette!

TRONQUETTE. — Qu'est-ce que vous me voulez encore?

CLAUDINE. — Desserrez-moi, hein!... J'étouffe...

TRONQUETTE. — Du tout!... du tout!... faut qu'une demoiselle du monde comme vous... soit toujours bien pomponnée... et bien serrée... (*Elle entre vivement dans la ferme.*)

SCÈNE IV.

CLAUDINE, *seule.*

(*Regardant son livre.*) C'est que je n'y comprends rien à ce grimoire-là!... Oh! je ne déjeunerai pas, bien sûr... Je suis bien malheureuse!... Pourquoi que j'ai été désirer la position de mam'selle Micheline?... est-ce que j'étais faite pour toutes ces manières-là, moi... j'étais bien moins serrée... et on ne me donnait pas à faire... des choses que je ne sais pas... Oh! j'étais bien plus heureuse... auprès de mes pauvres vaches... Si je pouvais les revoir... pendant qu'on ne

me regarde pas... justement v'là l'étable.
(*Elle s'approche tout doucement et entr'ouvre la porte de l'étable. Jetant un cri.*) Mam'selle Micheline !

—
SCÈNE V.

MICHELINE, CLAUDINE.

MICHELINE, *sortant de l'étable la fourche à la main.* — Claudine !

CLAUDINE. — Qu'est-ce que vous faites, donc la, mam'selle Micheline, cette fourche à la main ?

MICHELINE. — Je suis bien malheureuse, va !... il faut que je nettoie l'étable... et je ne sais comment m'y prendre...

CLAUDINE. — C'est comme moi pour faire ce vilain devoir... auquel je ne comprends goutte...

MICHELINE, *tout à coup.* — Ecoute, Claudine... rends-moi ma place et je te rendrai la tienne...

CLAUDINE. — Oh ! je ne demanderais pas mieux... Je m'ennuie tant chez vous !

MICHELINE. — Je suis si malheureuse à la ferme !...

CLAUDINE. — Oh ! si votre tante voulait... mais elle continue à me prendre pour sa nièce... malgré tout ce que je dis...

MICHELINE. — Ecoute, Claudine... je commence à comprendre... je crois que ma tante nous a entendues, il y a deux jours, nous plaindre de notre sort et désirer celui qui n'était pas le nôtre... et qu'elle a feint de ne nous pas reconnaître pour nous punir toutes deux...

CLAUDINE. — C'est, ma fine, bien possible !

MICHELINE. — Oh ! mon Dieu, je l'aperçois qui vient avec mademoiselle Sicart... Jetons-nous à ses genoux et implorons notre pardon...

CLAUDINE. — Oh ! je veux bien... Si nous pleurions un peu, ça ne ferait pas de mal... (*Regardant.*) Les voilà... Y es-tu ?... (*Pleurant.*) Hi ! hi ! hi !

MICHELINE, *même jeu.* — Hi ! hi ! hi !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME D'ARBOIS.
MADEMOISELLE SICART.

MADAME D'ARBOIS, *entrant.* — Qui est-ce qui pleure, par ici ?

MADEMOISELLE SICART, *à Micheline.* — Qu'avez-vous, Claudine ?

MADAME D'ARBOIS, *à Claudine.* — Qu'est-ce qui vous prend, ma nièce ?

MICHELINE, *se jetant à genoux aux pieds de madame d'Arbois.* — Oh ! ma tante... il n'est pas possible que vous ne me reconnaissez pas... Je sais bien que vous voulez me punir de ce que je désirais le sort de Claudine... mais je suis bien corrigée... et je reconnais que j'étais bien plus heureuse qu'elle...

CLAUDINE, *à genoux de l'autre côté de madame d'Arbois.* — Oh ! madame, je vous assure que j'étais bien plus contente quand j'étais vachère... je ne suis qu'une sotte, voyez-vous, madame... car je ne comprenais pas qu'on a bien plus de bonheur en restant à sa place...

MICHELINE, *implorant.* — Pardon, ma tante !

CLAUDINE, *même jeu.* — Pardon, madame !

MADAME D'ARBOIS. — Mes enfants... vous avez commis la faute que vous reconnaissez maintenant... il faut en subir toutes les conséquences.

—
SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA MÈRE JÉRÔME.

LA MÈRE JÉRÔME, *accourant.* — Ah ! vous voilà, mesdames ; je suis bien contente de vous recevoir dans ma ferme ; si vous voulez entrer...

MICHELINE, *implorant.* — Ah ! ma tante !

CLAUDINE, *à la mère Jérôme.* — Oh ! maman !

MADEMOISELLE SICART. — Vous perdez votre temps, mesdemoiselles... vous avez demandé un changement de position pour huit jours... il ne nous est pas possible de vous réintégrer avant ce temps dans vos états respectifs. (*À Claudine :*) Voyons, mademoiselle, ce devoir est-il fait ?

CLAUDINE. — Non, mademoiselle... je ne peux pas...

MADemoiselle SICART. — Vous vous privez donc de déjeuner jusqu'à ce qu'il soit fait.

LA MÈRE JÉRÔME, à *Micheline*. — Et l'étable, est-elle nettoyée?

MICHELINE. — Je ne sais comment m'y prendre...

LA MÈRE JÉRÔME. — Dis donc adieu à ton déjeuner... pas d'étable, pas de déjeuner... Venez-vous, mesdames?

MADAME D'ARBOIS. — Allons!

(Elles rentrent toutes trois à la ferme.)

SCÈNE VIII.

MICHELINE, CLAUDINE.

MICHELINE, se relevant. — Mon Dieu! que je suis donc malheureuse!

CLAUDINE, se relevant. — Oh! j'ai-t'y du chagrin!

MICHELINE. — Je n'en viendrai jamais à bout!

CLAUDINE. — Je n'en sortirai pas!

MICHELINE. — J'ai bien faim!

CLAUDINE. — Moi aussi!

MICHELINE. — Oh! toi, si j'étais à ta place, j'aurais bien vite fini.

CLAUDINE. — Je voudrais bien avoir ta part, ça serait bientôt bâclé.

MICHELINE. — Un exercice de Noël et Chapsal... ce n'est pas la mer à boire.

CLAUDINE. — Une étable à nettoyer... ce n'est pas le diable.

MICHELINE, tout à coup. — Oh! quelle idée!

CLAUDINE. — Quoi donc?

MICHELINE. — Si nous faisons chacune la besogne de l'autre... ce serait bientôt fait!

CLAUDINE. — Et nous déjeunerions.

MICHELINE. — Passe-moi ton livre...

CLAUDINE. — Donne-moi ta fourche...

(*Micheline va s'asseoir sur un banc de gazon et écrit avec un crayon; Claudine prend la fourche et va à l'étable qu'elle commence à nettoyer.*)

MICHELINE, tout en travaillant. — Cela va tout seul!...

CLAUDINE, donnant des coups de fourche. — Ce n'est rien que cette besogne-là...

MICHELINE. — Mais c'est que ce n'est pas ennuyeux du tout... les exercices!

CLAUDINE. — Vraiment, c'est amusant comme tout... les travaux de la ferme...

MICHELINE. — J'étais joliment ridicule de désirer autre chose...

CLAUDINE. — Étais-je bête de vouloir être une belle demoiselle...

MICHELINE. — Oh! je travaillerai toujours bien... et je ne me plaindrai plus de mon sort...

CLAUDINE. — Je veux devenir une bonne vachère... et je n'aurai plus d'autre ambition.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TOUS.

MADAME D'ARBOIS, qui, avec mademoiselle Sicart et la mère Jérôme, a entendu la dernière partie de la scène précédente de la porte de la ferme, à *Micheline*. — Bien, ma nièce!

MICHELINE, surprise. — Ma tante!

LA MÈRE JÉRÔME, à *Claudine*. — Bravo, fillette!...

CLAUDINE, joyeuse. — Oh! m'man!

MADemoiselle SICART. — Et maintenant, mesdemoiselles, vous pouvez reprendre chacune votre place... car, je le vois, vous avez compris la leçon que nous avons voulu vous donner... et j'espère qu'elle a porté son fruit.

MICHELINE et CLAUDINE, ensemble. — Oh! oui!...

MADAME D'ARBOIS, embrassant sa nièce. — Ainsi, plus de désirs ridicules!

MICHELINE. — Jamais.

LA MÈRE JÉRÔME. — Et toi, *Claudine*... plus d'idées ambitieuses!...

CLAUDINE. — Le ciel m'en garde!

(*La mère Jérôme embrasse Claudine.*)

MADemoiselle SICART. — Désormais vous saurez toutes deux que pour être heureux sur terre... il faut savoir se contenter de son sort...

MADAME D'ARBOIS. — Vous n'oublierez plus qu'il y a un proverbe qui dit : CHACUN SON MÉTIER...

LA MÈRE JÉRÔME, continuant. — ET LES VACHES SERONT BIEN GARDÉES!

FIN.

EUGÈNE NYON.

JACQUOT,

OU LA MONNAIE D'UN LOUIS D'OR.

Sur ces hautes falaises qui entourent le port de Boulogne, il y avait, il y a longtemps, une petite maison exposée à tous les vents, et du seuil de laquelle l'œil pouvait embrasser un vaste horizon de mer. C'était l'habitation d'un vieux marin qui, chaque jour, en fumant sa pipe, suivait d'un regard exercé les mouvements du port, et distinguait malgré la distance la voile qui se dessinait à peine sur le ciel à l'horizon lointain.

Le soir d'une journée qui avait été orageuse, le vieillard était assis sur le banc où, depuis qu'il ne pouvait plus naviguer, il venait faire son quart en amateur; mais son regard inquiet ne se tournait pas vers la mer.

— Où diable peut être Jacquot ? disait-il tout bas, voilà la lune qui commence à argenter la vague et il ne revient pas. Ordinairement il est de retour plus tôt que ça. Il aura rencontré quelques mauvais sujets qui l'auront attardé ; ah ! si je pouvais le suivre ! mais à présent, quel que soit le vent, je ne puis plus orienter, il faut que je reste en panne comme une vieille carcasse dématée ; c'est dur tout de même...

Au moment où il achevait en soupirant ces mots de regrets, une voix fraîche et sonore se fit entendre dans le petit sentier qui montait en serpentant jusqu'au sommet de la falaise, et la brise du soir apporta au vieux marin ce refrain bien connu des matelots :

Ne pleure pas, ma belle blonde,
Bien riche un jour je reviendrai ;
Ne crains rien de la mer qui gronde,
Ce que Dieu garde est bien gardé.

Et aussitôt accourut près du vieillard un gros bon joufflu à la figure hâlée mais

joyeuse, qui en s'approchant ôta son bonnet de laine et, avançant sa face rebondie, dit d'un ton réjoui : Bonjour, grand-père.

— Oh ! te voilà, drôle ! et d'où arrive-tu à l'heure qu'il est ?

— Je vas vous dire, grand-père...

— Oui, tu vas me dire quelque mensonge.

— Oh ! non, grand-père, je serai aussi véridique que le livre de loch d'un capitaine de vaisseau. Vous savez bien, grand-père, ce pauvre Jean Bigou, le pêcheur qui a tant d'enfants et qui est si malheureux ? eh bien, le coup de vent de ouest-quart-ouest, qui a tant soufflé toute la matinée, a jeté sa barque sur les sables du grand morne que vous voyez là-bas ; si on n'avait pas été l'aider à la remettre à flot, il perdait tout, ce brave homme ; il se désespérait, et je suis allé avec les autres.

— Avec cela que tu es d'un grand secours.

— Moi, grand-père ? oh ! je vau mieux que vous ne le croyez ; voyez-vous ces bras-là ? eh bien, je vous assure qu'il y en a de plus vieux qui ne les valent pas, demandez aux mousses du port, et peut-être bien aussi à quelques pilotins, ils vous en diront des nouvelles. Et puis ce pauvre Bigou, ça me fendait le cœur de le voir dans l'embarras, et, comme on le dit, il n'y a pas de petite brise qui ne gonfle une voile, et j'ai aidé de tout mon cœur et de toutes mes forces.

— Oh ! que tu es bien le fils de ton père, va ! puisses-tu être plus heureux que lui ! Allons, viens m'embrasser et allons nous coucher.

Le grand-père de Jacquot était vieux, il avait, comme disent les marins, filé tout son câble. Les blessures, les fatigues l'avaient

usé, et, quelques mois après la scène que nous venons de décrire, le pauvre homme, bien malade, fit approcher Jacquot de son lit et lui dit :

— Enfant, je n'ai plus bien longtemps à louvoyer dans ce bas monde, le moment approche où je lèverai l'ancre pour faire le grand voyage. Tu vas rester seul : dans ce fâcheux pressentiment je me suis adressé à toute la famille ; mes parents ne sont pas riches, mais ils sont bons. Ils ont réuni toutes leurs économies, et ils t'ont fait un louis d'or... le voilà, je te le donnerai le jour où tu partiras avec Jean, un de mes anciens camarades devenu capitaine au long cours, et qui appareillera pour Siam dans deux mois. Si je meurs avant ce jour-là, tu trouveras ton louis là, sous mon traversin.

Jacquot pleurait en écoutant son grand-père, qui lui glissa le louis d'or dans la main la veille du jour où le capitaine Jean devait lever l'ancre, puis il mourut.

Jacquot avait le cœur bien gros lorsqu'il partit, mais il exécutait la dernière volonté de son grand-père et cela lui donna du courage.

La traversée n'offrit rien de bien intéressant ; Jacquot, qui avait du courage et de l'intelligence, sut se rendre si utile à bord, que le capitaine Jean le prit en grande amitié et lui promit de le recommander à quelque négociant du pays aussitôt qu'il serait arrivé. Il lui tint parole, et à peine était-il débarqué que Jacquot avait trouvé un petit emploi dans la maison d'un fabricant pour lequel le capitaine Jean avait déjà fait plusieurs voyages.

La ville de Boulogne, à toutes les époques où il n'y avait pas une guerre acharnée entre la France et l'Angleterre, a toujours été le point de rendez-vous des Anglais qui viennent refaire leur fortune en France, car la vie y est bien plus agréable et à meilleur marché que dans la Grande-Bretagne. Boulogne, en temps de paix, est presque une colonie anglaise ; aussi, par suite de sa fréquentation des matelots anglais, de ses petits rapports avec les nombreux gentlemen qui venaient jouir de notre climat plus doux, Jacquot avait acquis une certaine connaissance de la langue anglaise, connaissance fort

utile chez son nouveau patron, qui faisait dans l'Inde un grand commerce avec nos voisins d'outre-Manche.

Sans être ambitieux, Jacquot avait l'envie de parvenir, de se faire une petite fortune. Il comprit que pour atteindre ce but il fallait apprendre et se rendre utile ; il y apporta tous ses soins et travailla avec un zèle au-dessus de son âge ; en peu de temps il sut parler facilement l'anglais, le lire et l'écrire assez correctement pour tenir une correspondance.

Ce n'était pas la plus grande difficulté, il y avait quelque chose de plus essentiel pour sortir de la classe inférieure dans laquelle il se trouvait placé. Il était indispensable pour atteindre ce but de savoir bien tenir une comptabilité, et cela ne s'apprend pas aussi facilement que parler une langue quand les besoins de tous les instants et des rapports fréquents vous exercent presque malgré vous. L'usage, l'habitude vous en rendent l'usage familier, mais pour calculer, tenir des comptes à jour, il faut une étude particulière et assidue, il faut des leçons, et ces leçons, le pauvre Jacquot, malgré son louis d'or, ne pouvait pas les payer.

Un soir, en se promenant sur le port où il avait aidé à embarquer des marchandises, il rêvait aux moyens de parvenir au but de tous ses désirs et se désespérait en pensant qu'il resterait toujours garçon de peine et n'arriverait à rien s'il ne parvenait à s'instruire. Tout à coup il entend des cris, se retourne et voit dans le fleuve un homme qui se débattait et que le courant entraînait.

Jacquot nageait comme un requin, il était plein de courage et ne doutait de rien. Oter sa veste, sa chaussure, s'élançant dans le fleuve, plonger et remettre à flot l'homme qui se noyait, fut pour lui l'affaire d'un moment. Puis, nageant avec une vigueur dont on n'aurait pas pu le croire capable, il ramena sur la grève un homme âgé qui déjà avait perdu connaissance, et qui, grâce à ses soins empressés, revint bientôt à lui.

— Ah çà, monsieur, lui dit-il, lorsqu'il le vit mieux portant, faites-moi le plaisir de me dire comment il se fait qu'à votre âge, et à l'heure qu'il est, vous vous avisiez d'aller

prendre, tout habillé, un bain dans ce fleuve dont le courant est si dangereux ?

— Ah ! mon ami, mon sauveur, s'écria le vieillard, sans vous j'étais perdu ! Que Dieu vous bénisse et vous récompense ! Achevez, je vous en prie, votre œuvre de dévouement en me remettant sur ma route, car je ne sais plus où je suis.

— Bien sûr que je ne vais pas vous laisser tout seul sur cette grève ; mais où faut-il vous conduire ?

— Je suis le caissier principal de la maison Harrison and Co. Je revenais de porter le compte réglé de son chargement au capitaine de l'*Indiana*, lorsqu'en sortant du navire, trompé par l'obscurité, je suis tombé à l'eau, et j'allais périr sans votre généreux dévouement.

— Vous êtes le comptable de la maison Harrison and Co ?

— Depuis trente ans.

— Et vous savez tenir les livres d'une grande maison ?

— Je n'ai fait que cela toute ma vie.

— Mon cher monsieur, nous sommes bien mouillés tous les deux ; il commence à se faire tard, permettez-moi de vous reconduire à votre habitation, nous causerons en route.

Et Jacquot, prenant le bras du vieillard, le dirigea dans les chemins qu'il connaissait si bien. Il garda quelque temps le silence, puis enfin, s'adressant au vieillard, il lui dit :

— Croyez-vous, monsieur, que je vous aie rendu un service en vous retirant du fleuve où vous alliez périr ?

— Un service ! mais vous êtes mon sauveur, et tout ce que je possède ne pourra suffire à m'acquitter envers vous.

— Je ne serai pas si exigeant, et ce n'est pas tout ce que vous possédez que je vous demanderai, mais tout ce que vous savez.

— Mon jeune ami, je n'ai rien à vous refuser.

— Vous m'avez dit que vous étiez depuis longtemps le comptable de la maison Harrison : voulez-vous m'apprendre à tenir une comptabilité ?

— Si je le veux ! est-ce que tout à l'heure, quand vous vous êtes jeté dans le fleuve pour me sauver, vous m'avez fait quelque condi-

tion ? Oui, je le veux, oui, je vous le promets ; car ce ne sera qu'un faible à-compte sur ce que je vous dois.

— Eh ! mon Dieu, vous ne me devez rien ; est-ce que je savais, quand j'ai été à votre secours, qui vous étiez et ce que vous pouviez faire pour moi ? Non, j'ai entendu appeler au secours, voilà tout, et j'y suis allé. J'aurais pu repêcher un matelot ivre, un nabab ou autre chose également ; mais le ciel a voulu que je rende service à celui qui peut m'être le plus utile, et, si vous le voulez, je serai bien récompensé.

— Parlez, parlez, mon jeune ami.

— Je veux apprendre à être comptable, mais à tenir une grande comptabilité.

— La maison Harrison and Co fait des affaires avec les quatre parties du monde ; c'est par millions de dollars qu'elle négocie ; je tiens ses livres depuis trente ans, croyez-vous que je puisse vous instruire ?

— Oui, mais il y a une difficulté.

— Laquelle ?

— Il faut bien vivre, et pour vivre j'ai été obligé d'accepter un bien humble emploi, mais qui m'occupe toute la journée, soit dans les magasins, soit sur le port ; je ne pourrai étudier que la nuit.

— C'est à merveille, car moi aussi je suis occupé toute la journée et je n'ai de liberté que dans la nuit. Venez donc le soir dès que nos bureaux, nos caisses sont fermés, et je vous apprendrai ce que je sais avec le soin, la sollicitude qu'un père mettrait à instruire son fils bien-aimé. Nous commencerons demain, si nous le pouvons ; demain, à pareille heure, venez : vous avez un bon cœur, du courage, vous devez avoir de l'intelligence, je ferai de vous un sujet, et qui sait si, Dieu aidant, notre triste rencontre de ce soir ne sera pas pour tous deux un sujet de bonheur ? Nous voilà arrivés à mon habitation, je ne veux effrayer personne, laissez-moi rentrer seul ; je vous attendrai demain soir. Embrassez-moi, mon fils, mon sauveur, à demain !

Les deux amis s'embrassèrent et se séparèrent.

Le lendemain, à l'heure indiquée, Jacquot se trouva au rendez-vous et se mit avec ardeur au travail ; il fit de rapides progrès, et

le vieillard lui-même était surpris de son zèle et de son intelligence.

Une nuit, en revenant de prendre sa leçon, Jacquot aperçut, à sa grande surprise, de la lumière dans le cabinet de son patron.

— Oh ! oh ! dit-il, qu'est-il donc arrivé ? Le patron dort toujours à pareille heure, il faut qu'il y ait du nouveau, je vais aller le savoir.

Il monta doucement, entr'ouvrit la porte du cabinet, et vit son patron très-occupé à feuilleter des registres, des livres de comptes et tous les papiers que nécessite une grande maison de commerce.

En entendant ouvrir la porte, le négociant se retourne.

— Ah ! c'est toi, petit ? dit-il ; et que viens-tu faire ici aussi tard ? pourquoi ne dors-tu pas ?

— Pardon, monsieur, mais j'ai vu de la lumière dans votre cabinet, et, craignant que vous ne soyez indisposé, j'ai pris la liberté d'entrer.

— Oui, tu as raison, je suis très-indisposé, très-malade même. Mon caissier, encore plus malade que moi, n'a pu venir ; il faut que je donne demain, à l'heure de la marée, au capitaine qui part pour Londres, la balance du compte de la maison Mackenzie, et j'ai peine à me retrouver dans toutes ces paperasses. Il s'agit pourtant d'une affaire importante ; j'en perds la tête !...

— Si vous vouliez me le permettre, monsieur, je tâcherais de vous aider.

— Je connais ta bonne volonté, mon enfant, et s'il s'agissait seulement de factage, d'enregistrement, je compterais sur toi ; mais c'est plus grave : il faut vérifier des comptes arriérés, établir une balance entre le doit et l'avoir, en un mot faire un état détaillé et scientifique de nos situations respectives ; il faut pour cela plus que de la bonne volonté, il faut de la science. Je ne t'en remercie pas moins.

— Permettez-moi d'insister, monsieur, laissez-moi du moins vous servir de secrétaire.

— Parbleu, je le veux bien. Tiens, apure et règle les comptes que voilà pendant que je verrai ceux-ci.

Je vous laisse à penser avec quel soin Jacquot se mit à l'ouvrage. Il comprenait de quelle importance le succès devait être pour lui ; aussi les chiffres se multipliaient-ils sous sa plume, les calculs les plus abstraits, les balances les plus difficiles étaient-elles irréprochables. Le patron en était stupéfait.

— Comment ! s'écriait-il en vérifiant le travail de son jeune commis, tu es aussi habile et tu n'en disais rien ! Mais comment as-tu appris tout cela ?

— Pardon, monsieur, je vous le dirai plus tard, mais songez qu'il faut qu'à sept heures du matin ces comptes soient portés au capitaine qui est en rade et qui va mettre à la voile ; je n'ai plus qu'un résumé général à faire, je vous dirai tout après.

À l'heure indiquée, Jacquot portait son travail au capitaine. Le négociant était tout émerveillé ; il voulut récompenser l'intelligent enfant et lui demanda ce qu'il désirait.

— Monsieur, répondit Jacquot, je n'ai fait que mon devoir, mais puisque vous voulez me récompenser, j'ai une faveur à vous demander.

— Je possède pour toute fortune un louis d'or qui m'a été donné par mes parents lorsque je suis parti : veuillez le prendre et m'intéresser pour une si faible somme dans une de vos affaires, j'ai l'espoir qu'il prospérera.

— C'est dit, mon jeune ami, reprit en riant le patron, et à dater de ce jour te voilà actionnaire de ma maison.

La maladie du caissier se prolongea ; Jacquot tint la comptabilité pendant tout ce temps-là, avec tant d'activité et tant d'exactitude que, lorsque le caissier succomba, le négociant pensa qu'il ferait une très-bonne affaire en prenant Jacquot pour le remplacer.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les opérations auxquelles il prit part ; au bout de quelques années le négociant le prit pour associé, et plus tard Jacquot devint seul propriétaire de l'importante maison de commerce dans laquelle il était entré simple garçon de peine.

Quarante et quelques années après le point de départ de cette véridique histoire, le curé de la paroisse de Boulogne-sur-Mer recevait une lettre dans laquelle on le priait d'annoncer que, le 18 mai prochain, il dirait un *Te*

Deum, auquel tous les membres de la famille Giraud étaient invités. En même temps le maire était prié, de son côté, de faire rechercher tous les membres de la famille Giraud, et de les engager à assister à un grand repas qui aurait lieu le même jour 18 mai. On les priaît, tous les deux, de ne pas donner d'autres explications aux invités.

La famille Giraud avait singulièrement augmenté depuis quarante ans, et les recherches du maire constatèrent l'existence de soixante Girauds ou Girandes, tous bien portants, et qui tous furent très-intrigués en recevant leur double invitation.

Enfin, le fameux 18 mai arriva ; dès le matin on voyait sur la place de l'église tous les Girauds en habits du dimanche, et comme ils avaient bavardé, un grand nombre de curieux et de curieuses s'étaient joints à eux et les commentaires allaient de leur mieux. Aujourd'hui on aurait pris cela pour une émeute tant il y avait d'animation dans les groupes.

La cloche en annonçant l'office mit fin à tous ces commérages, et les Girauds prirent dans le chœur les places qui leur avaient été réservées. Tous les yeux cherchaient où pouvait être celui qui avait commandé cette cérémonie, et ils s'arrêtèrent sur un beau vieillard à cheveux blancs, qui était dans le banc de l'œuvre avec M. le maire.

La cérémonie terminée, l'inconnu vint serrer la main de tous les Girauds et, se mettant à leur tête avec M. le maire, il se dirigea vers le lieu où était préparé le repas auquel toute la famille était invitée. Lorsqu'on fut à table, on s'aperçut qu'une place restait vide. — C'est rien, dit un grand Giraud, c'est l' cousin p'tit Pierre, l' mousse au patron Cheveau ; soyez tranquilles, il viendra plutôt à la nage que de manquer un bon repas, car il n'en fait pas souvent, le pauvre gas. Au même instant on entendit accourir bruyamment un gros garçon bien joufflu et dont l'âge et le costume rappelèrent à l'amphitryon celui qu'il portait avant son départ.

Aussitôt qu'il fut entré dans la salle, le gros joufflu prit la place qui lui était réservée, et comme il avait chaud, on lui versa un verre de vin qu'il accepta, et, se tournant vers la société, il dit avec une volubilité qui

faisait honneur à sa langue : Santé, tante Giraud ; santé, cousine Françoise ; santé, oncle Méru ; santé, marraine Pierrette ; santé, santé, il n'en oublia pas une et porta le verre à ses lèvres ; mais, s'arrêtant tout à coup, il dit : Ah ! que je suis bête ! et monsieur aussi... — Merci du compliment, mon garçon ; allons, mets-toi à table et commençons.

Le repas fut gai, quoiqu'il y perçât toujours un peu de curiosité. Au dessert, Jacquot, car vous l'avez reconnu, se leva et porta ce toast : A la famille Giraud dont je suis aujourd'hui le doyen. — Vous ? s'écrièrent trente voix. — Oui, moi ; je suis Jacques Giraud, qu'on appelait Jacquot, le petit-fils d'Antoine Giraud qui logeait sur la grande falaise. — Attendez donc, dit la plus ancienne des tantes, je me rappelle le petit Jacquot, le fils à Mathurin, qui s'est noyé à la pêche ? — C'est cela. — Pas possible ! je ne vous aurais jamais reconnu. — C'est pourtant bien moi. Maintenant, mes chers parents, vous allez tous venir m'embrasser, les uns après les autres et par rang d'âge. Ils se mirent tous à la file et vinrent processionnellement embrasser Jacquot qui leur glissait dans la main un petit papier, à tous, aux plus petits comme aux plus grands. Ces petits papiers n'étaient rien moins que des billets de mille francs !

Je vous laisse à juger de la joie de tous ces pauvres gens, qui n'avaient jamais espéré une pareille fortune. Comment ! ils étaient soixante et ils devenaient tous aussi riches ! c'était un bruit à ne pas s'entendre, et les cris de : *Vive le cousin Jacquot* retentissaient de toutes parts. Enfin Jacquot parvint à obtenir un moment de silence.

— Mes chers parents, leur dit-il, il y a quarante-cinq ans, j'étais un pauvre orphelin, je venais de perdre mon brave grand-père, je ne savais que devenir. Vos pères n'étaient pas heureux non plus, et cependant ils se privèrent, et en se cotisant me donnèrent un beau louis d'or. C'est la monnaie de ce louis d'or que je vous apporte aujourd'hui. Grâce à cette faible somme, à mon courage, à ma persévérance au travail, à mon économie et à la protection du bon Dieu, je suis parvenu à pouvoir m'acquitter envers les enfants de ceux qui m'ont secouru dans mon

infortune. Que leur mémoire soit bénie ! et que cet acte si simple et si juste de ma reconnaissance vous apprenne, mes chers amis, tout ce qu'on peut faire avec une ferme volonté, du zèle et de la conduite. Je reviens vivre parmi vous et vous pourrez toujours compter sur moi.

Les cris de joie recommencèrent et toute la famille reconduisit en triomphe son bienfaiteur.

Je puis vous assurer, mes enfants, que j'ai connu le héros de cette histoire instructive que je vous raconte sans y rien ajouter.

A. JADIN.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

Gaston et sa sœur Berthe avaient eu le malheur de perdre leur mère, et leur père, capitaine d'un navire marchand, faisait un voyage au *long cours* qui devait durer plusieurs années. Pendant le voyage, les deux enfants habitaient une maison de campagne près de Rouen, sous la surveillance de mademoiselle Bonbonne, leur gouvernante, aussi bien soignés, aussi heureux que des enfants puissent l'être en l'absence de leurs parents.

Mademoiselle Bonbonne était bien la plus excellente personne que l'on puisse voir : elle adorait ses chers enfants, comme elle avait bien le droit de les appeler, puisqu'elle avait eu toute la peine de les élever. Mais mademoiselle Bonbonne avait un grand tort envers ses élèves, elle n'oubliait pas assez qu'ils étaient les enfants de son maître, et, au lieu d'user quelquefois sévèrement de l'autorité maternelle dont elle était revêtue, elle était bien plutôt disposée à faire toutes les volontés de ceux qu'elle aurait dû habituer à lui obéir. Les bonnes ou les *mamans-gâteaux* font quelquefois bien du mal en laissant grandir des défauts dont il est difficile de se corriger plus tard.

Gaston, beau garçon de onze ans, grand et fort pour son âge, avait une mine si florissante, que chacun s'écriait en le voyant : — Comme il paraît que cet enfant est bien soigné ! — Aussi mademoiselle Bonbonne, toute fière de ce compliment, qui était à son

adresse, ne songeait qu'à rehausser par une toilette brillante la bonne mine de ce beau garçon.

Quant à Berthe, petite fille de neuf ans, mince et frêle, avec des traits délicats et fins, et un teint pâle qui ne plaît pas à beaucoup de gens, habitués à n'aimer que les bonnes couleurs de la santé, elle n'attirait pas les mêmes compliments que son frère à mademoiselle Bonbonne, de sorte que celle-ci, qui ne l'aimait pas moins au fond et lui donnait d'aussi bons soins, ne l'accablait pourtant pas des mêmes caresses ni des mêmes flatteries, et ne s'occupait pas autant de la parer.

Il en résulta que, douce et modeste par nature, Berthe devint de plus en plus modeste et douce ; tandis que Gaston, qui pourtant était né avec un bon cœur, devint chaque jour plus vain, plus satisfait de sa personne, et que la vanité le rendit peu à peu entêté, impérieux, capricieux, moqueur, égoïste, insupportable, en un mot, un petit *fat* au grand complet.

Parmi tous les défauts de Gaston, le plus apparent et le plus ridicule était celui de vouloir prendre la mise et les allures d'un grand jeune homme de vingt ans. Profitant de la faiblesse de mademoiselle Bonbonne, il s'habillait pour sortir comme les plus élégants de la ville. Alors on le voyait se pavaner en gants jaunes, en bottes vernies, cravaté avec un faux-col, une badine à la main,

traînant en laisse un superbe chien de chasse anglais, et s'arrêtant de temps en temps pour tirer par une longue chaîne d'or une belle montre à laquelle il feignait de regarder l'heure. Inutile de dire qu'ainsi attifé, il marchait seul, en avant, dédaignant de donner la main ou le bras à sa sœur Berthe... une enfant!... trop simplement mise d'ailleurs, parce qu'elle ne portait jamais que des vêtements d'étoffes et de forme convenables à son âge.

Il poussait ce travers si loin qu'il en était venu à se priver presque entièrement des plaisirs et des amitiés de son âge. Le soin qu'il prenait de sa parure et la forme de ses habits ne lui eussent pas permis de se livrer à une foule de jeux où le corps ne peut développer librement sa souplesse que sous des vêtements larges et simples. D'ailleurs, le caractère hautain et capricieux de Gaston éloignait de lui tous les enfants de sa classe, tandis que son orgueil lui défendait de se compromettre avec des fils de cultivateurs et d'ouvriers.

On comprend donc que le beau Gaston s'ennuyait souvent. Alors son passe-temps était de courir avec son chien Fox, de l'exciter contre les chats et les autres animaux domestiques, et même aussi, ce qui était mal, contre les enfants pauvres qui venaient ramasser du bois mort dans le bois dépendant de la maison; parfois encore, ce qui était affreux, contre de vieux mendiants, qu'il traitait de méchantes gens parce qu'ils n'étaient vêtus que de haillons.

Sa petite sœur Berthe avait également à souffrir de ses distractions; en outre des surprises, des *peurs* qu'il lui faisait avec son grand chien, tantôt il dévastait le parterre où elle s'amusait à cultiver des fleurs, tantôt il donnait leur volée aux oiseaux qu'elle nourrissait; une fois même il avait enfermé dans la volière un chat qui avait déjà croqué une demi-douzaine de chardonnerets, lorsque la pauvre Berthe accourut sauver les autres. La chère petite se bornait alors à lui faire de touchants reproches et à pleurer, car elle était si douce, elle avait un cœur si parfait, qu'elle n'eût pas voulu se plaindre et faire connaître les mauvaises actions de son frère.

Hélas! Gaston, faute d'avoir près de lui quelqu'un pour le reprendre, gagnait chaque jour tant de mauvaises qualités qu'il était à craindre que son père, au retour de son voyage aux Indes orientales, ne désespérât d'un cœur aussi pervers.

Mais le moment était proche où Gaston devait être cruellement puni par où il avait péché.

Un jour qu'il ne savait comment employer sa récréation, et qu'il cherchait quelque mauvais tour à faire, car l'oisiveté et l'ennui sont de mauvais conseillers, il aperçut, du haut d'une butte sur laquelle il était monté, sa sœur Berthe qui marchait comme furtivement le long d'une charmille au bout de laquelle se trouvait une petite porte du jardin.

— Bon! se dit-il, voilà mademoiselle Berthe qui semble craindre que je ne la voie... Petite cachottière!... Elle aura découvert quelque nid d'oiseau dont elle ne veut pas que je prenne les œufs... nous allons voir ça... Fox, ici!

Et le grand chien accourut, l'œil brillant, la queue en trompette; car il lisait dans les yeux de son maître qu'ils avaient quelque malice à faire.

Gaston et Fox coururent donc se placer de manière à suivre Berthe, sans qu'elle les aperçût, derrière la charmille. Berthe atteignit la petite porte, l'ouvrit, et passa la tête en dehors pour regarder sur les côtés du jardin.

— Kiss-là! Fox... kiss!... fit alors Gaston.

Et le chien, habitué à ces tours, partit comme une flèche et tomba impétueusement entre Berthe et l'ouverture de la porte.

Berthe poussa un grand cri, et Gaston, se frottant les mains de contentement, resta en embuscade pour lui faire une nouvelle peur lorsqu'elle passerait devant lui en s'enfuyant.

Cette fois, pourtant, Berthe ne prit pas la fuite; mais bientôt ce fut le chien qui poussa des hurlements de détresse.

— Est-ce qu'elle oserait battre Fox! se dit Gaston, bien surpris; et il courut au secours de son chien.

Voici ce qui venait de se passer : Berthe, parmi les pauvres auxquels on l'avait habituée à faire l'aumône à la grille, en avait distingué un plus infirme et plus digne de pitié ; elle lui avait indiqué la petite porte du jardin, et elle lui portait en cet endroit, pour ne pas exciter la jalousie des autres pauvres, ce qu'elle avait mis en réserve à son intention.

Or, tandis qu'elle accomplissait cette bonne œuvre, le chien, en se précipitant, était tombé justement sur le vieux pauvre qui tendait son bissac, et l'avait renversé. De là le cri de Berthe ; car, cette fois, ce n'était pas pour elle-même que la chère petite avait eu peur ; et, tandis que le bon vieillard essayait péniblement de se relever, elle lui offrait le faible secours de son bras, lorsqu'un voyageur arriva tout à coup, comme par la grâce de Dieu. Le voyageur remit sur ses pieds le pauvre, qui, par bonheur, n'était pas blessé, et comme l'auteur de l'accident, M. Fox, restait là effrontément, mangeant, par droit de conquête, les provisions tombées du bissac, l'étranger le prit sans façon par les oreilles, et se mit à lui administrer une vigoureuse correction.

L'étranger avait encore la main levée sur Fox, lorsque Gaston lui cria d'une voix furieuse :

— Pourquoi battez-vous mon chien, vous ?

— Ah ! mon jeune ami, répondit l'étranger, c'est à vous ce méchant animal ? J'ai peur que vous ne l'ayez bien mal élevé.

Et il lâcha M. Fox qui alla se fourrer, l'oreille basse, entre les jambes de son jeune maître.

— Puisque vous avez battu mon chien, je vais battre le vôtre, moi, reprit Gaston en désignant un gros barbet vieux et pelé qui se tenait près de l'étranger, tranquillement assis sur son derrière.

— Je ne vous conseille pas de vous adresser à Trimm, dit simplement le maître du barbet.

Gaston, qui était presque toujours armé d'un fouet, s'avança d'un air menaçant ; mais le barbet, se relevant sur ses quatre pattes, fit entendre un grognement sourd et montra une double rangée de crocs blancs et poin-

tus qui faisaient honneur à sa vieillesse.

Gaston battit prudemment en retraite : le barbet se rassit tranquillement.

— Allons, mon jeune ami, reprit l'étranger en souriant, rentrez avec votre bonne petite sœur ; elle vous expliquera ce qui est arrivé, et vous regretterez, j'en suis sûr, de vous être fâché contre nous. Moi, mes enfants, je vais reconduire tout doucement ce bon vieux.

L'étranger s'éloigna en soutenant le mendiant encore tout ému de sa chute, et Gaston repoussa violemment sa sœur dans le jardin. Il avait des larmes d'humiliation dans les yeux. Berthe essaya doucement de l'apaiser.

— Va te promener, petite sotte, lui criait-il, ne m'approche pas, ne me touche pas... avec tes mains qui ont touché les haillons de ce mendiant.

— Mon frère, il faut avoir pitié des pauvres gens, osa répondre Berthe.

— Ah !... ouiche... qu'il y revienne, celui-là, par exemple, que je le retrouve... lui et cet autre vieux laid avec son horreur de chien.

Berthe comprit que son frère n'était pas en état d'entendre raison ; elle le quitta ; et, lui, il s'en alla avec Fox se cacher dans un bâtiment ruiné, ancienne chapelle d'un vieux château démolì, où il se réfugiait d'habitude pendant ses grandes bouderies.

Après avoir boudé plusieurs heures, Gaston, sentant à son estomac que l'heure du diner approchait, se décida à revenir vers la maison. Mais quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître, assis sur le perron d'honneur, le chien, l'affreux barbet de l'étranger ! Ah ! s'il n'eût pas conservé le souvenir des crocs pointus du vieil animal, comme il l'eût fait danser à coups de fouet !... Il se contenta de lancer sur lui M. Fox.

Fox ne demandait pas mieux que de prendre sa revanche sur le chien des coups que lui avait donnés le maître : il s'élança donc bravement ; mais il fut reçu de même. Au bout d'une courte lutte, le beau, le brillant Fox s'éloigna en hurlant de douleur, roulé et mordu par le vieux et laid barbet.

— Ah ! ah ! dit l'étranger, qui parut à son

tour sur le perron, attiré par le bruit du combat, il paraît que votre beau chien a voulu faire connaissance avec Trimm?... Eh bien, je pense qu'il connaît maintenant une partie de ses mérites.

Mais Gaston, aussitôt qu'il avait vu paraître le vieux monsieur, avait couru à la recherche de mademoiselle Bonbonne pour savoir ce que tout cela signifiait.

Mademoiselle Bonbonne était dans l'office avec Berthe, préparant la vaisselle de cérémonie.

— Tiens, dit Gaston, il y a donc du monde à dîner aujourd'hui, que tu essuies le beau service doré?

— Oui, mon ami, répondit mademoiselle Bonbonne qui avait l'air très-affairé.

— Et... qui est-ce? demanda Gaston.

— Mon frère, répondit Berthe, c'est ce monsieur que nous avons vu tantôt à la petite porte du jardin.

— Ah! bah! s'écria Gaston, ce vieux laid?

— Mon frère, je t'assure qu'il est bien bon.

— Bien respectable, renchérit mademoiselle Bonbonne.

— C'est un vieil ami de notre père; ajouta Berthe.

— Et ce sera le vôtre aussi, mes enfants, continua mademoiselle Bonbonne.

— Mon ami, à moi!... compte là-dessus! dit Gaston d'un air de dédain; d'abord ce vieux n'a jamais pu être l'ami de papa... il est trop mal habillé.

— Mon cher Gaston, observa mademoiselle Bonbonne d'un ton plus froid qu'elle ne le prenait d'habitude avec son enfant gâté, il ne faut pas juger les gens sur leurs habits. Ce monsieur vient d'un pays éloigné pour des affaires qu'il a à traiter à Rouen.

— Eh bien, est-ce qu'il n'y a pas à Rouen des hôtels pour les voyageurs?

— Les hôtels coûtent cher et les vieillards ont besoin de meilleurs soins...

— C'est cela, s'écria Gaston, notre maison va devenir une auberge pour bêtes et gens... un hôpital... Ah! j'espère bien que vous allez mettre aussi un couvert pour le chien... du train dont vous y allez!...

— Mon enfant, répondit simplement ma-

demoiselle Bonbonne, j'espère que tu vas te montrer avec l'étranger poli, aimable, comme tu sais l'être quand tu le veux.

— Plus souvent! cria Gaston; si j'étais plus grand, si j'étais le maître, ce vieux qui a battu Fox ne resterait pas dans *ma* maison. Au moins, je ne le verrai pas, je ne lui parlerai pas... je ne dînerai pas avec lui.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur, dit mademoiselle Bonbonne alarmée.

— Ta-ta-ta-rata-ta! chanta Gaston en pirouettant avec colère, je veux dîner seul, moi... je veux dîner dans ma chambre, moi... qu'on me donne à dîner... j'ai faim, je veux dîner!...

— Eh bien, monsieur, dit sévèrement mademoiselle Bonbonne, vous dinerez à table ou vous ne dinerez pas du tout.

— Eh bien, je ne mangerai plus... jamais, jamais; et quand papa reviendra il me trouvera mort de faim.

Mademoiselle Bonbonne, désolée de cet entêtement, employa tour à tour pour le vaincre la persuasion, les menaces, la prière même; mais Gaston, en voyant que, pour la première fois peut-être, on ne finissait pas par céder à son caprice, se laissa aller à un si furieux emportement, qu'il se roula sur le plancher dans de violentes convulsions, à la suite desquelles il fallut le coucher fort malade, et véritablement sans dîner.

La pauvre Berthe, bien attristée, dina donc seule avec l'étranger; elle excusa son frère sans dire le vilain motif de son indisposition.

Du reste, la petite Berthe fut bien récompensée de sa politesse envers le vieux monsieur, car, au dessert, ce dernier l'amusa beaucoup en faisant faire une foule de jolis tours à son vieux chien qui avait autant d'esprit qu'il était laid; puis, après le dîner, il raconta une foule d'histoires charmantes qui firent passer bien courtes, pour la petite fille, les longues heures que Gaston comptait tristement dans son lit.

Notre entêté se trouvait un peu plus calmé le lendemain; et comme il voyait l'étranger installé définitivement dans la maison, il consentit à dîner à table avec lui; mais il mangea sans dire un seul mot, et continua ainsi

les jours suivants, malgré les conseils affectueux de mademoiselle Bonbonne qui lui répétait sur tous les tons que bientôt il se repentirait cruellement de sa maussaderie. De son côté, le vieux monsieur, après lui avoir fait plusieurs avances inutiles, prit le parti de ne plus s'inquiéter de son mutisme impertinent ; la conversation de la gentille Berthe lui suffisait.

Sur ces entrefaites, un dimanche arriva où l'on devait passer une brillante revue des troupes de la garnison sur le *Cours*, grande promenade publique de Rouen. Gaston aimait beaucoup ces sortes de fêtes militaires, et il espérait bien s'y montrer dans ses plus beaux habits. Mais, au moment de partir, il vit qu'il fallait aller en compagnie du vieux monsieur qui n'avait pas même fait, pour cette occasion, le moindre changement à son costume.

Ce n'était pas une tenue de grand seigneur, nous sommes forcés de l'avouer, aussi Gaston déclara-t-il subitement qu'il voulait rester à la maison. Il espérait bien qu'on ne voudrait pas le laisser seul, et que mademoiselle Bonbonne au moins resterait avec lui ; mais celle-ci, qui, depuis l'arrivée du vieux monsieur, semblait avoir adopté une conduite plus ferme envers Gaston, lui déclara qu'il était bien le maître de sortir ou de demeurer, mais que son caprice ne priverait personne de la fête. Gaston ne voulut pas revenir sur ce qu'il avait dit ; il se résigna donc à voir tout le monde, jusqu'au dernier domestique, prendre gaiement le chemin de la ville. Et comme la petite Berthe l'engageait une dernière fois à les accompagner :

— Moi, lui répondit-il, aller avec ce vieux !... C'est bon pour toi, petite sans cœur... Va, ma belle, donne-lui la main, lâ-bas, au milieu du beau monde... on croira que tu es sa fille !

Avant de partir, mademoiselle Bonbonne avait seulement prié le jardinier, qui demeurerait près de là, d'avoir de temps en temps l'œil sur la maison ; car Gaston était déjà assez âgé, et habitué à courir librement dans le vaste jardin, pour qu'on ne craignît pas de le livrer une demi-journée à lui-même.

Le voilà donc seul, tout seul dans cette

grande habitation. Bientôt, en songeant aux plaisirs de la fête, il commença de ressentir des regrets de son isolement. Après avoir parcouru, avec Fox, tous les coins du jardin, poussé par cet instinct commun à tous, petits et grands, qui nous fait désirer la vue de nos semblables, il finit par entr'ouvrir la grille d'entrée et épier les mouvements des passants sur la route. Mais la fête avait attiré tant de monde à la ville, qu'il ne restait plus dans le voisinage que quelques personnes occupées dans les maisons. Les environs étaient tristes et déserts ; pendant plus d'une heure il ne vit passer que quelques voitures ; puis, enfin, des voyageurs à pied, dont l'aspect l'effraya et qu'il prit pour des malfaiteurs, parce qu'ils avaient de mauvaises blouses et leurs traits altérés par la fatigue. C'étaient pourtant de braves ouvriers qui terminaient un long et pénible voyage pour venir chercher de l'ouvrage à Rouen. Gaston s'empressa de fermer la grille à leur approche et de s'enfoncer de nouveau dans le jardin. Mais là aussi la peur le poursuivit. Les murs du jardin n'étaient pas trop difficiles à escalader. Des hommes comme ceux qu'il venait de voir pouvaient avoir l'idée de les franchir pour voler. Cette supposition lui faisait dresser les cheveux sur la tête, et il se décida à se rapprocher de la grille, où il avait la ressource d'appeler le jardinier à son secours.

Il revint donc se placer devant l'entrée de la maison. Cette fois, au lieu de figures suspectes, il vit s'approcher deux messieurs, jeunes et de bonne mine, et dont la mise éblouit Gaston.

Cependant ces deux beaux messieurs s'avancèrent peu à peu, en paraissant examiner avec beaucoup de soin les alentours de la maison. Puis, quand ils ne furent plus qu'à quelques pas de la grille :

— Tiens ! dit l'un d'eux en montrant Gaston, voici un *joli jeune homme* qui va sans doute nous faire trouver ce que nous cherchons.

Gaston, se rengorgeant sous cette flatterie, se disposa à répondre à la demande qu'on avait à lui faire.

— Jeune homme, dit l'autre, nous voyageons à la recherche des choses rares, pré-

cieuses, répandues sur le sol de l'antique Neustrie... et nos informations portent que cette superbe maison renferme précisément certaines curiosités qui rentrent dans le cadre de nos travaux.

— Oui, reprit à son tour le premier, on nous a parlé de certaine vicille chapelle, dont je crois apercevoir d'ici le pignon, et qui est digne, dit-on, d'être admirée par des artistes... Si donc, vous étiez assez bon, jeune homme, pour nous présenter en cette qualité à votre père, mère, oncle, tante ou autres ascendants...

— Pardon, messieurs, répondit poliment Gaston, mon père voyage bien loin, bien loin, et en ce moment *mes* domestiques sont tous sortis.

— Comme ça se trouve ! dit l'un des artistes en poussant son compagnon du coude.

— Oui, reparti l'autre, ça se rencontre parfaitement... que nous nous soyons adressés précisément au jeune maître de cette habitation superbe, qui ne refusera pas de nous laisser prendre le dessin de sa chapelle...

— Sans doute, et par reconnaissance pour cet aimable jeune homme... nous le mettrons dedans...

Gaston était trop flatté des éloges que lui prodiguaient les deux artistes, trop heureux de cette bonne occasion d'échapper à l'ennui et à la peur en si bonne compagnie, pour ne pas leur offrir avec empressement d'entrer chez lui. Ce n'étaient pas des mendiants, des hommes à craindre ; ils étaient si bien mis ! Gaston les conduisit donc dans la chapelle. Ce prétendu monument n'était plus qu'une sorte de grange en mauvais état ; seulement Gaston avait entendu dire, en effet, qu'elle conservait de sa vieille architecture quelques-uns de ces ornements dont la grande antiquité fait le prix.

— Passons maintenant à l'intérieur, dirent bientôt les deux artistes, après avoir tourné autour de la ruine.

Gaston ouvrit une énorme porte et entra le premier pour guider les deux curieux au milieu de l'obscurité et des embarras de l'intérieur.

Mais, une fois entrés tous les trois, il s'opéra un étrange changement de scène.

— Ah ! ah ! mon joli garçon, dit tout à coup l'un des prétendus artistes, nous vous avons promis *de vous mettre dedans*... vous y êtes...

Gaston resta tout surpris du ton insolent de cet homme, quoiqu'il ne comprit pas sa grossière plaisanterie.

— Mais, avant de nous quitter, dit l'autre à son tour, permettez, beau fils, que je regarde l'heure à votre montre.

Et il enleva prestement du gousset de Gaston la belle montre et la jolie chaîne dont il était si fier.

— Ma montre ! ma montre !... cria enfin Gaston d'une voix étranglée.

— Vas-tu te taire, criard ! reparti brutalement le faux artiste... une montre et une chaîne comme celles-là à un pareil marmot !... c'est bon pour des hommes comme nous. Allons, silence !... couchez-vous tranquillement sur ces bottes de paille, jusqu'à ce qu'on vienne vous y chercher.

— Adieu ! reprit l'autre, adieu, joli jeune homme... dormez bien, ou faites une partie de colin-maillard avec les rats.

Et les deux hommes sortirent en riant aux éclats, fermèrent après eux la lourde porte à double tour, et laissèrent Gaston immobile et sans voix, paralysé par la frayeur.

Il savait maintenant à quoi s'en tenir sur ces deux beaux messieurs qui, après l'avoir volé, allaient sans doute s'emparer des objets précieux que renfermait la maison.

Qu'on juge de la situation du malheureux enfant ! N'osant appeler de crainte de faire revenir les voleurs, il ne lui restait plus qu'une ressource inutile, les larmes, et il en usa abondamment.

Au bout d'un long temps il osa enfin crier au secours ; mais sa voix ne pouvait percer les épaisses murailles du vieux bâtiment, dont les hautes fenêtres ogivales avaient été bouchées en maçonnerie, à l'exception de deux petites ouvertures près du toit, moins propres à donner du jour qu'à laisser passer les chats.

Les heures s'écoulaient, et quoique Gaston n'eût plus de montre, il comprenait que l'heure du retour de la fête approchait. C'était son seul espoir. Bientôt, en effet, il en-

tendit Fox recevoir son monde avec des jappements joyeux, et il attendit qu'on vint le délivrer. Mais comme depuis plusieurs jours on était habitué à le voir se tenir à l'écart, on ne parut point s'inquiéter de son absence, et monsieur Fox était un égoïste, plus empressé de demander son souper que d'attirer quelqu'un sur les traces de son jeune maître.

Cependant l'obscurité croissante de la chapelle indiquait que le jour baissait au dehors. C'était une perspective effrayante que celle de passer toute une longue nuit dans un pareil endroit, au milieu des araignées, des souris et des rats. Alors le désespoir poussa Gaston à une tentative aussi dangereuse que hardie.

Au moyen de bottes de paille entassées, il s'éleva le long du pilier jusqu'aux premières poutrelles de la charpente du toit. Là, rampant le long d'une corniche, il atteignit à la hauteur d'une des deux chaudières, dans l'intention de passer la tête par l'ouverture et de faire entendre sa voix. L'ouverture était trop étroite, mais par bonheur, la maçonnerie dont elle était entourée n'était qu'une sorte de gâchis de terre qui s'écaillait sous la main. Gaston, joyeux de cette découverte, arracha une latte à moitié déclouée et se mit à en frapper rudement pour agrandir le trou.

La besogne allait à merveille : Gaston, plein de courage, fit un dernier effort, passa la tête jusqu'aux épaules, et poussa un premier cri de toute la puissance de ses poumons... Mais, sous la pression de son corps, le pan de fausse muraille qu'il avait ébranlé s'écroula subitement, entraînant, au milieu d'un nuage de poussière et de graviers, le pauvre Gaston dans un vivier profond qui baignait de ce côté le pied de la chapelle.

Il avait fait une chute terrible, mais le ciel voulut qu'il tombât sur une épaisse couche de roseaux. Maintenu quelques instants hors de l'eau, il eut le temps de renouveler ses cris. Le chien Fox accourut enfin à la voix de son maître. L'animal fit d'abord mine d'entrer dans le vivier, mais après avoir tâté l'eau de sa patte, il remonta sur le bord en aboyant. Cependant Gaston enfonçait, enfonçait peu à peu par son propre poids... encore un in-

stant, et l'eau lui arrivait à la bouche... déjà la voix lui manquait... c'en était fait... lorsque, tout à coup, il se sent tiré doucement, comme par une main secourable... une autre secousse le fait glisser un instant sous l'eau, puis il est si rapidement entraîné, qu'avant d'avoir perdu connaissance il est enlevé vigoureusement et déposé sur le bord du vivier.

Quand il put ouvrir les yeux et regarder autour de lui, il se vit sur les genoux de l'étranger, entre mademoiselle Bonbonne et sa sœur Berthe.

Deux ou trois pas plus loin, le chien du vieux monsieur secouait son poil trempé d'eau.

Car c'était lui, ce pauvre barbet si laid, mais si intelligent et si brave, qui, sur l'appel de son vieux maître, s'était jeté à la nage au secours de Gaston, et l'avait sauvé.

Quand on eut bien soigné le noyé et que, couché dans un lit bien bassiné, il fut assez bien remis pour parler, on lui demanda des renseignements, car on avait trouvé au retour les meubles de la maison fouillés et l'argenterie enlevée. Il fallut donc que Gaston fit le récit honteux de tout ce qui lui était arrivé.

Nous l'avons dit en commençant cette histoire, Gaston était né avec un bon cœur : il comprit que son entêtement, sa ridicule vanité avaient causé ses fautes et ses malheurs, et il prit à haute voix la ferme résolution de s'en corriger.

— Ah ! ah ! mon jeune ami, êtes-vous dans de pareils sentiments ? dit alors l'étranger qui l'avait entendu, ainsi que mademoiselle Bonbonne ; eh bien ! je viens vous imposer une punition.

— Oh ! parlez, monsieur, je vous obéirai comme à papa lui-même.

— Mon enfant, continua le vieux monsieur, on vous a enlevé une montre, en voici une autre que je vous condamne à porter...

— Oh ! monsieur, s'écria Gaston tout confus, et n'osant allonger la main vers une montre qu'il voyait briller sur son lit. — Cette montre à moi qui le mérite si peu !...

— Prenez toujours, reprit l'étranger, Quoi ! ne la reconnaissez-vous pas ?...

— Ma montre !... c'est ma montre !... s'écria Gaston avec surprise ; mais ceux qui me l'avaient prise !...

— Ils viennent d'être arrêtés, nantis des objets volés, sur les indications du vieux pauvre auquel votre bonne petite sœur faisait l'autre jour l'aumône à la grille

— Ah ! s'écria Gaston, lui aussi, ce bon pauvre, qui m'a rendu service !

— Allons, mon ami, reprit l'étranger, cette montre sera un bon souvenir qui vous rappellera votre petites erreurs, si vous étiez tenté d'y retomber... Et maintenant, Berthe, Gaston, que ce jour soit tout à fait heureux pour nous... en attendant que vous ayez le bonheur d'embrasser votre père, embrassez votre grand-oncle, mes enfants !

— Notre oncle ! s'écrièrent les deux enfants ; notre oncle d'Amérique ! que nous croyions mort bien loin ! c'était lui !...

— Il m'avait défendu de vous instruire, dit alors mademoiselle Bonbonne ; monsieur votre oncle voulait étudier votre caractère sans être connu de vous.

— Oui, reprit le grand-oncle, j'ai voulu voir comment on me traiterait sur la mine,

avant de savoir que j'étais un grand-oncle, revenu en France, bien riche, pour vous nommer ses héritiers...

— Ah ! moi, je n'en suis pas digne, dit tristement Gaston.

— J'en ai eu peur, je l'avoue, répondit l'oncle, mais faute pleurée, faute pardonnée... D'ailleurs, moi et mon pauvre chien, nous étions bien peu brillants en comparaison de *ces deux beaux messieurs*.

— Allons, allons, continua l'oncle en voyant Gaston rougir jusqu'aux yeux, qu'est-ce que cela prouve ?... c'est que, comme le dit un proverbe très-sage :

« L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE ! »

Tout le monde était heureux. On soupa dans la chambre de Gaston, près de son lit où Berthe le servait. Trimm, le vieux barbet, était naturellement de la fête, choyé et caressé à l'envi par les deux enfants. Quant à Fox, le chien si beau et si égoïste, on le laissa à la place la plus convenable pour les inutiles, c'est-à-dire à la porte.

BENJAMIN TILLEUL.

LE RÉVEIL OU LE PETIT RAMONEUR.

Dialogue avec chœurs.

L'ENFANT.

Pourquoi, petite mère,
Déjà m'éveillez-vous ?
A ma faible paupière
Le sommeil est si doux !

LA MÈRE.

Mon fils, l'aube est venue :
Du jour le travail est la loi !
Et dès longtemps, là, dans la rue,
D'un enfant petit comme toi
Entends la voix bien connue !...

LE RAMONEUR

« Ah ! ramona, ramona, ramona,
La chemina du haut en bas ! »

CHOEUR.

Puisqu'il travaille,
Au petit ramoneur
Rendons honneur !
Et que le paresseux,
Honteux,
Sur son lit dorme et bâille !

LE RAMONEUR.

« Ah ! ramona, ramona, ramona,
La chemina du haut en bas ! »

L'ENFANT.

J'entends, petite mère,
Le vent souffler d'en haut.
Le froid glace la terre,

Et mon lit est si chaud !

LA MÈRE.

Mon fils, l'aube est venue :
Du jour le travail est la loi !
Il fait bien froid, mais, dans la rue,
D'un enfant frileux comme toi
Entends la voix bien connue !...

LE RAMONEUR.

« Ah ! ramona, ramona, ramona,
La chemina du haut en bas ! »

CHOEUR.

Puisqu'il travaille,
Au petit ramoneur
Rendons honneur !
Et que le paresseux,
Honteux,
Sur son lit dorme et bâille !

LE RAMONEUR.

« Ah ! ramona, ramona, ramona,
La chemina du haut en bas ! »

L'ENFANT.

Eh bien, je serai sage
Et je me lèverai ;
Mais donne mon laitage
Bien chaud et bien sucré !

LA MÈRE.

Mon fils, l'aube est venue ;
Ton lait est préparé par moi.
Mais songe bien que dans la rue
Un enfant a faim comme toi...
Entends sa voix bien connue !...

LE RAMONEUR.

« Ah ! ramona, ramona, ramona,
La chemina du haut en bas ! »

CHOEUR.

Puisqu'il travaille,
Au ramoneur vaillant
Lait et pain blanc !
Et que le paresseux,
Honteux,
Sur son lit jedne et bâille !

LE RAMONEUR.

« Ah ! ramona, ramona, ramona,
La chemina du haut en bas ! »

L'ENFANT.

Allons, adieu paresse :
Travaillons comme deux !
Ma mère, une caresse,
Me voilà courageux !

LA MÈRE.

Ta paresse est vaincue :
Mon fils, embrasse-moi !
Mais cet enfant, là, dans la rue,
N'a pas de mère comme toi...
Donnons-lui la bienvenue !

LE RAMONEUR.

« Ah ! ramona, ramona, ramona,
La chemina du haut en bas ! »

CHOEUR.

Justice extrême,
Au pauvre ramoneur
Joie et bonheur !
Non, plus de paresseux,
Honteux.

Qu'on travaille et qu'on s'aime !

« Ah ! ramona, ramona, ramona,
La chemina du haut en bas ! »

MARIE CARPENTIER-PAPE.

PENSÉES SUR L'ÉDUCATION.

» Sans étudier dans les livres, la mémoire
» d'un enfant ne reste pas pour cela oisive :
» tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le
» frappe, et il s'en souvient ; il tient registre
» en lui-même des actions, des discours des
» hommes ; et tout ce qui l'environne est le
» livre dans lequel, sans y songer, il enrichit
» continuellement sa mémoire, en attendant
» que son jugement puisse en profiter. C'est
» dans le choix de ces objets, c'est dans le
» soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il
» doit ignorer, que consiste le véritable art de
» cultiver la première de ses facultés ; et c'est
» par là qu'il faut tâcher de lui former un

magasin de connaissances, qui servent à son éducation durant la jeunesse, et à sa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, et ne fait pas briller les gouvernantes et les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps et d'entendement, qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands. »

J. J. ROUSSEAU.

« L'enfant vient au monde avec tous les instincts qui seront plus tard les passions. La vie entière est en germe dans un berceau. Faut-il étouffer les instincts, anéantir

les passions ? Non, certes. Ce serait choisir la mort pour le modèle de la tranquillité. Il faut seulement bien diriger la sève de l'âme, et greffer habilement et tendrement l'arbre humain. Les passions de l'individu deviendront ainsi comme autant de flammes salutaires qui féconderont et centupleront la prospérité générale. »

EMILE DESCHAMPS.

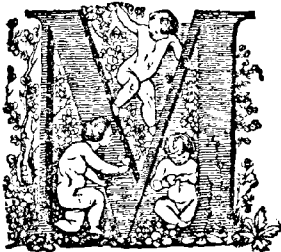
« L'enfance ne saurait être trop respectée. »

JUVÉNAL.

« Les enfants sont ce qu'on veut qu'ils soient. »

TÉRENCE.

CAUSERIE.



voilà.... c'est moi, mes bons petits amis, je suis exact au rendez-vous. Mes vacances sont finies ainsi que les vôtres, et je fais ma rentrée, comme vous avez fait la vôtre il y a quelques jours à peine.

Donc me voilà, bien disposé à bavarder durant cette année qui va commencer. Mais, approchez-vous tous que je vous compte, mes charmants auditeurs... Etes-vous aussi nombreux que l'année dernière ?... N'en manque-t-il point quelques-uns d'entre vous à l'appel ?... Non vraiment, vous êtes revenus tous, fidèles à votre vieux père André aussi bien qu'il l'est à vous !... Que vois-je même ?... Vous êtes revenus plus serrés et en plus grand nombre.

Merci, mes bons petits amis ; vous ne pourriez donner une plus grande preuve de sympathie et d'intérêt au vieillard qui aime tant à se dire votre ami. Il paraît que son rado-

tage ne vous effraye pas trop, puisque vous avez amené de nouveaux auditeurs avec vous...

Merci encore une fois ; et pour me montrer digne de votre bienveillante assiduité à mes causeries, je vais tâcher de les rendre intéressantes autant qu'il dépendra de moi. Je vais me mettre en quête d'anecdotes et de nouvelles... Jevais... je vais... — Hein ?... qu'est-ce que vous dites ?... Comment ?... je fais de belles promesses pour les fois suivantes, dites-vous ? et vous me demandez pourquoi je ne commence pas tout de suite à faire une de ces intéressantes causeries que j'annonce ?

Ma foi, je vous trouve charmants, mes petits amis, et vous en parlez bien à votre aise. Vous oubliez sans doute que j'arrive ce matin même de la campagne où j'ai passé mes vacances, que je suis un nouveau débarqué de Ville-Paris, et que ce n'est pas dans un bourg du département de Seine-et-Marne qu'on peut apprendre beaucoup de nouvelles.

Et puis, d'ailleurs, l'événement du jour,

la grande nouvelle du moment n'est-elle point *la rentrée des classes*? Et que pourrais-je vous dire à ce sujet que je ne vous aie déjà dit l'année dernière? Car voilà déjà une année d'écoulée depuis que nous nous réunissons pour causer ensemble. Une année! Comme le temps passe pourtant! Une année, pour vous ce n'est rien, ce mot ne vous cause que du plaisir, car il vous rapproche du moment où vos études seront finies et où vous deviendrez des jeunes gens : pour un vieillard de mon âge, une année de plus le rapproche du terme de sa longue carrière.

Mais qu'importe? Cette année écoulée, je ne la regrette pas, car je l'ai passée parmi vous, et je demande à Dieu chaque jour qu'il m'en réserve encore quelques-unes semblables. Donc notre seconde année de causerie commence, et je crois que ce que j'ai de mieux à faire, dans ma position de nouveau débarqué, c'est — ce qui, du reste, doit toujours avoir lieu entre gens bien élevés — de vous demander de vos nouvelles et de vous donner des miennes.

Eh bien, voyons?... Comment avez-vous passé vos vacances?... Bien, n'est-ce pas? Tous les plaisirs que vous avez pu vous procurer, vous en avez joui franchement? Tant mieux, car ces plaisirs dont vous êtes saturés vous feront paraître le travail plus doux. C'est absolument comme moi, qui, après mon mois de vacances, ou pour mieux dire de paresse, reviens à vous très-disposé à causer tant et plus. Comment avez-vous supporté les premiers jours de la rentrée? Le collège vous a-t-il paru bien triste au milieu des souvenirs que vous laissait le foyer paternel?... Votre lit d'écolier vous a-t-il semblé bien dur auprès du lit de plumé des vacances? Le bouilli ou les haricots scolastiques vous ont-ils paru bien coriaces auprès des poulets et des friandises maternelles? — Non vraiment! — Eh bien! tant mieux encore une fois! cela prouve que vous êtes des enfants sages et laborieux qui savez prendre le temps comme il est, et qui comprenez que si un repos annuel est nécessaire, le travail est à son tour indispensable.

Ainsi donc, vous voilà frais et dispos, vous remettant au travail avec ardeur. Bon cou-

rage! et à la fin de l'année je verrai tous vos noms imprimés tout du long dans *le Conseiller des Enfants*, sur sa grande liste des lauréats.

Et, à ce propos, je fais mes compliments à tous ceux qui, par leurs succès, ont mérité cette flatteuse distinction, et je fais des vœux pour que tous mes petits auditeurs y prennent part cette année, dût la liste avoir des proportions colossales. Mais je vous entends me dire : — Ah ça, vous nous avez demandé de nos nouvelles, mais vous nous aviez promis des vôtres et vous ne nous en dites point. C'est bien le moins pourtant quand on n'en a pas d'autres à donner! — Vous avez raison, mes petits amis. Eh bien! donc, je vous dirai que depuis deux mois je n'ai eu qu'un seul petit accès de goutte, mais que voici déjà les mauvais temps et que j'ai de grandes appréhensions pour l'hiver qui s'avance.

Eh bien! qu'avez-vous donc? vous faites tous la mine?... Oh! rassurez-vous, vous savez bien que goutteux ou non j'arrive toujours exact au rendez-vous et que je ne vous ai jamais fait faux bond.

Et maintenant voilà tout ce que je puis faire pour aujourd'hui et je vais vous dire adieu, car j'ai ma malle à défaire. Ah! bon Dieu! quels cris!... — Non!... non!... vous ne vous en irez point comme cela!... Il n'est pas possible que vous n'ayez pas une histoire à nous conter... Parlez! père André, parlez!...

Et que diable! si vous voulez que je parle, ne criez pas tant! Eh bien! oui, je sais, non pas une histoire fertile en détails, mais un fait bien simple, et bien honorable pour celui qui en est le héros. Et tenez... C'est un de vos coabonnés, c'est un de mes petits auditeurs dont il est question ici.

Le jeune Alexandre Piton fréquente, ainsi que ses deux frères, l'école de Marly-le-Roi, et son assiduité est telle qu'il reçoit souvent des récompenses pour son travail. Ces récompenses se traduisent quelquefois en petites sommes que ses parents lui donnent. Alexandre, loin de dépenser cet argent en croquets, en sucre d'orge ou en friandises, le garde et l'amasse en un coin, devinez pourquoi?... payer son abonnement à *notre Con-*

sciller, épargnant ainsi, par son économie, une dépense à ses parents.

— Je ne serai pas porté sur la liste des prix qui se publiera prochainement, disait-il en soupirant le mois dernier, soit qu'il n'y eût pas de distribution de prix à l'école, soit que cette distribution n'ait lieu qu'après le 15 septembre.

Ne perds pas courage, noble enfant ! car tu auras une récompense bien plus honorable encore.

Un concours est ouvert. Vingt et un concurrents se présentent le 10 septembre pour se disputer une bourse nationale, bourse unique dont puisse disposer le département de Seine-et-Oise. Alexandre est parmi les concurrents dont il doit être bientôt l'heureux vainqueur. La bourse lui est décernée par le jury d'examen !

En nous envoyant le récit de ces succès, le

père du jeune Piton, justement fier, nous demandait :

— Croyez vous que cela vaille bien un prix ?

Je vous pose la même question, mes jeunes amis. Quant à moi, je déclare que c'est un prix des plus honorables qu'a reçu là cet enfant de dix ans, qui, par son travail, a su assurer son éducation, en en épargnant les frais à ses parents. Et puisqu'il n'a pu prendre sa place dans notre liste de lauréats, je me suis bien promis de lui ouvrir les colonnes de ma *causerie* ; car j'ai voulu vous montrer encore une fois, par l'exemple du jeune Alexandre Piton, que le travail est la source de tout bien, et que, quelle que soit la position qu'on ait en ce monde, on ne doit compter que sur lui seul.

Et maintenant, permettez-vous d'aller défaire sa malle à votre vieux PÈRE ANDRÉ ?

CALENDRIER ÉPÉÉMÉRIDE.

1^{er}. Mardi. S. Remi. — Pierre Corneille, célèbre poète tragique français, dont plus tard vous lirez avec admiration les chefs-d'œuvre, le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, mourut le 1^{er} octobre 1684.

2. Mercredi. Saints Auges. — Prise d'Antioche par Saladin, en 1187, deux ans avant l'arrivée des chrétiens en Syrie, sous Philippe-Auguste.

3. Jeudi. S. Cyprien. — Bataille de Montcontour (Poitou), gagnée par le jeune duc d'Anjou sur Coligny, le 3 octobre 1569. Henri de Navarre, alors âgé de seize ans, avait un commandement dans l'armée huguenote, qui eût remporté la victoire si l'on avait suivi les conseils du jeune prince.

4. Vendredi. S. François. — L'Albane, peintre italien, condisciple du Dominiquin et du Guide, et élève de Calvart et des Carraches, mourut en 1660. Il laissa un grand nombre de compositions remarquables dont quelques-unes sont encore au Musée de Paris.

5. Samedi. Sainte Aure. — Fête de Cérès

d'Eleusis, à Athènes. Ces fêtes, qui duraient neuf jours, étaient très-célèbres dans l'antiquité païenne, surtout celle des flambeaux, pendant laquelle une foule d'hommes et de femmes parcouraient la ville à la lueur des torches. Théodosie supprima ces fêtes. Elles avaient lieu chaque année à une date correspondant au 3 octobre.

6. Dimanche. S. Bruno. — Lacépède, fameux naturaliste, né à Agen, membre de l'Assemblée législative, grand chambellan de la Légion d'honneur, fut en même temps politique, savant et musicien. Il mourut le 6 octobre 1825. On prétend qu'il pouvait travailler vingt heures par jour.

7. Lundi. Sainte Julie. — Le Conservatoire de musique, qui a fourni déjà tant d'artistes de talent, et d'où sont sorties presque toutes nos célébrités musicales, fut fondé le 7 octobre 1794, au moment où la France était à peine remise des convulsions de la Terreur.

8. Mardi. Sainte Pélagie. — Vous avez tous entendu parler du chien de Montargis et de son maître Aubry de Montdidier, assas-

siré dans une forêt par un traître, nommé Macaire ; vous savez que le chien alla trouver un ami de la malheureuse victime, le ramena à l'endroit où Aubry était enterré, et plus tard reconnut l'assassin, qu'il désigna à la justice du roi Jean, lequel ordonna un combat singulier entre Macaire et le chien d'Aubry. Ce combat eut lieu le 8 octobre 1561, et le chien fut victorieux. Ce duel bizarre est peint sur une des cheminées du château de Montargis.

9. Mercredi. S. Denis. — C'est le 9 octobre 1757 que naquit le troisième frère du malheureux roi Louis XVI, le comte d'Artois, plus tard Charles X. Ce prince, qui avait passé dans l'exil une partie de sa jeunesse, devait aussi y finir sa vie.

10. Jeudi. S. Géréon. — Le vice-roi du Mexique détruit le 10 octobre 1818 le champ d'Asile, territoire de la province du Texas, en Amérique, où s'étaient réfugiés quelques soldats français après la chute de Napoléon.

11. Vendredi. S. Nicaise. — Coysevox, sculpteur français, au ciseau duquel on doit les deux chevaux ailés des Tuileries, dont l'un porte Mercure et l'autre la Renommée, mourut dans la nuit du 10 au 11 octobre 1720.

12. Samedi. S. Vilfride. — Christophe Colomb, célèbre navigateur génois, après une longue et pénible traversée dans laquelle il eut à souffrir la tempête et la révolte de son équipage, découvrit les côtes de l'Amérique le 12 octobre 1492, et aborda au pays qu'on a depuis nommé la Colombie.

13. Dimanche. S. Edouard. — Jacques de Molay, grand maître de l'ordre des Templiers, fut arrêté le 13 octobre 1307. La déchéance de son ordre avait été prononcée au concile de Vienne par le pape Clément V.

14. Lundi. Sainte Cécile. — Cette célèbre bataille d'Hastings qui, vous ne l'ignorez pas, mit l'Angleterre sous la domination de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, fut livrée le 14 octobre 1066, et coûta la vie à Harold II, dernier roi des Danois.

15. Mardi. Sainte Thérèse. — Mort de Potemkin, le 15 octobre 1791. Sorti des

rangs de l'armée, il était devenu ministre tout-puissant sous Catherine II, impératrice de Russie.

16. Mercredi. S. Gal. — Bataille de Leipzig, gagnée par Napoléon sur les Prussiens, le 16 octobre 1813. C'est dans cette bataille que Joseph Poniatowski se précipita dans l'Elster, pour ne pas tomber au pouvoir des Prussiens.

17. Jeudi. Sainte Estelle. — Traité de Campo-Formio, signé entre la France et l'Autriche le 17 octobre 1797, après les victoires de l'armée française à Montenotte, à Lodi, à Rivoli, à Arcole.

18. Vendredi. S. Luc. — Napoléon est envoyé par les Anglais, auxquels il avait demandé asile, dans l'île de Saint-Hélène, qui ne fut qu'une prison, grâce à la cruauté de sir Hudson Lowe, le gouverneur. Il y débarque le 18 octobre 1815.

19. Samedi. S. Savinien. — Talma, le célèbre tragédien, dont vous avez souvent entendu vos pères vanter le beau talent, naquit à Paris en 1760 ; il débuta à l'âge de vingt-sept ans, et mourut le 19 octobre 1826, âgé de soixante-six ans.

20. Dimanche. S. Sendon. — Les flottes combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie remportent sur la flotte turco-égyptienne une victoire complète, le 20 octobre 1827, victoire qui assure l'indépendance de la Grèce. (Bataille de Navarin.)

21. Lundi. Sainte Ursule. — Troisième démembrement de la Pologne, le 21 octobre 1796. La Russie, l'Autriche et la Prusse se partagent les lambeaux de cette nation si souvent malheureuse.

22. Mardi. Sainte Mélanie. — Révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, le 22 octobre 1685. Plus de cinquante mille familles protestantes quittèrent la France en moins de trois années, emportant leurs richesses dans des pays où leur religion était tolérée.

23. Mercredi. S. Hilarion. — Brutus et Cassius, surnommés les derniers Romains, sont vaincus par Antoine et Octave à la bataille de Philippes, le 23 octobre de l'an 42 avant J.-C. Brutus se tue ; avec lui finit la République romaine.

24. Jeudi. S. Magloire. — Prise de Lille

sur les Français, le 24 octobre 1708, après la victoire du prince Eugène à Audenarde.

23. Vendredi. S. Crépin et S. Crépinien. — Alfred le Grand, roi d'Angleterre, qui défendit sa patrie contre les Normands, qui, par ses travaux administratifs, civils et judiciaires, par ses encouragements aux sciences et aux arts, mérita le titre de *Charlemagne de l'Angleterre*, termina sa glorieuse carrière le 25 octobre 901.

26. Samedi. S. Evariste. — Prise et bombardement d'Anvers par le général Chassé, le 26 octobre 1850.

27. Dimanche. S. Frumence. — Michel Servet, médecin et théologien espagnol, né à Villanova, en Aragon, fut condamné par

Calvin et brûlé à Genève le 27 octobre 1553.

28. Lundi. S. Simon et S. Jude. — Prise de la Rochelle par Richelieu. La Rochelle était la principale place des protestants ; le cardinal de Richelieu mit le siège devant cette ville, et s'en empara le 28 octobre 1628.

29. Mardi. S. Narcisse. — Boyer est proclamé président d'Haïti le 29 octobre 1820.

30. Mercredi. S. Lucain. — Prise du château de Morée par les Français, commandés par le général Maison. Cette prise acheva la libération du sol de la Grèce, le 30 octobre 1828.

31. Jeudi. S. Quentin. — Exécution des Girondins, au nombre de vingt et un, le 31 octobre 1793.

PASSE-TEMPS DE L'ENFANCE.

QUESTIONS DU SPHINX.

NOTE.

Notre sphinx est revenu de vacances. Le repos l'a rendu on ne peut plus aimable, et c'est avec une grâce charmante qu'il nous a proposé les questions suivantes :

QUESTION GRAMMATICALE.

Homonyme. — Je suis toujours substantif. — Homme, tu me possèdes, si j'ai cinq lettres ; vis-tu ? je remue, j'agis. — Es-tu mort ? je suis sans mouvement... Je suis l'esclave de tes volontés et Dieu m'a mis à ton service ainsi que les membres qui me composent. — Si je n'ai plus que quatre *pièds* je fais la guerre aux tiens et te force à faire souvent la grimace jusqu'au jour où tu me coupes... mais je ris de tes efforts... je repousserai ! — Ah ! si je n'ai plus que trois *pièds*, je te sers à la chasse et j'emplis l'air de sons harmonieux. — Devine-moi sous les trois espèces.

QUESTION MATHÉMATIQUE.

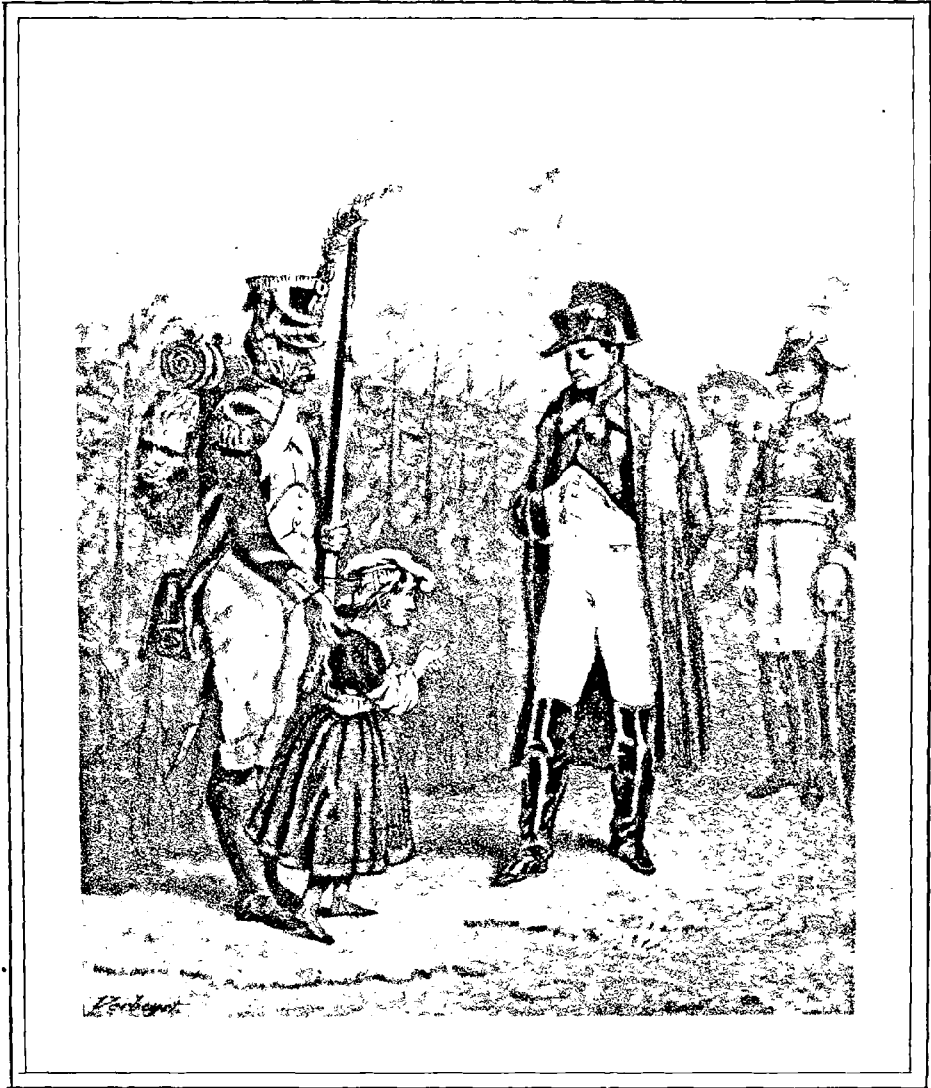
Un père laisse par testament la moitié de son bien à son fils et le tiers à sa fille. La veuve prend les 10,000 francs qui restent.

On demande quel est le bien du père et combien ont eu le fils et la fille ?

LOGOGRIPHE.

Sur mes cinq pieds avec vigueur
Des airs je traverse l'espace ;
Mais si l'on m'arrache le cœur,
On verra ce qui sert, lecteur,
A les franchir avec audace.

Typographie de Sacré-Savary et C^e, rue Botanique, 4.



à Bruxelles, Porte de

Cologne, R. des Croisades

LA PERLE DU 45^E

Carmencita, avance ici et remercie Sa Majesté

EST-CE LA UN JOURNAL D'ENFANT.

— Ah! pardieu, monsieur, je suis fort aise de vous rencontrer! m'écriai-je tout à coup il y a quelques jours, en voyant passer près de moi certain personnage que je reconnus aussitôt pour être celui qui, douze mois auparavant, m'avait imprudemment demandé, comme je vous l'ai dit en tête de notre premier numéro :

— Pourquoi un journal d'enfants?

Il me reconnut de prime abord.

— Salut à mon vainqueur! fit-il gaie-ment.

— Votre vainqueur? répondis-je surpris.

— Sans doute. Ne m'avez-vous pas convaincu, lorsque j'affichais à vos yeux mes doutes à cet égard, qu'un journal d'enfants était chose possible?

— C'est vrai...

— Eh bien! qu'avez-vous fait?... Fort de votre conviction, avez-vous, sous la direction d'un administrateur habile, fondé un journal d'enfants?

— Oui...

— Quel âge a-t-il?

— Il est dans son douzième mois.

— C'est déjà quelque chose. Par ce temps les journaux mort-nés... écrasés pour la plupart sous le poids de leurs promesses impossibles ou mensongères, parvenir à son douzième mois, accomplir honorablement sa première période... c'est être né viable... c'est exister... — Et mon souhait vous a-t-il été favorable?... Avez-vous vu beaucoup d'abonnés?...

1850.

— Au delà de nos espérances, et nous sommes loin de nous plaindre.

— Qu'avez-vous donc alors? Pourquoi cet air soucieux?... Pourquoi ces regards inquiets?...

Et ce visage enfin plus triste qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

— Ah!... c'est qu'une chose me tourmente : vous vous rappelez sans doute que, il y a un an, lorsque je vous eus convaincu de la possibilité d'un journal d'enfants, nous sommes tombés tous deux d'accord sur ce point que le difficile n'était pas de faire le journal, mais de le faire bien...

— Oui... eh bien?

— Eh bien... y avons-nous réussi? est-là un journal d'enfants? voilà la question que nous ne cessons de nous poser... voilà ce qui nous inquiète; car nous avons entrepris notre œuvre avec conscience, et tout notre désir est d'atteindre le but, quelque difficile qu'il soit à toucher.

— Vous doutez de vous et c'est déjà bon signe.

— Peut-être : mais ce n'est point assez pour nous. Tenez... voulez-vous nous servir de juge? Vous étiez opposé à l'idée d'un journal pareil, vous serez un arbitre sévère, et c'est ce que nous voulons. Voici ce qui a paru jusqu'à ce jour de notre recueil... lisez et prononcez!...

— J'y consens... mais tenez-vous bien... car vous connaissez mes préventions contre ce genre de journaux, malgré les excellents raisonnements que vous m'avez faits il y a

52

un an... Trouvez-vous donc dans trois jours... en ce lieu où nous nous sommes déjà rencontrés deux fois... j'aurai lu et j'aurai jugé...

— Dans trois jours donc!

Et nous nous séparâmes. Je fus exact au rendez-vous, comme bien vous pensez : le personnage aussi.

— Eh bien? lui dis-je, du plus loin que je l'aperçus...

— Attendez-donc, que diable! me répondit-il, en arrivant tout essoufflé. Comme vous êtes pressé!... On dirait que vous pressentez mon opinion... Laissez-moi respirer!...

— Pas une minute!... et répondez d'abord à ma demande : Est-ce là un journal d'enfants?

— Oh! mon Dieu, monsieur, ne posez point votre question d'un air si triomphant... Vous voyez bien que je vais être forcé encore une fois de m'avouer vaincu... Je me dépitais, en lisant, de me trouver satisfait... et de sentir toutes mes préventions s'effacer une à une.

— Merci de votre dépit, monsieur... nous y trouvons un éloge et un encouragement... Mais vous ne répondez point à notre question...

— Allons! je vois qu'il faut s'exécuter... Vous voulez que je vous dise moi-même toutes les raisons de ma défaite... Ce n'est peut-être pas généreux, c'est abuser de la victoire... Eh bien, soit!... Oui... c'est là un journal d'enfants comme je l'entends... C'est un journal d'enfants parce que la morale s'y rencontre à chaque pas, cachant son austérité sous les fleurs, glissant inaperçue à l'ombre de vos récits, et s'infiltrant sous toutes les formes dans l'âme des jeunes lecteurs. C'est un journal d'enfants, parce que la religion y est, non-seulement respectée, mais glorifiée dans la personne de quelques-uns de ses saints

ministres; parce que rien n'est fait pour rien, parce que chaque histoire a son but, chaque nouvelle sa raison d'être; parce que vous avez appelé à vous toutes les intelligences jeunes ou expérimentées, célèbres ou inconnues, et que toutes se sont mises à l'œuvre avec conscience, s'observant jusque dans les moindres détails, châtiant leurs écrits, respectant cette grande susceptibilité de l'enfance, et craignant de troubler d'un mot la limpidité de son cœur. C'est là un journal d'enfants, enfin, parce qu'il a parlé aux enfants leur propre langage, parce qu'il a vécu de leur vie, parce qu'il s'est fait enfant lui-même, et qu'à l'aide d'une loupe qu'il possède et dont il sait se servir, il a pris l'enfance sur le fait, avec ses petits défauts, ses petits travers, ses généreuses qualités, ses élans du cœur et tous ses bons instincts. Voilà, monsieur, voilà pourquoi c'est bien là un journal d'enfants, voilà pourquoi, malgré le dépit que j'en éprouve, je me plais à le reconnaître.

— Monsieur...

— Attendez... je n'ai pas tout dit. Voulez-vous savoir maintenant pourquoi il me plaît, à moi qui, malheureusement, ne suis plus un enfant? Il me plaît parce qu'il s'adresse à tous les âges de l'enfance, aussi bien au grand qu'au petit; parce qu'il fait la part de tous, aussi bien du frère que de la sœur; parce qu'à côté de la chasse aux oiseaux, qui est un plaisir de garçon, vous avez mis les broderies de poupée, qui sont plaisirs de petites filles; parce que, non content de parler à l'esprit, vous avez voulu parler aux yeux; parce qu'à côté d'excellents conseils aux enfants, donnés sagement et basés sur la connaissance de la vie de l'enfance, vous avez placé la caricature, qui vient peindre le ridicule que donnent les défauts signalés par vos conseils. Il me plaît parce que vous avez pensé

à tout ; parce que, dans votre liste des lauréats, vous offrez par la publicité un encouragement au travail et un stimulant contre la paresse ; parce que, dans ce que vous appelez vos *surprises*, vous avez voulu, tout en amusant votre Abonné, lui apprendre qu'il n'y a point de plaisir sans peine pour l'obtenir, et lui faire conquérir, par l'exécution de vos cartonnages, l'adresse si nécessaire à l'homme.

— Vous avez raison, monsieur, telle a été notre pensée.

— J'aime voir dans vos feuilles la science se faire petite pour les petits, compréhensible pour les jeunes intelligences, et, sous la plume féconde de M. de la Teste, devenir lucide à tous, et laisser son germe dans les esprits qu'elle vient de récréer. J'aime aussi vos simples causeries, j'aime ce vieux père André, et je vous sais gré d'avoir confié à un vicillard le soin d'entretenir vos jeunes amis.

Vous avez compris, je le vois par là, combien la vieillesse est près de l'enfance, par la pensée ; et, en effet, n'est-ce point cela que Dieu a voulu nous prouver quand il a donné souvent à la fin de la vie la même ignorance de ce qui se passe qu'il a donnée au commencement. Par ce fait n'a-t-il point voulu rapprocher le vicillard de l'enfant, et donner à la vie l'image d'un serpent qui se mord la queue ? Le grand-papa n'est-il point idolâtre du petit enfant, ne recherche-t-il point sa société ?

Vous avez compris cela et vous avez bien fait, car, pour parler à l'enfant, pour le persuader, pour le convaincre, il faut que le cœur parle encore plus que la langue. J'aime votre journal, enfin, parce qu'il a tenu plus qu'il n'avait promis, parce qu'on voit en le lisant que son but constant a été de plaire à ses lecteurs, et que, comme toute œuvre exécutée avec conscience, il doit y avoir réussi.

— Dieu vous entende, mon cher monsieur !

— Et maintenant que je viens de détailler tout ce que vous avez fait, une crainte me saisit, c'est que vous ne puissiez aller plus loin, et je me sens le désir de vous adresser à mon tour cette question : « Que ferez-vous l'année prochaine?... »

— Nous ferons ce que fait le temps, dont la destinée est de marcher sans cesse. Nous croyons être entrés dans la voie du bien, nous tâcherons de nous engager dans la voie du mieux, employant, dans cette route aussi difficile que longue, la conscience comme guide et la bonne foi comme éclairer.

— Bon voyage donc, et puissiez-vous chaque année vous engager de plus en plus dans cette voie qui n'a pas de terme et y marcher d'un pas ferme, suivi de nombreux lecteurs... Allez et rappelez-vous sans cesse qu'il vaut toujours mieux faire plus qu'on a promis que de promettre plus qu'on ne fera. Adieu, monsieur.

— Adieu et merci !

Mon interlocuteur s'éloigna. A-t-il dit vrai ? C'est à vous de répondre, chers jeunes amis. Peut-être n'aurions-nous pas dû vous faire part de l'opinion favorable du bienveillant personnage, mais nous avons cru devoir sacrifier notre modestie sur l'autel de la vérité. Et puis nous étions sûrs en vous reproduisant ces éloges, peut-être immérités, de vous être agréables, car nous savons qu'il en revient la plus grande part à vous qui nous avez inspirés, et que vous aimez votre *Trésor* autant qu'il vous chérit.

Adieu donc, nos chers amis ; notre première année finit, notre seconde commence. Puissions-nous vieillir ensemble jusqu'au jour où devenus des hommes, vous recommanderez votre ami déjà vieux à vos jeunes frères, ou à vos premiers-nés !

EUGÈNE NYON.

LES TABLETTES DE L'INCONNU.



CONSEILS AUX ENFANTS. — ONZIÈME ET DOUZIÈME FEUILLET.

XXXIX.

Pourquoi donc, mon cher petit monsieur, avez-vous toujours vos bas sur vos talons? Ce n'est pourtant point parce que vous n'avez pas de jarretières, car vos parents vous en achètent souvent et ne vous en laissent jamais manquer. Ne serait-ce point à votre petite paresse, à votre négligence que nous devons de vous voir ainsi débraillé? — car vos boutons de manches ne sont point attachés non plus et votre col de chemise est fort mal arrangé. — N'étiez-vous donc point tout à fait éveillé en vous habillant ce matin?... Vous a-t-il semblé trop dur de chercher vos jarretières, égarées sur votre lit? Ah! prenez garde, mon petit monsieur, la négligence dans la toilette, poussée à ce point, donne mauvaise opinion d'un enfant, et fait supposer une pareille négligence dans le travail. Je ne vous parle point de ce qu'il y a de malpropre à avoir vos bas sur vos talons : le bord supérieur de cette partie de votre habillement descend sur vos souliers et traîne à terre, où il se salit, dans tous les cas, et se crotte, si le temps est humide; et quand vous voulez relever vos bas, vous salissez horriblement vos petites jambes. Oh! mon cher petit monsieur, croyez-moi, n'apportez pas une pareille négligence à votre toilette; ayez toujours vos bas bien attachés, boutonnez vos manches; sans être coquet, soignez-vous, et

l'on vous félicitera autant qu'on vous blâme aujourd'hui.

XL.

Puisque nous venons de parler des bas, un conseil à propos des chemises se trouvera bien placé ici. Pourriez-vous me dire, mon cher garçon, pourquoi votre chemise, qu'on vous a donnée blanche hier, est toute chiffonnée aujourd'hui? Non? Eh bien! je vais vous le dire, moi. C'est que vous êtes un petit paresseux, un petit sans soin, et que vous avez désobéi à votre mère, qui vous recommande tant de mettre chaque soir votre chemise de nuit. Ah! je sais bien ce que vous allez me répondre : cela fait froid et je suis très-frileux! Fi! monsieur, *un homme* doit-il regarder à un peu de froid de plus ou de moins, quand il s'agit de la propreté du lendemain?... Songez-y; non-seulement cela vous rend malpropre, mais cela indique un manque de soin qui pourrait vous nuire un jour. Al-lons, vous me le promettez, vous ne désobéirez plus à votre mère, et vous mettrez chaque soir votre chemise de nuit, afin de garder intacte pour le lendemain votre chemise de jour. C'est bien, n'en parlons plus.

XLI.

Oh ciel! que vois-je là? Comment, petit vaurien, vous agissez comme les gamins des rucs! oh! non, je me trompe : ce n'est

pas vous qui vous mettez à cheval sur la rampe de l'escalier et le descendez ainsi. C'est un petit polisson qui vous ressemble, car je ne peux pas croire qu'un enfant bien élevé comme vous l'êtes se permette cela. Car, au danger de chavirer et de vous estropier en tombant, se joint celui d'être vu faisant ce manège et par conséquent d'être pris pour un petit drôle. Là, qu'est-ce que je disais? vous voilà par terre! Grand Dieu!... Malheureux! vous êtes blessé!... Non : heureusement vous n'avez que la figure écorchée et contusionnée. Eh bien! tenez, je suis content de l'accident qui vient de vous arriver, cela vous apprendra à descendre l'escalier comme un enfant comme il faut, et la leçon vous profitera, j'espère; car, jusqu'à ce que vos écorchures disparaissent, vous aurez le temps de réfléchir que, au lieu de vous faire une légère blessure, vous pouviez vous tuer. Vous penserez au chagrin immense qu'un pareil accident eût pu causer

à vos parents, et désormais vous descendrez l'escalier comme tout le monde, au lieu de le faire comme le plus mal élevé des gamins de la rue.

XLII.

Oh! mademoiselle, quand vos petites amies viennent jouer chez vous, pourquoi voulez-vous toujours garder pour vous les plus beaux jouets, sous prétexte qu'ils vous appartiennent? Pourquoi, dans le jeu, voulez-vous toujours avoir la première place et le premier rang? Apprenez que l'hospitalité vous commande le contraire, et que chez soi, on doit toujours s'effacer au profit de ceux que l'on reçoit, sous peine d'être taxé d'égoïsme et de mauvaise éducation. Mais cela ne vous arrivera plus, j'en suis sûr, car vous êtes une charmante enfant, qui écoutez bien les conseils qu'on vous donne, et ne manquez jamais d'en profiter.

FIN DU ONZIÈME ET DOUZIÈME FEUILLET.

LA PERLE DU 43^{me}.

(Voir la lithographie jointe à ce numéro.)

« C'est tout de même étonnant que moi, Mathieu, sergent de la 3^e du second du 45^e de ligne; moi qui ne connais ni père, ni mère, ni oncle, ni tante, ni neveux, ni nièces, je sois là, au bivouac, à faire une panade pour ce petit enfant chéri qui dort, enveloppé dans ma vieille capote, comme si c'était un bon lit de plumes!

Ah! c'est qu'elle est bien gentille! et depuis le jour où je l'ai trouvée endormie

comme aujourd'hui, dans cette maison de Sarragosse où tout brûlait; depuis ce jour où Dieu m'a fait son père, elle a été si bonne et si douce pour moi, qu'il faudrait que je fusse un je ne sais quoi pour ne pas l'adorer. Je sais bien qu'on se moque de moi au régiment; on m'appelle la bonne d'enfant, la nourrice, chauffe-la-couche; qu'est-ce que cela me fait? Quand ceux qui plaisantent auront reçu comme moi sur le

champ de bataille cette croix des mains de celui qui l'a inventée; quand ils auront gagné ces trois chevrons et ces galons dont je suis fier, je leur répondrai... Jusque-là, je ne dis rien, je garde ma fille, je lui fais sa petite soupe; par exemple, aujourd'hui le beurre étant absent par congé, elle s'en passera; mais j'y mettrai un peu plus de sel, et ça reviendra au même. »

A peine le bon sergent Mathieu avait-il fini ce petit monologue que l'on entendit battre la Diane; en peu d'instants tout le régiment fut sur pied; aussitôt qu'il eut fait l'appel de son peloton, Mathieu revint trouver sa fille qui mangeait tranquillement sa soupe près du feu du bivouac.

« Eh bien! Carmencita, mon enfant, comment cela va-t-il ce matin ? »

— Bien, père; j'ai dormi longtemps et je ne suis pas fatiguée.

— Tant mieux! car il va falloir nous remettre en route.

— Oh! je marcherai bien, père.

— Oui, ma pauvre enfant, je le sais, tu as bon courage; mais si ce qu'on nous dit est vrai, nous en avons pour longtemps à trotter, car nous irions jusqu'en France, et même à Paris. Oh! je le voudrais bien! là, au moins, je trouverai peut-être quelque âme charitable qui te rendra plus heureuse que ne je puis le faire!..... Enfin... Dieu nous protégera, je l'espère..... Voilà le colonel qui vient par ici, fais-lui une belle révérence. »

Le colonel s'approcha du vieux soldat : « Mathieu, lui dit-il, vous marcherez avec les bagages; de sorte que quand cette pauvre petite sera fatiguée, vous pourrez la mettre sur les fourgons.

— Merci, mon colonel; mais quand il fait beau elle marche bien; et puis les camarades sont toujours là, et ceux-mêmes qui se moquent le plus de moi, sont les premiers à la prendre dans les bras et à

la porter dans les mauvais chemins; elle est si gentille! qui est-ce qui ne l'aimerait pas ? »

— Oui, elle est charmante; mais vous avez pris là une rude charge, mon brave.

— Je le sais bien, colonel; mais enfin, est-ce que je n'ai pas été comme elle un pauvre enfant trouvé? et si le régiment ne m'avait pas adopté, s'il ne m'avait pas nourri, élevé, que serais-je devenu? Pour quoi donc ne ferais-je pas pour une autre ce qu'on a fait pour moi ? »

Tout le monde vous approuve, mon cher camarade; mais vous ne pourrez pas toujours garder cette jeune fille.

— Est-il vrai, mon colonel, que nous allons à Paris ? »

— Il est vrai que nous allons en France, à Paris sans doute, car on dit que l'empereur prépare une grande expédition, et qu'il veut passer en revue tous les régiments qui en feront partie; j'espère bien que nous serons du nombre, mais il n'y a pas encore d'ordre positif. »

Le régiment reprit gaiement sa route; on marchait vers la France, et les étapes paraissaient moins longues. Mathieu ne quittait pas sa fille, qui le suivait bravement; et quand un soldat restait en arrière on lui disait : « eh! grenadier! donne ton fusil et ton sac à la petite, elle te portera cela jusqu'à l'étape. » Alors tout le monde riait; puis quand les chemins étaient mauvais, quand il faisait vilain temps, c'était à qui inventerait un moyen de mettre à couvert et de transporter sans fatigue pour elle, celle que tous les soldats avaient surnommée *la Perle du 45^e*.

Ce fut ainsi que se passa sans événement la longue route au bout de laquelle on trouva enfin la frontière. Ce fut une joie générale; on revoyait enfin, après mille dangers, cette patrie qu'on regrette toujours, et qu'on appelle de tous ses vœux.

Aussitôt qu'ils furent sur la terre de France, tout s'améliora pour Mathieu et pour sa fille; l'officier et les fourriers qui allaient préparer les logements avaient toujours soin de placer le sergent et son enfant d'adoption dans des maisons où il y avait des femmes et des enfants, sûrs qu'ils y seraient bien reçus; ce qui ne manquait jamais, car la bonté de l'un et la grâce de l'autre leur assuraient à tous deux un gracieux et cordial accueil. Ajoutez, à cet intérêt si doux que tous les habitants leur portaient, l'amour-propre, je dirais presque la gloriole que Mathieu mettait à ce que sa fille soit élégamment parée de son costume national, et l'air digne qu'il prenait, lorsque, après avoir astiqué son fournement et tout mis en ordre dans ses affaires de service, il allait promener Carmencita sur les promenades de la ville.

Cependant, pour procurer ces toilettes à son enfant, le brave soldat était obligé de s'imposer bien des privations! Il avait supprimé la goutte du matin et la partie de piquet du soir; il ne fumait plus aussi souvent, car le tabac était bien cher! et il était trop fier pour accepter, soit une goutte, soit une pipe de tabac d'un camarade, sans les lui rendre. Mathieu n'était pas savant, mais il savait lire et écrire, et le soir, quand il faisait trop mauvais temps pour se promener, il apprenait à lire à sa fille, qui en sut bientôt autant que lui. C'est en passant ainsi le temps que tous deux arrivèrent joyeusement à Paris.

A l'époque où nous sommes, Napoléon, furieux de voir qu'Alexandre ne voulait pas entrer dans son vaste système de blocus continental contre l'Angleterre, avait décidé cette campagne de Russie qui commença si glorieusement et qui finit d'une manière si désastreuse pour la France et pour lui. Afin de ranimer l'ardeur de ses soldats épuisés par les longues et pénibles

campagnes qu'ils venaient de faire, l'empereur désira les voir tous, leur parler, leur promettre encore de la gloire, et reprendre sur eux ce pouvoir magique qui, à sa vue, à sa voix, leur faisait oublier toutes leurs fatigues. A cet effet, il voulut que chaque régiment devant faire partie de l'expédition vînt à Paris; là il les passait en revue, leur adressait de ces mots qui les électrisaient; puis après on leur servait, dans les longues allées des Champs-Élysées et dans le jardin de Tivoli, des repas somptueux, où en trinquant à la gloire de l'armée, à celle de l'empereur, ils reprenaient et leur courage et leur dévouement.

Le 45^e vint à son tour prendre sa part de ces fêtes. Le bon Mathieu avait bien réfléchi; il avait compris qu'il ne pouvait pas emmener dans une nouvelle campagne, dont lui et bien d'autres ignoraient le but et la durée, sa fille qui commençait à grandir; mais à qui la confier? sa tête se perdait...

« Comment me tirer de là? se disait-il le soir de son arrivée à Paris; je ne puis cependant pas abandonner cette pauvre petite.... Dieu! que c'est bête de n'avoir que son prêt et sa croix, et d'être sans parents!... J'ai remarqué que quand je fumais ma pipe il me venait des idées; je vais aller acheter une demi-once de tabac, je trouverai peut-être quelque chose. »

Lorsqu'il fut remonté dans sa chambre, Mathieu bourra sa pipe; il allait prendre pour l'allumer le morceau de papier qui contenait le tabac, lorsqu'il vit imprimé en gros caractères sur ce papier: « *Maison de la Légion d'honneur, fondée par Sa Majesté l'empereur et roi, pour l'éducation des filles des membres de l'ordre.* » Il y a une maison d'éducation pour les filles des légionnaires, se dit-il; et moi qui ne savais pas cela!... voilà mon affaire. Quand je

disais que le tabac était bon à quelque chose. Nous passons demain la revue de l'empereur... je ne dis que ça!... J'ai enfin trouvé ce que je cherche depuis si longtemps!... Mais il ne faut pas être ingrat, et je vais fumer une bonne pipe de ce tabac qui m'a fourni une si bonne idée. »

Le lendemain de grand matin, Mathieu était dans une tenue irréprochable, sa petite fille aussi; il avait fait deux tresses de ses longs cheveux; ces tresses tombaient jusqu'au bas de sa jupe de mérinos marron; son corsage de velours noir marquait parfaitement sa taille rondelette; ses bas blancs bien tirés, ses petits souliers bien luisants, ses manches qui marquaient la forme de ses jolis bras; son beau front, ses yeux noirs si nobles et si doux, sa démarche si digne et si aisée, faisaient de Carmencita un être charmant. Le sergent la mit en serre-file derrière son peloton, afin qu'elle fût prête quand il l'appellerait. A peine le régiment était-il placé à son rang de bataille, que les tambours battant aux champs, les fanfares des clairons et les vivats du peuple annoncèrent l'arrivée de l'empereur.

« Voilà le moment décisif, se dit Mathieu, c'est ici qu'il ne faut pas perdre la tête; ma foi, tant pis, je risque tout. » Bientôt on commanda : Présentez... arme! C'était pour l'empereur qui allait passer devant le front du régiment. Alors Mathieu faisant un effort sur lui-même se porta deux pas en avant, et resta immobile en présentant l'arme. « Tu as à me parler, mon brave? dit l'empereur en s'arrêtant devant Mathieu. — Oui, sire, sauf le respect que je vous dois... Sire, cette croix que vous voyez là, je l'ai reçue de votre propre main sur le champ de bataille pour être entré le premier dans une redoute. — Tu avais bien mérité la croix. — Je

ment a été envoyé en Espagne, et si dans cette terrible campagne je n'ai pas gagné une autre croix, j'ai gagné une petite fille. — Tu l'es donc marié? — Oh! non, sire; mais le bon Dieu m'a fait rencontrer à Sarragosse un petit ange qui allait rôtir comme les autres si je n'étais pas arrivé à temps pour la prendre, l'attacher sur mon sac, et l'emporter. — Et à qui appartenait cette enfant? — Ah! voilà la difficulté; mais depuis longtemps elle m'appartient, elle appartient à ce brave 45^m, qui l'a surnommée *sa Perle*, et qui m'a aidé à la nourrir et à la soigner. »

L'empereur regarda le colonel. « Oui, sire, ce brave homme a depuis ce moment pris soin de cette petite fille avec un zèle et une bonté qui ne se sont pas démentis un seul instant. — Je vois, dit l'empereur en s'adressant à Mathieu, que non-seulement tu es un brave soldat, mais que tu es un brave homme. Je te ferai remettre de quoi pourvoir aux besoins de ta fille d'adoption. — Pardon, sire, ça n'est pas tout à fait cela. Il faut vous dire qu'hier j'ai acheté un paquet de tabac... — Tu as très-bien fait. — Et ce tabac était enveloppé dans un papier qui m'a donné une idée; ce papier, le voilà : *Maison de la Légion d'honneur*, fondée par sa majesté l'empereur et roi pour l'éducation des filles des membres de l'ordre... — Ah! je comprends, dit l'empereur, tu as bien gagné ta croix, tu peux par ton dévouement passer pour le père de l'enfant que tu as préservée de la mort; sois tranquille. Général, dit-il en s'adressant à un de ses aides de camp, vous enverrez demain au sergent Mathieu une lettre d'admission pour son enfant, à la légion d'honneur. — Oh! mon empereur! si vous vouliez seulement la voir et lui toucher la main, cela lui porterait bonheur, ainsi qu'au 45^m, dont elle est *la Perle*. Carmencita, avance ici, et remercie Sa Majesté.

— Soulève-là que j'embrasse la fille du du brave 45^m. » Mathieu la prit dans ses bras, et tandis que l'empereur déposait un baiser sur le front de l'enfant, le soldat s'écriait de toute la force de ses poumons : « Vive l'empereur ! » Et ce cri fut répété par tout le régiment, qui par cette récompense, se trouvait honoré de ce qu'il avait fait pour la pauvre petite.

Le lendemain de bonne heure, Mathieu, muni de la lettre de réception pour sa fille, se rendait à Écouen, résidence dans laquelle l'empereur faisait élever les filles de ses braves officiers. Admis devant madame la surintendante, Mathieu lui remit sa lettre. « Je vous attendais, monsieur, lui dit-elle; je savais que vous deviez m'amener cette charmante enfant, qui m'est spécialement recommandée par Sa Majesté l'empereur. C'est votre fille, monsieur? — Hélas! non, madame! c'est un pauvre ange que le bon Dieu m'a jeté dans les bras, et dont j'ai pris soin; je ne sais même pas son nom; elle m'a dit qu'elle n'avait vu qu'une fois sa mère, et ne connaissait que sa nourrice... pauvre femme qui a péri dans un incendie lors du siège de Sarra-gosse. La seule chose qui puisse la faire reconnaître est une petite médaille d'argent qu'elle porte au cou, suspendue par une chaîne d'or. D'un côté de cette médaille il y a des armes avec des mots que je ne comprends pas, de l'autre côté une croix et ce nom que je lui ai donné : Carmencita. J'ai cru devoir ajouter à cette preuve un récit bien court des circonstances dans lesquelles j'ai trouvé cette chère enfant. Il paraît que nous allons entreprendre une nouvelle campagne qui vaudra bien les autres; on ne sait pas ce qui peut arriver; il y a des balles et des boulets pour tout le monde quand on est là, et je suis bien heureux que mon empereur n'ait pas oublié son vieux serviteur,

1830.

et ait assuré à son enfant un asile dans lequel elle sera heureuse; seulement, je le crois bien, je la pleurerai souvent, car c'était ma consolation dans nos rudes travaux; mais ce que Dieu fait est bien fait, et je le remercie lui et mon empereur. »

Il fallut enfin se séparer, ce ne fut pas sans verser des larmes : « Adieu, mon enfant, dit le vieux soldat, sois bien sage, étudie bien, et dans tes prières du matin et du soir n'oublie pas ton ancien ami. A mon retour je viendrai te voir; adieu! » Et en s'éloignant le bon Mathieu essuyait les grosses larmes qui sillonnaient ses joues brunies. « Je ne croyais pas, disait-il, qu'il fût si difficile de quitter un enfant! » Deux jours après il était sur la route de Moscou.

Comme je ne crois pas que les détails de cette triste et mémorable campagne puissent avoir beaucoup d'intérêt pour vous, nous laisserons voyager et combattre le brave et bon Mathieu, et nous irons retrouver Carmencita à Écouen. La pauvre enfant se mit d'abord à pleurer quand elle se vit seule, car pour elle c'était être seule que de ne plus voir ses amis du régiment; mais les caresses et les prévenances de ses maîtresses, la gaieté et l'enjouement de ses compagnes dissipèrent ces nuages de tristesse, et elle reprit peu à peu sa joyeuse insouciance. Carmencita avait reçu de la nature les dons les plus précieux. Elle avait cette beauté noble et digne qui inspire le respect, et en même temps cette grâce ravissante qui charme et attire les cœurs; intelligente et bonne, elle plaisait à ses maîtresses par sa capacité et son zèle au travail, à ses compagnons par sa complaisance et sa douceur. En un mot, tout le monde l'aimait, car les unes étaient flattées de sa supériorité, et les autres la lui pardonnaient parce qu'elle ne la leur fai-

53

sait pas sentir, et, loin de s'en prévaloir, ne l'employait qu'à aider dans leurs études celles de ses petites amies moins instruites qu'elle. Dans les sciences, dans les arts d'agrément, dans la confection de ces gracieux ouvrages que les femmes inventent et créent pour montrer leur bon goût, Carmencita était la plus savante, la plus habile et la plus adroite. Aussi chaque année obtenait-elle des succès nombreux à la distribution des prix.

Mais pendant que la jeune orpheline grandissait en savoir et en beauté, de grands événements se passaient dans le monde. L'Europe fatiguée du joug de Napoléon, effrayée de l'accroissement que prenait sa puissance, se ligua tout entière contre le colosse, et peut-être encore n'eût-elle pas réussi à l'abattre, si les éléments ne s'étaient aussi déchainés contre lui. Pendant la fatale retraite de Moscou, les armées conjurées trouvèrent de puissants auxiliaires dans le froid terrible qui décima nos soldats, dans les neiges qui engloutirent nos escadrons, et dans la faim qui, au milieu de ces steppes et de ces vastes déserts, ôta la force et l'énergie aux plus robustes et aux plus courageux. Vaincu plutôt par la tempête que par le nombre de ses ennemis, Napoléon fut obligé de céder..... il abdiqua ; et ceux qui se disaient ses vainqueurs replacèrent sur le trône l'antique et noble famille des Bourbons. Puis vinrent après, les Cent-jours et la seconde Restauration.

Pendant tout ce temps si fertile en événements, on n'avait reçu aucune nouvelle de Mathieu ; il était à craindre qu'il n'eût péri ; cependant Carmencita priait chaque jour pour lui, car elle n'avait point oublié sa bonté et son dévouement.

Les princes voulurent voir leurs nouvelles protégées, et bientôt le bruit se répandit dans le pensionnat de la Légion

d'honneur que le roi et sa famille devaient venir le visiter. C'est toujours un grand événement qu'une visite royale. Dans une pareille circonstance les élèves sont surexcitées par la curiosité, les maîtresses par le désir de faire valoir leurs élèves ; aussi était-on en grand émoi dans l'établissement en attendant l'honneur de cette visite. Il arriva enfin, ce jour tant désiré, et toutes les élèves, presque toutes du moins, portant des noms illustrés par la gloire, furent présentées aux princes qui acceptaient ce noble héritage de l'empire.

Lorsque ce fut le tour de Carmencita d'être présentée, la directrice se trouva très-embarrassée pour dire son nom de famille : « Cette intéressante jeune fille, dit-elle, nous a été confiée, sur la recommandation de l'empereur, par un soldat qui partait pour faire la campagne de Russie, et dont nous n'avons plus entendu parler. La pauvre orpheline n'a pour se faire reconnaître qu'une petite médaille qu'elle porte au cou. D'un côté sont des armes avec cette devise : *Angelis suis Deus mandavit de te*. Dieu t'a recommandé à ses anges ; de l'autre est une croix et ce nom Carmencita, le seul sous lequel nous la connaissions. Il y a en outre un récit fort court des circonstances dans lesquelles cette jeune fille a été trouvée par celui qui lui a servi de père.

— Madame, répondit la princesse qui avait écouté avec intérêt, votre pensionnaire est sous la protection immédiate du roi de France, il remplira dignement les intentions de l'empereur à l'égard de cette jeune fille, car son plus grand désir est d'être le père de toutes les orphelines laissées par les longues guerres qui ont affligé la France.

Le même soir, à la réception du roi, il fut longuement question de la visite faite au pensionnat de la Légion d'honneur, et

les aventures de l'orpheline de Sarragosse, de la Perle du 45°, furent racontées avec tout l'intérêt dont elles étaient dignes.

« Monsieur l'ambassadeur d'Espagne, dit le roi, vous le voyez, il s'agit d'une de vos compatriotes sur laquelle on appelle notre protection, qui ne lui manquera pas; mais peut-être ces armes gravées sur la médaille qu'elle porte, le récit de son sauveur, pourront-ils vous mettre à même de vous faire découvrir à quelle famille elle appartient. Nous serions heureux de vous voir vous occuper de ces recherches, et nous vous aiderons de tout notre pouvoir.

— Sire, répondit l'ambassadeur, les désirs de Votre Majesté seront satisfaits; un grand nombre d'illustres familles de l'Espagne ont été victimes de cette longue guerre, et je serai heureux de seconder le roi de France dans le désir qu'il manifeste d'en protéger un des débris. »

Dès le lendemain, l'ambassadeur était au pensionnat, et demandait à parler à la jeune orpheline. A sa vue un cri lui échappa. « N'est-ce point une illusion ? dit-il; non, voilà bien son regard fier et doux, ses longs et brillants cheveux noirs, sa taille svelte et gracieuse. Ah! par pitié, mademoiselle, faites-moi connaître tout ce que vous savez sur votre famille.

— Hélas, monsieur, je ne sais rien ! Recueillie au berceau, par un soldat au milieu d'un grand désastre, tous mes souvenirs ne me rappellent que des combats, de longs voyages, pendant lesquels la tendre sollicitude de mon sauveur ne s'est pas démentie un seul instant. Puis je me suis trouvée dans un pays où l'on ne se battait plus, où nous étions mieux traités; enfin, un jour dans un beau jardin j'ai été présentée par mon père, c'est le nom qu'il mérite, à l'empereur, qui m'a fait placer dans cette maison où j'ai été comblée de bontés. — Mais vous possédez, m'a-t-on dit, une

médaille et un papier qui peuvent donner quelques explications. — Voici la médaille, monsieur, elle ne m'ajamais quittée; quant au papier dont vous parlez, il est entre les mains de madame la surintendante. »

A peine l'ambassadeur eut-il jeté les yeux sur la médaille qu'il s'écria : « Plus de doute ! voilà bien les armes de ma famille, et ce nom de Carmencita est bien un de ceux que j'ai donnés sur les fonts baptismaux à la fille de ma malheureuse sœur ! Je ne puis encore rien vous affirmer, mademoiselle, mais avant peu, j'espère pouvoir vous apporter d'heureuses nouvelles, pour vous et pour notre famille qui comptera dans son sein une personne aussi charmante. »

Quelque temps après cette visite, on en recevait une autre au pensionnat de la Légion d'honneur. Un matin, madame la surintendante fut prévenue qu'il y avait au parloir un soldat qui voulait à toute force lui parler et parler à Carmencita. Elle fit dire à la jeune fille de descendre. « Cet homme a-t-il dit son nom ? demanda-t-elle. — Il a dit qu'il s'appelait Mathieu, ex-sergent au 45^m. — Mon père ! s'écria Carmencita ; ah ? madame, permettez que je coure au devant de lui. » Elle s'échappa, et revint bientôt la figure radieuse, ramenant avec elle le vieux soldat tout ému. « Oui, madame, dit-elle, oui, c'est bien lui, c'est mon sauveur, mon père ; Dieu a exaucé mes prières, il a préservé ses jours, il me l'a rendu ! » et elle se jeta de nouveau dans ses bras. » Pardon, excuse, madame, dit Mathieu en saluant la surintendante, je ne vous ai encore rien dit, mais c'est que... voyez-vous... je suis tout... chose. Est-il bien possible que cette belle petite demoiselle soit ma petite Carmencita, cette gentille enfant que j'ai si longtemps promenée ! Je n'ose pas la recon-

naître. — Oh! je l'ose bien, moi, mon bon père, et mon cœur ne peut pas me tromper. — Cependant, mon enfant, tu dois me trouver un peu changé. Ah! c'est que j'ai eu du mal depuis que je t'ai vue. — Pauvre père! j'ai bien prié pour vous. — Oui. Alors je crois que c'est ce qui fait que j'ai eu un peu de chance au milieu de tous les malheurs qui nous ont accablés!. En allant il n'y avait trop rien à dire, nous n'avions à combattre que des hommes; mais en revenant ce n'était plus cela; tout semblait déchaîné contre nous. Le froid, la neige, la faim, la misère, et par-dessus tout cela, l'ennemi que nous rencontrions à peine en allant, mais qui en revenant fondait sur nous comme une nuée de corbeaux pour se disputer nos cadavres. Blessé grièvement dans une de ces affaires qui se renouvelaient tous les jours, je croyais bien rester là dans mon linceul de linge, et je t'avais déjà adressé mon dernier soupir en priant Dieu de te protéger, lorsque je fus fait prisonnier et conduit dans un gouvernement éloigné, où je travaillai à la terre pour adoucir mon sort.

« Il y avait déjà pas mal de temps que j'étais là chez ces Kalmouks à m'amuser comme une croûte de pain dans un havresac, quand un beau matin on vint me dire que l'empereur n'était plus en France; je répondis que ça n'était pas possible; mais on ajouta que la paix étant faite, on rendait les prisonniers et que je pouvais m'en aller. Je ne me le fis pas dire deux fois, et quoique n'ayant pas le sou, je me mis gaiement en route pour revenir dans mon pays. Je n'étais plus qu'à quelques lieues de la frontière quand on m'arrêta; je montrai ma feuille de route: Ce n'est plus cela, me dit-on; votre damné d'empereur est revenu, la guerre est déclarée, vous allez retourner en Russie. Je vous demande un peu comme c'est agréable de faire de ces

petites promenades-là sans autre voiture que ses jambes. — Pauvre père! — Ah! je n'étais ni content ni heureux, et je devais singulièrement ressembler au Juif errant, qui marchait toujours sans se plaindre. Enfin un jour, on vint de nouveau me dire que l'empereur était reparti et que je pouvais rentrer en France. Il paraît que cette fois c'était pour tout de bon... car me voilà!

» En parcourant cette longue et pénible route, je pensais bien à toi, ma pauvre fille; je me demandais si je te retrouverais et ce que je pourrais faire pour toi. J'ai calculé ce que nous aurions pour vivre; nous ne serons pas bien riches, mais enfin avec l'aide de Dieu j'espère que nous pourrons nous tirer d'affaire. J'ai ma croix, ma pension de retraite qu'on va régler; avec cela on a du pain sur la planche, comme on disait au régiment. Eh bien, nous ferons comme nous pourrons, et j'ai bon espoir, car maintenant que je te revois, j'oublie tous mes chagrins...

— Rassurez-vous, bon père; moi aussi j'ai travaillé pendant votre longue absence, et j'espère pouvoir vous être utile à mon tour; et puis j'ai un autre espoir...

En ce moment on ouvrit avec fracas les deux battants de la porte du parloir, et on annonça à haute voix: « Son excellence l'ambassadeur d'Espagne!

— Chère nièce, s'écria l'ambassadeur en courant au devant de Carmencita, mes pressentiments se sont réalisés, les renseignements qui me sont parvenus m'ont démontré jusqu'à l'évidence que vous êtes bien la fille de ma malheureuse sœur. Vous pouvez prendre le nom et le rang qui vous appartiennent.

— Merci, mon très-honoré et bien cher oncle, je suis doublement heureuse, car pendant que vous vous occupiez de mon avenir, Dieu, exauçant mes ardentes prières,

res, m'a rendu mon père d'adoption, l'homme généreux qui m'a sauvée, soutenue, et auquel je dois la vie et l'instruction que j'ai reçue dans cette maison. Permettez que je vous le présente. — Qu'il soit le bienvenu, ma chère nièce; nous n'oublierons pas le service important qu'il nous a rendu, et une pension honorable... — Ce n'est pas ainsi que je l'entends, monsieur mon oncle; il y a des bienfaits qui ne se payent pas avec de l'argent; ce n'est pas une pension que je veux donner à mon père, je veux l'entourer de tout l'amour, de tout le respect, de tous les soins que je lui dois; je veux faire pour lui ce qu'il a fait pour moi, je veux que mon dévouement soit la récompense du sien. — Je rends justice à la bonté de votre cœur, ma nièce, mais je vous ferai observer que dans le rang élevé où vous êtes appelée, dans le monde brillant où vous devez paraître... — Je serais indigne de ce rang et de ce monde brillant si je payais par de l'ingratitude les soins dont j'ai été l'objet. Quand j'étais faible, mon père m'a soutenue; quand j'étais pauvre, il m'a nourrie; maintenant que l'âge et les circonstances ont changé les rôles, maintenant que c'est lui qui est faible et pauvre, moi qui suis riche et puissante, je lui jetterais une aumône et je me croirais quitte envers lui! Non, il n'en sera pas ainsi. J'ai lu, et on m'a souvent répété ici cet axiome des temps passés : *Noblesse oblige*; puisque vous m'apportez cette noblesse que j'ignorais, je veux être fidèle à ce qu'elle exige, et si, ce que je ne crois pas, elle me défendait d'élever jusqu'à moi mon bienfaiteur, c'est moi qui descendrais jusqu'à lui plutôt que de le laisser seul.

— Chère nièce, répondit l'ambassadeur, je ne puis qu'applaudir à des sentiments aussi honorables, et vous laissez libre d'agir selon votre volonté.

— Pardon excuse, mademoiselle, reprit le vieux soldat les larmes aux yeux, j'ignorais que vous étiez une grande dame; je ne veux pas être un obstacle à votre bonheur; seulement, puisque vous êtes si bonne, promettez-moi que vous me permettrez de venir vous voir quelquefois, quand il n'y aura personne, que je pourrai parler avec vous de ce temps si heureux pour moi, où la misère et le malheur nous rendaient égaux, et puis après cela je me retirerai content de vous avoir vue.

A quelques années de là on célébrait dans la chapelle du château des Tuileries, le mariage de Carmencita et d'un des hommes les plus illustres de la cour de France. Là se trouvait réuni tout ce qu'il y avait de plus grand, de plus élevé dans la noblesse de France et de l'étranger. Le luxe étalait sa richesse, son éclat; près de la mariée, dont tout le monde admirait la beauté et la gracieuse parure, se trouvait un vieillard simplement vêtu, c'était le sergent Mathieu; il servait de père à la jeune fille, et la place d'honneur lui était réservée; il avait bien l'air un peu gêné au milieu de cette foule brillante et chamarrée de cordons et d'épaulettes, mais le doux regard de sa fille, son sourire gracieux l'encourageaient, et il reçut gravement et sans trouble les compliments qu'après la cérémonie tous les assistants vinrent lui adresser. Ce facile enivrement des grands et de la fortune ne changea rien aux sentiments de Carmencita, et c'était un ravissant spectacle que celui de cette jeune et belle femme, s'appuyant partout, à la promenade, dans les brillants salons, sur le bras de son protecteur, lui prodiguant partout et devant tout le monde les soins affectueux d'une fille bien tendre.

Quelques sceptiques en riaient, mais la masse intelligente en était émue et touchée,

car la reconnaissance, cette douce mémoire du cœur, est un nouveau charme qui donne plus d'éclat à la jeunesse, à la beauté, à la grandeur, à la fortune, à tout ce qui fait plaisir et charmer... C'est le complément de toutes les vertus, de toutes les qualités.

Le nom de Carmencita fut donc béni et par les grands et par les humbles, et sa conduite est restée comme un modèle qu'on ne saurait trop vanter.

A. JADIN.

NICHOLS, OU LE PETIT COMMERÇANT.

I.

OU EST-IL ?

Nous sommes en Irlande, dans la province de Munster. Précisons mieux : nous sommes dans le comté de Cork, à une légère distance de la ville chef-lieu qui porte ce nom et le donne au comté, comme cela se voit sur de nombreux points dans les îles britanniques.

L'aube se montre et prélude par une brume assez épaisse à une des premières journées du printemps. Pour certains habitants de la ville, il serait certainement trop matin ; mais les paysans ne font pas la grasse matinée, et on se lève déjà dans la ferme de Fermeri. Le mouvement qu'on y remarque est assez grand ; car il est en rapport avec le personnel de l'habitation, qui est assez nombreux : Williams et Katti sont le fermier et la fermière, et, sans compter deux domestiques, leurs bestiaux et leurs chiens, ils se trouvent encore à la tête de trois garçons et de deux filles, qui tous ont leur poste marqué dans les travaux d'exploitation de la ferme.

Les deux filles sont déjà à la basse-cour et à l'étable ; les deux aînés des garçons

mettent successivement aussi la main à leur besogne... le plus jeune seul ne paraît pas encore :

— Tom ! Jack ! demande enfin le vieux Williams, est-ce que vous n'avez pas vu Nichols ?

— Non, père.

— Allez donc voir ce qu'il devient. Ce paresseux-là n'en fait jamais d'autres ! Quand tout le monde est au travail, il se fait presque toujours attendre.

Jack entre à l'étable aux moutons et monte à l'espèce de soupente qui sert de chambre à son jeune frère... Il regarde, il appelle, il cherche... point de Nichols !

Jack redescend :

— Il n'est plus dans sa chambre, père, dit-il ; il se sera levé avant nous et sera parti sans que nous l'entendions.

— Alors, reprend vivement le père, ses moutons ne sont plus là ?

Nichols était chargé de la garde des moutons.

— Tiens ! répond aussitôt Jack, j'étais si occupé du berger que je n'ai pas songé au troupeau ! Je vas voir.

Et il retourne vers l'étable.

Il n'a pas plutôt avancé sa tête au delà

du seuil pour regarder dans l'intérieur, qu'il se retire et revient en hâte et tout surpris.

— Eh bien ? lui demande Williams.

— Eh bien ! je n'y comprends plus rien, réplique Jack ; ses moutons sont tous là, bien tranquilles !...

— Et tu ne le vois pas, lui ? interrompt le père.

— Du tout.

— C'est, ma foi, surprenant ! se dit le vieux fermier ; Nichols est bien paresseux, mais il n'est pas mauvais sujet, et...

— Et tu le forceras à le devenir, s'écrie tout à coup la bonne Katti, qui aimait tous ses enfants, mais qui se sentait peut-être une légère préférence pour son petit Nichols.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le grondes toujours !... Il aura fait quelque coup de sa tête !...

Après bien des pas et une enquête générale et minutieuse, il reste prouvé que Nichols est disparu, parti...

Williams maugrée contre lui-même ; Tom, Jack et leurs deux sœurs sont désolés ; la bonne Katti pleure :

— Où est-il ? mon Dieu ! se dit-elle en joignant les mains ; que va-t-il devenir ?

Pourquoi est-il parti, et où est-il allé ?...

Un instant ! Jack, qui semble revenir d'une nouvelle perquisition, va peut-être nous apprendre quelque chose.

En effet, il arrive en courant :

— Tiens, mère, dit-il, voilà une lettre pour toi que je viens de trouver sur le lit de Nichols.

— Voyons ! donne, mon enfant ! s'écrie tout émue la bonne Katti ; donne !

Et, ouvrant le papier avec précipitation, elle lit ces mots :

« Mes bons parents, mon excellente
» mère,

« Je commence par vous demander par-

» don de la peine que pourra vous causer
» mon départ ; mais ne le mettez point sur
» le compte de la mauvaise conduite.
» Vous avez tous beaucoup de mal dans la
» ferme ; je vous suis à charge... Pour
» remédier à cela, j'ai un plan que je veux
» suivre.

« Ne soyez pas inquiets si de longtemps
» vous ne recevez de mes nouvelles ; je
» saurai, moi, me procurer des vôtres pen-
» dant mon expatriation volontaire. Plus
» tard je retournerai à vous, et quand je
» vous embrasserai tous, ... j'aurai fait
» fortune !

« Priez tous pour moi, et que Dieu nous
» garde !

« Votre fils, frère et ami,

« NICHOLS. »

Tous les habitants de la ferme se regardèrent.

La pauvre Katti joignit les mains et baissa la tête en signe de pénible résignation.

II.

LE BARON DE BALTIMORE.

Quelques jours après la scène de brusque départ qui avait étonné et chagriné le personnel de la ferme de Fermeri, un petit garçon d'une quinzaine d'années, au costume plus que modeste, entra dans la ville de Gallway, chef-lieu de la province de Connaught, contiguë à celle de Munster, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.

Une veste et un pantalon grossiers, un surcot contre la pluie, un large et méchant feutre, en revanche une excellente paire de sabots, et un bon bâton ferré, voilà de quoi se composait l'équipement de notre jeune voyageur, dont le bagage n'était pas lourd... Quant à de l'argent, il ne possédait que le peu de menue monnaie de poche qu'il avait su ne pas dépenser dans le

cours de son voyage improvisé. Eh bien ! devant cette mince fortune l'enfant avait le sourire sur les lèvres, et sa physionomie, ouverte et assurée, respirait la confiance en l'avenir et en Dieu.

Il ne connaissait personne dans la ville; il ne pouvait faire une grande dépense pour se loger : sa seule ressource était donc de chercher quelque auberge à bon marché. C'est ce qu'il fit. Il en trouva une qui lui donna le gîte et le manger pour peu de chose.

Avant la fin du deuxième jour, il avait déjà offert ses services à son aubergiste en échange de sa nourriture et de son lit. C'était déjà cela pour attendre mieux. Il demeura ainsi deux ou trois mois.

Un jour qu'il se reposait dans la salle basse, sa pensée, qui allait toujours, se mit à trotter :

— Que vais-je faire ? se demanda-t-il. Pour entreprendre un commerce, il faut de l'argent... et je n'en ai guère!...

Mais une conversation qui se tenait à côté de lui interrompit le cours de ses réflexions. On y parlait d'un homme bienveillant et riche... Une idée s'éveilla aussitôt dans la tête de notre jeune homme :

— Essayons, s'écrie-t-il.

Un quart d'heure plus tard il savait l'adresse et se dirigeait vers l'hôtel du baron de Baltimore.

L'enfant ne mit pas longtemps à faire le trajet de son auberge à l'hôtel du baron. Il aborda les premiers domestiques avec une certaine assurance. Il leur demanda à être présenté au baron, et ceux-ci, qui connaissaient les mœurs de leur maître, se mirent immédiatement en devoir de le lui conduire. Ils avaient néanmoins jeté un coup d'œil sur l'accoutrement du nouveau venu; mais ils s'étaient contentés d'un simple sourire en guise de réflexions. Notre visiteur fut introduit.

Quand il pénétra dans le cabinet du baron, celui-ci était assis dans un large fauteuil, ayant devant lui sur son bureau plusieurs papiers, livres et cartes qui semblaient absorber toute son attention.

Le jeune arrivant, son feutre d'une main, son bâton de l'autre, s'avance assez résolument :

— Bonjour, monsieur le baron, dit-il poliment.

— Bonjour, mon jeune ami; c'est à moi que tu désires parler ?

— J'ai entendu parler de vous, monsieur, comme d'un homme obligeant, et...

— Et tu viens voir si je le suis en effet ?

Cette question était trop directe et faite avec trop de bienveillance pour que l'enfant hésitât à y répondre :

— Je veux faire fortune.

— Bien !... Mais on ne fait pas fortune ainsi sans...

— Sans argent ? je m'en doute bien, monsieur... aussi je... je viens vous en demander. C'est seulement un emprunt...

— Bon ! j'entends ton affaire. Mais même pour prêter ; crois-tu qu'on le fasse facilement ?

— Quand c'est à un honnête homme, ça doit toujours être possible.

Le baron s'intéressait déjà vivement à son jeune interlocuteur.

— Et qui me répond que tu sois un honnête homme ? lui dit-il.

L'enfant fut un peu surpris de cette riposte ; cependant il ne se déconcerta pas.

— Mais, monsieur, réplique-t-il aussitôt, est-ce que j'ai l'air d'un fripon ?

— Assieds-toi, lui dit amicalement le baron.

L'enfant s'assit en face du vieillard.

— Comment t'appelles-tu, mon ami ?

— Nichols.

— De quel pays es-tu ?

— De Fermeri, dans le comté de Cork.

— Ah ! c'est justement le comté dont je suis le président. Et tu en arrives ?

— En droite ligne, et à pied... voyez plutôt : j'ai encore la poussière de la route sur mes pauvres habits.

— Mon petit ami, l'habit vaut ce que vaut l'homme. Et tes parents, est-ce qu'ils sont morts ?

— Toute ma famille est encore à Fermeri.

— Pourquoi l'as-tu quittée ? Te serais-tu mal conduit vis-à-vis de ton père ou de ta mère ?

— Oh ! non, monsieur, non. Au contraire, je les aime bien tous les deux ; mais j'ai songé à mon avenir, et je suis parti.

— Un peu légèrement, puisque tu n'as rien.

— J'ai pour moi la Providence et l'amour du travail.

— Mais tu devais avoir à travailler à la ferme ?

— Oui, monsieur. Pour maintenant, c'était bien ; mais pour plus tard, non. J'ai deux frères aînés, à qui cette ferme va revenir... je n'aurais pu rester que leur domestique, et je veux mieux que cela. Il n'est pas défendu de chercher à s'élever. Un soir que quelques amis s'étaient réunis chez mon père, j'écoutais attentivement leur causerie autour de l'âtre. Ils faisaient le commerce et vantaient la beauté des laines du Connaught, sur lesquelles, d'a-

près leurs comptes, on doit réaliser de beaux bénéfices. Je vais me coucher avec ces pensées, et je songe toute la nuit. Le lendemain ma résolution est prise, je fais mes préparatifs en secret, et, après avoir prié Dieu, me voilà parti de grand matin... et j'arrive ; j'arrive pour faire le commerce des laines dans votre comté.

— Très-bien ! et te connais-tu en commerce ?

— Oh ! monsieur, ça n'est pas difficile : acheter de la bonne marchandise, la revendre en gagnant dessus, savoir se faire payer et ne tromper personne, voilà !

— Combien veux-tu pour tes avances ?

— Ce que monsieur le baron voudra bien me prêter. Je suis sûr de le lui rendre.

— Eh bien ! Nichols, si tu tiens ce que tu sembles promettre, tu seras tout à la fois un bon sujet et un bon commerçant.

— Tiens, dit-il à l'intéressant enfant en se rapprochant de lui et lui mettant un rouleau dans la main, voilà mon premier prêt, et reviens me voir aussi souvent que tu le voudras.

— Monsieur le baron, le Ciel vous récompense ! dit Nichols en sortant ; quant à moi, je vous remercierai par ma conduite.

Et il alla aussitôt commencer à mettre, Dieu aidant, son plan à exécution.

(*La suite au prochain numéro.*)

GAUSERIES.



Ah ! quel sabat ! — Bonjour, père André ! — Bonjour, notre ami ! criez-
1830.

vous à tue tête. Vous êtes d'aimables enfants, mais, si vous m'assourdissez comme

cela, vous allez me mettre dans l'impossibilité de répondre à vos témoignages d'affection, et de vous dire à mon tour : Bonjour, mes jolis petits auditeurs ! J'y tiens cependant ; je tiens à vous montrer autant d'amitié que vous en avez pour moi. Taisez-vous donc un peu, s'il vous plaît, et laissez-moi la parole si vous voulez que je réponde aux mille questions que vous m'adressez tous à la fois. — Comment vous portez-vous, père André ? Avez-vous la goutte, bon ami ? Qu'allez-vous nous dire aujourd'hui ? Savez-vous de jolies anecdotes ? S'est-il passé des choses bien curieuses ce mois-ci ? — et tant d'autres questions que vous faites pleuvoir sur moi.

Enfin vous voici plus calmes, vous regagnez tous votre place et vos petites langues cessent de s'agiter. C'est dire que vous me donnez la parole, et je vais en profiter pour répondre à vos questions.

Quant aux trois dernières : Qu'allez-vous nous dire ? Savez-vous de jolies anecdotes ? S'est-il passé des choses curieuses ce mois-ci ? Je ne dirai qu'un mot : — Vous verrez tout à l'heure. — Restent donc les deux premières et je suis trop poli pour ne point m'empresser d'y répondre, car elles prouvent votre intérêt pour moi. Comment je me porte ? Merci, mes chers enfants, beaucoup mieux que je ne n'osais l'espérer, décidément mon mois de vacances passé à Vilparisis, m'a fait le plus grand bien. Si j'ai la goutte ? Non, Dieu soit loué ! je l'ai craint instant, mais les derniers beaux jours que nous avons eus m'ont enlevé mes craintes et les douleurs qui m'annonçaient l'arrivée de la goutte, ma mortelle ennemie.

Ah ! c'est qu'en effet il a fait bien beau pour la saison pendant quelques jours ; d'autant plus beau que les arbres étaient déjà dépouillés, que les feuilles jonchaient la terre, et qu'un soleil brillant, en venant éclairer ces ruines de l'automne, formait

avec elles un contraste plein de charmes. Quand les arbres aux branches dénudées annonçaient l'hiver, les rayons de ce beau soleil venaient rappeler l'été. Ces quelques beaux jours qui apparaissent tout à coup au milieu des dévastations de l'automne, ces doux rayons d'un soleil presque chaud succédant à des vents froids déjà, à des brouillards humides, cette dernière fête de la nature enfin, c'est là *l'été de la Saint-Martin*.

Ah ! mes chers enfants, il n'y a point que l'été qui jette un dernier éclat avant de s'éteindre. Voyez cet homme déjà presque arrivé aux limites de l'âge mur, ses forces paraissent épuisées par la fatigue, ses cheveux n'ont plus qu'une nuance à acquérir pour être tout à fait blancs, enfin, la vieille semble déjà lui tendre les bras : tout à coup quel changement s'opère ? Cet homme se sent renaître, il retrouve ses forces d'autrefois, ses membres recouvrent leur souplesse : c'est la jeunesse qui lui revient, c'est l'été brillant tout à coup au milieu de l'automne ! Malgré ses cheveux gris, cet homme se trouve jeune encore ; il se sent plein de vigueur, de santé ; il ne voit plus ses rides, il croit en lui !... Mais, hélas ! ce n'était que *l'été de la Saint-Martin* ! Un beau jour, les rhumatismes se font sentir, les douleurs reparaissent, les cheveux blanchissent tout à fait, et l'homme n'est plus qu'un vieillard. C'est ainsi, c'est par cet éclair de jeunesse qu'il est passé, sans s'en apercevoir, de l'âge mûr à la vieillesse ; c'est ainsi que *l'été de la Saint-Martin* sert de trait d'union entre l'automne et l'hiver.

Mais que vais-je vous parler de vieillesse et d'âge mûr, à vous, charmants enfants, auxquels la jeunesse ne fait encore que promettre les plaisirs et les beaux jours ? Que vais-je vous parler et d'automne et d'hiver, à vous qui commencez à peine le

printemps de la vie ? Ah ! que mon âge soit mon excuse ! il n'est plus pour moi de printemps, ni d'automne, ni d'été de la *Saint-Martin* ; l'hiver est venu, et j'en attends la fin avec calme.

Allons, pardonnez-moi cette petite pointe de mélancolie et parlons de vous. Eh bien ? Vous voilà donc remis au travail comme de laborieux enfants ? Très-bien, mes petits amis ! Travaillez beaucoup, afin de devenir instruits, et songez que, pour le travailleur, la saison qui s'avance garde en réserve des plaisirs charmants : pour le paresseux, il n'est point de plaisirs, et c'est bien fait pour lui ! Voici l'hiver qui traîne à sa suite le jour de l'an et les étrennes ! voici l'hiver avec son cortège de bals d'enfants, des soirées de jeux, de mascarades et de friandises !

Préparez vos petites toilettes, mesdemoiselles, le jardin d'hiver va vous ouvrir ses portes, à vous et à vos jeunes compagnes. Préparez vos jambes, jeunes garçons, il faudra faire danser vos sœurs et les amies de vos sœurs !

En attendant que ces belles soirées de joie et de plaisir soient tout à fait venues, moi, je vais vous dire une touchante histoire que j'ai apprise hier. Car si les plaisirs vont vous occuper, il ne faut pas que la charité perde ses droits, car il faut que vous n'oubliez pas que si l'hiver vous amène les joies de toutes sortes à vous, enfants heureux, il en est d'autres, bien malheureux, auxquels il apporte la misère et la faim.

L'anecdote certaine et véridique que je vais vous conter, ne date que de quelques jours à peine ; — c'était le 8 novembre, et les élèves d'une pension de demoiselles du quartier des Champs-Élysées en sont les héroïnes ; je ne vous nommerai pas la maîtresse de pension, car ce serait désigner par là toutes ses élèves, et ces charmantes petites demoiselles, en me permettant de

vous narrer le fait, parce qu'il est de bon exemple, m'ont bien fait promettre de ne pas trahir leur incognito. Or, comme j'ai coutume d'être fidèle à ma parole, je vous dirai seulement, sans désigner personne, qu'à la porte de la pension dont je vous parle, venait, depuis un mois environ, s'asseoir chaque jour une pauvre femme que la misère réduisait à demander l'aumône. Cette femme portait sur ses bras un enfant encore à la mamelle, tandis qu'une petite fille de huit ans à peine, mais jolie comme les amours, quoique barbouillée, allait implorer la charité des passants. Les jeunes pensionnaires de madame... — Grand Dieu ! j'allais la nommer ! — ne tardèrent pas à remarquer la pauvre femme et surtout sa jolie petite fille, et, comme l'indigente avait un de ces visages intéressants qui éveillent la pitié, comme du reste on avait su, par elle-même et par des informations prises, que sa misère était le fruit du malheur et non de sa conduite, elles obtinrent facilement qu'à l'heure de la récréation, on laissât la pauvre femme et sa fille entrer dans la cour pour recevoir la petite offrande de chacune.

C'était un spectacle touchant, je vous assure, — j'en ai été témoin plusieurs fois, — de voir dans cette belle cour, sablée et bordée d'arbres, cette pauvre femme assise dans un coin, tandis que la petite mendicante, non moins mal vêtue que sa malheureuse mère, et de plus fort barbouillée, passait de main en main, de bras en bras, parmi ces petites filles, propres et bien mises. C'est que chacune avait quelque chose à lui donner.

— Tiens, petite Marie, disait l'une, voilà un morceau de pain que j'ai gardé de mon déjeuner ; prends-le, ce sera pour ta mère.

— Prends, reprenait une autre, prends ces figues et ces raisins secs ; c'est mon

dessert que je t'ai réservé, afin que tu ne manges point ton pain sec.

— Approche, ajoutait une troisième, et va porter cela à ta pauvre mère, ce sera pour acheter du pain.

Et elle glissait dans la main de l'enfant une pièce de deux sous, prélevée sur la petite somme que sa mère à elle, qui était heureuse et riche, lui avait donné pour ses petites dépenses.

— Tiens, voilà une jolie petite poupée, disait une quatrième, et un sou pour la nourrir, car je ne veux pas qu'elle pâtisse, mais je te donnerai tout cela si tu veux que je te débarbouille, car il faut être propre, entends-tu, petite Marie.

— Oui, ma belle demoiselle, reprenait aussitôt la petite mendicante, je me débarbouillerai tous les jours maintenant.

Ce qui ne manquait pas, l'enfant revenait propre le lendemain. Ces visites à la pension offraient un grand soulagement à la pauvre femme, car, outre ce que lui donnaient les charmantes pensionnaires, la maîtresse de pension ne la laissait jamais s'éloigner sans que, par ses ordres, on l'eût fait manger et boire. Aussi l'indigente était-elle pleine de reconnaissance pour ces belles petites filles, et ne manquait-elle jamais de se trouver là à l'heure.

Un jour, comme la petite Marie, qui était venue, suivant son habitude, avec sa mère, passait de main en main et recevait les dons des pensionnaires, celles-ci s'aperçurent que l'enfant tremblait de tous ses membres et que ses petites mains étaient glacées. Elles regardèrent la mère, celle-ci grelottait aussi. C'est que mère et fille n'avaient pour tout vêtement qu'une mince robe de toile, déchirée en plusieurs endroits, et qu'un air froid et piquant s'était élevé depuis le matin. On était dans ces derniers jours d'octobre qui ont été si froids cette année.

— Pauvres créatures ! se dirent entre elles les pensionnaires, dès que la mendicante se fut éloignée avec sa fille, elles ne sont pas vêtues et il fait bien froid !

Aussitôt elles allèrent trouver la maîtresse de pension et lui faire part d'un projet que leur bon cœur leur avait inspiré tout à coup.

— Madame, dit celle qui s'était chargée de porter la parole, vous, qui êtes si bonne, vous ne nous refuserez pas, bien sûr, ce que nous voulons vous demander.

— Parlez, mes enfants, reprit la maîtresse de pension, je ne puis m'engager avant de savoir de quoi il est question.

— Eh bien ! madame, il fait bien froid, la pauvre mendicante et sa fille n'ont que de pauvres robes de toile, nous venons vous demander la permission d'employer notre classe de couture à leur faire des vêtements plus chauds.

— Mesdemoiselles, je ne puis vous accorder qu'une partie de ce que vous me demandez : c'est de travailler pour la petite fille ; quant à la mère, je m'en charge, et je vous félicite de votre bonne et excellente intention.

Le soir même, grâce à la maîtresse, qui avait fait les avances, tout ce qu'il fallait pour remplir le but des jeunes pensionnaires était acheté, et celles-ci se mettaient à l'œuvre. Jamais, peut-être, on ne vit travailler avec tant d'ardeur que le firent les charmantes petites filles ; mais la besogne n'allait pas vite, car elles ne pouvaient donner à ce travail que le temps destiné d'ordinaire à la couture et celui des récréations. Heureusement, le soleil avait reparu, l'été de la Saint-Martin était dans toute sa vigueur, et les pauvres mendiants pouvaient attendre.

Enfin, le vendredi 8 novembre, j'étais allé faire visite à madame... — certainement je ne la nommerai pas ! — lorsque

celle-ci me pria de descendre à la récréation. Donc, j'étais là, j'ai tout vu. La pauvre femme et sa fille vinrent comme de coutume, à l'heure habituelle. A leur arrivée, les jeunes pensionnaires chuchottèrent entre elles, se firent des clignements d'yeux, et des sourires parcoururent toutes les lèvres ; on voyait qu'une surprise allait avoir lieu et que les petites demoiselles s'en promettaient un grand plaisir et s'en faisaient un bonheur.

En effet, après qu'elles eurent fait, à la mère cette fois, toutes leurs petites offres, la maîtresse de pension appela celle-ci et lui fit signe de la suivre. La pauvre femme, tout étonnée, suivit la maîtresse de pension, et pendant ce temps, deux ou trois des plus grandes emmenèrent la petite Marie avec elles.

Au bout d'un assez long espace de temps, je vis revenir l'enfant toute transformée ; elle avait une bonne robe de laine, des souliers tout neufs et un beau petit tablier blanc ; de plus, elle était débarbouillée très-proprement, et ses jolis cheveux blonds, bien peignés, étaient enfermés sous un petit bonnet fort simple, mais éblouissant de blancheur. Au même moment rentrait la mère, non moins bien vêtue ; une chaude robe de tartan couvrait son corps, et sa marmotte était remplacée par un bonnet de toile. En se voyant ainsi vêtues, la mère et la fille se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant. Vous dire combien et comment elles remercièrent les jeunes pensionnaires serait inutile ; ce que je veux vous apprendre seulement, c'est que tout

le monde travaille à la pension à faire des lots pour une loterie de charité à l'intention de la pauvre femme, afin qu'avec le produit elle puisse mettre en nourrice son enfant en bas âge, pour lequel un petit trousseau a été fait aussi. De cette façon la mère pourra travailler, ce qu'elle désire vivement. Quant à la petite Marie, on la gardera à la pension, où elle s'instruira tout en rendant de petits services. Toutes les pensionnaires la regardent déjà comme leur *petite fille*, et se sont remises à la besogne pour compléter sa garde-robe. Et en attendant le produit de la loterie, la pauvre femme restera près de sa fille.

L'émotion de cette pauvre indigente qu'on venait d'arracher à la misère, et la joie que ressentait la petite Marie, me gagnèrent à la fois, et je sortis de la pension joyeux de voir que la charité n'était pas un vain mot, et ému de la bonté de toutes ces jeunes pensionnaires, qui venaient si délicatement de rendre une femme à la vie et une enfant à l'avenir.

Voilà mon anecdote, mes chers enfants ; et je n'ai pas besoin de vous demander si vous l'avez trouvée touchante, les larmes que je vois briller dans vos yeux me le prouvent assez. Après ce récit je ne vous dirai plus qu'un mot, c'est que je souhaite à chacun de vous l'occasion d'un bienfait pour cet hiver ; car je suis persuadé que rien ne vaut une bonne action pour donner aux plaisirs qu'on goûte plus de saveur, à la joie plus d'entrain.

PÈRE ANDRÉ.

CALENDRIER ÉPHÉMÉRIDE.

NOVEMBRE.

1. **Vendredi. LA TOUSSAINT.** — Le maréchal Davoust s'empara de Custrin, l'une des plus fortes places de la monarchie prussienne, le 1^{er} novembre 1806.

2. **Samedi. Les Morts.** — Alexandre Menzickoff, garçon pâtissier, à Moscou, puis favori de Pierre-le-Grand, mourut en Sibérie, où il avait été exilé, le 2 novembre 1729.

3. **Dimanche. S. Marcel.** — Le 3 novembre 1596, Henri IV convoqua, à Rouen, une assemblée des notables, dans le but de remédier au désordre des finances et d'obtenir des subsides.

4. **Lundi. S. Charles.** — Mort de Lefèvre d'Ormesson, un des plus illustres et des plus intègres magistrats du règne de Louis XIV, le 4 novembre 1686.

5. **Mardi. Ste Bertille.** — La bataille de Rosbach fut gagnée, par Frédéric II, sur le maréchal de Soubise, le 5 novembre 1757. Ce fut un des plus grands exploits du roi de Prusse, qui affermit ainsi sa puissance, menacée alors par la France, la Russie et l'Autriche.

6. **Mercredi. S. Léonard.** — Jean-Baptiste Morin, né à Villefranche, était un fameux astrologue du temps de Louis XIII. Richelieu le consulta souvent. Il mourut le 6 novembre 1656.

7. **Jeudi. S. Achille.** — Les Français font leur entrée à Vienne, le 7 novembre 1805, un mois environ avant la bataille d'Austerlitz.

8. **Vendredi. Saintes-Reliques.** — Le cardinal Ximénès, prélat vertueux et ministre habile, gouverna l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle et pendant les premières années du règne de Charles-Quint. Il fit à ses frais une expédition en Afrique,

dans laquelle il fut vainqueur, et mourut le 8 novembre 1517, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

9. **Samedi. S. Mathurin.** — Le 9 novembre 1799 (18 brumaire), le Directoire est renversé par la force armée du général Bonaparte, et remplacé par le Consulat. C'est le premier pas qu'il fit vers l'empire.

10. **Dimanche. S. Léon, évêque.** — Christine, reine de Suède, fait assassiner son grand écuyer Monaldeschi, à Fontainebleau, le 10 novembre 1657.

11. **Lundi. S. Martin, évêque.** — La bataille de Xérés, livrée le 11 novembre 712, est un des événements les plus importants de l'histoire du moyen-âge; elle rendit les Maures maîtres de l'Espagne, et fut gagnée par Tarif, lieutenant de Muzza, gouverneur d'Afrique, au nom du calife Almanzor. Le roi Rodrigue y fut tué. Cette bataille fait le fond de beaucoup de légendes espagnoles.

12. **Mardi. S. René.** Après avoir chassé les Anglais du sol de France, Charles VII entra dans Paris, le 12 novembre 1437, au milieu des acclamations de son peuple.

13. **Mercredi. S. Brice.** — Le 13 novembre 1744, Louis XV entra à Paris, après la bataille de Fontenoy. C'est par des cris d'enthousiasme que les Parisiens célébrèrent la grande victoire que venait de remporter la France.

14. **Jeudi. S. Clémenti.** — Leibnitz naquit à Leipsick en l'an 1646. Aucune science n'était étrangère à son génie, et il fut le savant le plus universel de l'Europe. Il mourut le 14 novembre 1746, âgé de soixante-dix ans.

15. **Vendredi. S. Eugène.** — Les Suis-

ses furent vainqueurs des Autrichiens au combat de Morgate, le 15 novembre 1315. Par cette victoire, les Suisses secoururent le joug des Autrichiens et reconquirent leur liberté.

16. Samedi. S. Edme. — Le poète Gilbert naquit à Fontenay-le-Château, près de Nancy. Il vécut dans la misère et mourut à l'Hôtel-Dieu, le 16 novembre 1780. On prétend qu'il hâta sa mort en avalant une clé de cassette qui s'arrêta dans l'œsophage.

17. Dimanche. S. Agnan. — M. Lavalette, enfermé à la conciergerie, est sauvé par sa femme qui le fait évader sous ses habits et prend sa place dans la prison le 17 novembre 1815.

18. Lundi. Ste Aude. — Voltaire, âgé de vingt-trois ans, fit représenter sa tragédie d'*OEdipe* le 18 novembre 1718.

19. Mardi. Ste Elisabeth. — La Vendée qui avait été si longtemps agitée par les guerres entre les chouans et les bleus fut pacifiée entièrement le 19 novembre 1799.

20. Mercredi. S. Edmond. — Traité de paix entre Louis XVIII et les alliés signé le 20 novembre 1815.

21. Jeudi. Présentation de N.-D. — *Bérénice*, celle de ses tragédies que Racine préférait, fut représentée pour la première fois le 21 novembre 1671.

22. Vendredi. Ste Cécile. — C'est le 22 novembre 1816 qu'eut lieu ce fameux naufrage de la *Méduse*, rendu célèbre par le tableau de Géricault.

23. Samedi. S. Clément. — Louis, duc d'Orléans, qui pendant la folie de Charles VI avait disputé le pouvoir au duc de Bourgogne, Jean-Sans-Peur, est assassiné par les ordres de son rival dans la rue

Barbette, le 23 novembre 1407. Quelques jours ayant le duc de Bourgogne, son assassin, avait communiqué avec lui en signe de réconciliation.

24. Dimanche. Ste Flore. — C'est le 24 novembre de l'an 1600 que l'imprimerie fit un grand pas par l'emploi des premiers caractères mobiles qui eut lieu à Francfort.

25. Lundi. Ste Catherine. — Bolingbroke, qui fut secrétaire d'Etat sous la reine Anne et prit une grande part aux affaires et aux révolutions qui eurent lieu dans les dernières années du règne de cette princesse, mourut le 25 novembre 1751. Son esprit et ses connaissances l'ont rendu célèbre à Paris comme à Londres.

26. Mardi. Ste Geneviève. — L'empereur Constantin fonde Constantinople sur les ruines de Byzance; ses fondations furent posées le 26 novembre 329.

27. Mercredi. S. Maxime. — Clovis 1^{er}, héros de la race mérovingienne, le fondateur de la monarchie française, meurt le 27 novembre 511 à Paris, dont il avait fait la capitale de son royaume.

28. Jeudi. S. Sosthène. — Sous le règne de Charles VI, cet infortuné monarque qui devint fou, les Français gagnent sur les Flamands la célèbre bataille de Rosbecque, le 28 novembre 1382.

29. Vendredi. S. Saturnin. Les Normands laissant le long de la Seine des marques de leur passage, vinrent jusqu'à Paris devant lequel ils mirent le siège le 29 novembre 885.

30. Samedi. S. André. — L'hôtel des Invalides fut fondé le 30 novembre 1671 sous le règne de Louis XIV, et pendant le ministère de Louvois.

EXPLICATION DES PLANCHES.

Notre grande surprise de ce mois se compose de deux séries ou planches :

- La première contient la **POUPÉE AUX CENT TOILETTES** ;
- La deuxième contient les **PATRONS DE CORSAGES** de madame Duvavran.

Première Planche, ou Poupée aux cent toilettes.

Cette première planche se compose d'un certain nombre de doubles figures, dont vous devez presque entrevoir l'emploi à la seule inspection des dessins, et dont quelques lignes vont vous faire comprendre tout l'agencement.

Avant de rien entreprendre, commencez par coller votre feuille (ou mieux le calque que vous en avez pris, afin de conserver votre feuille originale), sur un papier fort, puis découpez chaque figure; c'est après ce découpage que nos explications vous deviennent nécessaires.

Les figures 1 et 1 bis vous représentent la face et le dos de votre poupée-type, aux pieds de laquelle, en découpant, vous aurez bien soin de laisser adhérer la bande de terrain qui la supporte. Quand ces deux figures seront découpées, vous les collerez l'une sur l'autre de manière à ce qu'elles n'en fassent qu'une.

Une fois collée, cette figure entrera, par la bande ménagée au-dessous de ses pieds, dans la fente pratiquée au milieu de la figure 2, qui est une rondelle de bois servant de support à la poupée. — Il sera bon de coller la bande dans la fente, ou de faire cette dernière assez mince pour que la bande y entre en forçant un peu.

Voilà déjà votre poupée debout; maintenant nous allons la revêtir de ses costumes nombreux et variés.

Les figures 3 et 3 bis, — 4 et 4 bis, — 5 et 5 bis, — 6 et 6 bis, sont les premiers de ses costumes, que vous pourrez augmenter et modifier à l'infini en les faisant dans les mêmes conditions de lignes extérieures, les détails intérieurs pouvant subir toutes les variantes de votre fantaisie.

Lorsque chaque devant et chaque dos de ces costumes sera découpé, vous les appliquerez, par paire, l'un contre l'autre, et ne les collerez que par les deux bords des côtés, laissant libres les ouvertures du bas et du col dans toute leur longueur. — Le numérotage même et des lignes de points vous indiquent suffisamment celles de ses parties qui doivent être réunies ensemble.

Les figures 7 et 7 bis, — 8 et 8 bis, — 9 et 9 bis, — 10 et 10 bis sont, dans le même ordre, les chapeaux qui vont avec chacune des robes pour l'harmonie des toilettes. — Vous ferez pour les devants et les fonds de ces chapeaux, à peu près la même chose que pour les robes: vous collerez le dessus et les côtés, laissant par le bas la largeur de la tête de votre poupée, que vous coifferez alors très-facilement.

La figure 11 vous la représente revêtue de l'un de ces gracieux costumes que vous pouvez, nous le répétons, multiplier à l'infini.

Deuxième Planche, ou Patrons de corsages.

Cette planche s'adresse plus spécialement que la première à nos jeunes abonnées: la première est autant pour leurs frères que pour elles, en ce sens que c'est probablement le frère qui dessinera, découpera, collera, coloriera, pour faire jouir la sœur du joujou terminé; mais, pour exécuter les travaux de celle-ci, il ne faut que des ciseaux, des dés et des aiguilles.

Nous avons promis de donner un trousseau de poupée; nous le donnerons au grand complet, et c'est pour commencer que nous vous faisons faire aujourd'hui votre *kasaweck*, et vos deux *corsages*, l'un *montant* et l'autre *décolleté*. Nous le continuerons, dans nos planches futures, par les jupes, la lingerie, etc., etc., de telle sorte qu'à la fin de l'année la poupée bien-aimée se trouvera fournie comme pas une.

Les figures 1, 2, 3, 4, 5, forment le corsage décolleté, en vous en donnant les deux devants, le dos, le petit côté et la petite manche.

Les figures 6, 7, 8, 9, forment le corsage montant, en vous en donnant le devant, le dos, les manches et le petit côté.

Les figures 10, 11, 12, forment le *kasaweck*, en vous en donnant le devant, le dos et les manches.

Avec ces éléments, nos jeunes lectrices confectionneront trois vêtements, délicieux de forme et de goût.

Avant de finir, nous leur ferons remarquer qu'elles pourront agrandir ou rapetisser ces petits vêtements suivant la taille de leur poupée. Pour les ajuster de la sorte, elles n'auront qu'à agrandir ou rapetisser les lignes de leurs patrons, en observant les proportions de la poupée qu'elles auront à habiller.

— o — o — || **FIN.** || — o — o —

Pages.		Pages.
	L'enfant et le ver à soie, par Richer.	213
129	Mécanique. — Le papier.	214
	Causerie, par le père André.	216
150	Calendrier éphéméride.	219
	Anecdotes, beaux traits, singularités.	221
153	Explication de la planche. — Moulin mécanique.	221
141	Passe-temps de l'enfance. — Questions du Sphinx.	223
143	Les tablettes de l'inconnu (huitième feuillet).	225
143	Les six sous de Jeannette, par Eugène Nyon.	226
149	Mécanique. — Le papier (suite), par Jules de la Teste.	235 235
152	Le champion de seize ans, par Polly-Péron.	237
153	Astronomie. — La lune, par Jules de la Teste.	239
157	Les trois pommes, légende du temps des croisades.	243
158	Le corail, par Edmond Andouit.	246
159	L'autel de la vierge, poésie.	247
161	Causerie, par le père André.	248
162	Calendrier éphéméride.	251
167	Anecdotes, beaux traits, singularités.	253
170	Explication de la planche du chalet suisse.	254
175	Passe-temps de l'enfance. — Questions du Sphinx.	255
182	Les tablettes de l'inconnu (neuvième feuillet.)	257
185	Les enfants célèbres. — Amédée-Wolfgang Mozart.	258
188	Vouloir c'est pouvoir. — Maurice de Sulli.	263
190	Les fleurs du pommier.	269
191	Physique. — Le ballon.	271
193	Pêche de la baleine dans la baie de Tous-les-Saints.	275
194	La rose sauvage. — Fable.	274
200	L'atelier de menuiserie. (Voir la planche.)	275
212	Marie-l'Assomption, ou la fille de l'émigrant en Californie.	276
	Pensées sur l'éducation.	278

	Pages.		Pages.
Maximes et proverbes.	279	Anecdotes, beaux traits, singularités.	318
Causerie, par le père André.	280	Explication de la planche de l'aveugle mécanique.	318
Calendrier éphéméride.	283	Les tablettes de l'inconnu (dixième feuillet).	321
Auecdotes, beaux traits, singularités.	285	Le serrurier. — J. Maxime (pour servir d'explication à la planche).	322
Explication de la planche. — Chasse aux papillons.	285	Les vacances de Micheline. — Eugène Nyon.	323
Passe-temps de l'enfance. — Questions du Sphinx.	287	Jacquot, ou la monnaie d'un louis d'or. — A. Jadin.	334
Causerie, par le père André.	289	L'habit ne fait pas le moine. — Benjamin Tilleul.	339
L'abbé Gilbert, par Emile Marco de Saint-Hilaire.	290	Le petit ramonneur. — Marie Carpentier-Pape. (Voir la musique.)	346
Le Sancy, ou tel maître tel valet.	294	Pensées sur l'éducation.	347
Histoire naturelle. — Un drame dans un bocal, par Jules de la Teste.	296	Causerie, par le père André.	348
L'homme de neige.	299	Calendrier éphéméride.	350
Les funérailles royales en Cochinchine, par Pellerin, évêque de Biblos.	303	Passe-temps de l'enfance. — Questions du Sphinx.	352
Comment se fit la découverte des mines de houille au pays de Liège.	306	Est-ce là un journal d'enfant.	353
De l'unité de la race humaine.	308	Les tablettes de l'inconnu.	356
L'enfant perdu dans les bois, par M ^{me} Isabelle Meunier.	310	La perle du 45 ^{me} .	357
Trente-six vérités, par Alphonse Karr.	312	Nichols ou le petit commerçant.	366
Pensées sur l'éducation.	314	Causerie.	369
Calendrier éphéméride.	316	Calendrier éphéméride.	374
		Explication des planches.	376



AVIS AU RELIEUR.

Les planches ci-indiquées doivent se placer comme suit :

1°. Casse-tête chinois.	PAGE 31
2°. Jeu de la gloire française.	61
3°. Planche de broderies.	93
4°. Gérard, le tueur de lions.	110
5°. Planche de voiture mécanique.	123
6°. id. de l'éléphant.	158
7°. Tableau des poids et mesures.	170
8°. Planche de silhouette.	190
9°. Moulin mécanique.	221
10°. Codefroid de Bouillon.	243
11°. Le chalet suisse.	254
12°. Atelier de menuisier.	275
13°. Planche; la chasse aux papillons.	285
14°. id. des mines de houille.	306
15°. id. des types de la race humaine.	306
16°. id. l'aveugle mécanique.	318
17°. id. Atelier de serrurier.	322
18°. Le petit ramoneur (musique).	346
19°. Costumes de poupées.	

Les autres planches pourront se réunir à la fin du volume.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.		Pages.
Introduction, par Eugène Nyon.	1	Les tablettes de l'inconnu (troisième feuillet.)	65
Préface de l'éditeur.	5	Les deux papillotes, par Louise Boyardieu d'Auvigny.	66
Les tablettes d'un inconnu (premier feuillet).	7	Physique et chimie. — Le cabinet de grand-papa, par Jules de la Teste.	72
Le doigt de Dieu, par Emile Marco de Saint-Hilaire.	9	Le huitième enfant, par Louis Veuillot.	75
Une perle de moins, par Ludovic d'Horbourg.	14	Les gentilleses de M ^{lle} Louise (fin).	77
Péchés d'enfance, par Félix Tour- nachon.	18	Le petit indiscret, nouvelle historique, par Anais Ségalas.	79
L'émule de Robinson, relation d'un voyage de quatre-vingt-seize heures par Eugène Nyon.	22	Comment on peut se laver les mains avec du plomb fondu.	84
Causerie, par le père André.	28	Causerie, par le père André.	87
Anecdotes et explication du casse- tête chinois.	50	Calendrier éphéméride.	90
Explication du casse-tête chinois.	51	Anecdotes, beaux traits, singularités.	92
Enigme.	52	Explication de la planche de broderie.	95
Les tablettes de l'inconnu (deuxième feuillet).	55	Passe-temps de l'enfance. — Ques- tions du sphinx.	94
Un rêve de petite fille, par ***	55	Les tablettes de l'inconnu (qua- trième feuillet).	97
Une histoire de l'amî Jacques, par Antoine Fauchery.	58	Le collier de perles, conte de fées, par Eléonore de Jespa.	98
L'émule de Robinson (suite), par Eugène Nyon.	43	Les couronnes, par F. Fertiault.	105
Le liard marqué, par Eugène Foa.	45	Histoire naturelle. — Les brigands de l'air, un guépier, par Jules de la Teste.	107
Souvenirs de collège. — Le mauvais Copin, par A. Jadin.	48	Le tueur de lions.	110
Les gentilleses de M ^{lle} Louise, par Emile Tauxier.	52	Semaine sainte. — Pâques.	112
Causerie, par le père André.	56	Comment on sauve une petite fille, par El. G. Marguerite.	114
Calendrier éphéméride.	58	Causerie, par le père André.	117
Anecdotes, beaux traits, singularités.	60	Calendrier éphéméride.	120
Explication du jeu de la gloire fran- çaise.	61	Exemples et conseils.	122
Passe-temps de l'enfance. — Ques- tions du Sphinx.	65	Anecdotes, beaux traits, singularités.	125
		Explication de la planche de voiture.	125
		Passe-temps de l'enfance. — Ques- tions du Sphinx.	127